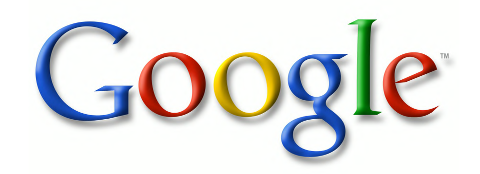
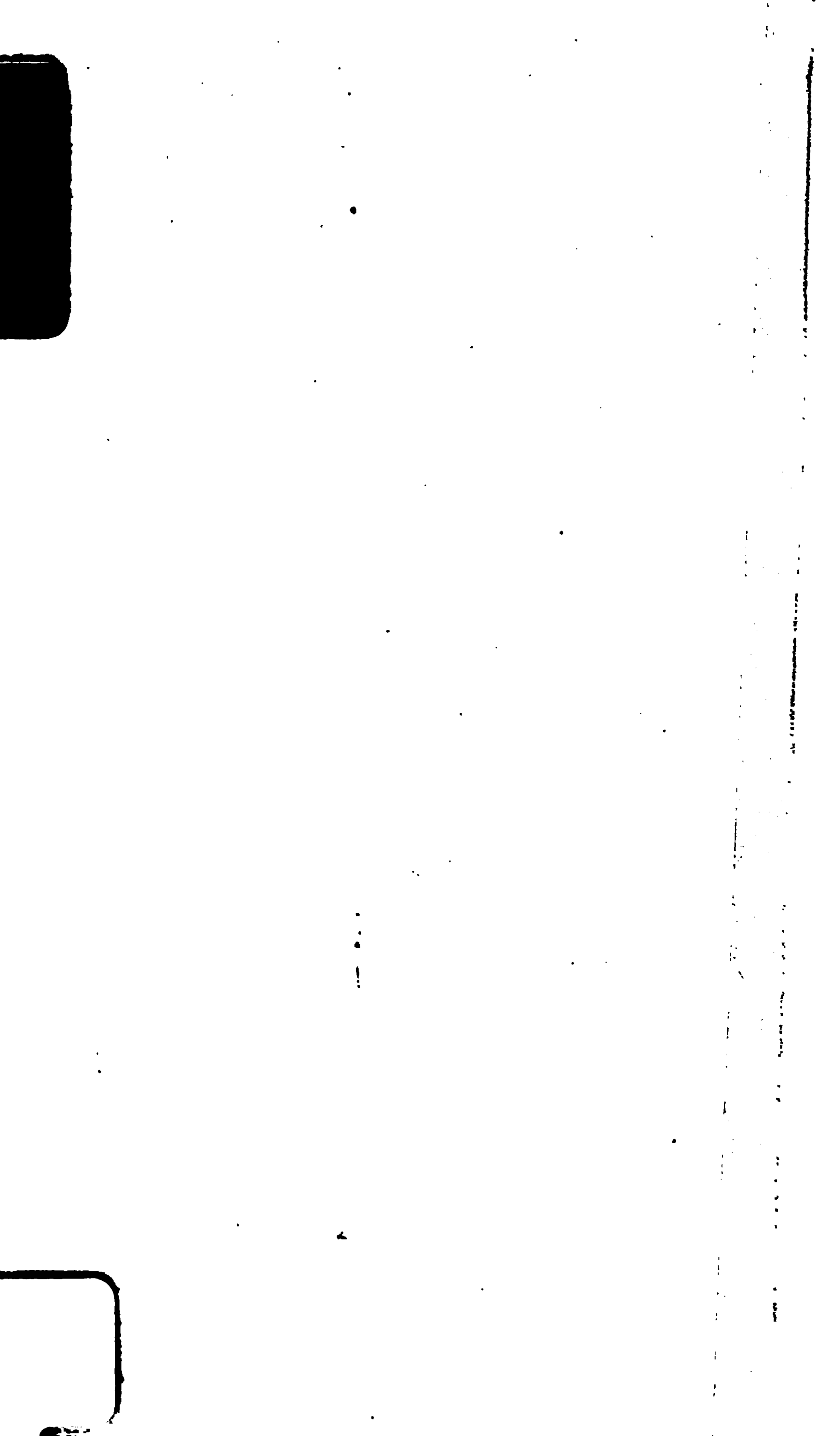
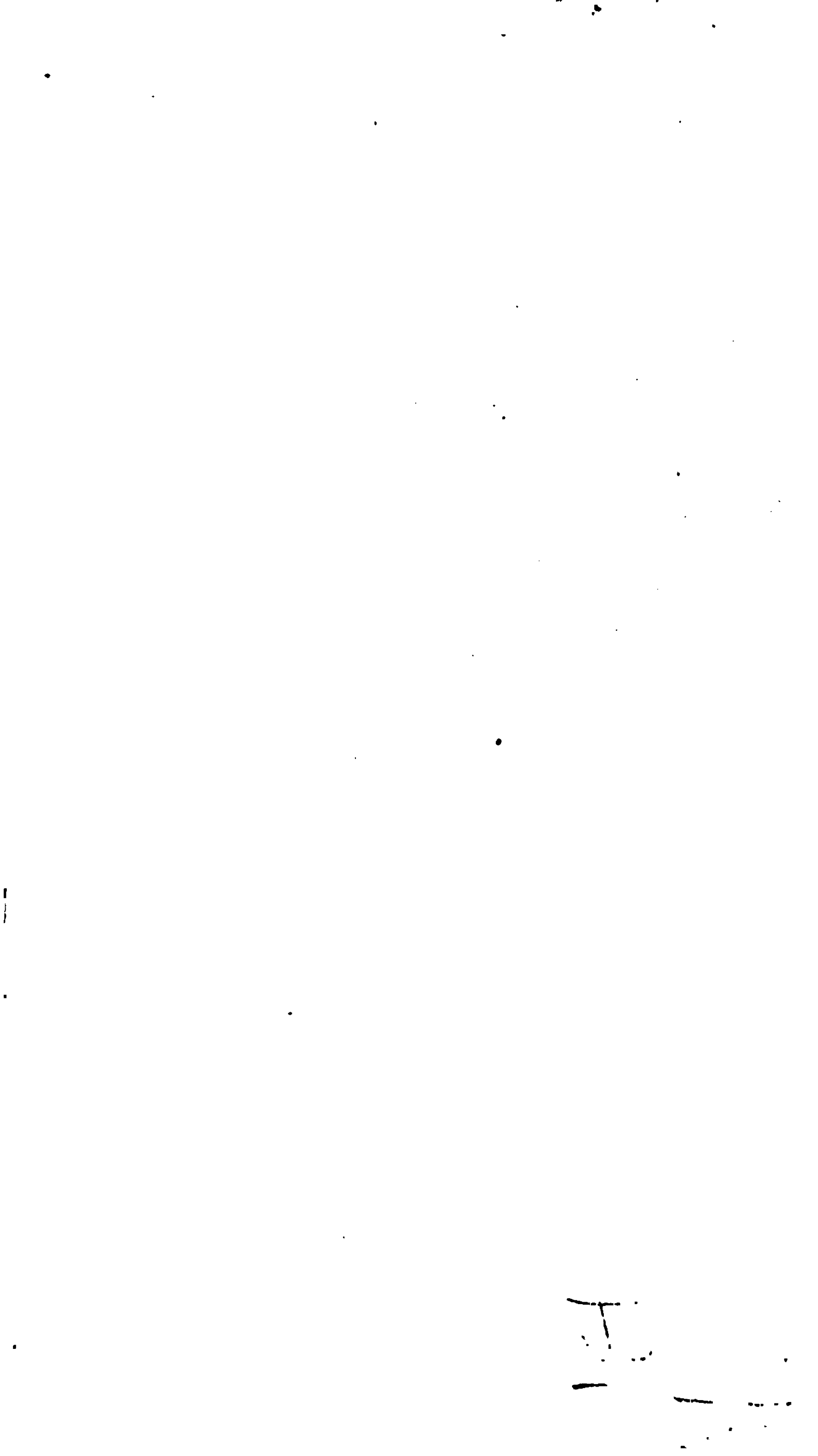






HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS;

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,

Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres.

TOME ONZIÈME.

CAMPAGNE DE 1799. — DEUXIÈME PÉRIODE.

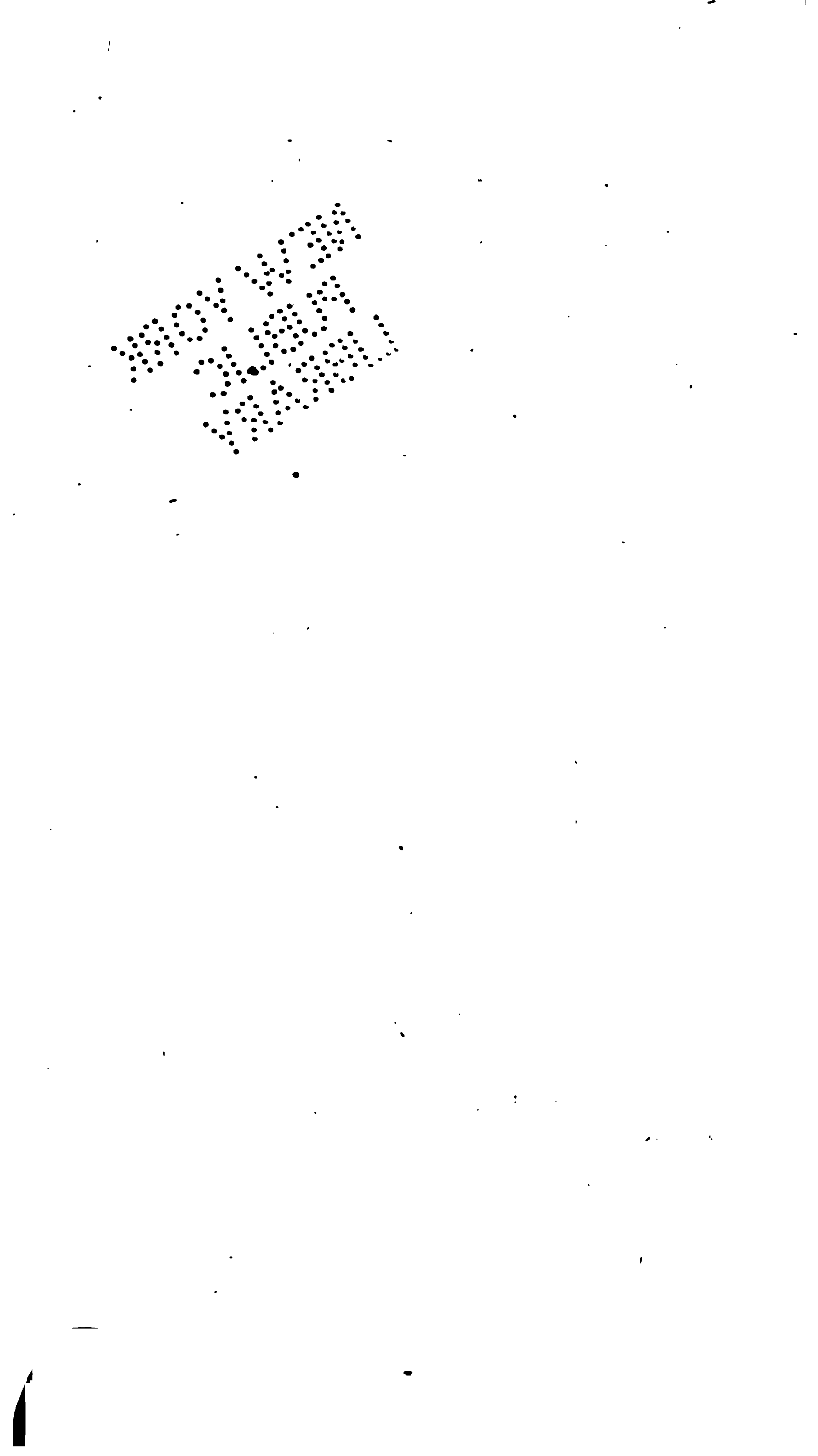
A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, n° 9.

1822.



HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

LIVRE XIV.

CAMPAGNE DE 1799. — PREMIÈRE PÉRIODE.

SOMMAIRE.

État des affaires depuis le milieu de 1798. — Rupture des conférences de Seltz, entre la France et l'Autriche. — Suite des négociations de Rastadt. — Difficultés relatives à Ehrenbreitstein et aux indemnités. — La Russie, garante du traité de Teschen, réclame en faveur de l'Empire, et envoie le maréchal prince Repnin à Berlin et à Vienne. — Projet de la députation française. — Le cabinet de Vienne dépêche Cobentzel à Berlin et à Pétersbourg, et se prépare à la guerre. — La Prusse, malgré les efforts du prince Repnin persiste dans sa neutralité. — La Porte, déjà indisposée par l'occupation de Corfou et les menaces de l'affranchissement de la Grèce, éclate à la nouvelle de l'invasion de l'Egypte. — Le Grand-Visir est déposé; Jussuf-Pacha lui succède. — Le Divan déclare la guerre à la France. — Alliance imposée à la république helvétique. — Changement dans son directoire. — Insurrection des petits cantons. — Massacre de Stanz. — Les Autrichiens entrent dans le pays des Grisons. — Nelson,

victorieux, de retour à Naples, entraîne Ferdinand dans les intérêts de l'Angleterre. — Démarches qui provoquent la guerre de la seconde coalition.

Le directoire, au lieu de renoncer à ses empiètemens, propose l'établissement de la conscription, et demande une levée de 200 mille hommes. Il négocie avec l'Autriche par l'entremise de la légation d'Espagne, et les deux partis poursuivent pendant ce temps leurs préparatifs. — La Russie s'étant alliée à l'Autriche, dirige une armée aux ordres de Suwarof sur la Moravie. — Note des ministres français au congrès de Rastadt.

Le roi de Naples, excité par Nelson et la Reine, prend l'initiative et envahit les Etats romains. Son armée sous les ordres de Mack s'empare de Rome, tandis qu'une division napolitaine est débarquée à Livourne par la flotte anglaise. — Championnet réunit sa petite armée et bat séparément les colonnes ennemies. — Déroute des Napolitains. — Mack se rend aux Français qui s'emparent de Naples. — Ferdinand au lieu de disputer les Calabres se sauve en Sicile. — Proclamation de la république parthénopéenne. — Joubert nommé général en chef de l'armée d'Italie, fait occuper le Piémont. — Le roi forcé d'en souscrire l'abandon se retire en Sardaigne. — Serrurier occupe la Toscane. — L'Autriche décidée à la guerre n'attend pour éclater que l'arrivée de Suwarof en Italie. — La France de son côté presse la levée des conscrits pendant qu'elle attend une décision sur les notes relatives à la marche des Russes.

Déclaration de guerre. — Mauvais plan de campagne du directoire, attribué au général Lahorie. — Jourdan ayant passé le Rhin s'avance avec 30 mille hommes sur le Danube. — Masséna envahit les Grisons, et détruit la division Auffemberg au Lucisteig et à Coire. — Hotze repousse Oudinot à Feldkirch. — Lecourbe envahit l'Engadin et pousse Laudon sur Nauders. — La division Dessoles, destinée à établir la jonction de l'armée d'Italie avec celle d'Helvétie, passe les Alpes de Bormio et descend sur Tauffers. — Le corps de Laudon pris entre deux feux est détruit. — L'Archiduc marche à la rencontre de Jourdan avec des forces supérieures et le bat à Ostrach et à Stockach. — Masséna échoue une seconde fois contre Feldkirch.

Le général Bellegarde, débouchant du Tyrol avec des forces considérables, attaque les Français dans les Grisons.

Etat des affaires en Italie. — Schérer qui a remplacé Joubert attaque Kray à Vérone et Legnago. — Succès balancés de cette journée. — Les Français victorieux à la gauche et battus sur leur droite se replient entre Vérone et Mantoue. — Bataille de Magnan. — Retraite de Schérer sur l'Adda, après avoir jeté garnison dans Mantoue. — Reddition de Corfou.

Suwarof arrivé avec un renfort de 30 mille Russes, ordonne successivement le passage de l'Oglio, et celui de l'Adda à Cassano. — Moreau prend le commandement de l'armée républicaine disséminée et démoralisée par deux défaites. Il est percé par son centre et se retire sur Milan. — La division Serrurier, coupée à l'extrême gauche, est forcée de capituler près de Verderio. — Les Français se retirent sous Valence et Alexandrie.

L'archiduc Charles après avoir fait poursuivre les divisions de Jourdan marche sur Schafhouse. — Masséna menacé de se voir enfermer dans les Grisons, et pressé de front par Bellegarde, se retire derrière le Rhin. — Hotze s'empare du Luciensteig et y passe le fleuve. — Les Français se retirent sur la Thur, où, à l'aide de la petite armée helvétique, ils comptent rallier leurs forces. — Lecourbe, abandonné dans l'Engadin, et prévenu par l'ennemi, se replie avec les plus grandes difficultés sur le St.-Gothard et gagne Altorf dans un état de dénûment affreux.

Masséna, malgré un avantage remporté à Frauenfeld, est forcé à se retirer sur Zurich. — L'Archiduc le suit pied à pied, et attaque cette ville que les Français évacuent pour prendre une position plus serrée sur l'Albis. — Le gouvernement helvétique se retire à Berne; sa petite armée, à l'exception des bataillons vaudois et des cadres zuricois est dissoute. — Soulèvemens dans quelques cantons.

Suwarof, maître de Milan, s'avance sur Tortone; un de ses lieutenans passe le Pô seul à Bassignano où Moreau le culbute. — Prise de Turin et siége de la citadelle. — Kray assiége Mantoue. — Le général Bellegarde avec le corps du Tyrol marche en Italie. — Insurrection du Piémont. — Moreau se replie sur l'Apennin, et les alliés investissent Alexandrie et Tortone. — Le

général Macdonald reçoit l'ordre d'évacuer les états de Naples et de Rome, en laissant des garnisons dans les places; il s'avance par Modène sur Plaisance pour chercher à faire sa jonction avec Moreau, entre l'Apennin et le Pô : celui-ci se dirige à cet effet par Gênes et la Bochetta pour gagner Alexandrie. — Suwarof pénètre ce projet, et vole d'abord contre Macdonald. — Les avant-gardes se rencontrent sur le Tidone. — Combat de Sermet. — Bataille de la Trebbia; les Français se replient sur la Nura et sont entamés à San Georgio; ils gagnent la corniche de Pontremoli et la rivière de Gênes. — Moreau qui a obtenu des succès contre Bellegarde dans la plaine d'Alexandrie, regagne la Bochetta, puis rallie les débris de l'armée de son collègue. — Capitulation successive des garnisons laissées dans le fond de la Péninsule. — Ferdinand rentré à Naples, cédant aux conseils de Nelson et de la Reine, y exerce les plus grandes cruautés. — L'escadre russo-turque attaque Ancône.

Etat des affaires en Egypte. — Expédition de Syrie. — Bonaparte est contraint de lever le siége de St.-Jean-d'Acre. — Desaix s'empare de Suez. — Les Turcs débarquent près d'Alexandrie au moment où le général français revient de Syrie, il les détruit à Aboukir. — La nouvelle des revers essuyés en Italie et en Allemagne décide Bonaparte à s'embarquer pour la France.

Les Anglais, craignant que Tippoo-Saïb ne s'entende avec les républicains, envoient 5 mille hommes d'élite dans l'Inde. Ils corrompent les ministres du Nizam, qui signe le traité honteux d'Hyderabad, et leur livre le corps organisé par Raymond. — Ils attaquent Tippoo qui, abandonné des Marates, se défend bravement à Seringapatnam. Assaut de cette place; le sultan meurt en combattant sur la brèche, et son empire est partagé par les vainqueurs.

CHAPITRE LXXXI.

Précis des événemens à la fin de 1798. — Intervention de la Russie en faveur de l'Empire. — La rupture des conférences de Seltz porte l'Autriche à se rapprocher d'elle et à se préparer à la guerre. — A la suite d'un traité, une armée russe se rassemble sous les ordres de Suwarof, et entre en Galicie. — Le directoire, de son côté, fait décréter une conscription de 200 mille hommes. — Révolutions intérieures de la Cisalpine, de la Hollande et de la Suisse. — Laharpe et Ochs sont nommés au directoire helvétique. — Traité d'alliance, signé à Paris, par Jenner et Zeltner. — Les petits cantons refusent le serment de fidélité. — Combat de Stanz. — Les Grisons appellent les Autrichiens, qui entrent à Coire. — État des négociations de Rastadt; elles sont suspendues par la nouvelle de la marche d'une armée russe.

L'Europe attendait avec une sorte d'anxiété l'issue des négociations avec l'Empire. Toutefois si l'Autriche n'avait apporté aucune entrave à

Intérêts majeurs débattus à Seltz.

l'exécution des articles convenus à Campo-Formio, elle savait bien que la négociation de Rastadt, entièrement secondaire, dépendait de ce qui serait stipulé à Seltz. On se rappelle que le comte de Cobentzel après avoir remis le portefeuille à Thugut, s'était rendu dans cette ville pour conférer avec François de Neufchâteau sur les nouveaux événemens arrivés depuis la paix. Quoique l'objet spécial de ces conférences n'ait pas été avoué, on peut présumer quels intérêts y furent agités : il est évident que les conseillers de François II eussent trompé la confiance de ce prince, s'ils avaient admis l'état de l'Europe au milieu de 1798, comme équivalent à celui qui venait d'être tout récemment stipulé à Campo-Formio. A la vérité, à chacune de ses agressions, le directoire protestait ingénument de son désir de maintenir les relations pacifiques avec la maison impériale, comme s'il fallait assaillir directement un état du premier ordre pour se constituer en guerre avec lui, et qu'il ne suffit pas de détruire l'un de ses voisins pour lui faire un devoir de courir aux armes. Outre l'évacuation de la Suisse et le rétablissement de son entière indépendance, qui devaient être les premiers gages de l'exécution du traité de paix; les conventions récentes qui venaient de transformer la Cisalpine et Rome en véritables provinces conquises, autorisaient le cabinet de Vienne à de-

mander que ces états fussent de même rendus à leur indépendance, ou que la maison d'Autriche obtînt du moins des équivalens pour cet accroissement de la puissance rivale. S'il faut en croire des versions qui n'offrent que trop de probabilités, il paraît qu'on marchanda à Seltz plusieurs provinces de la péninsule italique, pour indemniser l'Empereur de ce qu'il perdrait en renonçant à Salzbourg et à l'Innviertel, ou en souffrant l'ascendant de la France sur les républiques élevées autour d'elle.

Le cabinet de Vienne, convaincu, par le rejet de ses propositions, qu'il n'y avait rien à espérer de la part du directoire, se décida à se rapprocher de la Russie. Cette puissance pouvait d'autant moins rester étrangère aux événemens qui venaient de changer la face de l'Europe, que garante de la constitution germanique en vertu du traité de Teschen, elle voyait l'Empire menacé d'un bouleversement, par l'extension qu'on voulait donner au système de sécularisations et d'indemnités. Et lors même que la politique n'eût pas prescrit à Paul Ier de s'intéresser vivement à ce qui se passait en Suisse, à Turin, à Rome et dans la Méditerranée, il y eût été porté naturellement par l'affection qu'il avait constamment témoignée pour l'ordre de Malte.

Démarches de la Russie en faveur de l'Empire.

Le cabinet de St.-Pétersbourg sentit tout l'avantage de sa position, et cédant à l'évidence

Négociations du

prince Repnin à Berlin.

des dangers qui menaçaient le système général de l'Europe, il envoya le prince Repnin, d'abord à Berlin, puis à Vienne, tant pour décider les deux cours à se désister de toute indemnité en Allemagne, que pour aviser au moyen de refouler l'ambition du directoire dans de justes limites.

Embarras de la Prusse.

Le premier objet de sa mission fut assez facile à remplir; car Frédéric-Guillaume trouvait dans les termes mêmes du traité de Campo-Formio les moyens de recouvrer la Gueldre, si l'on rejetait le système des indemnités. Mais la Prusse, plus scrupuleuse sur le second article, persista à garder la neutralité. Le jeune roi, animé de l'amour du bien, s'exagérant les avantages de la paix, ne s'attachait qu'à réparer les brêches faites à l'Etat par la dissipation de son père. Il demeura convaincu que la politique ne lui imposait d'autres combinaisons que de faire respecter sa frontière et son pavillon, et de prospérer tandis que ses rivaux s'appliquaient à se détruire. Des critiques sévères ont blâmé la gestion du comte de Haugwitz, son ministre; et malgré l'éloquente défense publiée quelques années après, par le célèbre Lombard, il n'est pas démontré en effet que le cabinet de Berlin ait apprécié toute l'étendue de ses avantages. Sans doute, on ne saurait nier que la position de la Prusse ne fût délicate; elle était dans le

cas de toutes les puissances du second rang, lorsqu'elles se trouvent appelées à tenir l'équilibre entre deux masses supérieures prêtes à se heurter. De quelque côté que le cabinet de Berlin se déclarât, la balance pouvait pencher de manière à rendre ensuite tout contre-poids inutile, et il était néanmoins embarrassant de rester spectateur oisif du déchirement de l'Empire, de l'assujettissement de la Suisse et de l'Italie. Une médiation armée eût peut-être prévenu de grands malheurs, bien mieux qu'une stricte neutralité. Ces sortes d'interventions décidées à propos, et dans un sens convenable, sont le signe d'une politique vaste et profonde : aussi, toute la logique de Lombard n'a-t-elle point réussi à persuader que la Prusse ait fait des efforts proportionnés à ce qu'elle pouvait, pour détourner la guerre qui allait éclater. En se prononçant avec fermeté, franchise et modération, elle eût obligé le directoire à évacuer les territoires envahis depuis la paix, et le cabinet de Vienne à modérer ses prétentions.

Vues de l'Autriche.

L'Autriche, de son côté, quelque disposée qu'elle fût à remplir ses engagemens, ne pouvait se dissimuler la nécessité de poser les bases des rapports futurs entre les quatre grandes puissances : elle ne pouvait qu'y gagner ; car si l'on ne tombait pas d'accord, elle n'entrevoyait que des chances heureuses pour ses armes.

Ses espérances sur l'Italie.

La nouvelle de la défaite d'Aboukir et de la déclaration de guerre de la Porte à la France, prouvait assez au cabinet de Vienne qu'il ne tenait qu'à lui, en rentrant en lice, de reconquérir l'Italie, dont la fortune semblait encore une fois remettre la destinée entre ses mains. La politique ombrageuse des directeurs en avait écarté le grand capitaine qui la lui avait arrachée : on y comptait bien 100 mille Français, depuis les Alpes jusqu'au Tibre; mais cette armée, dépourvue d'attirail, en proie aux besoins les plus pressans par l'incurie et les dilapidations des administrateurs, forcée d'ailleurs de se disséminer pour couvrir ses conquêtes, paraissait hors d'état d'entrer en campagne avec succès. D'ailleurs, les actes arbitraires qui avaient frappé le directoire cisalpin; et le despotisme successivement exercé par Trouvé et par Brune sur les magistrats d'une république qui devait être indépendante, avaient mécontenté les Lombards les plus attachés à la France, en même temps qu'ils avaient redoublé la haine des partisans de l'Autriche. Brune improuvé par le directoire avait été à la vérité remplacé par Joubert dans le commandement en chef de l'armée d'Italie; mais le mal était fait, l'impression difficile à effacer, et les causes toujours existantes. Le Piémont foulé de toutes les manières n'était pas mieux disposé. Le grand-duc de Toscane seul penchait pour la neutralité.

Naples signe une convention secrète avec les Anglais, et fait des levées considérables.

A ces chances de succès, il faut ajouter que le cabinet de Vienne pouvait compter sur le secours de celui de Naples, à qui l'éloignement de Bonaparte, et l'approche de l'orage révolutionnaire qui menaçait de franchir les Etats romains, avaient rendu toute sa haine. Un traité signé le 19 mai 1798, comme simple mesure défensive, avait été suivi d'une levée pour compléter l'armée napolitaine. Acton n'attendit pas la victoire de Nelson, pour manifester l'intention de revenir à son ancienne politique: l'accueil qu'on fit à cet amiral, au mépris du traité de Paris, en souffrant qu'il fût reçu et approvisionné dans le port de Syracuse pour faciliter sa course à la recherche de Brueys, démasqua la partialité de ce cabinet. Il n'en eût pas fallu davantage pour prouver qu'il se jetait de nouveau dans les bras de l'Angleterre, si une convention secrète, signée dès le 11 juin par les plénipotentiaires des deux cours, ne les avait déjà formellement liées contre la France. A peine la victoire d'Aboukir fut-elle connue, que les conseillers de Ferdinand IV jetèrent le masque, en ordonnant une levée de tous les hommes de 18 à 45 ans, pour couvrir, disaient-ils, les côtes des Deux-Siciles, contre les dangers auxquels elles se trouvaient exposées depuis la prise de Malte. On ne se borna pas à porter les régimens de ligne au complet: un nombre égal

le remplacement de deux directeurs.

poser le moyen favori de ses maîtres; il demanda le 16 juin la destitution des directeurs Bay et Pfiffer, que leur qualité d'anciens magistrats bernois et lucernois rendaient suspects : il désigna même Dolder et Ochs pour les remplacer, et poussa l'insolence jusqu'à annuler par un arrêté, tout acte du gouvernement helvétique, qui oserait contrarier ses vues. Les conseils crièrent au scandale, et parlèrent de résister (1). Les plus ardens patriotes furent les premiers à se plaindre; ils invoquaient l'accomplissement des promesses qu'on leur avait faites, ou la mort, préférable à l'espèce de liberté qu'on leur accordait. Les deux directeurs, demandant eux-mêmes leur démission, épargnèrent une levée de boucliers qui n'eût fait qu'aggraver le mal. Rapinat, improuvé par le gouvernement français, n'en resta pas moins à son poste.

Les conseils helvétiques nommèrent alors Laharpe et Ochs, qui, principaux moteurs de la révolution, devaient avoir les moyens de rap-

(1) Dès le 3 juin, la tribune des conseils helvétiques retentit de plaintes contre le despotisme du proconsul, et les plus purs républicains ne furent pas les derniers à se prononcer. Secrétan surtout s'éleva avec une noble énergie contre ses dispositions : Nucé qui avait été général de brigade à l'armée des Pyrénées en 1793, Souter, Huber, s'exprimèrent avec plus de véhémence, et juraient de mourir plutôt que de s'y soumettre. Rapinat, voulant braver l'orage, prit le 18 juin un arrêté qu'on trouvera aux pièces justificatives, n° 2.

procher la république de la France. Le premier, d'un caractère ferme et droit, bien qu'il ne fut pas insensible aux douceurs de l'autorité suprême, voyant qu'il ne recueillerait que les fruits amers d'une révolution, provoquée dans l'espoir de rendre le bonheur à sa patrie, hésita à prendre le timon des affaires. Il n'entrait pas dans ses principes de se soumettre à d'insolens proconsuls, de consentir à l'humiliation de la Suisse, et de sanctionner sa ruine par une lâche complaisance. Il craignait d'ailleurs, qu'on imputât à l'ambition ce qu'il prétendait n'avoir fait que pour le bonheur du peuple, ou qu'on lui reprochât d'avoir cherché la domination sans égard aux maux qui fondraient sur la patrie? De telles considérations étaient de nature à l'effrayer : mais réfléchissant ensuite que c'était une faiblesse d'abandonner la Suisse dans une circonstance aussi critique, et présumant peut-être que ses relations avec Talleyrand et les chefs du gouvernement lui feraient obtenir de meilleurs traitemens de la France, il accepta la charge difficile de directeur. Ochs n'eut pas besoin de tant de réflexions pour s'y décider.

Traité d'alliance, conclu à Paris.

Peu de temps après, un traité entre la Suisse et la France fut signé à Paris, le 19 août. Pour l'honneur des négociateurs Jenner et Zeltner, aussi bien que pour celui du gouvernement helvétique, il faut croire que ses stipulations furent



dictées par la force, et justifiées par le refus de toutes les puissances européennes d'intervenir en faveur des opprimés; car cette alliance offensive et défensive imposait à l'Helvétie la fourniture d'un contingent, et l'établissement de deux routes militaires, pour descendre en Italie d'un côté, ou en Souabe de l'autre. C'était pire qu'une conquête et une réunion formelle à la France; car, en cas de guerre, on supportait tout le fardeau des levées, des impôts et du théâtre des hostilités, sans avoir aucune compensation à espérer. Le faible prix de ce sacrifice était l'acquisition du Fricktal, et la promesse de l'évacuation de la Suisse sous trois mois: clause illusoire, dont l'exécution semblait impossible.

Serment de fidélité, refusé par les petits cantons.

Tandis que le directoire helvétique associait ainsi ses destinées à celles de la république française sous de si funestes présages, l'intérieur le menaçait d'une guerre civile. La mise en activité d'une constitution acceptée avec tant de répugnance, n'avait pas paru suffisante; on demandait la prestation d'un serment de fidélité solennel, ce qui remettait de nouveau à la décision tumultueuse des assemblées populaires, un acte de pure formalité. Ce serment, prêté dans la majeure partie de l'Helvétie, trouva dans les petits cantons la plus vive opposition. Underwald, surtout jura de mourir plutôt que de s'y soumettre.

Schawembourg se rendit à Lucerne avec des troupes, pour en imposer; mais ses négociations ayant été vaines, il résolut d'étouffer ce germe de résistance dans les Alpes, et dirigea deux colonnes sur le canton réfractaire. On sait qu'il se compose d'une petite vallée, à laquelle on aboutit par le mont Brunig du côté de l'Oberland, et par le lac de Lucerne du côté du nord. Une colonne partie de Thoun, débarqua à Brienz, gravit le sentier du Brunig et descendit sur Saxeleu : une autre, embarquée à Lucerne, se présenta devant Stanzstadt. Deux ou trois mille paysans exaspérés, avec une artillerie peu nombreuse et mal servie, ne pouvaient rien contre une division de 7 à 8 mille hommes victorieux en cent combats; mais, dans l'impossibilité de vaincre, la plupart vendirent chèrement leur vie, et succombèrent en héros, après deux jours d'une lutte sanglante. Les femmes même, saisissant les armes de ceux qui tombent, reçoivent à leur tour une mort qu'elles ne savent pas donner, et augmentent le nombre des victimes sans changer les chances du combat. Les Français exaspérés par le nombre de braves qu'ils perdent, et furieux de recevoir des coups de fusil de toutes les maisons, mettent le feu au bourg entièrement construit en bois; il devient en un clin-d'œil la proie des flammes, et le combat

Expédition de Schawembourg contre Stanz.

après s'être prolongé dans les décombres, s'étend de proche en proche jusqu'à la vallée d'Engelberg. Tirons un voile sur ces scènes d'horreur, aussi déplorables dans l'intérêt de la France que dans celui de l'Helvétie, et dont il ne faut pourtant accuser que le machiavélisme de quelques hommes. Schwitz et Uri, pour éviter le même désastre que Stanz, prêtèrent le serment exigé, et n'en éprouvèrent pas moins mille vexations.

Les Autrichiens appelés par les Grisons.

Après cette triste expédition, il restait à décider sur le sort des Grisons: celui des autres cantons n'était pas fait pour engager les Ligues à le partager. Les démarches de Florent Guyot, ministre de France, l'exemple des Planta et des Salis-Seevis, ne purent décider les patriciens à se soumettre en même temps au régime populaire, et au joug politique le plus onéreux. Vainement ils sollicitèrent à Paris la conservation de leurs antiques institutions et leur indépendance: la réponse de Talleyrand ne leur laissant pas d'espoir, ils s'abandonnèrent aux conseils des Salis, qui, dévoués à l'Autriche, réclamèrent le secours du cabinet de Vienne. Celui-ci s'empressa d'y porter un corps de 6 à 7 mille hommes, stipulé par d'anciens traités avec l'empereur Maximilien; et le 19 octobre, une division impériale entra à Coire. Dans le fait, tant

que l'Autriche n'était pas en guerre avec la France, il suffisait d'une chaîne de vedettes pour mettre ce pays à l'abri d'invasion.

Embarras du gouvernement helvétique, pour réclamer l'évacuation de son territoire.

C'était dans de telles conjonctures que le gouvernement helvétique, transféré à Lucerne, devait requérir l'évacuation de son territoire. Il était trop évident que la constitution de Rewbell et de Ochs eût été renversée en un clin-d'œil, et que la jeune république, livrée à toutes les horreurs d'une réaction, n'eût pas tardé à voir ses vallées teintes de sang. Toutefois, si une évacuation formelle n'était pas même désirable, on se flatta du moins de réduire bientôt l'armée d'occupation à une simple division de 7 à 8 mille hommes, surtout si l'Autriche et la France se rapprochaient de bonne foi : une telle force, maintenue pendant un an, eût suffi pour consolider des institutions qui, à part l'amalgame des trois petits cantons en un seul et quelques défauts susceptibles d'être modifiés, eussent obtenu peu à peu l'assentiment général. Espoir trompeur, dont se berça vainement le gouvernement suisse, mais qui s'évanouit bientôt de la manière la plus cruelle.

Cependant un rayon consolateur se répandit encore un moment sur la Suisse au milieu de novembre. Perrochel vint remplacer en qualité d'ambassadeur les proconsuls qui l'avaient humiliée, et cette démarche promettant du moins

quelques égards pour l'avenir, contribua à adoucir les maux présens.

Le directoire français songe à compléter ses armées.

Dans le temps que ces événemens se passaient, le directoire, à qui le retour de François de Neufchâteau prouva qu'il ne fallait compter sur la paix qu'en faisant de grandes concessions, sentit la nécessité de se mettre en mesure. Ses armées ne présentaient que des cadres appauvris, et les meilleurs régimens se morfondaient sur les rives du Nil et dans les sables de la Syrie, aussi inutilement que jadis les troupes de Gui de Lusignan devant Ptolemaïs.

La réquisition ne fournissait plus d'hommes, et d'ailleurs cette loi révolutionnaire ne pouvait plus être exécutée dans les circonstances présentes. Le départ pour l'Egypte de Bonaparte, Desaix, Kléber et Reynier, ne laissait pas la France moins dénuée de généraux que de soldats; car la mort de Hoche, la proscription de Pichegru, la disgrace de Moreau et de Pérignon, remettaient la conduite de la guerre à Jourdan et à Schérer. Les autres généraux, distingués comme de bons lieutenans, n'avaient jamais commandé d'armée. Joubert, Masséna, St.-Cyr, étaient les seuls qui fussent à la hauteur de leur réputation; et encore, n'allait-elle pas alors jusqu'au commandement suprême.

Loi sur la conscription.

Le directoire, après avoir conféré avec les militaires qui siégeaient au corps législatif, les

pénétra de la nécessité d'assurer à l'armée un mode de recrutement, aussi prompt dans son exécution que sûr dans ses résultats. Le général Jourdan présenta, dès la fin d'août, le projet de loi qui assujettissait sans distinction au service militaire, tous les jeunes gens de 20 à 25 ans. Cette levée, moins rude que la réquisition, ne frappait pas indistinctement toute une génération; en rangeant naturellement la population militaire en cinq classes, elle permettait de n'appeler que le nombre d'hommes indispensable, laissait la chance du tirage au sort, et en dernière analyse la faculté de se faire remplacer.

Suites de la défaite d'Aboukir et de la déclaration de la Porte.

Le désastre d'Aboukir et la déclaration de guerre de la Porte vinrent signaler au directoire l'impossibilité de se maintenir en Egypte contre les forces de l'Angleterre et de la Turquie réunies, et lui donner d'amers regrets sur la légèreté avec laquelle il avait combiné cette expédition, cause première de l'incendie qui allait de nouveau embraser le monde.

Décret pour la levée de 200 mille hommes.

Un seul parti s'offrait dans une situation pareille : c'était de presser la levée qui devait compléter les armées; de négocier néanmoins avec modération, autant pour gagner du temps que pour éviter réellement une rupture, si cela était encore possible.

Dans ces entrefaites, on procéda à la levée de 200 mille conscrits, qu'une loi du 28 septembre

mit à la disposition du directoire. Un traité signé à Lucerne le 30 novembre, fixa le contingent de la république helvétique, à 18 mille hommes, que la France s'engagea à équiper et entretenir (1).

L'appel des conscrits s'exécuta généralement assez bien si l'on en excepte la Belgique, où les réfractaires, aidés des paysans, arborèrent ouvertement l'étendard de la révolte. Heureusement les corps stationnés en-deçà du Rhin et en Hollande purent y envoyer à temps des colonnes suffisantes pour tout faire rentrer dans le devoir: mais le feu qui n'en couvait pas moins sous la cendre, pouvait se rallumer à la moindre étincelle.

Embarras des finances.

Il était encore plus difficile d'obtenir de l'argent que des hommes. Les signes factices de circulation étaient détruits, le numéraire disparu, les impôts réguliers presque nuls, et les dépenses au contraire se trouvaient triplées par les bénéfices immenses qu'il fallait accorder à des fournisseurs immoraux et méfians, pour les décider à se charger des différens services.

---

(1) Outre cela l'Helvétie devait lever une armée de milices, lorsque son territoire serait menacé. Une loi très-sage en fixa l'organisation: l'élite qui était seule mobile se composait des hommes de 18 à 45 ans, autant que possible non mariés. Elle comptait 64 bataillons de mille hommes chacun: le premier contingent fut fixé à 25 mille.

Les contributions n'avaient point été payées dans le courant de 1798; et il était d'autant plus difficile d'établir le budget de l'an VII, que les conseils, sur la demande du directoire, venaient de réduire les contributions directes. On ne se tira de cet embarras qu'en faisant figurer au chapitre des recettes la plupart des ressources, sur le même pied que l'année précédente. Attendu cependant que plusieurs ressources extraordinaires étaient diminuées ou épuisées, on se flatta de les remplacer par les 25 millions du droit de passe qui commençait à se percevoir sur les routes; par des impôts sur les tabacs, sur les portes et fenêtres, sur l'expédition des actes de justice; par une réserve de 22 millions et demi sur l'arriéré des contributions; enfin, par une réduction de 16 millions sur la totalité des dépenses.

Mais, bientôt, le directoire fit apercevoir que l'habillement et l'armement des 200 mille conscrits récemment appelés n'étaient point compris au budget; et pour se procurer les 125 millions auxquels devait s'élever cette dépense, on l'autorisa à reprendre aux créanciers de l'Etat les biens nationaux qui leur avaient été abandonnés en paiement.

Cependant, avant l'expiration du premier *trimestre* de l'an VII, l'on s'aperçut qu'on avait estimé les recettes trop haut, et dès le 3

novembre 1798, Bergasse annonça que le déficit s'élèverait à 200 millions. Sa prédiction engagea une controverse entre le conseil des Cinq-cents et le ministre des finances, qui fut le prélude de la lutte du corps législatif avec le directoire. Plusieurs membres niaient qu'il existât; d'autres soutenaient qu'il ne serait pas aussi considérable que le faisait pressentir le directoire. Enfin, il appartint à Chasset de porter cette fatale conviction dans l'âme de ses collègues. Il fallut donc aviser aux moyens de couvrir le déficit par de nouveaux impôts.

Celui proposé sur le sel ayant été repoussé comme trop odieux, Ramel indiqua un moyen tout-à-fait neuf d'y suppléer: c'était de mettre en vente tous les chemins vicinaux, jugés inutiles au commerce et à l'exploitation des terres. On doubla, quintupla même en certains cas, l'impôt sur les portes et fenêtres: on ordonna le partage anticipé des successions qui devaient écheoir aux émigrés; enfin, on s'empara des propriétés du clergé protestant, qui avaient échappé comme par miracle au système de confiscation; bien qu'elles eussent été achetées par les communes, et fussent consacrées moins à l'entretien du culte qu'à l'éducation de la jeunesse.

Les négociations traînent, par l'entremise de l'Espagne

Toutefois, malgré l'activité avec laquelle on se disposait de part et d'autre à la guerre, soit qu'on espérât encore s'entendre, soit qu'on ne

voulût que le temps d'achever les préparatifs, on négociait toujours par l'entremise de l'Espagne, dont les ambassades à Vienne et à Paris échangeaient les propositions respectives. Prête à renoncer à l'Innviertel par déférence pour la Russie et la Prusse, l'Autriche demandait qu'on lui rendit en échange Mantoue et la ligne du Mincio, que les troupes françaises évacuassent la Suisse et Rome, enfin qu'elles rendissent le Piémont et la Cisalpine à leur indépendance.

Si ces demandes eussent été faites de bonne foi, dans l'intention de vivre en parfaite intelligence, on ne pourrait se refuser d'en reconnaître la justice. Mais n'était-il pas à craindre que Mantoue une fois rendu, l'Italie et l'Helvétie évacuées, le cabinet de Vienne ne provoquât une nouvelle guerre? Quand une méfiance réciproque s'établit entre de grandes puissances, il en résulte une politique ombrageuse et tracassière: le directoire voulait tout accaparer pour se fortifier contre ses ennemis; et l'Autriche voyait dans ces empiétemens un esprit d'usurpation intolérable. Aussi, malgré la marche pacifique des affaires au congrès de Rastadt, le recrutement était pressé avec activité dans les états héréditaires, les régimens complétés : les Russes s'avançaient vers l'Inn, sans précipiter une marche que les circonstances pouvaient encore rendre inutile.

État des négociations à Rastadt.

Le congrès de Rastadt cheminait, dans cet intervalle, vers l'accomplissement de sa tâche, sans faire attention que ses travaux étaient subordonnés à la tournure que prendraient les négociations particulières entre les grandes puissances. Les Français avaient obtenu presque tout ce qu'ils désiraient. La démolition d'Ehrenbreitstein souffrit bien quelques difficultés; mais la députation de l'Empire était trop portée à la paix pour ne pas y consentir, moyennant la restitution et la démolition de Kehl. Le système de sécularisation présenté par Roberjeot (1) venait d'être adopté; enfin l'ultimatum des plénipotentiaires français pour la première base était admis, et tout semblait prendre une tournure satisfaisante, quand la nouvelle de la marche des Russes vers la Moravie, provoqua une note du gouvernement français, dans laquelle il déclara qu'il considèrerait cette marche comme une déclaration de guerre si ces troupes franchissaient le territoire de l'Empire, et que les négociations seraient suspendues jusqu'à ce qu'on lui eût donné toute satisfaction à ce sujet. Cette note termina les opérations du congrès de Rastadt, qui dès-lors n'exista plus que pour la forme,

(1) Depuis le départ de Bonaparte pour l'Egypte, et la nomination de Treilhard au directoire, la députation française était composée de Bonnier, de Roberjeot, et de Jean Debry.

car la guerre de la seconde coalition venait déjà de s'allumer, par les hostilités de la Turquie et de Naples.

L'Angleterre triomphait de nouveau en voyant de toutes parts la foudre s'amonceler sur la France privée de ses plus habiles et de ses plus braves défenseurs. Cette fois du moins son cabinet n'avait pas eu besoin de profondes combinaisons pour lier une nouvelle coalition, et la folie du directoire avait fait plus que tous les agens d'Albion, pour reunir des intérêts aussi opposés que ceux de la Russie, de la Porte et de l'Autriche. Toutefois le ministère ne perdait aucune occasion de les animer contre la France; car il fit offrir au mois de novembre des subsides au cabinet de Vienne, qui les refusa, dit-on, pour ne pas nuire aux négociations entamées relativement à la cession d'une partie de l'Italie. Angleterre.

Les escadres anglaises, maîtresses de la Méditerranée depuis la victoire d'Aboukir, et résolues d'y former un établissement solide, venaient de s'emparer de l'île de Minorque. L'île de Gozzo était reprise par Nelson au nom du roi de Naples, et Malte, bloquée par mer, allait bientôt être investie par terre.

L'Angleterre ne chercha pas seulement au dehors les moyens d'étendre sa puissance, la réunion complète de l'Irlande, et la fusion du parle-

ment de ce royaume dans celui de la Grande-Bretagne, devait servir d'acheminement à une réconciliation complète, à un amalgame des deux peuples, dont on se promettait un accroissement de force nationale.

Les moyens nécessaires pour remplacer les 5 mille hommes détachés aux Indes orientales, et préparer en outre une expédition capable d'arracher l'Egypte aux Français, devaient entraîner un surcroît de levées et de dépenses. La marine, en multipliant ses stations et les conquêtes coloniales, exigeait également des sacrifices proportionnés. L'intérêt exorbitant de la dette publique augmentait chaque année par de nouveaux emprunts, malgré l'heureuse institution de l'amortissement. L'impôt du dixième sur les revenus, substitué à quelques voies insuffisantes, ajouta une somme 240 millions aux recettes de l'année précédente, en sorte que le budget fut aisément couvert.

Russie. Les débris de l'ordre de Malte, réfugiés en Allemagne, venaient de déférer à l'empereur Paul la dignité de grand-maître de cet ordre, en remplacement du baron de Hompesch, et les sentimens de ce prince, connus depuis longtemps, ne laissaient aucun doute sur le prix qu'il attacherait à ce titre. Les flottes russo-turques, arrivées à la fin d'octobre dans l'Archipel,

et précédées d'un appel de l'archevêque grec aux fidèles, soulevèrent les îles Ioniennes contre les Français, qui, confinés en petit nombre dans les remparts de Corfou, s'y virent bientôt attaqués par terre et par mer.

Le cabinet de Madrid, fidèle à son alliance naturelle, mais fatigué des sacrifices qu'il croyait faire, bien plus aux caprices des chefs d'une république turbulente, qu'à l'intérêt réel de la France et de l'Espagne, se voyait de nouveau dans la nécessité de hasarder ses flottes sur l'Océan ou sur la Méditerranée. A la faiblesse de ses efforts, on eût dit qu'il suivait malgré lui l'affinité de ses intérêts politiques, et qu'il cherchait par son apathie à obtenir des droits à quelques ménagemens de la part du cabinet de St.-James. Résolution d'autant plus naturelle à Charles IV, que les traitemens dont on accablait les rois de Naples et de Piémont, alliés de sa famille, lui laissaient quelques regrets des obligations qu'il s'était imposées à St.-Ildefonse. Cependant, la force des événemens l'entraînait; les dangers de l'équilibre maritime le décidaient à fournir du moins les contingens auxquels il s'était engagé, et les efforts de ses envoyés à Paris et à Vienne, pour empêcher de nouvelles hostilités, attestent d'ailleurs combien son cabinet apprécia les inconvéniens qui en résulteraient pour la guerre maritime.

Espagne.

Portugal.

Le Portugal était enchaîné plus étroitement que jamais à la fortune britannique, et la victoire d'Aboukir était une garantie certaine qu'il resterait long-temps dans cette dépendance.

Suède et Danemarck.

La Suède et le Danemarck n'avaient éprouvé aucun changement notable dans leur situation. Quoique leur pavillon commençât à se ressentir des entraves mises par l'Angleterre au commerce des neutres, il prospérait encore au milieu de l'embrasement universel.

CHAPITRE LXXXII.

Invasion de la république romaine, par les Napolitains. — Combats de Civita-Castellana, de Fermo, de Borghetto, de Calvi, de Magliano, de la Storta. —Evacuation de Rome par les Napolitains. — Championnet reprend l'offensive, et envahit le royaume de Naples. — Prise de Gaëte et de Pescara. — Combat devant Capoue. — Armistice. — Prise de Naples. — Erection de la république parthénopéenne.

La cour de Naples, placée au bord du volcan révolutionnaire depuis l'érection des états de l'Eglise en république, embrassa avec transport l'idée d'une nouvelle guerre continentale, qui, selon toute apparence, devait amener l'évacuation de l'Italie, et la débarrasser de l'anxiété perpétuelle dans laquelle elle vivait. Les assurances qu'elle recevait de la Russie et de l'Angleterre, la certitude d'être soutenue par l'Autriche, confirmèrent Acton et la reine dans l'idée que la puissance napolitaine ne devait pas seulement figurer comme auxiliaire, mais qu'elle pourrait jouer un rôle principal dans la nouvelle coalition.

En vain l'ambassadeur français, à qui aucune de ces démarches n'échappait, essaya de ramener le cabinet des Deux-Siciles: on lui répondit par des protestations, dont les formes devinrent plus tranchantes à mesure que les préparatifs de guerre approchaient de leur terme.

État de l'armée napolitaine.

Ces préparatifs demandaient du temps et de longs efforts : car, bien que depuis 1792, l'armée napolitaine fut censée sur le pied de guerre, elle était loin de pouvoir entrer en campagne. Elle se composait alors d'environ 30 mille hommes de troupes de ligne, et 15 mille de milices (1). L'artillerie de cette armée, organisée par des officiers français, possédait un matériel parfaitement conforme à celui de la république, et laissait peu à désirer pour l'instruction du personnel. La cavalerie, montée sur une race de chevaux excellente, avait donné assez bonne idée d'elle sur le Pô en 1796; mais l'infanterie, après celle du Pape, était la plus mauvaise de l'Europe. Exercée tour à tour à l'allemande, à l'espagnole, suivant les caprices de la reine ou

(1) 24 régimens d'infanterie de ligne, 2 bataillons. 48
Bataillons légers 4
Milices 24
} 76 Bons.

16 régimens de cavalerie à 3 escadrons, 48 escadrons.

2 régimens d'artillerie, outre la garde noble.

Les bataillons devaient être de 500 hommes, les régimens de cavalerie de 350.

de son favori, commandée par des officiers qui ne devaient leurs emplois qu'à l'intrigue ou à la vénalité, cette arme, qui fait la force des armées, manquait absolument de tenue, de confiance et d'esprit militaire, malgré les efforts des généraux suisses Salis et Bourcard, secondés de quelques autres chefs. Au lieu de penser à retremper son moral, on ne visa qu'à enfler ses rangs : 40 mille hommes furent appelés pour la porter au complet de guerre, en même temps qu'une ordonnance quadrupla le nombre des milices. Si toutes ces mesures avaient été exécutées, les forces napolitaines auraient dépassé 100 mille hommes; mais les levées rencontrèrent des obstacles insurmontables : et, malgré les ressources extraordinaires que la cour se créa en dépouillant les églises, ou en exigeant des dons patriotiques des particuliers et des corporations, sa force n'excéda pas 60 mille hommes, dont 40 mille environ composèrent l'armée d'expédition. Le surplus forma les garnisons des places frontières et des côtes.

Il n'existait à Naples aucun général capable de diriger cette masse : Salandra et Micheroux ne savaient que les minuties de leur métier; le tacticien Bourcard n'avait pas fait la guerre; le comte de Damas avait de la bravoure et de l'expérience; mais cet émigré français, à peine arrivé dans le royaume, ne s'était signalé par aucun

exploit assez éclatant pour lui faire décerner le commandement en chef : le ministère eut donc recours au cabinet de Vienne, qui lui envoya le général Mack, alors parvenu à l'apogée de sa gloire dans l'armée autrichienne. Le mérite de cet officier était pourtant moins réel que brillant. Imbu de théories dont l'expérience autant que le bon sens prouvaient la fausseté, il était moins propre que tout autre à suppléer au vice des élémens de l'armée napolitaine : il fit cependant un tel étalage de son savoir, qu'il acheva de fasciner les yeux d'une cour prévenue en sa faveur, et fut accueilli comme le sauveur de l'Italie.

Plans du gouvernement napolitain.

L'intention du cabinet était de laisser l'initiative à l'Autriche, pour agir avec plus de sûreté et d'efficacité lorsque la lutte serait déjà engagée sur l'Adige; mais l'arrivée de Nelson victorieux à Aboukir, en précipitant les événemens, changea aussi les projets du roi de Naples. Les partisans de la guerre insistèrent pour commencer immédiatement les hostilités, afin de prévenir le directoire. La reine, les ministres Acton et Castel-Cicala, étaient l'ame de ce parti, auquel Nelson et Mack donnaient l'impulsion. Ce général, ne rêvant que triomphes, sans connaître l'armée qu'il allait commander, s'indignait de chaque jour de retard, et ne cessait de représenter les avantages d'une attaque inopinée. De son

côté la reine, regardant dejà la conquête de l'Etat romain comme assurée, appuyait avec complaisance sur le rôle que jouerait alors Naples dans la coalition : elle insistait pour qu'on n'attendît ni les Piémontais ni les Toscans, trop gênés pour oser se déclarer avant que les Français eussent éprouvé une défaite; ni les Russes, ni les Autrichiens, qui paraissaient ne vouloir ouvrir la campagne qu'au mois d'avril. S'il faut en croire un auteur contemporain, elle employa une ruse coupable pour déterminer le roi à accéder à ses désirs, en lui faisant écrire de Vienne, ou peut-être en supposant une lettre de la cour impériale, qui donnait le signal des hostilités (1). Toujours est-il certain que le conseil aulique n'eut connaissance de cette pièce qu'après la déroute des Napolitains, et que Ferdinand fut dupe de ce stratagème.

Il est résolu de prendre l'offensive.

En vain, les ministres Ariola et Gallo, les conseillers d'état de Marco et Pignatelli, représentèrent le danger d'attaquer des vétérans, forts de leur discipline et de leurs triomphes, commandés par des généraux éprouvés, avec une armée manquant de confiance, d'instruction et d'habitude de la guerre; la présomption du parti dominant était si grande, que leurs avis furent rejetés avec dédain, et l'ordre donné

(1) Saggio Istorico, sulla rivoluzione di Napoli.

d'entrer en campagne, sans qu'on eût pris les moindres précautions pour assurer les subsistances des troupes et garantir le royaume des suites d'un revers.

Le directoire envoie Championnet à Rome.

Cependant le directoire, prévenu de l'orage qui se formait à Naples, paraissait persuadé que Ferdinand n'entrerait point en lice sans le secours de l'Autriche, et se bornait à faire, par son ambassadeur, des admonitions menaçantes qui aigrissaient davantage le cabinet des Deux-Siciles. En apprenant les dernières levées opérées dans tout le royaume, et le rassemblement des troupes sur la frontière de l'Etat romain, il comprit enfin l'imminence du danger, et se hâta d'envoyer le général Championnet prendre le commandement du corps stationné dans les environs de Rome. Il lui fut recommandé de ne rien compromettre, et de se retirer sur l'armée que commandait Joubert dans la république cisalpine. Cette disposition, quoique prudente, n'est point exempte de blâme; parce qu'en partageant l'armée d'Italie entre deux chefs indépendans, on s'exposait à voir les intérêts de la république sacrifiés à des considérations particulières. Si les inquiétudes que l'on avait sur le Piémont ne permettaient pas à Joubert de s'éloigner du Milanais, il fallait lui donner le commandement en chef, et concentrer toutes les troupes sur le Pô, jusqu'à ce que les circonstances se présentassent

de se venger du roi de Naples. En agir autrement, c'était exposer le corps d'occupation de Rome à être accablé : mais la faute du directoire fut heureusement réparée par la vigueur de Championnet, et plus encore par les mauvaises dispositions des Napolitains.

Position des Français.

Au moment où ce général vint prendre le commandement, les Français tenaient une ligne immense. Macdonald, à l'aile droite, avec environ 6 mille hommes, s'appuyait d'un côté à Terracina, et de l'autre aux montagnes de la vallée de Roveto (1). Le général Casa-Bianca, à la gauche, gardait, avec environ 5 mille hommes, depuis le revers de la chaîne de Leonessa jusqu'à l'Adriatique. Au centre le général Lemoine, qui avait son quartier-général à Terni, couvrait avec environ 3 mille hommes, toute l'étendue comprise entre les débouchés de Rieti et de Carsoli : une petite réserve gardait Rome. Ainsi, 18 mille hommes disséminés sur une ligne de plus de 60 lieues, sans véritables points d'appui, allaient être assaillis par une armée deux fois plus nombreuse, qui avait encore le choix des points d'attaque. Cette chance n'était pas la seule à l'avantage des Napolitains. Les Français avaient peu d'artillerie, presque point de munitions, une cavalerie ruinée : d'ailleurs loin de s'attendre que la guerre éclatât avec Naples avant la dé-

(1) Consultez la carte de Bacler d'Albe.

claration de l'Autriche, ils cantonnaient sans défiance et sans précautions. Les habitans des campagnes, travaillés sourdement par les agens de Ferdinand IV, n'attendaient que les premiers revers pour se joindre à leurs ennemis.

Mauvaises dispositions de Mack.

Dans un pareil état de choses, il semblait que Mack, sûr des avantages de l'initiative et même de la surprise, n'eût qu'à vouloir la ruine de son adversaire pour l'obtenir : car la ligne d'opérations était telle, que la droite des Napolitains et même le centre débordaient de beaucoup le gros des Français à Rome et Terracine.

Cependant Mack, dans le plan de campagne qu'il fit adopter, sembla n'avoir d'autre but que de faire évacuer Rome; encore s'y prit-il d'une manière maladroite. Au lieu de profiter du disséminement des Français, pour percer leur centre et accabler successivement leurs ailes, dont l'éloignement et les montagnes rendaient les communications très-difficiles; il partagea son armée en cinq colonnes, pour entrer dans l'Etat romain par autant de débouchés. Douze bataillons et 8 escadrons commandés par le lieutenant-général Micheroux, devaient marcher sur Ancône en longeant l'Adriatique, après avoir passé le Tronto près d'Ascoli. Une seconde colonne, forte de 3 bataillons et d'une centaine de chevaux, eut ordre de déboucher, sous la conduite du colonel San-Filippo, par Introdoco, sur Terni et

Foligno. Le colonel Giustini, avec une colonne de pareille force, reçut l'instruction de se porter de Tagliacozzo rapidement sur Magliano, et de s'y lier avec la précédente. Le corps de bataille, à la tête duquel se trouvait le roi avec Mack, composé de 32 bataillons et de 24 escadrons, devait se diriger par Valmontone sur Frascati. Enfin, le chevalier de Saxe, avec 12 bataillons et 4 escadrons, avait l'ordre de marcher de Fondi par Terracine et les marais Pontins sur Albano; d'où, après avoir effectué sa jonction avec le corps de bataille, les deux colonnes eussent marché sur Rome par la voie Appienne.

C'était peu, pour Mack, de disséminer ainsi ses troupes sur la frontière de l'Etat romain: il voulut aussi qu'un corps de 8 bataillons fût débarqué à Livourne, pour effectuer, conjointement avec les troupes du grand-duc de Toscane, une diversion sur les derrières des Français. Cette petite division fut transportée sur des bâtimens de l'escadre de lord Nelson. Le général Naselli, qui la commandait, reçut l'instruction de chercher à rejoindre l'armée napolitaine, lorsqu'elle serait à hauteur de Bologne.

Un coup-d'œil sur la carte convaincra tout militaire que ce plan d'invasion ne valait guère mieux que celui d'inonder la West-Flandre en 1794, pour sauver l'armée alliée. En dirigeant ses *plus fortes* colonnes le long de la Méditerranée,

main. Le roi fit précéder cette irruption d'une espèce de manifeste, où il déclarait ne vouloir point faire la guerre à la république française, mais restituer seulement les états de l'Eglise au Pape. Cette pièce singulière était accompagnée de sommations aux généraux français de se retirer sans commettre d'hostilités.

Championnet rassemble ses forces.

La lenteur des mouvemens de l'armée napolitaine permit à Championnet de recueillir tous les postes. Au premier bruit de l'invasion, le général Kellermann fut dirigé sur Tivoli, avec un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, pour observer l'ennemi et protéger le ralliement des cantonnemens. Le général Mathieu vint s'établir à Albano pour le même objet. Les Napolitains, embarrassés par des équipages immenses et les effets de campement qu'ils traînaient à leur suite, marchaient mal, formaient une longue queue, et faisaient de petites journées. L'incohérence des ordres de leur général qui n'avait nullement songé à faire reconnaître les chemins, le manque de vivres, l'indiscipline, et surtout les pluies affreuses qui achevèrent de défoncer les routes; toutes ces causes réunies entravèrent tellement l'invasion, que, le 27 seulement, la colonne du chevalier de Saxe atteignit Albano, et le corps de bataille Valmontone. Leurs avant-gardes communiquèrent le même jour à Frascati.

Évacuation de Rome.

Dès le 25, Mack, sans attendre l'arrivée de toutes

ses troupes, avait forcé Championnet d'évacuer Rome. Celui-ci, jugeant qu'il était impossible de s'y maintenir, rappela les détachemens des généraux Kellermann et Mathieu, jeta 800 hommes dans le château Saint-Ange, puis se replia, conformément à ses instructions, sur Civita-Castellana.

Le 29, le roi de Naples fit son entrée triomphante à Rome. Son premier soin fut de créer une commission de gouvernement, en attendant le retour du Pape, qu'il invita à rentrer dans sa capitale. Malgré les mesures de prudence prises pour empêcher une réaction, la populace commit de grands excès : tous les partisans des Français furent maltraités, emprisonnés, et la dépouille mortelle du général Duphot, tirée de son dernier asile, reçut un nouvel outrage. Le roi de Naples y fait son entrée.

Pendant que le roi de Naples jouissait d'une gloire si facilement obtenue, et que Mack se donnait mille peines pour réorganiser des colonnes qui n'avaient encore été battues que par la pluie, San-Filippo, après avoir enlevé le pont de Rieti, avait été tenu en échec devant Terni par le général Lemoine : celui-ci, ayant heureusement reçu de Spolette un renfort de trois bataillons, enleva le 27 le colonel napolitain, sa troupe et son artillerie, puis rentra dans Rieti. *De son côté* le colonel Giustini, rencontrant le général Kellermann en avant de Vicovero, re- Premier succès des Franç. is contre la gauche.

vint sur ses pas pour se joindre à la colonne de San-Filippo ; mais obligé de suivre des sentiers presque impraticables, il employa trois jours pour arriver à Rieti, où il fut arrêté tout court par les Français. Une simple reconnaissance lui ayant prouvé l'impossibilité de forcer le passage, il prit le parti de se jeter à gauche à travers les montagnes, pour gagner les bords du Tibre et se mettre en communication avec le gros de l'armée.

Dispositions de Mack pour réparer cet échec.

A la première nouvelle de l'échec essuyé par ses deux petites colonnes du centre, Mack détacha le maréchal-de-camp Metsch avec 3 bataillons et 4 escadrons pour les rallier, nettoyer la rive gauche du Tibre, et inquiéter les communications des Français. Le 29, ce général fut rejoint par le colonel Giustini, et par quelques fuyards du corps de San-Filippo. Se trouvant alors à la tête d'environ 4 mille hommes, il marcha sur Magliano avec le dessein de s'emparer du pont de Borghetto. Macdonald, averti de ce mouvement, replia sur-le-champ ses postes de Nepi et de Rignano sur Civita-Castellana, et porta le gros de sa division sur le point menacé. Il était temps, Metsch s'était déjà rendu maître de Magliano; mais en apercevant les Français en bataille en avant du Tibre, il n'osa engager l'action, et se retira. Son arrière-garde atteinte dans la ville par le chef de brigade Kniazewitz, fut taillée en pièces, et le reste gagna, non sans peine, les montagnes de Calvi.

Opérations de la droite.

La colonne de l'extrême droite, dirigée sur Ancône, ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Elle s'empara d'abord d'Ascoli, mal défendu par un bataillon cisalpin; mais elle fut bientôt arrêtée, puis battue et ramenée sur la frontière avec perte d'une partie de son artillerie, par les généraux Rusca et Casa-Bianca, accourus de Macerata et d'Ancône avec quelques troupes. Si elle n'éprouva pas de plus grands revers, elle dut en rendre grâce à la circonspection de Casa-Bianca qui, privé de renseignemens sur la situation du reste du corps d'occupation, crut devoir attendre les ordres de Championnet, avant de pénétrer sur le territoire ennemi.

Sommations de Mack.

Cependant Mack faisait une guerre de plume très-active à Championnet, pour obtenir le château Saint-Ange, que les Français, disait-il, n'avaient pas plus de raison de garder que la ville. Ses étranges réclamations étant restées sans réponse, il prit un ton menaçant, que Macdonald tempéra, en lui déclarant que le moindre attentat commis sur les malades laissés à Rome, serait l'arrêt de mort de l'armée napolitaine.

Le général français se dispose à défendre l'Apennin.

Championnet utilisait mieux son temps. Témoin de l'hésitation de son adversaire, instruit aussi que Lemoine avait poussé l'ennemi au-delà de Rieti, et que Casa-Bianca venait de le rejeter sur la rive droite du Tronto, il conçut l'idée de s'établir sur le revers méridional de l'Apennin, la

droite à Civita-Castellana, la gauche à Civita-Ducale, le centre à Cantalupo. Mais comme cette position exigeait presque le double des troupes qu'il avait sous la main, il donna l'ordre à Casa-Bianca qui se trouvait hors de danger, de faire filer en toute hâte la 17ᵉ de ligne à Terni, prescrivit à Macdonald de camper le gros de sa division à Civita-Castellana, petite ville avantageusement située entre deux ravins; lui recommanda d'occuper Nepi, Rignano et Magliano, de retrancher le pont de Borghetto; enfin poussa un officier intelligent, avec quelques escadrons, à Péruggia, pour observer les Toscans et Naselli. Ces premières dispositions arrêtées, il partit pour Ancône, où sa présence était nécessaire, tant pour accélérer l'arrivée de l'artillerie et des munitions dont on manquait, que pour former l'établissement du grand parc, de la manutention et des ambulances, à Foligno et à Spoletto. Son absence, dans ce moment, lui parut avoir d'autant moins d'inconvénient, qu'en supposant à Mack le projet d'attaquer la droite de cette nouvelle ligne, Macdonald, à l'aide des remparts naturels de Civita-Castellana et de quelques retranchemens, résisterait assez pour donner le temps au centre de le secourir.

Il part pour Ancône.

Dispositions de Mack pour l'attaquer.

Cette détermination fait honneur à Championnet: il avait bien jugé de sa position, et de celle de l'ennemi. Voyons maintenant les dispo-

sitions que Mack prit pour le déloger. D'abord, après avoir laissé 5 bataillons et 6 escadrons à Rome, il porta le corps du maréchal-de-camp Bourcard sur Castel-Novo, et la division du chevalier de Saxe à Monterosi, dans l'intention d'attaquer Civita-Castellana avec le gros de son armée, pendant qu'un petit détachement passant le Tibre à la hauteur de Ponzano, favoriserait l'attaque principale, et qu'un autre se dirigerait de Nepi sur la route de Viterbe pour entrer en communication avec la division de Livourne. De pareilles dispositions ne sont pas à l'abri de la critique, et je n'aurais ici aucun mérite à répéter, après tous les militaires, qu'une attaque en force sur Terni, par la route qui passe à Cantalupo, était plus convenable. En effet, Terni enlevé, la position de Civita-Castellana n'était pas tenable, et le mouvement pour joindre Naselli se fût exécuté tout naturellement. Mais Mack, fidèle à son système, préféra faire battre son armée en détail, et livrer aux coups des Français des colonnes isolées, que la nature du terrain empêchait de se soutenir mutuellement.

Macdonald et Kellermann détruisent une de ses colonnes.

Le 4 décembre les avant-postes français furent assaillis de toutes parts. La division du chevalier de Saxe, poursuivant deux objets, marchait sur deux colonnes; l'une se porta directement sur Nepi; l'autre fila à gauche par le chemin qui conduit de Santa-Maria-di-Fallari à

Borghetto, en vue de tourner Civita-Castellana. La première attaque fut conduite avec vigueur; mais Kellermann, après avoir laissé amortir le premier feu des Napolitains, les chargea à son tour et les culbuta sur le chemin de Monterosi, où bientôt les dragons français les poursuivirent le sabre dans les reins : 2,500 prisonniers, 15 pièces de canon et tous les bagages tombèrent au pouvoir des républicains.

L'attaque du pont de Borghetto, par le chevalier de Saxe, ne fut pas plus heureuse : à peine eût-il débouché de Santa-Maria, que Macdonald poussa à sa rencontre le chef de brigade Kniazewitz avec 2,500 fantassins, 200 chevaux et 3 pièces de canon. Le combat s'engagea aussitôt; mais le chevalier de Saxe ayant été blessé grièvement au commencement de l'action, et l'infanterie de Kellermann venant à paraître sur les derrières de cette colonne, les Napolitains, saisis de terreur, s'enfuirent sur la route de Viterbe, laissant toute leur artillerie aux vainqueurs. Le petit détachement qui devait remonter la rive gauche du Tibre pour se porter sur Magliano, prévenu à temps des désastres de la gauche, repassa le fleuve à Ponzano, et rejoignit le corps de bataille.

Le centre sous Bourcard est repoussé

Le maréchal-de-camp Bourcard qui avait la plus forte tâche, força d'abord le poste de Rignano. Mais il n'était point aussi facile de réussir

à Civita-Castellana : cette ville et un petit fort contigu, sont situés entre deux ravins d'une profondeur effrayante, que les eaux ont creusés à pic dans une sorte de tuf sablonneux et noirâtre, et que l'on traverse sur deux beaux ponts de pierre. C'était l'ancienne *Veïes*, si redoutable aux Romains : défendue par des Français, pouvait-elle être réduite par des Napolitains sans expérience ni discipline? Bourcard avait vainement tenté de forcer le pont de la route de Rome, lorsque Mack, instruit de la défaite du chevalier de Saxe, prescrivit au premier de se tenir en observation hors de portée de canon de Civita-Castellana; il détacha ensuite le maréchal-de-camp Damas avec 5 bataillons et 6 escadrons à Monterosi pour couvrir la route de Rome, et tâcha de rallier les fuyards de sa gauche. à Civita-Castellana.

Cette leçon ne fut pas entièrement perdue; Mack vit enfin qu'il fallait porter le gros de ses forces sur le centre des Français à Terni. Mais en cherchant à réparer sa première bévue, il en commit de nouvelles, car il éparpilla ses troupes derechef. Il laissa fort inutilement Bourcard avec 5 bataillons et 2 escadrons devant Civita-Castellana, où il s'imaginait paralyser toute la division Macdonald; et ordonna au lieutenant-général Salandra de faire passer le Tibre à 14 bataillons et 6 escadrons sur des bateaux du pays, afin d'aller camper sur les hauteurs de Cantalupo. Son projet Nouveau projet de Mack.

était de culbuter le général Lemoine à Terni, pendant que Macdonald serait tenu en échec, d'un côté par la marche de Damas sur Borghetto, et de l'autre, par les démonstrations de Bourcard. Dans le même temps Metsch, qui occupait les hauteurs de Calvi, fut chargé d'enlever Otricoli, afin de couper la communication des Français.

Il perd du temps en préparatifs.

La célérité était la première condition de réussite d'un semblable plan; mais toutes les dispositions préparatoires ne furent terminées que le 8 décembre, l'artillerie ayant été obligée, faute de grands bateaux, de descendre jusqu'à Corrèse et Rome pour y franchir le fleuve. Mack, qui aurait dû chercher à récupérer les momens perdus par cette contrariété, marcha au contraire à pas de tortue, séjourna le 9 à Cantalupo, ne s'avança le 10 qu'à moitié chemin de Terni, et remit l'attaque au jour suivant.

Championnet revenu à l'armée le prévient.

Tant de lenteur dans un moment aussi décisif, devait amener une catastrophe. Championnet, à son retour d'Ancône, n'eut pas de peine à deviner le projet de son adversaire, ni à prendre les mesures pour le faire échouer. Macdonald après avoir laissé une petite garnison dans le fort de Civita-Castellana, passa le pont de Borghetto avec le gros de sa division, et porta le chef de brigade Kniazewitz à Magliano. De son côté Lemoine, qui venait d'être renforcé par 3 bataillons et 2 régimens de chasseurs qu'amenait le

général Rey, s'établit à Rieti et à Civita-Ducale, et poussa un bataillon à Contigliano pour inquiéter Cantalupo.

Telle était la position respective des deux armées, lorsque le général Metsch, qui n'aurait dû s'ébranler que le 10 décembre, trompé par de faux renseignemens, descendit de Calvi dans la nuit du 7 au 8, et surprit Otricoli, où il massacra les malades et les blessés. Assailli lui-même, quelques heures après sa victoire par le général Mathieu, il fut délogé et repoussé avec perte à Calvi. Toutefois, comme de cette dernière position Metsch menaçait encore les communications et le flanc de l'armée, Championnet ordonna de l'enlever. Le 9 au point du jour, Mathieu et Kniazewitz arrivent devant Calvi par les routes d'Otricoli et de Magliano : les Napolitains, culbutés par l'infanterie du premier, abandonnent les hauteurs et se réfugient dans la ville, où ils sont bientôt cernés et sommés de se rendre. Metsch intimidé met bas les armes, quoique la force des deux colonnes qui l'attaquaient n'excédât pas 3,500 hommes : 4 mille prisonniers et 5 pièces de montagne furent les trophées de cet exploit.

Il fait enlever la colonne du général Metsch à Calvi.

Mack allait porter son avant-garde sur Vaccone, lorsqu'il apprit la reddition de Calvi. N'ajoutant point foi à ce rapport, il détacha dans cette direction le prince de Hesse-Philipsthal ; mais cet

Le général autrichien se décide à la retraite.

officier ne tarda pas à confirmer la fatale nouvelle de la capitulation. Cet événement changea tous les plans : il ne fut plus question de marcher en avant, mais bien de se retirer jusqu'au pied des montagnes de Frascati et d'Albano, pour réorganiser l'armée, et y attendre des renforts, des munitions et des subsistances. Des instructions furent dressées en conséquence à l'état-major. Damas et Bourcard devaient opérer leur mouvement rétrograde le 12, par les deux routes qui longent la rive droite du Tibre, pendant que Salandra descendrait par celle de Terni. Afin de dissimuler, autant que possible, ce que cette retraite avait d'humiliant, et d'empêcher la garnison du château St.-Ange d'effectuer une sortie, on commanda à ces trois colonnes de ne traverser Rome que de nuit. Sa garnison avait l'ordre de ne se retirer qu'au moment où Bourcard et Damas seraient sur la route d'Albano.

Le roi de Naples part de Rome.

Quelque secrètes que fussent ces mesures, elles transpirèrent bientôt, et firent lever la tête aux partisans des Français. Le bruit ayant couru qu'ils se proposaient d'enlever le roi de Naples, ce prince, accompagné du duc d'Ascoli, gagna furtivement la porte St.-Jean, où il monta en voiture et se rendit d'une seule traite dans sa capitale. Sortie remarquable si on la compare à l'entrée triomphante de ce monarque, qu'une tourbe de flatteurs proclamait libérateur de l'Italie !

Pendant que Mack faisait tous ces préparatifs de retraite, Championnet méditait une attaque générale. Macdonald après avoir laissé dans Borghetto 4 bataillons et 12 pièces de canon sous les ordres de Kellermann, se porta dans la direction de Cantalupo. Rey marcha de Terni sur Vaccone, tandis que Lemoine s'avança, de Rieti, vers l'hôtellerie de Corrèse, pour couper la retraite aux Napolitains. Salandra se tira de danger à la faveur d'un rideau de troupes légères qui déroba sa retraite aux Français. Grâce à cette ruse, le corps de bataille arriva sain et sauf, dans la matinée du 13 décembre, à Albano, où s'était déjà rendue la brigade Bourcard. Mais l'arrière-garde, laissée sous le prince de Hesse-Philipsthal, serrée par les chasseurs de Rey, n'atteignit pas Rome sans peine. Quant à Damas, les instructions du capitaine-général ne lui ayant pas été transmises à temps, il faillit tomber dans le gros des républicains. Effectivement, Championnet ayant eu avis de sa marche, prescrivit à Rey qui avait passé la nuit à Ponte-Salaro, de traverser le Tibre à Ponte-Molle pour l'amuser, pendant que l'infanterie qui avait déjà franchi la Farfa, doublerait le pas pour venir s'établir devant Rome. Les têtes de colonnes ne tardèrent pas à se rencontrer : Damas en fut surpris ; car Mack lui avait promis d'envoyer un gros détachement pour le recueillir. Toutefois, il fit bonne mine à

Dispositions de Championnet pour une attaque générale.

Embarras de la division Damas.

mauvais jeu : sommé de mettre bas les armes, il feignit d'entrer en pourparler. Rey et Damas jouaient au plus fin ; et chacun d'eux crut tromper l'autre, en acceptant une suspension d'armes de deux heures. Le premier avait calculé que l'infanterie de Macdonald ne pourrait être en mesure de le soutenir avant ce temps : le second, au contraire, comptait sur une diversion de Mack. Tous deux s'abusèrent, car, d'une part, l'infanterie française avait à peine dépassé Monte-Alto ; et de l'autre, le brigadier Pignatelli chargé de revenir des environs d'Albano sur Rome, s'en trouvait encore trop éloigné. Mais celui dont l'espoir fut le plus cruellement déçu, fut Damas. Après avoir vu la suspension d'armes s'écouler sans entendre le canon sur les derrières des Français, il commença à se retirer sur la route d'Orbitello, la seule qui lui fût encore ouverte : trop heureux d'en être quitte pour une partie de son artillerie, dont les chasseurs français s'emparèrent, dans un engagement non loin de la Storta.

Les Français rentrés à Rome.

Cependant à peine l'infanterie de Macdonald était rentrée dans Rome, que Pignatelli se présenta à la porte de Saint-Jean-de-Latran, avec 4 bataillons et 2 escadrons : il fut reçu très-rudement par les Français, et poursuivi, l'épée dans les reins, plus de deux lieues.

Alors, le général Championnet établit la division Macdonald en avant de Rome, et laissa

Lemoine en réserve, près de l'hôtellerie de Corrèse. Kellermann, auquel il avait prescrit de se porter de Borghetto sur Viterbe et Ronciglione, pour étouffer l'insurrection qui venait d'y éclater, reçut l'ordre de se mettre seul aux trousses de Damas; et le général Rey, après avoir rallié ses troupes, fut lancé à la poursuite du gros des Napolitains dans la direction de Velletri.

Kellermann force Damas à s'embarquer.

Kellermann atteignit Damas auprès de Montalto, et lui livra un combat où la victoire, longtemps disputée, se déclara enfin pour les Français. Le général napolitain, quoique grièvement blessé, parvint à gagner Orbitello avec environ 3 mille hommes; mais craignant d'être enlevé dans ce poste, qui ne lui parut pas à l'abri d'un coup de main, il conclut avec son adversaire une convention, d'après laquelle il lui fut permis de se rembarquer avec armes et bagages sans être considéré comme prisonnier. Cette expédition achevée, Kellermann réduisit Viterbe à l'obéissance, et rejoignit plus tard l'armée aux environs de Fondi.

Résultat de ces événemens.

Ainsi, dix-sept jours après l'ouverture de la campagne, l'armée française rentra victorieuse à Rome, qui semblait perdue pour elle à jamais. Les Napolitains, battus partout, démoralisés par une série d'échecs moins dus peut-être aux fautes du général en chef, qu'à l'inexpérience des officiers et à l'indiscipline des troupes, refluaient

en désordre vers leurs propres frontières, ouvertes désormais aux républicains.

Affaires du Piémont.

Championnet s'arrêta quelques jours à Rome, pour attendre des nouvelles de l'Italie septentrionale; car, au moment où le roi de Naples le chassait de cette capitale, le bruit s'était répandu que celui de Sardaigne et le grand-duc de Toscane faisaient cause commune avec ce prince. Quoiqu'aucun acte diplomatique ne confirmât ces rapports, les relations du Directoire avec ces Souverains étaient chargées de trop fréquens nuages pour dissiper toutes les craintes. Il venait d'en coûter récemment 8 millions au cabinet de Turin, pour avoir laissé échapper, dans sa correspondance avec la cour de Vienne, le vœu d'être débarrassé des Français. Joubert que cette nouvelle extorsion avertissait de se tenir en garde, instruit que Charles-Emmanuel faisait des préparatifs clandestins, crut devoir le prévenir dans la rupture. D'abord, sur l'avis de l'invasion de la république romaine, il fit requérir par l'ambassadeur Eymar, l'exécution du traité de l'année précédente, par lequel le roi s'engageait à fournir un contingent de 8 mille hommes, dans toutes les guerres de la république française en Italie. Le cabinet de Turin s'étant excusé sur l'impossibilité de réunir de suite cette division, Joubert, sans attendre les ordres ultérieurs du Directoire, sûr d'agir selon ses vues, consigna

Joubert s'empare de Turin.

ses griefs dans une espèce de manifeste, réunit le 5 décembre les divisions Victor et Dessolles sur le Tesin; et, pendant que les places de Novare, de Suze, de Coni et d'Alexandrie, tombaient par surprise au pouvoir des Français, il dirigea ces deux divisions sur Verceil. Les troupes piémontaises, après une ombre de résistance, furent poussées sur Turin, où les républicains, déjà maîtres de la citadelle, entrèrent en même temps qu'elles.

Le roi abdique.

Charles-Emmanuel abreuvé de dégoûts et d'humiliations sur un trône chancelant, en descendit avec résignation, et signa le 8 décembre une renonciation à ses droits sur le Piémont, en se bornant à stipuler quelques mesures de sûreté personnelle, jusqu'à son arrivée en Sardaigne où il s'exilait.

Serrurier est dirigé sur Florence.

Le détrônement de ce Souverain ainsi opéré sans secousse, Joubert avait dirigé la division Serrurier sur Florence, lorsque de nouvelles protestations d'attachement du grand-duc de Toscane, et peut-être aussi les ordres du directoire, retinrent son bras prêt à frapper. Certain alors de la soumission de toute l'Italie, il se hâta d'annoncer à Championnet qu'il pouvait prendre l'offensive à son tour contre les Napolitains, et lui envoya des renforts.

Le roi de Naples revenu dans

Tandis que ces choses se passaient, Ferdinand, à qui la peur avait donné des ailes, était rentré

sa capitale se réfugie en Sicile.

à Naples, où son premier soin fut de décréter une levée en masse contre les Français, qu'il s'attendait bien à voir arriver sur ses traces. Une proclamation engagea les habitans à s'armer et à défendre leurs biens, leurs familles, et la religion de leurs pères. Mais cette mesure, qui seule pouvait encore sauver le royaume, devint, par la faiblesse de la cour, la principale cause de sa ruine. En effet, quand un Souverain en vient à cette extrémité, il faut que par sa présence et son dévouement, il encourage les efforts de son peuple. Croit-on que les Prussiens, par exemple, eussent été si dociles à la voix de Fréderic-Guillaume en 1813, s'il s'était embarqué pour l'Angleterre quand Napoléon menaçait Berlin? Ferdinand, moins sage, après avoir mis en fermentation la populace de sa capitale, craignant de ne pouvoir la diriger, résolut d'aller chercher un abri en Sicile. Il fut, dit-on, amené à ce parti par le ministre Acton, accusé de tous les malheurs publics, et qui voulait conserver les rênes des affaires prêtes à lui échapper. Après avoir transporté sur des bâtimens anglais et portugais les meubles et les effets les plus précieux des palais de Caserte et de Naples, les curiosités les plus rares des musées de Portici et de Capo-di-Monte, avec 20 millions en numéraire, dernière ressource d'une nation vouée à la misère; la Cour s'embarqua de nuit, comme si les Français eussent été déjà aux portes de Naples.

Le 21 décembre au matin, la capitale apprit, par des placards, que son Souverain était parti pour aller chercher des secours en Sicile, et laissait, en attendant son retour, le prince Pignatelli en qualité de vicaire-général. A la stupeur que causa un événement aussi imprévu succédèrent bientôt les intrigues des partis. La *Città* (1) se mit en opposition avec ce vice-roi, et prétendit n'avoir aucun ordre à recevoir de lui. Cette rivalité eut des conséquences funestes, en donnant plus de jeu aux factions. Dès-lors on ne put compter sur l'harmonie et l'unanimité des efforts, si nécessaires pour sauver la patrie.

Le prince Pignatelli reste chargé du gouvernement.

Cependant Championnet méditait la conquête de Naples : expédition qui, selon lui, devait assurer le repos de la république romaine. Considérée sous les rapports de la politique, cette entreprise était très-nuisible aux intérêts du Directoire, dont elle achevait de dévoiler l'ambition, tout en disséminant les troupes de plus en plus : elle différait en cela de l'envahissement du Piémont justifié du moins par le besoin de tenir libres les communications de France en Italie. Envisagée militairement, c'était une opération pour le succès de laquelle il fallait maintenant moins de troupes que de vigueur et d'habileté : la première qualité ne manquait pas plus

Championnet se décide à envahir le royaume de Naples.

(1) Autorité municipale choisie par les notables.

alors aux généraux républicains qu'à leurs soldats; reste à examiner si Championnet déploya de l'habileté.

La totalité des forces dont il pouvait disposer consistait, depuis les renforts reçus, en 29 bataillons et 21 escadrons, formant environ 24 mille hommes de pied et 2 mille chevaux : en sorte qu'avec les troupes d'artillerie et du génie, l'armée d'expédition devait s'élever à près de 28 mille combattans, sur lesquels il fallait défalquer les garnisons de Rome et d'Ancône.

Dispositions décousues pour cette invasion.

En réfléchissant aux causes premières des échecs successifs des Napolitains, Championnet eût senti la nécessité de n'avoir qu'une ligne d'opérations. Loin de là cependant, il commit la même faute que son adversaire en pénétrant dans le royaume de Naples par cinq débouchés.

A la droite, le général Rey qui avait poursuivi l'ennemi jusqu'à Cisterna avec 2 bataillons et 12 escadrons, eut l'ordre de s'avancer par la route des Marais-Pontins jusqu'à Terracine, tandis que Macdonald, avec 8 bataillons et 3 escadrons, marcherait par Frosinone et Ceprano : la division Lemoine, forte seulement de 6 bataillons et 3 escadrons, déjà maîtresse d'Aquila, pousserait sur Sulmona : enfin à la gauche, 11 bataillons et 3 escadrons sous le général Duhesme, après avoir refoulé l'ennemi vers Pescara, remonteraient la rivière de ce nom jusqu'à Popoli,

où ils effectueraient leur jonction avec la division Lemoine. Comme on ne pouvait se dissimuler que ces deux dernières colonnes ne fussent très-éloignées de celles de droite, on crut remédier à cet inconvénient, en faisant prendre à un détachement de 800 hommes, commandé par le chef de bataillon Maréchal, le chemin qui, de Tivoli et de Vicovaro, débouche par Carsoli et Tagliacozzo, en longeant le lac de Célano sur Sulmona.

Ce plan était radicalement vicieux, puisque sa réussite dépendait de la réunion sur un point fort éloigné et au pouvoir de l'ennemi, de 4 colonnes marchant dans des vallées qui n'avaient de communication qu'à leur issue. Il eût beaucoup mieux valu différer l'invasion de quelques jours, pour donner le temps à la division Duhesme de se rabattre des environs d'Ascoli sur Tivoli, et au général Lemoine d'évacuer Aquila, afin de porter la majeure partie de leurs troupes sur la route de San-Germano, ne fût-ce qu'à un jour ou deux de distance de la division Macdonald : par ce moyen on se fût présenté devant Capoue avec une masse imposante. En agir autrement, c'était courir les chances de Wurmser, lorsqu'il voulut chasser les Français de la Lombardie, en débouchant, sur plusieurs colonnes séparées, par le lac de *Garda* et les montagnes : mais heureusement, *Mack*, malgré toute sa science, ne montra ni la vigueur ni les talens de Bonaparte. Observations sur ce projet.

Position de Mack.

Alors il avait réuni devant Capoue environ 30 bataillons et 16 escadrons. Il n'était resté que 2 bataillons sous le colonel Piscicelli sur la route de la Corniche, pour défendre le Pas-d'Itri; et 4 escadrons pour observer la rive gauche du Garigliano, depuis les environs de Sora jusqu'à Ceprano. D'un autre côté, Micheroux, après avoir rallié ses troupes et renvoyé sa cavalerie sur les derrières, avait pris position avec son infanterie sur la rive droite du Trontino, entre Teramo et la mer; et le lieutenant-général Gambs tenait Popoli, avec 6 bataillons. Ces deux divisions, comme on voit, n'étaient ni assez rapprochées pour se prêter un mutuel appui, ni même pour arriver à temps à Capoue, dès que la route, qui y conduit de San-Germano, restait ouverte à l'ennemi.

Nouvelles fautes qu'il commet.

Cette dissémination des Napolitains ne frappa point Mack. Au lieu de faire rabattre en toute hâte Micheroux et Gambs sur Capoue, en laissant garnison dans Pescara, il leur donna l'ordre de tenir le plus long-temps possible pour couvrir son flanc droit. Il se flattait de défendre facilement la ligne du Volturno avec les débris de son armée, surtout lorsqu'il serait renforcé par les troupes de Naselli et de Damas, dont il sollicita le prompt retour auprès du vice-roi. Ainsi, trop de confiance dans ses mesures défensives et dans des troupes sur lesquelles il ne fallait déjà

plus compter, fascinant les yeux du capitaine-général des Napolitains, le succès de l'expédition ne dépendit plus que de la valeur des soldats.

L'armée française se met en mouvement.

Après avoir terminé ses dispositions, et ordonné l'établissement d'un camp retranché à Foligno, pour recevoir l'armée, en cas d'échec, Championnet se mit en mouvement, dans l'ordre que nous venons d'expliquer. L'événement prouva bientôt qu'il eût mieux fait de diriger le gros de ses forces par la route de Frosinone et San-Germano. Macdonald n'eut à surmonter que des obstacles d'inertie, causés par le mauvais état des chemins et le gonflement de quelques torrens; car il ne faut pas compter l'ombre de résistance qu'il éprouva devant Isola, pour passer le Garigliano. Il recueillit, même sans tirer un coup de fusil, toute l'artillerie que les Napolitains avaient abandonnée, et alla s'établir dans la journée du 30, entre Venafro et la route de San-Germano à Capoue, à hauteur de Cajanello.

La facilité avec laquelle cette colonne s'était avancée, les intelligences que l'on s'était ménagées dans l'armée napolitaine, et plus que tout cela l'arrivée d'un parlementaire qui sollicitait un armistice, enhardirent Championnet : aussi dès qu'il eut été rejoint par la cavalerie du général Rey, qu'il avait rappelée en arrivant à Ceprano, il poussa jusqu'à Calvi, d'où, après avoir sommé

Mack à tout événement, il ordonna, le 3 janvier, une reconnaissance de la ligne ennemie.

Positions des Napolitains sous Capoue.

Elle s'étendait derrière le Volturne, alors non guéable, depuis Castellamare à son embouchure, jusqu'à la Scafa-di-Cajazzo. Capoue en occupait le centre : 10 bataillons et 8 escadrons campaient à chaque aile; le reste des troupes formait la garnison de la place, et de la tête de pont construite en toute hâte sur la rive droite. Le tout était garni d'une formidable artillerie. La position semblait donc tenable, pour peu qu'on voulût combattre; mais, soit lâcheté, soit trahison, les troupes de la gauche se replièrent sur Capoue, à l'approche des Français; et il fallut que Mack menaçât de mitrailler les fuyards, pour les tenir à leur poste. A la faveur de ce désordre, Macdonald obtint d'abord quelques avantages; mais bientôt le feu terrible des remparts, auquel il ne pouvait opposer que des pièces de campagne, le força de se retirer avec une perte assez considérable. Cet échec aurait eu des suites fâcheuses, si le prince de Moliterno, à qui Mack donna l'ordre de sortir de derrière les retranchemens avec deux régimens de cavalerie, eût assailli l'infanterie française au moment où elle était ébranlée. Il fut au reste compensé par les succès du général Rey. Sa petite colonne, renforcée à Fondi par l'infanterie de Kellermann qui venait de rejoindre, força les gorges d'Itri à la suite

Macdonald y est repoussé.

Gaëte se rend au général Rey.

d'un combat opiniâtre, et rejeta sur Gaëte le détachement de Piscielli. Ce premier avantage l'ayant engagé à sommer cette place et à y jeter quelques obus, le général Tschudi, octogénaire, amoureux d'une jeune femme qu'il venait d'envoyer à Naples et qu'il brûlait de rejoindre, se rendit sans peine aux sollicitations de l'évêque, qui l'engageait à épargner aux habitans les horreurs d'un siége. Il livra donc la place aux Français : la garnison, forte d'environ 3,600 hommes, fut prisonnière; le gouverneur et les officiers seuls obtinrent le honteux privilége de rentrer dans l'intérieur jusqu'à parfait échange. Outre des approvisionnemens en tout genre, on trouva dans la place un équipage de pont, dont Rey se servit pour franchir le Garigliano, et aller s'établir dans les environs de Sessa.

Quelque heureuse que fût la jonction de ces deux divisions, elle n'amenait pas assez de monde au point décisif, et il fallut attendre l'arrivée des deux autres, dans une position précaire, qui offrit inutilement à Mack l'occasion de prendre sa revanche. Depuis dix jours, Championnet n'avait reçu aucune nouvelle du centre et de la gauche. Les partis poussés de Sora sur le lac de Celano, pour aller aux nouvelles des flanqueurs de Maréchal, trouvèrent les sentiers obstrués par les neiges; et aucun des officiers d'état-major envoyés aux généraux Lemoine et Duhesme, n'é- Embarras de Championnet pour réunir ses colonnes

tait revenu. Dans cette perplexité, Championnet, pressé d'ouvrir au moins ses communications avec eux, détacha vers Sulmona un parti de 200 chevaux; et, en attendant le résultat de cette tentative, qui pouvait bien échouer comme les précédentes, il garda sa position de Calvi, et chargea le général Eblé d'organiser à Gaëte l'équipage de siége destiné à réduire Capoue.

Succès de la gauche.

Les inquiétudes du général français se calmèrent en partie dans la journée du 5, en apprenant que Lemoine touchait à Venafro. La colonne de ce général, harcelée sans cesse dans sa marche par des nuées de paysans qui massacraient impitoyablement les traîneurs, n'avait eu cependant qu'un seul combat à livrer aux troupes régulières, pour se rendre maîtresse de Popoli. L'action fut chaude à la vérité; car Gambs qui venait d'être renforcé par la cavalerie de Micheroux, s'attendait d'un moment à l'autre à voir arriver l'infanterie: le général Point y perdit la vie, mais la valeur française l'emporta, et les Napolitains, fort maltraités, se replièrent sur Sulmona, d'où ils descendirent par Isernia et Boyano, à Bénévent.

Maître de ce point important, Lemoine attendit quelques jours la division Duhesme. Mais voyant grossir autour de lui les rassemblemens d'insurgés, il marcha sur Sulmona, où il trouva le 4 les flanqueurs de Maréchal, et le parti envoyé du grand quartier-général à leur rencontre.

Championnet resserra alors davantage Capoue. L'infanterie de Lemoine prit poste à Alife et Piedimonte ; la cavalerie resta à Venafro, pour aller aux nouvelles vers Sulmona. Macdonald occupa Cajazzo, et s'étendit jusqu'à la grande route de Naples, à la droite de laquelle Rey s'établit en se prolongeant jusqu'à la mer. Une petite réserve fut placée à Calvi.

Insurrection du pays

Telle était la position des Français au 6 janvier, lorsque l'insurrection des habitans qui, jusqu'alors, n'avait été exécutée que dans les Abruzzes, s'étendit avec une rapidité effrayante dans toute la terre de Labour. Le principal rassemblement se fit à Sessa, qui venait d'être évacué. Les insurgés attaquèrent avec audace tous les détachemens envoyés contre eux, détruisirent le pont du Garigliano, et firent sauter le parc de réserve établi tout auprès. Itri, Fondi et San-Germano, tombèrent en leur pouvoir ; et l'armée française sembla moins bloquer Capoue, qu'être elle-même cernée par une multitude exaspérée.

Fermeté de Championnet.

Il faut le dire à la gloire de Championnet : cette situation n'ébranla point son courage. Loin de se laisser abattre par l'imminence du danger, il refusa d'écouter les propositions de Mack, qui offrait de rendre Capoue sous la condition d'un armistice. Résolu de tenir tête à l'orage, il prescrivit à la cavalerie légère du général Forest de passer le Volturne au gué de Lago, pour se réunir

à la division Lemoine, et à celle qui était restée à Venafro de venir renforcer la réserve.

Mack ne profite point de ses avantages.

Si, dans cette circonstance, Mack, décidé à tenter un dernier effort, eût attiré à lui le corps de Gambs, et attaqué les Français avec l'élite de ses forces en débouchant de Capoue; croit-on que leur bravoure eût suppléé, dans une position aussi peu favorable, au nombre et au défaut de munitions? N'est-il pas probable qu'ils eussent été battus, et réduits bientôt à la nécessité de se faire jour à travers les insurgés, pour regagner l'Etat romain, par les Marais-Pontins ou San-Germano? Mais, soit manque de résolution, soit qu'il n'eût que des données incertaines sur les succès de l'insurrection, Mack n'osa rien entreprendre. A la vérité, il venait de voir échouer une tentative contre les montagnes de Cajazzo; et d'apprendre que, des 9 bataillons de Micheroux coupés à Popoli, il n'était rentré à Naples que les officiers; tandis que d'un autre côté les vents contraires retenaient en mer la division de Damas. Désespérant de sa position, il envoyait courrier sur courrier au vice-roi, pour obtenir l'autorisation d'évacuer Capoue, et de former un camp retranché sur les hauteurs en avant de Naples; mécontent de ses troupes, dont aucune mesure ne semblait capable de relever la confiance, il insistait surtout pour qu'on armât les Lazzaroni.

Mais, déjà, Pignatelli se trouvait dans l'impossibilité de seconder ses vues. Haï d'un parti sans être aimé de l'autre, son autorité était à peu près méconnue de tous. Le peuple, qui peu de jours auparavant avait vu incendier les bâtimens et chaloupes canonnières que la cour dans sa fuite prématurée n'avait pu emmener en Sicile, l'accusait de connivence avec elle, et le chargeait de malédictions. Il savait qu'une faction puissante, qui avait des ramifications dans l'armée, s'agitait pour renverser le gouvernement monarchique; et, dans cette crise, désespérant de l'armée comme de la nation, il ne vit de salut que dans de promptes négociations avec les Français. Il se hâta donc d'envoyer au quartier-général de Championnet deux fondés de pouvoirs autorisés à consentir à tout, sauf l'occupation de Naples. Quelque onéreuse que dût être la trève sollicitée, il espérait en retirer de grands avantages, soit en négociant à loisir la paix avec le directoire, soit en réorganisant le système défensif du royaume.

Le gouvernement provisoire de Naples propose de traiter.

Les envoyés du vicaire-général arrivèrent à Teano, le 11 janvier, au moment où Championnet commençait à se repentir de n'avoir pas accepté les propositions de Mack. En effet, sa situation devenait de jour en jour plus alarmante; des nuées de paysans armés tenaient les camps dans un état de blocus continuel; les petits détachemens étaient massacrés; les communications

Championnet accepte l'armistice.

avec Rome, entièrement coupées. Le général Lemoine, placé sur la rive gauche du Volturne, tenait tête à Santa-Agatha à la division Gambs, renforcée de trois bataillons tirés de la garnison de Naples. On pouvait craindre que, soutenue par les insurgés, elle ne prît l'armée à revers, après avoir culbuté ce petit corps dans le Volturne. On commençait d'ailleurs à manquer de vivres, de munitions; et, pour comble d'anxiété, de faux avis annonçaient que les divisions Naselli et Damas allaient débarquer à l'embouchure du Garigliano. Toutes ces causes, jointes à l'incertitude où l'on était sur le sort de la division Duhesme, firent accueillir les propositions des parlementaires; et, le jour même, on signa un armistice de deux mois. Le gouvernement napolitain s'engageait à payer 2 millions et demi dans le délai de quinze jours, ainsi qu'à fermer ses ports aux ennemis de la république. Il cédait en outre Capoue, Acerra et Bénévent à l'armée française, dont la ligne de démarcation suivait les Regi-Lagni, la rive droite du Lambardo, et le cours de l'Ofanto jusqu'à l'Adriatique.

Nouveaux projets de Mack.

Après cette étrange convention, Mack, par une mobilité de caractère inexplicable, passa pour un moment, de l'abattement à la plus grande confiance. Il se flattait de réorganiser dans cet intervalle une armée de 30 mille hommes; en réunissant aux débris qui allaient quitter le Vol-

turne, les divisions de Livourne et d'Orbitello, et tirant des recrues des bataillons de dépôt. Mais ce rêve fut de courte durée. Il s'aperçut bientôt qu'une partie des officiers napolitains étaient d'intelligence avec les Français; la désertion se manifesta dans tous les corps, et atteignit même les officiers; des 5 mille hommes qui composaient la garnison de Capoue, il n'en arriva pas moitié à Aversa. Des clameurs s'élevèrent contre lui; et, pour se dérober à la vindicte publique, il donna sa démission.

Le peuple napolitain s'insurge à la nouvelle de l'armistice.

Cependant l'armistice, que le vice-roi avait regardé comme un chef-d'œuvre de politique, n'avait pas été envisagé de cette manière par le peuple, qui se crut trahi à la fois par la Città, le vicaire-général, Mack et l'armée. L'arrivée du commissaire-ordonnateur envoyé pour recevoir le premier paiement de la contribution, en confirmant ses soupçons, redoubla sa fureur. Tout à coup il court aux armes; et tandis qu'un attroupement se porte sur Caivano pour arrêter Mack, un autre désarme la division d'Orbitello qui débarquait au port, et incendie les bâtimens qui la ramenaient. Le vice-roi qu'on accuse d'avoir excité ces furieux, sent néanmoins la nécessité d'une force capable de maîtriser leurs mouvemens; mais quelle est la troupe exempte de contagion qui voudra agir contre eux? Dans cette perplexité, il informe Mack des événe-

L'armée française réunie est organisée.

La réunion si fortuite de toute l'armée permit à Championnet de lui donner une organisation plus régulière; il la partagea en trois divisions, dont les généraux Dufresse, Duhesme et Rey prirent le commandement. Lemoine fut chargé de porter l'armistice au directoire; et Macdonald, pour des motifs particuliers de mécontentement, donna sa démission. Dufresse à la droite garda la ligne de Regi-Lagni; Duhesme à la gauche occupa Acerra et Arienzo, et détacha le chef de brigade Broussier à Bénévent. La réserve sous Rey s'établit à Caserta, où fut transféré le quartier-général.

Championnet apprend l'inutilité de l'armistice.

Telle était la position de l'armée au 15 janvier, lorsque l'irruption d'une bande d'insurgés sur les avant-postes d'Aversa, l'apparition simultanée de plusieurs autres rassemblemens sur le front de l'armée, et presque aussitôt un message du général Mack qui demandait un asile dans le camp français contre la fureur des Napolitains, prouvèrent à Championnet que l'autorité du vice-roi, avec lequel l'armistice avait été conclu, était méconnue, et l'avertirent de se tenir sur ses gardes. La gravité des circonstances eût sans doute autorisé le général républicain à ne point accorder au général ennemi l'asile qu'il implorait; mais la jactance et les mauvais procédés de ce dernier, ne parurent point suffisans pour lui refuser l'hospitalité. Mack vint s'asseoir au foyer

de Championnet, qui lui laissa son épée et la liberté : conduite admirable, que le directoire improuva, en retenant Mack prisonnier.

Ses menaces redoublent l'insurrection des Lazzaroni.

Cependant les meneurs de l'insurrection de Naples, sentant qu'on ne pouvait laisser plus long-temps les Français dans l'incertitude des dispositions du peuple, envoyèrent à Championnet une députation des principaux démocrates, pour l'assurer qu'ils rempliraient fidèlement les conditions de l'armistice, et payeraient même une plus forte contribution, s'il renonçait à occuper la capitale. Championnet, ne voyant pas de garantie, accueillit mal ces propositions, et chercha à intimider les députés, en joignant la menace à l'insulte : mais cette manière d'agir produisit un effet contraire à celui qu'il attendait. La ville fourmillait d'agens secrets de la cour, de prêtres et de moines fanatiques, qui s'emparèrent de cette circonstance pour exciter les Lazzaroni à de nouvelles fureurs. La Città, dont l'autorité s'était jusqu'alors maintenue, fut anéantie. Le peuple, se croyant abandonné et trahi de tous, courut de nouveau aux armes; en un instant celles qui avaient été déposées au couvent de St.-Laurent furent enlevées; des hommes du peuple furent substitués aux commandans des châteaux, envahis par la multitude; Paggio et Michel-le-Fou, simples Lazzaroni, furent proclamés chefs de l'insurrection. Alors il

y eut une réaction sanglante contre les nobles et les riches, accusés de jacobinisme: Moliterno et Rocca-Romana coururent même quelques dangers. La capitale offrit durant plusieurs jours le spectacle d'une ville prise d'assaut et livrée aux excès d'une soldatesque sans frein.

Les habitans paisibles désirent l'entrée des Français.

Au milieu de ces désordres, les républicains (et alors, tous les habitans qui possédaient quelque propriété foncière ou industrielle passaient pour l'être) ne cessaient d'appeler les Français de leurs voeux. Le quartier-général de Championnet était rempli d'émissaires qui l'assuraient qu'un grand nombre de citoyens se joindrait à ses troupes pour réduire les Lazzaroni. Mais ce général restait dans une sage inaction, afin de laisser amortir les premiers feux du peuple, et ne consentit à se mettre en marche pour Naples,

Championnet s'avance sur Naples où il a des intelligences

qu'avec l'assurance que les partisans des Français se rendraient maîtres du fort St.-Elme qui domine la ville. Cette promesse lui ayant été donnée, le 20 janvier, il concentra la division Duhesme en avant d'Acerra, où le détachement que commandait Broussier à Bénévent fut rappelé; forma celle de Dufresse en avant d'Aversa, et poussa la brigade Kellermann en avant-garde à Melito. Ces divers mouvemens ne s'exécutèrent pas sans combat. Duhesme fut obligé de déloger un rassemblement d'insurgés à Pomigliano; et Broussier, après s'être fait jour à travers les dé-

filés des Fourches-Caudines, arriva assez à temps pour rejeter dans Naples celui qui était venu des environs d'Ottaïano menacer les derrières du quartier-général.

L'approche des Français n'en imposa point aux insurgés. La population, déterminée à se défendre quoique sans chefs capables et mal armée, déployait une énergie digne d'une meilleure cause. On tira de l'artillerie des châteaux pour garnir les places et les principales avenues de la ville dont les portes furent barricadées. Des bandes de Lazzaroni se portèrent sur tous les points de l'enceinte. Le peu de troupes de ligne qui avaient échappé au désarmement, consistant en 2 bataillons Suisses, 2 d'Albanais et quelques centaines de canonniers, formèrent une espèce de réserve. A défaut de dispositions plus efficaces, on enflamma le zèle des Napolitains par une procession nocturne, où le cardinal-archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, accompagné de tout son clergé, promena avec pompe la tête et le sang de St.-Janvier autour de la ville.

Dispositions hostiles des insurgés.

Championnet, informé de ces préparatifs, n'en crut pas moins devoir brusquer le dénoûment de la crise. En conséquence, il prescrivit à Dufresse de s'établir en avant de Capo-di-Chino, et de chercher à se mettre en communication avec le fort St.-Elme, aussitôt qu'il serait au pouvoir des partisans des Français. Duhesme,

Le général français se décide à l'attaquer.

de son côté, reçut l'ordre de s'emparer de la porte Capuana, et du pont de la Madeleine sur la route de Salerne.

Dufresse eut peu de peine à former son établissement ; mais le détachement poussé sur le fort St.-Elme, fut tenu en échec par les insurgés, toujours maîtres de ce poste important.

Combats divers aux portes de la ville.

La tâche de Duhesme fut plus difficile à remplir : le pont de la Madeleine, défendu par 6 pièces de canon, un bataillon d'Albanais et 1,500 Lazzaroni ; protégé d'ailleurs par l'artillerie du fort del Carmine, ne tomba au pouvoir du chef de brigade Broussier, qu'après un combat de six heures. La porte Capuana, confiée à un bataillon suisse et à environ 2 mille Lazzaroni, pourvus d'une douzaine de pièces de canon, n'était pas facile à forcer. Si l'adjudant-général Monnier, qui s'en approcha le premier par la route d'Acerra, obtint d'abord quelques succès, il ne tarda pas à être chassé du faubourg par une grêle de balles tombant des maisons où les Lazzaroni s'étaient barricadés. Une seconde attaque, conduite par le capitaine Ordonneau, échoua également ; et la troisième, commandée par le chef d'état-major Thiébault, eût sans doute été pareillement ramenée, si Duhesme n'eût attiré les Napolitains en plaine dans une embuscade. Thiébault, arrivé sur la place feignit de battre en retraite ; les Lazzaroni sortirent en foule des

murs pour l'entamer; l'artillerie même, soutenue des Suisses, vint s'établir sur la chaussée. Tout à coup la scène change : les braves qu'on croyait en fuite font volte face, les grenadiers et les chasseurs embusqués, s'élancent baïonnettes croisées, sabre au poing. A leur aspect inattendu, l'artillerie est abandonnée par ceux qui la servent; les Suisses accablés se dispersent; les Lazzaroni se précipitent vers la porte où les Français entrent pêle-mêle avec eux, au terrible pas de charge.

Les pertes que Duhesme éprouva dans ce coup de main, indiquaient assez qu'une attaque de vive force serait trop chanceuse. Aussi, Championnet crut-il devoir faire des ouvertures pacifiques; mais son parlementaire fut reçu à coups de fusil. L'anarchie continuait à exercer des ravages dans Naples; cependant, les partisans des Français, les propriétaires, et généralement tous ceux qui prévoyaient les désastres qu'entraînerait une plus longue défense, commençaient à se grouper autour de Moliterno et de Rocca-Romana, disposés à tout entreprendre pour se soustraire au joug des prolétaires. Démarches pacifiques.

Ceci fut une sorte d'intermède au dénoûment de la catastrophe. Vers six heures du soir, au moment où les Lazzaroni accablés de fatigue se livraient au sommeil, Duhesme, dont le débouché était barré par un bâtiment dont il avait

voulu vainement déloger l'ennemi, le fait attaquer par une compagnie de grenadiers, suivie de quelques braves chargés de barils de poudre. Cette troupe déterminée arrive jusqu'au rez-de-chaussée, y jette les barils de poudre, fait une traînée, et y met le feu. La maison saute avec un fracas épouvantable, et ensevelit ses défenseurs sous ses décombres.

Les patriotes napolitains s'emparent du château St.-Elme.

A la même heure, Moliterno et Rocca-Romana, ayant réuni 5 à 600 jeunes gens bien armés, se portèrent de la place de la Trinité sur le château St.-Elme, et l'enlevèrent par surprise aux Lazzaroni qui le gardaient. Championnet, averti de la réussite du coup de main, envoie aussitôt par les hauteurs de Capo-di-Monte, le chef de brigade Girardon avec 2 bataillons prendre possession du fort, et y arborer le drapeau tricolore.

Dispositions pour une attaque générale.

Le général en chef employa le reste de la nuit à régler ses derniers préparatifs. L'attaque dut avoir lieu sur 5 colonnes, dont 3 formées par la division Dufresse, moins fatiguée que celle de Duhesme, qui fournit les 2 autres. A droite, le chef de brigade Calvin eut ordre de filer par les rues qui bordent le pied de la hauteur du fort St.-Elme, et de se rabattre brusquement sur le fort de l'Œuf. Une autre colonne, dirigée par le général Dufresse, devait descendre directement de Capo-di-Monte par la rue de Tolède sur le palais du Roi, dont il était recommandé de prendre pos-

session; tandis que le général Kellermann, partant de Serraglio, arriverait par des rues détournées sur le fort Neuf, dont il avait ordre de s'emparer de vive force. La marche et les opérations de ces trois colonnes devaient être protégées, tant par des batteries et des réserves établies sur des points favorables du faubourg de Capo-di-Monte, que par le feu et des sorties vigoureuses du fort St.-Elme. A la gauche, les deux tiers de la division Duhesme, partagés en deux colonnes commandées par Rusca et Broussier, devaient déboucher par le faubourg de Capoue et le pont de la Madeleine; puis se réunir devant le fort Del-Carmine, dont il leur était prescrit de tenter l'escalade. Le reste, formant réserve, eut la tâche de contenir le faubourg de Capoue, et de s'emparer de la porte de Nola, où tenait encore un rassemblement considérable de Lazzaroni.

Le 23, à la pointe du jour, Girardon donna le signal de l'attaque, en foudroyant du fort St.-Elme, les Lazzaroni qui inondaient les places. Toutes les colonnes se mirent aussitôt en mouvement sur les points qui leur étaient assignés. Quoique surpris par l'occupation du château, les Lazzaroni opposèrent la plus vive résistance; mais elle ne pouvait servir qu'à retarder leur perte. Broussier et Rusca refoulèrent les flots de la multitude qui s'opposait à leur passage, et allaient escalader le fort Del-Carmine, lorsque

Journée du 23 janvier.

la garnison mit bas les armes et demanda quartier. Le rassemblement qui défendait la porte de Nola ne fut pas plus heureux, et abandonna toute son artillerie.

La marche de Kellermann éprouva plus d'obstacles. Il avait en tête le fameux Paggio; lequel, retranché à la hâte assez près de Serraglio, le tint long-temps en échec, avec quelques centaines d'Albanais et de canonniers de marine qui servaient son artillerie avec dextérité. Ce rempart forcé, il lui disputa le terrain pied-à-pied, jusqu'au Largo-del-Castello.

Calvin, quoique protégé par une sortie vigoureuse de Girardon, gagnait peu de terrain. Les deux colonnes, secondées par quelques Napolitains, combattaient au pied du fort; et de ce côté la victoire était encore incertaine.

Michel-le-Fou, chef des Lazzaroni, est fait prisonnier.

Cependant, le général Rusca, près duquel étaient venus se ranger une foule d'habitans, rencontra au Studi, Michel-le-Fou, aussi peu disposé que son collègue à céder le terrain; mais son zèle l'ayant trop exposé, il fut fait prisonnier, et conduit au quartier-général, sur la place Delle-Pigne.

Il calme le peuple.

Cette circonstance, assez indifférente en apparence, décida pourtant de la reddition de Naples. Championnet ayant accueilli ce prisonnier avec bonté, lui ayant promis de respecter St.-Janvier, et accompagné cette promesse d'offres



non moins séduisantes pour ce Lazzaroni, il s'établit son intermédiaire auprès du peuple ; et, moyennant une garde d'honneur envoyée au Saint, et une distribution de quelques écus, l'effervescence de la multitude se calma. Cette population exaspérée qui, peu d'instans auparavant, jurait de s'ensevelir sous les ruines de Naples, jeta ses armes, et fit succéder aux cris de mort, celui de *vivent les Français!* Championnet profita habilement de cette mobilité ; tous les forts furent occupés ; des réserves bivouaquèrent sur les principales places ; et le reste de l'armée campa sur les hauteurs qui dominent la ville.

Soumission de Naples. Proclama- de la république parthénopéenne.

Naples était conquis. Soixante pièces de canon, 6 drapeaux et 20 mille prisonniers furent les fruits de cette courte campagne; mais l'armée française avait chèrement payé ces trophées, par la perte de 2 mille de ses braves, tués ou blessés. Championnet la récompensa de ses travaux, en la proclamant armée de Naples. Cette cérémonie, qui eut lieu avec toute la solennité dont elle était susceptible, fut précédée d'une déclaration où le général appelait les Napolitains à la liberté, et les rassurait sur les vues ultérieures du directoire.

Le général Duhesme, nommé commandant de la place, fut chargé d'opérer le désarmement des Lazzaroni. Cette mesure, commandée par la sûreté commune des troupes et des habitans

de cette cité populeuse, n'éprouva pas de résistance. Championnet sans attendre que le cabinet du Luxembourg eût envoyé de nouvelles instructions, et sûr d'agir dans ses vues, abolit la royauté et proclama la république parthénopéenne, dont il confia l'administration à un comité de 21 membres, présidé par Charles Laubert.

Nous parlerons, dans le chapitre 87, des institutions de ce nouveau gouvernement, ainsi que des expéditions partielles, dirigées contre les villes ou communes qui refusèrent de se soumettre.

CHAPITRE LXXXIII.

Plan de campagne des différens partis. — Jourdan passe le Rhin et s'avance au-devant des Autrichiens. — Bernadotte s'empare de Manheim et somme Philipsbourg. — Masséna envahit les Grisons. — Affaires de Feldkirch, de Tauffers, de Nauders, d'Ostrach, de Luciensteig. — Bataille de Stockach. — Retraite de l'armée du Danube. — Massacre des plénipotentiaires français à Rastadt.

La conquête de Naples dont le directoire s'enorgueillissait tant, était loin de diminuer les chances de succès de l'Autriche, et le conseil aulique trouvait dans l'histoire moderne plus d'un exemple pour s'en consoler.

Il n'était pas nécessaire de se reporter au temps de François Ier (1), et de se rappeler l'influence qu'une expédition semblable au fond de la péninsule avait exercée sur la bataille de Pavie.

(1) François Ier, en détachant 10 mille hommes sur Naples, 6 mille sur Gênes, prépara la défaite de Pavie que ses fautes dans la journée même achevèrent. . . . .

Tout militaire expérimenté savait que le sort du royaume de Naples se déciderait sur le Pô, et que plus il y aurait de Français en Calabre, plus il serait facile de leur reprendre la Lombardie.

Le cabinet de Vienne pouvait sans trop de présomption se flatter de faire cette conquête; car le directoire, qui soulevait l'Europe par tant d'envahissemens, ne se trouvait pas avoir plus de 200 mille hommes disponibles pour conjurer l'orage amoncelé sur la France. Si dans les siècles précédens cette force avait paru suffisante pour soutenir de grandes guerres, il n'en était pas de même, après que la révolution eut tendu tous les ressorts des puissances, et au moment où chacune d'elles s'empressait à l'envi de doubler son état militaire.

Fausses combinaisons du directoire.

Le plan de campagne du gouvernement français ne fut pas moins digne de blâme que sa politique; au lieu de réunir ses forces en deux masses, et de sacrifier les accessoires, du moins jusqu'à ce que la victoire et la levée de la conscription lui eussent fourni les moyens de s'étendre au gré de son ambition, il s'appliqua en quelque sorte à cumuler ses fautes. Sur 110 mille hommes qui se trouvaient en Italie, plus de 30 mille demeurèrent engouffrés au fond de la presqu'île napolitaine, ou à Rome; 15 mille furent employés à soumettre le Piémont et la Toscane; et à peine resta-t-il 50 mille combattans à pré-

senter sur l'Adige aux forces de l'Autriche réunies à celles de Suwarow.

En Allemagne on ne commit pas moins de fautes dans la distribution et la direction des masses. Au lieu de considérer la Suisse uniquement comme un point de départ avantageux, et de s'appliquer à réunir 90 mille hommes entre le Haut-Danube et Constance, on voulut faire entrer dans le front d'opérations, un pays sauvage, couvert de montagnes arides, hors d'état de nourrir ses propres habitans, à plus forte raison une armée nombreuse. On affecta ainsi la moitié de l'armée d'Allemagne à la conquête des Alpes Rhétiennes, depuis le Splugen jusqu'aux défilés du Vorarlberg; exposant ces 30 mille hommes à une course dangereuse, si l'ennemi triomphait sur le Danube; et laissant, à 38 mille combattans et au général Jourdan, la pénible tâche de lutter contre la masse et l'élite des forces autrichiennes conduites par un grand capitaine.

Détail du plan arrêté.

Quoi qu'il en soit, la marche que prenaient les affaires, et la réponse évasive faite par les Cercles à la note des plénipotentiaires de Rastadt, prouvant que la guerre allait recommencer, on crut important de prendre l'initiative pour frapper un coup décisif en Italie ou en Allemagne, avant que les Russes joignissent les armées impériales. Résolution très-sage, si l'on eût été en

mesure; mais qui devait hâter un fâcheux dénoûment, dès qu'on n'avait rien préparé pour assurer un succès. La conscription venant d'être instituée tout récemment, il fallait un travail préparatoire assez long pour en arrêter les rôles, opérer le tirage, assembler et faire partir les hommes. Les troubles de Belgique, la crainte de la Vendée, l'embarras des élections, avaient porté le directoire à retenir dans l'intérieur un certain nombre de troupes (1); et les armées affaiblies manquaient des principales choses nécessaires à la guerre.

Cependant, un plan d'opérations attribué à Lahorie, sous-chef d'état-major de Moreau, et que revendique Jourdan (2), fut envoyé aux généraux en chef des diverses armées républicaines. Suivant ses dispositions, l'armée de Mayence, forte de 45 mille hommes, devait passer le Rhin à Kehl et à Huningue, traverser les montagnes noires, s'emparer des sources du Danube, et prendre position entre ce fleuve et Brégentz.

---

(1) Milet-Mureau, qui venait de prendre le porte-feuille de la guerre des mains de Schérer, dans sa correspondance avec le général Jourdan, attribue aux élections la nécessité de conserver autant de troupes en France.

(2) Le plan de Jourdan, à peu près semblable, exigeait 320 mille hommes, dont 60 mille pour Naples. Quoique défectueux dans ses détails, il était pourtant possible qu'il réussît avec des forces aussi considérables.

En cas que les Autrichiens ne fussent pas encore en mesure, il était enjoint au général Jourdan, auquel le directoire en confia le commandement, de se porter rapidement sur le Haut-Lech, afin de les empêcher de le passer. Le but principal de cette armée était de favoriser l'invasion des Grisons et du Tyrol, et d'occuper les débouchés de cette dernière province en Bavière, aussitôt qu'elle aurait pénétré dans la vallée de l'Iser.

Masséna, à la tête de 30 mille hommes, fût chargé de passer le Rhin entre Brégentz et Mayenfeld, et de porter sa gauche et son centre sur Brégentz. Maîtresse de Coire et de Brégentz, l'armée d'Helvétie devait s'avancer sur l'Inn, et s'emparer d'Inspruck, pendant que l'aile droite, renforcée d'une brigade tirée de l'armée d'Italie, marcherait de Bormio sur Glurenz, pour se saisir de la vallée du Haut-Adige, et descendre sur Botzen pour tourner cette ligne. Mouvement inconcevable; car il reposait sur l'opinion bizarre que deux ou trois brigades portées aux sources d'un fleuve suffiraient pour déloger une armée de 80 mille hommes, victorieuse au point décisif.

Un corps d'observation sous Bernadotte, qu'on pensait porter à 48 mille hommes, était destiné à former les blocus de Manheim et Philipsbourg, à fournir les garnisons des autres places du Rhin, à couvrir les ponts, et enfin à appuyer, par des démonstrations sur le Meyn, le Necker et l'Enz,

les opérations de l'armée du Danube. Les deux corps précédens furent mis sous les ordres du général Jourdan dont ils devaient recevoir l'impulsion.

L'armée d'Italie, forte de 50 mille hommes non compris les auxiliaires Liguriens, Cisalpins et Piémontais, devait porter son aile gauche sur Trente, tandis que le centre et la droite passant l'Adige vers Vérone, pousseraient l'ennemi derrière la Brenta et la Piave. Le commandement de celle-ci, d'abord destiné à Joubert, fut ensuite donné à Schérer qui abandonna le portefeuille de la guerre pour se charger de cette tâche délicate, dont on lui dissimula toutes les difficultés, en l'autorisant, si les circonstances l'exigeaient, à rappeler de Brixen le corps détaché pour soutenir l'armée de Masséna; il lui était recommandé de se tenir prêt à envahir la Toscane au premier ordre.

Une cinquième armée, sous Macdonald, fut chargée d'achever la conquête du royaume de Naples, et de fournir des secours aux garnisons de Malte et de Corfou.

Quinze mille hommes restaient sous Brune en Batavie, pour la protéger contre les attaques des Anglais et les tentatives des stathoudériens, de concert avec l'armée nationale (1).

(1) On n'a pas compris dans ces évaluations l'armée batave, dont

Ainsi le directoire, avec 170 mille hommes disséminés des bords de l'Adige à l'embouchure du Meyn, espérait s'emparer du saillant que forment le Tyrol et le Vorarlberg sur les états héréditaires de l'Autriche, tourner l'armée impériale d'Italie, et la couper à jamais de celle qui opérerait sur les bords du Danube. Ce plan, aussi gigantesque dans son ensemble que vicieux dans ses détails, était basé sur la fausse maxime que la possession des montagnes rend maître des grandes vallées. En visant à transporter le théâtre de la guerre en Tyrol, au lieu de le placer dans la vallée du Danube, on oublia que la conquête de ce pays était d'autant moins assurée, qu'on n'était maître ni de Feldkirch ni de la vallée de l'Adige; que d'un côté, il n'y aurait de communication entre l'armée d'Italie et l'armée d'Helvétie que par le Splugen; que de l'autre, cette dernière se lierait difficilement à l'armée du Danube, lorsqu'elle aurait dépassé le lac de Constance. Ajoutez qu'en disséminant les troupes en Allemagne, en Suisse, en Italie, on s'enlevait la faculté de frapper un grand coup sur l'un de ces points à l'ouverture de la campagne;

---

la force s'élevait à 20 mille hommes; elle ne comptait guère que pour la défense de ses côtes, et dès que les hostilités n'en approchaient pas, il fallait la regarder comme une force négative. Il en était de même des milices helvétiques.

et que, partager en cinq armées les forces en Italie et sur le Rhin, c'était les faire écraser successivement pour s'occuper d'accessoires insignifians. Il était facile de voir pourtant que la conquête du royaume de Naples ne serait qu'éphémère, si l'armée principale était battue sur l'Adige; et que la possession d'Ehrenbreitstein, de Philipsbourg et de Manheim servirait bien peu, si celle du Danube éprouvait des revers sur la rive droite du Rhin.

D'ailleurs, quand bien même le plan de campagne eût été mieux conçu, il aurait fallu d'autres moyens que ceux alors à la disposition du directoire pour le faire réussir; car au lieu de 170 mille hommes, il ne s'en trouva que 128 mille à mettre en action. Après deux ans de paix, les cadres se trouvaient considérablement réduits: la cavalerie était faible et généralement mal montée; l'artillerie et le train des vivres manquaient de chevaux; une foule de braves officiers avaient été mis à la réforme par une économie mal entendue; ceux qui restaient sous les drapeaux étaient dégoûtés par l'espèce d'abandon dans lequel on avait laissé la troupe; l'armée d'observation n'existait encore que sur le papier; et, quoique sur la fin de 1798 on eût décrété une levée de 200 mille conscrits, et la formation de 18 bataillons suisses, à peine 40 mille hommes avaient-ils renforcé les cadres; le

reste s'assemblait encore dans les places frontières pour y être organisé en bataillons de garnison. Pour tout dire en un mot, on n'avait fait que des préparatifs insuffisans, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur, pour soutenir une guerre de longue haleine : négligence impardonnable dont on a voulu conclure que le directoire désirait la paix ; si cela était vrai, il faut convenir que depuis 1797, il s'abusait étrangement sur les moyens de la conserver.

L'Autriche avait mieux employé son temps : ses armées étaient belles, nombreuses, bien disciplinées et pourvues d'un immense matériel. L'Empereur, certain de l'arrivée prochaine d'un corps auxiliaire russe, voulait laisser aux Français tout l'odieux de l'agression, et n'avait point encore arrêté le système d'opérations à suivre. Pour parer néanmoins à tout événement, trois corps d'armée avaient été réunis derrière le Lech, dans le Tyrol et sur l'Adige. Le premier sous les ordres du prince Charles, fort de 54 mille fantassins et 24 mille chevaux, cantonnait en Bavière; le général Hotze, qui lui était subordonné, gardait outre cela le Vorarlberg et les frontières des Grisons avec 26 mille hommes, dont 1,400 de cavalerie.

Préparatifs de l'Autriche.

L'armée du Tyrol composée de 44 mille hommes d'infanterie et 2,600 chevaux, sous le comte de Bellegarde, occupait la vallée de l'Inn et le

Tyrol méridional, et avait détaché le général Auffemberg dans les Grisons avec une division de 7 mille fantassins. Cette réunion de 72 mille hommes dans les montagnes du Tyrol et du Vorarlberg, était une faute grave dans les dispositions du cabinet de Vienne; il aurait dû dès le principe, renforcer l'armée de l'Archiduc de la moitié de ces troupes, puisque le succès de la campagne dépendait de la première victoire entre le Danube et le Rhin.

L'armée d'Italie comptait 85 mille homm dont 11 mille de cavalerie, y compris les de divisions qui étaient encore entre la Muhr l'Izonzo : en sorte que le total des trois armé formait près de 240 mille combattans, indépe damment des 60 mille Russes attendus en tro colonnes différentes.

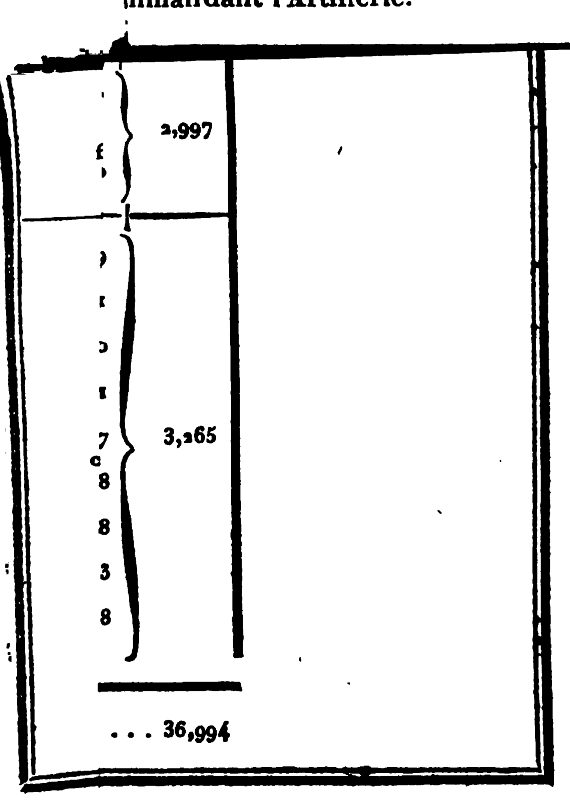
L'armée de Jourdan passe le Rhin et s'avance par la Forêt-Noire.

Le cabinet autrichien n'ayant pas répondu la note par laquelle le directoire exigeait impé rieusement le renvoi des Russes, les générau français reçurent l'ordre de passer le Rhin, e de se conformer à leurs instructions. Jourdan fi son mouvement le 1er mars, et son armée, aprè avoir traversé les ponts de Kehl et de Bâle, entra en Souabe sur quatre colonnes. (*Voyez le Tableau ci-joint*). Celle de droite, aux ordres de Férino, marcha par les villes forestières sur Blumberg, en même temps que trois bataillons de l'armée d'Helvétie venaient s'établir à Schaff-

14, page 96.

ÉTA[…]QUE DU 1er MARS 1799.

ÉTA[…]t-Major-Général.
[…]ant le Génie.
[…]mmandant l'Artillerie.



	2,997	
7 8 8 3 8	3,265	
...	36,994	

hausen, pour lier les opérations de Jourdan et de Masséna. La réserve sous d'Haupoult, franchit le val d'Enfer, se dirigeant sur Loffingen et Breunlingen. La troisième colonne, commandée par le général en chef, composée de l'avant-garde, de la division Souham et du grand parc, remonta la vallée de la Kintzig, et vint déboucher sur Villingen. La division St.-Cyr, formant l'extrême gauche, prit la vallée de la Renchen, et s'avança par Freudenstadt à Rothweil (1). Ces divers mouvemens furent terminés le 6, et l'armée, portée au-delà des montagnes noires, prit des cantonnemens entre Rothweil, Blumberg et Tuttlingen qu'occupait l'avant-garde : le total de ses forces n'excédait pas 38 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie, au lieu de 46 mille qu'elle devait avoir d'après les dispositions du plan général.

De son côté, Bernadotte passa le Rhin le même jour que Jourdan. Son armée, s'il est permis de donner ce nom à une division forte à peine de 8 mille hommes, marcha sur Manheim dont elle s'empara sans résistance, et se porta aussitôt devant Philipsbourg. Le rheingrave de Salm qui y commandait une garnison de 2 mille Palatins, fut sommé inutilement, et se couvrit par des

Bernadotte occupe Manheim et investit Philipsbourg.

(1) On peut suivre tous ces mouvemens sur la carte en quatre feuilles, que nous avons fait dresser pour cet ouvrage.

L'armée d'Helvétie envahit les Grisons.

Pendant que l'Archiduc et Jourdan se rapprochaient l'un de l'autre, les hostilités avaient déjà commencé dans les Grisons. Masséna, chargé d'en expulser les Autrichiens, rassembla ses troupes le 5 mars sur la rive gauche du Rhin, et le lendemain matin, en même temps qu'on envoyait sommer le général Auffemberg d'évacuer le pays, les colonnes françaises se mirent en mouvement. La gauche formée de la division Xaintrailles, fut chargée d'entretenir les communications avec l'armée du Danube. La brigade Oudinot passa le Rhin près de Werdenberg, et se porta sur Feldkirch pour empêcher Hotze de renforcer le corps des Grisons. Menard, au centre, devait forcer le passage du fleuve devant Flaesch, enlever les retranchemens de Luciensteig, pendant que le général Demont, originaire de ce pays, et connaissant les lieux, tournerait les hauteurs de Coire en s'emparant des ponts de Reichenau. Enfin, la division Lecourbe pénétrerait à la droite dans l'Engadine, en même temps que Loison, avec sa brigade, devait descendre du St.-Gothard sur Dissentis et se lier à Demont.

Ces dispositions, excellentes pour accabler la faible division des Grisons, paraissaient excentriques, dès qu'il importait avant tout de forcer Feldkirch, et d'opérer de concert avec Jourdan.

Le général

Le général Auffemberg ayant répondu d'une

Aussitôt que ce prince eut connaissance du passage du Rhin, il se hâta de réunir son armée : dès le 4 mars, son avant-garde, commandée par le général Nauendorf, forte de 9,500 fantassins et 7,800 chevaux, ayant passé le Lech, marcha en trois colonnes sur Biberach, Waldsée, Ravensburg, où elle arriva le 9, et d'où elle lança ses coureurs dans la direction de Pfullendorf : 6 mille hommes furent jetés dans Ulm sous les ordres de Kerpen, et 1,500 dans Ingolstadt : le général Starray qui se trouvait à Neumarck avec 13 mille hommes, eut ordre de se porter sur la Rednitz. Le reste de l'armée impériale, consistant en 37,800 fantassins et 16 mille cavaliers, défila par les ponts d'Augsburg, Landsberg et Schongau, puis vint s'établir le même jour entre la Mindel, la Gunz et l'Iller. Instruit alors de la faiblesse du corps de Bernadotte, l'Archiduc prescrivit à Starray de renoncer à sa marche vers la Franconie pour se rabattre sur Ulm, et de se borner à éclairer la vallée du Necker par des partis.

Lech et s'avance sur l'Iller.

On voit ainsi que tout ce que Jourdan aurait pu tenter, était de s'avancer jusqu'à Stockach dans l'espoir d'y être joint par Masséna qui eût passé à Schaffhausen et Constance ; opération formellement contraire au plan général de campagne, et sur laquelle on ne devait dès-lors baser aucune combinaison, bien que le général en chef fût autorisé d'appeler cette armée à lui.

L'armée d'Helvétie envahit les Grisons.

Pendant que l'Archiduc et Jourdan se rapprochaient l'un de l'autre, les hostilités avaient déjà commencé dans les Grisons. Masséna, chargé d'en expulser les Autrichiens, rassembla ses troupes le 5 mars sur la rive gauche du Rhin, et le lendemain matin, en même temps qu'on envoyait sommer le général Auffemberg d'évacuer le pays, les colonnes françaises se mirent en mouvement. La gauche formée de la division Xaintrailles, fut chargée d'entretenir les communications avec l'armée du Danube. La brigade Oudinot passa le Rhin près de Werdenberg, et se porta sur Feldkirch pour empêcher Hotze de renforcer le corps des Grisons. Menard, au centre, devait forcer le passage du fleuve devant Flaesch, enlever les retranchemens de Luciensteig, pendant que le général Demont, originaire de ce pays, et connaissant les lieux, tournerait les hauteurs de Coire en s'emparant des ponts de Reichenau. Enfin, la division Lecourbe pénétrerait à la droite dans l'Engadine, en même temps que Loison, avec sa brigade, devait descendre du St.-Gothard sur Dissentis et se lier à Demont.

Ces dispositions, excellentes pour accabler la faible division des Grisons, paraissaient excentriques, dès qu'il importait avant tout de forcer Feldkirch, et d'opérer de concert avec Jourdan.

Le général

Le général Auffemberg ayant répondu d'une

s'étant avancé le 6 vers Feldkirch, avait failli surprendre le corps de Hotze dispersé dans ses cantonnemens, où il ne semblait pas s'attendre à une irruption si soudaine, car il ignorait encore le 7 au matin le sort de Luciensteig. Instruit que les Français gravissaient déjà le Schellenberg, Hotze ordonna aussitôt le rassemblement de ses troupes, et se mit à la tête des quatre premiers bataillons et de deux escadrons, résolu de tout faire pour rétablir ses communications avec le général Auffemberg. Il rencontra bientôt la colonne d'Oudinot qui le tint d'abord en échec; mais celle-ci ayant été soutenue par une partie des troupes de Lorges qui s'avançait par le chemin de Balzers, le culbuta ensuite, et le poursuivit jusqu'à Feldkirch en lui enlevant un millier de prisonniers et partie de son artillerie. — repousse Hotze à Feldkirch.

Si Lecourbe, au lieu de pousser une pointe dangereuse et isolée sur l'Inn, eût été dirigé à gauche pour seconder Masséna, et lui donner les moyens d'établir une jonction avec Jourdan, ils eussent soutenu Oudinot, et c'en était fait du corps de Hotze comme du camp retranché de Feldkirch.

Loin de prendre cette direction, l'aile droite de l'armée d'Helvétie, commandée par Lecourbe, avait quitté Bellinzona le 7 mars, pour entrer dans l'Engadine. Cette division, après avoir franchi le mont Bernardin, descendit dans la vallée — Lecourbe pénètre dans l'Engadine.

du Rhin postérieur, et arriva à Tusis où elle se partagea en deux colonnes. La première sous la conduite du général Mainoni se dirigea sur les sources de l'Inn, à travers les monts Septimer et Julien; l'autre commandée par Lecourbe remonta l'Albula. La marche de ces deux colonnes, pour atteindre son objet, devait coïncider avec celle du général Dessoles, qui avait l'instruction de déboucher de la Valteline dans la vallée du Haut-Adige; mais diverses circonstances ayant retardé son mouvement, Lecourbe eut à lutter contre toutes les forces autrichiennes.

Dispositions de Bellegarde.

Sa perte eût été certaine, si le général Bellegarde avait su profiter de ses avantages. Dans l'état des choses, il n'y avait pour les Autrichiens qu'un parti à prendre; c'était de laisser à 5 ou 6 mille hommes, renforcés des milices tyroliennes, le soin de couvrir les défilés les plus importans de ce pays; puis de jeter tout le reste du corps de Bellegarde sur l'Ill et Bludenz, afin de s'y réunir à Hotze, de tomber avec 40 mille hommes sur Masséna et Oudinot, et d'enfermer ensuite dans les vallées étroites de l'Engadine les troupes que les Français y avaient imprudemment compromises. A la vérité, le manque total de magasins gênait les opérations de Bellegarde et le retint dans une malheureuse incertitude; le conseil aulique qui voulait tout faire, croyant avoir pourvu à tout en donnant des or-

dres, ne laissait aucune latitude aux généraux; et ceux-ci ne savaient pas prendre sur eux de céder à la loi impérieuse du besoin. Douze à quinze mille hommes n'eussent pas péri de faim en exécutant deux ou trois marches dans la vallée de l'Ill, une des plus riches de cette contrée; et il n'en fallait pas davantage pour accabler Masséna. Bellegarde manqua du coup-d'œil nécessaire pour prendre vivement une telle résolution, ou peu jaloux d'aller se joindre à une armée qui n'était pas sous ses ordres, il crut avoir rempli sa tâche en ordonnant au général Laudon de pourvoir à la défense des diverses entrées du Tyrol. Celui-ci fit sur-le-champ occuper tous les sentiers qui conduisent des vallées de Munster, de Bormio, de Davos et de la Lanquart, dans celle de l'Adige et de l'Inn; ordonna à 2 bataillons cantonnés dans les vals de Puschiavo et de Bregaglia de se replier sur lui; puis réunit en toute hâte 4 bataillons à Zernetz, 5 entre Taufers et Ste.-Marie, et 3 à Nauders. Les débris du corps d'Auffemberg furent placés dans les montagnes de Scaletta et de Fluela, pour couvrir la droite, un bataillon prit poste au Col-de-Tchirfs, et un autre alla s'établir sur les sommités des montagnes de Bormio, pour assurer sa gauche. Le reste des troupes disséminées dans l'intérieur du Tyrol se mit en mouvement sur trois colonnes : 6 bataillons se dirigèrent sur la vallée de l'Ill, 6 au-

tres sur Botzen; la réserve se concentra dans les environs d'Imst et de Landeck.

Lecourbe s'avance sur Martinsbruck.

Certes, quand Bellegarde eût voulu livrer passage aux Français, il n'aurait pu prendre des mesures plus propres à remplir son but. Déjà Lecourbe, profitant de la dissémination de ses troupes, avait forcé le 10 mars, l'entrée de la vallée de l'Inn, et s'était emparé de Pont, tandis que Mainoni entrait à Sylva-Plana. Les 2 bataillons autrichiens qui revenaient des vals Bregaglia et Puschiavo, se trouvant ainsi coupés voulurent se rejeter dans la vallée de l'Adda, et furent pris par les troupes cisalpines du général Lecchi, qui remontèrent le 12 à Tiranno. Laudon partit de Zernetz avec les 4 bataillons qui s'y trouvaient, marcha sur les Français et leur enleva le village de Pont, sans pouvoir cependant les déloger des hauteurs de l'Albula. Son succès fut de courte durée; bientôt attaqué à dos par un détachement que Lecourbe avait dirigé sur Scaletta, il abandonna Zernetz, et se retira sur Martinsbruck, laissant un assez grand nombre de prisonniers. Lecourbe le suivit avec chaleur dans l'espoir de s'emparer de Nauders, point important où se réunit la communication de la vallée de l'Adige avec celle de l'Inn. Mais pour y parvenir, il fallait forcer le poste de Martinsbruck qui fut attaqué le 14 sans succès.

Le général

Laudon voulant profiter de l'avantage que lui

donnait la possession de tous les débouchés du Munster-Thal sur Schuls et Zernetz, avait rassemblé quelques bataillons soutenus de milices tyroliennes; et le 15, il assaillit le flanc droit des Français, pendant que la garnison de Martinsbruck faisait une sortie. Mainoni y fut enlevé dans son quartier-général à Schuls avec quelques grenadiers; mais l'infatigable et audacieux Lecourbe ne laissant qu'un fort détachement devant Martinsbruck, fit volte-face, reprit le village et culbuta les Autrichiens sur la route de Ste.-Marie. Moins heureux le 17 dans une seconde attaque contre Martinsbruck, il fut repoussé à son tour par le général Alcaini, qui fit mettre bas les armes à un bataillon de la 38e, jeté dans les montagnes, pour tourner les retranchemens par le pas de Novella. Laudon l'attaque.

Enfin, Dessoles étant arrivé à Bormio le 17, replia tous les postes autrichiens. Laudon se retira de Ste.-Marie à Taufers; et le 18, l'avant-garde française vint prendre position à Munster. Dessoles arrive avec une division d'Italie.

Tel fut le résultat immédiat de l'invasion des Ligues-Grises : la surprise de l'ennemi qui ne s'attendait pas à des hostilités si prochaines, la dispersion de ses forces, et surtout la vigueur de Masséna en assurèrent le succès. Mais autant l'exécution de cette entreprise fait honneur au général français, autant l'opération en elle-même était contraire aux vrais principes de la

guerre, et on ne tarda pas à en acquérir la funeste certitude.

Jourdan passe le Danube.

La nouvelle des premiers succès de Masséna dans les Grisons parvint au général Jourdan, et l'engagea le 12 mars, à se porter en avant. Le lendemain son armée passa le Danube, et vint en quatre marches camper entre le fleuve et le lac de Constance, la gauche à Mengen, le centre à Pfullendorf et la droite à Salmansweiler. L'Archiduc dont les troupes légères couvraient tous ces villages, les fit replier sur Biberach, Buchau, Alschausen et Waldsée : ce prince prévoyant que l'effort de Jourdan serait dirigé contre son centre, aggloméra ses troupes entre Ochsenhausen et Wurzach, attira à lui 4 bataillons de la garnison d'Ulm, et ne laissa sur sa gauche que le général Piaczek avec un corps léger pour observer la division Férino et maintenir ses communications avec Bregentz.

Oudinot tente inutilement d'emporter Feldkirch.

Jourdan trop faible pour rien tenter contre l'Archiduc, avant que l'armée d'observation ne fût en mesure de lui faire passer des renforts, et que la position de Feldkirch n'eût été enlevée, engagea Masséna à renouveler ses efforts pour s'en rendre maître, en lui promettant de le faire appuyer par sa droite. On a pensé généralement qu'il eût mieux manœuvré en attirant à lui l'armée d'Helvétie par Constance. Cette résolution, très-sage avant d'entrer en campagne, pouvait

procurer une victoire passagère dans les plaines de Stockach : elle eût été encore fort bien, si en quittant la Suisse on eût rendu ce pays à sa neutralité. Mais comment abandonner Lecourbe et Dessoles dans la vallée de l'Inn, pour laisser à Hotze et Bellegarde la faculté d'envahir les Cantons suisses, d'en chasser les autorités et d'y rétablir un ordre de choses qui armerait la moitié du pays pour les Impériaux. D'ailleurs il n'était plus temps d'y songer; car Masséna n'avait pas attendu cette invitation pour agir. Comme il ne pouvait abandonner la vallée du Rhin tant que les Impériaux tenaient Feldkirch, il les fit assaillir le 14 par le général Oudinot, qui échoua non-seulement dans l'attaque du camp retranché, mais aussi dans la tentative qu'il fit pour passer l'Ill, et jeter un pont sur le Rhin en face de Meiningen.

Masséna renouvelle ces tentatives.

Ce mauvais succès, loin de décourager Masséna, lui impose le devoir de se venger. Les renseignemens qu'il reçoit sur les opérations de l'ennemi l'y excitent encore. Il apprend que Hotze, inquiété des progrès de la division Férino sur le lac de Constance, venait de se porter avec 10 mille hommes entre Bregentz et Leuthofen, pour défendre le passage de la Leibach, et que 6 mille hommes seulement de troupes régulières, avec quelques bataillons de la levée en masse, gardaient les retranchemens de Feldkirch. Jamais

guerre, et on ne tarda pas à en acquérir la funeste certitude.

Jourdan passe le Danube.

La nouvelle des premiers succès de Masséna dans les Grisons parvint au général Jourdan, et l'engagea le 12 mars, à se porter en avant. Le lendemain son armée passa le Danube, et vint en quatre marches camper entre le fleuve et le lac de Constance, la gauche à Mengen, le centre à Pfullendorf et la droite à Salmansweiler. L'Archiduc dont les troupes légères couvraient tous ces villages, les fit replier sur Biberach, Buchau, Alschausen et Waldsée : ce prince prévoyant que l'effort de Jourdan serait dirigé contre son centre, aggloméra ses troupes entre Ochsenhausen et Wurzach, attira à lui 4 bataillons de la garnison d'Ulm, et ne laissa sur sa gauche que le général Piaczek avec un corps léger pour observer la division Férino et maintenir ses communications avec Bregentz.

Oudinot tente inutilement d'emporter Feldkirch.

Jourdan trop faible pour rien tenter contre l'Archiduc, avant que l'armée d'observation ne fût en mesure de lui faire passer des renforts, et que la position de Feldkirch n'eût été enlevée, engagea Masséna à renouveler ses efforts pour s'en rendre maître, en lui promettant de le faire appuyer par sa droite. On a pensé généralement qu'il eût mieux manœuvré en attirant à lui l'armée d'Helvétie par Constance. Cette résolution, très-sage avant d'entrer en campagne, pouvait

tant la rive droite de l'Ill, est traversée près de Feldkirch, au point où cette rivière s'est creusé son lit, par un défilé de 200 toises de profondeur très-aisé à défendre.

Description du poste de Feldkirch.

L'Artezemberg, partie du mamelon situé sur la rive droite de l'Ill, de même que le contrefort qui lui est opposé, ne présentant de tous côtés que des flancs rocailleux impraticables aux piétons les plus intrépides, on s'était borné à en couvrir le pied par des flèches, mais on avait fortement retranché le village d'Altenstadt à l'ouverture du vallon, à l'embranchement des chemins de Bregentz et de Ranckweil (1).

Le Blazemberg à gauche de l'Ill, ainsi que la croupe du contrefort principal, était sillonné par quelques sentiers; un double système de retranchemens bien ordonné les liait l'un à l'autre, depuis le village de Diffis jusqu'à la forêt située au pied des montagnes. D'autres ouvrages avaient été construits au-dessus de St.-Michel (pointe occidentale du Blazemberg la plus accessible), afin de mieux résister à l'ennemi s'il eût tenté de s'établir sur le contrefort de Schellemberg, qui borne la plaine dans une direction à peu près parallèle sur une étendue de 5 ou 600 toises. Outre cela des retranchemens détachés avaient été élevés sur le contrefort principal en avant

(1) Voyez la carte de Souabe, de Cotta.

de Gallmist, et la lisière du bois qui le tapisse de même qu'un ravin remontant vers sa crête furent garnis d'abatis.

Les Français y sont repoussés avec perte.

Telle était la position qu'il s'agissait d'enlever. Tout fut disposé pour l'attaque de vive force, qui eut lieu sur quatre colonnes. La plus considérable, formée par la brigade Oudinot et les grenadiers réunis, s'avança de Nendlen par la grande route sur les retranchemens. La seconde colonne forte de deux bataillons seulement, passa l'Ill au gué de Nofels pour prendre l'ennemi à revers, si la chose était praticable; les deux autres se dirigèrent à droite et à gauche des ouvrages de Blazemberg. Les Autrichiens couronnaient toutes les hauteurs avec une nombreuse artillerie, et les approches de leur position ainsi que les pentes des montagnes se trouvaient hérissées d'abatis. Ces obstacles ne firent qu'irriter l'ardeur des Français : la colonne de Masséna attaqua de front les retranchemens, pendant qu'un détachement les tournait sur la droite par les bois de Gallmist. Malgré la grêle de boulets et de mitraille qui éclaircissaient les rangs des Français, ils étaient sur le point de triompher, lorsque le général Jellachich qui venait de repousser les trois petites colonnes, fit gravir les hauteurs dominantes par quatre compagnies, soutenues des chasseurs tyroliens, et se porta avec sa réserve sur les grenadiers

républicains. Cette manœuvre fut décisive : assaillis de front par des troupes fraîches, et écrasés par les balles et les pierres que les Tyroliens faisaient pleuvoir du haut des montagnes, ils furent forcés de plier, et se retirèrent sur le moulin de Nendlen. Après cette malheureuse entreprise qui lui coûta près de 3 mille hommes, Masséna se borna à garder le Luciensteig, et alla établir son quartier-général à Coire; Oudinot repassa le Rhin, et prit position à Rheineck.

Opérations dans la vallée de Glürns.

Sur ces entrefaites, Lecourbe qui venait de recevoir quelques bataillons de renfort, combina avec le général Dessoles une attaque simultanée dans les vallées de l'Inn et de l'Adige. Ce dernier quitta Ste.-Marie dans la nuit du 24 au 25, et marcha sur Taufers, que Laudon défendait avec 8 bataillons. Les Autrichiens occupaient deux lignes de retranchemens armés de 16 pièces de canon; la première, couverte par le ruisseau de Vallarola, appuyait sa gauche au lit encaissé du Rambach, et sa droite à des montagnes; elle était protégée par sa seconde ligne, placée à 300 pas en arrière : outre cela, 5 à 600 hommes d'infanterie légère gardaient les hauteurs des deux côtés de la vallée.

Succès brillant de Dessoles à Taufers.

Dessoles saisit en maître l'unique moyen qui s'offrait d'attaquer avec quelques chances de succès, sans artillerie, un ennemi non-seulement supérieur en nombre, mais encore protégé de



redoutes et de gros canon. Le lit du torrent que es Autrichiens avaient compté pour un obstacle, présentait un chemin tout frayé pour manœuvrer à l'abri de leur feu, déborder la ligne et l'attaquer même à revers. Dessoles s'en aperçoit et prend son parti en un clin-d'œil : il débouche le 25 au matin de Munster, culbute les avant-postes autrichiens, et dirige aussitôt 3 bataillons sur Bundweil, pendant qu'un cordon de tirailleurs amusait l'ennemi sur le front du Vallarola. Arrivée à hauteur du hameau, cette colonne se jette dans le lit du Rambach, le suit jusqu'en face de Taufers, puis sortant du ravin, s'empare de ce village et de la route de Glürns. Cette manœuvre non moins hardie que savante décide la victoire. Dessoles à la tête du reste de sa brigade aborde les retranchemens par le pont de Vallarola, la 39e les escalade avec intrépidité, les Cisalpins soutiennent l'attaque à la gauche : les Autrichiens ainsi pris entre deux feux, et enfoncés sur tous les points, laissèrent mille hommes sur la place, outre 4 mille prisonniers, et toute l'artillerie, qui tombèrent au pouvoir des Français.

Laudon coupé par Lecourbe est détruit.

Laudon avec le reste voulut chercher un refuge à Nauders, mais arrivé au col de Reschen, il y reçut la fatale nouvelle que cette ville venait d'être enlevée par Lecourbe. Sa position était affreuse, et il ne lui resta d'autre salut que de

s'enfoncer avec 3 à 400 hommes dans les glaciers de Gebatsch (1), où il faillit périr dans les neiges en voulant gagner Imst ou Landeck.

En effet, Lecourbe n'avait pas été moins heureux que son collègue : la même manœuvre lui valut un semblable résultat. Informé que 2 bataillons seulement gardaient Martinsbruck sur la rive gauche de l'Inn, et que la réserve de 4 bataillons sous les ordres du général de Briey, cantonnait à Nauders à la rive droite, tandis que les Tyroliens tenaient les montagnes jusqu'à Reschen entre Glürns et Nauders, il résolut de forcer la chaîne des derniers, puis de tomber sur Briey pour prendre ainsi l'ennemi à revers. Loison reçut à cet effet l'ordre de passer l'Inn entre Ramis et Strada, afin de gravir les hautes montagnes qui bordent sa rive droite, jusqu'alors jugées inaccessibles; il devait déboucher ensuite par la route de Reschen, et prendre en flanc la position de Nauders, en même temps qu'un détachement qui était parvenu sur la hauteur de St.-Norbert l'assaillirait de front. Après une marche aussi hardie que pénible, et un combat où les Impériaux perdirent beaucoup de monde, Loison les rejeta en désordre sur Finstermüntz, et les força d'abandonner les 2 bataillons de Mar-

(1) Voyez la carte en quatre feuilles.

tinsbruck qui, renonçant à l'espoir d'être secourus, se rendirent prisonniers.

Jamais succès n'avait été plus brillant et mieux mérité. Il faut connaître ces contrées âpres, sauvages et couvertes de neiges la plus grande partie de l'année, pour apprécier tout ce que les troupes eurent à souffrir dans cette glorieuse mais trop inutile expédition. Les généraux républicains n'y déployèrent pas moins de talens que leurs soldats de résignation, de courage et de dévouement.

Après cette double victoire, qui compensait en quelque sorte l'échec éprouvé devant Feldkirch, Dessoles s'empara de Glürns, et Lecourbe poussa son avant-garde jusqu'à Pfünds sur la route de Landeck. Mais les réserves placées dans cette ville et à Laas les forcèrent de s'arrêter. Le général Bellegarde, dont l'armée jointe aux milices du pays s'élevait à plus de 40 mille combattans, venait enfin de recevoir l'ordre de prendre l'offensive, et les deux corps français ne pouvaient opposer que 12 mille combattans à cette masse imposante. Cette extrême disproportion, et plus encore la divergence de leur ligne d'opérations de celles des armées principales devaient donc finir par les contraindre à la retraite. Les événemens de Souabe hâtèrent le dénoûment.

Jourdan — Jourdan avait reçu le 19 mars, à son quartier-

général de Stockach, la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Autriche, et en même temps une invitation pressante du directoire d'attaquer. Tous les rapports s'accordant à assurer que l'Archiduc était encore derrière la Mindel, il se décida à porter en avant l'armée du Danube, en appuyant sur sa droite, afin de faciliter les entreprises de celle d'Helvétie contre Feldkirch. En conséquence la division Férino vint s'établir le 20 à Barendorf sur l'Aach, petite rivière qui se jette dans le lac de Constance à Buchorn, et observa les débouchés de Ravensburg. Souham campa en avant de Pfullendorf sur la route d'Ostrach, et forma avec la cavalerie du général d'Haupoult, la réserve de l'armée. L'avant-garde sous les ordres de Lefebvre se porta derrière l'Ostrach sur les hauteurs du village de ce nom, et fit occuper Magenbach ainsi que les chemins de Einhardt, de Habsthal, de Wangen et de Jetkofen (1). Enfin la division St.-Cyr, placée en avant de Mengen, éclaira le cours de l'Ostrach jusqu'à son confluent, en se liant par la droite aux troupes du général Lefebvre. Les flanqueurs de Vandamme devaient prendre poste sur la rive gauche du Danube en face de Sigma- s'avance sur l'Aach.

(1) Quelque surchargée que soit la carte annoncée, il ne faut pas s'attendre à y trouver tous les villages cités dans un combat; mais se contenter des indications principales.

ringen ; mais les habitans des vallées de la Kintzig et d'Oberkirch, ayant répandu le bruit que le prince Charles avait tourné la gauche des Français, et marchait sur Kehl, les administrations prirent l'alarme et se sauvèrent à Strasbourg où le général Châteauneuf-Randon appela à la hâte les gardes nationales de l'Alsace, en informant par courrier le général Jourdan des prétendus dangers qu'il courait. Celui-ci n'étant pas à même de vérifier d'abord la fausseté de ces bruits, craignit que l'Archiduc n'y eût donné lieu par quelque mouvement sérieux, et détacha le corps de Vandamme vers la vallée du Necker, ce qui l'empêcha de venir prendre le poste qui lui avait été assigné. Ce malheureux incident ne fut pas au reste le seul qui favorisa l'ennemi; il eut pourtant un résultat heureux, celui de prouver le zèle patriotique des braves Alsaciens, dont on aurait pu profiter pour lever des gardes nationales propres à la défense des places, et renforcer les armées d'un bon nombre de bataillons employés à ce service.

L'Archiduc marche contre lui.

Le prince Charles qui occupait des cantonnemens resserrés entre Ochsenhausen et Wurzach, ne voulant point laisser l'initiative à son adversaire, porta son armée le 18 à Biberach, et arriva le 19 sur la Schussen. Son avant-garde renforcée de 9 bataillons et 4 escadrons replia les avant-postes français derrière l'Ostrach. Le

gros de son armée se concentra entre Saulgau et Alschausen. Dès-lors Jourdan qui avait compté avoir le temps de faire ses dernières dispositions pour livrer bataille, se trouva dans la nécessité de la recevoir dans une position trop étendue, ou de battre en retraite en perdant tous les avantages qu'il s'était flatté de recueillir de sa marche offensive.

Dispositions pour l'attaque.

Dans la nuit du 20 au 21, l'Archiduc fit ses dispositions d'attaque pour le lendemain. La rivière qui le séparait de Jourdan coule dans un vallon marécageux qu'on ne peut franchir que par les chemins qui, de Saulgau et d'Alschausen, aboutissent à Ostrach. C'était donc sur ces points qu'il résolut de porter ses forces. Il partagea son armée en trois grandes divisions : la première forte de 11 bataillons et 20 escadrons, commandée par le prince de Furstemberg, se rassembla derrière Fulgenstadt ; elle devait chasser les Français de Friedberg, repousser St.-Cyr des hauteurs en avant de Mengen, passer l'Ostrach à Einhardt, et se rabattre ensuite sur Pfullendorf. La 2e, dirigée par l'Archiduc en personne, composée de 22 bataillons et 50 escadrons, se réunit à Clostersiessen, en avant de Saulgau, pour marcher sur Ostrach par le grand chemin : le général Wallis débouchant d'Alschaussen devait suivre la même direction avec 15 bataillons et 42 escadrons. Ainsi 50 mille

hommes allaient fondre sur le point d'Ostrach, défendu par la seule division Lefebvre, forte à peine de 9 mille hommes, toutes armes comprises.

Combat d'Ostrach.

Le 21, à la pointe du jour, les colonnes autrichiennes s'ébranlèrent, et assaillirent en un instant tous les avant-postes français. Jourdan, averti par Lefebvre de cette attaque inattendue, ne désespéra pas de faire face à l'ennemi. D'abord craignant que l'Archiduc ne tournât sa droite en pénétrant entre les sources de l'Aach et de l'Ostrach, il ordonna à Souham de porter un détachement à la défense de ces défilés, et de renforcer l'avant-garde avec 2 bataillons et 6 pièces de canon. La cavalerie de réserve fut réunie dans la plaine de Pfullendorf pour protéger au besoin la retraite de l'avant-garde. St.-Cyr fut engagé à se tenir sur ses gardes, à réunir sa division et à occuper fortement le bois d'Altenweiler qui le liait à la division Lefebvre.

Cependant le général Nauendorf avec l'avant-garde de l'Archiduc, ayant fait enlever par la brigade Giulay les hauteurs boisées entre Davidweiler et Ostrach, la 25e légère qui les défendait se retira sur Einhardt, Jetkofen et Ostrach, dont elle rompit les ponts. Wallis, qui aurait dû tomber à Honkirch sur 1,500 hommes d'infanterie et 800 chevaux que Lefebvre y avait envoyés la veille sous la conduite de l'adjudant-général

Fontaine, n'éprouva aucun obstacle, parce que ce détachement en avait été rappelé à temps. Cependant, quelque diligence qu'eut faite Fontaine pour échapper, lorsqu'il eut dépassé Weiler, il s'aperçut que les troupes de la colonne du centre étaient déjà dans la vallée de l'Ostrach, et crut prudent de se jeter par sa gauche vers Riedhausen, où après avoir soutenu un vigoureux engagement avec les flanqueurs de l'attaque de gauche, il parvint à effectuer heureusement sa jonction avec le général Decaen, envoyé par Souham pour garder ces défilés avec la 2e de ligne, un régiment de dragons et 2 pièces de canon.

Le général Meerfeld, commandant l'avant-garde de la colonne de droite, détacha de Friedberg le régiment de Wenckeim qui replia de Hohentengen les avant-postes de St.-Cyr, tandis que le gros marcha par Rupperweiler sur Einhard : après en avoir délogé les détachemens qui s'y étaient retirés de Davidsweiler, il se rabattit sur Ostrach.

Le chemin ainsi ouvert, le prince de Furstemberg croyait arriver sans obstacle, lorsque St.-Cyr, ralliant les troupes qui venaient de plier, passa l'Ostrach, culbuta à son tour le régiment de Wenckeim, et parut tout à coup sur le flanc droit de la colonne autrichienne. Le prince, ne jugeant pas que ce retour offensif fût

dangereux, se contenta d'envoyer à la rencontre des Français 5 bataillons et 12 escadrons, qui les ramenèrent à Hohentengen où le combat s'engagea sérieusement sans fixer toutefois l'attention du général autrichien qui continua sa route sur Einhardt avec le reste de ses troupes. Alors l'Archiduc, maître de toutes les hauteurs, développa sa nombreuse cavalerie sur leurs pentes, et y fit amener de l'artillerie.

De son côté, Jourdan accourut de Pfullendorf; lors même qu'il n'eût pas approuvé les dispositions défensives de Lefebvre, il n'était plus temps de les changer : cependant le général en chef témoigna qu'il ne désespérait point de se maintenir, et chercha à communiquer sa confiance aux troupes; mais elles étaient trop disséminées et trop faibles pour soutenir longtemps un choc aussi inégal. Decaen s'étendait à droite vers Riedhausen avec 4 mille fantassins et mille chevaux, contenus par de simples flanqueurs. St.-Cyr, à six lieues de là, disputait Hohentengen à des forces égales, et tout l'espace du centre était gardé par de faibles postes dispersés devant Ostrach, Einhardt et Wangen.

De telles mesures n'étaient pas capables d'arrêter les Impériaux. Aussitôt que les colonnes furent formées, l'Archiduc fit mine d'attaquer le village d'Ostrach contre lequel il détacha 2 ou 3 bataillons; mais ce n'était qu'une ruse pour

attirer l'attention de son adversaire sur ce point, et tandis que ce village était pris et perdu, deux colonnes chacune de 8 bataillons formés en masse passaient le ruisseau au gué. Les postes de la 25e légère furent bientôt culbutés. En vain Lefebvre voulut la secourir en portant de ce côté la cavalerie de Klein et son bataillon de réserve; ces faibles moyens ne purent l'empêcher de plier, et les Autrichiens gravirent les hauteurs qui forment la berge gauche du bassin de l'Ostrach.

Dans cette position, Jourdan ne se dissimulant point le danger de tenir plus long-temps, donna l'ordre de la retraite sur Pfullendorf; Ostrach fut évacué et son pont coupé à la vue de l'ennemi. Il était temps; car le prince de Furstemberg, après plusieurs tentatives, s'était rendu maître d'Einhardt, et commençait à gravir le chemin qui mène à Pfullendorf. La 7e demi-brigade, détachée par Souham, arriva fort à propos pour soutenir la retraite qui s'effectua d'ailleurs en bon ordre sous la protection de la cavalerie du général d'Haupoult. S'il était aisé à Decaen qui n'avait personne devant lui de se retirer sur Aadel, il n'en était pas de même pour St.-Cyr qui, déjà se trouvait coupé de Pfüllendorf. Aussi reçut-il l'ordre de se diriger sur Mœskirch, où il arriva heureusement après avoir rallié les détachemens qu'il avait sur la rive gauche du Danube à Sigmaringen et Schérer; malgré les efforts de

Jourdan ordonne une retraite devenue indispensable.

l'ennemi pour l'entamer au passage de l'Ostrach.

L'Archiduc poussa ses troupes légères sur l'Andelbach; mais comme tous les ponts avaient été rompus, il remit au lendemain son attaque sur Pfullendorf, se proposant de la diriger par Denkingen afin d'isoler tout-à-fait la division Férino : son aile droite campa à Magenbuch, et le reste de l'armée entre Kalkreut et Burgweiler.

Cette affaire coûta un peu plus de 2 mille hommes à chaque parti. Outre l'importance d'un premier revers à l'ouverture de la campagne, elle mit la division Férino en danger d'être prise. Il faut imputer la perte de la ligne de l'Ostrach, au grand intervalle qui séparait les divisions françaises. Si le corps de Vandamme eût été à la droite du Danube, St.-Cyr eût pu se porter de Mengen sur les hauteurs qui dominent les gués de Wangen et d'Einhardt, et les défendre avec succès. D'un autre côté on doit regretter que le détachement du général Decaen ait été employé à un objet qu'un ou deux escadrons de dragons eussent aussi bien rempli; finalement les réserves n'étaient point assez rapprochées de la ligne pour être d'aucun secours, aussi a-t-on vu qu'elles n'arrivèrent que lorsque l'action était déjà décidée.

Les Français se retirent derrière Stockach.

Jourdan ne voulut pas courir les chances d'un second combat à Pfullendorf, avant d'avoir réuni toutes ses forces. Il avait déjà expédié au général

Férino l'ordre de se replier par Salmansweiler sur Stockach, et dans la nuit du 21 au 22 mars, il fit exécuter le même mouvement aux autres divisions ; le centre s'établit à Stockach, la droite au-dessus de Bodmann, et la gauche au Danube près de Friedingen. L'armée française passa la journée dans cette position; mais Jourdan ne la trouvant pas assez forte, se remit en marche : le général St.-Cyr vint camper sur les hauteurs de Tuttlingen ; les divisions Souham, Lefebvre et d'Haupoult se déployèrent sur le plateau d'Engen, celle de Férino appuya sa droite à Hohentweil. Le corps de flanqueurs du général Vandamme resta sur la rive gauche aux environs de Friedingen.

L'Archiduc les suit.

L'armée autrichienne loin de songer à inquiéter la retraite des Français, séjourna le 23 aux environs de Pfullendorf, et ne se dirigea sur Stockach que le lendemain. L'avant-garde forte de 11 bataillons et 34 escadrons traversa cette ville, et se porta en trois colonnes sur les routes de Liptingen, d'Aach et d'Orsingen. Un parti marcha sur Radolfzell pour pénétrer vers Constance, et le gros de l'armée vint prendre position en avant de Stockach. Treize bataillons et 24 escadrons formant l'aile gauche occupèrent le plateau que borde la Stockach entre Wahlwies et Nenzingen. Le centre fort de 9 bataillons et 13 escadrons campa entre la ville et la mon-

tagne du Nellemberg. Quinze bataillons et 24 escadrons s'établirent sur la droite, face au hameau de Mahlspüren, flanqués par la forêt que traversent les chemins de Liptingen et de Neuhaus-ob-Eck (1).

Combats d'avant-garde.

Pendant que l'Archiduc formait sa ligne de bataille, les trois colonnes de son avant-garde attaquaient les avant-postes français. Les généraux Nauendorf et Schwarzenberg replièrent d'abord ceux de Férino et de Souham à Singen et Engen; les républicains ayant été soutenus, l'ennemi fut rejeté au-delà de Aach et de Steusslingen, mais un renfort de 4 bataillons lui permit d'y rentrer avant la nuit. Meerfeld eut un engagement plus sérieux avec la division St.-Cyr qui défendait le débouché de Stockach sur Liptingen. Il parvint à s'emparer de ce village ainsi que de Neuhaus-ob-Eck, où renforcé de 5 bataillons, il se maintint nonobstant les efforts réitérés de St.-Cyr, et couvrit ainsi le flanc droit de l'armée impériale.

Incertitude de l'Archiduc.

Cependant l'Archiduc était arrivé au point où il fallait se décider à entrer en Suisse, ou à diriger ses opérations vers les sources du Danube;

(1) On peut suivre toute la bataille de Stockach sur la planche 28; seulement les mouvemens tracés étant ceux des deux batailles livrées en 1800 sur le même terrain, on a eu soin d'indiquer ceux de 1799 sur un papillon.

mais bien que le premier parti lui parût préférable, il n'osait s'y déterminer, parce qu'il n'avait pas d'idée précise de la position et des projets de son adversaire. Il n'était pas invraisemblable que Jourdan, après avoir acquis la certitude de la supériorité numérique des Autrichiens, ne cherchât à éviter une bataille, dans l'intention de prendre une position sur la rive droite du Rhin entre le lac de Constance et Schaffhausen, pour attirer à lui une partie de l'armée d'Helvétie, et tenir ainsi les Impériaux en échec, jusqu'à ce que la fortune lui offrît une occasion plus favorable de reprendre l'offensive. Il fallait donc avant tout lui surprendre son secret, et ce fut dans cette vue qu'après avoir renforcé Nauendorf de 3 bataillons et 12 escadrons, le prince se proposa de pousser le lendemain sur Aach une forte reconnaissance, tandis que le comte de Meerfeld chercherait à débusquer St.-Cyr du bois où il s'était maintenu la veille.

Jourdan se décide à l'attaquer.

De son côté, Jourdan pénétré de l'importance de Stockach où aboutissent toutes les routes de Suisse, de Souabe et de la vallée du Necker, et ne pouvant d'ailleurs continuer sa retraite sans compromettre ses communications avec Masséna, avait résolu d'attaquer les Autrichiens. Averti par les démonstrations de la journée, des projets de l'Archiduc, il voulut le prévenir, et

le 25, à quatre heures du matin, toute son armée s'ébranla. Les généraux Férino et Souham marchant le premier par Steusslingen, et le second par Aach, devaient se réunir devant Stockach. Soult qui avait remplacé Lefebvre blessé à Ostrach, se dirigeait avec l'avant-garde par Emingen-ob-Eck, soutenu par la réserve de cavalerie; sa tâche était d'appuyer le mouvement que St.-Cyr avait ordre de faire sur Liptingen, avec l'aile gauche renforcée de la division Vandamme.

Ce projet eût été passable si le point de départ des différentes divisions n'avait pas été beaucoup trop étendu pour qu'on pût compter qu'elles arrivassent simultanément à celui de concentration; inconvénient qui provenait du défaut des positions de la veille. Dans l'emplacement respectif des armées, Jourdan aurait dû d'abord réunir la sienne ou vers Liptingen ou autour d'Aach, afin de faire effort à volonté sur la droite ou la gauche des Impériaux, tandis que Férino ou Vandamme les eût tenus en échec sur l'aile opposée. De cette manière, il eût mis toutes les chances en sa faveur; car, en attaquant la droite, il refoulait l'armée autrichienne sur Stockach, vrai coupe-gorge où elle eût laissé au moins toute son artillerie. L'effort était-il dirigé contre la gauche? Alors il leur enlevait la communication du Tyrol, et les rejetait sur Ulm.

Cette dernière manœuvre semblait préféra-

ble; car pour l'exécuter il suffisait de concentrer Férino et Souham vers Orsingen sur la route directe de Schaffhouse, et tout le reste de ses forces à Aigeltingen, couvrant la route d'Engen: c'était renoncer, il est vrai, à la route de Strasbourg; mais dans l'état des choses, celles de Schaffhouse et d'Engen étaient préférables, puisqu'en cas d'échec on pouvait atteindre le Rhin en une seule marche et opérer la jonction avec l'armée d'Helvétie.

Soult bat Meerfeld à Liptingen.

L'éloignement des colonnes françaises du champ de bataille, laissa l'honneur des premiers coups de la journée aux Autrichiens. Meerfeld, aux termes de ses instructions, s'était déjà emparé à 5 heures d'Emingen-ob-Eck, lorsque l'apparition des colonnes de Soult le força à jeter une partie de ses troupes dans le bois qui sépare ce village de celui de Liptingen, pour couvrir sa retraite. Mais le général Mortier qui venait de reprendre Emingen avec la 25ᵉ, gagna par le bois la gauche des Impériaux, pendant que Soult avec 6 bataillons et 4 régimens de cavalerie, débouchait sur la route et refoulait l'ennemi devant lui. Cette attaque fut si vigoureuse que Meerfeld ne put tenir à Liptingen; ses troupes rompues se réfugièrent en désordre dans les bois qui bordent la route de Stockach. Deux bataillons et 3 escadrons seulement résistèrent un instant à l'entrée de la forêt du Grauholz, dont

ils furent bientôt chassés : l'infanterie gagna Stockach, et la cavalerie se jeta sur la route de Mœskirch pour couvrir les derrières.

St.-Cyr débouche sur Neuhaus

Pendant que l'avant-garde française obtenait ces avantages, l'aile gauche sous les ordres de St.-Cyr, débouchait sur trois colonnes de Tuttlingen, de Mulheim et de Friedingen. Les deux dernières commandées par les généraux Vandamme et Walther culbutèrent l'ennemi et vinrent se former devant Neuhausen-ob-Eck, où la brigade Legrand ne tarda pas à les joindre.

Jourdan le détache sur Mœskirch.

Jourdan témoin des succès de l'avant-garde, bien qu'il n'eût aucune nouvelle de Férino ni de Souham, supposa qu'ils occuperaient assez le prince Charles pour l'empêcher de dégarnir sa gauche et de rétablir le combat de Liptingen. Il ordonna donc à Soult de se mettre à la poursuite de l'ennemi, et détacha St.-Cyr sur Mœskirch, afin de prévenir à Pfullendorf l'armée autrichienne dont la retraite lui paraissait infaillible. Ce mouvement était une faute grave; car on ne pouvait se dissimuler que la troupe de Meerfeld ne fût qu'un détachement, et qu'on allait disséminer ses forces à l'instant même d'aborder le gros de l'armée ennemie. Pour assurer la victoire, il n'y avait guère qu'un moyen : la presque impossibilité de forcer le centre au Nellenberg indiquait qu'il fallait se jeter en masse ou sur la droite ou sur la gauche des Impériaux;

l'attaque de cette dernière convenait mieux pour se lier avec Masséna, car l'inconvénient de longer entre Wahlwies et le lac de Constance eût été atténué par la facilité qu'offrait la presqu'île de Petershausen pour la retraite. Mais l'affaire étant déjà engagée dans une autre direction, il ne restait qu'à tenter un effort par la gauche contre la droite de l'Archiduc; manœuvre d'autant plus naturelle que le gros de l'armée se trouvait plus à portée de ce point, et que l'avantage déjà obtenu sur Meerfeld y promettait des succès certains. Jourdan aurait dû diriger à l'instant même Souham, Soult, St.-Cyr et Vandamme sur Raithaslach, tandis que Férino eût inquiété la gauche des Impériaux.

Cependant l'Archiduc, qui dès le matin s'était porté sur la route de Aach pour faire la reconnaissance projetée, n'eut pas plutôt appris l'échec essuyé par Meerfeld, que laissant au général Nauendorf le soin d'observer la division Souham qui commençait à se déployer, il partit au galop pour sa droite: au lieu d'y diriger une bonne partie de ses forces, il se fit suivre seulement par 6 bataillons de grenadiers et 12 escadrons de cuirassiers placés en réserve dans la plaine en arrière de Nellenberg. Douze autres escadrons prirent position près de Stockach pour soutenir la retraite en cas d'échec, et 6 furent lancés sous la conduite du prince de Wurtemberg, sur

Dispositions de l'Archiduc.

la route de Mœskirch, pour contenir les flanqueurs de Vandamme.

Efforts des deux partis dans le bois de Liptingen.

Pendant que le prince Charles faisait à la hâte ces dernières dispositions, le comte de Wallis qui commandait son centre, avait prescrit aux 8 bataillons placés en face de Malhspüren, d'exécuter un changement de front à droite pour s'établir à cheval sur la chaussée de Liptingen, et ordonné au prince d'Anhalt-Köethen d'appuyer la gauche de cette nouvelle ligne avec sa cavalerie. Les débris du corps de Meerfeld se reformaient derrière cette division, lorsque Soult qui avait pénétré dans le bois de Buswinkel, fit attaquer vigoureusement les Autrichiens. Ils pliaient déjà de toutes parts; mais l'arrivée de l'Archiduc ranima leur courage. Ce prince les ramena à la charge, et le combat recommença avec plus de fureur; bientôt toute la division Soult se trouva engagée.

Les deux partis se battaient avec une égale opiniâtreté. Trois fois les Français s'élancèrent au pas de charge sur la ligne autrichienne, et trois fois ils furent repoussés. Toutefois celle-ci éprouvait les pertes les plus sensibles. Le prince de Furstemberg, fut tué, de même que le prince d'Anhalt-Bernbourg, colonel du régiment de l'Empereur, avec une foule de vaillans officiers. Depuis plusieurs heures les chances étaient variées, et la victoire flottait incertaine, lorsque

la colonne de renforts qu'attendait l'Archiduc vint faire pencher la balance de son côté. Jourdan qui n'avait pas de réserve d'infanterie à lui opposer, et dont les troupes étaient accablées de fatigue, voyant des bataillons frais se porter sur sa droite, ordonna à Soult de se retirer, en combattant, sur la cavalerie de d'Haupoult déployée dans la plaine de Liptingen; il détacha aussi le général Klein avec deux régimens de cette arme, pour surveiller les débouchés par lesquels l'ennemi pouvait se glisser sur les derrières de l'armée. Se faisant néanmoins toujours illusion sur le véritable état des choses, et ne renonçant pas à remporter la victoire, au lieu d'appeler St.-Cyr à son secours, le général en chef lui recommanda de presser sa marche sur Mœskirch, de détacher Vandamme avec 1,200 hommes d'infanterie et 600 chevaux sur les derrières des Autrichiens, et se borna à lui demander un seul régiment de renfort.

Sur ces entrefaites, le comte de Kollovrath déboucha de la forêt, à la tête de 6 bataillons de grenadiers et de 12 escadrons de cuirassiers de la réserve autrichienne. Aussitôt l'Archiduc porta 2 bataillons sur la hauteur de Neuhaus, pendant que les autres se déployèrent en seconde ligne, et que les cuirassiers se formaient à droite. Jourdan, témoin de ce mouvement, voulut faire un dernier effort pour rejeter l'ennemi dans le

Les réserves de l'Archiduc décident la victoire.

bois. Il ordonna à d'Haupoult de charger la cavalerie autrichienne, tandis que les généraux Mortier et Leval, avec la 25e légère, les 53e et 67e de ligne, aborderaient l'infanterie et l'empêcheraient de déboucher. La 8e, détachée par St.-Cyr, qui venait d'arriver, eut la tâche de gagner le flanc de l'Archiduc par le ravin d'Edenstetten.

Jourdan déploie un courage inutile.

La charge de la réserve de cavalerie se fit sans ensemble et trop tard. Les cuirassiers de Nassau et de Mack soutinrent le choc sans être rompus, et tombant à leur tour sur les Français, les culbutèrent sur Liptingen. En vain Jourdan voulut rallier les carabiniers et les ramener à l'ennemi, sa voix fut méconnue et lui-même entraîné dans le tourbillon des fuyards. Cette déroute força l'infanterie à la retraite; elle s'effectua avec une attitude beaucoup plus ferme qu'on ne devait s'y attendre après tant de fatigues; mais la 8e, abandonnée à elle-même dans le ravin, fut enveloppée et prise presqu'entièrement, après avoir vu tomber son chef et la plupart de ses officiers. L'Archiduc, craignant de compromettre le succès qu'il venait d'obtenir, arrêta la poursuite et forma sa ligne face à Neuhaus-ob-Eck et Liptingen. Jourdan se retira derrière ce dernier village, et de part et d'autre l'on se canonna jusqu'à la nuit.

Belle

St.-Cyr averti de l'issue du combat de Liptin-

gen, jugea promptement tout le danger de sa position : certain qu'il lui serait impossible de rejoindre l'armée vers Tuttlingen. Il se décida, sans perdre une minute, à gagner Sigmaringen, afin d'y surprendre le passage du Danube, dont tout faisait croire qu'un détachement autrichien gardait le pont. Cette résolution, la seule au reste qu'il y eût à prendre, sauva l'aile gauche d'une ruine inévitable; on se saisit du pont, les troupes le passèrent dans la nuit, et opérèrent le lendemain leur retraite par la rive gauche. Vandamme, de son côté, rejoignit heureusement la division Soult, après avoir été repoussé de Millingen et de Schwandorf par la cavalerie du prince de Wurtemberg.

retraite de St.-Cyr.

Pendant que ceci se passait au centre et à la gauche, Férino et Souham avaient attaqué les corps de Schwarzenberg et de Nauendorf dans leurs positions. Ceux-ci, conformément aux instructions de l'Archiduc, replièrent leurs troupes éparses, et après avoir défendu assez long-temps Aach et Steusslingen, vinrent se former entre Orsingen et Eigeltingen dans les bois d'Erlen. Férino ayant réussi à les en déloger après un vigoureux engagement, marcha sur Nenzingen, dont il s'empara à trois heures, ainsi que des hauteurs qui le dominent. Il croyait s'y lier au général Souham qu'il supposait sur la route de Stockach; mais celui-ci s'étant arrêté sans motif

Le centre et la droite des Français sont contenus.

à Eigeltingen, se contenta de pousser la brigade Decaen en avant du village; ainsi de ce côté, comme à la gauche, le but de Jourdan fut manqué, puisqu'une seule division ne suffisait pas pour forcer la gauche et le centre de l'Archiduc. Férino fit cependant quelques tentatives contre le Nellenberg et Wahlwies, mais elles furent déjouées par le général Staader qui occupait encore avec des forces imposantes le beau plateau dont le pied est baigné par la Stockach.

Résultats de cette bataille

Ainsi finit la bataille de Stockach qui porta quelque atteinte à la réputation de Jourdan, tout en faisant briller sa valeur d'un nouvel éclat. L'on n'attribua point en France sa défaite au retard ni au peu d'ensemble de la charge de cavalerie différée par d'Haupoult; mais bien au détachement prématuré de St.-Cyr sur Mœskirch, au moment même où sa présence eût été si nécessaire pour rétablir l'équilibre des forces. On ne sut aucun gré du courage personnel que Jourdan avait déployé; et à la faveur des plaintes qui s'élevèrent contre lui, le général qui avait compromis par sa désobéissance l'honneur d'un corps jusqu'alors sans tache, échappa à l'animadversion de tous.

Quelque désastreuse que cette journée fût pour les Français, les Autrichiens n'en recueillirent cependant pas grands trophées; les pertes furent à peu près balancées; l'armée ré-

publicaine même partagea le champ de bataille, et se retira le lendemain sans être entamée. Toutefois comme elle se trouvait déjà partagée en trois corps, trop éloignés les uns des autres, pour se réunir sur-le-champ et prendre une attitude imposante, elle fut forcée de renoncer à l'espoir de se lier à l'armée d'Helvétie : jonction qui, dans l'état des choses, était absolument nécessaire pour donner quelque consistance aux opérations de la campagne. Réduite à moins de 30 mille combattans, dont le tiers encore était isolé et sans communications avec le reste, il devenait impossible qu'elle se soutînt devant les forces nombreuses de l'Archiduc : Jourdan battit donc en retraite, afin de réunir ses divisions éparses. Il pouvait se retirer en Suisse par Stein et Schaffhausen; mais un mouvement de flanc en présence d'une armée victorieuse qui ne comptait pas moins de 20 mille chevaux, lui parut trop scabreux : d'ailleurs une faute en nécessite souvent une autre, et il devenait urgent de ne pas abandonner St.-Cyr au milieu de l'armée ennemie. Ces raisons, jointes aux promesses de renforts que lui donnait journellement le directoire, décidèrent donc le général en chef à regagner les débouchés des montagnes Noires.

Le 26, après une fausse attaque sur Wahlwies, qui réussit à attirer l'attention des Autrichiens, l'armée du Danube commença son mouvement. Retraite de l'armée française.

La brigade Rubi passa le Rhin à Schaffhausen et rentra sous les ordres du général Xaintrailles. Férino coucha à Singen, et prit le lendemain position entre Lofingen et Unadingen. Les divisions Soult, Souham et d'Haupoult s'établirent entre Donaueschingen et Villingen, après avoir détruit tous les ponts du Danube. St.-Cyr qui avait forcé sa marche, arriva à Rothweil et se lia par des postes au reste de l'armée.

L'Archiduc ne poursuit pas assez vivement.

L'étendue de cette nouvelle ligne aurait donné beau jeu à l'Archiduc, s'il eût porté rapidement la totalité de ses forces en avant; mais voulant attendre le corps de Starray qui le rejoignit le 28, il ne lança que son avant-garde, renforcée de 6 bataillons et 24 escadrons à la poursuite des républicains, et concentra le reste de ses troupes aux environs de Liptingen.

L'apparition des coureurs autrichiens sur la droite de Rothweil, fit craindre à Jourdan que l'Archiduc ne cherchât à le tourner, et le 31 mars il continua sa retraite. Férino occupa Neustadt et garda l'entrée de la vallée par des postes à Rottembach et Lenzkirch. Les généraux Soult et Souham campèrent sur le plateau de Brenz-Ebene, couvrant leurs flancs par des détachemens à Furstwangen, Tryberg et Schramberg. St.-Cyr marcha sur Freudenstadt et le Kniebis. Le général Vandamme observa les débouchés de Schiltach, et lia la division de gau-

che à celles du centre. La cavalerie de réserve rentra dans la vallée du Rhin.

Ernouf remplace Jourdan et hâte sa retraite.

L'armée française était dans cette position depuis quatre jours, et Jourdan, malade, venait d'en remettre le commandement provisoire au chef d'état-major Ernouf, lorsque l'avant-garde autrichienne réussit à pénétrer le 3 avril entre l'aile droite et le centre. De forts partis enlevèrent Peterzell et St.-Georges et menacèrent par Tryberg le flanc des divisions Soult et Souham, pendant que d'autres têtes de colonnes se montraient du côté de Schiltach. Ernouf croyant avoir toute l'armée impériale sur les bras, fit replier dans la nuit du 3 au 4, les divisions du centre par la vallée de la Kintzig, prescrivit à celle de droite de gagner le Rhin par le val d'Enfer, et à St.-Cyr de se retirer par Oberkirch. Le 5, le général Férino repassa le fleuve à Vieux-Brisach, et après avoir laissé 3 bataillons dans cette place, dirigea le reste de son infanterie par la rive gauche sur Bâle. Souham et Soult prirent position à Gengenbach, St.-Cyr à Renchen et à Appenweier. Toutes ces troupes traversèrent le pont de Kehl, le 6 avril, ne laissant sur la rive droite que des postes d'observation.

L'Archiduc enchaîné par les ordres du cabinet ne poursuit pas

Les Autrichiens perdirent cette occasion unique *d'écraser* les républicains dans leur retraite *précipitée*; toutefois, il y aurait de l'injustice à en attribuer la faute à l'Archiduc. S'il mit d'abord

de la lenteur à recueillir les fruits de sa victoire, ses vues furent ensuite entravées par le cabinet de Vienne, qui lui défendit de quitter les bords du lac de Constance, sous prétexte que son mouvement offensif laisserait le Tyrol en butte aux attaques de Masséna. Le prince abreuvé de dégoûts et trop sensible peut-être aux contrariétés qu'on lui suscitait tous les jours, cantonna de dépit l'armée entre Engen et Wahlwies, et porta son quartier-général à Stockach. Quatre bataillons et 8 escadrons observèrent le cours du Rhin, depuis Eglisau jusqu'à Constance. Un camp intermédiaire de 7 bataillons et 13 escadrons, fut établi à Singen. Enfin 18 bataillons et 64 escadrons formèrent un corps séparé avec lequel le général Starray dut interdire aux Français l'accès de la Forêt-Noire. Pour remplir cet objet, il concentra 10 bataillons et 28 escadrons aux environs de Villingen, afin de tomber en forces sur ce qui voudrait déboucher. Le reste de ce corps garda toutes les issues depuis Neustadt jusqu'à Freudenstadt, et jeta des partis dans la vallée du Rhin.

Bernadotte se retire derrière le Rhin.

La retraite de l'armée du Danube entraîna celle de l'armée d'observation. Bernadotte qui avait, comme nous l'avons dit plus haut, poussé jusqu'à Heilbronn et formé l'investissement de Philipsbourg, travaillait déjà à établir des batteries incendiaires, lorsqu'il fut obligé de repasser

le Rhin. Cette armée prétendue ne se composait encore, malgré toutes les promesses du ministre de la guerre que de 3 demi-brigades d'infanterie et 5 régimens de cavalerie. Il en laissa la direction au général Colaud, et partit pour Paris. Le directoire accepta en même temps la démission de Jourdan, et réunit ses troupes, ainsi que celles de Bernadotte, sous le commandement de Masséna.

Masséna remplace Jourdan.

Ce malheureux début prouva aux présomptueux directeurs toute l'ineptie de leur plan. Ils avaient commencé la guerre sans en avoir préparé les moyens, croyant réellement que 70 mille Français divisés, suffisaient pour vaincre 130 mille Autrichiens beaucoup plus concentrés. Cette lutte inégale ne fut pas au reste sans gloire pour les généraux et les soldats de la république; et l'on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la témérité du gouvernement français, ou de l'inconcevable timidité du conseil aulique, qui tira si peu de parti de ses premiers avantages.

Massacre des plénipotentiaires français à Rastadt.

La stupeur que causa un événement si peu attendu, et pourtant si facile à prévoir, fut bientôt dissipée par le dénoûment tragique de l'interminable congrès de Rastadt. En entrant en Souabe, Jourdan avait déclaré Rastadt ville neutre, et donné une sauve-garde au congrès. Cette situation favorisait les desseins de la France, qui voulait détacher les princes de l'Empire de

l'alliance de l'Autriche: déjà la tournure des négociations promettait au directoire un plein succès, quand la bataille de Stockach et la retraite de l'armée du Danube firent tout à coup pencher la balance diplomatique du côté du vainqueur. Dès-lors aussi le cabinet de Vienne prétendit régler le sort du midi de l'Allemagne. Désirant connaître jusqu'à quel point les princes de l'Empire s'étaient avancés vis-à-vis du Directoire, il chargea le comte de Lehrbach, son ministre plénipotentiaire, d'aviser aux moyens de se procurer leur correspondance avec les négociateurs républicains. Celui-ci n'en trouva pas de plus sûr que de faire enlever le caisson de la légation française, au moment de la rupture du congrès, et fut autorisé par sa Cour à requérir du prince Charles les troupes nécessaires à ce coup de main. L'Archiduc les refusa d'abord, objectant que ses soldats ne devaient pas se mêler d'affaires diplomatiques; mais le comte de Lehrbach, ayant exhibé de nouveaux ordres, l'Archiduc fut obligé de mettre à sa disposition un détachement des hussards de Szeckler. Le colonel de ce corps fut mis dans la confidence. L'officier chargé de l'expédition devait seulement enlever le caisson de la chancellerie, en extraire les papiers, et par occasion administrer la bastonnade à Jean Debry et Bonnier, en punition de la hauteur qu'ils avaient mise dans leurs relations di-

plomatiques. Roberjeot, ancien condisciple du ministre autrichien et lié d'amitié avec lui, avait été nominativement excepté de cette dernière mesure.

Après le départ du comte de Lerhbach qui fut attendre dans les environs le succès de ses manœuvres, les hussards vinrent rôder autour de Rastadt. Le congrès ayant adressé des réclamations qui ne furent pas écoutées, se hâta de se dissoudre. Les plénipotentiaires français devaient partir le 28 avril; mais dans la soirée du 19, ils furent sommés de se retirer sur-le-champ, la ville devant être occupée militairement le lendemain. Ils se mirent donc en route la même nuit pour Strasbourg. A peine étaient-ils sortis de Rastadt, que les hussards à l'affût de leur proie, enveloppèrent les voitures; mais oubliant leur consigne, ces soldats ivres pour la plupart frappèrent les envoyés sans distinction de personnes du tranchant de leurs sabres, et laissèrent sur la place Bonnier et Roberjeot. Jean Debry, blessé au bras et à la tête, se sauva, comme par miracle, et fut au point du jour chercher un asile chez le ministre de Prusse.

Suites de cet attentat.

Cette violation inouïe des droits les plus sacrés, produisit en France l'effet d'une commotion électrique. De toutes parts retentirent des cris de vengeance, et l'esprit national prit un instant l'énergique physionomie de 1793. Le di-

rectoire profita de cet élan d'un peuple généreux pour compléter ses armées; et dès lors la levée de la conscription s'opéra sans contrainte. Les ennemis du gouvernement rejetèrent sur lui cette catastrophe et l'accusèrent de l'avoir méditée pour détruire tout espoir de paix. A part l'atrocité de cette inculpation, il y entre trop de folie pour qu'on puisse la discuter sérieusement. Il suffit de remarquer que si le directoire s'était rendu coupable de cet attentat, le nombre de ceux qui durent y participer, et le laps de temps qui s'est écoulé depuis, auraient rendu impossible l'ensevelissement d'un pareil secret. L'Autriche n'y entra également pour rien, sinon de fait, au moins d'intention. Puissante et victorieuse, elle n'avait aucun intérêt à commettre ce crime; il fut le résultat des fausses mesures du comte de Lehrbach et de la brutalité des soldats chargés d'une expédition qui demandait plus d'adresse que de force.

CHAPITRE LXXXIV.

Ouverture de la campagne en Italie. — Position et force des armées. — Plans d'opérations des deux partis. — Affaires devant Vérone. — Bataille de Magnano. — Passage du Mincio par les Autrichiens. — Retraite de l'armée française derrière l'Oglio. — Prise de Corfou par l'escadre combinée russo-turque.

QUOIQUE l'Italie fût encore destinée à devenir le théâtre des principaux événemens de cette campagne, les efforts de la maison d'Autriche ne se portèrent pas d'abord de ce côté; et les hostilités y commencèrent vingt jours plus tard qu'en Allemagne et en Helvétie. Ce n'est pas que tout n'eût été préparé de longue main par le conseil aulique, pour rentrer en lice; mais la défaite inattendue de l'armée napolitaine, les délais apportés à la marche des Russes (1) étaient de puissans motifs pour retarder l'ouverture de

Etat des deux partis en Italie.

(1) Le corps de Suwarof ayant été passé en revue à Olmutz le 11 décembre, pouvait être facilement à Vérone à la fin de janvier : on ignore pourquoi il n'y arriva qu'en avril.

la campagne, que l'Autriche n'avait d'ailleurs aucun intérêt à trop précipiter.

Etat des forces autrichiennes.

L'armée impériale, forte de 10 compagnies de chasseurs, 63 bataillons et 34 escadrons, comptait au commencement de mars, plus de 60 mille combattans dont 6 mille à cheval, répartis en 5 divisions cantonnées entre le Tagliamento et l'Adige. Indépendamment de cette armée, un corps de 24 bataillons et 26 escadrons, formant environ 25 mille hommes dont 5,700 de cavalerie, cantonnait en Carinthie, en Croatie et en Dalmatie; en sorte qu'on pouvait estimer la masse des forces autrichiennes destinées à agir en Italie, à 84 mille combattans (1). *Voy. le Tableau ci-contre.* Chaque bataillon traînait deux pièces de campagne; outre cela le parc de l'armée renfermait 173 bouches à feu de tout calibre; enfin, un équipage de siége de 80 pièces bien attelées et approvisionnées avait été réuni à Palma-Nova.

Situation des Français

Il existait à la même époque 116 mille Français en Italie, comme on le verra par le *Tableau ci-joint*; mais il s'en fallait de beaucoup que ce nombre pût entrer en ligne contre les Autrichiens. D'abord l'armée de Naples, forte de 30

(1) Un mémoire du général Chasteler la porte à 94 mille, avec les garnisons de Venise et du Frioul.

ÉTAT NE EN ITALIE,

DIVISION	EMPLACE-MENS.	OBSERVATIONS.
	Au camp	
OTT.		
Garnison de Veni A Trieste. . . . En Carinthie . . A Trévise. . . .		La garnison de Palma-Nova n'a pas été indiquée.
	57,021 14,578 12.489 ——— . 84,088	
Non comp du Tyrol, qui vint se réunir à l'armée à Bre uter au moins 10 mille hommes de milices ty		

L'AR

.L. DÉ

i7

.6

L.	DÉSIGNATIO	GIMENS.	FORCE.	TOTAL.
		sport d'autre part.		46,366
57	VALTELINE.	re.	2,000	5,091
		gne	2,000	
		chement d'expéd.	500	
		lpins	200	
		alerie	48	
		llerie et sapeurs. .	343	
6		e	900	
		gne	1,000	
		. . . .	1,000	

7

436

61

mille hommes, devait achever la conquête de ce royaume : ensuite 23 bataillons de conscrits mal armés et non habillés, joints à tous les dépôts de cavalerie, suffisaient à peine pour garder les places du Piémont et de la république cisalpine. L'armée d'Italie, proprement dite, se trouvait réduite à 57,800 hommes, desquels il fallait encore soustraire la division Gauthier, malheureusement destinée à conquérir et garder la Toscane ; et la brigade Dessoles, qui dut passer de la Valteline dans les Grisons, pour lier les armées d'Helvétie et du Danube avec celle d'Italie. On voit donc que les forces disponibles pour les premiers chocs sur l'Adige n'excédaient pas 46 mille combattans, dont 7 mille à cheval.

Ce résultat peu satisfaisant prouve de reste le vice des plans du Directoire, et plus particulièrement le danger d'une guerre sérieuse avec Naples. Dès qu'il ne fut plus possible de se faire illusion sur la nécessité de soutenir la lutte contre la seconde coalition, les leçons de l'expérience et les principes de la guerre conseillaient de concentrer ses forces dès le mois de mars, sur le Mincio et le Bas-Pô. Ce n'était pas à la veille d'un embrasement général qu'il convenait de se priver de 30 mille combattans, pour une expédition aussi précaire que la conquête du royaume de Ferdinand IV. Si les dispositions

Fautes qu'ils commettent de se maintenir à Naples.

de la cour des Deux-Siciles avaient nécessité un pareil détachement pour mettre les Napolitains hors de cause avant la reprise des hostilités contre l'Autriche, du moins fallait-il le rappeler aussitôt qu'il eut rempli cet important objet. Au lieu de perdre son temps à l'organisation d'une république parthénopéenne, il semblait donc indispensable d'ordonner à Championnet de se replier sur Rome, d'où il eût été à même de soumettre la Toscane, en se portant sur l'Adige à l'ouverture de la campagne. L'armée napolitaine désorganisée n'était point en état de l'y suivre, et rien de plus facile d'ailleurs que de l'en empêcher, soit en traitant avec Ferdinand, soit en lui laissant momentanément la tâche d'assiéger Capoue et Gaëte.

Une faute grave de politique en décida autrement. Au retour du printemps, toutes les troupes françaises étaient encore éparses dans le Piémont, la Lombardie et les Légations. On eût dit qu'on ne songeait point à la guerre : à l'exception de quelques travaux exécutés aux fortifications de Peschiera et de Mantoue, et de l'armement de deux flottilles sur le lac de Garda et le Pô, rien n'annonçait qu'on dût sitôt entrer en campagne.

Préparatifs des Impériaux.

Les Autrichiens avaient mieux employé le temps. Legnago était devenu entre leurs mains une excellente place; ils n'avaient rien ajouté aux fortifications de Vérone, mais ses châteaux

étaient bien approvisionnés. Non contens des débouchés sûrs et commodes que leur offraient ces deux places, ils jetèrent un pont de bateaux à Polo, pour communiquer avec le camp retranché de Pastrengo, situé sur le revers oriental du Montebaldo, dont ils voulaient lier la défense avec celle de Vérone. Venise, qui renfermait leurs grands magasins, avait été mis à l'ábri d'insulte du côté de la mer. Comme la flottille française du Pô pouvait, en remontant le canal de Cavanella, arriver par la Brenta jusques dans les lagunes, ils y établirent des batteries, et fermèrent l'entrée du canal en y coulant des barques et enfonçant des pilotis. Les îles adjacentes furent occupées et retranchées. Une forte tête de pont, établie à Chiozza, assura la communication avec la Terre-ferme. Une escadrille de 40 chaloupes canonnières ou chébecks, montée par plus de 2 mille hommes, et portant au-delà de 300 pièces de canon, veillait à la sûreté du littoral. Enfin, pour entretenir en toute saison les communications des troupes destinées à agir en Italie, ils avaient poussé la prévoyance jusqu'à construire des ponts sur la Piave et le Tagliamento. Ces travaux très-bien entendus firent honneur à leur état-major, ainsi qu'au général Zach qui le dirigeait.

Chances favorables.

En examinant les positions respectives des deux armées à l'ouverture de la campagne, on

des Autrichiens

est forcé de convenir que tous les avantages étaient du côté des Impériaux. Ils couvraient en effet toutes leurs possessions d'Italie, par une ligne de 20 lieues au plus, formée par l'Adige, fleuve non guéable et sur lequel ils possédaient deux têtes de pont. Les Français ne pouvaient guère le franchir entre Vérone et Legnago, en prêtant les flancs à un ennemi supérieur. D'ailleurs, après ce passage, il fallait livrer bataille, et, dans la supposition même qu'ils remportassent la victoire, ils n'étaient point en mesure de poursuivre les Impériaux sur la Brenta et la Piave. Ceux-ci y auraient trouvé des réserves considérables et le corps entier de Suwarof; tandis que les vainqueurs affaiblis par leurs propres succès, et par les corps d'observation qu'ils eussent été obligés de laisser vers Roveredo et Venise, n'auraient pas eu plus de 30 mille hommes à leur opposer.

Si les Français, effrayés de ces obstacles, se décidaient à garder la défensive sur le Mincio, ils renonçaient à tous les avantages de l'initiative, et l'ennemi joint incessamment par toutes les troupes qu'il attendait du Frioul, n'eût pas manqué de les en chasser par une double tentative sur leur front et sur leur flanc gauche, facile à déborder par les montagnes de Gavardo.

Schérer remplace Joubert.

Cette disproportion de forces et de chances aurait dû rendre le Directoire plus mesuré dans

son plan d'opérations, et surtout plus difficile dans le choix du général auquel il en remettait l'exécution : mais qu'attendre d'un corps qui, frappé de cécité et de vertige, regardait la plus vile complaisance comme la première qualité? L'armée d'Italie avait changé six fois de chef en moins d'un an, lorsqu'après la réduction du Piémont elle perdit Joubert, qui demanda son remplacement par dépit de ne pouvoir conserver pour son chef d'état-major, Suchet, avec lequel il était lié d'amitié. Le Directoire embarrassé, l'engagea à désigner son successeur : vainement proposa-t-il Moreau; ce général déplaisait au Triumvirat. Le ministre Schérer lui fut préféré; sa réputation militaire était encore intacte; les succès qu'il avait obtenus à l'armée de Sambre-et-Meuse, aux Pyrénées-Orientales, et dans les Alpes où il termina d'une manière glorieuse la campagne de 1795, l'avaient placé au nombre des généraux distingués de la république. On ne lui reprochait que de l'indécision et de la faiblesse, défauts qui en effet obscurcissaient singulièrement ses autres qualités. Mais Schérer sortait du ministère, où il s'était fait une multitude d'ennemis; il n'avait pas paru aux armées dans les célèbres campagnes de 1796 et 1797, et trouva les généraux prévenus contre lui. Tous murmuraient de se voir sous les ordres d'un homme qui, après s'être retiré de la carrière,

par défaut de santé, avait perdu l'habitude de la guerre dans les intrigues du Luxembourg et les orgies du Palais-Royal; tandis que le vainqueur de Biberach, Moreau, qui se trouvait alors sur le théâtre des prochaines hostilités, y remplissait le rôle peu convenable d'inspecteur d'infanterie. Cette fatale prévention, passant des officiers aux soldats, ne fut pas aussi étrangère qu'on l'a pensé aux désastres qui suivirent les premières dispositions du nouveau général en chef; car bientôt l'indiscipline se glisse dans une armée où la confiance n'attache point les troupes à leur chef. Schérer eut beau flatter ses lieutenans, leur marquer de la déférence, appeler auprès de lui Moreau, lui confier le plus beau commandement; il n'en fut pas moins regardé avec dédain. Chacun crut en savoir plus que lui, et ne reçut point d'ordre qu'il ne s'imaginât devoir ou pouvoir enfreindre pour le bien du service. C'était un général battu avant d'entrer en action.

Mort du prince d'Orange, qui est remplacé par Mélas.

D'un autre côté, la mort prématurée du prince Frédéric d'Orange enleva à la cour de Vienne les justes espérances qu'elle fondait sur la capacité et l'énergie de ce jeune capitaine. Aussi connu des soldats par sa valeur que chéri des officiers par son affabilité, il était le digne émule du prince Charles, et eut partagé avec lui l'honneur de relever l'éclat des armes impériales, en

prenant le commandement de l'armée d'Italie. L'Empereur lui donna pour successeur le général Mélas, qui jouissait d'une réputation acquise par une longue expérience; il devait être subordonné au maréchal Suwarof, revêtu du titre de généralissime des armées austro-russes. Mélas, vieillard valétudinaire, rejoignit à petites journées l'armée autrichienne, qui resta de cette manière sous les ordres provisoires du général Kray (1). Outre le colonel Zach, il avait pour conseil le même Weyrother qui eut tant de part aux opérations de Wurmser et d'Alvinzy, dans la campagne précédente.

---

(1) Le baron de Kray, d'origine hongroise, avait fait ses premières armes avec distinction dans la guerre des Turcs, sous Laudon. Depuis le brillant succès qu'il remporta à Marchiennes, en 1793 (chapitre 22), son nom se trouve associé aux plus belles actions des armées impériales. Actif, intrépide, doué d'un grand coup-d'œil et d'un sang-froid admirable, il a tenu incontestablement le premier rang après l'archiduc Charles, parmi les généraux autrichiens de ce siècle.

Mélas, qui vint le remplacer, était âgé de plus de 70 ans, et originaire de la Moravie. Entré au service pendant la guerre de sept ans, il avait été ensuite aide-de-camp du maréchal Daun. Il avait eu peu d'occasions de se faire remarquer dans les campagnes précédentes. L'irrésolution était le trait le plus distinctif de son caractère, quoiqu'il ne manquât pas de fermeté dans le combat. La catastrophe de Marengo qui termina sa carrière militaire, n'a pas laissé un souvenir bien favorable de son énergie ni de ses talens, dont on avait mieux auguré par ses débuts à Genola et dans ses opérations contre Gênes.

Plan de campagne envoyé à Schérer.

Ce fut le 22 mars seulement que Schérer reçut, avec le plan de campagne rapporté au chapitre précédent, la déclaration de guerre à l'empereur d'Autriche et au duc de Toscane. L'armée d'Italie devait opérer par sa gauche. Il lui était prescrit de passer l'Adige près de Vérone, et de pousser les Autrichiens sur la Brenta et la Piave, pendant que le corps détaché en Valteline se porterait d'abord sur Glurns, où l'extrême droite de l'armée d'Helvétie commandée par Lecourbe devait la rejoindre, afin de tomber de concert par Brixen et Botzen sur le flanc droit de l'armée impériale.

Pour être à même de remplir cette tâche, Schérer rassembla son armée sur le Mincio. Le Ferrarais et le Bolonais ne lui paraissant pas devoir être pour le moment le théâtre des hostilités, à cause des débordemens du Pô, il n'y laissa que des garnisons; d'un autre côté, les montagnes du Brescian et du Bergamasc étant encore couvertes de neige, il pensa qu'il suffisait de laisser dans le chef-lieu de ces provinces 4 bataillons pour surveiller les débouchés de la Valteline. Ces détachemens même étaient superflus, puisque l'armée de Naples couvrait déjà le Bolonais, et Dessolles la Valteline.

Le général Gauthier

Pendant que celui-ci s'établissait de vive force à Tauffers, le général Gauthier, chargé d'une

expédition plus facile, pénétrait en Toscane sur deux colonnes. La première commandée par Miollis, marcha par Pistoie et Lucques sur Pise, d'où, après avoir désarmé sa petite garnison, elle se dirigea sur Livourne. Les 2 mille Toscans qui s'y trouvaient, furent faits prisonniers, mais l'on renvoya leurs officiers sur parole dans leurs foyers. Gauthier suivit la grande route de Bologne, et se présenta le 26 mars devant Florence, qui lui ouvrit ses portes. Cette prise de possession était aussi impolitique qu'odieuse; car, supposé même qu'on eût le dessein de céder ce pays à l'infant d'Espagne, comme on le fit plus tard, il ne fallait pas attendre pour l'occuper que Schérer eût besoin de toutes ses forces sur l'Adige. D'ailleurs l'opération se fit dans le plus grand calme, au milieu d'un peuple immense, que dès le matin le Grand-Duc avait prévenu, en lui recommandant la soumission. Le 28 mars, ce Souverain quitta Florence avec sa famille, pour se retirer à Vienne. Une municipalité fut installée, et la Toscane administrée provisoirement au nom de la république française. occupe la Toscane.

L'invasion de la belle patrie des Médicis réveilla l'attention du général Kray: son armée se rassembla alors entre l'Adige, Padoue et Vicence. Les généraux Gottesheim et Elsnitz occupèrent Dispositions de Kray, qui commande par intérim l'armée autrichienne.

le camp retranché de Pastrengo, avec 8 mille hommes. Les divisions Kaim et Hohenzollern, fortes d'environ 20 mille hommes, vinrent s'établir en avant de Vérone, avec des détachemens à Arcole; celles de Frœlich et Mercantin, à peu près d'égale force, campèrent près de Bévilacqua. Le général Klénau cantonna aux environs d'Acqua en Polésine, avec 4,500 hommes. Les divisions Ott et Zoph, eurent l'ordre de se rapprocher de la Brenta.

Jusques-là, Kray n'avait pas encore reçu le plan de campagne du cabinet de Vienne; le général Chasteler lui en apporta un le 21 mars. Ce serait faire tort à nos lecteurs de ne pas transcrire mot à mot les dispositions singulières qu'il renfermait; les voici :

Singulier plan de campagne apporté par Chasteler.

« L'armée impériale se portera en forces sur » l'Adda, par Brescia et Bergame, afin de prendre à revers les vallées qui versent dans le » Tyrol, les Grisons et la Valteline. Le premier » pas à faire est le passage du Tartaro et du » Thione, combiné avec l'investissement de » Peschiera. On emportera donc de vive force » les ponts de Goito et de Valeggio; après quoi » l'armée passera le Mincio, en laissant un » corps de troupes à Goito pour observer Mantoue. On commencera ensuite le siége de Peschiera. Aussitôt après l'occupation de Lonato,

» l'armée marchera sur la Chiese, d'où le gé-
» néral St.-Julien (1) chassera de son côté les
» Français, en descendant la vallée, tandis que
» le gros de l'armée s'avancera jusqu'à Brescia
» et Crema.

» De Brescia, un corps sera détaché par Pa-
» lazzuolo, le long de l'Oglio, vers Edolo et le
» Tonal; un autre par Bergame sur Lecco, le
» long du lac de Como, pour pénétrer dans la
» Valteline jusqu'à Chiavenna. On livrera bataille
» aux Français partout où on les trouvera réu-
» nis; de cette manière le Tyrol sera délivré
» par le moyen le plus prompt, et sans engager
» une guerre de montagne. »

Nous n'aurions pas besoin de grands efforts pour faire sentir à quel point ce plan était mal imaginé. Les premiers mouvemens des armées le prouveront mieux que tous les raisonnemens possibles. Bien que Kray en fût convaincu lui-même, cependant il crut devoir se préparer à l'exécuter : aussitôt après sa réception il détacha le général St.-Julien avec 6 bataillons et quelques escadrons dans le val Sabbia, afin de

(1) Nous transcrivons ceci d'après les propres Mémoires de Chasteler; cependant nous trouvons plus tard le général St.-Julien à l'attaque du Lucisteig et au St.-Gothard; il paraît qu'il passa sous les ordres de Bellegarde, puis sous ceux de Hotze et de Haddick.

lier le corps du Tyrol à l'armée d'Italie, et d'attaquer, quand il en serait temps, les Français dans la vallée de la Chiese. C'était s'y prendre de bonne heure, pour faciliter une opération qu'on n'était point sûr d'exécuter.

Chances du général français.

Schérer, de son côté, vint asseoir son camp le 25 mars, en face de l'armée autrichienne, la gauche à Peschiera, la droite vers Sanguinetto, sur la route de Legnago.

Dans cette position il pouvait opter entre trois partis : prendre l'initiative sur les Autrichiens en passant l'Adige au-dessus et au-dessous de Vérone; les attaquer devant cette ville et les combattre de manière à y entrer avec eux; ou enfin, les attendre entre cette rivière et le Mincio pour leur livrer bataille.

Ce dernier parti eût été peut-être le plus convenable vu l'état de dispersion des Français en Italie, puisqu'il donnait les moyens à Schérer de choisir son champ de bataille; mais il était contraire aux ordres précis du Directoire. D'ailleurs, il eût laissé aux Impériaux les avantages de l'initiative, et le temps d'attendre, sinon le corps russe de Suwarof, du moins les divisions Ott et Zoph, et de porter ainsi leur armée à 80 mille combattans; circonstance qui n'eût laissé aucun doute sur la perte de l'Italie. Il ne restait donc réellement de choix qu'entre les deux premiers partis.

La ligne de l'Adige est maintenant trop connue, pour qu'il soit nécessaire d'en donner une nouvelle description. Il suffira de rappeler que les châteaux de Vérone sont adossés à des montagnes à pic, qui se rattachent au Mont-Molare, et qu'une armée ne saurait passer du pays vénitien dans le Tyrol et la vallée de l'Adige, sans traverser cette ville, ou sans rétrograder par Bassano dans les gorges de la Brenta. Vérone, partagé par l'Adige en deux parties, était à l'abri d'un coup de main, et donnait quatre ponts sur ce fleuve. Legnago, à 10 lieues plus bas, avait également une bonne tête de pont (1).

Difficultés d'une entreprise sur Vérone.

Cette situation topographique était entièrement à l'avantage des Impériaux; car, en se plaçant en bataille entre Vérone et Legnago, ils pouvaient, dans 24 heures, déboucher à volonté par leur droite ou par leur gauche. Si le général Schérer voulait passer l'Adige à l'ouest de Vérone, il venait se morfondre dans le cul-de-sac formé par cette ville, à moins qu'un petit corps autrichien sortant de la place à sa rencontre, ne lui offrît l'occasion de l'attaquer avec la masse de ses forces, et d'y entrer pêle-mêle avec lui;

(1) Consultez pour l'ensemble la carte générale en 4 feuilles, et pour les détails la carte de marches, n° 23. Déjà surchargée par les mouvemens de 1796, il a été impossible d'y tracer ceux de 1799; mais on les suivra facilement.

autrement il aurait fallu l'emporter de vive force : entreprise trop chanceuse pour qu'on osât y songer, à la vue d'une armée égale en nombre.

Une attaque de front sur Vérone par la rive droite dépendait de la position que prendraient les Autrichiens. Elle eût été infructueuse, s'ils avaient appuyé leur ligne; la droite à cette ville et la gauche vers le coude de l'Adige à Ste.-Catherine, en ayant soin de jeter plusieurs ponts à l'extrémité de l'anse de San-Pancrazio, et de couvrir Vérone par une forte avant-garde. La seule chance probable de succès reposait, comme dans la première hypothèse, sur l'emploi fautif des masses ennemies. Si Kray avait commis la faute de les diviser et de placer une division seule devant Vérone, il y aurait eu moyen de la battre et d'entrer dans la place pêle-mêle avec elle : or cette supposition, pour être dans le cercle des choses possibles, n'en était guère plus probable.

Danger d'une attaque sur Legnago ou Albaredo.

Dans le cas où l'armée française eût passé entre Legnago et Vérone vers Albaredo, elle eût butté de front contre une ligne formidable, et laissé ses flancs en prise à l'ennemi, libre de déboucher de ces deux places et de détruire ses ponts. Enfin, en passant entre Legnago et le Pô, le danger devenait plus grand encore; vu qu'elle se plaçait entre l'armée impériale et la

mer Adriatique, où l'on n'eût pas manqué de la culbuter au moindre revers.

Le véritable remède à tous ces inconvéniens, était donc d'assurer à l'armée française une supériorité marquée au début de la campagne, en concentrant les troupes disséminées si mal à propos dans toute l'Italie. Cette précaution ayant été négligée, Schérer ne sut trop à quelle résolution s'arrêter. Il avait eu d'abord l'intention de rejeter l'ennemi au-delà de l'Adige, de passer ce fleuve et de tourner Vérone; mais de faux avis lui ayant donné à croire que le gros des troupes impériales se trouvait campé entre cette place et le lac de Garda, derrière des retranchemens dont la renommée exagérait encore la force et l'étendue, il résolut d'attaquer cette position, sauf ensuite à franchir le fleuve lorsqu'il aurait déposté l'ennemi. Projet arrêté par Schérer.

Les trois divisions de gauche, aux ordres des généraux Serrurier, Delmas et Grenier, furent destinées à cette opération. On avait si peu de notions sur l'emplacement des Autrichiens, qu'on supposait leur gros à Rivoli. En conséquence, la première de ces divisions, côtoyant les bords du lac de Garda jusqu'à Lacise, devait descendre par la route de Bardolino sur Incassi, pour agir de concert avec la seconde, qui marchait par Compara à Campo-Reggio; la troisième se portant sur Bussolengo, aurait re-

joint les deux premières, afin de les aider à pousser les Autrichiens au-delà des hauteurs de la Corona. Moreau avec les divisions Hatry et Victor, devait faire diversion en inquiétant Vérone. A l'extrême droite, Montrichard eut la mission de s'avancer contre Legnago après avoir laissé quelques troupes à Cerea, de masquer cette place et de s'étendre le long de l'Adige vers la gauche, pour observer les mouvemens de l'ennemi, communiquer avec Moreau, et jeter un pont sur le fleuve quand il en recevrait l'ordre.

Dispositions de Kray.

Au premier avis des mouvemens des Français, Kray s'imagina que leurs principales forces allaient attaquer Vérone. Il se rendit en toute hâte de Padoue à Bevilaqua, pour concerter avec les généraux Frœlich et Mercantin une attaque de Legnago sur le flanc droit des républicains, et il expédia à Klénau l'ordre de remonter l'Adige, pour culbuter la colonne que Schérer détacherait contre ce point même.

Ainsi, de part et d'autre, les généraux en chef, opérant sur des rapports inexacts et de faux calculs, couraient comme s'ils eussent voulu s'éviter réciproquement. Schérer cherchait les Autrichiens vers Pastrengo et le lac de Garde, et Kray espérait rencontrer le gros des Français sur le Bas-Adige. Le général Chasteler qui reçut dans la matinée même sa commission de chef de

l'état-major, ne put s'empêcher de blâmer la disposition un peu hasardée, qui faisait engager ainsi l'armée impériale en deux grands corps, séparés à ce qu'il croyait par toute la masse de l'armée française; mais le combat étant engagé, il n'y avait plus moyen de changer ces mesures.

Le 26 mars, à trois heures du matin, l'aile gauche des républicains se mit en mouvement. La flottille du lac de Garda avait mis à la voile de Peschiera dans la nuit, pour seconder les opérations de Serrurier.

La 18e légère, formant l'avant-garde de sa division, repoussa les Autrichiens de Lacise jusqu'à Bardolino, où, protégés par une douzaine de chaloupes canonnières, ils essayèrent un instant de tenir. Mais la flottille française serrant la côte, donna le signal de chasser et de combattre. Les chaloupes ennemies écrasées par l'artillerie républicaine, prirent le large. L'infanterie autrichienne abandonnée à elle-même, fut bientôt culbutée; et tandis que les retranchemens de San-Fermo et les hauteurs d'Incasi étaient emportés au pas de charge par la 18e et les Piémontais, la flottille dirigeant sa course au Nord, nettoya la rive orientale du lac de Garda jusqu'à Malsesena, où l'escadrille impériale se réfugia, ainsi que tous les postes qui ne purent gagner les hauteurs de Camalsino. Serrurier, n'ayant devant lui que les détache-

La gauche des Français force le camp de Pastrengo.

mens du colonel Leczeny, n'eut pour ainsi dire qu'à suivre son avant-garde l'arme au bras, et alla s'établir à Rivoli.

Sur ces entrefaites, le général en chef attaquait avec les divisions Delmas et Grenier, le cordon qui couvrait le camp retranché de Pastrengo. L'avant-garde de la première, commandée par le général Grandjean, se porta sur les hauteurs de ce village, défendues par un triple rang de retranchemens garnis d'artillerie, mais non achevés, et les enleva avec une valeur peu commune. La brigade Dalesme éprouva plus de résistance sur les hauteurs de Palazzuolo, où les régimens de Jordis et de Jellachich, renforcés par 3 bataillons venus de Vérone, repoussèrent les Français au fur et à mesure qu'ils couronnaient le plateau. Une mêlée complète s'engagea alors sur ce point. En vain Delmas, furieux de voir la victoire lui échapper, se jeta quoique blessé au milieu des combattans, à la tête d'une poignée de braves; il allait succomber quand Grenier débouchant sur Palazzuolo, changea la face des affaires.

La brigade Elsnitz est culbutée sur Polo.

Ce dernier avait exécuté son mouvement sur Bussolengo. Sa première brigade, après avoir chassé les coureurs autrichiens, s'établit sur l'Adige : la seconde marchant sur le flanc gauche de la position retranchée, y arriva au moment où les troupes de Delmas étaient pressées par

Elsnitz, et leur facilita ainsi les moyens de reprendre l'offensive. Dès-lors, les Autrichiens ne songèrent plus qu'à la retraite; assaillis de toutes parts, ils furent culbutés dans la vallée de l'Adige, et poursuivis la baïonnette dans les reins, sur les ponts de Polo, qu'ils parvinrent pourtant à couper. Le général Elsnitz ne put les rallier qu'à Barona, à moitié chemin de Vérone.

Cet avantage fut remporté à huit heures du matin. Les Impériaux perdirent sur ce point 12 pièces de canon et 1,500 prisonniers.

Au centre, sous Vérone, le combat s'était engagé plus tard. Kaim instruit de l'attaque par la forte canonnade que l'on entendait du côté du lac de Garda, prit une ligne plus resserrée, appuyée à l'Adige. Le général Liptay occupait, comme avant-postes, Tomba et Tombetta, Santa-Lucia, San-Massimo, Croce-Bianca et Chieva, à une demi-lieue de Vérone, avec 2 compagnies de chasseurs, 3 bataillons, 6 escadrons, et une artillerie nombreuse : une petite réserve de 2 bataillons et 2 escadrons formait un premier échelon sur le glacis de la place; enfin, 6 bataillons et 11 escadrons s'établirent aux portes Neuve et de San-Zeno.

Combats devant Vérone.

L'avant-garde de Victor rejeta les postes de Liptay sur Santa-Lucia, où se trouvait le gros de sa brigade. La légion polonaise qui l'aborda sans hésiter, ébranlée par le feu vif de l'ennemi,

La division Victor enfonce Liptay.

lâcha pied; et le 15[e] régiment de chasseurs qui la soutenait, chargé par les hussards impériaux, fut repoussé avec perte. Ces troupes avaient peine à se rallier, quand la division se déploya à leur gauche. Aussitôt la brigade Pigeon marcha sur Santa-Lucia, baïonnettes croisées. La résistance de Liptay, quoique vigoureuse, ne laissa pas le temps à la faible réserve qu'il avait derrière lui de le secourir, il fut accablé. Ce général lui-même fut blessé, le régiment de Furstemberg presque détruit, et les canonniers tués sur leurs pièces. Le général Minckwitz accouru trop tard avec la réserve postée sur le glacis, éprouva le même sort. En vain sa cavalerie essaya de protéger la retraite ; elle fut culbutée sur la Porte-Neuve par le 15[e] de chasseurs, qui vengea ainsi l'échec qu'il venait d'essuyer devant Santa-Lucia.

Succès de Hatry.

Cette attaque fut puissamment secondée par la division Hatry, laquelle, après s'être emparée de Roviga, vint se former sur le prolongement de la division Victor, alors placée le long du rideau en avant de Santa-Lucia, qui commande la plaine de Vérone. Elle n'y demeura pas long-temps inactive, la brigade Chambarlhac, appuyée par celle de Pigeon, se porta bientôt vers San-Massimo et força les avant-postes ennemis, quoique protégés par une artillerie bien servie, à se retirer sur Vérone.

A la vue des progrès des Français, Kaim, craignant d'être assailli dans cette place, fit sortir toutes les troupes qui s'y trouvaient, et ordonna une attaque de front sur San-Massimo, pendant qu'il cherchait à déborder les républicains par les ailes. Cette manoeuvre ne lui réussit pas, quoique la route de Peschiera fût découverte du côté de Chieva; car il n'avait pas assez de forces pour agir des deux côtés à la fois. Moreau, qui s'aperçut de son dessein, plaça aussitôt un bataillon en potence sur le flanc gauche de Victor, pour s'opposer aux colonnes qui cherchaient à pénétrer par Croce-Bianca. A l'extrémité opposée, les Impériaux n'eurent pas plus de succès. La 21[e] de ligne et les dragons piémontais allèrent à la rencontre du régiment de Levenehr, qui débouchait de Tomba, et le repoussèrent. Kaim débouche de Vérone.

Un général plus résolu que Schérer, eût tiré bon parti de ce succès inespéré. Puisque les brigades Gottesheim et Elsnitz étaient en déroute dans la vallée de l'Adige, il suffisait de laisser à Serrurier le soin de couvrir la route de Castel-Novo; les deux autres divisions de l'aile gauche auraient bien pu entreprendre un passage à Polo, en vue de poursuivre les fuyards, et de tâcher d'entrer pêle-mêle avec eux dans Vérone par la rive gauche, tandis que Moreau tenait en échec le corps principal au pied du glacis sur la *rive droite*. Mais la rupture des ponts, qu'il était

facile de réparer en trois ou quatre heures, et une circonspection poussée à l'excès, lui firent perdre l'occasion de signaler l'ouverture de la campagne par une victoire éclatante.

Les Impériaux attaquent impétueusement San-Massimo.

Les Autrichiens, profitant de sa mollesse, renouvelèrent l'après-midi une attaque sur Santa-Lucia et San-Massimo, qui fut à la vérité repoussée, mais qui consuma un temps précieux. Kaim mit une opiniâtreté inconcevable à se loger à San-Massimo, où il épuisa toutes ses ressources. Ce poste fut pris et repris en dix heures de combat, jusqu'à sept fois, et souvent à la baïonnette. Le général autrichien ne l'abandonna qu'à la nuit après y avoir été blessé. Les troupes de Victor, et la 1re légion helvétique, se couvrirent de gloire dans ces différens chocs, non moins honorables pour les armes autrichiennes.

Kray accable la droite des Français vers Legnago.

Pendant que Schérer, victorieux sur sa gauche et son centre, renonçait à tirer aucun fruit de ses premiers succès; Kray donnait tous ses soins à la conduite d'une entreprise secondaire contre la division Montrichard, dont l'avant-garde canonnait déjà Legnago. La brigade Vigne occupait Anghiari, et se trouvait disséminée pour observer le cours de l'Adige jusqu'à Albaredo. Le général Montrichard attendait avec celle de Gardanne son équipage de pont à San-Pietro, lorsque vers quatre heures après-midi, la divi-

sion Frœlich déboucha de Legnago en trois colonnes, sur San-Pietro, Gallo et Anghiari. La dernière suivait la digue, protégée par le feu de la place et celui de deux batteries. La division Mercantin, placée à une portée de canon de Legnago, sur la rive gauche de l'Adige, servait de réserve à ces colonnes d'attaque, qui employaient sans cela 12 bataillons et 8 escadrons (11 mille hommes).

La première hésita quelque temps à s'avancer sur la chaussée enfilée par les feux des Français; mais lorsque ses tirailleurs furent maîtres des haies et des fossés qui entourent San-Pietro, elle marcha contre la brigade Gardanne, baïonnettes croisées; lui enleva 5 pièces de canon, et la repoussa dans le village. Montrichard concentra alors ses forces derrière un large fossé, et s'y défendit assez long-temps; cependant la seconde colonne de Frœlich ayant tourné ce nouvel obstacle, pénétra dans le village par le côté opposé. Les Français forcés de faire face de toutes parts, furent expulsés de ce poste, nonobstant leur valeur, avec perte de 3 pièces de canon. Vigne n'avait pas été plus heureux à Anghiari; frappé mortellement dès le commencement de l'action, ainsi que son adjudant-général Latasche, il laissa sa brigade aux prises avec un ennemi supérieur. Aussi fut-elle culbutée, acculée à un défilé, et poussée dans le plus grand désordre

derrière le Menago, par la troisième colonne. La cavalerie française embarrassée dans ce pays coupé, se vit accablée sans pouvoir combattre, une partie de l'artillerie parquée dans un mauvais terrain, y resta.

Positions à la fin de la journée.

La nuit mit fin au combat sur toute la ligne. La division Serrurier, maîtresse de Rivoli, poussa des partis sur la Corona; les troupes du général Delmas campèrent à Polo, gardant les ponts sur la rive gauche de l'Adige; la division Grenier prit poste sur les hauteurs de Pastrengo; les deux divisions du centre s'établirent le long du rideau qui commande le vallon de Vérone; enfin, la droite sous Montrichard passa la nuit derrière Torre, route de Mantoue.

Le baron de Kray de son côté, ayant appris à Legnago l'échec essuyé par sa droite, partit sur-le-champ pour Vérone, avec la division Mercantin qui n'avait pas été engagée. Le général Frœlich, bivouaqué en avant d'Anghiari, eut ordre de repasser l'Adige le lendemain; et Zoph, encore éloigné de trois journées, dut accélérer sa marche pour prendre part aux coups qui allaient se porter.

Résultats de cette bataille.

Les trophées et les pertes de cette journée furent inégalement partagés. Les Français avouèrent une perte de 800 hommes tués et de 2,200 blessés; en ajoutant les prisonniers, on peut la porter en tout à 4 mille hommes; ils prirent 2

drapeaux, 12 pièces de canon, et 2 ponts sur l'Adige. Les Autrichiens eurent 962 hommes tués, 3,261 blessés, et au-delà de 3 mille prisonniers.

On voit combien les dispositions du général Schérer avaient été mal calculées. Dans la supposition que les forces principales de l'ennemi fussent à Bussolengo, c'était une faute impardonnable d'envoyer 10 mille hommes sur Legnago; car dans cette hypothèse ils y semblaient inutiles, et devaient s'y trouver compromis; mais c'en fut une bien plus grave, lorsqu'après la prise du camp de Pastrengo et des ponts de Polo, il dissémina ses forces à Rivoli, à Bussolengo, devant Vérone et Legnago, au lieu de rassembler sur-le-champ les trois divisions de gauche, pour harceler sans relâche la brigade Elsnitz sur la rive gauche de l'Adige. Le centre aurait dû appuyer ce mouvement, de concert avec la division Montrichard, qu'il eût été convenable de placer à portée de masquer Vérone, au lieu de la compromettre sans utilité sous Legnago. Qui doute qu'avec de telles dispositions, les 5 mille Autrichiens réfugiés à Barona n'eussent été défaits aux portes de Vérone, et n'eussent entraîné sa chute?

Le lendemain 27 mars au matin, les divisions Kaim et Hohenzollern, qui avaient bivouaqué sur les glacis de Vérone, se trouvant trop

Kray rassemble ses troupes derrière Vérone.

exposées au feu des troupes de Moreau, y rentrèrent. On plaça la dernière dans la ville et autour de ses murs. L'autre qui avait le plus souffert prit poste au revers des hauteurs, de manière à couvrir la route de Trente, et à soutenir le général Elsnitz. Kray, renonçant à poursuivre ses succès contre la droite des républicains, accourut lui-même à Vérone avec les divisions Mercantin et Frœlich, plaça la première à St.-Michel du côté de Caldiéro, et confia toute la défense du Bas-Adige à 3 bataillons seulement.

Cette concentration des forces autrichiennes indiquait assez que le projet du baron de Kray était de déboucher de Vérone. La position de Schérer n'offrait guère de chances de succès; mais, enfin, puisqu'il se trouvait dans la nécessité d'agir, pourquoi tardait il à passer l'Adige sur les ponts de Polo, mis en état depuis la veille? Moreau, convaincu que c'était le seul parti à prendre, lui proposa le 27 mars au matin cette opération, et sans attendre sa réponse, se mit en marche vers Bussolengo avec les divisions Hatry et Victor, donnant l'ordre au général Montrichard de venir masquer Vérone avec sa brigade de gauche, et de porter l'autre à Isola-della-Scala, pour éclairer Nogara et la route de Legnago.

Irrésolution de Schérer.

Schérer, non content d'avoir perdu la soirée du 26 mars, passa encore les deux journées sui-

vantes dans une complète irrésolution. Agité tour à tour par des craintes puériles, et des projets impraticables, tout en s'occupant à fortifier les ponts de Pòlo, il se berçait de l'espoir de tourner Vérone par les montagnes, bien qu'il n'y eût pas de chemin transversal. En effet, toute l'importance de Vérone dans les opérations de Bonaparte était provenue de ce qu'elle ferme précisément les communications directes entre le Tyrol et les états de Venise. Le général en chef ignorait, dit-on, une particularité aussi connue, quoique son état-major fourmillât d'officiers qui avaient fait la campagne de 1796, et que l'arme du génie y fût encore commandée par le général Chasseloup, qui avait acquis dès-lors une certaine réputation.

Voulant enfin fixer ses irrésolutions, il convoqua un conseil de guerre le 29 mars. Les généraux qui y furent appelés, se récrièrent unanimement sur la négligence avec laquelle on avait laissé perdre les fruits de la journée du 26, et donné à l'ennemi les moyens de réparer ses échecs, ou de prendre l'offensive à son tour. Le vœu général se prononça pour un prompt passage de l'Adige. Ce fut alors seulement qu'au grand scandale du conseil, le colonel du génie Maubert déclara que le plan dont on s'occupait *depuis quatre* jours était inexécutable, attendu *qu'il n'y* avait point de chemin qui pût conduire

Il assemble un conseil de guerre.



l'armée dans les plaines au-delà de Vérone, sans traverser la ville. Toute illusion s'évanouit; et il fallut aviser aux moyens d'atteindre l'ennemi sur un point plus accessible.

Nous partageons l'opinion que, dans l'état actuel des choses, l'on n'aurait pu suivre sans témérité l'exécution d'un plan qui avait été si mal conduit. On dut regretter alors d'avoir tâtonné de la sorte dans la journée du 26, au moment où Kray débouchait de Legnago; on aurait sans doute réussi à emporter Vérone, car le désordre régnait autant dans la place, que dans la division Kaim et la brigade Elsnitz. Mais le seul instant favorable pour exécuter un semblable coup de main était passé, les montagnes escarpées qu'on voulait franchir se trouvaient couronnées d'infanterie, Frœlich et Mercantin victorieux campaient à portée, et il n'y avait rien à espérer.

On veut imiter la manœuvre de Bonaparte à Arcole.

Le conseil décida donc qu'on descendrait entre Vérone et Legnago, pour tenter le passage de l'Adige, soit à Ronco, soit à Albaredo. On se rappelait le succès qu'une telle manœuvre avait procuré à Bonaparte à la bataille d'Arcole, mais les circonstances étaient bien différentes, puisqu'alors il possédait Vérone et Legnago. Nous avons déjà dit combien cette opération était dangereuse sur le front d'une armée actuellement maîtresse de ces deux places. Les troupes de Kray massées sous la première, venaient d'être

renforcées par la division Zoph forte d'environ 5 mille hommes, et la brigade St.-Julien qui s'avançait également par la vallée de Roveredo sur Rivoli, allait aussi entrer en ligne.

Nouveau projet du général français.

A cette réunion de forces, Schérer pouvait opposer 40 mille combattans; mais il eût fallu tout le génie d'un grand capitaine pour rétablir l'équilibre des chances. Loin d'en faire preuve, le général français conçut le singulier projet d'exécuter une contre-marche, pour porter deux divisions de son aile gauche à l'extrême droite, en passant derrière le centre, ne calculant ni la perte de temps ni la fatigue que cela occasionnerait aux troupes. Pour faire prendre le change sur cette opération, il imagina de faire remonter l'Adige à 1,500 hommes de la division Victor, qui firent mine de relever les postes de Delmas. Le soin de masquer cette manœuvre fut confié à Moreau; et Serrurier dut en assurer l'exécution, en passant sur la gauche de l'Adige, à Polo, pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi.

Il est assez difficile de juger quel intérêt pouvait avoir Schérer à compromettre ainsi une division, pour attirer son adversaire sur le point où il devait craindre qu'il se portât; car en allant se promener à Ronco, tandis que Kray se rapprochait de Bussolengo, c'était lui livrer les communications directes de l'armée avec la ligne

persiste à passer l'Adige au centre.

son plan, et se contenta d'appeler à lui la division battue, pour la placer derrière son centre vers Bovolone : cependant, si le projet de passer l'Adige vers Albaredo était déjà par lui-même très dangereux, il devenait téméraire après cet événement. L'armée quittait sans raison les positions avantageuses qu'elle occupait au pied du Montebaldo, pour s'enfoncer entre le Pô et l'Adige, dans une contrée marécageuse et dépourvue de grandes communications vers le but où l'on prétendait arriver. Le général français, loin de diminuer ses embarras, crut faire merveille en intervertissant son ordre de bataille; la division Hatry destinée à former l'extrême gauche à Olmo, s'égara, et, après avoir marché 15 heures, revint heureusement peut-être, à Azzano (1). Montrichard passa Magnano, Victor fut d'abord porté à Mazzagato, Delmas et Grenier allèrent prendre l'extrême droite vers Sanguinetto et Isola-Porcarizza; les troupes se promenèrent sur toute la ligne sans rime ni raison, pour opérer un changement de front contraire à toutes les règles de la tactique, puisqu'on tournait en quelque sorte le dos à l'ennemi. Ces mouvemens parurent d'autant plus extraordinaires, qu'on ne pouvait ignorer le rassemblement

(1) La carte de Dalbe indique deux Olmo, l'un près de Ronco; l'autre vers Magnano, ce qui causa sans doute ce malentendu.

Trente, culbuta du premier choc le détachement de Garreau, dont la fuite causa la plus vive impression aux troupes de Mayer, au moment où elles se mettaient en mesure de se défendre sur les hauteurs.

La lutte en effet n'était pas égale, 6 mille Français assaillis par 15 mille Autrichiens, sous la conduite d'un de leurs plus braves généraux, devaient essuyer une défaite certaine. Serrurier ayant donné l'ordre de la retraite, elle s'effectua avec trop de précipitation; les colonnes impériales qui côtoyaient les montagnes n'éprouvant aucune résistance, Kray s'avança avec d'autant plus de chaleur sur la chaussée. Vainement l'artillerie placée à Bussolengo sur la rive droite de l'Adige, rivalisa avec la cavalerie sur l'autre rive, pour ralentir ses progrès. Les bataillons de grenadiers de Weber et Fiquelmont prévinrent les républicains aux ponts, franchirent les abatis, et se fussent rendus maîtres des ponts, si l'on n'avait pris le parti de les couler. Trois cents hommes de la 18e légère, enveloppés par les Autrichiens, se firent jour, et allèrent repasser l'Adige à Rivoli, sur des nacelles. Une colonne de 800 hommes, moins heureuse, fut obligée de mettre bas les armes. Cette échauffourée coûta à la division Serrurier 1,500 hommes tués ou prisonniers.

Kray le repousse avec force.

Malgré cet échec, Schérer ne changea rien à

Schérer

Klénau détachée sur le Bas-Pô, jetait des partis jusqu'aux portes de Ferrare.

A peine Schérer eut-il abandonné ses positions entre Peschiera et l'Adige, que le comte de Hohenzollern poussa ses avant-gardes sur Villafranca et Castel-Novo, et se mit en communication avec St.-Julien, qui s'était dirigé sur Camalsino. A l'approche de ces forces, la flottille républicaine qui devait dominer le lac de Garda, ne trouva de refuge que dans Peschiera, et cette place même se vit soudain exposée aux insultes des partis ennemis.

Kray s'avance sur Villafranca.

Cet état de choses rendait la concentration de l'armée française sur le Tartaro de plus en plus urgente; car Schérer n'avait déjà plus à opposer aux Impériaux que les deux divisions de sa gauche, quand Kray débouchant le 2 avril de Vérone, avec les divisions Kaim, Zoph et Mercantin, vint prendre position entre Santa-Lucia et Tomba, attira à lui le corps de Hohenzollern, et plaça ses avant-postes à Villafranca, Alpo et Scudo-Orlando, sur le flanc des divisions Hatry et Montrichard. (*Voyez Pl. XXIII.*)

Moreau détermine Schérer à se concentrer devant Vérone.

Alors seulement, et sur les avis réitérés de Moreau, Schérer se détermine à rapprocher son armée de la gauche. L'ordre est donné au général Victor de prendre la droite des divisions Montrichard et Hatry; en même temps qu'on prescrit à Serrurier de quitter Bovolone, pour

reprendre son premier ordre de bataille en marchant à Vigasio; enfin Delmas et Grenier doivent revenir de Sanguinetto et d'Isola-Porcarizza, pour se lier à la position vers Buttapreda.

Quoique la distance à parcourir ne fût que de 8 à 10 lieues, les pluies avaient tellement gâté les chemins, que l'aile gauche risquait d'être écrasée avant l'arrivée des trois divisions de la droite. Aussi, Grenier et Delmas forcèrent-ils de marche pour joindre le gros de l'armée : ils seraient néanmoins arrivés trop tard, si Kray avait attaqué le 4 avril comme il le pouvait. Dès le 2 il avait réuni 45 mille hommes entre Villafranca et Tomba; s'il en eût aussitôt dirigé 20 mille sur Azzano ou Buttapreda, et 25 mille sur Pozzo et Valèse, c'en était fait de la division Hatry, comme de celle de Montrichard; et Schérer eût été perdu dans les boues du Menago.

Trop heureux qu'on le laissât sortir de ce mauvais pas, mais toujours mal informé des mouvemens de l'ennemi, Schérer supposant que ses forces étaient à Sonna et à Somma-Campagna, prescrivit à Moreau de se diriger sur ces points, tandis que Serrurier se porterait vers Villafranca, que l'on croyait occupé par un corps de 7 à 8 mille hommes; le général en chef se réservait de donner des ordres ultérieurs à ces trois divisions, lorsqu'elles auraient réussi dans leurs premières tentatives. Delmas devait

Projet pour attaquer Kray.

remplacer à Buttapreda les troupes de Montrichard, et se porter ensuite à Dossobono, pour soutenir l'attaque de Moreau, ou seconder au besoin les divisions Victor et Grenier. Ces deux dernières eurent ordre de marcher sur San-Giacomo, d'appuyer leur droite à l'Adige et leur gauche à San-Massimo : leur objet était d'empêcher l'ennemi de déboucher de Vérone, et de couper la retraite à tout ce qui en sortirait. L'attaque fut fixée à six heures du matin. Quarante-sept bataillons et 60 escadrons, formant un total de 40,594 combattans, dont 6,750 de cavalerie, devaient y concourir.

Il marche lui-même au-devant des Français

Comme l'avait annoncé Moreau (1), les Autrichiens marchaient pour attaquer l'armée française au moment où celle-ci s'ébranlait pour les prévenir, de sorte que Schérer, qui voulait combattre au-delà du Tartaro, se trouva engagé malgré lui, sur un champ de bataille fortement accidenté, et peu favorable à l'ensemble de ses manœuvres. En effet, Kray ayant entrevu la possibilité de repousser les républicains derrière le Mincio, et peut-être même de les couper de Mantoue, avait formé son plan dès le 3 avril, pour l'exécuter le surlendemain. Le général Mercantin, avec 6 bataillons et 6 escadrons, reçut

(1) Moreau avait été instruit des mouvemens de Kray, par le chef de bataillon Guilleminot, envoyé en parlementaire à Vérone.

ordre de suivre le chemin de Pozzo, pour prendre ce village à revers, et attaquer l'aile droite des Français. La seconde colonne, conduite par Kaim, composée de 7 bataillons et 2 escadrons, devait déboucher par le chemin de Ca-di-Davi vers Magnano, pour y combattre le centre. Le général Zoph, avec la troisième, forte de 8 bataillons et 2 escadrons, s'acheminant par Dossobono et Castel-d'Azzano, eut l'instruction de se diriger contre l'aile gauche. Enfin, Frœlich, avec 13 bataillons et 6 escadrons, devait suivre la direction de la seconde colonne et former réserve.

Le comte de Hohenzollern, avec 12 bataillons et autant d'escadrons, eut la mission de se porter par Villafranca sur Povegliano et Isolata, pour observer la route de Mantoue. A l'extrémité opposée, 4 bataillons de la garnison de Vérone, durent manœuvrer par San-Giovani sur Zevio, pour inquiéter la communication des Français avec leur droite, qu'on supposait encore dans la direction d'Isola-Porcarizza. L'on détacha en outre 2 bataillons et 200 chevaux à Albaredo, pour inquiéter leur flanc droit, et l'on y établit des batteries de gros calibre.

La colonne directrice du général Kaim devait commencer l'attaque. On indiqua à toutes le camp de Vérone comme point de ralliement; et on les informa qu'en cas de succès on appuye-

rait à droite sur Isola-della-Scala, afin de rejeter les Français derrière le Tartaro. Le total des troupes qui, d'après ces dispositions, étaient destinées à entrer en action, non compris l'artillerie et plusieurs corps détachés, s'élevait à 45 mille, dont 4,800 de cavalerie (1).

Il est facile de s'apercevoir, à la direction divergente de ses colonnes d'attaque, que Kray était aussi mal informé de la position des Français, que Schérer de la sienne : ainsi, malgré les dispositions de leurs chefs, les deux armées allaient s'entrechoquer sans ordre, sur un terrain où elles ne s'attendaient pas à se rencontrer.

Topographie du champ de bataille.

Avant d'entreprendre le récit de cette bataille, qui eut des conséquences si funestes pour l'armée française, qu'il nous soit permis de jeter un regard sur les environs de Vérone.

La partie de cette place renfermée dans la

---

(1) Les forces des deux partis se trouvèrent en présence dans les proportions suivantes :

GAUCHE.	Serrurier . .	6,550	Hohenzollern . .	Environ 11,000
	Hatry	6,514	St.-Julien	
	Montrichard.	6,520	Zoph	6,000
CENTRE.	Delmas. . . .	6,536	Kaim.	6,500
DROITE.	Victor. . . .	7,010	Frœlich.	10,000
	Grenier . . .	7,460	Mercantin.	7,000
			Szenassy	3,000
			Détachement d'Albaredo et Legnago.	3,000
	TOTAL. . . .	40,590	TOTAL. . . .	46,500

presqu'île de l'Adige, est environnée sur la rive droite de ce fleuve, d'une plaine qui s'étend depuis le pied du Montebaldo jusqu'à Villafranca, Azzano, Magnano, San-Giacomo, et au-delà. La partie supérieure de cette plaine se compose d'un terrain légèrement ondulé, planté par-ci par-là d'arbres fruitiers et de vignes, et dont l'œil peut découvrir tous les plis. Le sol pierreux a permis de clorre presque toutes les propriétés, de murs en pierres sèches : ce qui forme autour des villages, d'ailleurs très-rapprochés, de véritables labyrinthes très-propres aux chicanes défensives. Au sud de Magnano, le terrain plus bas, donne naissance à une infinité de petits ruisseaux qui vont se jeter dans le Tartaro et le Menago. Ici la plaine est coupée d'une multitude de fossés et de canaux d'irrigation, dont les bords sont maintenus par des digues. Les déploiemens y sont difficiles, pour ne pas dire impossibles; la cavalerie y est plus embarrassante qu'utile, et pour la première fois de cette guerre, les Français en avaient plus que leurs ennemis.

Le 5 avril, les deux armées s'ébranlèrent, et le combat s'engagea vers onze heures. Les divisions Victor et Grenier rencontrèrent la colonne Mercantin entre Raldon et San-Giovani-Lupatolo : la partie était trop inégale pour que celui-ci pût résister; le régiment de Wartensleben

La droite des Français accable Mercantin.

qui reçut le premier choc, fut presque détruit: celui de Preiss qui lui succéda, perdit 2 pièces de canon et fut mis en déroute. Mercantin s'avança alors à la tête des chevau-légers de Levenehr; mais la cavalerie française soutenue par son artillerie légère, lui fit rebrousser chemin dans le plus grand désordre. Le général autrichien chercha en vain à rallier ses troupes, il tomba blessé à mort et sa chute détermina la fuite des plus braves. Débarrassée par ce coup de vigueur, l'aile droite des républicains poursuivit son chemin sur San-Giovani et Tomba, sans s'embarrasser des partis de cavalerie qui se glissaient entre elle et la division Delmas.

Kaim pénètre vers Buttapreda.

Par suite du mouvement général que les Français opéraient de droite à gauche, Moreau ne pouvait sans danger faire quitter à Montrichard le camp de Buttapreda pour le diriger sur Scudo-Orlando, avant que Delmas, qui était en marche depuis dix heures du soir, ne fût entré en ligne pour le remplacer. Cependant la journée s'avançait, et il devenait urgent d'agir sur Alpo pour seconder Serrurier, car c'était là où l'on supposait une grande partie des forces ennemies. Moreau se mit donc en marche pour tenir tête à la colonne de Zoph; en sorte que celle de Kaim ne rencontrant personne à Magnano, s'avança sur Buttapreda. Les Autrichiens se trouvèrent ainsi, en même temps, sur les derrières de Montri-

chard et sur le front de Delmas, dont la troupe, excédée de fatigue par une marche de nuit, dans des terres délayées, n'avait pu atteindre assez tôt le point qui lui avait été marqué.

Cette position formant un saillant sur le centre, précisément en face de la partie faible de l'armée française, aurait procuré les plus grands avantages aux Impériaux, si leur ligne n'avait pas été aussi étendue, et leurs forces trop disséminées. Mais la nouvelle de la défaite de Mercantin ayant appelé Kray sur la gauche, avec la réserve de Frœlich, Kaim, livré à ses propres forces, ne put rien entreprendre de décisif. Delmas manœuvra si habilement avec son avant-garde qu'il parvint à le tenir en échec jusqu'à l'arrivée du reste de sa division. De son côté Moreau, qui marchait sur deux lignes, instruit de l'apparition de l'ennemi sur ses derrières, ordonna à la droite de Montrichard de changer de front pour faire face à Buttapreda, et continua avec les 3 autres brigades, à se porter sur le chemin de Vérone, au devant de la colonne Zoph, qui débouchait vers Azzano.

Il est contenu par Moreau et Delmas.

A l'extrême gauche, la division Serrurier, retardée dans sa marche par l'artillerie de la division Hatry, n'était point encore arrivée à la hauteur d'Isolalta, qu'occupait déjà l'avant-garde de Hohenzollern. Malgré ce double contre-temps, vers une heure l'armée républicaine

Etat des affaires à une heure.

avait encore l'offensive partout, et ses divisions allaient bientôt combattre assez près les unes des autres, pour se prêter un mutuel appui.

Cependant, les progrès de Victor et de Grenier étaient jusque-là les plus marqués. Après s'être emparés de San-Giovani, ils poursuivent les Autrichiens jusqu'à Tomba. Mais ceux-ci y ayant trouvé le détachement de la garnison de Vérone, qui devait marcher sur San-Giovani, parviennent, à l'aide de ces 4 bataillons frais, à se reformer et à les arrêter.

Au centre, le village de Buttapreda, quoique vaillamment défendu par les Autrichiens, venait d'être enlevé par la division Delmas, secondée par une des brigades de Moreau. En vain, pour s'en ressaisir, le général Kaim employa ses réserves: toutes ses attaques échouèrent; et dans la dernière encore, un bataillon de grenadiers hongrois s'étant avancé avec trop de confiance, fut pris en entier avec six pièces qui battaient le flanc de la division.

Succès des Français à la gauche.

A la gauche, Moreau s'avançait avec mesure contre Vérone. Bien que la division Zoph eût été soutenue sur sa droite par la brigade St.-Julien; elle avait été chassée successivement d'Azzano, d'Alpo et de Scudo-Orlando. Le terrain de ce côté devenant plus favorable aux déploiemens, la cavalerie des deux armées exécuta de belles charges; et les dragons piémontais commandés

par le général Frésia, y rivalisèrent de valeur avec les dragons français. Plus loin, Serrurier venait de rencontrer l'ennemi à Isolalta. Deux bataillons autrichiens, protégés de deux pièces d'artillerie masquées derrière la digue qui borde la rive droite du Tartaro, attendaient la colonne française qui défilait sur le chemin de Villa-Franca. Un bataillon de Croates embusqué à Vigasio devait l'attaquer en queue, quand on lui en donnerait le signal. Tout à coup, l'avant-garde française, arrivant au pont d'Isolalta, est saluée d'un feu d'artillerie et de mousqueterie. Chargée au même instant par un escadron de Karaczay, elle abandonne le village et 2 pièces de canon. Cependant cette surprise n'eut pas d'autre suite: Serrurier chassa les Impériaux avec un bataillon de la 21ᵉ légère, et s'empara du pont du Tartaro. Les Croates, postés à Vigasio, se trouvant ainsi coupés, furent obligés de se faire jour. Quelques braves réussirent; mais le plus grand nombre demeura prisonnier. Après cette expédition, la division se dirigea sur Povegliano.

De toutes parts, la victoire penchait en faveur des Français. Les Autrichiens se maintenaient à peine contre l'aile droite, qui touchait presque au but assigné. Avec ces avantages, il était pourtant difficile que Schérer triomphât, parce que chacune de ses divisions, à l'exception des deux conduites par Moreau, agissait isolément, sans

autre objet que de combattre ce qu'elle avait devant elle, et qu'il fallait au contraire beaucoup d'ensemble pour frapper le coup décisif.

Kray force les divisions Grenier et Victor à la droite.

Dans ces entrefaites, Kray, instruit de l'échec de sa gauche, et jaloux d'arrêter les progrès alarmans des républicains, s'était mis à la tête de 3 régimens de la réserve de Frœlich, formés en colonnes derrière Ca-di-Davi, et descendit la rive droite de l'Adige, à dessein de tomber sur la division Grenier, qui n'y était point encore solidement appuyée.

L'apparition subite d'un renfort si considérable, soutenu de deux batteries de gros calibre, produisit sur les Français l'effet qu'on s'en était promis. Victor voulut se rapprocher de Grenier; mais, chargé par les régimens de Nadasty et de Reisky, le centre de ces deux divisions fut enfoncé. Les dragons de Lobkowitz se glissèrent dans cette trouée sur les derrières des Français. Néanmoins, ces troupes, dont le malheur provint peut-être de n'avoir pas été primitivement réunies sous un seul chef, faisaient encore bonne contenance; Grenier, qui pouvait craindre de se voir presser entre l'Adige et des forces supérieures, ne comptant plus sur une coopération bien combinée de la part de Victor, se borna à défendre le village de San-Giovani.

Schérer, sollicité d'y envoyer des

Cependant celui-ci, témoin du danger que court son camarade, réclame des secours de

Schérer. Mais dans ce moment Kaim exécutait une charge vigoureuse, et débordait le flanc droit de la division Delmas, désignée comme réserve; aussi tout ce que put faire le général en chef fut d'envoyer à Moreau l'ordre de rabattre sur sa droite, afin de prendre à revers les masses qui pressaient cette aile; manœuvre inexécutable dans l'état des affaires, et trop éloignée d'ailleurs pour rien réparer.

renforts, donne des ordres inexécutables.

Effectivement, le général Kray ne devait pas s'en tenir au faible succès qu'il venait d'obtenir, et sa position lui offrait trop d'avantages pour ne pas en profiter. Il ordonna un nouvel effort; et pour le seconder, les troupes de Mercantin ralliées par Chasteler en arrière de Tomba, et réunies à celles de la garnison de Vérone, débouchent enfin de ce village et se précipitent sur la division Victor. Débordée et assaillie par 12 mille hommes, sa résistance est inutile, il faut qu'elle batte en retraite: néanmoins, elle l'opère en bon ordre, au milieu d'un feu croisé d'artillerie et de mousqueterie. Dès que son mouvement fut bien prononcé, les Autrichiens s'étendirent sur la gauche, et attaquèrent San-Giovani de front et en flanc. Pour comble de malheur, les Impériaux furent encore secondés dans ce dernier effort, par la colonne détachée sur Albaredo, laquelle venait de passer l'Adige, et de tomber sur la droite de Grenier. L'avant-garde

Kray redouble d'efforts pour accabler la droite.

de ce général, qui avait ordre de défendre San-Giovani jusqu'à l'extrémité pour couvrir la retraite, y fut enveloppée et prise. Après la perte de ce village, l'aile droite précipita sa marche sur Bagnolo et Raldon. Grenier rallia ses troupes derrière le canal qui est à un mille et demi de ce dernier endroit, et y engagea une vive canonnade pour donner le temps à la division Victor de filer sur Mazzagàtta.

Combats au centre et à la gauche. Malgré le désastre de la droite, le centre et la gauche conservaient le terrain qu'ils avaient gagné. Serrurier, après avoir chassé l'ennemi de Povegliano, s'était rendu maître de Villafranca, et avait poussé son avant-garde sur la route de Vérone, jusqu'à la hauteur de Lecche. Ainsi les divisions Hohenzollern, Zoph et Kaim couraient risque de laisser échapper la victoire, préparée par la défaite de la droite des républicains.

Moreau s'y maintient. Kray résolut alors d'attaquer vigoureusement leur centre. Il ne doutait pas qu'en cas de réussite il ne parvînt sur les derrières de leur ligne. Plein de cet espoir, il se transporte en toute diligence avec 3 bataillons de la réserve et une partie de sa cavalerie vers Dossobono. Là, il fait assaillir par des troupes de Zoph, le général Partouneaux, dont la brigade déployée en avant de Scudo-Orlando, couvrait l'intervalle des divisions Hatry et Montrichard formées en arrière

de ce village. Partouneaux y ayant été rejeté, Kray le prit en flanc avec sa colonne, et allait lui couper la retraite. Heureusement il restait à Moreau 3 bataillons frais, qu'il lança sous la conduite de l'adjudant-général Solignac. Ainsi soutenu, Partouneaux reprit un instant sa première position, mais la perdit de nouveau à la suite d'une charge furieuse des dragons de Lobkowitz, qui eût occasionné une déroute générale, si Moreau n'y avait mis ordre avec le 9e de chasseurs. Cette tentative des Autrichiens sur le centre, fut au reste la dernière; le combat dégénéra en une canonnade, et ne changea rien à la position respective des partis.

Déroute de la droite.

Malgré l'aplomb de ces 4 divisions françaises, la bataille n'en était pas moins perdue. L'aile droite, que nous avons déjà vu battre en retraite jusqu'à Bagnolo, trouva Villa-Fontana occupé par une colonne autrichienne descendue de Valèse. Il fallut s'y faire jour à la baïonnette, et ce dernier effort acheva d'épuiser les forces des soldats; beaucoup d'officiers payèrent de la vie les tentatives qu'ils firent pour les rallier: c'est là que le général Pigeon fut blessé mortellement, et le chef de la 1re légion helvétique fait prisonnier; on abandonna en outre à l'ennemi une bonne partie de l'artillerie, avec plus de 3 mille hommes. Ces deux divisions gagnèrent la rive

droite du Tartaro, avec beaucoup de peine et dans un affreux désordre.

Retraite de Schérer.

Il était six heures : la canonnade prolongée en arrière de la division Delmas, n'indiquait que trop la déroute de l'aile droite; mais Schérer ne pouvant sans un danger imminent affaiblir cette division, la déploya en arrière à droite afin d'inquiéter les colonnes qui poursuivaient Victor et Grenier. Comme ce mouvement ne remplit qu'imparfaitement son objet, le général en chef jugea indispensable de replier son centre et sa gauche sur Vigasio, contre l'avis de Moreau, qui aurait préféré coucher sur le champ de bataille pour éviter la confusion inséparable d'une marche de nuit.

Ces quatre divisions emmenèrent avec elles, derrière le Tartaro, 2 mille prisonniers et plusieurs pièces de canon; faible compensation des pertes essuyées sur d'autres points. Delmas forma l'arrière-garde, et s'établit vers minuit à Isola-della-Scala. L'armée impériale, harassée de fatigue et considérablement affaiblie, bivouaqua sur le champ de bataille, n'osant se mettre à la poursuite des vaincus.

Résultats de cette bataille.

Ainsi finit cette sanglante journée, où les Autrichiens perdirent 900 morts, 3,049 blessés, et environ 2 mille prisonniers. La perte des Français en tués ou blessés, fut pour le moins égale :

ils abandonnèrent en outre 7 drapeaux 8 pièces de canon, 40 caissons, et près de 4 mille prisonniers. La perte qui dut affecter le plus Schérer, fut celle de la confiance et de la considération de son armée. Elle attribua à son imprévoyance le revers qu'elle venait d'essuyer; et comme pendant l'action il s'était constamment tenu au milieu de la division Delmas, qui dès le commencement de la bataille avait été sans communication avec les autres, on l'accusa de lâcheté : reproche aussi injuste qu'odieux, et qui prouve à quel point l'animosité se tourna contre lui.

Cette victoire fit honneur à Kray, en ce qu'il sut mettre en action le gros de ses forces sur une seule aile de l'ennemi. On lui a reproché toutefois d'avoir oublié dans l'exécution, le point de vue stratégique, qui lui faisait un devoir de porter l'effort par sa droite contre la gauche des Français. On a pensé aussi que s'il avait laissé courir Victor et Grenier jusqu'au glacis de Vérone, et qu'il fût resté avec Kaim pour écraser Delmas, il eût obtenu des avantages plus éclatans en perçant le centre de l'armée française. Enfin il semble que Hohenzollern ne sut pas profiter de l'avantage qu'il avait sur Serrurier, et qu'il engagea mal la droite.

Tandis que le général autrichien triomphait ainsi par des manœuvres, imparfaites à la vérité, Opérations de Klénau vers les

Bouches-du-Pô.

mais néanmoins plus savantes que celles de son adversaire, la diversion tentée par Klénau dans la Polésine, obtenait d'heureux résultats. Dès le 29 mars il coula 2 canonnières sur le Pô auprès de Polisella; jeta 500 hommes et quelque cavalerie sur la rive droite de ce fleuve, et enleva la garnison d'Ariano. S'étant avancé avec le gros de son corps par Ostiglia jusqu'à Governolo, il en chassa la garnison française, prit ou détruisit la flottille de Ponte-di-Lago-Scuro, et força ce poste à se retirer dans Ferrare. Le 4 avril il s'établit à Castagnara sur le flanc de l'armée française, en sorte que ses patrouilles se croisaient sur les derrières avec celles de la garnison de Legnago.

Les Français se retirent derrière le Mincio et la Chiese.

Schérer se retira le 6 avril sur la Molinella, canal très-profond qui sort du Mincio près de Pozzolo, et va se jeter dans le Tartaro au-dessous de la route de Legnago; il n'y resta que 24 heures, et transféra le lendemain son quartier-général à Mantoue. L'armée passa le Mincio à Goïto et Pozzolo : on s'attendait que le général en chef prendrait toutes les mesures nécessaires pour tenir derrière cette rivière; position d'autant plus sûre, que se trouvant appuyée aux places de Peschiera et de Mantoue, les garnisons auraient pu concourir à l'offensive; et que les Autrichiens étaient trop faibles pour manœuvrer sur son flanc droit, en venant passer le Pô au-dessous du confluent du Mincio. Mais il n'en fut

rien : à peine Schérer eut-il jeté des garnisons dans Ferrare et Peschiera, qu'il battit en retraite le 12 avril, pour aller prendre position derrière l'Adda; toutefois après avoir engagé Macdonald à préparer l'évacuation du royaume de Naples, en attendant qu'il fût autorisé par le directoire à lui prescrire cette mesure salutaire.

Kray demeuré dans l'inaction à Villafranca

A cette époque, l'armée impériale n'avait pas encore bougé du camp de Villafranca. Kray, qui commandait par intérim, peu soucieux de compromettre ses premiers succès, attendait Mélas pour lui remettre le soin de la poursuite, et ne profita pas de l'ascendant qu'il avait pris sur son adversaire, pour recueillir les véritables fruits de la bataille de Magnano.

Opérations sur les deux flancs des Français

A l'exception des courses faites par Klénau, sur les deux rives du Pô, et qui n'étaient pas de nature à inspirer de véritables craintes aux Français, aucune entreprise sérieuse n'avait été faite contre leur flanc droit. La gauche seule courait quelques risques; car le comte de Bellegarde, dans la vue de faciliter les opérations sur l'Adige, avait fait attaquer les postes à l'ouest du lac de Garda, et la vallée de la Chiese par le général Wukassowich, qui s'était emparé du pont de Storo et du poste important de Rocca-d'Anfo, d'où l'on descend sur Idro et Brescia. D'un autre côté le général Dessoles, obligé de suivre le mouvement de retraite de l'armée d'Helvétie,

ayant abandonné Glurns pour se retirer dans la Valteline, une colonne autrichienne pénétra dans le Val-Cammonica. Cependant, comme ces deux corps étaient très-faibles, il n'était pas impossible de les contenir au débouché des montagnes, et ils ne pouvaient rien entreprendre de menaçant pour les communications de l'armée.

Retraite prématurée de Schérer sur l'Adda.

Mais Schérer, toujours en proie à des craintes exagérées, crut sa gauche tellement compromise, qu'il ordonna au général Moreau d'abandonner la chaussée de Brescia, pour se rabattre le 11 avril avec ses trois divisions sur Asola et Ponte-Vico, par des routes de traverse horribles, pratiquées dans un terrain marécageux e entièrement défoncées par les pluies. Le généra en chef conduisit lui-même les divisions de droite, de Mantoue, par Castelluccio, sur Pozzolo et Aqua-Negra, puis de là sur Crémone.

Cette retraite honteuse acheva d'enlever à Schérer le peu de considération qui lui restait de ses premières campagnes. Rien n'égala le désordre et l'embarras de cette marche de 48 heures, dans une contrée que la carte et tous les rapports du pays indiquaient comme impraticable. Moreau employa 40 heures pour franchir 6 lieues; et ce ne fut qu'avec le secours de 1,500 bœufs qu'il parvint à retirer des boues son artillerie et ses équipages.

Les

Dans le temps que l'armée française opérait

prématurément sa retraite sur l'Adda, l'armée impériale se renforçait de la division Ott, et de plusieurs régimens tirés des garnisons du ci-devant Etat vénitien. Enfin, le 14 avril, huit jours après la bataille, elle passa le Mincio à Valleggio, et poussa son avant-garde à Cavriana. Les divisions Zoph, Frœlich et Kaim, formant le corps de bataille, s'établirent aux environs de Castellaro. Deux bataillons et 100 chevaux furent détachés à Ponti, pour former l'investissement de Peschiera, sur la rive droite du Mincio. Le général Elsnitz resta sur le canal de la Molinella, avec 10 bataillons et 8 escadrons, pour observer Mantoue. Enfin, la division Hohenzollern, destinée à agir désormais séparément, passa le Mincio à Goïto pour se porter vers le Bas-Oglio.

Autrichiens renforcés par la division Ott s'avancent sur la Chiese

Tandis que ces événemens se passaient en Italie, l'amiral Ouczakof et le capitaine Cadibey, avec une escadre combinée de 18 vaisseaux de ligne, 10 frégates et 20 corvettes, bricks ou caravelles, pressaient vivement la place de Corfou, où le général Chabot, qui avait succédé à Gentili, s'était retiré avec 1,800 hommes, reste de la division du Levant, qui en comptait environ le double à la fin du mois de septembre précédent; mais qui avait éprouvé des pertes sensibles, soit par la chute des autres îles de l'Archipel Ionien, soit par les combats soutenus sur la côte d'Albanie contre Ali-Pacha.

Prise de Corfou par les Russes et les Turcs.

Une garnison aussi faible était insuffisante pour défendre avec vigueur la place, les forts qui en dépendent, et l'île de Vido, dont l'occupation est indispensable pour être maître de la rade. Cette île n'était pas alors fortifiée comme elle l'a été depuis en 1807; elle n'avait que des batteries ouvertes. Située à 6 ou 700 toises de la place, parallèlement aux fronts que baigne la mer, elle offre une position dominante d'une vaste étendue, et de laquelle l'ennemi peut inquiéter extrêmement les défenseurs de la ville et de la citadelle. Le mont Olivetto, qui commande d'assez près les ouvrages extérieurs du côté de l'isthme, n'étant point retranché, l'ennemi s'en empara sans coup-férir. Toutefois il ne suffisait point de 2 ou 3 mille hommes, soutenus de quelques milliers de janissaires ou d'Albanais, dépourvus d'artillerie de siége, pour attaquer Corfou d'une manière régulière. Aussi, nonobstant la révolte d'une partie des habitans, la faiblesse de la garnison, la pénurie des approvisionnemens de toute espèce, enfin, le manque d'embarcations propres à défendre la rade et les parties de l'enceinte voisines de la mer, Chabot résista quatre mois entiers, pendant lesquels il exécuta même huit sorties. Il aurait bravé bien plus long-temps les efforts des coalisés, si, à la suite d'une action où il eut 600 hommes hors de combat, les assiégeans ne s'étaient emparés de l'île de Vido.

L'occupation de ce poste leur donnant les moyens d'établir des batteries contre la citadelle, où il n'y avait aucun abri pour les malades et les blessés, le général français, privé de nouvelles de Bonaparte, aussi bien que de Schérer, de l'armée duquel sa division faisait toujours partie, désespéra de recevoir du secours, et capitula le 3 mars. Sa garnison, réduite à moins de 1,500 hommes, obtint d'être transportée à Toulon aux frais des alliés, à condition de ne point servir contre eux pendant 18 mois.

Cependant le directoire n'avait pas perdu de vue les îles Ioniennes; mais tout conspira leur perte. Une première expédition, composée de 4 vaisseaux vénitiens, portant 3 mille hommes de débarquement, sortit d'Ancône au commencement de décembre : battue par la tempête, elle fut obligée d'y rentrer après quelques semaines de navigation, parce que les bâtimens faisaient eau de toutes parts. Une seconde expédition, consistant en 9 bâtimens de transport, chargés d'un millier d'hommes et d'approvisionnemens, sous l'escorte du *Généreux*, mit à la voile d'Ancône le 1er avril, 28 jours après la reddition de la place; elle y retourna, non sans avoir couru quelques risques d'être prise par l'escadre combinée.

Cette circonstance fit vivement regretter, dans le temps, que Chabot n'eut pas prolongé sa

résistance; mais il est facile de voir qu'il était impossible que le convoi parvînt à sa destination, puisque les alliés étaient déjà en possession de l'île de Vido.

Ainsi, sur mer comme sur terre, les Français, pour avoir voulu trop embrasser à la fois, se voyaient enlever leurs conquêtes, et perdaient l'ascendant que leurs triomphes leur avaient fait prendre depuis six ans. Quelle différence de résultats la France n'aurait-elle pas obtenu, dès l'ouverture de cette campagne, si, rappelant l'armée de Naples, et se contentant de laisser 3 mille hommes à Livourne, on eût fait déboucher 80 mille combattans par Albaredo sur le centre de Kray, dispersé et accablé sa gauche, pour revenir ensuite sur Vérone par Villanova. D'éclatans succès, la ruine probable de toutes les espérances de l'Autriche sur l'Italie, le flanc droit de l'armée d'Helvétie assuré par la conservation de la ligne de l'Adige, eussent permis à Masséna de disposer de la division du Valais et de celle de Lecourbe, pour défendre Zurich. Mais n'anticipons pas sur des désastres bien mérités par l'oubli total des règles de la guerre, et reprenons le fil de notre narration.

CHAPITRE LXXXV.

Événemens en Suisse. — Levée des milices pour compléter le contingent. — Masséna est forcé d'évacuer les Grisons, par suite des succès de l'Archiduc. — Retraite pénible du général Lecourbe. — Combats de Taverne et de Dasio. — Les Autrichiens, devancés par des proclamations aux Suisses, passent le Rhin vers Schaffhausen. — Masséna se replie derrière la Thur. Combats de Frauenfeld et de Winterthur. — Évacuation de Zurich. — Le gouvernement helvétique se retire à Berne. — Insurrections dans plusieurs cantons, et surtout dans le Valais. — Lecourbe bat le général St.-Julien, et reprend le Gothard, qu'il est ensuite obligé de quitter.

L'Archiduc, malade, ne peut poursuivre ses succès.

On a vu au chapitre 83 que l'armée autrichienne n'avait pas tiré tout le fruit possible de la victoire de Stockach. La retraite des Français étant bien prononcée, rien ne semblait plus naturel que d'abandonner à 15 mille hommes le soin de harceler les arrière-gardes de Jourdan; puis d'attirer par un mouvement rapide Bellegarde sur

Feldkirch, de le joindre à Hotze, et de les diriger ensemble sur St.-Gall, tandis que l'Archiduc porterait le gros de ses forces par Schaffhausen sur Zurich. Il ne fallait qu'un équipage de pont ordinaire pour assurer la jonction de 80 mille Autrichiens aux portes de cette ville; et ce n'était pas Masséna, avec 25 mille hommes disséminés depuis Rheineck jusqu'à Finstermünz, qui aurait pu y mettre le moindre obstacle.

L'Archiduc n'étant point autorisé à disposer du corps de Bellegarde, crut néanmoins pouvoir tenter seul cette invasion, et en ordonna en effet les préparatifs dès les premiers jours d'avril. Mais, contrarié par l'administration des vivres, qui prétextait l'impossibilité d'assurer ses approvisionnemens, il dut ajourner ce projet; et une indisposition grave l'ayant obligé de remettre peu de temps après le commandement de son armée au comte de Wallis, celui-ci resta sans agir dans les cantonnemens de Souabe durant tout le mois d'avril.

Plusieurs causes concoururent en outre à la perte de ces momens précieux : d'abord l'extrême circonspection de la cour de Vienne, qui voulait être sûre de l'issue d'une opération avant de l'autoriser, lui faisait envisager une entreprise à l'ouest du lac de Constance comme hasardée, tant qu'on n'était pas maître des Grisons; le conseil aulique ne voulait pas voir que

le moyen le plus sûr de s'emparer de ce pays était d'en tourner les obstacles, en opérant au point décisif des communications de l'ennemi. Ensuite l'harmonie était loin de régner entre les divers chefs des armées impériales; le comte de Bellegarde, indépendant dans le Tyrol, était continuellement en discussion avec le commandant de l'armée d'Allemagne, ainsi qu'avec le général Hotze, qui donnait ses ordres au corps du Vorarlberg. La direction des grands mouvemens militaires, au lieu de partir d'un seul état-major, devait donc être concertée entre ces généraux. De là un interminable échange de projets et contre-projets, où chacun s'exagérant l'importance de sa position individuelle, prétendait y rattacher l'ensemble des opérations.

Les Autrichiens s'emparent des postes sur la rive droite du Rhin.

De pareilles dissensions devaient nécessairement nuire à l'intérêt général : aussi toutes les entreprises des Autrichiens se bornèrent à déloger les troupes françaises des points retranchés qu'elles avaient conservés sur la rive droite du Rhin. Le comte de Nauendorf fit attaquer, le 13 avril, Schaffhausen et Petershausen par les généraux Baillet-Latour et Piaczeck. Après de légers combats, les républicains qui n'étaient pas en forces évacuèrent ces postes, et détruisirent les ponts : celui de Schaffhausen, chef-d'œuvre d'architecture en bois, fut entièrement la proie des flammes. Piaczeck voulant profiter de

ses avantages et de l'appui de la flottille que l'Archiduc avait fait armer sur le lac, tenta de s'emparer de Constance; mais ses efforts furent inutiles. Les Français ne possédaient plus sur la rive droite que la petite ville d'Eglisau; elle leur fut enlevée le 17, par la brigade du prince de Schwarzenberg.

Tentative sur Brisach.

La réussite de ces entreprises avait enhardi les Autrichiens. Le général Kospoth, qui commandait l'avant-garde du corps de Starray dans la vallée du Brisgaw, envoya un fort détachement pour détruire les fortifications élevées en avant de Brisach (1); mais 1,200 hommes avaient eu le temps de s'y jeter, et en repoussèrent les Impériaux avec une assez grande perte.

Nouvelles dispositions de Masséna, pour la répartition de son armée.

Le général Masséna, à qui le directoire venait de confier le commandement en chef de toutes les troupes sur le Rhin, profita du répit que lui accordaient ses adversaires, pour réunir sa nouvelle armée, et lui donner une organisation convenable. La bataille de Stockach et les succès de la coalition en Italie, devaient le forcer à changer tout le plan d'opérations. Il ne s'agissait plus en effet d'envahir les états de l'Empereur

(1) Rien n'était plus ridicule que de fortifier Brisach, ayant déjà Kehl, et s'occupant de fortifier le camp devant Bâle : deux débouchés importans, sur une étendue de 20 lieues, étaient plus que suffisans.

par les débouchés du Tyrol, mais bien de conserver ses communications avec l'armée d'Italie qui avait déjà repassé le Pô, de couvrir la Suisse et les frontières orientales de la France, et de tenir en échec les nombreuses armées de Souabe et du Tyrol, jusqu'à ce que le gouvernement lui eût envoyé des renforts suffisans pour reprendre l'offensive.

Ce fut alors que le directoire put apprécier de quel avantage lui serait la neutralité de la Suisse. Sans inquiétude sur les flancs de ses deux armées, il aurait concentré tous les efforts de Moreau dans les plaines de la Lombardie; tandis que Masséna, sous la protection de Mayence, Strasbourg et Kehl, eût lutté avec tout avantage contre les forces de l'Archiduc. Dans l'état actuel des choses, il fallait songer à couvrir le moins mal possible l'immense ligne depuis le Texel jusqu'à Gênes; et la concentration de l'armée du Danube en Suisse était encore le meilleur remède au mal causé par la double retraite des armées républicaines.

Difficultés pour la défense de la Suisse.

Cependant cette manœuvre ne réparait pas tout, et il importait d'adopter un plan d'opérations capable d'arrêter les progrès de l'ennemi. L'art de la guerre ne présente point de problême plus difficile à résoudre que le choix d'un système convenable à la défense de l'Helvétie. Les *maximes* que nous avons appliquées à la dé-

fense des Alpes cotiennes et du bassin du Piémont (1), se reproduisent ici avec plus de force; car il est probable que l'ennemi ne viendra pas seulement de la Souabe ou de la Lombardie, mais bien des deux côtés à la fois. Le général le plus habile serait embarrassé de faire tête à l'orage, à moins que la supériorité du nombre sur chacune des masses prêtes à l'assaillir ne le mît à même de recevoir l'ennemi partout où il se présenterait : chance peu probable, puisqu'elle suppose à ce général des moyens qui lui permettraient de prendre à l'instant même l'offensive. Mais, en admettant au contraire une proportion de forces qui le réduise à la défensive, quelle sera sa perplexité s'il s'impose l'obligation de garder le St.-Bernard, le Simplon, le Pas-de-Nuffenen sur le flanc du Furca, le Grimsel, le St.-Gothard, le Splugen, l'Albula, les avenues de l'Engadin ou du Montafun, la ligne en face de Feldkirch depuis Coire au lac de Constance; enfin les vingt passages qui existent entre Stein et Bâle?

Cent bataillons, répartis par brigades isolées dans ces différens postes, seraient hors d'état d'empêcher une armée égale en forces d'y pénétrer, dès que celle-ci le voudrait sérieusement; car, en formant trois colonnes de 30 bataillons

(1) Tome 3, chap. XVII.

chacune, elle percerait aisément ce long cordon, de manière à ce que les parties morcelées ne pussent jamais se rassembler. Si le général chargé de la défense des Alpes, bien pénétré au contraire des dangers de ce fatal système de cordon, appréciait l'avantage d'opérer dans les vrais principes de la guerre, et qu'au lieu d'éparpiller ainsi son armée comme une ligne de douaniers, il se décidât à une défensive active, il ne lui resterait d'autre parti à prendre que de se concentrer entre la Reuss et l'Aar, d'attendre l'ennemi de pied ferme, et de tomber sur ses colonnes à mesure qu'elles déboucheraient. Mais, quelle que soit la sagesse, et peut-être la nécessité d'une telle concentration, de combien d'inconvéniens n'est-elle pas accompagnée? de quels avantages ne se privera-t-on pas en abandonnant ainsi sans coup férir à son adversaire, une foule de passages où jadis des poignées de héros défièrent des armées entières?

La question serait bien moins embarrassante si l'ennemi ne venait que d'un côté. Par exemple, en supposant des alliances, des actes de neutralité, ou d'autres circonstances qui limitassent le théâtre des opérations à la frontière d'Italie; alors les seuls passages à défendre étant le St.-Gothard, le Pas-de-Nuffenen, le Simplon et le St.-Bernard, nul doute qu'il ne fût convenable de les garder avec des corps suffisans, appuyés

d'une forte réserve dans la vallée du Rhône. Il en serait de même, si la défense était limitée à la frontière de Souabe ou du Vorarlberg : dans cette dernière supposition, des avant gardes placées aux défilés principaux pourraient retarder long-temps les progrès de l'ennemi, signaler la force de ses différentes colonnes, et favoriser les opérations de l'armée principale, qui, placée aux environs de Winterthur se trouverait à portée de tomber à chances égales, ou même supérieures, sur les différens corps qui se présenteraient.

Mais une de ces luttes partielles arrivera rarement, et l'on peut en conclure qu'une armée étrangère, appelée à défendre un tel pays, sera moins embarrassée qu'une armée helvétique même; car, dégagée de toute inquiétude sur la garde intégrale des frontières, peu lui importera que la moitié des cantons soit exposée aux ravages d'une invasion; elle pourra choisir son point stratégique central, y rattacher toutes ses combinaisons, et opérer selon les principes, sans s'arrêter à aucune considération de défense locale. Masséna néanmoins ne se trouvait pas entièrement dans cette heureuse indépendance; le directoire, en créant autour de lui des républiques nouvelles, avait rendu ses généraux en quelque sorte solidaires de leur conservation; et tout en combinant ses opérations

militaires, le général en chef de l'armée du Danube ne pouvait pas oublier qu'il entrait dans ses devoirs de couvrir le chef-lieu des autorités helvétiques, sous peine de voir cette république désorganisée par une réaction, et livrée à l'influence de nouveaux chefs, qui se rangeraient bientôt sous les bannières de ses ennemis. A ces considérations, essentiellement liées à l'intérêt de la France, se mêlait une sorte de pudeur; car il ne devait pas être indifférent à un militaire loyal d'abandonner une foule de braves gens, compromis par leur dévouement pour la cause commune des deux peuples.

Positions prises par Masséna.

Tout bien considéré, on ne saurait donc juger les mesures défensives adoptées par le général français, d'après les maximes exclusives de l'art de la guerre; et les mouvemens qu'il prescrivit pour attirer à lui une partie de l'armée de Jourdan, le sauvèrent de plus grands revers, bien que les positions qu'il assigna à ces troupes fussent évidemment défectueuses. Elles traversèrent rapidement l'Alsace pour entrer en Suisse; et à la fin d'avril les forces de Masséna furent ainsi réparties : Lecourbe dans l'Engadin, Menard dans les Grisons, et Lorges dans le Rhinthal jusqu'au lac de Constance, formaient l'aile droite. Le centre occupait la ligne jusqu'au Frickthal, et se composait de quatre divisions, outre le corps Suisse assemblé vers Arbon. Le direc-

toire helvétique avait mis en activité 20 bataillons de milices; mais, à part celles de Zurich, de Vaud et de Bâle, on ne pouvait compter sur les autres. Si les villes de l'Argovie étaient fort bien disposées, il n'en était pas ainsi des campagnes; il fallut même la présence des troupes vaudoises et de quelques détachemens français pour faire marcher les contingens de ce canton et celui de Lucerne. Quelques-uns de ces bataillons furent employés à la garde de Zurich et aux travaux du camp retranché tracé sur le Zurichberg et le plateau de Wipchingen. La Turgovie, Zurich, St.-Gall, Lucerne, Vaud, fournirent plusieurs bataillons qui, réunis à la légion helvétique, formèrent un corps de 10 à 12 mille hommes : on le confia malheureusement à l'inepte Keller, dont le quartier-général s'établit à Arbon. Les milices mal équipées, plus mal armées, formaient nombre, et servaient dans les postes secondaires, sans qu'on pût les compter à l'égal des troupes de ligne (1).

(1) La loi sur l'organisation des milices n'avait été définitivement rendue qu'au mois de décembre; il fallut convoquer à Lucerne un comité d'inspecteurs-généraux pour aviser aux moyens de l'exécuter d'une manière uniforme. On n'avait pas même de règlement sur le service intérieur, la discipline, et le service de campagne; en sorte que chaque chef faisait servir selon sa manière. On adopta à la hâte, et l'on fit traduire des extraits de règlemens français; mais c'était encore trop compliqué pour des milices. On

Oudinot gardait le Rhin de Munsterlingen à Stein, ayant à sa gauche le général Vandamme, qui se prolongeait jusqu'à Eglisau. La division Tharreau tenait l'intervalle compris entre la Toss et le confluent de l'Aar. Celle de Soult, formant réserve, cantonnait dans les environs de Wyl. La grosse cavalerie aux ordres de Klein, eut ses quartiers près de Bâle. Le général Xaintrailles avait reçu l'ordre de prendre à Soleure quelques bataillons venant du Rhin, et de les conduire en Valais, où les succès de Suwarof en Lombardie, et l'approche des colonnes alliées, venaient de rallumer le feu de la révolte.

L'aile gauche comprenait trois divisions, qui s'étendaient jusqu'à Dusseldorf : Souham, se liant à Tharreau, gardait Bâle et Huningue; Legrand couvrait le Vieux-Brisach et Kehl; Colland, avec les restes de l'ancienne armée d'observation, était posté devant Manheim; Baraguey-d'Hillers commandait à Mayence; quelques troupes sous les ordres de Dufour gardaient les quatre départemens réunis du Bas-Rhin; enfin l'intérieur de l'Helvétie était maintenu par une division aux ordres du général Nouvion, composée des bataillons de garnison de l'ancienne

---

dut faire marcher les bataillons avant même que tous fussent organisés sur le papier; en sorte que ces milices étaient loin d'offrir l'ensemble et la solidité qu'elles ont actuellement.

armée de Masséna. Toutes ces forces pouvaient s'élever à 100 mille hommes, dont les deux tiers environ défendaient la Suisse et les Grisons.

Extension démesurée de la ligne des Français

Cette ligne défensive, d'une étendue qui approchait du ridicule, était d'autant plus vulnérable que sa droite, formant une pointe avancée dans les vallées de l'Inn et de l'Adige, pouvait être facilement séparée du centre par une opération vigoureuse sur le col de Ste.-Lucie; surtout depuis que les revers de l'armée française en Italie l'avaient rejetée au-delà du Pô. Heureusement pour Lecourbe, le peu d'harmonie qui régnait dans les conseils autrichiens le tira de ce mauvais pas.

Position hasardée de Lecourbe et Dessoles.

Après les combats de Taufers et de Nauders, ce général avait porté sa division en avant; mais le comte de Bellegarde ayant dirigé sur lui des forces considérables, il se détermina à concentrer les siennes, et rétrograda jusqu'à Ramis après avoir brûlé le pont de Martinsbruck. Dessoles, de son côté, rentra dans la vallée de Munster, et se fortifia en avant de Taufers. Ces deux généraux ne pouvaient pas rester long-temps paisibles dans ces postes aventurés, en présence de forces supérieures du double. Bellegarde ayant réuni 13 mille hommes à Landeck, remonta la vallée de l'Inn, tandis que 10 mille s'avancèrent par celle de l'Adige le 4 avril sur Laatsch. Le premier de ces corps replia Lecourbe, et le se-

Bellegarde les repousse sur Zernetz.

cond assaillit bientôt Dessoles; 8 bataillons lancés sur Taufers par la grande route, en même temps que deux petites colonnes tournaient les flancs par le chemin du Braglio, devaient remporter une victoire facile. Dessoles, mesurant le danger, ne soutint le combat que pour assurer sa retraite : de crainte de la faire par le sentier de Bormio, où il fallait s'engager un à un en prêtant le flanc aux Impériaux dans ce long défilé, il la dirigea par le col de Tschirfs, dont l'ouverture assez large se retrécit peu à peu, et favorise singulièrement un combat d'arrière-garde. Il rejoignit à Zernetz les troupes du général Lecourbe, puis redescendit par le Splugen sur Tiranno, résolution fort sage à laquelle il dut son salut.

Satisfait de ce premier succès, le comte de Bellegarde ne poussa pas plus loin ses avantages, et laissa, jusqu'à la fin du mois, les républicains paisibles possesseurs de l'Engadine. Il se préparait cependant, le 22 avril, à une attaque générale, lorsque la grande quantité de neige qui tomba, lui fit ajourner son projet. Mais deux bataillons n'ayant pas reçu le contre-ordre, partirent du Paznaun et descendirent sur Ramis, où, enveloppés de toutes parts par les Français, ils furent contraints à déposer les armes.

Hotze et Bellegarde ayant enfin combiné une entreprise simultanée sur le Luciensteig et l'Engadine, le dernier se mit en mouvement le 30 Hotze et Bellegarde combinent une attaque

sur les Grisons.

avril avec 9 bataillons, pendant que le général Haddick, à la tête de six autres, traversait la chaîne qui sépare les vallées de l'Inn et de Munster, pour se porter sur Schuls et Zernetz. Trois bataillons établis à Ste.-Marie, observaient la route de Bormio. Lecourbe avait profité des localités pour suppléer à l'infériorité de ses forces: la division échelonnée dans la vallée, avait sa ligne principale établie derrière le Varana, au pied des montagnes qui bordent la rive gauche de l'Inn; un ouvrage fermé battait la rive droite, des postes gardaient les hauteurs, et tous les cols avaient été retranchés ou garnis d'abatis.

Attaque de Ramis.

La colonne de Bellegarde, flanquée par de forts détachemens, replia les avant-postes français, et arriva à midi devant Ramis. Ce village enlevé, les Autrichiens marchèrent aux retranchemens, contre lesquels ils se consumèrent en vains efforts. Pour emporter la position, il eût fallu que les flanqueurs, chargés de tourner les sources de la Varana, fussent plus nombreux; le comte de Bellegarde n'y ayant envoyé qu'un bataillon, il fut aisément repoussé; et, à la suite d'un engagement meurtrier, qui dura jusqu'à la nuit, les Autrichiens rebutés, rentrèrent dans Ramis.

Haddick se porte sur Schuls.

Le général Haddick, après une marche pénible à travers les montagnes, où le terrain lui était disputé pied-à-pied, s'empara du Scharl,

et arriva devant Schuls, où la rupture du pont de l'Inn le força de s'arrêter. Un détachement envoyé, par le col de Tschirfs sur Zernetz, fut taillé en pièces par les Français, qui firent 600 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le jeune prince de Ligne.

Lecourbe les repousse de Süss.

Cette journée meurtrière, quoique glorieuse pour Lecourbe, l'engagea à abandonner la vallée de l'Inn : son occupation devenait sans objet depuis que les républicains étaient réduits à la défensive ; tandis que l'ennemi, maître des débouchés sur ses flancs et ses derrières, pouvait le placer dans une situation critique. Il décampa donc dans la nuit qui suivit le combat, et prit position à Süss, où Bellegarde, retardé par la destruction des ponts, ne put l'atteindre que le 2 mai. Les deux partis en vinrent encore aux mains ; et, après une affaire assez chaude, où le général Demont fut fait prisonnier, et Lecourbe blessé, la faible division française, menacée d'être enveloppée, précipita son mouvement de retraite, rompit les ponts de Zernetz, et gagna par la droite les sommités de l'Albula. Dessoles ayant été appelé à l'armée d'Italie, Loison prit le commandement de ses troupes à Tiranno; Lecourbe, laissant de forts détachemens à Davos, ainsi qu'aux Pas-de-Fluéla et de Scaletta, vint s'établir à Lenz avec sa division.

Loison se porte sur Tiranno.

Tentative

Le mouvement offensif du comte de Belle-

mal dirigée sur Luciensteig

garde, pour amener un résultat important, aurait dû être secondé par la prise simultanée du Luciensteig; car les Autrichiens, débouchant de Coire, eussent rendu alors la retraite de Lecourbe presque impraticable. Cette entreprise, tentée le 1er mai, échoua par les fautes de Hotze. Ce général, craignant trop de dégarnir le poste de Feldkirch, avait obtenu de Bellegarde un renfort de 5 bataillons, commandés par le brigadier St.-Julien, auquel il ne joignit que 4 bataillons de ses troupes. A la pointe du jour, les Impériaux s'élancèrent sur quatre colonnes : la plus considérable, sous St.-Julien, devait s'emparer de la montagne de Flasch, et assaillir les derrières des Français, pendant que deux autres déboucheraient de Balzers et de Güschen. Le mouvement de ces trois colonnes était subordonné à la dernière, partie de Balzers, le 29 au soir, pour tourner les montagnes, et venir prendre le Luciensteig à dos, par la plaine de Mayenfeld. Mais celle-ci s'étant égarée, l'attaque se fit sans ensemble : les Autrichiens obtinrent d'abord, sur les Français surpris, quelques avantages que le général Menard ne tarda pas à leur enlever. Rassemblant à la hâte les troupes les plus rapprochées, il fit attaquer la colonne de St.-Julien par le général Chabran, qui la mit dans une déroute complète : deux bataillons du régiment d'Orange furent enveloppés et forcés de poser

les armes; le reste des Autrichiens précipita sa retraite, et les Français reprirent leurs premières positions.

Insurrection générale sur les derrières des Français

La tentative de Hotze, sur le Luciensteig avait été concertée avec quelques émigrés Grisons, et d'anciens chefs d'insurgés dans les petits cantons. L'exaspération des habitans de la Haute-Helvétie était au comble depuis que la guerre y étendait ses ravages, et que le directoire helvétique ne pouvant compter sur le recrutement des 18 mille hommes stipulés, voulait y suppléer par des milices. Tant de sacrifices pour une cause odieuse aux montagnards de Schwitz, d'Uri, d'Altorf et du Valais, qui n'avaient jamais été bien soumis, ne devaient amener d'autre résultat que la révolte. Aussi, adoptèrent-ils avec empressement les propositions des Autrichiens; et en même temps que ceux-ci marchaient sur le Luciensteig, 10 mille Grisons, ou habitans des petits cantons, levèrent simultanément l'étendart de l'insurrection. Cet événement eût été dangereux, si l'entreprise de Hotze n'avait pas manqué; car alors les troupes françaises des Grisons, poursuivies par les vainqueurs, n'auraient pu que difficilement se frayer une retraite à travers le pays insurgé sur leurs derrières. Un corps nombreux de paysans s'étant déjà emparé d'Ilantz et de Dissentis, interceptait toute communication entre les divisions Menard et Le-

courbe; mille d'entr'eux tenaient les ponts de Reichenau, qu'ils avaient fortement barricadés. La situation de Masséna était effrayante: menacé à gauche par l'Archiduc victorieux, assailli à droite par Bellegarde et Hotze, réduit à lutter contre des forces supérieures, il ne lui manquait que de voir ses communications à la merci des insurgés. Aussi le moindre succès de Hotze eût-il causé la ruine totale de son armée, si l'Archiduc s'était mis plutôt en devoir de le soutenir.

Menard bat les insurgés de Dissentis.

Pour arrêter cette alarmante insurrection, qui menaçait de s'étendre sur toute la Suisse, Masséna, encouragé par les succès de Menard, donna l'ordre à ce général de marcher sur ces rassemblemens. A peine eut-il achevé la défaite de St.-Julien, qu'il se dirigea le 3 mai sur Reichenau, où il culbuta les paysans, qui se retirèrent vers Ilantz. Chassés bientôt de ce dernier bourg, ils se replièrent sur Dissentis. Menard les atteignit le 5, et les attaqua sans délai. Les insurgés étaient au nombre d'environ 6 mille, dirigés par d'anciens officiers, mais mal armés et sans artillerie; ils firent néanmoins une résistance opiniâtre. Enfin, après avoir perdu quelques centaines des leurs, ils abandonnèrent le champ de bataille, et se dispersèrent dans toutes les directions.

Soumission des insurgés

Au même instant le général Soult avait été détaché pour faire rentrer les petits cantons

dans le devoir, et ouvrir la communication avec Lecourbe, sur le sort duquel on était inquiet. Soult rencontra près de Schwitz un rassemblement, à qui il fit mettre bas les armes; puis traversant le lac de Lucerne, il entra le 9 mai dans le canton d'Ury. Les Suisses, au nombre de 3 mille, avec 4 pièces de campagne, firent de vains efforts pour s'opposer au débarquement. La première demi-brigade les aborda vigoureusement, en tua un certain nombre, s'empara de l'artillerie, et força le reste à remonter la vallée de la Reuss. L'arrivée d'un détachement à qui Lecourbe avait fait descendre le St.-Gothard, acheva de les dissiper. Ce général, de son côté, venait de porter le dernier coup à l'insurrection, en soumettant le val Levantine, et en isolant les petits cantons des bailliages italiens. Les efforts de l'Autriche pour soulever la Suisse furent ainsi déjoués en moins d'une semaine; ils n'eurent d'autre résultat que de faire périr une foule de malheureux paysans, et de détruire plusieurs villages qu'on incendia pour servir d'exemple. Le Valais seul ne put être entièrement réduit; les insurgés parvinrent à se maintenir à Louesch, où 6 mille hommes avec 7 pièces de canon, fermèrent la vallée du Rhône.

Lecourbe, retiré à Lenz, marche sur Bellinzona.

Lecourbe n'avait fait qu'une courte apparition à Lenz, *il ne* tarda pas à quitter cette position pour marcher au secours de Loison, pressé par

des forces supérieures. Le comte de Bellegarde, avant de commencer son expédition dans la vallée de l'Inn, avait détaché sur l'Oglio le colonel Strauch avec 5 bataillons, pour se mettre en communication avec Suwarof. Cette colonne reçut du général russe l'ordre de marcher sur Chiavenna, pendant que 4 bataillons de l'armée du Tyrol partaient le 5 mai du Tonal pour se porter à Tiranno. Loison évacua alors la ville, traversa le Splugen où il laissa une forte garde, et gagna St.-Giacomo. Ce fut là que Lecourbe le rejoignit. Les mouvemens des deux colonnes autrichiennes et celui de la brigade du prince de Rohan, détachée par Suwarof sur Lugano, ayant démontré à ce général que le but des Alliés était de s'emparer de l'important passage du St.-Gothard et de l'entrée de la vallée du Rhône, il résolut de les prévenir. Quoiqu'il n'eût pas d'ordres du général en chef, l'actif Lecourbe se détermina à marcher sur-le-champ vers Bellinzona (1). Le prince de Rohan était déjà arrivé à Bironico, et avait poussé un détachement au

(1) L'archiduc Charles attribue au contraire à Lecourbe le projet de se retirer de l'Engadine sur Lenz, pour se rallier à Masséna; et pense que ce fut le général en chef qui prescrivit le mouvement sur Bellinzona. Une troisième version affirme que Lecourbe, instruit de la révolte des paysans, et des efforts sur le Luciensteig, préféra se retirer par le Tésin, plutôt que de s'exposer à être prévenu à Dissentis. Nous ne savons laquelle des trois il faut croire.

mont Cénére; mais le colonel Strauch n'étant pas encore en mesure de le soutenir, Lecourbe l'attaqua le 13 mai, le battit complétement à Taverne, et le rejeta au fond de la vallée d'Agno; il eût été détruit sans un détachement que Strauch poussa par hasard dans la vallée de Misox, et qui donna quelques inquiétudes aux Français. Après cette courte expédition Lecourbe laissa à Loison le soin de défendre le vallon du Tésin, et vint prendre position au St.-Gothard, menacé par l'approche des colonnes de Bellegarde.

L'Archiduc renforce Hotze, pour une nouvelle attaque

Depuis le commencement du mois, l'Archiduc et Masséna faisaient continuellement des démonstrations sur le Rhin : l'un afin d'empêcher que le général français ne portât sur sa droite assez de forces pour tomber des hauteurs de l'Albula sur la ligne d'opérations du comte de Bellegarde, et l'autre pour détourner les Autrichiens de faire une seconde tentative sur le Luciensteig. Mais le prince tenait à se rendre maître de ce poste important, avant de rien entreprendre contre la Suisse. Il s'était persuadé que le moment propice de l'invasion par Schaffhausen était passé depuis l'arrivée de l'armée de Jourdan en Thurgovie; d'ailleurs pour réussir, il eût fallu désobéir au cabinet de Vienne, découvrir le Vorarlberg et les Grisons, afin de se masser entre Waldshut et Constance.

Dans l'impossibilité d'adopter ce plan, bien qu'il fût encore le meilleur, il fallut se décider à une opération offensive basée sur Feldkirch, et dirigée par le Luciensteig contre le point où la droite de Masséna se joignait avec son centre : manœuvre dont on pouvait également se promettre d'heureux résultats. A cet effet, sans s'arrêter aux combats que les avant-postes avaient à soutenir tous les jours dans la vallée du Rhin, l'Archiduc fit passer un renfort de 12 mille hommes à Hotze, en l'invitant à concerter une nouvelle entreprise sur les Grisons avec le comte de Bellegarde.

Attaque combinée avec Bellegarde pour le 14 mai.

Ces deux généraux convinrent d'une attaque sur toute la ligne pour le 14 mai. Le corps de Hotze était spécialement destiné à s'emparer du col de Ste.-Lucie, tandis que Bellegarde le favoriserait par une diversion dans la Haute-Engadine. Cette fois-ci les dispositions des Autrichiens furent bien prises, et les forces imposantes qu'ils employèrent devaient leur assurer le succès, puisque le départ de Lecourbe pour Bellinzona livrait à leurs coups la division Menard seule, et quelques détachemens de celle de Lecourbe éparpillés sur un développement immense. Près de 40 mille hommes devaient ainsi entrer en action contre 10 à 12 mille Français, d'autant plus compromis que les deux masses ennemies se trouvaient naturellement placées sur leur flanc.

Le 14 au matin, Hotze, à la tête de 6 bataillons et 8 escadrons, se forma en avant de Balzers, et engagea une vive canonnade avec les batteries françaises de la rive gauche. Trois autres colonnes, fortes ensemble de 12 à 13 bataillons, conduites par les généraux Jellachich et Hiller, s'étaient mises en marche l'avant-veille pour franchir les Alpes-Rhétiennes, à l'effet de déposter les républicains des bords de la Lanquart, de prendre le col à revers, et de couper à la garnison sa retraite sur Coire. Tous ces mouvemens s'exécutèrent avec précision. Jellachich, secondé par les paysans et une foule d'émigrés suisses au fait des localités, arriva sur les derrières du fort, et le fit attaquer sur-le-champ par une partie de ses troupes, pendant que lui-même s'emparait de Malans et de Mayenfeld. Un régiment de Croates pénétra dans les retranchemens, fit prisonnière une partie de la 14e légère, et ouvrit les portes à la colonne de Hotze, qui porta aussitôt ses escadrons sur la Lanquart. Pendant ce temps, le général Hiller et le colonel Plunquet ayant aussi débusqué les Français du revers des montagnes de Seewis, marchèrent sur Zizers où ils joignirent Hotze, qui se dirigea avec toutes ses forces sur Coire.

Hotze enlève le Lucisteig et Coire.

Bellegarde de son côté, à la tête de 20 bataillons, avait pénétré dans la Haute-Ligue sur quatre colonnes, se liant par la droite avec la

Bellegarde attaque Davos et Lenz.

gauche de Hotze : il culbuta tous les postes français, s'empara de Davos et de Lenz, et rejeta l'ennemi dans la vallée du Rhin postérieur. Plusieurs détachemens coupés, tombèrent au pouvoir des Autrichiens, ainsi que deux pièces d'artillerie.

Masséna se retire derrière le Rhin.

Après la prise du col, la division Menard qui défendait la vallée du Rhin, se trouva séparée en deux parties : la gauche sous les ordres de Chabran, passa le Rhin près de Ragaz; et la droite, engagée dans la vallée sous le général Suchet, ne pouvant plus atteindre ce point, prit poste derrière le pont de Reichenau. Mais pressé par Hotze, et craignant d'être coupé par les colonnes de gauche de Bellegarde, ce général rompit les ponts du Rhin, et se retira sans éprouver de perte dans la vallée d'Urseren par Ilanz et Dissentis. Ainsi le centre de Masséna était forcé; et si Bellegarde, au lieu de le refouler sur sa base, eût été là pour appuyer Hotze, c'en était fait de la droite de l'armée d'Helvétie.

La brigade Chabran et la division Lorges occupaient encore la rive gauche du Rhin, depuis Ragaz jusqu'à Rheineck : mais leur ligne étant tournée, il était impossible que ces troupes pussent se maintenir dans leurs positions. Aussi, après de légers combats où les deux partis eurent tour à tour l'avantage, le premier se retira dans le canton de Glaris, et Lorges aux envi-

rons de St.-Gall et de Lichtensteig. Chabran fit le 19 une tentative pour chasser de Wallenstadt la brigade autrichienne de Gavasini, à laquelle s'était jointe la légion d'émigrés suisses de Roverea. Ses efforts ayant été inutiles, il se vit obligé de rentrer à Mollis.

Masséna se décide à réunir son armée derrière la Thur.

La prise des Grisons rompait entièrement le système de défense de Masséna; il ne pouvait plus désormais garder les bords du lac de Constance, ni la ligne du Rhin depuis Stein jusqu'à Eglisau, puisque ses flancs et ses derrières se trouvaient menacés. Il était évident que l'Archiduc n'attendait que la réussite de l'opération de Hotze pour passer le Rhin et pénétrer en Suisse. Au léger avantage de disputer le passage du fleuve, Masséna préféra donc le parti plus solide de prendre en arrière une position centrale, qui le mît à même de se porter facilement sur l'une ou l'autre armée autrichienne, afin d'empêcher leur jonction. D'après cette détermination, le général Tharreau quitta le 20 mai les environs de Schaffhausen, et vint prendre position derrière la Thur. Les divisions Oudinot, Soult et Vandamme se concentrèrent à Winterthur; le général Keller ayant perdu la tête, décampa de sa personne, et laissa à l'adjudant-général Weber le soin de rallier les milices suisses et de les ramener sur la Toss; Lorges prit la ligne de St.-Gall à Uznach; Menard campa sur les bords du

L'armée quitte la ligne du Rhin, le 20 mai.

lac de Wallenstadt; enfin Lecourbe reçut l'ordre d'évacuer le St.-Gothard, pour se replier dans la vallée de la Reuss. Le 21, l'armée française continua son mouvement rétrograde. Les bords du Rhin furent évacués jusqu'à l'embouchure de l'Aar; la division Tharreau, formant l'avant-garde, prit poste à Winterthur; les autres divisions du centre occupèrent, entre la Toss et la Glatt, les points de Klotten et de Bassersdorf. Le général Chabran, qui avait remplacé Lorges, réunit la seconde division à Uznach; et Menard s'établit à l'embouchure de la Linth (1).

Bellegarde marche en Lombardie.

Par cette nouvelle position, Masséna couvrait principalement Zurich, dont il faisait retrancher toutes les approches; et, par la réunion de ses forces, il rendit moins sensible leur disproportion avec celles de l'ennemi. Il est douteux cependant qu'il eût pu la conserver long-temps, si le corps de Bellegarde eût agi sur la droite de concert avec celui de Hotze. Mais, après la reprise des Grisons, la cour de Vienne, délivrée de toute inquiétude pour le Tyrol et le Vorarlberg, n'attacha plus qu'une importance secondaire aux opérations de Suisse; et, voulant frapper un coup décisif en Italie, elle donna ordre au comte de Bellegarde de joindre ses troupes à celles de Suwarof, en laissant 10 mille hommes

(1) La Linth forme le lac de Zurich, elle prend à sa sortie le nom de Limmat.

pour s'emparer du St.-Gothard et garder la Valteline. Ce général, après avoir poussé le 16 mai ses troupes légères par l'Albula jusqu'auprès de Reichenau, s'arrêta entre Lenz et Splugen, puis se dirigea, le 20 mai, par le Septimer et le Splugen sur Chiavenna. Il paraît qu'on lui proposa de suivre la direction aussi courte du St.-Gothard, pour descendre ensuite le Valais, et se lier par le Simplon ou le St.-Bernard, à l'armée de Suwarof. Cette idée était judicieuse : par ce moyen Bellegarde, au lieu de rester quinze jours inutile sur les derrières, marchait à sa destination, sans quitter la ligne des forces agissantes. Favorisé par les paysans du Haut-Valais levés en masse, il n'eût pas été beaucoup retardé dans sa marche, et serait arrivé aussi rapidement dans les plaines du Piémont, tout en décidant peut-être de l'évacuation entière de l'Helvétie. La crainte de ne pas remplir à point nommé les ordres de Suwarof, ou des motifs inconnus lui firent préférer la route de Como, avec tout l'embarras du passage des lacs. On ne saurait lui en faire un reproche, puisque son arrivée dans les champs d'Alexandrie, au moment de la bataille de la Trebbia, devait puissamment contribuer à décider du sort de l'Italie : reste à savoir s'il n'eût pas rempli le même but en descendant par la vallée d'Aoste ou Domodossola.

Aussitôt que le mouvement de retraite de la Hotze passe

le Rhin avec Feldkirch.

division Lorges avait été prononcé, le général Hotze s'était hâté de jeter des ponts sur le Rhin, à Hochst et à Meiningen; le 22 mai il passa le fleuve avec 18 bataillons et 13 escadrons, laissant 5 bataillons et 6 escadrons dans les Grisons, et remettant les postes du Vorarlberg à la garde des milices du pays. Ce général arrivé le lendemain à St.-Gall, détacha son avant-garde le 24, sur Schwarzembach, pour se lier avec la brigade Gavasini qui occupait les deux rives de la Linth à la hauteur du lac de Wallenstadt, pendant que le général Petrasch, avec 6 bataillons et 6 escadrons, marchait dans la direction de Pfyn pour se mettre en communication avec l'Archiduc.

Proclamation de l'Archiduc.

Décidé à pénétrer enfin en Suisse et à pousser la guerre avec vigueur, ce prince y avait fait répandre avec profusion une proclamation où il rassurait les habitans sur les intentions que les républicains prêtaient à l'Autriche; promettant, au contraire, de n'entrer sur leur territoire que pour les délivrer de leurs chaînes, et rétablir leur antique indépendance, il les exhortait à se joindre à lui pour chasser leurs oppresseurs. Cette pièce ne produisit pas tout l'effet qu'on en attendait : si elle contribua à ébranler les milices, du moins ne fit-elle point prendre les armes aux ennemis de la France.

Il fait passer Nauendorf à Stein.

Néanmoins, l'Archiduc avait fait établir des ponts à Stein, sur lesquels défila le 21 mai l'a-

vant-garde aux ordres du général Nauendorf, forte de 21 bataillons et 30 escadrons. Ce corps vint camper le même jour sur les hauteurs de Steineck, envoya un détachement à Frauenfeld, et fit occuper par des troupes légères, les bords de la Thur depuis Pfyn jusqu'au Rhin. Ses instructions lui prescrivant de reconnaître le plus près possible les positions françaises, sans toutefois engager d'affaire générale, Nauendorf fit passer la Thur le lendemain matin à quelques troupes commandées par le général Kienmayer, et poussa sur la route de Winterthur. Ce détachement rencontra au village d'Hettlingen, les éclaireurs de Tharreau, qui, après un engagement assez vif, furent obligés de se replier sur l'infanterie. Kienmayer établit alors ses postes à Hettlingen, Henkart et Buch, les prolongeant jusqu'au confluent de la Toss, en face de l'avant-garde française, qui occupait la droite de cette rivière, depuis Senzach jusqu'à Freyenstein.

Le même jour Nauendorf s'était porté sur Andelfingen, et dans la vue d'inquiéter le flanc gauche de Masséna, avait jeté sur la rive gauche du Rhin quelques partis depuis Eglisau jusqu'à l'embouchure de l'Aar. L'un d'eux ayant pénétré au-dessus de Bulach donna l'éveil au général français, qui dans la nuit du 23 au 24 dirigea Tharreau sur Zurzach, avec 3 bataillons et 4 escadrons, pendant que lui-même balayait les

bords du Rhin, depuis Eglisau jusqu'à Kaiserstuhl. Les Autrichiens se retirèrent en toute hâte; mais chargés par la cavalerie républicaine, ils éprouvèrent une perte assez considérable, et laissèrent 300 hommes et 200 chevaux au pouvoir de l'ennemi.

Il passe lui-même à Busingen.

Sur ces entrefaites l'Archiduc, qui s'était concentré dès le 21 mai aux environs de Singen, porta son quartier-général à Schaffhausen, et fit descendre son équipage de pont de Stein à Busingen. Son armée passa le fleuve le 23, et campa sur les hauteurs de Kloster-Paradis : il attendit dans cette position la nouvelle de la réunion de son avant-garde avec les troupes de Hotze, qui après avoir séjourné inutilement 24 heures à St.-Gall, en était parti le 25 mai pour suivre la colonne de Petrasch.

Masséna veut prévenir la jonction.

Masséna, prévenu de la marche de Hotze par les rapports du général Chabran, se détermina à attaquer les Autrichiens sur toute leur ligne, espérant battre l'avant-garde de l'Archiduc et le corps du Vorarlberg, avant leur réunion. En conséquence, il se rendit à Winterthur le 24 au soir, et fit sur-le-champ ses dispositions. Elles ne répondirent pas à la sagesse de sa résolution: car, au lieu de diriger l'effort sur le point décisif, c'est-à-dire par la route directe de Schaffhausen à Zurich et contre le corps de l'Archiduc, on le porta sur l'extrême droite contre

l'avant-garde de Hotze. Le général Oudinot, qui avait remplacé Tharreau, reçut l'ordre de marcher sur Frauenfeld, avec sa division renforcée de quelques troupes suisses sous les ordres de Weber. La brigade Paillard fut dirigée sur Andelfingen, et Ney conduisit l'attaque du centre sur Altiken. Soult, formant réserve, devait soutenir les différentes colonnes.

A la pointe du jour, Paillard passa la Toss à gauche de Rorbas, et se dirigea sur Andelfingen par Flach, afin de tourner les avant-postes autrichiens, avec lesquels une partie de son détachement avait déjà engagé une vive fusillade, depuis Buch jusqu'à Hettlingen. Ceux-ci, avertis du danger, se replièrent précipitamment; mais poussés d'un côté par Paillard, et de l'autre par Ney, qui s'était déjà rendu maître du gué d'Altiken, une partie seulement gagna le pont d'Andelfingen et la route de Pfyn; le reste se noya dans la Thur, ou tomba au pouvoir des républicains. Ney, se rabattant à droite, entra bientôt à Pfyn; et Paillard secondé par quelques éclaireurs de cette colonne qui pénétrèrent jusque dans Andelfingen, chassa les Impériaux de ce poste avantageux. Il ne put cependant continuer sa poursuite sur la rive droite de la Thur, quelques compagnies à la suite d'une belle défense, étant parvenues à incendier le pont, ainsi que les maisons les plus voisines.

Combat d'Andelfingen et de Pfyn.

Oudinot accable Petrasch à Frauenfeld.

Le général Oudinot, parti en même temps que les colonnes précédentes, rencontra à Frauenfeld la division Petrasch. Les Autrichiens occupaient le pont, et s'étaient formés en bataille sur les collines en arrière : leur artillerie battait toutes les approches. Le combat s'engagea par une vive canonnade, dont le résultat fut la prise de Frauenfeld; mais les Français, parvenus sur la rive droite, ayant le désavantage du terrain, firent pendant plusieurs heures de vains efforts pour chasser l'ennemi de son excellente position. Enfin, à la chute du jour, Soult ayant amené un renfort d'une demi-brigade et 2 escadrons de dragons, les républicains firent une dernière tentative qui fut plus heureuse. Les Impériaux étaient épuisés de fatigues, et leur cavalerie avait été obligée de mettre pied à terre pour soutenir l'infanterie. Par une attaque vigoureuse Soult et Oudinot parvinrent à percer le centre de Petrasch, qui ordonna sa retraite par la grande route de Mazingen sur Weil. Elle se fit en assez bon ordre. Mais les ailes des régimens de Gemmingen et de Kaunitz, s'étant trouvées séparées du gros de la division par la manœuvre des Français, se jetèrent dans les bois à droite et à gauche du chemin, où elles furent faites prisonnières.

Nauendorf reprend Pfyn.

Cet échec fut en partie réparé par la reprise de Pfyn. Nauendorf, informé des progrès de

Ney, et voyant que le général Paillard ne songeait pas à passer la Thur à Andelfingen, fit remonter la rivière à la brigade Simbschen, qui au milieu de la nuit arriva devant Pfyn. Les Français furent délogés de la ville et du pont, et repoussés sur la rive gauche. A la pointe du jour, l'arrivée de 9 bataillons et 6 escadrons détachés du corps de l'Archiduc, acheva de donner aux Impériaux une supériorité marquée, et de mettre ce point important à l'abri de toute entreprise.

Résultats de cette journée.

La journée du 25 fut sanglante pour les deux partis; les Autrichiens surtout y firent une perte considérable. Le général Piaczeck y fut mortellement blessé: un drapeau, 2 canons et plus de 2 mille prisonniers, restèrent au pouvoir des Français. Les Suisses qui combattaient dans les rangs des républicains, soutinrent leur ancienne réputation; l'adjudant-général Weber trouva une mort honorable sur le champ de bataille.

Toutefois, ce combat ne remplit pas l'attente de Masséna, puisque les deux corps ennemis opérèrent leur jonction la nuit suivante, sur la rive droite de la Thur. La destruction du pont d'Andelfingen, la perte de celui de Pfyn et surtout l'arrivée de l'Archiduc, l'empêchant de faire une nouvelle tentative pour s'y opposer, il fit rentrer ses troupes dans leurs premières posi-

tions, ne laissant à Winterthur qu'une réserve pour soutenir l'avant-garde dont il confia la conduite à Ney. Masséna eût mieux fait d'abandonner de suite la ligne de la Toss, qui n'offrait pas d'assez bonnes positions pour lutter avec avantage, et de concentrer son armée devant Zurich; il se serait épargné l'échec qu'il éprouva le lendemain.

L'Archiduc soutient Hotze.

Le prince Charles fit filer le 26 mai la division du prince de Reuss sur Pfyn, pour renforcer Hotze, qui dès-lors forma son aile gauche, et auquel il prescrivit d'attaquer le 27 l'avant-garde des Français. Celui-ci, qui campait entre Frauenfeld et Dutweil, se mit en mouvement sur trois colonnes. Ses troupes légères, parties de l'Elgg et d'Issliken, rejetèrent sur Winterthur les avant-postes ennemis, et lui-même les suivit de près, avec le gros de ses forces. Les Français tinrent un instant dans la ville; mais, accablés par le nombre, ils passèrent la Toss, ne laissant qu'un poste au village de ce nom, et s'établirent sur les hauteurs de Steig et de Brütten. Les Autrichiens, ayant forcé le passage de la rivière, attaquèrent cette position sans succès. La chose n'était pas facile; la Toss coule ici entre des précipices profonds, et la route de Steig, pratiquée sur les flancs de l'escarpement de gauche, était battue par le canon dans tout son prolongement, et prise en flanc par l'infanterie qui couronnait

la hauteur. Hotze s'empara avec audace du village et du pont de Toss; mais tous ses efforts vinrent se briser au-delà. L'Archiduc, dirigeant son corps de bataille sur Neftembach, parvint à s'emparer de Pfungen, que les Français disputèrent jusqu'à la nuit; l'intrépide Ney qui venait de prendre le commandement de l'avant-garde, reçut un coup de feu dangereux au genou, les troupes encouragées par sa présence se maintinrent bravement. Cependant la position de l'Archiduc à Pfungen lui permettant de tourner celle du Steig et de Brütten, Masséna ordonna de l'évacuer pendant la nuit, et Oudinot ramena les troupes à Klotten : Tharreau se concentra derrière Bulach, et Soult passa sur la rive gauche de la Glatt. Cette affaire ne fut pas aussi meurtrière que la vive résistance des Français à Winterthur, à Brütten et à Pfungen, aurait pu le faire croire; les Autrichiens n'y prirent que 4 pièces de canon.

Le 28 mai, l'armée autrichienne marcha sur la Glatt. Les troupes légères de l'Archiduc cherchant à déboucher sur la route de Bulach à Zurich, pour inquiéter les communications de Tharreau, celui-ci réunit sa division, et tombant à l'improviste sur l'ennemi, le chassa au-delà de la Toss, et occupa Rorbas. Il se disposait à son tour à menacer la droite de l'Archiduc, et déjà son avant-garde occupait les

Combat de Tharreau à Rorbas.

revers de la montagne de Tuffen, lorsque quelques bataillons de renfort arrivés aux Impériaux, arrêtèrent ses progrès. Comme il n'entrait pas dans le plan de Masséna d'engager ce jour-là une affaire générale, et qu'il avait résolu de se replier sur la position retranchée de longue main, autour de Zurich, cette échauffourée demeura sans résultats; Tharreau abandonna Rorbas, et rentra à Bulach, qu'il évacua bientôt pour passer la Glatt. Les divisions Soult et Oudinot suivirent ce mouvement rétrograde; et le premier, ne laissant sur la rivière que des postes d'observation, entra dans le camp retranché de Zurich.

Retraite sur Zurich.

Circonspection de l'Archiduc.

Le prince Charles ne poursuivit les Français qu'avec circonspection, dans la crainte que les corps placés aux environs de Kayserstuhl ne cherchassent à le tourner, et refusant son aile droite, qui n'entra que le 31 à Embrach, il porta dès le 29 le corps de Hotze sur la Glatt. Ce général campa entre Klotten et Basseradorf, enleva après un combat très-vif le pont de Dübendorf, et répandit ses éclaireurs sur la droite de cette petite rivière.

La crainte que Lecourbe descendant du St.-Gothard dans le canton de Glaris, ne se réunît à la division Chabran, pour assaillir sa gauche, engagea l'Archiduc à détacher le général Jellachich de Winterthur sur Uznach, pour se lier au colonel Gavasini, laissé en observation par Hotze sur les bords de la Linth.

Pendant que le centre de l'armée française luttait contre les forces réunies de l'Archiduc, la droite, commandée par Lecourbe, était obligée d'abandonner le St.-Gothard. Nous avons vu que Bellegarde à son arrivée en Lombardie, avait reçu de Suwarof l'ordre de détacher le général Haddick, pour s'emparer de ce passage important; il lui laissa, à cet effet, les 4 brigades de Rohan, Strauch, Lamarseille et Briey, qui devaient même être secondées par celle du général St.-Julien, venant par les Grisons sur Dissentis, et soutenues par celle de Nobili, laissée à Varèse comme réserve, sans qu'on puisse imaginer l'utilité d'un soutien aussi éloigné.

Lecourbe est forcé de quitter le St.-Gothard

Haddick, avec de pareilles forces, n'avait pas grand'peine à triompher du faible détachement de Loison déjà battu au Mont-Cénère par Hohenzollern, et ramené jusqu'à Airolo (1). Mais les brigades Briey et Lamarseille n'étaient pas près d'arriver, et celle de Nobili était loin de pouvoir prendre part aux premiers engagemens. Cependant il fallait s'attendre à rencontrer bientôt Lecourbe; et il importait même de contenir à gauche la division du Valais. Dans l'espoir de remplir cette triple tâche, le général autrichien ordonna à la colonne de St.-Julien de descendre

(1) Voyez le chapitre 86.

avec ses 5 bataillons de Dissentis sur Urseren; et lui-même, à la tête de 10 autres, entra le 24 dans la vallée du Tésin. Lecourbe n'avait avec lui que sa division, la brigade Suchet ayant rejoint le général Menard par Schwitz; il en avait d'abord placé la majeure partie à la jonction des vallées de la Reuss et d'Urseren, laissant à environ 2 mille hommes commandés par Loison, le soin de tenir le poste d'Airolo pour défendre l'accès de la montagne. Haddick arrivé le 27 devant ce poste, chassa aussitôt ses gardes avancées de Dasio. Mais Loison ayant réuni son détachement, assaillit à son tour les Autrichiens, les repoussa et leur fit même quelques prisonniers.

Revenu à Altorf, il attaque les Autrichiens à Mutten.

Toutefois Lecourbe, à qui Masséna avait ordonné de se rapprocher du gros de l'armée, mit le même jour ses troupes en retraite sur Altorf, et envoya 5 bataillons à Loison, pour tenir les Impériaux en échec pendant que les équipages défileraient. A peine arrivé à Altorf, Lecourbe y apprit par le commandant de Schwitz, que le colonel Gavasini, voulant favoriser l'entreprise d'Haddick et inquiéter les derrières de la division Menard, venait de pénétrer dans le Muttenthal défendu par la 12[e] demi-brigade légère. Le général français qui n'avait aucun renseignement précis, sur les forces qui menaçaient

la brigade Loison, et la croyant capable de repousser ce qui se présenterait pour la combattre, partit sur-le-champ avec quelques compagnies de grenadiers et attaqua le 28 au matin la colonne de Gavasini, qui tenait le pont de Mutten. Les Autrichiens soutenus des émigrés suisses, résistèrent long-temps; mais la 12e légère étant parvenue à enlever le pont et les deux pièces de canon qui le défendaient, ils furent chassés du Muttenthal et ramenés en désordre sur les bords de la Linth, avec perte de quelques centaines d'hommes.

Loison, accablé, se retire sur Altorf.

Dans le même instant où Lecourbe se débarrassait ainsi du détachement qui gênait ses communications avec l'armée, Haddick avait renouvelé son attaque sur le St.-Gothard, et obtenu cette fois un plein succès. Le prince de Rohan passa le Tésin, et gravit les hauteurs qui protégeaient la droite de Loison, pendant qu'une autre colonne le tournait sur la gauche, et qu'Haddick l'abordait de front. Accablé par le nombre, Loison se retira sur l'Hospital, d'où il continua son mouvement le 29 en combattant toujours. Sa ténacité faillit lui coûter cher; car au moment où il arrivait au pont du Diable, la colonne de St.-Julien débouchant dans la vallée d'Urseren, tomba sur son flanc gauche. Le petit corps français pressé de tous côtés, fut rejeté sur Wasen;

et 600 hommes de son arrière-garde se virent obligés de déposer les armes.

Haddick, satisfait de ce succès, et attendant pour en profiter l'arrivée des deux brigades en marche par la vallée du Tésin, campa à Airolo avec celle de Strauch, fit occuper le pas de Nuffenen qui conduit en Valais, et détacha le prince de Rohan par Domo-Dossola pour masquer les avenues du Simplon. La seule brigade St.-Julien, lancée imprudemment dans la vallée de la Reuss, chassa les Français de Wasen, et s'empara d'Amsteig. Déjà elle menaçait Altorf, lorsque Lecourbe inquiet de ses progrès, fit marcher contre elle le général Loison avec 3 bataillons, au soutien desquels il se porta lui-même avec ses grenadiers et la 38e de ligne. Amsteig fut repris le 31, et le lendemain la colonne républicaine s'avança sur Wasen et le fort de Meyen, qu'elle enleva.

Haddick, informé de ce retour offensif, se contenta d'envoyer un bataillon de renfort à Urseren, et de le remplacer au St.-Gothard par un détachement de Strauch. Espérant toujours d'être soutenu, St.-Julien reprit un instant le dessus, et les républicains harassés commençaient à plier, lorsque la présence de leur général les ramena au combat : Lecourbe, ayant rallié 3 compagnies de grenadiers, chargea les Impériaux

à la baïonnette, les fit plier de toutes parts, et les força à une retraite précipitée sur le pont du Diable, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts et plus de mille prisonniers. St.-Julien n'eut que le temps de couper une arche du pont pour sauver le dernier bataillon qui lui restait. Son adversaire, instruit de l'approche de Haddick, ne le poursuivit pas plus loin.

Pendant que l'aile droite de Masséna abandonnait le St.-Gothard, le général Xaintrailles manœuvrait pour rétablir l'importante communication du Simplon, et refoulait les insurgés du Haut-Valais dans le fond de la vallée du Rhône. Cette division, forte d'environ 6 mille hommes, se composait des renforts que Masséna envoyait à l'armée d'Italie, et qui n'ayant pu s'y rendre, occupaient un camp en avant de Sidder (1), ainsi que les vals adjacens; on y avait joint près de 2 mille patriotes du Bas-Valais, ou Vaudois. Les rebelles postés dans la gorge de Leuck (2), firent le 27 mai une tentative sur le camp de Sidder qui fut repoussée. Xaintrailles ayant réuni ses troupes, les attaqua lui-même le lendemain dans leurs retranchemens : deux colonnes gagnèrent les sommités qui dominaient la forte position de Leuck, et malgré la vive

Opérations en Valais.

(1) Sierres. (2) Louech.

résistance qu'opposèrent les Valaisans soutenus par un corps autrichien, ils furent obligés de se retirer sur Raron, laissant leurs magasins et toute leur artillerie au pouvoir des vainqueurs : le général Xaintrailles, continuant sa marche sur les deux rives du Rhône, les chassa successivement de Vispach, de Brigg et de Lax. Ce dernier village fut le théâtre d'un combat assez vif, et les Français s'y établirent pour diriger ultérieurement leurs opérations contre Munster et le Simplon, où les insurgés s'étaient ralliés.

Instruit de ces événemens en même temps que des premiers dangers courus par la brigade St.-Julien, Haddick se décida à porter Strauch sur Oberwald au soutien des Valaisans, et marcha lui-même au St.-Gothard, où il n'arriva que pour rallier les débris de la droite, compromise par sa propre faute (1).

L'Archiduc se concentre vers Zurich.

Sur ces entrefaites, le gros de l'armée autrichienne se groupait dans les environs de Zurich, où Masséna avait aussi réuni la plus grande partie de ses forces; tout semblait annoncer une affaire décisive. Jellachich, détaché comme on sait sur la gauche pour se joindre à la brigade Gavasini, et déloger Chabran de la rive droite

(1) St.-Julien paraît à la vérité avoir fait partie du corps de Hotze, et ne point appartenir à celui de Haddick qui tenait à l'armée d'Italie : ce fut peut-être la cause de son désastre.

du lac, n'avait pas eu la peine de remplir sa mission; car celui-ci ayant déjà reçu l'ordre de se replier, fit sa retraite sur Raperschwyl, et après avoir détruit le grand pont qui traverse le lac, ainsi que celui de Grynau sur la Linth, vint prendre position entre Horgen et Lachen. Jellachich, laissant alors à Gavasini le soin de garder la rive de la Linth jusqu'à Uznach, se dirigea sur Raperschwyl, et poussa ses avant-postes à Stoeffa. Il y fut vainement attaqué le lendemain par Soult, qu'il repoussa; encouragé par ce succès, le général autrichien appuya sa gauche à Meylen, et sa droite au lac de Greiffensée; la brigade du général Humbert tenant encore Fallanden, Wytikon et Zollikon; ses troupes l'en débusquèrent le 2 juin, et la rejetèrent sur Riedspach et Hirslanden, sous la ligne des retranchemens.

La Glatt seule séparait les deux armées; Masséna, en retirant ses postes de la rive droite avait fait brûler le pont de Schwamendigen; mais ceux de Dubendorf et de Glattfelden, aux extrémités de la ligne, étaient tombés au pouvoir des Autrichiens.

Positions retranchées des Français

La ligne des Français s'appuyant aux hauteurs retranchées de Zurich, s'étendait vers celles de Regensberg, et suivait de là jusqu'au Rhin, une direction à peu près parallèle à l'Aar. Le défaut de pont sur cette rivière, entre Bruck et Coblentz, rendait la position de la gauche aventu-

rée, dans le cas où le centre eût été forcé, et la route de Baden interceptée; opération difficile à la vérité, mais néanmoins possible; car la montagne de Lagerberg qui remplit cet espace central, n'était point inaccessible du côté d'Adliken. Masséna résolut toutefois de laisser une bonne division à cette aile, plutôt que de la replier derrière l'Aar, de crainte qu'une telle démarche ne compromît la ligne retranchée de Zurich. Cependant il concentra le gros de ses forces, et fixa particulièrement son attention sur le centre et la droite, autour de cette ville.

Toute la contrée entre la Glatt, la Limmat et l'Aar, est coupée de montagnes boisées, d'un accès pénible, sillonnées d'une multitude de ravins favorables à la défensive. Le camp retranché de Zurich, auquel on travaillait depuis plusieurs mois, prêtait à la droite de la ligne une force artificielle non moins grande que les obstacles naturels du terrain. Le Zürichberg et les hauteurs de Hoeng, formant comme deux bastions, étaient couronnés de retranchemens d'un grand profil : le plateau de Wipchingen, qui les liait comme une courtine, portait 14 redoutes ou flèches moins considérables, mais bien disposées, et battant les avenues de la Glatt. Une chaîne d'ouvrages détachés entre le Zurichberg et la rive orientale du lac, formait un sail-

lant vers Hirslanden, et aboutissait vers Zollikon.

Quelques-uns de ces ouvrages se trouvaient terminés, d'autres ne l'étaient pas entièrement, surtout à la gauche; l'armement s'en était fait comme celui de la ville même, à l'aide du bel arsenal que possédait le canton. La planche 29, quoique destinée à la bataille du 25 septembre, donnera une idée des difficultés que l'attaque d'un tel poste devait rencontrer. Les Français, plongeant de leurs ouvrages sur tout le bassin de la Glatt, découvraient au loin la marche des colonnes ennemies, et pouvaient déjouer leurs manœuvres; l'Archiduc, réduit à deux ou trois passages praticables, devait renoncer à toute surprise, et n'avoir recours qu'à la force et à l'opiniâtreté : or, Masséna ne lui cédait en rien sur ces points.

Chances de l'Archiduc.

Si le prince avait eu le temps de réparer le pont du Rhin à Eglisau, ou d'en jeter un à Kayserstuhl, il est certain qu'il eût été de son intérêt de manœuvrer contre la gauche des Français; non-seulement c'était le moyen d'éviter une foule d'obstacles, et de rendre inutiles tous les préparatifs de l'ennemi, on pouvait encore se promettre, par un succès décisif sur cette aile, l'évacuation entière de l'Helvétie, puisque Masséna tourné par Baden, et peut-être même par Bruck, aurait à peine trouvé un asile derrière l'Aar. La position du saillant de Waldshut

obtinrent d'abord quelques succès; la première s'était logée dans les faubourgs de Zurich, et la troisième occupait les fermes d'Attisberg et de Topelhof, lorsque Soult faisant avancer la réserve, reprit les retranchemens de la droite et força les Autrichiens à se replier. Hotze s'était réservé avec la division Petrasch la tâche difficile d'aborder de front le Zurichberg. Instruit que le pont de Schwamendingen était brûlé, il laissa 2 bataillons pour masquer ce passage, et remonta jusqu'à Dubendorf, où il traversa la rivière : puis, après s'être emparé de Stepbach, il redescendit sur Schwamendingen, dont il se rendit également maître à l'aide de 2 bataillons qui passèrent la Glatt à gué : moins heureux contre le Zurichberg, il fut obligé après de vains efforts, de se replier sur Schwamendingen.

Combat au centre.

Pendant que l'aile gauche était aux prises avec les Français, l'Archiduc avait fait défiler 10 bataillons et 20 escadrons du centre par Glattbrück. Le prince de Reuss qui commandait cette colonne emporta Séebach, et appuyant sa droite à Rümlang, détacha le général Rosenberg à Orliken pour se lier au corps de Hotze. Oudinot témoin de ce mouvement, réunit sa division entre Wipchingen et Affoltern, et assaillit le prince de Reuss dans l'espérance de couper la retraite au détachement de Rosenberg : mais les Autri-

chiens ayant reçu des renforts de leur aile droite, repoussèrent ces tentatives dans lesquelles Oudinot lui-même fut blessé.

Cependant le prince Charles, resté en réserve à Opfiken avec 8 bataillons et 16 escadrons du centre, voyant le peu de progrès des colonnes de Hotze, résolut de faire une dernière tentative pour s'emparer du Zurichberg : il donna l'ordre au général Wallis d'y marcher avec 4 bataillons de troupes fraîches, pendant que le prince de Lorraine renouvellerait son attaque du côté d'Attisberg. Wallis enleva la ferme du Zurichberg, et après un combat très-opiniâtre, pénétra jusqu'aux abatis. Masséna s'était porté sur ce point avec une colonne de grenadiers, qu'il lança sur les Impériaux : ceux-ci, accablés par une grêle de mitraille et de mousqueterie, se retirèrent en désordre avec une perte considérable. Le prince de Lorraine ne fut pas plus heureux : le général Humbert le repoussa vigoureusement, et le rejeta sur Wittikon. La nuit vint enfin terminer le combat : l'armée impériale resta sur la rive gauche de la Glatt, et prit position au pied des montagnes, laissant ses avant-postes sur les hauteurs dont elle avait conservé la possession. Vigoureuse défense de Masséna au Zurichberg.

Cette journée fut surtout meurtrière pour les Autrichiens, qui eurent continuellement à lutter sur un terrain désavantageux, et sous le feu plongeant des batteries françaises. Ils perdirent Résultats de cette affaire.

près de 3 mille hommes; Hotze, Wallis, et Hiller, y furent grièvement blessés.

Nouveau projet de l'Archiduc.

Les deux partis étaient tellement harassés de fatigue qu'ils donnèrent au repos la journée du 5. Mais l'Archiduc n'en persistait pas moins dans ses projets offensifs; et, attirant à lui le corps de Nauendorf, qu'il remplaça sur la Basse-Glatt par quelques bataillons tirés de la rive droite du Rhin, il se disposa à tenter une seconde attaque, dans la nuit du 5 au 6, avec des forces mieux réunies. Ses dispositions, plus sages que celles du 4, consistaient à faire assaillir avant le jour, par deux colonnes de 8 mille hommes chacune, les montagnes de Zurich et de Wipchingen, dont l'accès lui paraissait moins difficile que celui de la droite du camp retranché. Dans le cas où ce coup de vigueur réussirait, toute la gauche, la réserve, et même partie de la droite eussent été à portée de soutenir un premier succès.

Evacuation de Zurich.

Masséna, soupçonnant l'intention de l'Archiduc, et ne voulant pas courir les chances d'une nouvelle bataille, évacua ses retranchemens pendant la nuit. Son armée, qui avait eu soin de se débarrasser de son matériel de campagne, et de ne laisser dans les retranchemens que l'artillerie helvétique, défila par les ponts de Zurich, de Fahr ou de Wettingen, et fut prendre position sur la chaîne de l'Albis prolongée par

le Uetli. Peu s'en fallut que cette évacuation n'entraînât un plus grand désastre, et que le quartier-général de Masséna ne fût enlevé par suite d'un malentendu, qui fit abandonner au général Humbert la porte du lac avant le temps prescrit. La retraite achevée, les Autrichiens entrèrent enfin dans la place, où on leur abandonna, sans raison, un arsenal considérable et 150 pièces de canon; leur avant-garde traversa le petit Zurich, et alla camper à Wittikon par la plaine de la Sihl.

Quelques écrivains ont reproché à Masséna d'avoir abandonné prématurément son camp de Zurich. L'épreuve qu'il venait de faire de sa force, devait, selon eux, l'engager à s'y maintenir. Cette assertion est hasardée, du moins dans l'état informe où le camp se trouvait; il n'eût été tenable que s'il avait été entièrement fermé et prolongé jusqu'à la Limmat, en abandonnant le reste de la ligne entre l'Aar et le Rhin. Mais dans la situation des affaires, le général français ne pouvant le considérer que comme une tête de pont favorable pour un retour offensif, ne devait pas mettre le salut de son armée en question, pour un poste dont l'utilité était encore problématique: tout ce qu'on aurait pu exiger de lui eût été qu'il coupât les ponts, et cherchât à se maintenir dans la petite ville, afin de ne pas laisser à l'ennemi un débou-

ché important au centre de la nouvelle position qu'il allait prendre : cette résolution lui eût d'ailleurs permis de sauver l'arsenal, situé dans cette partie de la ville, et d'en augmenter la défense de l'Albis. La retraite derrière la Limmat, ainsi modifiée, n'eût pas été une faute; car un des points du camp pouvait être forcé avec quelques sacrifices; et alors les Autrichiens, arrivant sur les ponts en même temps que les Français, eussent placé ceux-ci dans une position critique. Masséna d'ailleurs, attendait de l'intérieur des renforts considérables, qui devaient rétablir la proportion des forces, et le mettre à même de reprendre l'offensive. Il agit donc sagement en abandonnant une ligne, où le moindre échec compromettait le salut de l'armée, et qu'il pouvait reprendre dès qu'il serait en mesure. Au reste, ses opérations ultérieures, dont nous aurons à rendre compte, prouveront assez que ce fut un plan réfléchi, et non la crainte, qui lui fit adopter ce parti.

Au même instant où Masséna se décidait à une retraite si délicate, les Autrichiens préparaient une expédition contre la division du Valais. Haddick avait détaché les brigades du prince de Rohan et du général Nobili sur le Simplon, en même temps qu'il descendait le 9 juin avec deux autres, par le Furca sur Oberwald et Munster, en vue de combiner pour le 15 juin une attaque

générale contre la division Xaintrailles, hors d'état de résister à 18 mille autrichiens ou insurgés. Mais des ordres de Suwarof vinrent troubler ces préparatifs et appeler Haddick en Piémont, où l'approche de l'armée de Macdonald, jointe à l'apparition de l'escadre de Bruix, avait jeté l'alarme. Cette heureuse circonstance ne contribua pas moins au salut de l'Helvétie, que le défaut d'activité des Autrichiens durant les deux mois dont nous venons de retracer les événemens.

Retraite du gouvernement helvétique à Berne.

La prise de Zurich et la retraite des Français ne permettant plus au gouvernement helvétique de siéger à Lucerne, il partit pour s'établir à Berne; le directoire, les membres des deux conseils, le tribunal suprême, les ministres et leurs bureaux, formaient une colonne d'équipages aussi considérable que celle d'une grande armée : sa marche processionnelle excitait sur la route une joie ironique ou la terreur, selon l'esprit de parti qui animait les contrées qu'elle traversait. Ce trajet ne s'était pas fait sans crainte; car une faible escorte semblait peu rassurante contre les entreprises des paysans de Lucerne, de l'Argovie et de Berne, généralement mal disposés pour le nouvel ordre de choses.

Dissolution des milices helvétiques.

Un résultat plus malheureux de la prise de Zurich, fut la dissolution des milices helvétiques. La mort de l'adjudant-général Weber

les ayant laissées sans commandant en chef, les bataillons bernois, argoviens et soleurois, mal disposés et employés aux travaux du camp, furent réduits à rien par la désertion. Celui de Lucerne, très-maltraité dans le combat, s'était dispersé; dix bataillons de Zurich et de Thurgovie, qui avaient marché sous les ordres du préfet Tobler, à la veille de voir leurs foyers livrés à la merci des troupes autrichiennes, se hâtèrent de les regagner, de crainte d'exposer leurs familles à la vengeance dont les proclamations de l'Archiduc menaçaient tous les habitans pris les armes à la main. Le mystère dont Masséna avait cru devoir envelopper cette évacuation, l'avait porté à laisser l'état-major helvétique dans la persuasion qu'on sacrifierait tout pour défendre le camp retranché; le désordre qui résulta d'une sortie aussi brusque qu'inattendue, ne contribua pas peu à la dissolution des bataillons, qui se fussent pourtant reformés, si l'impossibilité de pourvoir à leur solde et aux immenses frais de la guerre n'y avait mis un obstacle invincible. On licencia donc, faute de moyens, les restes de ceux sur lesquels on pouvait le moins compter.

Les bataillons vaudois, quelques compagnies d'Argovie, et 5 à 600 braves patriotes zuricois, la plupart officiers ou sous-officiers de ces milices, restèrent seuls sous les drapeaux; les der-

niers formèrent un bataillon de carabiniers volontaires, dont l'ex-préfet Tobler prit le commandement : deux bataillons vaudois furent mis en activité dans le nord, deux autres avaient été envoyés en Valais : quelques compagnies bâloises demeurèrent également sur pied, et contribuèrent à la garde d'un camp retranché, tracé en avant du Petit-Bâle, dont les travaux étaient déjà assez avancés pour mettre ce poste à l'abri d'insulte.

Nous laisserons reposer un instant l'attention de nos lecteurs, plus fatigués sans doute que nous du récit de tant de mouvemens compliqués. De mémoire d'homme on n'avait vu un pareil enchaînement de combats, depuis les montagnes de la Calabre jusqu'aux plages du Texel, où bientôt aussi se passèrent des événemens de la plus haute importance. Cent vallées, parcourues en sens différens, venaient d'être le théâtre d'une multitude d'exploits stériles; car la violation des principes dans la première direction des masses, rendit la mort de tant de braves aussi déplorable qu'infructueuse. La postérité recueillera avec avidité les détails de ces luttes presque incroyables, au centre de la masse la plus aride des Alpes; mais ce qui étonnera le plus, c'est qu'on ait trouvé moyen d'alimenter en vivres et munitions, des forces si considérables, campées durant plusieurs mois dans des

contrées inhospitalières, où le voyageur isolé semble à peine pouvoir trouver un gîte.

En voyant ces colonnes intrépides escalader les rochers effrayans du Crispalt, les glaces du Wormserjoch, les flancs escarpés du Kunkel, du St.-Gothard, du Todi, enfin les revers abruptes de l'Engadin, chacun se croirait transporté aux siècles fabuleux, et imaginerait voir des combats de géans. Tant de gloire acquise par les bataillons français s'est éclipsée dans les plaines de Stockach et de Magnano, où le choc des armées sur les points décisifs vint trancher en un clin-d'œil la question de possession de la chaîne des Alpes, et détruire des préjugés consacrés par vingt siècles d'erreur.

CHAPITRE LXXXVI.

Opérations en Italie depuis le milieu d'avril. — Suwarof arrivé avec les Russes prend le commandement en chef. — Passage de l'Adda par les Alliés à Brivio et Trezzo. — Bataille de Cassano. — Retraite des Français entre la Bormida et le Pô. — Prise d'Orci-Novi, de Peschiera et de Pizzighetone par les Autrichiens. — Combat de Bassignano. — Insurrection du Piémont. — Les Austro-Russes se dirigent sur Turin. — Wukassowich pénètre dans la ville, où il fait de riches prises. — Moreau se réfugie dans l'Apennin ; embarras qu'il éprouve par la prise de Céva. — Retraite des parcs par Pignerol. — Hohenzollern assiége le château de Milan et se porte dans les bailliages italiens. — Combat de Taverne. — Klénau s'empare de la citadelle de Ferrare. — Défection de Lahoz. — Coup-d'œil sur les derrières, jusqu'à la fin de mai.

Suwarof prend le commandement en Italie.

Nous avons laissé après la bataille de Magnan l'armée d'Italie en retraite sur l'Oglio, et celle des Autrichiens campée derrière le Mincio, où elle fut jointe le 24 avril par 18 à 20 mille Russes. Le même jour l'avant-garde impériale établie à

Montechiaro, se lia avec le corps de Wukassowich; le feld-maréchal Suwarof prit le commandement en chef des forces alliées.

Nous ne retracerons point ici le portrait de cet homme extraordinaire dont assez d'historiens ont entrepris le panégyrique. Une bizarrerie poussée au plus haut degré d'affectation, a diminué sa gloire aux yeux des étrangers; mais un coup-d'œil prompt et sûr, un grand caractère, beaucoup d'activité et d'impétuosité, lui assignent incontestablement une place distinguée parmi les généraux de ce siècle. Les troupes qu'il amenait étaient bien différentes de l'armée russe actuelle, sous le rapport de la tenue et de l'instruction; mais la race d'hommes était forte, l'esprit militaire parfait : si leur instruction aux manœuvres laissait beaucoup à désirer, rien ne surpassait l'aplomb qu'elles montraient dans la défense, ou l'audace impétueuse de leurs colonnes d'attaque.

La baïonnette était l'arme favorite du soldat et du général, qui méprisaient également les feux; aussi l'artillerie était-elle loin de valoir celle d'aujourd'hui, pour le personnel, comme pour le matériel : la cavalerie qui, sous les Wasiltchikoff, les Emmanuel, les Pahlen, a, sinon surpassé, du moins rivalisé dans les derniers temps avec les meilleures de l'Europe, était alors des plus médiocres.

L'état-major, formé de jeunes gens élevés à l'école des Cadets, possédait des connaissances suffisantes pour développer les talens d'un homme né pour la guerre; mais il n'en avait pas assez pour constituer un corps savant, propre à diriger toute opération militaire (1).

Singularité de ses premiers ordres.

Le premier soin du maréchal fut de recommander l'usage de la baïonnette : attribuant les revers des campagnes précédentes au peu de vigueur des officiers autrichiens, il envoya des officiers russes dans les régimens de l'armée impériale, enseigner le maniement de cette arme : leçon sévère, et qui, malgré le caractère d'énergie dont elle portait l'empreinte, fut envisagée par ses alliés sous un tout autre point de vue.

Le général Chasteler, chef d'état-major de l'armée, lui ayant proposé à son arrivée de faire une *reconnaissance*, le maréchal lui répondit vivement : « Des reconnaissances!! je n'en veux » pas; elles ne servent qu'aux gens timides, et » pour avertir l'ennemi qu'on arrive; on trouve » toujours l'ennemi quand on veut. Des colon-

(1) Le général Toll, aujourd'hui quartier-maître - général de l'empereur Alexandre, officier du plus grand mérite, s'y trouvait comme lieutenant; mais il n'y en avait pas beaucoup de cette trempe. Il était réservé à l'empereur Alexandre, secondé du prince Wolkonsky, d'instituer un état-major digne de la Russie, après que les campagnes de 1805 et 1807 en eussent fait sentir tout le besoin.

» nes, la baïonnette, l'arme blanche, attaquer, » enfoncer, voilà mes reconnaissances! » Réponse où bien des gens n'ont entrevu que de la jactance, et qui décèle plus qu'on ne pense le vrai génie de la guerre (1).

Les Français se réunissent sur l'Oglio.

Pendant que le général russe prenait connaissance de l'emplacement de ses forces et se préparait à profiter de sa grande supériorité pour tomber sur son adversaire, Moreau, voyant à son arrivée sur l'Oglio que l'ennemi ne l'avait point suivi, jaloux de réparer aux yeux des troupes ce que la retraite ordonnée par le général en chef avait de ridicule, conçut l'espoir de se maintenir derrière cette rivière, et la remonta jusqu'à Calcio. Mais Schérer ayant déjà

(1) En appliquant, par exemple, cette réponse à la position de l'Oglio, n'était-ce pas dire en d'autres termes : « Les Français sont » derrière l'Oglio, ils sont dispersés sur toute la ligne ou massés » sur le point important, eh bien! qu'importe, faisons un effort » sur un point indiqué par les règles de la stratégie, et contentons-nous d'une forte démonstration sur le reste de la ligne. Si » nous trouvons l'ennemi dispersé, la démonstration le maintiendra » dans cet état défavorable, et la masse l'accablera. Si, au contraire, il s'est réuni en face de notre attaque principale, la démonstration agira de son côté et deviendra une colonne de manœuvre pour prendre l'ennemi en flanc. Il n'est pas besoin de » parcourir la ligne pour savoir que le point décisif est à Soncino » ou Ponte-Vico, puisque l'on pourrait déborder tout ce qui se » trouverait sur le saillant du Bas-Oglio et le culbuter dans le Pô; » c'est donc là qu'il faut nous diriger, attaquer et enfoncer l'ennemi ». Cette manière de s'exprimer eût été plus élégante, mais au fond n'était-ce pas la même chose?

ramené la droite à Crémone, et abandonné le pont de Marcaria, le corps du comte de Hohenzollern s'en était déjà saisi; en sorte que la ligne, au lieu de suivre le cours de l'Oglio, passa de Ponte-Vico sur Pieve, ce qui mettait hors d'état de tenir long-temps, si l'ennemi supérieur en nombre faisait un mouvement sérieux par sa gauche.

Crémone renfermait depuis deux ans tous les établissemens d'artillerie de l'armée; on y avait entassé un matériel considérable et de grands approvisionnemens, qu'il importait d'évacuer. Malgré les avantages que le Pô procurait pour embarquer et faire remonter les munitions, on n'en sauva que la plus petite partie; le reste, dans la précipitation, fut jeté à la rivière ou abandonné. L'équipage de pont qu'on n'avait pu emmener de Mantoue faute de chevaux, voulant descendre le Mincio, puis remonter le Pô, fut pris en route par les coureurs autrichiens.

Dans ces entrefaites l'armée française, affaiblie par ses pertes et par environ 8 mille hommes laissés dans Peschiara, Mantoue et Ferrare, se trouvant réduite à 28 mille combattans, fut réorganisée : on en forma trois divisions de 10 bataillons et 10 escadrons chacune, avec une avant-garde de 5 bataillons et 7 escadrons. Montrichard fut détaché sur la rive droite du Pô à la tête d'un régiment de hussards et de plusieurs ba-

taillons tirés du Piémont; il devait se concerter avec le général cisalpin Lahoz, qui commandait à Pesaro un millier d'hommes et toutes les gardes nationales des départemens transpadans, afin de comprimer les mouvemens insurrectionnels qui se manifestaient dans ces contrées, et de couvrir le flanc droit de l'armée.

L'armée alliée se porte sur Brescia.

Le 17 avril, l'avant-garde alliée aux ordres du général Ott passa la Chiese, et vint à Castenedolo; le corps de bataille s'approcha de cette rivière le surlendemain en trois colonnes. La première conduite par le général Zoph, se dirigea sur Lonato; la seconde commandée par Lusignan (1), sur Castellara et Madona-di-Scoperta; enfin la troisième, composée de la division Kaim, et suivie du corps auxiliaire russe, marcha sur Monte-Chiaro. D'un autre côté Hohenzollern prit poste sur la rive droite de l'Oglio.

Le maréchal Suwarof avait formé le projet de faire enlever Brescia de vive force par son aile droite dont Kray prit le commandement. Wukassowich devait descendre du val Trompia sur le flanc gauche des Français, et concourir à cette attaque fixée au 20. Le reste de l'armée, conduit par Mélas et Rosenberg, devait passer la Mella, et pousser jusqu'à Chiari.

Kray exécuta heureusement la partie de ce

(1) Frœlich étant malade, Lusignan le remplaça.

projet qui lui était dévolue, et cela n'était pas difficile ; les Français évacuèrent la ville de Brescia au premier coup de canon, et se retirèrent au nombre de 1,100 dans le château dont l'enceinte bastionnée, était en assez bon état de défense. Après une canonnade de quelques heures, le commandant intimidé par la vue des nombreuses colonnes ennemies qui inondaient la plaine, et plus encore par les préparatifs qu'il voyait faire pour l'assaut, se rendit avec un peu de précipitation. Quoique le reste de l'armée ne rencontrât pas le moindre poste français, il ne put pousser jusqu'à Chiari ; le mauvais temps, les chemins défoncés et les ruisseaux débordés s'y opposèrent, et les colonnes s'égarèrent dans l'obscurité. Le corps russe qui formait l'extrême gauche se rabattit sur le centre, de sorte que l'ordre de bataille fut interverti, et Mélas dut faire halte sur la Mella. Le peu de succès de cette première entreprise lui attira de Suwarof une réprimande aussi sévère qu'originale (1).

---

(1) « J'entends qu'on se plaint de ce que l'infanterie a eu les » pieds mouillés. Ainsi le voulait le temps.... La marche a été or» donnée pour le service du puissant Empereur. Les femmes, les » petits-maîtres, les paresseux, demandent seuls de beaux jours. » Le grand parleur qui fronde le service souverain, traité désormais » comme un égoïste, perdra son commandement. Les opérations, » résolues promptement, doivent être exécutées sans perdre une

Schérer abandonne l'Oglio sans combattre.

La prise de Brescia détermina Schérer à retirer son avant-garde sur la rive droite de l'Oglio. A peine l'armée française était-elle établie vers Soncino et Calcio, que le colonel Strauch força le poste d'Edolo, et pénétra dans le Val-Camonica ; d'un autre côté le gros de l'armée austro-russe campé sur la Mella, fit attaquer par son avant-garde le pont de Palazzuolo, tandis que la brigade Wukassowich se portait à Lovère, et qu'à l'extrémité opposée le corps de Hohenzollern saisissait dans Crémone 11 bateaux chargés d'objets d'artillerie et d'approvisionnement de toute espèce. Il ne restait à Schérer d'autre parti à prendre, qu'à se retirer sur l'Adda. Ce mouvement s'opéra le 21 avril : la division Grenier se porta sur Cassano ; et Serrurier talonné par les Russes gagna Lecco. Le général Moreau replia la division Victor et l'avant-garde sur Lodi, par Crema. Victor fut obligé d'abandonner une partie de l'artillerie dans cette dernière ville, faute de moyens de transport.

» minute, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître. Celui qui a une mauvaise santé peut rester en arrière ; » l'Italie doit être délivrée du joug des Athées et des Français, » chaque brave officier doit se sacrifier pour y parvenir ; les raisonneurs ne peuvent être soufferts dans aucune armée. Du coup-d'œil, de la promptitude, de la vigueur : c'est assez pour aujourd'hui. »

Voici donc l'armée française établie sur l'Adda : à sa droite, les corps légers de Montrichard et de Lemoine couvrent en partisans le Modénois et le Ferrarais, pour s'opposer aux courses de Klénau; vers la gauche l'adjudant-général Freyssinet tient avec 4 bataillons, le val d'Aprica, débouché du val Cammonica; un très-petit nombre de troupes protège les derrières, où couve le feu de l'insurrection.

Il prend position derrière l'Adda.

L'Adda, depuis sa sortie du lac de Lecco jusqu'à son confluent dans le Pô, parcourt une étendue d'environ 24 lieues. C'est une rivière torrentueuse et profonde, dont la rive droite, bordée depuis Lecco jusqu'à Cassano par le contrefort qui se détache de la chaîne principale des Alpes, commande presque partout les hauteurs de la rive gauche. Elle n'est guéable qu'en certains endroits entre Cassano et Lodi, dans la saison des basses eaux; alors le canal de la Muzza, large et profond, qui en sort près de Castiglione, peut servir de ligne supplémentaire en avant du front.

Il y a plusieurs ponts sur l'Adda; mais les principaux sont ceux de Lecco et de Cassano, défendus naturellement par les positions de la rive droite, ou par de bons retranchemens; celui de Lodi est couvert par une tête de pont, celui de Pizzighetone est protégé par le corps de cette place et l'ouvrage à couronne de Gera.

Emplacement de l'armée pour la défendre.

Puisque l'armée française ne se retirait sur l'Adda que pour y tenir en échec l'armée austro-russe, et attendre les renforts qu'on lui promettait, la prudence conseillait de la concentrer entre Cassano et Lodi. Cependant il n'en fut rien : la division Serrurier s'étendit de Lecco jusqu'à Vaprio, laissant 4 bataillons et 100 chevaux sur la rive gauche pour la garde du pont de Lecco. Le général Grenier occupait le pont de Cassano et les hauteurs en arrière; son centre était placé à Cornegliano en avant du canal de la Muzza; sa ligne s'étendait jusqu'auprès de Bisnate. Victor tenait Pompéana, le pont de Lodi, et s'appuyait vers le Bas-Adda à la gauche de l'avant-garde. Celle-ci, aux ordres de Laboissière, avait un poste sur le rideau en arrière de Pizzighetone; deux demi-brigades occupaient Rovereduro, Castiglione et Bertonico ; un bataillon de grenadiers et un régiment de cavalerie tenaient Casal-Pusterlengo; enfin, un détachement d'un millier d'hommes avec 3 bouches à feu se porta sur Plaisance.

Faute de cette dissémination.

On voit, par cette distribution maladroite de ses forces, que Schérer avait trouvé le secret d'étendre ses 28 mille hommes depuis la Valteline jusqu'à Plaisance, devant une armée de 50 mille combattans massée entre les montagnes et Triviglio. Il n'aurait probablement pas même eu le temps de former ce cordon, si les Austro-

Russes n'avaient employé 27 heures au passage du Serio, par suite de l'accident rapporté plus haut.

Les généraux alliés, en poursuivant les républicains, avaient à choisir entre trois systèmes: d'abord de manœuvrer par le pied des montagnes de Bergame, pour tourner la gauche, et rompre la communication avec la droite de Masséna; le second, de se jeter en masse contre la droite de Schérer le long du Pô, pour le refouler vers les lacs, et le prévenir s'il était possible sur ses communications avec Alexandrie et Turin; le troisième, de faire des simulacres contre les ailes, et d'opérer constamment sur le centre. Grâce au morcellement de Schérer, ce dernier parti eût été le plus convenable : en toute autre hypothèse, il était plus habile de manœuvrer le long du Pô que par le pied des montagnes, puisque c'était le moyen de gagner la ligne de retraite des Français : c'est pourtant ce que l'on ne fit pas.

Le 25 avril dans l'après-midi, le prince Bagration, dont l'avant-garde harcelait les troupes de Serrurier, attaqua le pont de Lecco. Les grenadiers russes s'avancèrent d'un pas assuré jusque sous les retranchemens; les carabiniers de la 18e légère tenant à honneur de leur épargner la moitié du chemin, en sortirent baïonnettes croisées, et les repoussèrent. L'artillerie placée sur les deux rives tint leurs colonnes à dis- Combat de Lecco.

tance respectueuse, et les obligea à se retirer, laissant certain nombre de morts devant la tête de pont. Ce fut le premier engagement des Russes avec les Français; les premiers, emportés par trop d'ardeur contre un poste fortifié, s'aperçurent qu'ils avaient affaire à des adversaires dignes d'eux.

Les Alliés s'avancent sur l'Adda.

Cependant le 26, l'armée combinée, après avoir passé la Bembrana, arriva sur la rive gauche de l'Adda; le corps russe devant Lecco; la brigade Wukassowich à Caprino vis-à-vis Brivio; la division Ott en face de Trezzo; celle de Zoph à Canonica devant Vaprio; Mélas avec les divisions Kaim et Frœlich, à Triviglio; le général Seckendorf devant Lodi.

Dispositions pour passer cette rivière.

Suwarof, après avoir mis à la disposition de Kray, non-seulement toutes les troupes qui se trouvaient sur le Mincio, mais encore la division Klénau, c'est-à-dire environ 20 mille hommes, pour faire le siége de Pieschera et bloquer Mantoue, songea aussitôt à franchir l'Adda. Son intention était que le corps russe forçât d'abord le passage à Lecco, et que, descendant la rive droite sur Merate, il fût successivement soutenu par le reste de l'armée, qui passerait au fur et à mesure que les débouchés seraient dégagés par la marche victorieuse de Rosenberg.

Ce projet, qui ne donnait rien au hasard, ne fut pas ponctuellement suivi, et dans le fait, il

s'en fallait de beaucoup qu'il se trouvât calculé sur l'exacte connaissance de la situation des choses.

Abreuvé de dégoûts et d'humiliations, plus encore qu'abîmé de fatigues et de sciatique, Schérer venait de remettre le commandement provisoire de l'armée à Moreau, qui se trouvait alors à Lodi. Celui-ci, à son arrivée au quartier-général, apprit vers 6 heures du soir que Wukassowich avait surpris le passage à Brivio, nonobstant les renforts assignés à l'adjudant-général Guillet qui y commandait: on l'informa en même temps que Serrurier marchant sur Vaprio avec la majeure partie de ses forces, s'éloignait ainsi du point où l'ennemi s'établissait. Il estima, avant tout, qu'il fallait s'opposer en masse aux progrès des alliés: en conséquence, il expédia à Serrurier l'ordre de rétrograder vers la gauche, et de laisser un bataillon seulement à Trezzo, puis il prescrivit à Grenier de se porter sur Vaprio, et au général Laboissière de venir occuper Lodi; mouvement qui tendait à réunir l'armée dans la direction où les Alliés montraient le gros de leurs forces; mais qui prescrit trop tard, et sans connaissance exacte de ce que faisait l'ennemi, ne pouvait avoir que de fâcheux résultats. Schérer remet le commandement à Moreau.

La division Ott avait en effet réussi à jeter un pont sous Trezzo, à la faveur de la nuit, et dès Combat de Trezzo et Pozzo.

5 heures du matin ses troupes avaient filé sur la rive droite de l'Adda. Un bataillon républicain qui se trouvait derrière Trezzo, attaqué par des forces aussi considérables, eut beaucoup de peine à gagner Pozzo.

27 avril. Au jour, la ligne française était donc coupée en trois parties. Pour comble de malheur, la plus forte ne put être réunie assez tôt pour dégager les deux autres. C'est dans ce moment, où l'armée ainsi morcelée n'avait plus d'espoir de conserver la position de l'Adda, que Moreau reçut de Schérer, l'arrêté du directoire qui lui en conférait le commandement définitif. Il fallait presqu'un miracle pour la sauver, mais les risques de compromettre une réputation faite, ne l'arrêtèrent pas. Le général en chef s'apercevant bientôt que le passage de Brivio, n'était que secondaire, se ravise sur le mouvement prescrit à Serrurier et lui expédie l'ordre de s'arrêter à Verderio, il presse ensuite la marche de la division Victor, et se porte à travers une nuée de cosaques vers celle de Grenier, déjà aux prises avec l'ennemi depuis 6 heures du matin.

Vigoureuse attaque de Grenier sur Vaprio. Conformément aux ordres qu'elles avaient reçus dans la nuit, les troupes de cette dernière division s'étaient mises en marche sur Vaprio. La 63e demi-brigade, formant tête de colonne, arriva à temps pour s'opposer aux progrès des Impériaux. Bientôt le général Kister, étant sur-

venu avec le reste de sa brigade et du canon, s'avança sur Vaprio, qu'occupaient déjà les Autrichiens. Le combat s'engagea avec chaleur; ce bourg fut repris et perdu. Grenier n'avait pour s'y maintenir que 9 bataillons et 8 escadrons. Les Autrichiens, déjà supérieurs en nombre, renforcés à chaque minute des troupes de la division Zoph, avaient formé leur ligne perpendiculairement à l'Adda, étendant leur droite vers Pozzo, et poussant leur cavalerie au loin dans la plaine. En toute autre circonstance, on eût sans doute songé à la retraite; mais la présence de Moreau, et la nouvelle de sa nomination au commandement, électrisèrent les troupes, et leur firent tenter un généreux effort : l'ennemi fut repoussé, la cavalerie française, lancée sur l'infanterie autrichienne en désordre, la maltraita et tailla en pièces le bataillon de grenadiers de Strentz. Cependant un coup-d'œil avait suffi à Moreau, pour voir que cette valeureuse division serait livrée à ses propres forces : déjà l'on ne pouvait plus transmettre d'ordres à Serrurier; et Victor n'était pas encore à portée de prendre part au combat. Le signal de la retraite est donné ; elle allait s'exécuter, quand les Autrichiens, renforcés par la brigade Morzin, renouvelèrent leurs attaques.

Les grenadiers impériaux accueillis par un feu terrible essuyèrent une perte immense; mais, Il est forcé à la retraite et débordé.

sur la droite Vaprio fut enlevé par le bataillon de Nadasty, à la suite d'une terrible mêlée où l'on se joignit corps-à-corps. Sur ces entrefaites, les Cosaques soutenus de la cavalerie autrichienne, chargent le 24e de chasseurs, le culbutent jusqu'auprès de Gorgonzola, et lui font nombre de prisonniers. Néanmoins la brigade Quesnel se retire en ordre sur Insago; et le général Kister, quoique blessé, ramène la sienne sur Gropello et Cassano.

Attaque de Mélas sur Cassano.

Pendant que les divisions Ott et Zoph pressaient ainsi Grenier, la 106e demi-brigade qui formait sa droite, tint la colonne de Mélas en échec pendant 5 heures, derrière le canal de Ritorto, et ne céda sa position qu'après avoir été écrasée par le feu redoutable de 30 pièces de canon. Obligée ensuite de se retirer dans la tête de pont de Cassano, elle y avait déjà soutenu une attaque, lorsqu'elle fut secourue par la brigade Argod, de la division Victor, qui arriva fort à propos sur les 4 heures du soir. Mélas ayant fait passer le canal à toute sa colonne, dirigea le régiment de Reisky contre les retranchemens. Son attaque fut vive. Les Autrichiens, bravant la mitraille, pénétrèrent dans la tête de pont, dont ils se rendirent maîtres, après un combat à outrance, où le général Argod fut tué. Les Français, pour arrêter la poursuite des Impériaux, mirent le feu au pont.

Après cet échec la division Grenier, affaiblie de 2,400 hommes parmi lesquels on ne comptait pas moins de mille prisonniers, se réunit à Inzago, et se retira sur Milan par la route de Melzo, celle de Bergame étant déjà interceptée à Gorgonzola. Le général Victor, après avoir été relevé à Lodi par une brigade de l'avant-garde, se retira avec celle de Charpentier sur Melegnano, où il prit position. Grenier, accablé, se retire sur Milan.

Cependant Serrurier, coupé en deux dès le matin par le corps de Wukassowich, et embarrassé par les ordres contradictoires qu'il recevait, ne fut point aussi heureux. Environ 3 mille hommes auraient pu s'échapper par Vimercate sur Monza, ou venir par Colnago attaquer les derrières d'Ott et de Zoph qu'ils eussent mis dans l'embarras; mais Serrurier n'eut l'œil qu'à la fausse attaque de Brivio, et trouvant à Verderio une bonne position, préféra y attendre l'issue du combat de Vaprio: comme si, le passage de l'Adda étant forcé à sa droite et à sa gauche, aucun avantage du terrain pouvait le garantir de la catastrophe qui le menaçait. Défaite de Serrurier.

L'inquiétude qu'il avait sur le sort de sa gauche dont il était séparé, explique seule une résolution aussi peu militaire; car dans un pareil doute, rester en position sans prendre aucune part au combat, est le pire qu'on puisse faire.

L'adjudant-général Guillet, renforcé à Olgi- Belle

retraite de sa gauche.

nate par la 39e qui revenait de la Valteline, voyant le progrès de Wukassowich, et n'ayant aucune nouvelle de son général, se retira sur Como, où le chef de brigade Soyez avait déjà renvoyé une partie de son artillerie sous escorte. Ce dernier, voyant les apprêts de Rosenberg pour escalader la tête de pont de Lecco, et désespérant gagner Como par terre, s'embarqua sur le lac. Instruit de l'évacuation de cette ville, il vint débarquer à Menagio, gagna Lugano par les montagnes, puis revint par Luvino descendre sur Arona. Retraite heureuse, qui fait honneur au coup-d'œil de cet officier, et peut être considérée comme la meilleure critique de la conduite de Serrurier, bien qu'elle fût en quelque sorte légitimée par les ordres du général en chef. Il est des circonstances à la guerre, où il faut savoir interpréter un ordre; il n'en est aucune où une division active doive se blottir dans un poste, et s'y laisser tranquillement envelopper par l'ennemi.

De tout ce qui précède, on voit que Moreau parvint à réunir le gros de son armée, et à couvrir Milan, qui courait risque d'être pris le même jour: ce que le général en chef venait d'exécuter avec la seule division engagée à Cassano, prouve qu'il aurait pu défendre avec succès le passage de l'Adda, s'il avait eu toutes ses forces sous la main: avantage qui lui eût permis d'é-

vacuer paisiblement la république cisalpine, et de manœuvrer ensuite derrière le Pô, pour y attendre l'armée de Naples.

Le lendemain, 29 avril, le corps de bataille austro-russe prit position en avant de Gorgonzola; Suwarof poussa Rosenberg et Wukassowich par Monza sur Milan. L'avant-garde de ce dernier découvrit, vers midi, les troupes de Serrurier. Elles étaient couvertes par une rivière et un ruisseau qui, se réunissant au-dessus de Verderio, rendent l'accès de ce poste difficile. Les avenues en étaient garnies de canon, et les petits ponts auxquels elles aboutissent, avaient été barricadés.

L'armée impériale marchant sur Milan le découvre à Verderio.

Wukassowich jugea bien que ce détachement était coupé, et après l'avoir sommé, il se disposa à l'enlever. L'attaque dirigée sur le ruisseau ayant fait quelques progrès, les Français brisèrent les écluses d'un moulin, et obtinrent ainsi une inondation qui les mit hors d'atteinte de ce côté. Les attaques de front furent moins heureuses encore : Serrurier racheta par une résistance vigoureuse, la faute qu'on pouvait reprocher à son irrésolution. Cette fermeté ne fit que différer sa perte de quelques heures; Wukassowich prolongeant ses colonnes, gagna ses derrières, et s'il ne réussit pas à l'entamer, il acheva de l'investir. Rosenberg étant arrivé avec 12 mille Russes au soutien de Wukassowich, et

Serrurier capitule.

la marche de Zoph et de Mélas de Vaprio à Milan ôtant tout espoir de retraite, le général français, privé de vivres et de munitions, capitula.

Entrée de Suwarof à Milan.

Rien ne s'opposant désormais à la marche victorieuse de l'armée austro-russe, elle entra dans Milan, le même jour 29, aux acclamations du peuple, toujours charmé de changer de maîtres, et toujours séduit par les proclamations du vainqueur. On y fit à Suwarof une réception non moins brillante qu'à Bonaparte, la noblesse, le clergé, toute la population furent au-devant de lui, et d'une voix unanime le proclamèrent leur libérateur : le fanatisme religieux avait succédé à celui de la liberté.

Retraite des Français sur le Tésin.

L'armée française s'était retirée sur le Tésin : les deux divisions de droite, par Pavie : Grenier, par la route de Bufarola. Cette dernière protégea, pendant 24 heures, l'évacuation de Milan, contre les insultes des troupes légères ennemies, et jeta une garnison de 2,400 hommes dans le château. Le général Lemoine, après avoir abandonné Pizzighetone à ses propres forces, et rompu le pont de Plaisance, alla couvrir Tortone, pour assurer la communication avec Gênes.

La ligne de l'Adda forcée, la république cisalpine en ressentit une violente commotion; et Moreau éprouva que, si les intérêts politiques exigent de faire cause commune avec un peuple conquis, c'est presque toujours aux dépens de

la raison militaire (1). Ces nouveaux Alliés ne font pacte qu'avec la prospérité, et vous abandonnent au premier revers de fortune. On ne peut exiger d'eux ce qu'on prendrait sans scrupule chez un peuple conquis; et souvent la conservation de leur territoire entrave les dispositions militaires. En retraite surtout, cette considération occupe trop le général en chef: ses mouvemens ne sont jamais libres; ce qu'il doit protéger derrière lui l'inquiète plus que l'ennemi qu'il a en face: ajoutez que, si les chances de la guerre forcent à abandonner le pays, l'armée traîne à sa suite des familles entières de malheureux réfugiés et de colons imprudens, qui embarrassent les colonnes et gênent les opérations. C'est ce qui arriva dans l'évacuation de la république cisalpine, et particulièrement dans celle de Milan. Quoique les Français et les Italiens, attachés au nouveau gouvernement, y eussent laissé tous leurs établissemens et propriétés, le convoi d'équipages qui en sortit en 24 heures, était encore si considérable, qu'il gêna beaucoup les mouvemens de l'armée.

---

(1) On dut apprécier dans ce moment critique tout l'avantage qu'on aurait eu à conserver le royaume de Sardaigne, en se l'attachant dès 1796 par un agrandissement en Lombardie. Il aurait présenté plus de consistance que la république cisalpine; le Piémont eût fait franchement cause commune avec la France, et les revers de l'armée eussent été bornés au Tésin, ou à la Sésia.

Moreau y apprend la prise de Serrurier.

En se retirant derrière le Tésin, Moreau croyait y rallier la division Serrurier, et attendre ensuite l'effet de la diversion ordonnée en Suisse à Masséna, et le retour de l'armée de Naples. Mais, comme il ne se sauva à travers les montagnes que la moitié des troupes de Serrurier, il n'y eut plus moyen de tenir cette ligne. Pour comble de malheur, on apprit bientôt que le général Belair avait retenu à Rome, la première colonne de l'armée de Naples, afin de l'opposer aux insurgés d'Arezzo. Il était à craindre que l'ennemi ne vînt se placer entre les deux armées, et n'empêchât la jonction dont dépendait désormais leur salut.

Victor marche sur Alexandrie.

Pour déjouer les plans de Suwarof, que l'ascendant de la victoire et la supériorité de ses forces devait rendre plus audacieux, il était donc urgent de se placer à portée de recueillir l'armée de Naples; cependant il ne l'était pas moins de couvrir Turin et le convoi des gros équipages. En conséquence, l'armée se mit en marche sur deux colonnes; l'une sous Grenier, prit la route de Turin; l'autre formée des divisions Victor et Laboissière, se dirigea vers Alexandrie. Comme il importait d'exécuter ce mouvement avec célérité, et de faciliter le passage du Pô à la dernière colonne, son artillerie et sa cavalerie filèrent avec la première. Mais la précipitation avec laquelle un officier détruisit

les bateaux réunis à Valence pour l'établissement d'un pont, enleva à l'armée la faculté de manœuvrer à volonté sur l'une ou l'autre rive du fleuve.

Moreau suivit la colonne dirigée sur Turin, dont il avait à cœur de connaître les dispositions. Les habitans lui demandèrent des armes pour repousser l'ennemi. Il y en avait dans l'arsenal que l'armée ne pouvait emmener, on les leur distribua; mais bientôt elles furent tournées contre elle. La garde nationale, sous prétexte de maintenir la police, insulta et assassina les soldats isolés. On s'aperçut trop tard qu'on avait eu tort de compter sur les promesses de dévouement d'une population foulée depuis un an par toutes sortes de vexations, et il fallut prendre des mesures vigoureuses pour contenir les malintentionnés. Moreau se dirige sur Turin.

C'est une chose digne de remarque qu'au moment où tous les Italiens abandonnaient la cause des Français, le général piémontais Colli, qui avait si bien fait la guerre contre eux, vint offrir ses services à Moreau. Celui-ci les accepta avec confiance, présumant que son dévouement et sa loyauté contribueraient à ramener les soldats piémontais sous les drapeaux républicains. On verra bientôt l'utile acquisition que l'armée française fit dans cet habile officier.

Peu de jours suffirent pour transporter les

bouches à feu et les munitions de guerre de Turin dans la citadelle, et mettre celle-ci en état de défense. On y laissa 3,400 hommes sous les ordres du général Fiorella, déjà connu pour ses bons services dans la campagne précédente.

Dispositions du général français.

Moreau arrêta à Turin les dispositions pour se lier à l'armée de Naples. Afin d'assurer cette jonction, il donna au général Pérignon, arrivé depuis peu à Gênes, le commandement des troupes stationnées en Ligurie, pour occuper les débouchés communiquant avec l'armée active. En même temps il fut prescrit à Gauthier, commandant en Toscane, de s'entendre avec Montrichard, qui gardait les débouchés de l'Apennin dans le Ferrarais et le Modénois. On les prévint l'un et l'autre que leurs divisions passeraient sous les ordres de Macdonald aussitôt qu'il paraîtrait en Toscane. Enfin, ce dernier fut engagé de nouveau à hâter sa marche, et à la diriger vers Bologne, afin de conserver les parcs qui courraient de grands risques à changer, si la jonction s'opérait par la rivière de Gênes, où il n'existait alors qu'un méchant chemin de Sarzane à Rapalo.

Position avantageuse qu'il occupe

Le reste de l'armée d'Italie s'établit aux environs d'Alexandrie, entre le Pô et le Tanaro, à l'extrémité du chaînon de l'Apennin qui a ses versans dans l'un et l'autre fleuve, et s'avance jusqu'à leur confluent au milieu des plaines du

Piémont. Cette position couvrant à la fois les routes d'Asti à Turin et Coni, ou celles d'Acqui sur Nizza et Savone, aucune n'était plus heureuse pour tenir la campagne au-delà des monts, avec des forces aussi disproportionnées. En appuyant sa droite à Alexandrie, et sa gauche vers Valence, Moreau réduisait sa ligne de défense à une étendue de 3 à 4 lieues. La place d'Alexandrie sur la rive droite du Tanaro, et sa formidable citadelle sur la rive gauche, formaient un excellent point d'appui, un pivot solide, autour duquel on pouvait manoeuvrer avec sécurité, selon qu'il serait nécessaire de se porter sur la Bormida ou sur le Pô. Valence, située sur ce fleuve, à 9 milles d'Alexandrie, dans un rentrant qu'il forme pour se rapprocher du Tanaro, était, par sa position naturelle plus encore que par ses fortifications, d'une bonne défense. Depuis là, en remontant le Pô vers Casale, et plus loin jusqu'à Turin, la rive droite commande la rive opposée; de sorte qu'il était impossible à Suwarof de se porter en forces sur cette ville, tant que l'on conserverait cette position. Indépendamment de ces avantages, on avait comme place d'armes au centre des différens fronts d'attaque, les hauteurs de San-Salvator, d'où l'on se porte en une marche sur le Pô, le Tanaro ou la Bormida, par des routes superbes.

Telle était la position où Moreau arriva, le 7 Projet de

défensive qu'il adopte.

mai, avec les 20 mille hommes qui lui restaient. On voit qu'il avait sagement calculé toutes les chances des prochains événemens. Si le maréchal Suwarof se présentait à lui avec toute son armée, il refusait la bataille, et se retirait sur Gênes, en prenant des positions où il eût été impossible de le forcer. Dans le cas où celui-ci, marchant avec le gros de son armée à la rencontre de celle de Naples, se serait contenté de détacher un corps contre l'armée d'Italie, Moreau se proposait de l'attaquer et de l'écraser.

Mesures du maréchal Suwarof.

L'éclat de son entrée à Milan n'en imposa pas à Suwarof : trop actif pour respirer long-temps un vain encens, il n'ignorait pas qu'il lui restait encore beaucoup à faire. Dans l'impossibilité où il se trouvait de se rabattre sur-le-champ vers Valence avec le gros de l'armée, il poussa Wukassowich sur la grande route de Novarre avec ordre de s'emparer de cette place, ainsi que d'Ivrée, Crescentino et Trino. Ce général devait, en suivant la rive gauche du Pô, remonter jusqu'auprès de Turin, pour inquiéter Grenier, qui se retirait par cette route. La division Ott descendit à Pavie, où elle trouva un train considérable d'artillerie, des magasins de toute espèce, et un hôpital, abandonnés par les Français. Quatre bataillons furent détachés sous les ordres du prince de Rohan, pour balayer les environs du lac de Como, et se lier avec le corps

du colonel Strauch, qui reçut ordre de descendre dans la Valteline et de nettoyer les bords du lac Majeur.

Quelques jours après, le maréchal, laissant à Lattermann le soin de bloquer le château de Milan avec 4,500 hommes, dirigea le gros de l'armée qui était resté dans les environs de Milan, en deux colonnes sur Pavie et Plaisance, où elles prirent position en attendant qu'on eût construit un pont. Enfin le 6 mai, les divisions Zoph et Frœlich passèrent le fleuve, et s'avancèrent par la route d'Alexandrie, pour resserrer les républicains. Celle de Ott se porta sur le chemin de Parme, à l'effet d'observer le corps de Montrichard, et de se lier aveo Klénau, qui bloquait Ferrare, conjointement avec plusieurs milliers d'insurgés. Ces deux généraux eurent l'instruction de se diriger sur Bologne et Modène, pour épier le moment où l'armée de Naples déboucherait de l'Apennin.

Maître de toute la Lombardie, beaucoup plutôt qu'on ne l'aurait présumé, Suwarof, s'il faut en croire quelques critiques sévères, n'aurait pas profité de l'avantage qu'il avait sur son adversaire. En effet, disent ses détracteurs, « sachant que l'armée française était réduite à 20 » mille baïonnettes après le passage de l'Adda, » ne devait-il pas lancer à sa poursuite un corps » de 10 à 12 mille hommes, pour la harceler

» jusqu'au pied des Alpes, tandis qu'avec le gros
» de son armée il se serait porté en diligence
» sur Tortone et Novi, pour lui couper la re-
» traite sur Gênes? Ses troupes, disponibles à
» son entrée à Milan, étaient de 41 mille hommes
» d'infanterie et de près de 7 mille chevaux, non
» compris les corps de Kray et de Hohenzol-
» lern. Il avait donc plus de forces qu'il n'en
» fallait pour tenter cette double opération. Et
» qu'on ne dise pas qu'il manquait d'équipages
» de pont pour passer le Pô! celui de l'armée
» française n'était-il pas tombé en son pouvoir,
» quelques jours auparavant, à Casal-Maggiore?
» Mais, au lieu de s'occuper d'une entreprise si
» naturelle, il donna tous ses soins à des objets
» secondaires, qui disséminèrent ses masses, et
» empêchèrent de frapper le coup décisif. »

Ces reproches faits à loisir ne manquent pas absolument de justesse; les Français, en se retirant par Pavie et Bufarola, avaient laissé la route de Vigevano faiblement couverte, et les Alliés en s'y jetant avec le gros de leurs forces, eussent coupé pour toujours la colonne de Grenier d'avec celle de Victor. Mais, quand Suwarof fut instruit de cette particularité, le moment était déjà passé.

Quant au passage du Pô, il n'était pas facile de l'exécuter beaucoup plus promptement qu'on ne le fit. Arrivé le 30 avril à Milan, il fallait ré-

trograder sur Corte Olona en face de Stradella, ou bien sur Plaisance; or le premier point était fort éloigné de Casal-Maggiore où les pontons français avaient été capturés. L'armée alliée avait employé ceux qu'elle possédait; et le plus court était d'y suppléer par des barques du Pô : c'est ce qu'on fit en effet pour rétablir le pont de Plaisance, puisque 6 jours après son entrée à Milan, l'armée combinée passa le fleuve. Laissons donc au lecteur le soin d'apprécier ces critiques par trop exagérées, et reprenons le fil des événemens.

Orci-Novi, Peschiera et Pizzighetone tombèrent, à cette époque, au pouvoir des Austro-Russes, qui trouvèrent dans Peschiera, un bel équipage de pont, 19 chaloupes canonnières, et plus de 100 bouches à feu; dans Pizzighetone, des magasins si considérables, que 30 mille hommes pouvaient en être alimentés pendant deux mois. La chute de ces trois forteresses donna le moyen à Kray de bloquer plus étroitement Mantoue et d'envoyer Hohenzollern assiéger le château de Milan.

Le corps de Wukassowich obtint tous les avantages qu'on pouvait attendre de sa faiblesse. Il inquiéta la marche du convoi d'équipages envoyé en France, s'empara des débouchés des Alpes, ainsi que des passages du Pô, vis-à-vis de Casale et de Ponte-Stura. Tout ce qui s'aventura

sur la rive droite, fut tué ou pris. Ces succès ne balançaient pas, j'en conviens, ceux qu'on aurait obtenus, en poursuivant vivement et en forces l'armée française sur Turin et Alexandrie. Mais il reste à décider s'il était possible de faire mieux.

L'armée de Moreau se dispose à défendre le Pô et la Bormida.

Quoi qu'il en soit, cette armée maintenant réorganisée se trouvait répartie de la manière suivante. La division Grenier, placée entre Alexandrie et Casale, gardait par des postes les bords du Pô, depuis l'embouchure du Tanaro jusqu'à Verrua. Celle de Victor avait repassé la Bormida, et se trouvait entre Alexandrie et cette rivière, assez enflée dans ce moment pour ne pas offrir de gué dans cette partie. Le général Pérignon, avec les troupes liguriennes et la division Laboissière réduite à 2,500 hommes, occupait les débouchés sur Gênes. Les garnisons de Ceva, Coni, Fenestrelles et Suze, fermaient les passages des Alpes; un corps franc piémontais, commandé par un officier intelligent et dévoué, contenait les Barbets.

Suwarof marche sur Tortone.

Le 9 mai, la colonne autrichienne dirigée sur Alexandrie, après avoir enfoncé les portes de Tortone et rejeté la garnison dans la citadelle, alla prendre position à Torre-di-Garofoldo. Le même jour, la division Karaczay vint s'établir à San-Giuliano, et poussa quatre pulks de cosaques, de Sale à Novi. Le quartier-général

de Suwarof fut placé dans Tortone, où il resta bloqué les deux jours suivans, sous le feu de la citadelle. Il n'en sortit homme à homme que le troisième jour, tant la fusillade des Français était périlleuse.

A cette époque, l'armée alliée fut encore grossie par l'arrivée à Plaisance de la seconde colonne du corps auxiliaire russe, composée de 6 mille fantassins et mille chevaux, sous les ordres du général Forster.

Insurrection du Piémont.

L'armée française, si inférieure en nombre, ne pouvait se soutenir qu'en se resserrant dans sa position, et abandonnant au feu de l'insurrection tout le pays autour d'elle. La moitié du Piémont était en armes, ainsi que Lucques et la Toscane : elle n'avait déjà plus de communications sûres avec la France ; et pour s'en conserver avec les places fortes sur ses derrières, deux colonnes mobiles commandées par les adjudans-généraux Seras et Freyssinet, couvraient le col de Tende, gardaient les ponts de Carignano et de Moncalieri, et dissipaient tous les rassemblemens qui menaçaient Asti ou interceptaient la route de Turin. Ces deux faibles corps, toujours en marche, toujours combattant, semblaient se multiplier par leur activité.

Wukassowich s'avance sur Casale.

Sur ces entrefaites, Wukassowich descendit la rive gauche du Pô, vis-à-vis Casale, et le corps russe vint prendre position à Lomello,

où il amena son équipage de pont. C'était, pour les Français le moment de manœuvrer : Moreau après avoir laissé un rideau de troupes sur la Bormida et le Pô, et pourvu à la défense d'Alexandrie, réunit sous Valence ce que les généraux Grenier et Victor avaient de disponible. De là, il observa les démonstrations de l'ennemi, trop ostensibles pour ne pas indiquer le projet de forcer le passage sur un autre point : le général en chef supposant donc que ces démonstrations le long du Pô masquaient un grand mouvement vers le Tanaro ou la Bormida, fit rétrograder la division Victor sur Alexandrie, et plaça à tout événement celle de Grenier entre Valence et les hauteurs de Pezetti, avec des avant-postes au confluent du Tanaro et du Pô.

Les Russes se disposent à passer le Pô.

On ne sait si Suwarof avait envie de déposter les républicains par des manœuvres stratégiques, ou s'il voulait emporter la position de vive force; l'ordre fut donné à Wukassowich de canonner Casale, et à Rosenberg d'attaquer Valence; mais rien ne prouve que le maréchal ait ordonné à ce corps isolé, de passer le Pô à la vue de toute l'armée française (1). C'était une entreprise d'autant plus hasardeuse, que la rive

(1) Les versions ne s'accordent pas sur ce point : quelques officiers du maréchal m'ont affirmé qu'il n'avait voulu que faire des démonstrations entre Valence et Casale, pour décider Moreau à

droite de ce fleuve, depuis le Tanaro jusqu'au-delà de Valence, domine la rive opposée, qui est très-basse, marécageuse, et praticable seulement sur des digues. Son lit, à la vérité, est parsemé d'îles; mais leur sol vaseux ne permet pas d'y faire d'établissement. Soit que Rosenberg eût mal saisi l'esprit des ordres qu'il avait reçus, soit qu'il se laissât entraîner par son ardeur belliqueuse, il résolut d'effectuer les premiers débarquemens dans la plus grande île située vis-à-vis de Mugarone. De là, on espérait franchir à gué le bras qui la séparait de la rive droite, à la faveur des arbres et des buissons qui la couvraient.

Passage à Bassignano vers Mugarone.

Dans la nuit du 11 au 12 mai, le général Tschubaroff parvint à y débarquer à l'insu des Français trois bataillons de grenadiers, deux compagnies de chasseurs et de l'artillerie, tandis que Rosenberg abordait à Borgo-Franco avec un autre bataillon bientôt appuyé par la brigade Dalheim. Dès que les cosaques virent un millier d'hommes établis sur la rive droite, ils passèrent le Pô à la nage. Leur exemple entraîna les troupes déposées dans l'île; en un clin-d'oeil, elles

se rapprocher des Alpes; mais que Rosenberg cédant aux sollicitations d'un général trop impétueux, se décida à passer à Bassignano. On est tenté de le croire; car Suwarof resta de sa personne vers Tortone, et ce n'était pas son usage d'entreprendre une opération majeure sans y présider.

traversèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, le canal qui les séparait du village de Mugarone.

Conformément à leurs instructions, les avant-postes français se retirèrent en bon ordre par Pezzetti, vers la route d'Alexandrie à Valence, où ils prirent position derrière une large ravine, appuyant leur gauche à la hauteur de San-Antonio, garnie d'artillerie.

Moreau lance sur eux des forces supérieures.

A peine Moreau est-il informé que les Russes ont passé le Pô à Bassignano, qu'il rappelle en grande hâte le général Victor déjà arrivé près d'Alexandrie, et lui prescrit de venir par les hauteurs, tomber sur le point de passage de l'ennemi, afin de lui couper toute retraite. Il ordonne en même temps un changement de front à la division Grenier; la 63e demi-brigade reste en bataille à gauche de la route d'Alexandrie, derrière Valence, pour observer le corps russe qui, depuis le matin, menaçait cette ville.

La brigade Quesnel marche à l'ennemi, par la plaine, entre les montagnes et le Pô; le combat s'engage vers une heure après-midi. Le village de Pezzetti, qui domine la position, est l'objet des efforts constans des Russes, le peu de troupes qui l'occupent, cède au nombre, après une vive résistance.

Dans ce moment, Moreau arrive sur le champ de bataille et dispose tout pour une nouvelle attaque. Le chef de brigade Gardanne, avec le 9e

de chasseurs, culbute l'ennemi, et le chasse du village, tandis qu'au centre l'infanterie lui arrache, après un combat sanglant, une cassine dans laquelle il s'était déjà retranché. Cependant la division Victor débouche des hauteurs; plusieurs bataillons filent par la droite pour gagner le flanc gauche des Russes, et se déployer sur les hauteurs qui les débordent. Ceux-ci se forment alors en carrés; mais, malgré leur bonne contenance, ils sont chargés avec succès, et acculés à Bassignano.

Les Russes sont repoussés dans l'île.

Dans cette situation difficile, Rosenberg et le grand-duc Constantin essaient en vain de s'y défendre : la disproportion du nombre était trop grande, ils sont forcés dans le village, où le prince courut lui-même des dangers. Gardanne passe à gué un bras du Pô, et pousse les ennemis, jusque dans l'île la plus prochaine.

Ralliés enfin dans cette île, les Russes ne sont pas encore sauvés : la corde du pont volant s'étant rompue, ils se voient, faute de bateaux, dans l'impossibilité de regagner la rive gauche du Pô, et demeurent exposés jusqu'à la nuit à la mitraille de plusieurs pièces; heureux encore qu'on n'ait pas dirigé plus d'artillerie sur ce point.

Telle fut l'issue de cette tentative, où Rosenberg perdit environ 1,500 hommes dont 700 prisonniers, 4 pièces de canon et beaucoup de

bagages. Le général Tschubaroff y fut tué. De leur côté les Français eurent 600 hommes hors de combat, au nombre desquels se trouva le général Quesnel. Il fut remplacé par Colli, qui donna pour la première fois dans les rangs français, des preuves de sa valeur et de sa capacité.

Mouvemens de Suwarof à cette nouvelle.

Immédiatement après cette affaire, Victor et Grenier prirent position en arrière de Bassignano, où ils restèrent les deux jours suivans. De son côté, Suwarof instruit de ce qui se passait dans l'île de Mugarone, avait poussé les divisions Forster et Frœlich vers Sale, pour soutenir Rosenberg, en même temps que Karaczay se dirigerait sur Marengo, pour faire une diversion utile du côté d'Alexandrie (1); le maréchal ayant appris l'issue de la tentative et le retour des troupes de Rosenberg sur la gauche du Pô, rappela ces divisions le 13 avril par Mezzana-Corte : elles y passèrent le fleuve et se réunirent dans le camp de Garofoldo, où elles furent jointes le lendemain par celle de Kaim qui venait de réduire Pizzighetone.

Pendant que le général Moreau tenait ainsi tête à son adversaire, un rassemblement d'in-

(1) Ceci autorise encore à croire que le maréchal ne voulut pas tenter sérieusement le passage du Pô ; car il n'eût pas attendu d'apprendre l'échauffourée de l'île pour envoyer deux divisions au secours de Rosenberg.

surgés assaillit son grand parc à Asti, et s'en serait infailliblement emparé, si l'on ne s'était hâté de lui envoyer du secours.

Moreau débouche de la Bormida.

Les progrès rapides de l'insurrection, rendaient de jour en jour la position de l'armée française plus difficile. Son embarras s'accrut encore par la concentration de tant de forces ennemies dans le camp de Garofoldo. Moreau, conjecturant que le généralissime inquiet de l'échec essuyé par le corps de Rosenberg, concentrait ses forces entre la Scrivia et la Bormida pour tenter une attaque décisive, résolut de s'en assurer par une grande reconnaissance. En conséquence, le 16 mai il réunit la division Grenier sur la Bormida, et ordonna à Victor de passer cette rivière, décidé à reconnaître lui-même ce qui pourrait se trouver dans la direction de Tortone.

Au même instant, Suwarof, par un motif tout contraire au projet qu'on lui supposait, levait son camp de San-Giuliano, dans l'intention d'aller passer le Pô près de Casa-Tinea, et de marcher ensuite sur la Sésia. Au point du jour, les républicains passent la Bormida sur un pont de bateaux construit pendant la nuit, débusquent les avant-postes autrichiens de Marengo, leur enlèvent 300 hommes, et les repoussent jusque dans la plaine de San-Giuliano.

Combat de Marengo.

A la vue de cette brusque irruption, Lusignan, commandant par intérim la division Frœlich, dirigea d'abord un millier d'hommes, avec de l'artillerie légère, au soutien de ses avant-postes. Mais, s'apercevant que les Français se disposaient à attaquer San-Giuliano, il prit sur lui de porter sa division en avant de ce village, et de l'y déployer. Heureusement le prince Bagration, qui venait de Novi pour se rendre à Cambio, et y passer le Pô, arriva sur le champ de bataille avec 5 bataillons et quelques centaines de cosaques. Ce brave, toujours empressé de saisir l'occasion de combattre, se décide à soutenir Lusignan, sauf à regagner le temps perdu après l'affaire. En conséquence, 12 bataillons, russes ou autrichiens, secondés de 30 bouches à feu et de 6 escadrons, s'avancent en bon ordre à la rencontre des républicains.

Victor peu intimidé engagea l'action. A la gauche, le général Colli, après avoir d'abord fait plier les Russes, fut ramené par une charge vigoureuse de Bagration, appuyée par 2 bataillons de grenadiers hongrois. Les Autrichiens se maintinrent au centre avec un égal succès. La gauche, pressée un moment, fut soutenue à temps par Kaim. Moreau, craignant de trop s'engager, et voyant de nouvelles colonnes prêtes à soutenir Lusignan, donna l'ordre de la retraite. Les troupes de Victor, échauffées par leurs pre-

miers succès, eurent peine à abandonner le champ de bataille : mais il y allait du salut de l'armée, dont le plus petit échec eût causé la perte. Cette considération l'emporta : les Austro-Russes profitèrent de cette incertitude pour mettre en batterie leur nombreuse artillerie, et augmenter les difficultés de la retraite par un mouvement offensif. Néanmoins, elle s'exécuta en ordre par échiquier sur Marengo, en longeant le marais qui s'étend depuis l'Ostéria-Nova jusqu'à Castel-Ceriolo : la 39e demi-brigade, conduite par Moreau lui-même, y manœuvra comme à la place d'exercice.

Le défilé de Marengo passé, l'artillerie, jointe au feu nourri d'un bataillon qui occupait la tête de pont, assura le passage de la Bormida, et l'on en fut quitte pour 4 à 500 hommes hors de combat.

Expédition du comte de Hohenzollern sur Bellinzona.

Un événement qui n'avait rien de bien sérieux en lui-même, mais qui coïncidait avec l'affaire de Bassignano, altéra pour un instant la sécurité que donnait à Suwarof la situation de ses affaires; c'était la marche de Lecourbe sur Bellinzona, et l'avantage qu'il venait de remporter le 13 mai à Taverne sur le prince de Rohan, opération dont nous avons rendu compte au chapitre précédent. La seule importance que ce combat pût avoir, c'est qu'il eut lieu précisément en même temps que l'échauffourée de Bas-

signano, et avant que les succès des Autrichiens dans les Grisons, fussent connus.

L'apparition des Français à Lugano avait jeté l'alarme dans la Lombardie; et Suwarof supposant à Lecourbe plus de forces qu'il n'en avait effectivement, craignit de le voir déboucher sur son flanc : il ordonna donc au comte de Hohenzollern, occupé au siége du château de Milan, de partir en toute hâte avec la moitié de ses troupes, pour soutenir les brigades Rohan et Strauch. Le 14, celui-ci se mit en route avec 5 bataillons, arriva le 16 à Ponte-di-Trezza, et réunit, dans la journée du 17, les colonnes de ces deux généraux.

Sur ces entrefaites, Lecourbe inquiet des succès de l'ennemi dans les Grisons, sentit la nécessité de voler à la défense du St.-Gothard, unique ligne de retraite qui lui restât désormais, et laissa à la brigade Loison le soin de garder les avenues du Mont-Cénére. Dès-lors, Hohenzollern devait accabler ce détachement, par la même raison que Lecourbe avait battu isolément le prince de Rohan peu de jours auparavant.

En effet, attaquée le 18, à Taverne et Bironico, par des forces si supérieures, cette brigade fut rejetée sur Bellinzona, avec perte de 4 à 500 hommes. Hohenzollern, après avoir renforcé le prince de Rohan, l'établit dans une excellente position à la tête du lac Majeur, puis retourna

en toute diligence à Milan, où il poussa le siége du château avec une nouvelle vigueur.

Le maréchal, convaincu par la tournure de l'affaire de San-Giuliano, qu'il fallait l'emploi de tous ses moyens pour déloger les Français du Piémont, n'avait pas attendu l'issue de cette expédition, pour se diriger sur Turin, où de grands intérêts réclamaient sa présence. On savait que l'ennemi y avait amoncelé d'immenses approvisionnemens d'artillerie; d'ailleurs l'occupation de cette capitale devait produire un grand effet sur l'opinion des peuples du Piémont, et donner les moyens de réorganiser ce pays, de manière à en obtenir un contingent et les vivres nécessaires pour la suite des opérations.

Suwarof se dirige sur Turin par la gauche du Pô.

En conséquence, la division Schweikowsky passa le Pô sur des barques à Cambio, le 17 mai, et campa derrière la Sésia. Forster marcha à Ca-di-Tisma, où un pont de bateaux avait été jeté. Il y passa le fleuve ainsi que les divisions Kaim, Frœlich et Zoph. Cette route, quoiqu'un peu plus longue, parut préférable, parce qu'on évitait les places d'Alexandrie et de Tortone, de même qu'un passage du Pô sous Turin, en face de l'ennemi; elle permettait d'ailleurs de se mettre en communication plus immédiate avec Bellegarde, et de soutenir les troupes chargées de l'attaque du St.-Gothard et du Valais. Il est vrai qu'en prenant cette direction on sem-

blait perdre de vue le point essentiel, celui de s'opposer à la jonction de Macdonald et de Moreau. Mais alors, l'armée de Naples était encore éloignée, et l'on espérait avoir le temps de déloger Moreau de l'Apennin avant son arrivée, si le mouvement sur Turin ne le décidait pas à regagner le col de Tende.

Moreau décide dans le même instant sa retraite par Asti sur Turin et Coni.

Cette campagne semblait être celle des événemens fortuits. A l'instant même où le maréchal russe prenait la route de la Sésia, Moreau se décidait à marcher dans une direction toute opposée, en abandonnant un poste jugé désormais dangereux. La grande quantité d'artillerie que Lusignan et Bagration avaient fait jouer, l'autorisait à croire qu'il avait le gros de l'armée alliée devant lui, et que sa position n'était plus tenable En effet, malgré l'activité de ses colonnes mobiles, les habitans excités par les proclamations du généralissime, s'insurgeaient de toutes parts sur ses derrières; le corps de Wukassowich posté à Verceil, menaçait de passer le Pô entre Casale et Turin, et pouvait être soutenu dans cette opération par celui de Rosenberg, stationné dans les environs de Lomello.

Il détache Victor sur Gênes.

Mais si la prudence exigeait de se rapprocher de l'Apennin, les embarras semblaient aussi se multiplier par cette retraite. Le général en chef ne pouvait se dissimuler les dangers que couraient les corps intermédiaires qui devaient re-

cueillir l'armée de Naples, si Suwarof se portait sur Gênes ou en Toscane : malgré les inconvéniens d'une retraite excentrique, il n'hésita pas à détacher Victor de la Bormida, avec 10 bataillons et 4 escadrons, sans artillerie ni bagages, pour renforcer Pérignon.

Deux colonnes mobiles, commandées par le général Musnier et l'adjudant-général Freyssinet, devancèrent le corps de bataille, pour nettoyer la route des bandes qui l'infestaient; les rebelles furent complètement défaits à San-Damiano et à Carmagnole, où ils essayèrent de tenir.

Après ces détachemens, il ne resta à Moreau que 12 bataillons et 6 régimens de cavalerie, donnant tout au plus 8 mille combattans. Avec cette poignée d'hommes, il prit la détermination de se retirer sur Turin, puis à Coni, pour y attendre les secours qu'on lui annonçait de France par le col de Tende : le but de cette manœuvre était de se faire suivre par l'ennemi, afin de dégager l'armée de Naples, celle-ci étant d'ailleurs assez éloignée pour lui donner le temps de faire ce mouvement, avant l'époque marquée pour leur jonction.

En conséquence, les diverses colonnes se mirent en marche le 17 mai. Victor se dirigea sur la rivière de Gênes, en passant par Acqui, Spigno et Dégo : les insurgés ayant tenté de l'arrêter dans ce dernier village, il fut livré aux flammes. Le

19, il se mit en communication avec les troupes de Pérignon, qui occupaient le col de la Bochetta et les débouchés du côté de Plaisance (1).

Situation embarrassante du général français.

Moreau, après avoir laissé dans Alexandrie une garnison de 3 mille hommes, dont il confia le commandement à Gardanne, partit à la tête de la division Grenier, et arriva le 18 au soir à Asti. Il apprit dans cette ville que l'officier commandant à Céva l'avait honteusement livré aux insurgés. Ce fâcheux événement enlevait à l'armée la seule communication qui lui restât pour se retirer dans la rivière de Gênes. Sans perdre une minute, le général en chef ordonna à Garreau de forcer de marche avec quatre bataillons, pour reprendre ce point important : il devait être soutenu par l'adjudant-général Seras, intrépide officier piémontais, détaché de la garnison de Coni, et qui, connaissant parfaitement le pays, pouvait mieux que personne, le faire rentrer dans l'ordre. Mais tous les hasards semblèrent conjurés contre les Français : une crue d'eau subite empêcha Garreau de franchir le Tanaro, et l'obligea d'en remonter la rive gauche. Pour comble de malheur, un corps considérable de révoltés s'empara de la place de Mondovi, et s'y établit si bien, qu'il repoussa la

(1) Pérignon n'avait que 3 ou 4 bataillons français, le gros de sa troupe se composait de Liguriens.

colonne du général Delaunay, sortie de Coni pour le reprendre.

Loin de se laisser abattre par tous ces contretemps, Moreau campa sa petite armée entre Villa-Nova et Poirino; puis, profitant de l'éloignement des Alliés, qui heureusement pour lui se dirigeaient vers la Sésia, il fit filer sur la France, par le col de Fénestrelles, tous les gros bagages et l'artillerie qui embarrassaient sa marche: l'adjudant-général Drouot eut la mission délicate de les escorter jusqu'à cette ville, avec ordre de rejoindre aussitôt l'armée. D'un autre côté, Moreau pressa les opérations de ses colonnes mobiles, et se disposa à se jeter dans les montagnes aussitôt que le gros des Austro-Russes paraîtrait.

Suwarof, instruit de la marche de Moreau, détache Schweikowsky à sa poursuite.

Lorsque le maréchal Suwarof fut instruit de la retraite des Français, il se hâta de reporter Schweikowsky à la rive droite du Pô, et de lui prescrire de s'emparer de Valence, en même temps que Wukassowich canonnait Casale. La dernière de ces places était démantelée; la première, garnie d'une enceinte bastionnée, tombait en ruines: les républicains les ayant abandonnées l'une et l'autre, Schweikowsky se disposa alors à investir Alexandrie, et Wukassowich précédant l'armée, se dirigea le 21 par Chiavasso sur Turin.

Surprise de la ville de Turin.

Le corps de bataille retardé par le passage de la Sésia, de la Dora-Baltea de la Stura, et

plus encore par ses équipages, n'arriva que le 27 à la hauteur de cette capitale. Wukassowich, qui s'y trouvait depuis deux jours, avait reçu par des députés piémontais, un plan de la ville et la proposition de l'attaquer de concert avec ses habitans. La chose était facile; car il n'y avait que 500 hommes, laissés par Fiorella pour évacuer les magasins dans la citadelle.

Après les avoir inutilement sommés de se retirer, le général autrichien, ayant fait placer quelques obusiers sur la hauteur des Capucins, incendia plusieurs maisons, et excita ainsi les habitans à s'opposer à une plus longue défense. Ces insurgés ouvrirent la porte du Pô aux Croates et aux hussards, bientôt suivis par le reste du corps. Les Français, plus occupés à chercher un refuge dans la citadelle qu'à défendre une enceinte aussi vaste, laissèrent pénétrer Wukassowich sans résistance jusqu'à la place de Carignan : ce général fit alors ouvrir la porte Neuve à la division Kaim, qui se précipita dans la ville, malgré le feu de la citadelle; le prince Bagration, pour le seconder, fit des démonstrations du côté de Rivoli.

Suites de ces événemens.

Ce coup de main si facile valut une victoire; ses résultats furent la prise de 261 canons, 80 mortiers et 60 mille fusils, outre une énorme quantité de munitions. Le premier soin du vainqueur fut d'établir des autorités provisoires, et

soires, et d'ordonner la levée de 10 mille hommes de milices. Il s'occupa ensuite à pousser des détachemens dans les différentes vallées, confia au général Kaim le soin d'observer les Alpes, et d'assiéger la citadelle de Turin avec les immenses moyens trouvés dans la ville.

Reddition de la citadelle de Milan.

Le château de Milan, pressé vivement depuis le retour du comte de Hohenzollern s'était rendu après 4 jours de tranchée ouverte. La garnison de 2 mille hommes rentra en France, sous condition de ne pas servir d'un an contre les Alliés. Une partie de l'artillerie fut dirigée sur Tortone dont on avait résolu le siége; et le corps de Hohenzollern alla rejoindre celui du baron de Kray, devant Mantoue.

Moreau se retire sur l'Apennin.

Dans ces entrefaites Moreau, n'ayant laissé qu'une faible arrière-garde aux ponts de Monte-Caglieri et de Carignan, venait de gagner Savigliano, où il attendit pour continuer sa route sur Coni, des nouvelles de Garreau chargé de reprendre Ceva. Ce général, obligé de remonter la Stura jusqu'à Coni, avait rallié les colonnes mobiles de Seras et de Freyssinet, et s'était porté sur Mondovi, qu'il enleva aux insurgés malgré leur vive résistance. Il se proposait de marcher rapidement sur Ceva, lorsqu'il apprit qu'un partisan autrichien y avait jeté quelques centaines d'hommes. Inquiet d'ailleurs pour

Horrible situation dans laquelle il se trouve.

poste de Murialto, pour couvrir le point de passage. La droite, où se trouvait Moreau, fut disposée en échelons dans la vallée du Tanaro, puis l'artillerie et le peu d'équipages conservés commencèrent à filer. La cavalerie descendit sur Finale et Savone; et, le 6 juin, tous les convois furent rendus sains et saufs à Loano.

Position de l'armée sur l'Apennin.

Cette opération difficile achevée, Moreau fit appuyer la division Laboissière sur Gênes, où se trouvait déjà celle du général Lapoype. Victor fut chargé de garder le débouché de Pontremoli, au-dessus du golfe de la Spezzia : l'infanterie de Grenier occupa le noeud des contreforts qui tombent dans la mer, et couvrit surtout le débouché de Loano, que l'on venait d'ouvrir. La brigade Parthouneaux prit poste à Cerisola, Bardinetto et Carpi, se liant par sa droite aux troupes de Quesnel, placées à Mallere et à Altare. Garreau occupa Cadibona, Torre, et Madona-di-Savone; l'adjudant-général Campana s'établit à San-Giacomo-del-Segno.

Suwarof séjourne à Turin pour réorganiser le Piémont.

Tandis que l'armée française sortait ainsi, par les talens et l'activité de son chef, d'une position aussi difficile, le maréchal Suwarof avait cru devoir rester aux environs de Turin. Son intention était bien de pousser vivement les républicains; mais sans cesse contrarié par le conseil aulique, dont émanaient tous les ordres généraux, il eut le déplaisir de se voir arrêté au mi-

lieu de ses succès, et d'être obligé d'attendre la prise des places qui tenaient encore sur les derrières, avant d'entreprendre de chasser les Français de leur dernier refuge. Pour faire diversion à ses ennuis, il chercha à réorganiser l'armée piémontaise. A cet effet, des proclamations portant l'empreinte de son caractère, furent répandues avec profusion dans le pays. Toutefois, elles ne produisirent qu'une partie de ce qu'il en attendait; car quelques milliers de Piémontais seulement vinrent se ranger sous ses drapeaux. S'il faut en croire des versions contemporaines; c'est de l'occupation de Turin que date la mésintelligence qui éclata plus tard dans les troupes alliées. On assure que les Autrichiens manifestèrent l'intention d'y planter l'aigle impérial, mais que Suwarof s'y opposa fortement, et déclara qu'il en prenait possession au nom du roi de Sardaigne. Il n'est guère probable que le cabinet de Vienne ait voulu s'emparer ainsi de cette capitale, sans s'expliquer préalablement avec les autres puissances; et nous adopterions plutôt l'idée que Suwarof, plein de franchise, avait invité le Roi à revenir dans ses états, mais que Thugut s'y était opposé, afin d'attendre ce qui serait statué à la paix sur le sort de ce pays. Si cette anecdote est vraie, elle prouve que le plan qui attira tant de désastres à la *coalition* fut dicté par l'Autriche, dans le des-

sein de se débarrasser du maréchal, dont l'inflexibilité contrariait ses vues ambitieuses sur l'Italie.

Détachemens poussés vers les Alpes.

Bien que le séjour de Suwarof autour de Turin eût facilité à son adversaire les moyens de regagner la Ligurie, il n'avait pas entièrement perdu son temps. Le général Seckendorf fut poussé avec un petit corps sur Montenotte; Wukassowich vers Mondovi et Ceva; Frœlich, avec une de ses brigades, en face de Coni, et Lusignan à la tête de l'autre, contre Fenestrelles; le colonel russe Zucato marcha sur Pignerol. Les habitans de cette dernière vallée, aussi attachés aux Français que les autres leur étaient peu favorables, guerroyèrent quelques semaines contre les Alliés. Cependant Pignerol étant à moitié démantelé, le général Zimmermann le rendit, aussitôt que les Impériaux eurent franchi les Barricades, et poussé des partis derrière lui dans la vallée du Chisson. Bagration soumit Suze, qui privée du fort de la Brunette, rasé en 1796, n'était plus à l'abri d'insulte. Lusignan chassa les insurgés de Perosa et bloqua Fénestrelles, mais il fut bientôt rappelé au siége de Turin.

Pignerol capitule.

Prise de Suze.

Cette dispersion des forces combinées, quoique excusable par le délabrement de l'armée de Moreau, convenait moins que la continuation d'une offensive vigoureuse qui eût achevé l'armée d'Italie et rejeté ses débris sur Nice.

Cependant le maréchal, instruit que l'armée de Naples s'avançait vers la Toscane, pressa la marche de Bellegarde en Lombardie (1). Ce général, arrivé le 21 mai à Chiavenna avec environ 25 mille hommes, après avoir pourvu à l'approvisionnement de ses troupes et au rassemblement des barques nécessaires pour passer le lac de Como, venait de se réunir le 28 dans cette ville. Il en détacha la division Haddick, comme on l'a déjà dit, pour reprendre le Gothard; le reste reçut l'ordre de se diriger sur Alexandrie. Bellegarde arrive du Tyrol à Como.

Mais avant de voir ce qui se passa à son arrivée en Piémont, jetons un instant nos regards sur les derrières de l'armée d'invasion. La flottille impériale, sous les ordres du vénitien Querini, encouragée par quelques prises dans l'Adriatique, attendit à Goro et à Primaro, qu'on lui eût ouvert l'embouchure du Pô. Kray ayant détaché sur Ferrare la brigade Klénau avec 12 pièces de gros calibre, cette colonne secondée par plusieurs milliers d'insurgés prit possession de la ville sans coup-férir; elle dressa ensuite contre la citadelle des batteries incendiaires, dont le feu détermina la garnison à capituler aux mêmes conditions que le château de Milan. Aussitôt que les Impériaux furent maîtres de ce Opérations de Klenau et de Querini sur Ferrare.

---

(1) Voyez le chapitre précédent.

point d'appui, un bataillon fut embarqué sur une division de canonnières à Chioggia, et alla surprendre Ravenne; tandis que le gros de la flottille opérait une diversion à Torre-della-Sanita.

De Ravenne, Querini cingla vers Cesenatico, qui fut occupé le 30 mai par des Esclavons. Rimini et Césène éprouvèrent le même sort sans opposer plus de résistance, bien que ces petites villes eussent des garnisons cisalpines.

Défection du général Lahoz.

Le général Lahoz, qui commandait à Pesaro, aurait pu mettre obstacle à ces débarquemens avec une colonne mobile de dragons et de troupes de ligne; mais déjà il méditait une seconde défection. Cet homme, que l'ambition ou un amour déréglé de la liberté avait poussé en 1796 dans les rangs français, s'étant aperçu que l'Italie n'avait fait que changer de maîtres, humilié de la tyrannie que les agens du directoire y exerçaient, et peut-être encore plus de se voir placé sous les ordres de Montrichard, que sa conduite irréfléchie avait indisposé contre lui; tourna tout à coup son amour en haine, et décampa le 13 mai, pour aller joindre les insurgés à Fossombrone.

Devenu bientôt leur chef, après avoir négocié avec l'Autriche le pardon de sa première défection; cet officier, qui connaissait parfaitement le pays, et n'était pas dépourvu de moyens

militaires, devint un ennemi redoutable pour les Français. D'abord il commença par équiper et armer, aux dépens des provinces, un corps d'environ 3,500 hommes, dont 400 à cheval, qui formèrent la réserve de l'insurrection; puis il alla s'établir à Fermo, dont il fit son réduit de sûreté, en le retranchant. De là Lahoz ne se contenta pas d'entrer en communication avec la croisière turco-russe et les insurgés des Abruzzes, ni d'observer les mouvemens de la garnison d'Ancône; il poussa un millier d'hommes à Monte-Granaro et à Santa-Elphidie, afin de forcer Tolentino et Macerata, qui hésitaient à se prononcer contre les Français. Ces opérations répandirent la terreur dans le centre de l'Italie, au point que le général Monnier se vit obligé de lui opposer le général Lucotte, avec une partie de sa faible division.

De Rome à Naples, des brigands, de concert avec les insurgés, infestaient tous les chemins. Il n'y avait de repos, de tranquillité, que là où les Français étaient en forces. Rome même était vivement agitée; l'autorité des consuls se trouvait resserrée dans ses murs. Partout, la pénurie et la misère devenaient à la fois cause et prétexte des insurrections, que l'activité des colonnes mobiles ne suffisait plus pour comprimer. — Insurrection en Toscane et dans les Abruzzes.

En Toscane, dès les premiers jours de mai, les paysans de Lucques s'étant insurgés, chassè-

rent de cette ville 2 à 300 estropiés, qui en formaient la garnison, prirent possession des forts de Pietra-Santa, et arborèrent le drapeau impérial sur le château de Via-Reggio; ils menaçaient même de se porter sur Florence, où le général Gaultier n'avait à leur opposer qu'une poignée de soldats écrasés de fatigues. D'un autre côté, les habitans d'Arezzo, à l'instigation de l'agent diplomatique Wickham, qui s'était retiré près d'eux, secondés de ceux des campagnes, venaient de se soulever contre les Français, les avaient chassés de la ville, dont ils se hâtaient de relever et d'armer les murs, afin de barrer le chemin à l'armée de Naples.

Macdonald part de Naples en y laissant des garnisons.

Tel était, dans les premiers jours de juin, l'état des choses en Italie. A tous ces maux prêts à fondre sur les Français, le directoire n'opposa aucune mesure capable d'en arrêter ou d'en diminuer l'effet. Il est vrai qu'il expédia l'ordre à Macdonald de revenir en toute hâte au secours de Moreau; mais, comme s'il eût conservé l'espoir de rentrer incessamment dans ses conquêtes ruineuses et impolitiques, plus imprudent encore que Charles VIII, il ne sut pas prendre la résolution de les évacuer entièrement, et ordonna de laisser des garnisons dans le royaume de Naples et l'Etat Romain. En même temps, il prescrivit aux autorités maritimes d'évacuer les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, d'expédier

à Malte les bâtimens capables de tenir la mer, de couler tous les autres; enfin, de faire transporter par terre tous les effets qui ne seraient pas nécessaires aux garnisons laissées dans ces ports.

Un ordre aussi absolu ne fut point exécuté, quant à la destruction de la marine; mais Macdonald obéit du reste; et nous ne tarderons pas à voir combien sa soumission lui devint funeste, ainsi qu'aux malheureux républicains, qu'on espérait vainement protéger par d'aussi faibles détachemens.

CHAPITRE LXXXVII.

Événemens politiques et militaires de Naples, depuis l'établissement de la république parthénopéenne jusqu'au rappel de l'armée française dans la Haute-Italie. — Retraite et premiers succès de Macdonald. — Moreau débouche sur Alexandrie pour le rejoindre. — L'armée de Naples passe l'Apennin. — Bataille de la Trebbia. — Combat sous Alexandrie. — Prise de la citadelle de Turin. — Retraite des armées françaises dans la rivière de Gênes. — Opérations jusqu'au mois de juillet.

La république parthénopéenne se trouva accablée à son berceau d'une foule d'embarras que ses fondateurs n'avaient point prévus. Quoiqu'une voix unanime s'élevât contre les opérations du ministère d'Acton, qu'on l'accusât d'avoir levé des impôts sans le consentement des Piazze, ruiné les banques, dépouillé les églises, spolié le Mont-de-Piété; soit force d'habitude ou de religion, la nation était encore attachée à Ferdinand. La masse des Napolitains, ensevelie pour ainsi dire dans les langes de l'ignorance et

de la superstition, n'était point mûre pour une liberté qu'elle ne comprenait pas. Mais les familles notables qui avaient eu tant à gémir de l'inquisition de la cour, se firent, comme les Français, illusion sur les véritables idées de la nation; et parce qu'elle se prononçait ouvertement contre les prodigalités d'une cour sans pudeur, qu'elle réclamait plus de justice dans la répartition de l'impôt, et une législation plus favorable à la division des propriétés, ils s'imaginèrent qu'il serait facile de renverser le trône.

A la vérité, ces vœux pouvaient aider à l'entreprise de la réforme; mais il eût fallu pour cela toucher la corde sensible, donner l'éveil aux intérêts, au lieu de s'égarer dans des théories incompréhensibles pour l'intelligence bornée du peuple; car le premier objet d'une révolution doit être de gagner l'opinion publique, sans laquelle point de résultats durables. Cette erreur fut d'autant plus grave, que la révolution étant toute passive et s'opérant sous l'influence des Français, les charges de leur administration opposaient assez d'autres obstacles à l'établissement du gouvernement démocratique. En effet, ils donnaient moins la liberté aux peuples, qu'ils ne la leur vendaient. *Payez-nous les frais de la guerre*, disait le directoire; et puis, *constituez-vous en république, comme nous l'entendons.*

Contributions imposées à Naples.

Conformément à l'esprit de ces instructions,

Championnet, en entrant à Naples, imposa à cette capitale une contribution de 12 millions; et bientôt après une autre de 15 millions aux provinces. Ce n'est pas tout; au lieu de charger le bureau des dîmes de la taxation et du recouvrement de la première, les habitans de Naples furent maladroitement imposés d'après leur opinion, en sorte qu'on vit des familles millionnaires, mais patriotes, taxées à quelques ducats, tandis que de pauvres rentiers, soupçonnés de de royalisme, furent obligés d'en payer mille.

La même manière d'opérer fut suivie dans les provinces; elle y occasiona les mêmes sujets de mécontentement, qui s'accrurent encore par la nécessité où se trouva le nouveau gouvernement d'exiger le recouvrement des contributions arriérées.

Vexations de Faypoult.

Bientôt après survint Faypoult, qui signala son arrivée en qualité de commissaire du directoire, en mettant sous le séquestre, comme fruits de la conquête, les biens des ordres de Malte et de Constantinien, ceux des monastères, les biens allodiaux dont le Roi n'était que l'administrateur, les banques dépositaires de fonds particuliers, et jusqu'aux monumens d'Herculanum et de Portici, encore enfouis dans les entrailles de la terre.

Championnet qui s'y

Comment, avec de telles prétentions, oser se déclarer libérateur ? Championnet, craignant

qu'elles ne soulevassent la nation napolitaine, supprima, il est vrai, l'arrêté du commissaire du directoire; mais cette suppression équivalut à une simple suspension; Barras ni Rewbell n'étaient hommes à reculer devant une injustice, surtout en matière de finances. L'affront fait à Faypoult ne tarda pas à être vengé, Championnet fut rappelé et mis en jugement, on lui donna pour successeur Macdonald, averti par cela même de ne point contrarier les mesures fiscales du directoire. oppose, est remplacé.

Le général français, en émancipant la nation napolitaine, chargea une commission de 25 membres de lui donner une constitution. Quoiqu'il n'en fallut pas tant pour en faire une bonne, la politique eût conseillé de rendre cette assemblée beaucoup plus nombreuse; d'autant qu'elle devait être investie à la fois de tous les pouvoirs de l'administration, et qu'au moment où l'on appelait une nation à la souveraineté, il ne fallait pas s'exposer au soupçon de vouloir favoriser quelques individus. Comité de constitution

A la tête de cette commission se trouvait Charles Laubert, d'origine française, esprit imbu des doctrines les plus fausses, prêt à tout sacrifier pour transformer les états d'Italie en républiques démocratiques. Il est vrai qu'on lui donna pour collègues, des hommes d'un grand mérite; mais ils refusèrent cette charge péril-

leuse, ou, atteints aussi de la même exagération, ne purent le redresser dans ses écarts politiques.

Fautes du gouvernement provisoire.

Les premiers pas de cette commission dans la carrière épineuse de l'administration, furent marqués par l'inexpérience et l'injustice. Une première division de la république en départemens, faite par un Français qui avait aussi peu consulté les rapports commerciaux et politiques du pays que les convenances géographiques, étant devenue impraticable, on conserva partout les anciennes autorités, mais en chargeant des propagandistes imberbes de surveiller leurs opérations, et de proposer les réformes nécessaires aux anciennes institutions; les provinces furent inondées de ces réformateurs de 20 ans. Quand on voulut remédier au mal, il avait déjà jeté de profondes racines; le lien social était presque rompu; les autorités provinciales n'avaient plus de confiance dans l'autorité centrale; l'autorité centrale ne pouvait plus compter sur elles.

L'organisation des municipalités, en confiant l'élection des officiers municipaux à un collége d'électeurs, nommé par le gouvernement, manqua entièrement son objet; au lieu d'ajouter aux droits du peuple, elle le dépouilla de ceux qu'il tenait de l'ancienne constitution. Que résulta-t-il de cette mesure? les colléges électoraux détruisirent les élections populaires, et dégoûtèrent le peuple et les fonctionnaires choisis par

les communes. Le gouvernement, attribuant aux hommes un vice provenant de la nature des choses, crut le corriger en abolissant les colléges électoraux, et leur substituant des commissaires-organisateurs, auxquels il accorda les facultés réservées d'abord à quelques électeurs. Le remède fut pire que le mal.

L'arrêté qui écarta des emplois publics, tous ceux qui avaient servi le Roi, ne fit pas moins d'ennemis à la république. Cette exclusion, aussi injuste qu'impolitique, dévoila les prétentions ambitieuses de la plus faible partie de la nation. En effet, les emplois publics devinrent la proie des intrigans affublés du masque du patriotisme: on ne chercha plus ceux qui pouvaient être utiles à l'Etat, mais ceux qui affichèrent leur attachement aux nouvelles doctrines; et, dans cette subversion de principes, le charlatan le plus éhonté l'emporta sur l'homme vertueux et capable, qui est toujours modeste.

Vexations des clubs.

Ce malheur en entraîna un autre. Les clubs devinrent en quelque sorte arbitres du sort des magistrats, et même de véritables autorités. Ce fut dans leur sein que se forgèrent toutes les accusations contre les premiers fonctionnaires. On était sûr d'obtenir un emploi, en se mettant à la tête d'un certain nombre de patriotes ou soidisant tels, et en causant du scandale dans un club. Personne ne fut à l'abri du soupçon; et

comme les accusations étaient le plus souvent sans fondement, elles étaient aussitôt abandonnées que formées, quand les Français n'intervenaient pas dans les querelles. Le gouvernement crut remédier à ce mal, en créant une commission de censure pour examiner la conduite privée et politique de tous les fonctionnaires; mais cette institution manqua son but, et augmenta en quelque façon le désordre. Bien que ses instructions fussent restreintes et spéciales, elle devint bientôt, contre l'intention de ses fondateurs, une magistrature qui reçut des pétitions et rendit des décrets.

Mesures militaires.

L'institution de la garde nationale fut frappée de mort à son origine. Il paraît néanmoins qu'il ne dépendait point de la commission du gouvernement de lui donner la perfection dont elle était susceptible : les Français, trop défians, s'opposèrent constamment à sa formation. Qui croirait que la garde nationale de la capitale, ne se composait sur une population de 400 mille âmes, que de quatre compagnies de 100 hommes chacune?

L'ombrage que prenaient les Français de tout ce qui pouvait opposer par la suite de la résistance à leurs desseins, paralysa également les efforts du gouvernement pour la réorganisation de l'armée. On licencia violemment, et avec trop de mépris, sans solde ni indemnité, les

meilleurs régimens nationaux de l'armée royale, dont on eût pu former un corps de 20 à 25 mille hommes, qui, en partageant les fatigues et les dangers des Français, se serait promptement aguerri; on laissa ainsi une foule d'individus en butte aux séductions des mal-intentionnés; les Albanais mêmes, mercenaires qui venaient de se distinguer par une défense honorable, et dont on eût pu tirer d'excellens services en les traitant bien, furent réduits par cette mesure à se livrer au brigandage. Championnet, à la vérité, autorisa la formation de quatre nouvelles légions napolitaines, mais le mal produit par le licenciement était opéré; d'ailleurs la négligence que l'on mit à les recruter, les entraves que l'on apporta à leur armement, le peu de soin que l'on mit à les habiller et à les instruire, attestent le peu d'envie que l'on avait de les voir sur un pied respectable. Cependant, le gouvernement, sans force pour contenir les malveillans et assurer l'exécution des lois, suppliait en vain Macdonald d'autoriser la formation de 5 à 6 mille gendarmes, avec les milices des tribunaux de provinces et les armigeri (1) des barons; leur désarmement n'en fut pas moins ordonné, sans qu'on s'inquiétât de leur procurer des moyens d'existence.

(1) Espèce de gardes féodales.

Mesures religieuses.

Les réformes religieuses suscitèrent en outre une foule d'ennemis puissans. Plus attaché aux cérémonies et aux fêtes d'un culte qui favorise la paresse, qu'aux préceptes et à la morale de l'Evangile, le peuple napolitain s'indignait de la diminution de ses fêtes et de l'abolition des pompes que les finances du clergé ne lui permettaient plus de soutenir.

Les règlemens de police militaire contrariant toutes les habitudes du peuple, ne servirent de même qu'à le mécontenter; bientôt les entraves du commerce maritime paralysèrent tout le trafic intérieur, en augmentant la gêne que les circonstances et la contribution de 25 millions, frappée par les Français, avaient jetée dans toutes les affaires; dès-lors le mécontentement se changea en morne désespoir.

Abolition des fideï-commis et droits féodaux.

Cependant, au milieu de tant de faux pas dans l'administration, le gouvernement porta plusieurs lois utiles. L'abolition des fideï-commis, qui concentrent les biens dans les mains de quelques familles, causa d'autant plus de plaisir aux Napolitains, que toutes leurs richesses sont territoriales, et que la foule de substitutionnaires, et le grand nombre de couvens, menaçaient d'envahir toutes les propriétés.

On doit aussi tenir compte à la commission législative, de l'abolition des droits féodaux. La féodalité avait accumulé à Naples, une masse

énorme de capitaux, de biens fonds, de prérogatives, de droits acquis, reçus, usurpés par diverses mains en plusieurs circonstances. Il ne suffisait pas d'étouffer ce monstre par une loi, mais bien de l'atteindre dans un labyrinthe, où il n'était pas aisé de pénétrer sans être armé d'autant de patience que de courage. La discussion du projet de loi fut très-vive. Les feudataires soutenaient que la conquête était un droit, les républicains le niaient, et par un dilemme sans réplique, ils rétorquaient l'argument féodal. Si la force constitue le droit, disaient-ils, et que le vainqueur puisse dépouiller le vaincu, les barons réclament à tort une indemnité; car la nation ne reprend aujourd'hui sur eux que ce qu'ils ont acquis sur elle depuis plusieurs siècles. Il était difficile de concilier des prétentions si opposées : la décision du gouvernement trancha la question en faveur du peuple contre les feudataires, en consacrant néanmoins le principe d'une juste indemnité.

Jugement arbitraire du procès.

Une disposition ordonnait que tous les procès existans entre les barons et les particuliers ou les communes, seraient jugés en faveur de ces derniers, par la raison, disait le décret, qu'il n'était pas supposable que, sans droit évident, les uns ni les autres eussent osé plaider contre leur seigneur. Ce décret souleva environ 5 mille familles puissantes : leurs clameurs retentirent

jusqu'au fond du quartier-général de Macdonald, qui, ayant déjà tant d'ennemis sur les bras, crut devoir les apaiser en mettant son *véto*. Ainsi, la seule loi dont la prompte exécution eût été capable d'attacher le peuple des provinces au nouveau gouvernement, fut sacrifiée aux considérations de sûreté de l'armée française, et ne fit que soulever contre la république une classe d'individus très-redoutables.

Menées des royalistes.

Tandis que le gouvernement républicain, contrarié par les Français, livré à son inexpérience, commettait tant de fautes, les royalistes faisaient, loin de la capitale et dans son sein, toutes les dispositions pour une prochaine levée de boucliers. Les provinces étaient inondées d'agens siciliens et anglais. Deux aventuriers corses, Bocca-Ciampe et Cesare, groupaient autour d'eux tous les mécontens de la Basilicate; et, avec leurs bandes, tenaient Bari et Conversano étroitement bloqués; l'abbé Pronio fomentait une insurrection formidable dans les Abruzzes : un certain Mammone, avec une centaine de brigands, parcourait le comtat de Molise, pillant et rançonnant toutes les villes amies du nouvel ordre de choses; le Ciento n'était pas tranquille; le commodore Foote, avec une escadre anglaise renforcée de quelques bâtimens siciliens, après s'être emparé sans résistance des îles d'Ischia et de Procida, dont les Français n'avaient pas

Insurrections partielles.

apprécié l'importance, bloquait étroitement le golfe de Naples. Une expédition dirigée par le brave Caraccioli dut les reprendre, mais contrariée par les vents, elle laissa à l'ennemi le temps de s'y établir solidement.

Le cardinal Ruffo soulève la Calabre.

En Calabre, le cardinal Ruffo, à qui Pie VI avait donné le chapeau pour se débarrasser d'un trésorier infidèle, travaillait plus efficacement encore à relever la cour de Naples; cet homme singulier, qui avait tous les travers du cardinal St.-Severin, n'a déployé d'autre qualité que l'énergie, quoique l'habile historien de Naples semble le mettre en parallèle avec Ximénès (1). Plus connu, dit-on, par ses dissertations sur la tactique que par des sermons, le prélat guerrier ne tarda pas à devenir redoutable. Du Pizzo, où il était débarqué dans les premiers jours de février, il avait conçu le projet de tenter la contre-révolution, moins par reconnaissance envers celui qui l'avait accueilli après la disgrâce du Pape, que par goût des entreprises hasardeuses: l'influence de son caractère eut bientôt réuni autour de lui 3 à 400 aventuriers. Cette bande, grossie de tous les criminels déportés dans les îles de Lipari, des milices des tribunaux provinciaux, des armigeri des barons, des anciens

(1) *Mémoires historiques sur Naples*, par le comte Orloff.

soldats que la républ'que semblait dédaigner, fut surtout renforcée par une multitude de montagnards fanatisés.

Ruffo, dit l'historien que nous venons de citer (1) : « représenta à cette sauvage, mais » brave population, la gloire qu'il y aurait à » reconquérir pour le Roi l'héritage de ses pè» res. Tous se réunirent à la voix de l'homme » sacré, de l'envoyé de leur monarque ; Ruffo » se mit à leur tête, les rangea sous l'étendard » royal. Dans ces mêmes lieux où jadis les » consuls, les préteurs de Rome antique con» duisaient leurs légions victorieuses, un prince » de l'Eglise guidait aux combats les descendans » des Brutiens et des Lucaniens; et l'Europe » apprit avec quelque surprise qu'il y avait en» core à la fin du 18e siècle un prêtre qui com» mandait une armée. »

Bientôt Ruffo eut ainsi rassemblé 15 à 18 mille hommes, avec lesquels il partit de Miletto, pour enlever Monteleone, ville riche et populeuse de la Calabre ultérieure, qui avait refusé de lui ouvrir ses portes. A la vérité, l'impossibilité de tenir sur pied un corps aussi nombreux, le força de le licencier immédiatement après la prise de cette ville, et de ne garder auprès de lui qu'en-

---

(1) Mémoires du comte Orloff, tome 2, page 200.

viron 3 mille vagabonds altérés de sang et de pillage; mais la victoire remportée lui donna un grand ascendant dans tout le royaume. Les communes, qui s'étaient déclarées en faveur du nouvel ordre de choses, tremblèrent de voir arriver le terrible cardinal; les autorités républicaines furent glacées d'effroi, et le cercle de puissance de la capitale se rétrécit de jour en jour.

Macdonald détache Duhesme pour soumettre les insurgés de la Pouille

On sentit le besoin d'étouffer ces germes d'insurrection; mais comment y parvenir sans l'intervention des Français? Il fallut donc s'entendre avec Macdonald, dont la faible armée, concentrée dans les environs de Naples, n'était pas capable de faire de gros détachemens. Toutefois, comme ces expéditions intéressaient sa sûreté, il y consentit; et, d'après le plan arrêté, le général Duhesme reçut l'ordre de réduire les insurrections de la Pouille, et de passer ensuite en Calabre, où une colonne mobile de troupes napolitaines devait marcher par la route directe de Naples à Cosenza.

On ignore ce qui motiva cette distribution de troupes. L'insurrection des Calabres étant la plus menaçante, tant par sa proximité de la Sicile, que par le caractère entreprenant de son chef; il semble que, s'il était absolument impossible d'envoyer en même temps des Français en Pouille et en Calabre, la prudence conseillait de détacher Duhesme d'abord dans cette dernière pro-

vince, sauf ensuite à le faire revenir par la Pouille.

Duhesme marche sur la Pouille.

Quoi qu'il en soit, sa division, composée de 12 faibles bataillons et 8 escadrons non compris la légion napolitaine de Caraffa, partit d'Avelino et de Bénévent le 19 février, et arriva le 22 à Foggia capitale de la Pouille, où Duhesme établit son quartier-général.

Le 24 février, le général Forest conduisit sa brigade de Lucerna devant San Severo, où Broussier le rejoignit le lendemain avec une partie de la sienne. Les insurgés qui occupaient ce poste, en furent chassés le 26 à la suite d'un combat très-vif, et se retirèrent à Andria, dont ils furent délogés le 3 mars par Broussier. Pendant ce temps, Forest se porta sur Bari, assiégé depuis six semaines, dissipa les insurgés, et y entra en libérateur.

Les insurgés sont confinés dans Trani.

L'activité des colonnes françaises donna peu de relâche aux insurgés, ils furent forcés de lever le blocus de Conversano; et à peu de jours de là, ils essuyèrent une nouvelle défaite aux environs de Casa-Massima. Partout où ils osèrent tenir en rase campagne, ils furent battus et dispersés. Bien convaincus de leur infériorité, ils coururent se réfugier à Trani, boulevard d'autant plus sûr, qu'environné d'une bonne chemise en maçonnerie avec fossé, il est encore défendu du côté de la mer par un fortin qui ferme l'entrée du port.

Duhesme informé de cette circonstance, chargea le général Broussier de réduire cette ville. Ce dernier partit donc de Barletta le 31 mars, sur trois colonnes. La première, composée de la légion de Caraffa et de 3 pièces de gros calibre, suivit la route directe et vint camper sous les murs de Trani. La seconde, consistant en 4 bataillons et 2 escadrons français et 4 pièces de 4, passa par Andria et poussa ses avant-postes à portée de fusil des remparts. La troisième, formée d'un bataillon de grenadiers, d'une demi-brigade, de 100 chevaux et d'un obusier, prit à Andria la route de Biceglia et vint appuyer sa droite à la mer, pour être protégée par une escadrille de 8 chaloupes canonnières qui longeait la côte.

Broussier en ordonne l'assaut.

Cette journée se passa en escarmouches. Moitié des insurgés se sauva sur des embarcations, pendant qu'on établissait des batteries, en sorte qu'il ne resta dans la ville qu'environ 5 à 6 mille hommes. Certe, il n'en fallait pas davantage pour la défendre, si un homme de tête les avait dirigés; mais il ne s'en trouva point, quoique d'ailleurs plusieurs officiers de génie et d'artillerie, envoyés de Sicile, y eussent débarqué la veille. Ainsi, les Français n'eurent à vaincre que des efforts mal combinés de rage et de désespoir.

D'après la reconnaissance de la place, faite le

31, Broussier résolut de tenter l'escalade du côté de Biceglia, et de ne faire jouer l'artillerie des attaques du centre et de la gauche qu'au moment où les grenadiers, munis d'échelles et soutenus de la 7e légère, déboucheraient d'un chemin creux vers le fossé.

Trani est emporté le 2 avril.

L'attaque eut lieu ainsi qu'elle avait été prescrite; mais le feu des remparts arrêta tout court les grenadiers républicains. Cependant, les chasseurs de la 7e légère s'étant glissés dans l'eau jusqu'à la ceinture au pied du fortin, la garnison saisie de terreur s'enfuit dans des embarcations, ou se réfugia dans les maisons voisines du port.

Cette diversion inattendue, en appelant l'attention des assiégés, permit aux grenadiers de déboucher, d'escalader les murs, et de pénétrer enfin dans la ville, dont ils coururent démurer les portes pour procurer l'entrée aux autres colonnes. Cependant, comme il partait des maisons un feu très-vif, Broussier fit enfoncer les portes de cinq ou six, et monter sur leurs terrasses des détachemens, qui en chassèrent les insurgés, et paralysèrent l'artillerie braquée dans les rues. Ce fut alors que le massacre commença. Les assiégés, épouvantés, ne songent plus qu'à regagner 60 ou 80 barques mouillées dans le port; mais les Français maîtres des rues adjacentes, font un feu violent sur elles, et la

flottille républicaine se prépare à leur donner la chasse. Le convoi se sauve à toutes voiles à Biceglia : Douze embarcations sont jetées à la côte vers Molfetta où un bataillon et un escadron de dragons les abordent, et font main-basse sur leurs équipages. Bari, à la suite de cette sanglante action, fut livré au pillage, on y trouva de l'artillerie et beaucoup de munitions. Après cette victoire, le gouvernement crut qu'il était débarrassé, mais il se trompa : pour rétablir la tranquillité en Pouille, il eût fallu y laisser une division française bien disciplinée, chose alors impossible. D'ailleurs, Duhesme se rendit aussi odieux aux républicains qu'à l'ennemi, en rançonnant les villes amies; Bari et Conversano, entre autres, furent imposées à des contributions, que les insurgés n'auraient sans doute pas exigées.

Expédition des patriotes napolitains sur la Calabre.

L'expédition de Calabre n'obtint pas même les résultats éphémères de celle de Duhesme. Elle devait être dirigée par le général Pignatelli; mais elle fut confiée à un certain Schipani, auquel on ne donna pas plus de 1,200 hommes. Ce nombre, à la vérité, était peu inférieur aux bandes qu'il devait rencontrer jusqu'à Cosenza, où environ 6 mille patriotes déjà réunis, se proposaient de tenir tête à l'armée de Ruffo. Cependant, vu l'âpreté des lieux à parcourir et le caractère des habitans, il convenait, à défaut

de moyens, de choisir un autre chef qu'un Saltimbanque déjà décrié dans Naples. Schipani, comme un autre Santerre dans la Vendée, triompha à Rocca-di-Aspide, à Sicigliano, où il n'y avait pas ombre d'insurgés; mais il fut défait devant Castelluccia, méchant bourg perché sur la cime d'une montagne à droite de la route de Naples à Reggio, où Sciarpa s'était retiré avec un millier de mécontens. On pouvait le tourner, et poursuivre sans inquiétude la marche sur Cosenza; mais Schipani crut qu'il y allait de son honneur de l'emporter. Prévenues de ses intentions, toutes les petites villes voisines s'empressèrent de lui faire des offres de service. En peu d'instans il eût pu porter sa colonne mobile à 4 mille hommes; mais il voulut avoir la gloire d'enlever seul Castelluccia. Vainement on lui représenta les risques d'une escalade, la facilité de réduire ce poste par un blocus de quelques jours, ou bien encore de le faire tomber, en construisant une batterie sur le sommet d'une montagne qui le domine; il fit toutes les dispositions pour l'escalade. Sciarpa, intimidé de ces préparatifs, entra en pourparlers, et proposa de se rendre, à condition que la colonne républicaine n'entrerait pas à Castelluccia, et que sa bande serait admise à la solde du gouvernement. Schipani rejeta ces offres avec hauteur; et, des menaces, passa aux effets. L'assaut échoua, pour avoir été mal conduit.

De la confiance la plus présomptueuse, Schipani tomba dans le découragement, il n'osa poursuivre sa route, et bientôt après, le gouvernement l'envoya contre les insurgés de Sarno. Cette expédition lui fut plus facile. Ceux-ci lui cédèrent le poste sans combat; mais, pour y revenir immédiatement après son départ, jusqu'à ce qu'enfin une colonne mobile française eût mis leur refuge à feu et à sang.

Ruffo est nommé vicaire-général du royaume.

L'échec essuyé par Schipani, les progrès des insurrections partielles, enhardirent Ruffo, et fortifièrent les espérances de la cour de Palerme. Jusqu'alors, elle avait peu compté sur les efforts du cardinal pour le relèvement du trône: c'était un enfant perdu qu'elle avait jeté en Calabre, prête à le désavouer en cas de nécessité. Elle crut pouvoir le reconnaître sans rougir; il fut nommé vicaire-général du royaume, et investi, en cette qualité, de tous les pouvoirs judiciaires, civils et militaires. Le Roi lui écrivit, de sa main, les lettres les plus pressantes; promit de lui envoyer bientôt des officiers-généraux et des troupes. Mais la réputation du cardinal était telle, qu'aucun général, de ceux qui avaient suivi la cour en Sicile, ne se soucia de servir sous ses ordres. D'un autre côté, il n'existait en Sicile que les régimens nécessaires pour maintenir la tranquillité dans cette île. Pourtant, après de longs efforts, on parvint à débarquer

Le Roi lui envoie quelques renforts en Calabre.

en Calabre quelques bataillons avec de l'artillerie, en attendant que les cours de Londres et de Pétersbourg, vivement requises par le cabinet de Palerme, pussent fournir les secours stipulés par les derniers traités.

Un de ses lieutenans s'empare de Cosenza.

Le nouveau vicaire-général n'eut pas plutôt reçu ces renforts, qu'il se dirigea sur Catanzaro qui fut forcée, après trois jours de résistance, à lui ouvrir ses portes. De là, il détacha un de ses lieutenans sur Cosenza, capitale de la Calabre citérieure. Cette ville, devenue le refuge de tous les habitans de la province ultérieure, qui avaient été forcés d'abandonner leurs foyers pour se soustraire à la réaction royale, comptait 6 à 7 mille hommes en armes. Mais ici, comme partout ailleurs, il y avait division d'opinions; la populace, qui ne voit et n'agit que d'après l'impulsion de ceux qui la dirigent habituellement, était très-attachée à l'ancien gouvernement, qui l'avait toujours écrasée. Pour surcroît de malheur, la commission exécutive avait nommé pour commander sur ce point, Chiara, ancien officier dévoué au Roi. Le lieutenant de Ruffo, en arrivant devant Cosenza, présenta la bataille, et, bien que tous les gardes nationaux brûlassent d'en venir aux mains, leur chef, qui avait l'avantage de la position, ordonna la retraite. Au même moment, la populace de Cosenza se révolta, et mit ainsi les républicains

entre deux feux. Ils rentrèrent néanmoins dans la ville, dont ils défendirent les accès plusieurs jours, avec le courage du désespoir. Les gardes nationales de Rossano et de la Paula accourues à leur secours, et obligées de battre en retraite, furent bientôt cernées dans ces villes, qui devinrent la proie des féroces vainqueurs.

Ruffo marche sur la Pouille.

Dès que le cardinal eut avis de la prise de Cosenza, il se dirigea vers la Pouille, en longeant les côtes de la mer Ionienne, et prit chemin faisant Crotone, ou 40 à 50 invalides français renvoyés d'Egypte, venaient de débarquer; Ruffo reçut ici un renfort de troupes régulières, qu'amena son frère le commandeur, et alla dans la Basilicate effectuer sa jonction avec la bande de Cesare.

Ses forces s'augmentent considérablement.

Le bruit de ces succès, les proclamations de Ruffo, le fanatisme religieux, l'appât du butin, l'assurance de l'impunité; tout, dès-lors, concourut à grossir la soi-disant armée chrétienne. Différentes bandes de brigands qui infestaient la Basilicate et la province de Salerne vinrent se ranger sous les bannières du cardinal, qui compta au nombre de ses lieutenans, Fra-Diavolo, ex-moine chassé de son couvent, dont les plus beaux exploits consistaient en enlèvemens de diligences; Pauzanera, convaincu de 14 homicides; le meunier Mammone, la terreur et l'effroi du comtat de Molise; le lieutenant Sciarpa,

qui, lassé de commander aux sbires de Salerne, s'était constitué chef de tous les criminels remis à sa garde.

Macdonald reçoit l'ordre de marcher en Lombardie.

Telle était la situation intérieure de l'état de Naples, lorsque les ordres du directoire enjoignirent à Macdonald de venir renforcer l'armée d'Italie sur les bords du Pô, après avoir laissé des garnisons dans les places fortes.

L'exécution de cette mesure tardive pouvait devenir le signal d'une insurrection générale. Macdonald le sentit; et, en expédiant l'ordre à Duhesme de se replier sur Capoue, il chercha à donner le change sur ses projets en annonçant la formation d'un camp derrière le Volturne, sous prétexte de tenir ses troupes en haleine, et soumises à une plus sévère discipline. Cependant il prit les mesures les plus secrètes pour approvisionner le fort St.-Elme, Capoue, Gaëte et Pescara, seules places du royaume de Naples susceptibles de soutenir un siége; le parc d'artillerie fut rassemblé à Gaëte. Des ordres pressans furent expédiés au général Garnier, commandant la république romaine, de former l'approvisionnement du fort St.-Ange, de Civita-Vecchia et d'Ancône; de concentrer ses troupes disponibles aux environs de Rome, et de les tenir prêtes à renforcer l'armée de Naples, lors de son passage.

Dans le même temps, le commissaire du di-

rectoire, Abrial, se hâtait de mettre la dernière main à l'organisation de la république parthénopéenne, et pressait l'organisation de la garde nationale, sous la sauve-garde de laquelle allait bientôt reposer l'existence d'un gouvernement éphémère.

Mais quelques précautions que prissent Macdonald et Abrial, pour dérober leurs véritables intentions, elles furent devinées par les royalistes, que les croisières anglo-siciliennes instruisaient des défaites essuyées par les Français dans la Haute-Italie. Dès lors, les germes de résistance se développèrent avec une incroyable rapidité. Duhesme laissa la Pouille en feu, et eut dix combats à livrer, pour se rendre de Trani à Capoue. La division Rusca était encore cantonnée dans les environs de Naples, que le commodore Foote débarqua le 4 mai 5 à 600 Anglais, réunis à autant d'insurgés de la principauté de Salerne, qui s'emparèrent de cette ville, et se portèrent sur Castellamare. Les Français les en chassèrent à la vérité, mais ils ne tardèrent pas à y rentrer.

L'armée, après avoir laissé une division à Naples, marche sur Rome et Florence.

Au moment où Macdonald reçut l'ordre d'évacuation, il réunit environ 24 mille hommes effectifs. Il en destina 5 mille pour former les garnisons du fort St.-Elme, de Capoue et de Gaëte, puis se disposa à se mettre incessamment en marche pour Rome, avec le surplus. Informé

que les insurgés arétins et romains devenaient de jour en jour plus audacieux, et s'opposaient à la réunion de la faible division du général Garnier, il se fit précéder par une colonne mobile aux ordres du général Dombrowsky, tant pour s'emparer de la Corniche, que pour réduire ces ennemis et s'emparer des débouchés de la Toscane. Le gros de l'armée, consistant en 15 mille hommes environ, partit de Naples le 7 et le 8 mai, sur quatre colonnes, qui suivirent à un jour de distance la route des marais pontins et celle de San-Germano; le 16 et le 17 elles arrivèrent à Rome. Macdonald, après s'être renforcé de quelques milliers d'hommes de la division Garnier, continua sa route par Aqua-Pendente et Peruggia sur Florence, où il entra le 25. Là, il rallia les troupes de Gauthier, qui guerroyaient aux environs de Pistoya, et la division Montrichard qui gardait le Bolonais, en sorte que son armée passa 28 mille hommes.

Il y reçoit des renforts.

Le 29 mai, le quartier-général fut transféré à Lucques. L'aile gauche, formée par la division Dombrowsky, prit alors poste à Sarzana et à Aulla : le centre s'établit sur la route de Florence à Pistoya; et les divisions Rusca et Montrichard, qui composaient l'aile droite, occupaient tous les débouchés de Modène, se prolongeant de San-Marcello sur la route de Bologne. Cette dernière ville resta occupée par la

brigade Clausel, qui dans les derniers jours du mois, débloqua le fort Urbin, investi par le corps de Klénau, et repoussa celui-ci sur San-Giovani et San-Giorgio.

Ses communications avec Moreau sont rétablies.

Ce fût dans cette position seulement, que Macdonald et Moreau commencèrent à communiquer sûrement; car jusqu'alors tous les courriers ou officiers d'état-major qu'ils s'étaient réciproquement adressés, avaient toujours été interceptés par l'ennemi, ou assassinés par les insurgés. Les deux généraux arrêtèrent aussitôt le plan de jonction qui devait réparer les désastres de la campagne.

Plan concerté pour reprendre la Lombardie.

Deux partis s'offraient à l'armée de Naples. Le premier, de suivre la route de la Corniche, qui mène directement à Gênes le long de la mer, procurait l'avantage d'une réunion prompte et facile, en prenant la précaution de se flanquer à droite dans les montagnes, par de forts détachemens. Mais ce chemin, bon pour l'infanterie, était réputé impraticable à l'artillerie; et Macdonald se fût trouvé dans l'obligation d'abandonner la sienne. D'un autre côté, le choix de cette direction n'amenait aucun résultat important: après la réunion à Gênes, il eût fallu déboucher une seconde fois par les monts liguriens; car la pénurie, qui se faisait déjà sentir dans la rivière du Levant, s'opposait à la concentration passive des troupes.

Le deuxième parti consistait à marcher par Modène, Parme et Plaisance, en culbutant les divisions autrichiennes des généraux Ott, Hohenzollern et Klénau. L'armée de Naples, suivant la rive droite du Pô, et appuyant la gauche aux montagnes, arrivait ainsi sous les murs de Tortone; tandis que Moreau franchissant l'Apennin par Gavi et Serravalle, déboucherait dans la plaine du Pô. Ce plan, qui semblait promettre des avantages certains, fut adopté par les généraux en chef. Le mouvement de Moreau sur Tortone, fut fixé au 17 juin. Comme l'armée d'Italie ne pouvait sans danger s'éloigner de cette place, et que Macdonald avait la plus forte tâche à remplir, ils convinrent que la division Victor, débouchant du val Taro sur Parme, passerait sous ses ordres immédiats. On arrêta en outre, que le corps de Lapoype descendrait la vallée de la Trebbia jusqu'à Bobbio, tant pour entretenir les communications des deux armées, que pour flanquer la gauche de Macdonald, et faire en cas de besoin une puissante diversion en sa faveur. Ainsi, par la réunion d'environ 50 mille hommes sur les bords du Pô, on espérait changer la face des affaires en Italie. Mais, pour saisir d'un coup-d'œil les résultats incalculables qu'eût produit la stricte exécution du plan projeté, il n'est pas inutile de jeter les yeux sur la position des Alliés au moment où il fut conçu.

Positions des Alliés à cette époque.

Kray, qui commandait sur le Bas-Pô et faisait le siége de Mantoue, avait environ 24 mille combattans, dont la moitié se trouvait détachée. Son avant-garde, aux ordres du général Klénau, forte de 5 à 6 mille hommes, campait entre Bologne et le Panaro, et bloquait de nouveau le fort Urbin. Depuis l'apparition en Toscane des têtes de colonnes de l'armée de Naples, une autre division de 5 mille Autrichiens, commandée par le comte de Hohenzollern, avait été envoyée de Mantoue pour couvrir Modène. Le général Ott gardait, dans le Parmésan, avec 6 mille hommes, les débouchés des vallées latérales du Taro et de la Trebbia. Son avant-garde, sous le général Morzin, tenait le poste important de Pontremoli, à la naissance du val Magra.

Le noyau de l'armée, consistant dans les divisions Zoph, Kaim, et le corps russe, montant ensemble à 28 ou 30 mille combattans, campait sous Turin, en assiégeait la citadelle, et gardait par ses avant-postes les avenues des Alpes.

La division Frœlich, postée à Fossano, observait Coni; Wukassowich, avec l'avant-garde forte de 5,700 hommes, occupait Mondovi, Ceva et Salicetto, se liant par une chaîne de postes à la brigade Seckendorf, postée en avant d'Acqui. Le général Lusignan, avec 3 mille baïonnettes, bloquait le fort de Fénestrelles, et faisait une petite guerre aux habitans soulevés en faveur

des Français. Un détachement russe aux ordres du prince Bagration occupait Cézanne, le fort de la Brunette, et le col de l'Assiette.

Six à sept mille hommes, commandés par les généraux Alcaini et Schweikousky, bloquaient Alexandrie et Tortone. Le corps du comte de Bellegarde, fort de 15 mille hommes, destiné par Suwarof à commencer le siége de ces deux forteresses, et dont nous avons rapporté la marche sur Chiavenna, arrivait de Como sur le Pô.

Le général Haddick gardait les derrières de l'armée austro-russe, et entretenait les communications avec l'aile gauche de celle de Suisse. Son corps, composé de cinq brigades formant ensemble près de 14 mille baïonnettes, s'apprêtait, comme nous l'avons dit, à pénétrer en Valais par le Simplon et le pas de Nuffenen.

Chances que leur dispersion offre aux généraux français.

Ainsi le maréchal, forcé d'obtempérer aux ordres du conseil aulique, avait tellement éparpillé ses forces pour des expéditions sans importance, que, d'une armée de plus de 100 mille combattans, à peine en avait-il 30 mille sous la main pour parer à un danger pressant. Ces dispositions, quoique vicieuses, étaient sans inconvéniens en face de la faible armée de Moreau. Mais si celle de Macdonald débouchait dans la plaine du Pô, avec la même célérité qu'elle avait mise à arriver en Toscane, les divisions Klénau,

Hohenzollern et Ott devaient être écrasées avant qu'on pût les secourir; et rien n'empêchait l'armée de Naples, renforcée par les divisions Victor et Lapoype, de continuer sa marche victorieuse jusques sous les murs de Tortone. Heureusement pour les Alliés, le retard mis à l'exécution du plan de Moreau, et la lenteur de la marche de son collègue, donnèrent à Suwarof le temps de prendre d'autres dispositions.

Dès le 29 mai, la division Dombrowsky, placée en avant d'Aulla, s'était mise en mouvement pour favoriser la marche de Victor. Elle attaqua, le même jour, les postes du général Morzin à Villafranca, les culbuta sur Pontremoli, et s'empara de cette ville après un combat opiniâtre, où quelques compagnies autrichiennes furent taillées en pièces. Morzin se replia sur Fornoue; et Dombrowsky, ayant établi ses communications avec la division Victor, qui débouchait dans le val Taro, revint dans les environs de Fivizzano.

Combat de Pontremoli.

30 mai.

La prudence exigeait que Macdonald agît avec promptitude, et ne donnât pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. Cependant, par des motifs qui nous sont inconnus, il resta dix jours dans une inaction complète: et certes, il n'en fallait pas la moitié pour reposer l'armée de ses fatigues, et concerter ses opérations avec le général Moreau. Quoi qu'il en soit, une partie de ce temps fut employé à réorganiser l'armée.

Séjour de Macdonald en Toscane.

Quelques bataillons, aux ordres des généraux Gauthier et Miollis, furent laissés en Toscane pour réprimer les insurgés, et protéger le port de Livourne contre les entreprises des Anglais. Le reste de l'armée, présentant un effectif de 26 mille fantassins et de 3 mille sabres, non compris Victor, fut partagé en cinq divisions et une brigade d'avant-garde. (*Voy. le Tableau ci-joint.*)

Il en part le 6 juin.

Le 9 juin, l'armée se mit enfin en mouvement. Les divisions Rusca et Montrichard, suivies du grand parc d'artillerie, prirent la route de Bologne. La division Olivier, réunie la veille à Lungobosco, marcha par la route de Piewe-Pelago sur Paolo; l'avant-garde sur l'hospice de San-Pellegrino (1), d'où elle descendit la vallée du Dragone. Dombrowsky quitta Fivizzano pour se rendre à Sassalbo; et la division Watrin, formant réserve, se dirigea de San-Marcello sur San-Leoni. Les deux jours suivans, les diverses colonnes ayant continué leur marche dans la même direction, l'avant-garde prit poste, le 11 au soir, en avant de Sassuolo; les divisions Rusca et Montrichard arrivèrent à Bologne; Watrin et Olivier se réunirent à Formigine; Dombrowsky, après avoir franchi les sources de la Secchia, se dirigea par Castel-Novo-del-Monti sur Vez-

(1) Sur le sommet des monts, à l'ouest de Pieve di Pellago.

799).

DIVISIONS	RCE.	TOTAL.
Avant-garde.	,883	5,397
Général SAL	880	
	,755	
	490	
	339	
Division OLIVI	34	
Cambray,	16	
Forest,	2,426	5,880
généraux de brig	2,137	
Thiébault et Sarr		
adjudans-généra	284	
	33	
Division du géné	555	3,555
MONTRICHA	2,800	
	200	
Clausel,	,300	6,750
général de brigad	,225	
Puthod,	,240	
Liébault,	,265	
Hullin,	,320	
adjudans-générau	400	
	......	526

RÉCAPITULATION.

Avant-garde.	2,977
Division Olivier. . .	5,828
—— Montrichard. .	5,773
—— Rusca	5,397
—— Watrin.	5,880
—— Dombrowsky. .	3,555
Parc.	526
Total de l'armée de Naples	29,936
Division Victor, détachée par Moreau.	6,750
Total général. . . .	36,686



zano. Le même jour 11, l'avant-garde d'Olivier, commandée par le général Forest, replia sous les murs de Modène les postes de Hohenzollern.

Macdonald fit ses dispositions pour attaquer la ville le lendemain. Dans l'espérance d'enlever le corps autrichien qui la défendait, il donna l'ordre au général Rusca de partir à minuit de Bologne avec l'aile droite, de passer le Panaro vis-à-vis de San-Giovanni, et d'intercepter la route de Mirandola, ligne de retraite de l'ennemi. Le général Olivier fut chargé de l'attaquer de front, tandis que l'avant-garde marcherait de Sassuolo sur Rubiera, pour donner la main aux troupes de Dombrowsky. Le général Watrin resta en réserve.

Hohenzollern est accablé à Modène.

12 juin.

Le 12 juin, à six heures du matin, Olivier commença son mouvement; mais l'attaque fut suspendue jusqu'à dix heures, pour donner à la droite le temps d'arriver sur les derrières de Modène. Quelques coups de canon tirés par le fort Urbin sur des patrouilles, ayant fait supposer que le général Rusca passait le Panaro, Olivier attaqua en trois colonnes. Hohenzollern avait placé son infanterie dans les faubourgs, et la cavalerie sur la route de Reggio. Klénau était chargé de défendre le passage du Panaro. L'artillerie autrichienne entra en action; mais, bravant son feu, la 12e demi-brigade, soutenue par les 30e et 73e, pénétra dans le faubourg de Pis-

toye, rejeta les Impériaux sur les glacis, puis dans la place où elle entra pêle-mêle avec eux. Dans l'intervalle, Forest, à la tête de la cavalerie légère, ayant rompu celle des Impériaux, Hohenzollern donna l'ordre d'effectuer la retraite par le chemin de Mirandola. Poursuivi avec acharnement par les Français, il fut forcé à recevoir un troisième engagement qui compléta sa défaite. Cet heureux début valut à Macdonald 1,500 prisonniers, trois drapeaux et huit pièces de canon. Les régimens de Preiss et de Klebeck eurent seuls 1,200 hommes tués ou blessés. La perte des Français ne passa pas 300 hommes; mais le brave général Forest fut tué, et Macdonald lui-même reçut deux coups de sabre, dans une échauffourée de cavalerie contre un détachement de chasseurs de Bussi qui, coupé, cherchait à se faire jour.

Tout le corps de Hohenzollern eût été obligé de mettre bas les armes, si l'aile droite française eût suivi ponctuellement ses instructions. Rusca au contraire, s'en laissa imposer par la brigade Klénau, qui repoussa successivement les attaques dirigées contre elle, et ne se retira sur la route de Ferrare, que lorsque la déroute de Hohenzollern l'eut laissée sans soutien. Ce dernier, trop maltraité pour tenir la campagne, gagna par San-Benedetto la rive gauche du Pô.

Démonstra- Macdonald laissa la division Olivier dans les

environs de Modène et marcha le lendemain sur Reggio, où il fut joint par le général Dombrowsky, qui déboucha de Vezano. Montrichard reçut l'ordre de se porter entre Carpi et Correggio, pour observer Mirandola et Guastalla, et retenir Kray devant Mantoue, en lui donnant à penser que l'armée de Naples prenait cette direction pour délivrer cette place. L'avant-garde et trois autres divisions s'avancèrent sur Parme, poussant devant elles une partie de la cavalerie du général Ott. Celui-ci, qui d'abord se trouvait en position entre Parme et l'issue du val Taro, se voyant sur le point d'avoir sur les bras toute l'armée française, abandonna Fornoue pour se retirer sur Plaisance, laissant le chemin libre à Victor, qui déboucha alors de l'Apennin, et fut prendre position à Borgo-San-Donino, où l'avant-garde de Macdonald le rejoignit le 14. Le lendemain, l'armée s'établit derrière la Larda, à cheval sur la route entre Borgo-San-Donino et Fiorenzola. L'avant-garde prit poste dans ce dernier endroit.

tions du côté de Guastalla.

Marche sur Parme.

Cependant, l'arrivée de Macdonald en Toscane avait éveillé l'attention de Suwarof; incertain sur le point où la jonction des armées françaises devait s'opérer, il prit le parti de rassembler une masse entre Alexandrie et Tortone, afin de pouvoir également défendre le débouché des montagnes qu'occupait Moreau, et

Sages mesures de Suwarof.

se porter sur Plaisance si le besoin l'exigeait. En conséquence, le général Wukassowich reçut, le 8 juin, l'ordre de se porter de Ceva à Nizza, en étendant ses postes par Mondovi jusqu'à Coni. La brigade Lusignan, qui était près de Fenestrelles, ainsi que les divisions Frœlich, Bagration, Forster et Schweikowsky, se mirent le même jour en marche pour Asti.

Le général Kray eut l'instruction de ne pas s'obstiner à bloquer Mantoue, mais au contraire de faire filer en toute hâte son artillerie sur Peschiera et Vérone; de passer le Pô et de joindre l'armée aux environs de Plaisance; attendu qu'il suffisait pour observer la première de ces places, des garnisons de Vérone, de Legnago et de Peschiera, renforcées de huit escadrons, de 2 mille Tyroliens et des milices mantouanes.

Le général Kaim, avec neuf bataillons, six escadrons, deux régimens de cosaques, et 2 à 3 mille Piémontais rassemblés et armés à la hâte, fut chargé de continuer le siége de la citadelle de Turin.

Indépendamment de ces dispositions principales, Suwarof en prescrivit d'autres non moins prudentes (1) pour arrêter l'ennemi en cas d'é-

(1) Ces dispositions étant propres à donner une idée assez exacte du mérite de Suwarof, il nous a paru convenable d'en citer des fragmens. (Voyez pièces justificatives, n° 3.)

chec. On arma les têtes de pont de Valence et de Bassignano; l'on approvisionna pour trois mois le château de Milan et Pizzighetone; Valence devint la tête d'un vaste camp retranché; enfin, l'on continua d'évacuer de Turin l'artillerie, et tous les autres objets qui n'étaient pas nécessaires au siége de la citadelle.

Difficultés de sa marche sur Alexandrie.

Les pluies avaient gâté les chemins, et fait déborder les torrens dont ces hautes contrées sont coupées; cela fut cause que la brigade Lusignan et les quatre divisions austro-russes ne purent se réunir que le 11 juin à Asti. Le lendemain, Suwarof dirigea ses troupes par Felizzano sur Alexandrie, et campa sur la rive gauche de la Bormida. Son projet était de les pousser de suite vers San-Giuliano; mais les chemins étaient tellement dégradés, qu'il fut impossible aux pontons de suivre les colonnes.

Moreau manœuvre pour lui donner le change.

Jusqu'à ce moment, le maréchal n'avait pas encore arrêté de plan d'opérations, parce que Moreau avait fait répandre des bruits divers sur ses projets et sur les forces dont il pouvait disposer. Ce général, en arrivant à Gênes, avait trouvé dans la rade de Vado l'escadre de l'amiral Bruix. Comme le directoire lui annonçait sans cesse des secours considérables, il crut qu'elle lui apportait des hommes et des munitions, et qu'elle allait assurer les subsistances de l'armée, en tenant la mer libre. Mais ces espérances s'é-

vanouirent bientôt. Bruix sorti de Brest pour se rallier à l'escadre espagnole et tenir la Méditerranée, n'avait à bord ni troupes de débarquement, ni subsistances, ni munitions; et tout ce qu'on en put obtenir se réduisit à un bataillon de marine, d'un millier d'hommes.

Cependant, l'apparition de cette flotte avait relevé le moral du soldat, et fasciné les yeux des habitans. Le général en chef en profita pour exagérer les renforts reçus, et les porter à 15 mille hommes. Il fit divers mouvemens de troupes, pour accréditer cette opinion; et pendant qu'on réparait son artillerie, il laissa à dessein transpirer son projet de déboucher sur Alexandrie et Tortone.

Le but de ce stratagème était d'arrêter Suwarof sur la Bormida, et de donner à Macdonald le temps de pousser sa gauche vers Bobbio. Il paraît même que Moreau lui recommanda dans sa correspondance de se baser principalement sur les montagnes en appuyant à gauche; ces lettres interceptées par les Russes (1), confirmèrent au maréchal ce que les rapports du 14 lui apprenaient, et terminèrent toutes ses incertitudes à l'instant où Ott lui annonçait la prise de Modène

(1) Les dépêches chiffrées, ou mieux encore l'envoi de bons officiers capables de bien faire une mission verbale, valent mieux que des dépêches imprudentes qui dévoilent tout à l'ennemi.

SITUATION DE L'ARMÉE

TROUPES RUSSES.

DIVISIONS.		Bat.	Es	Esc.
Avant-garde sous le prince BAGRATION.	Grenadiers russes	4		»
	Chasseurs	2		»
	Dragons de Karaczay	»		»
	Cosaques.	»		6
SCHWEIKOFSKY.	Grenadiers	2		
	Infanterie de ligne.	6		N
	Dragons de Levenher	»		
FORSTER.	Infanterie de ligne.	8		» »
	Chasseurs de Tschoubarow arrivés dans la nuit du 18 au 19.	2		» 6

Infanterie. . . . . 24 bataillons. ons.

Cavalerie . . . . 12 escadrons. ons.

Cosaques. . . . . 4 pulks. nes.

Infanterie

Cavalerie

Cosaques

et la marche de l'armée de Naples sur Parme.

Il n'y avait pas un moment à perdre pour empêcher la jonction des armées françaises. Aussi, voyant que le corps de Gênes ne faisait aucun mouvement, Suwarof se détermina à parer au danger le plus pressant, et à marcher sans délai à la rencontre de Macdonald, sauf à revenir ensuite contre Moreau. En conséquence, il pressa Kray d'accélérer son mouvement sur Plaisance, et ordonna au général Ott d'éviter tout engagement sérieux, en le prévenant de sa prochaine arrivée. Le corps du comte de Bellegarde et la brigade Alcaini furent laissés entre Alexandrie et Tortone, pour continuer le blocus de ces places et contenir Moreau, s'il tentait de descendre des montagnes.

Dispositions du maréchal pour se jeter sur l'armée de Naples.

Le 15 juin au soir, le pont sur la Bormida étant enfin achevé, l'armée alliée, forte de 32 bataillons, 18 escadrons et 4 régimens de cosaques, passa la rivière, et fut camper à Garofoldo. L'avant-garde, aux ordres du prince Bagration, poussa jusqu'à Ponte-Curone, au-delà de la Scrivia. Le lendemain, Suwarof porta ses troupes à Casteggio; et, sur l'avis que le général Ott avait été repoussé derrière le Tidone, il envoya son chef d'état-major Chasteler, avec 4 bataillons, 6 escadrons et 12 pièces, prendre poste à Stradella. Le gros de l'armée suivit de près ce détachement. Aussitôt que les têtes de colonnes fu-

Il marche sur Stradella.

rent arrivées, Chasteler s'avança sur Conegliano, pour couvrir le général Ott qui, harcelé sans relâche depuis trois jours par l'avant-garde française, se retirait de position en position.

Macdonald marche sur Plaisance.

Cependant Macdonald continuant son mouvement, marcha le 16 sur Plaisance : la brigade Salm, les divisions Rusca et Dombrowsky, s'arrêtèrent sur la Nura : le général Watrin demeura à Fiorenzola ; mais la division Victor, qui depuis Borgo-San-Donino était en tête, s'avança sur Plaisance. Ott eut à peine le temps de rompre le pont du Pô, et de jeter une garnison dans la citadelle ; les Français l'ayant refoulé derrière le Tidone, établirent leurs postes entre cette rivière et la Trebbia. (*Voyez la Pl. XXX.*)

La nouvelle de l'approche de Suwarof fit sentir à Macdonald le besoin de concentrer ses forces. Il expédia à Olivier et à Montrichard l'ordre de quitter leurs positions sur le flanc droit et les derrières de l'armée, pour se porter sur le Taro ; et plein d'espoir d'écraser le corps de Ott avant l'arrivée du maréchal, il prescrivit à Victor de l'attaquer sans délai, en lui annonçant que l'avant-garde, suivie des divisions Rusca et Dombrowsky, allaient se mettre en mouvement pour le soutenir.

Premier succès de Victor sur le Tidone.

Le 17, Victor passa le Tidone, et assaillit avec impétuosité les postes autrichiens, dans la direction de Verato-di-Sopra et de Mezzana. Les

troupes qui venaient de la Nura, entrèrent en ligne quelques instans après. L'avant-garde passa à la droite de la division Victor : le général Rusca se déploya en avant de Ponte-Tidone, et les troupes de Dombrowsky, formant la gauche, s'étendirent de Motta-Ziana à Gazzino. Accablé par le nombre, Ott se retirait en désordre sur San-Giovanni, lorsqu'il fut soutenu par le général Mélas, que Suwarof averti par le canon envoyait à son secours avec l'avant-garde conduite par le chef d'état major Chasteler. Ce premier renfort rétablit le combat : les Autrichiens se rallièrent, et marchèrent sur Sermet, où un combat très-vif s'engagea avec le gros de la division Victor. Pendant ce temps, le prince Bagration prit position à la gauche des Impériaux, avec l'infanterie russe. Quatre bataillons de ces derniers furent placés à cheval sur la chaussée : les cosaques se jetèrent à droite dans la plaine, soutenus par 15 escadrons autrichiens.

17 juin.

L'arrivée des renforts rétablit les affaires.

Quoique la supériorité commençât à se trouver du côté des Alliés, les trois faibles divisions françaises débouchèrent par la grande route, et par les chemins de Verato et de Motta-Ziana. Une réserve sous les ordres de l'adjudant-général Gauthrin, resta derrière le pont du Tidone. La cavalerie française chargea l'ennemi sur la route, et enleva une batterie de 8 pièces : Dom-

Efforts des Français sur Sermet.

browsky s'avança rapidement dans la plaine, en appuyant à droite, et pénétra jusqu'auprès de Caramel.

Suwarof arrive et les rejette sur la Trebbia.

Mais, dans cet instant décisif, Suwarof arrive sur le champ de bataille, et fait changer la face du combat, par une disposition improvisée où brille toute la justesse de son coup-d'œil. Il ordonne au prince Gortschakow de charger les Français en flanc, avec deux régimens de cosaques, soutenus de quatre bataillons, tandis que le général Ott les attaquait de front. Les Polonais ne peuvent résister à ce double choc, et se retirent en désordre derrière le Tidone : la réserve a peine à protéger leur mouvement rétrograde, et à arrêter la poursuite des Alliés.

Pendant que la gauche des républicains essuyait cet échec, leur droite, composée de la brigade Salm et de la division Victor, avait repoussé le corps de Bagration, et côtoyait le Pô pour s'emparer du pont de San-Giovanni. Mais, compromise par ses propres succès depuis la retraite de Dombrowsky, elle fut attaquée à son tour par le prince Bagration, avec 4 bataillons de grenadiers et 6 escadrons autrichiens, pendant que le général Ott enlevait le village de Sermet. Victor effectuait néanmoins sa retraite en bon ordre, quand la cavalerie qui venait de combattre Dombrowsky, passa sur la gauche de la route, et tomba sur son flanc. Partie de l'in-

fanterie française, obligée de se former en carrés à hauteur de Castel-Bosco, fut enfoncée, taillée en pièces. Ce qui échappa, rejoignit le général Victor sur la Trebbia, à la faveur des canaux et des fossés, qui lui permirent de braver dans la plaine la cavalerie austro-russe.

Position des deux partis.

Après le combat, les divisions Victor, Rusca et Dombrowsky, prirent position sur la droite de la Trebbia; l'avant-garde s'arrêta à San-Nicolo, formant une chaîne de postes d'Imento à Grignano.

Les Austro-Russes bivouaquèrent derrière le Tidone, dans l'ordre suivant : la division Ott à gauche de la chaussée, depuis le Pô jusqu'à Ponte-Tidone; les troupes russes de Forster et de Schweikowsky, aux environs de Caramel; l'avant-garde sous le prince Bagration, à Borgo-Novo, tenant Brenno par un fort détachement. Les avant-postes furent établis derrière le Tidone, le général Frœlich à cheval sur la route en avant de San-Giovanni, formait la réserve.

Dispositions pour le 18 juin.

Le maréchal Suwarof arrêta pendant la nuit, les dispositions d'attaque pour le lendemain. Jugeant avec raison que le but des Français devait être de conserver l'appui des montagnes, il rassembla sur ce point sa meilleure infanterie, et résolut de n'agir que faiblement par la gauche. Les divisions Bagration et Schweikowsky, formant une masse de 14 bataillons et 6

escadrons non compris un régiment de cosaques, passèrent sous les ordres du général Rosenberg, lequel reçut l'instruction de se mettre en marche à 10 heures du matin pour passer le Tidone à Brenno; de prendre sa direction par Campremoldo-di-Sopra sur Rivalta; d'y franchir la Trebbia, et de pousser jusqu'à San-Giorgio sur la Nura, en passant par Settimo. A droite, Rosenberg était flanqué par le général Welesky, que Suwarof avait jeté deux jours auparavant avec quelques troupes dans les montagnes de Bobbio, pour contenir la division Lapoype.

Au centre, le général Mélas fut chargé d'attaquer, avec 8 bataillons et 6 escadrons de la division Forster, soutenu par les 12 bataillons de réserve du général Frœlich; il devait, après avoir passé le Tidone à Motta-Ziana, marcher sur Grignano, culbuter les Français au-delà de la Trebbia, et se porter sur la Nura, par Vallera, San-Benigno et Veccari. Mais, comme le mouvement de l'aile droite était le plus important, Frœlich avait ordre d'être toujours en mesure d'appuyer le corps de Rosenberg.

On recommanda au général Ott, sous les ordres duquel se trouvaient 7 bataillons, 8 escadrons et un régiment de cosaques, de se maintenir sur la grande route de Plaisance, et de se diriger sur Ponte-di-Nura, en cas que la droite obtint du succès, en ralliant à lui la garnison du

château de Plaisance. (*Voy. le Tableau ci-contre.*)

Un pont de bateaux fut jeté sur le Pô à Parpanèse, autant pour faciliter la jonction des troupes qu'on attendait de Mantoue que pour assurer la retraite, ne pouvant en cas d'échec la faire sur Alexandrie. Un détachement de deux bataillons de chasseurs russes, que le général Tschubarow amenait de Valence, reçut ordre de forcer de marche. Outre ces dispositions principales, Suwarof ne négligea rien de ce qui pouvait enflammer ses troupes; et, comme la journée du lendemain était l'anniversaire de la bataille de Kollin, il en profita pour stimuler le zèle des Autrichiens, en donnant pour mot d'ordre, *Theresia* et *Kollin.* L'armée reçut pour instruction générale, de combattre en masse et à la baïonnette.

Macdonald est prévenu.

L'armée de Naples n'avait encore en ligne que la brigade Salm, et les trois divisions, dont nous avons indiqué plus haut la position. Celle du général Watrin campait à un mille en arrière de Borgo-San-Antonio; et les généraux Olivier et Montrichard ne pouvant arriver avant le milieu de la journée du 18 juin, Macdonald comptait n'attaquer que le 19 au matin, lorsqu'on vint l'avertir que sa gauche était aux prises avec l'ennemi.

Attaque de Casaliggio.

En effet la colonne de Rosenberg, avec laquelle marchait le généralissime, venait d'ar-

river à hauteur de Casaliggio : son avant-garde conduite par le prince Bagration, tombant avec impétuosité sur la légion polonaise, la rompit, et lui fit éprouver une assez grande perte. Un de ses bataillons, enveloppé, allait mettre bas les armes, quand la 97e, envoyée par le général Rusca, le délivra. Cependant, Victor, qui commandait toute la ligne en l'absence du général en chef, rassembla aussitôt son infanterie, et se porta sur les Russes, qui manœuvraient pour le tourner. Il eut d'abord quelques succès; mais la division Schweikowsky, se joignant au prince Bagration, rétablit le combat. Une lutte sanglante commença alors sur le terrain coupé de la Torridella; les deux partis, à peu près d'égales forces, firent des pertes énormes; enfin, les Russes l'emportèrent. Victor repassa la Trebbia à l'entrée de la nuit vers Settima, et les bataillons de Rosenberg cessèrent la poursuite dans l'obscurité.

Les divisions Olivier et Montrichard arrivent.

Cependant vers deux heures, les divisions Olivier et Montrichard étant arrivées sur le champ de bataille, se placèrent, la première près de Borgo-San-Antonio, derrière la Trebbia, à cheval sur la grande route; la seconde à la gauche, se liant par des éclaireurs aux troupes de Victor. A peine ces nouvelles dispositions étaient-elles terminées, que le général Forster, débouchant vers Grignano, rejeta d'abord la cavalerie fran-

çaise sur l'infanterie, et arriva au bord de la Trebbia, où il fut tenu en échec le reste de la journée. Néanmoins à la nuit, Montrichard instruit de la retraite de Victor, crut prudent de mettre la rivière entre sa division et les Russes, et alla s'établir sur son prolongement au-delà de Gossolengo, qu'il était venu occuper.

A la gauche, le général Ott aurait dû combattre seul l'avant-garde républicaine; mais quoique ce corps fût plus que suffisant pour repousser la brigade Salm, Mélas s'imagina bien faire en déviant des ordres du maréchal, de peur de laisser à découvert la chaussée de Plaisance, il porta la division Frœlich à la gauche, qui, d'après le plan général devait être refusée pour renforcer la droite.

Ainsi les Autrichiens se trouvèrent avoir ici une énorme supériorité sur la faible brigade du général Salm, qui, vivement attaquée à Sanlmento et à Rottofreddo, fut obligée de se replier sur la Trebbia, où le général Olivier la recueillit. L'arrivée de cette division ayant mis plus d'équilibre, l'ardeur des Autrichiens s'émoussa; et depuis ce moment jusqu'à la nuit, le combat se réduisit à une vive canonnade.

Echauffourée de nuit dans le lit de la Trebbia.

Tout paraissait fini pour ce jour là. Les troupes des deux partis, accablées de fatigue, allumaient les feux des bivouacs et se disposaient à prendre quelques instans de repos, lorsque, vers 9 heu-

res du soir, 3 bataillons français, inquiétés par de faux rapports, entrèrent sans ordre par la grande route dans le lit de la Trebbia, pour attaquer l'ennemi. Les Alliés courent aux armes: le prince de Lichtenstein, à la tète d'une réserve de grenadiers, s'avance à la rencontre des républicains. La fusillade et la canonnade qui s'engagent répandent à leur tour l'alarme parmi les Français qui s'ébranlent sur toute la ligne de la Trebbia. Le lit de ce torrent étant très-favorable à la cavalerie, celle des deux partis s'y jette, et bientôt une mêlée de toutes les armes présente le spectacle extraordinaire d'une bataille livrée dans l'eau, au clair de la lune. L'artillerie, qui ne distinguait ni amis ni ennemis, tirait à tort et à travers, au milieu des combattans; et ce désordre, aussi sanglant qu'inutile, ne put être arrêté par les généraux, qu'à onze heures.

En résumé, la rivière sépara toujours les deux armées. Le corps de Rosenberg seul, avait franchi cette barrière et pénétré jusqu'à Settima, d'où il revint sur Tavernasco. On voit qu'il se trouvait sur les derrières des Français, et qu'il pouvait tirer de sa position d'immenses avantages. Mais ne connaissant pas le pays, et inquiet lui-même sur son sort, il passa la nuit en carré, et s'empressa avant le jour, de rejoindre le reste de l'armée sur la rive gauche de la Trebbia.

Au jour, Suwarof, renforcé par les 5 bataillons et les 6 escadrons qu'il attendait de la rive gauche du Pô, en laissa 3 sous les ordres de Mélas, et fit passer les chasseurs de Tschubarow à l'avant-garde du prince Bagration. Comme ses colonnes n'avaient pu dépasser la Trebbia, ses instructions, pour le 19, furent les mêmes que celles de la veille; il renouvela seulement à Mélas l'ordre positif de détacher les réserves à la droite.

Mesures de Suwarof pour l'attaque du 19.

Macdonald, de son côté, se préparait à venger les deux échecs qu'il avait essuyés. Espérant voir Moreau déboucher le 20 sur les derrières des Alliés, et Lapoype assaillir leur flanc droit, il ordonna pour le lendemain matin une attaque générale. Son plan était de tourner les deux ailes de l'ennemi : manœuvre doublement dangereuse, à cause de la division des forces qu'elle nécessite, et de la nature du terrain, qui exposait sa droite à être acculée au Pô. Conformément à ce projet, Dombrowsky reçut l'ordre d'opérer dans la direction de Niviano, pour dépasser, par Rivalta et Tuna, le corps de Rosenberg, que les divisions Rusca et Victor attaquaient de front. Olivier et Montrichard furent chargés de forcer au centre le passage de la rivière, pendant que l'avant-garde de Salm et la réserve de Watrin, formant l'extrême droite, culbuteraient les Autrichiens sur la route, et

Macdonald, à son tour, le prévient.

pénétreraient jusqu'au Tidone, en remontant la rive droite du Pô.

Les Français passent la Trebbia.

Le désordre de la veille et la fatigue des troupes firent que, de chaque côté, on retarda l'attaque jusqu'à dix heures. Suwarof allait mettre son armée en mouvement, lorsque les Français, disposés sur deux lignes minces et avec de grands intervalles masqués par la cavalerie, parurent sur les bords de la Trebbia. La première, précédée d'une nuée de tirailleurs, s'élançant dans le lit du torrent, quelques bataillons restèrent déployés sur la rive droite de ce large torrent, pour soutenir la retraite, en cas d'échec. Le général Calvin s'empara de Rivalta, et Dombrowsky s'avança sur les hauteurs.

Bagration repousse les Polonais.

Suwarof, un peu déconcerté de la vivacité de ce début, voyant la possibilité d'être débordé, ordonna à la division Bagration d'obliquer à droite. Celle-ci parvint, à la suite d'un engagement assez vif, à rejeter les Polonais sur la Trebbia. Mais cette manœuvre laissant entre l'avant-garde russe et la division Schweikosky, une trouée de 5 à 600 toises, Victor et Rusca en profitèrent pour culbuter la droite du général Schweikowsky, et la pousser en désordre jusqu'auprès de Casaliggio. Le régiment de grenadiers de Rosenberg, entouré, fit face de toutes parts, et se sauva par sa fermeté.

Victor accable Schweikosky.

Disposi-

Suwarof attentif à réparer cette nouvelle dis-

grâce, ordonna alors à Bagration de marcher rapidement par sa gauche, pour prendre à dos les Français qui avaient percé sa ligne, et au quartier-maître-général Chasteler, de réunir 2 bataillons de Schweikowsky à quatre de la division Forster, pour les attaquer de front. Si la division de Dombrowsky eût profité du mouvement du prince Bagration pour rabattre à droite et soutenir les troupes de Victor et de Rusca, la victoire fût sans doute restée à ceux-ci; mais l'inaction des Polonais sur les bords de la rivière favorisa les Alliés, et l'effort combiné des troupes de Bagration, de Chasteler et de Schweikowsky, repoussa enfin les Français sur les bords de la Trebbia, que les Russes voulurent en vain traverser. Cet engagement meurtrier, où les 17e et 55e de ligne, eurent beaucoup à souffrir, coûta près de 1,400 hommes à chaque parti.

tions du maréchal et de Chasteler pour le repousser.

Au centre, un événement malheureux, en annulant de premiers avantages, avait empêché Macdonald de secourir sa gauche. Les divisions Olivier et Montrichard avaient entièrement passé le torrent : la première en tête de laquelle marchait la 30e de ligne avait abordé vivement l'avant-garde de Mélas, et enlevé quelques pièces vers San-Nicolo. La seconde, plus à gauche, débouchait en colonne du lit de la Trebbia, précédée de la 5e légère et flanquée de quelques escadrons : le général Forster fit marcher au-de-

Montrichard est battu au centre.

vant d'elle quelques régimens russes, au moment où Mélas envoyait les réserves autrichiennes à l'aile droite pour satisfaire à l'ordre itératif de Suwarof. L'apparition inopinée de ces troupes d'élite, conduites par le prince de Lichtenstein, sur le flanc droit de la colonne, en même temps assaillie d'un autre côté par Forster, y semèrent une terreur panique. La 5e légère qui s'était distinguée en cent combats, fuit en désordre et entraîna tout avec elle; cet événement fatal décida de la journée; car Forster put désormais seconder Suwarof à droite, et les réserves autrichiennes volèrent au secours de Mélas qui, pressé par Olivier et Watrin, prit encore sur lui de les rappeler à l'aile gauche, contre la disposition du maréchal.

Ainsi, par une circonstance bizarre, le résultat de la double désobéissance du général autrichien, fut d'engager fortuitement, mais très-à propos, des réserves qui peut-être n'eussent jamais si bien opéré, si elles avaient attendu à poste fixe l'ordre d'entrer en action. Cependant, si elles procurèrent la victoire à la gauche, il est probable qu'elles l'eussent décidée à la droite; et c'était le point décisif dont Mélas ne voulut jamais sentir l'importance.

Olivier est accablé a son tour.

Quoi qu'il en soit, ces troupes, au lieu de continuer leur marche sur Casaliggio, se rabattent donc sur San-Nicolo, s'élancent sur la divi-

sion Olivier; et, appuyées par la gauche de Forster, la chargent avec tant de furie, que, pour éviter d'être coupée, elle fut contrainte de se retirer en grande hâte. Toutefois, Olivier opéra son mouvement rétrograde avec assez d'ordre, et revint prendre position sur la rive droite de la Trebbia, avec la brigade Salm, derrière Borgo-San-Antonio. Tous les efforts des Alliés pour l'en déloger furent inutiles.

Course inutile de Watrin sur Calendasco.

Dans cet intervalle, Watrin avait trop bien rempli sa tâche; débordant la gauche du général Ott, il poussa les faibles détachemens qu'il avait devant lui sur Calendasco et jusqu'à Ponte-Tidone, lorsque les succès des Alliés, sur la gauche et le centre, permirent à Mélas de porter des forces au point menacé. Le prince de Lichtenstein, qui venait de déterminer la retraite du général Olivier, fut détaché au secours de Ott, avec deux bataillons de grenadiers et six escadrons. Watrin, dont le mouvement était sans but depuis le désastre du reste de l'armée, venait de recevoir l'ordre de se replier, lorsqu'assailli par les renforts autrichiens, il fut contraint d'abandonner ses trophées; et, après avoir éprouvé quelques pertes, de revenir prendre ses anciennes positions derrière la Trebbia.

Maître de toute la rive gauche, Suwarof fit encore quelques tentatives pour forcer le passage. Les réserves françaises repoussèrent ses

efforts, et la nuit vint enfin terminer le combat.

Résultats de ces journées

Cette série d'engagemens opiniâtres, qui durait depuis trois jours, avait complètement désorganisé les deux armées : la perte des deux côtés s'élevait à plus de 12 mille hommes (1). Toutefois, rien n'était encore décidé, puisque chacun occupait encore ses positions. Mais Suwarof pouvait tirer des renforts de ses derrières, et recommencer la lutte. Macdonald, au contraire, n'avait plus de ressources; presque tous les généraux étaient hors de combat; les corps, sans chefs et considérablement affaiblis, manquaient de cartouches; la cavalerie était à moitié détruite; l'artillerie, hors de service et sans munitions. Pour comble d'embarras, l'on n'avait aucune nouvelle de Lapoype ni de Moreau.

Macdonald commence sa retraite.

Toutes ces considérations, jointes à la marche des corps de Hohenzollern et de Klénau, qui s'étaient déjà rendus maîtres de Modène, de Reggio et de Parme, déterminèrent Macdonald à décamper dans la nuit, pour se porter derrière la Nura. Le général Victor, avec les trois divisions de l'aile gauche, se dirigea vers San-Giorgio, laissant une forte arrière-garde sur la Trebbia, pour couvrir son mouvement. Watrin, qui remplaçait le général Olivier blessé, tourna

(1) Les Alliés en avouèrent 5,600 hors de combat, et les Français plus de 7 mille.

Plaisance et marcha à Ponte-Nura. La réserve, commandée par l'adjudant-général Lacroix, gagna le pont de Ronca. Montrichard, chargé de faire l'avant-garde avec sa division, eut ordre de se porter rapidement sur le Taro, d'en chasser les partis ennemis, et de se rendre maître de Parme. Les bagages et l'artillerie suivirent sa colonne.

Cependant, Suwarof inquiet des progrès de Moreau, dont les partis avaient paru dans les environs de Voghera et de Casteggio, sentit l'urgence de profiter de ses avantages, et ordonna une nouvelle attaque pour le 20 au matin. Il ne changea rien aux dispositions des jours précédens, si ce n'est que pour assurer ses derrières, il fit filer sur Casteggio deux escadrons de dragons et un régiment de cosaques, posta un bataillon à Gardazzo, et en destina trois autres à la garde du pont de Parpanèse. Le maréchal russe se décide à une nouvelle attaque.

L'armée alliée se mit en mouvement à quatre heures du matin, elle passa la Trebbia avec d'autant moins de résistance, que les républicains n'avaient laissé sur la rive droite qu'un rideau de cavalerie pour entretenir les feux. Au-delà de la rivière, les coureurs russes saisirent sur un émissaire une dépêche de Macdonald à Pérignon, laquelle dévoila au maréchal le désordre de l'armée française et la direction de sa retraite. Cette découverte le transporta de joie; dès-lors, il ne Une dépêche interceptée le porte à brusquer la poursuite.

douta plus que l'Italie ne fût désormais à lui, s'il parvenait à joindre encore une fois l'armée de Naples. Il pressa dans ce but la marche de ses colonnes; leur enjoignit de forcer le passage de la Nura, et de poursuivre vivement les Français jusque sur la Larda. La division Forster renforça le corps de Rosenberg, qui marcha de Gossolengo, par Tavernasco, à San-Rocca, vis-à-vis San-Giorgio. Le général Mélas, avec les divisions Ott et Frœlich, eut ordre de se diriger sur Ponte-Nura, par Plaisance.

Le corps russe attaque San-Giorgio

Victor était en position à droite de San-Giorgio avec l'aile gauche, lorsque l'avant-garde russe parut sur les bords de la Nura. La 17e de ligne occupait le village: six escadrons et deux pièces de canon défendaient le gué, et tinrent quelques instans en échec la cavalerie des Alliés. Sur ces entrefaites, le prince Bagration arriva avec huit bataillons d'élite, les forma à droite et à gauche de la route, et fit remonter ses escadrons vers le Pô, pour tourner San-Giorgio. Victor, dont l'intention n'était pas d'engager une affaire sérieuse, commençait déjà sa retraite, lorsque Suwarof ordonna l'attaque. Deux bataillons de grenadiers marchèrent droit au village. Quatre autres s'avancèrent sur ses flancs, avec les dragons et les cosaques; le reste de l'avant-garde demeura en réserve sur la rive gauche.

Les Russes assaillirent vivement la 17e de ligne, qui soutint long-temps un combat si inégal. L'issue en était encore indécise, quand les divisions Forster et Schweikowsky, vinrent prendre part à l'affaire. La première passa la rivière en aval de San-Giorgio, et la seconde en amont. Quelques régimens de cavalerie furent lancés dans la direction de Ponte-di-Nura. Ainsi enveloppée par des forces considérables, la 17e fut obligée de mettre bas les armes, à l'exception de 400 hommes qui parvinrent à s'échapper. Ce malheur, et l'apparition des coureurs ennemis sur la communication avec le centre de l'armée, ébranlèrent les troupes de Victor, et leur firent lâcher pied. Une partie se sauva vers Cadeo, le reste gagna les montagnes, et fut enfin rallié à Castel-Arquato. La colonne de Rosenberg poursuivit les fuyards jusqu'à la Chiavenna, et passa la nuit à Montenaro. Victor y est débordé et battu.

De son côté, Mélas entra à six heures et demie du matin à Plaisance, où il recueillit tous les blessés de l'armée de Naples, au nombre d'environ 5 mille, parmi lesquels se trouvaient les généraux Olivier, Rusca, Salm et Cambray. Mais au lieu de continuer rapidement la poursuite, il ne porta en avant que la division Ott, et laissa celle de Frœlich, qui était la plus forte, auprès de Plaisance. Cette faute sauva Watrin, qui n'eût pu résister aux forces réunies des Au- Mélas poursuit faiblement la droite.

trichiens. Ce général, après avoir rallié la garnison de Plaisance, se forma derrière la Nura, et repoussa toutes les attaques de Ott, jusqu'au moment où la déroute de Victor obligea Macdonald de le faire replier sur Cadeo. La 73ᵉ, détachée sur sa gauche, ramena sans obstacles les parcs de Rusca et de Victor, qu'on avait prématurément abandonnés.

La réserve, quoiqu'elle fût demeurée fort tranquille au pont de Ronca, pouvait être tournée; Macdonald lui envoya l'ordre de se retirer sur Corte-Maggiore; et lui-même, avec la division Watrin, vint prendre position à Fiorenzola, derrière la Larda.

Lapoype regagne Gênes avec peine.

Tandis que ces événemens se passaient, la droite de Moreau cherchait inutilement à faire sa jonction; Lapoype, arrivé depuis le 16 juin à Bobbio, en était parti le 19, sur l'avis que l'armée de Naples attaquerait l'ennemi. Mais sa marche fut si lente, qu'il n'arriva que le 20 au-dessus de San-Giorgio. Il y apprit la retraite de Macdonald, et voulut regagner Bobbio; mais le détachement russe de Welesky, que Suwarof avait envoyé de Casteggio, occupait déjà ce poste, ainsi que toutes les hauteurs environnantes. Après un engagement assez vif où les républicains ne purent se faire jour, Lapoype se jeta dans les montagnes, et revint dans la rivière de Gênes, par des chemins détournés.

L'aile gauche de l'armée française partit dans la nuit de Castel-Arquato, et arriva, le 21 de bonne heure à Borgo-San-Donino, où Macdonald rejoignit avec le reste des troupes. La division Montrichard marcha sur-le-champ à Parme, dont elle délogea l'avant-garde de Hohenzollern. Les divisions Watrin, Rusca et Dombrowsky, prirent position d'attente sur la rive droite du Taro; tandis que l'adjudant-général Lacroix, avec la réserve, chassa les Impériaux de Reggio, et nettoya le terrain jusqu'à l'Enza, sur les bords de laquelle elles vinrent ensuite s'établir. Victor se dirigea sur Fornoue, pour rentrer dans le débouché de Pontremoli. Le même jour, Suwarof porta son armée sur la Larda; le général Ott, formant l'avant-garde, campa à Borgo-San-Donino, et poussa ses postes sur la rive gauche du Taro. Ce torrent était tellement enflé par les pluies, qu'il lui fut impossible de le franchir à gué.

Macdonald fait chasser Hohenzollern de Parme et de Reggio.

Le 22, Macdonald réorganisa son armée à Reggio. La pénurie de généraux, et les pertes énormes des troupes, l'obligèrent à dissoudre l'avant-garde et la division Rusca. Leurs débris furent incorporés dans les divisions Watrin et Dombrowsky, qui s'établirent à droite et à gauche de Reggio : celle de Montrichard resta derrière l'Enza, pour soutenir la retraite.

L'armée austro-russe ne passa pas la Larda.

Suwarof

revient contre Moreau.

Suwarof, informé des progrès de Moreau, jugea plus urgent de marcher à sa rencontre, que de poursuivre un ennemi déjà si maltraité. Il laissa reposer ses troupes la journée du 22, et se mit en route le lendemain pour Alexandrie, après avoir chargé le général Ott de suivre les Français dans le Bolonais et la Toscane, avec sa division et celles des généraux Hohenzollern et Klénau.

L'armée de Naples continue la retraite.

Le jour même où les Alliés rétrogradaient, Dombrowsky rentra dans l'Apennin, par Vezzano et Castel-Novo-di-Monte, et Montrichard remplaça sur le Crostolo les divisions Watrin et Lacroix, qui filèrent vers Modène. A leur approche, les Impériaux évacuèrent la ville; les Français prirent poste derrière la Secchia. La brigade Calvin marcha à Sassuolo, et la réserve, sur Formigine, envoyant un fort détachement à Maranello. La division Montrichard vint occuper le pont de Rubiera.

A peine les troupes étaient-elles en position, que la tête de colonne du général Ott, renforcée du corps de Klénau, attaqua toute la ligne, en dirigeant son principal effort contre Sassuolo, en vue de s'emparer de la Pistoya. La brigade Calvin ne fit qu'une ombre de résistance, et gagna les montagnes. Heureusement Macdonald, prévenu à temps de cet accident, envoya sur ce point la réserve; et l'adjudant-général Lacroix, par sa fermeté et ses bonnes dispositions, non-

seulement reprit le poste, mais força 600 Autrichiens à mettre bas les armes. Ce petit engagement fut le dernier. L'armée de Naples continua désormais sa retraite, sans être inquiétée, dans les positions qu'elle occupait avant de marcher sur Plaisance; Montrichard seul, fut détaché à Bologne.

Cependant Moreau, après avoir réuni son armée aux environs de Gênes, en exécution du plan concerté avec Macdonald, marcha le 16 juin à Gavi, d'où il déboucha le lendemain dans la plaine sur deux colonnes. Celle de gauche composée des brigades Colli et Garreau, forte de 4,500 hommes, sous les ordres de Grouchy, s'avança vers Novi par la grande route. Celle de droite, formée des brigades Quesnel, Gardanne et Partouneaux, forte de 9,500 combattans et commandée par Grenier, prit le chemin de traverse de Serravalle, rallia la garnison de ce fort, et après avoir passé la Scrivia, côtoya le pied des montagnes dans la direction de Tortone. Pérignon conserva la garde des débouchés de la Ligurie avec 3 bataillons venus de l'intérieur, et la division Laboissière. Moreau s'avance sur Tortone.

Moreau, n'ayant que 13 à 14 mille hommes, et seulement 15 pièces de canon, s'avançait lentement en s'appuyant aux montagnes. Son projet était de porter sa droite à Bobbio, où il comptait trouver la gauche de Macdonald. Toutefois,

garde avait réuni 7 à 8 mille hommes dans le camp de Spinetti, et déjà ses avant-postes bordaient la rive gauche de la Scrivia. D'un autre côté, Wukassowich, avec environ 6 mille combattans, était à Cantalupo derrière la Bormida.

Grouchy attaque Bellegarde à San-Giuliano.

Grouchy passa la Scrivia avant le jour, et s'avança en trois colonnes. Celle de gauche, commandée par Garreau, avait l'ordre de se diriger sur Casina-Grossa, après avoir délogé l'ennemi de Pozzolo. Au centre, l'adjudant-général Serras devait suivre le chemin de traverse qui aboutit à gauche de San-Giuliano, pendant que la brigade Colli forcerait Garofoldo, et attaquerait ensuite de front le village de San-Giuliano.

Garreau culbuta les Autrichiens à Pozzolo et à Quatro-Cassine; mais au lieu de suivre le chemin qui conduit à Cassina-Grossa, il appuya trop à droite, et prit celui par où venait de passer la colonne de Serras. Sur ces entrefaites, Grouchy ayant enlevé Garofoldo, se porta en toute diligence devant San-Giuliano, où il arriva avant dix heures avec la brigade Colli. Aussitôt que l'adjudant-général Serras parut, ce village fut attaqué et pris, et l'on poussa l'ennemi dans la direction de Cassina-Grossa, que l'on croyait occupé par Garreau. L'arrivée de celui-ci à San-Giuliano détrompa Grouchy. Mais, sans perte de temps, les trois colonnes réunies marchèrent sur ce village, refusant un peu la droite

pour ne pas être tournées par 1,200 chevaux que Bellegarde avait portés sur ce point.

Pendant que Colli contenait cette cavalerie, les troupes de Garreau et de Serras entraient dans Cassina-Grossa; déjà même la gauche se lançait à la poursuite de l'ennemi. Ce succès ne fut pas de longue durée: 4 bataillons débouchant du camp de Spinetti rétablirent le combat, et chassèrent les Français du village; ceux-ci s'opiniâtraient à le reprendre, mais les chances commençaient à tourner contre eux, quand les premières troupes de Grenier entrèrent en ligne.

Moreau, averti que Grouchy était engagé avec tout le corps autrichien, arrêta la marche de la brigade Quesnel sur Voghera, et la fit filer à la hâte à San-Giuliano. Partouneaux reçut également l'ordre d'évacuer Castel-Novo, et de ne laisser qu'un détachement pour observer les routes du Pô à Tortone. Grenier arriva à quatre heures, au moment où les troupes de Grouchy, accablées par le nombre, commençaient à plier de toutes parts. Il forme aussitôt les 17e légère et 106e de ligne en colonnes serrées, et enfonce avec elles le centre des Impériaux. Les Français reprennent alors l'offensive, et les ramènent à leur tour. Bellegarde ayant étendu sa droite pour envelopper la brigade Garreau, ce détachement fut coupé d'Alexandrie par une charge de la brigade Quesnel. Il gagnait la route

Moreau le fait soutenir par Grenier.

Bellegarde est battu.

de Novi, quand Partouneaux, arrivant par la chaussée de Tortone, se porta en trois colonnes sur lui; et, appuyé par la réserve de Grenier, l'enfonce, et fait mettre bas les armes à tout ce qui n'est pas détruit. Ce dernier succès décida la journée. Bellegarde, affaibli de 2,500 hommes hors de combat ou prisonniers, opéra néanmoins sa retraite en bon ordre derrière la Bormida, sur la rive droite de laquelle les Français s'établirent, la division Grouchy à Marengo et à Spinetti, la brigade Quesnel à Cassina-Grossa, et celle du général Partouneaux à cheval sur la route d'Alexandrie. L'avant-garde de Gardanne resta à Voghera.

Prise de la citadelle de Turin par Kaim.

Cette affaire brillante valut à l'armée française 1,500 prisonniers et 5 pièces de canon : sa perte fut d'environ mille hommes. Moreau se disposait à marcher sur Plaisance, et Bellegarde allait se réfugier dans Valence, lorsqu'ils furent instruits l'un et l'autre de la victoire de Suwarof, et de la prise de la citadelle de Turin.

Cette place, si célèbre depuis le mémorable siége qu'elle soutint en 1706, contre Marsin et le duc d'Orléans, l'est plus encore par la sanglante catastrophe qui frappa les assiégeans dans leurs lignes. Sa citadelle est un pentagone régulier, couvert de contre-gardes, de demi-lunes avec réduits, de flèches devant les capitales des trois bastions tournés vers la campagne; et enfin d'un



double chemin couvert et de mines; mais du côté de la ville les maisons établies jusqu'à 200 pas de la contrescarpe facilitaient les approches, les revêtemens sont à moitié découverts, et il n'y a ni ouvrages extérieurs ni contre-mines.

Les approvisionnemens de toute espèce et le personnel d'artillerie piémontaise trouvé à Turin permirent aux Alliés d'en combiner facilement l'attaque. Un train de 100 bouches à feu fut organisé à cet effet, et la tranchée ouverte dans la nuit du 10 au 11 juin, sous la direction du général Chasteler. Dès le 19, la seconde parallèle étant prête, on l'arma de 40 mortiers à la Cohorn, qui foudroyèrent la place sans relâche: la proximité et l'immensité des ressources qu'on avait en munitions dispensait de tout ménagement, et la garnison ébranlée par la perte que lui occasionait un tel feu, capitula dès le lendemain, sans avoir opposé la résistance dont son poste était susceptible. Les vainqueurs y trouvèrent un surcroît de richesses, il n'y avait pas moins de 618 bouches à feu, 40 mille fusils et 50 mille quintaux de poudre! Trophées immenses qui ne leur coûtèrent pas 50 hommes.

Moreau se décide à rentrer dans l'Apennin.

La nouvelle de cette capture, et celle plus importante de la victoire de la Trebbia, rassurant le général Bellegarde, l'engagèrent à rester sur la Bormida, et à y attendre l'arrivée du maréchal. Moreau de son côté, perdant l'espoir de re-

joindre Macdonald, crut essentiel d'attirer l'attention de Suwarof sur le Piémont, pour dégager l'armée de Naples. Toute la division Grenier se réunit entre Tortone et Alexandrie, à celle de Grouchy : de forts détachemens occupèrent Castel-Novo, Sale et Castel-Ceriolo, et l'on affecta de vouloir se porter vers la Bormida, pour faire croire à un projet de passage. La citadelle de Tortone fut ravitaillée, et la garnison fut y reprendre son poste.

Suwarof marche contre lui.

Effectivement, le généralissime, craignant les suites de la victoire de Cassina-Grossa, et convaincu qu'il trouverait toujours le temps d'accabler Macdonald dans la Toscane, s'il parvenait à chasser Moreau au-delà des Alpes, s'avançait à marches forcées au secours de Bellegarde. L'armée partie le 23 des bords de la Larda, prit position le 25 à Castel-Novo. Mais Moreau, prévenu de son approche, avait évacué dans la nuit la plaine de Tortone, et s'était posté sur les hauteurs de Gavi et de Novi, d'où il regagna ensuite les postes qu'il occupait avant son expédition. Suwarof poussa la cavalerie à sa poursuite, et prit, le 27, un camp de repos sur l'Orba. L'avant-garde, sous Karaczay, renforcée par la division Bagration, alla prendre poste à Novi. Le général Tschubarow, avec deux bataillons et un régiment de cosaques, bloqua de nouveau le fort de Tortone.

Telle fut l'issue de l'opération hardie tentée par les généraux français, et qui devait, en quelques jours, réparer selon eux tous les malheurs de la campagne. L'armée de Moreau souffrit peu; mais celle de Naples perdit 15 mille hommes, et fut mise, pour long-temps, hors d'état de paraître devant l'ennemi.

Observations sur cette expédition.

Le directoire s'en prit au général en chef, d'un désastre dont il était lui-même la cause première; et tout en reconnaissant le courage héroïque dont Macdonald avait fait preuve, on lui contesta les talens qu'on lui avait jusqu'alors supposés. Schérer, disait-on, l'avait prévenu dès le 8 avril de rassembler ses forces et de se préparer à venir le joindre. S'il eût été bien pénétré de l'idée que le salut de son armée et peut-être celui de la France dépendait de la vivacité de ses résolutions et de la rapidité de sa marche, il aurait pu arriver vers la fin de mai dans les plaines de Plaisance. Alors Bellegarde débouchant encore de la Valteline, la jonction avec Moreau eût été immanquable entre Tortone et la Trebbia; et Suwarof, appelé quinze jours plutôt de ces côtés, loin de songer à s'emparer de Turin, n'aurait eu que le temps de se concentrer vers Stradella pour y lutter contre 50 mille hommes bien disposés et brûlans de réparer les échecs de la campagne. Pour apprécier de telles observations, il serait indispensable d'avoir sous les

yeux la correspondance particulière des généraux, et d'établir le calcul du temps nécessaire pour réunir les détachemens.

Mais si le reproche d'être resté trop long-temps à Naples, n'était pas fondé, on lui en adresserait un plus difficile à détruire; celui d'avoir débouché trop lentement de la Toscane. Au lieu de marcher serré, il tint ses divisions tellement éloignées les unes des autres, que la tête de l'armée était déjà sur la Trebbia, quand la queue passait à peine le Taro : système fatal, auquel il faut imputer l'échec sur le Tidone, et qu'on ne saurait expliquer autrement que par la difficulté de se procurer des vivres. Les fautes dans la bataille même appartiennent plus immédiatement au général en chef: dans les journées du 18 et du 19, il devait porter ses principales forces du côté des montagnes et refuser sa droite, loin de chercher à tourner la gauche de son adversaire. Peut-être même aurait-il mieux fait de refuser le combat et de s'adosser à l'Apennin, en étendant de suite sa gauche vers Bobbio. En tout cas, il ne devait pas l'accepter dans la plaine de Plaisance, où son infériorité en cavalerie et en artillerie lui donnait trop de désavantage. Enfin, au lieu d'embrasser l'ennemi par les deux ailes, il aurait dû, à l'exemple de Charles VIII dans les champs de Fornoue, se serrer en masse et forcer avec les deux tiers de son armée la droite de

Suwarof. Le roi de France, attaqué à quelques lieues de là Trebbia par 30 mille hommes, leur passa sur le corps quoiqu'il n'en eût que 8 mille; à la vérité il n'avait pas affaire aux braves de Suwarof, mais toutefois il saisit, mieux que Macdonald, l'unique moyen qui pût lui procurer la victoire.

Moreau, de son côté, déboucha un peu tard de Gavi. On ignore s'il eût pu le faire avec plus de célérité; mais il est certain que trois jours plutôt, il eût arrêté la marche de Suwarof; au lieu que la victoire de Cassina-Grossa n'eut aucune influence sur la suite des opérations. Quoi qu'il en soit, les militaires français ont adressé d'autres reproches à Moreau. Son commandement s'étendant sur les deux armées, il devait, aussitôt que celle de Naples fut arrivée en Toscane, laisser la direction de celle d'Italie à Grenier ou à Grouchy, et venir prendre lui-même la conduite de la plus forte, de celle qui avait la tâche la plus délicate à remplir, et que nul n'était capable de mieux diriger que lui. Ce reproche, au surplus, loin d'attaquer la capacité de ce général, honore son caractère. Il est probable que sa conduite ne fut dictée que par la crainte de témoigner de la méfiance à un ancien camarade, et par les ménagemens qu'il se crut obligé de garder envers lui. Ainsi, dans cette circonstance, le salut de l'armée française fut sacrifié à des affections

particulières, si souvent nuisibles à l'homme public.

Dans cette bataille, l'une des plus sanglantes de la révolution, la perte des Alliés fut proportionnée à celle des Français (sauf les prisonniers faits sur la Nura et à Plaisance). Mais le maréchal russe y montra plus de vigueur et de génie militaire que Macdonald; par une marche rapide, il se plaça habilement entre les deux armées françaises, et fit preuve d'un coup-d'œil sûr, en renforçant sa droite qu'il dirigea en personne. Quelques hommes de guerre lui ont reproché de ne s'être présenté qu'avec 34 à 35 mille hommes sur le champ de bataille; tandis que le séjour intempestif de Macdonald en Toscane, lui donnait la faculté de rassembler des forces plus considérables. Ces critiques ignoraient sans doute que Suwarof avait donné à Kray l'ordre précis de ne laisser devant Mantoue que le tiers de son corps pour contenir la garnison, et de le rejoindre à Plaisance avec 12 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux, ce qui eût porté son armée à 50 mille combattans. Mais le général autrichien venait de recevoir un ordre autographe de l'Empereur, qui le rendait indépendant du maréchal, tant qu'il n'aurait pas réduit Mantoue. Trompé par les démonstrations de Montrichard, Kray prit donc une position défensive sur la rive gauche du Bas-Pô, se bornant

à envoyer vers Plaisance 3 bataillons et 6 escadrons, puis à faire passer le fleuve aux généraux Klénau et Hohenzollern, qui agirent sans ensemble et sans concert avec Ott.

L'armée de Naples revient sur Gênes par la Corniche.

La jonction des deux armées françaises n'ayant pu s'opérer par la plaine du Pô, il était urgent qu'elle s'effectuât par le chemin de la Corniche, afin de réunir dans la rivière de Gênes une masse qui pût arrêter Suwarof, s'il tentait de franchir l'Apennin. On ne pouvait guère espérer que l'ennemi endormi sur ses lauriers souffrît paisiblement une opération qu'il dépendait de lui d'empêcher. Mais à tout événement il fallait bien tenter la fortune, en essayant le seul mouvement que la position des affaires rendît possible. En conséquence la division Montrichard, qui de Bologne avait couvert la retraite de l'armée de Naples, eut ordre de se replier sur Florence et de là sur Gênes, ainsi que celle de Victor qui occupait les pas de Pontremoli et du val Taro. Macdonald lui-même se mit en route pour Pistoye et Lucques, où il conduisit les divisions Watrin et Dombrowsky. Dans les premiers jours de juillet, ses parcs furent dirigés par Florence sur Lerici, port situé près de Sarzane où finissait alors tout chemin praticable. Moreau pour les sauver expédia de Gênes le capitaine de vaisseau Sybille avec les bâtimens qu'on put mettre en mer; cet officier favorisé par le départ des Anglais

qui couraient à la poursuite de l'escadre de Bruix, rentra heureusement dans le port avec un matériel précieux.

Le 17 juillet, le quartier-général de Macdonald fut transféré près de Gênes. Pendant cette longue et pénible retraite, l'armée d'Italie avait couvert l'Apennin; la droite dont le général St.-Cyr venait de prendre le commandement, garda la Bocchetta et Torriglia; Pérignon avec la gauche fut chargé de masquer les avenues de Savone. Nonobstant la bonne contenance de Moreau et de sesdeux habiles lieutenans ,malgré les pertes sensibles qui accompagnèrent cette retraite, on dut encore se féliciter d'un retour inespéré qu'il ne tenait qu'à l'ennemi de rendre impossible.

L'inaction de Suwarof sur l'Orba parut incompréhensible à la foule des censeurs, qui n'en connaissait pas la cause : le blâme tout entier, en appartient au conseil aulique qui s'opposait à toute entreprise ultérieure, et qui estimait bien plus convenable aux intérêts particuliers de l'Autriche de réduire Mantoue et Alexandrie, que de voler à la conquête de Gênes.

Moreau profita de ce répit pour assurer sa jonction, et préparer ensuite les moyens de défendre les positions importantes de la Ligurie, au moyen desquelles les Français pouvaient encore se flatter de déboucher sur Plaisance en deux ou trois marches. Mais une pénurie horri-

ble attendait la réunion de tant de forces sur l'Apennin; les conséquences en devenaient d'autant plus graves que le prompt retour des Anglais dans les eaux de Gênes ne laissait aucun espoir d'y remédier par le cabotage. Secondé par les généraux Dessoles et Debelle, Moreau donna les plus grands soins à cette partie difficile de ses devoirs, et s'appliqua de même à recompléter les approvisionnemens d'artillerie et ses munitions.

Les troupes de l'armée de Naples arrivèrent dans un état déplorable. Les soldats, presque nus et sans chaussure, ressemblaient à des spectres; la môitié des armes était hors de service, les chevaux de la cavalerie et du train ruinés, se soutenaient à peine. L'on reconnut enfin qu'en mettant toute l'activité possible à réorganiser les débris de cette armée naguère encore si florissante, il fallait un mois avant qu'ils pussent de nouveau rentrer en campagne. En attendant, elles formèrent l'aile droite, et vinrent camper à Torriglia et à Buzatto, aux sources de la Trebbia et de la Scrivia, se liant par la droite au général Miollis, et par la gauche au corps de St.-Cyr, qui occupait Campo-Freddo et la Bocchetta.

Macdonald avait laissé à Livourne et dans le reste de la Toscane, un corps composé d'environ 3 mille hommes. Moreau ne jugea

pas prudent de laisser ces troupes ainsi isolées, surtout depuis que le départ de l'escadre de Bruix (1) rendait les Anglais maîtres de la mer; il ordonna à Miollis de remettre ses postes aux officiers du grand-duc de Toscane, de revenir prendre position à la Spezzia, et d'en couvrir les débouchés.

L'armée reçut alors une organisation nouvelle : le général Lemoine qui arrivait de France avec une division de 12 bataillons frais (2), forma la gauche sur les hauteurs de Savone; Macdonald rappelé par le directoire céda le commandement de l'aile droite à St.-Cyr; Pérignon prit celui du centre. Montrichard sur lequel on rejeta la défaite du 18 juin, et Lapoype auquel on reprochait de n'avoir pas descendu à temps sur la Trebbia furent également disgraciés. Nous verrons, dans les chapitres suivans, si cette sévérité produisit quelque bien, et si les armées françaises furent plus heureuses, au moment où l'on reprit l'offensive.

---

(1) Voyez le chapitre 88.

(2) Les 26e, 34e, 74e et 80e demi-brigades.

CHAPITRE LXXXVIII.

Guerre maritime.—Bruix sorti de Brest fait voile pour Toulon, puis après avoir rallié la flotte espagnole à Carthagène et mouillé à Cadix, il rentre à Brest. — Événemens en Egypte. — Expédition de Syrie; siége de St.-Jean-d'Acre; retraite des Français. — Conquête de la Haute-Egypte par Desaix. — Affaires de l'Inde. — Mesures prises par les Anglais pour s'en assurer la possession. — Tipoo-Saïb prend l'initiative de l'attaque; il est battu, poursuivi et assiégé dans Seringapatnam où il perd la vie. — Démembrement de son Empire par les Anglais.

Sortie de la grande flotte de Brest sous l'amiral Bruix.

JAMAIS, depuis le commencement de la guerre, les armées navales des puissances belligérantes n'avaient eu l'occasion de faire une campagne plus brillante. Quoique la soumission de l'Irlande laissât moins de chances de succès aux Français pour une descente, la tyrannie exercée sur les habitans de cette île, les entretenait dans un esprit de résistance qui n'attendait que l'apparition d'une escadre républicaine pour éclater de nou-

veau. D'un autre côté l'armée d'Egypte réclamait toute la sollicitude du directoire, et les efforts de sa marine portent à croire qu'il jugea indispensable de la soutenir ou de la retirer.

Long-temps avant les revers qu'essuyèrent ses armées, en Italie et dans les Alpes, le directoire avait reconnu tous les inconvéniens de cette funeste expédition. A peine l'échec de Jourdan, à Stockach, eut-il dévoilé le danger de Masséna en Helvétie, que le ministre de la marine Bruix se rendit à Brest, pour accélérer par sa présence un armement considérable. On espérait que le bruit de ces préparatifs, en parvenant à Londres, retiendrait au moins les escadres britanniques dans l'Océan, quand même l'expédition n'atteindrait pas son but direct. L'on n'eut pas de peine à déterminer l'Espagne à mettre sa flotte en état de prendre part aux chances de la campagne : la prise de Minorque, l'insolente domination de Keith et de Nelson sur la Méditerranée, faisaient à cette puissance un devoir de tenter encore un effort, autant pour venger l'honneur de son pavillon indignement sali depuis la bataille navale du cap St.-Vincent, que pour faciliter le commerce interrompu par les croisières anglaises.

Le cabinet de Londres, bien persuadé que les projets maritimes de ses ennemis n'auraient en vue que l'un ou l'autre de ces objets, n'ajouta rien aux préparatifs de défense intérieure qu'il

avait faits l'année précédente. Il se contenta d'ordonner à l'amiral Bridport, qui commandait toujours la croisière établie devant Brest, de venir couvrir les côtes d'Irlande, et à lord Keith, stationné à l'embouchure du Tage, de suivre les escadres espagnoles qui hasarderaient de sortir de Carthagène, Cadix ou le Ferrol, et de leur livrer bataille avant qu'elles pussent se réunir entre elles ou joindre l'escadre française.

La campagne s'ouvre. Le directoire, ainsi que l'a prévu le cabinet de St.-James, croit devoir réunir la marine de l'Espagne à la sienne, avant de rien tenter en faveur de l'armée d'Egypte. Bruix ayant saisi un instant favorable, appareille de Brest à la fin d'avril, avec 25 vaisseaux de ligne; aussitôt Bridport, le croyant destiné pour l'Irlande, se hâte d'aller croiser sur les côtes méridionales de cette île. Favorisé par cette erreur, l'amiral républicain fait voile sans obstacle jusqu'à Cadix, où Keith, ne pouvant recevoir bataille à l'ancre avec 15 vaisseaux contre des forces doubles, est obligé de lever la croisière pour manœuvrer.

Cependant Bruix, sans chercher à l'attaquer ni à se joindre aux Espagnols, louvoya sur les côtes d'Espagne, jusqu'à ce qu'une tempête violente le forçât de gagner la haute mer. Passant ensuite le détroit, il cingla vers Toulon, où il mouilla le

13 mai. Keith gagna Gibraltar pour attendre des renforts qu'il ne tarda pas à recevoir; car, dès qu'on fut instruit dans la Manche de la route tenue par les Français, lord Bridport détacha le contre-amiral Wisthed avec 5 vaisseaux, suivi immédiatement par l'amiral Gardner à la tête de 16 autres. Dans les entrefaites, Keith ayant rallié l'escadre de Duckworth qui venait de Minorque, se présenta devant Toulon. Massaredo se hâta de profiter de son absence pour sortir de Cadix, et passer le détroit le 15; mais une nouvelle tempête le décida à entrer à Carthagène : cette circonstance, loin d'être funeste, lui évita peut-être un engagement partiel avec des forces supérieures, et favorisa la jonction tant désirée.

Après avoir fait sa jonction avec l'escadre espagnole, il revient à Brest.

Près de cent vaisseaux de ligne naviguaient ainsi dans une mer étroite, et tout annonçait des événemens décisifs; cependant il n'en fut rien. Bruix sortit de Toulon et longea la côte de Gênes, où il s'aboucha avec le général Moreau. On crut un instant qu'il allait entreprendre quelque diversion favorable à l'armée d'Italie, alors adossée à l'Apennin, et réduite à une défensive très-pénible jusqu'à l'arrivée de l'armée de Naples; cet espoir, qui ranima un instant les courages, ne tarda pas à être déçu. L'escadre, qui n'avait pas de troupes à bord, ne s'occupa que de son objet, et alla bientôt rallier à Carthagène les 24 vaisseaux es-

pagnols, avec lesquels Bruix cingla de nouveau vers Cadix. L'amiral français y séjourna le temps nécessaire pour radouber ses vaisseaux, et repartit, avec l'escadre combinée, pour Brest, où il rentra le 13 août, après trois mois d'une course peut-être sans exemple dans les fastes maritimes.

Keith ayant vainement cherché à le combattre, le suivit dans l'Océan, et vint relâcher à Torbay.

Observations sur le but de cette course.

Les instructions données à Bruix ne nous sont pas connues; la lettre du directoire à Bonaparte dit positivement qu'il était chargé de ramener l'armée d'Egypte; mais la sortie de sa flotte est de la fin d'avril, et la lettre du directoire du 26 mai. Cependant, comme il mouilla à Toulon vers cette époque, et qu'il demeura jusqu'au commencement de juillet dans la Méditerranée, on est fondé à croire que s'il ne partit pas avec ce projet, le directoire eut tout le loisir de le lui transmettre. Le temps apprendra ce qui s'opposa à son exécution. Quelques personnes ont pensé que la mission de Bruix était de battre Keith avant qu'il ne fût renforcé, de ravitailler ensuite Malte, d'en imposer aux Turcs, et de retirer l'armée d'Egypte s'il n'y avait aucun autre moyen de satisfaire la Porte. D'autres soutiennent que le but essentiel était de ramener la flotte espagnole dans l'Océan, afin de mettre à exécution un projet offensif contre l'Angleterre, dont Bo-

naparte avait conseillé l'adoption avant de partir pour l'Orient (1).

Le cadre de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans le détail des opérations étrangères au plan que nous nous sommes proposés, nous ne chercherons pas à approfondir ce mystère : peu importe au fond que Bruix ait rempli sa tâche ou que de puissans obstacles s'y soient opposés ; le fait est que sa sortie de la Méditerranée laissa l'armée d'Egypte abandonnée à elle-même, et que 50 vaisseaux entassés dans le port de Brest n'empêchèrent pas même l'Angleterre de poursuivre les apprêts de l'expédition qu'elle méditait contre la Hollande ; entreprise dont nous rendrons compte dans un des chapitres suivans, car il est temps de porter nos regards sur les côtes de Syrie, où des événemens importans venaient de décider du sort de l'armée d'Orient.

Situation de l'Egypte.

Après la punition de la révolte du Caire, Bonaparte s'occupa du système de défense de l'Egypte, et des institutions nécessaires à l'affermissement et à la prospérité de sa conquête. Alexan-

---

(1) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de leur donner le texte de ce projet de Bonaparte. Nous sommes loin de penser comme lui qu'une armée de 40 mille hommes jetée sur quelque point que ce soit de l'Angleterre, suffise pour soumettre une nation pleine de patriotisme et de courage ; mais le document ne nous en paraît pas moins digne de fixer l'attention. (Voyez pièces justificatives, n° 1)

drie, Rosette, Damiette, Belbeis, Salahieh, Suez et le Caire, furent garnis de batteries, ainsi que les points de la côte, favorables aux débarquemens; on fortifia les bouches du Nil, et l'on poussa avec activité les travaux du Caire et d'Alexandrie. Le système financier de Poussielgue, motif ou prétexte de l'insurrection de la capitale, fut maintenu comme le seul capable de subvenir aux besoins pressans de l'armée; bien plus, on y ajouta quelques mesures pour assurer la solde et les autres services. Des ateliers d'armes et des fonderies de canon furent établies. Les savans et les artistes formèrent des établissemens d'utilité publique, ou exploitaient cette terre si féconde en monumens de l'antiquité. Bonaparte lui-même, reconnaissait les vestiges de l'ancien canal de Suez : tout enfin, prenait en Egypte l'aspect d'une colonie florissante. Mais les soins de l'administration n'empêchaient pas le général en chef de porter un œil vigilant sur l'armée. Déjà elle avait été augmentée de la légion nautique, formée par 3 mille marins échappés au désastre d'Aboukir, ainsi que de tous les matelots étrangers du convoi, âgés de moins de 30 ans, qu'on incorpora dans les régimens: elle le fut encore, d'un corps de cavalerie d'une nouvelle espèce. La nécessité de mettre un terme au brigandage des Arabes, donna naissance au corps des dromadaires; arme toute nouvelle qui participait de

la nature de la cavalerie et de l'infanterie, sans avoir aucun de leurs inconvéniens. Les dromadaires portaient deux hommes adossés l'un à l'autre, avec leurs armes et des vivres pour plusieurs jours; et comme ils peuvent facilement faire une course de 25 à 30 lieues sans manger, toutes les fois que les Arabes se hasardaient à quitter le désert pour piller, ils étaient bientôt atteints et enveloppés par un détachement de dromadaires. Ce corps rendit par la suite les plus grands services.

Bonaparte venait d'apprendre, par le manifeste de la Porte, qu'il avait été complètement joué. Croyant le ministre Talleyrand à Constantinople, il lui avait expédié, dans les premiers jours de décembre, le consul de Mascate, Beauchamp, chargé de remettre en même temps des dépêches au visir. Mais ce manifeste dissipa son erreur: répandu avec profusion dans toutes les provinces par les émissaires de Mourad-Bey, il ranima le courage des ennemis des Français, et occasiona dans quelques parties du Delta, des révoltes qu'il fallut comprimer par la force. L'avenir était fort inquiétant; l'orage grossissait, et l'on devait s'attendre à voir bientôt fondre sur l'Egypte, l'élite des troupes ottomanes soutenue par la marine des Anglais. Bonaparte apprit dès l'origine, les préparatifs que faisaient les pachas de Tripoli, de Damas et de St.-Jean-d'Acre; et, dans le dessein d'in-

timider le dernier, il l'avait sommé d'éloigner le bey Ibrahim de son pachalik, en lui offrant de continuer les relations commerciales des deux pays, le menaçant en cas de refus de porter la guerre en Syrie, et de le chasser d'Acre. Le pacha, loin de répondre à cette communication, n'en pressa les apprêts qu'avec plus d'activité. Toutes les provinces de l'Egypte furent inondées de ses firmans menaçans; il envahit les provinces de Jaffa, de Rambleh et de Gaza, fit arrêter tous les Français qui se trouvaient à Acre et à Jaffa; enfin, occupa par un détachement de ses troupes le fort d'El-Arisch, situé sur la frontière d'Egypte à l'issue du désert.

Préparatifs de l'expédition de Syrie.

Bonaparte vit bien qu'il n'y avait point de repos à espérer de son côté; et, comme il importait de prévenir l'ennemi et de l'épouvanter par de nouvelles victoires, l'expédition de Syrie fut résolue.

L'armée fut formée de 24 bataillons, 900 chevaux, et 49 bouches à feu. L'infanterie était partagée en 4 divisions, aux ordres des généraux Kléber, Reynier, Lannes et Bon. Murat commandait la cavalerie; Dommartin dirigeait l'artillerie; et Caffarelli, l'arme du génie. Toutes les troupes réunies s'élevaient à 13 mille hommes. Il ne resta dans la Basse-Egypte que 10 ou 12 bataillons de ligne, la légion nautique, la légion maltaise et les dépôts de cavalerie. Ces forces

furent réparties dans toutes les provinces, dont le commandement supérieur fut confié au général Dugua, et l'administration à Poussielgue. Menou eut le commandement de Rosette; et Marmont celui d'Alexandrie. Le général Desaix conserva le commandement de la Haute-Egypte où il n'y avait guère que 4 à 5 mille hommes pour en achever la conquête.

Dispositions maritimes.

Bonaparte sentant la nécessité d'une marine pour tenir tête à la croisière de Sidney-Smith et l'éloigner des côtes de Syrie, expédia à Malte, par un aviso, l'ordre à l'amiral Villeneuve de revenir en Egypte avec les débris d'Aboukir, si la mer était libre : en attendant, il prescrivit au contre-amiral Perrée de mettre à la voile d'Alexandrie avec trois frégates chargées de l'artillerie de siége, et d'aller croiser à hauteur de Jaffa.

La division Reynier, cantonnée dans les environs de Belbeis, se mit la première en mouvement sur Katieh; celle du général Kléber, qui s'était embarquée sur le lac Menzaleh, l'y joignit le 6 février, et toutes deux se portèrent sur-le-champ contre El-Arisch, dont elles formèrent l'investissement le 9. Les autres divisions se mirent successivement en route; Bonaparte ne quitta le Caire que le 10.

Prise d'El-Arisch.

Les divisions Bon et Lannes arrivèrent devant El-Arisch le 17, en même temps que Bonaparte,

qui croyait trouver le fort rendu. Mais sa garnison, composée de Mamelucks, de milices de Bagdad et de Maugrabins, au nombre de 1,300 hommes, avait jusqu'alors tenu en échec les premières divisions. Deux jours auparavant, le général Reynier avait cependant surpris un corps assez considérable d'infanterie et de cavalerie, commandé par Ibrahim-Bey, qui venait au secours de la place : le camp turc fut tourné au milieu de la nuit, tout ce qu'il renfermait fut pris ou tué, et des bagages immenses restèrent au pouvoir des Français. Cette journée, et la réunion immédiate de l'armée d'expédition, enlevèrent tout espoir aux assiégés; ils proposèrent une capitulation qui fut acceptée, et le 20 février, ils évacuèrent le fort. Partie de la garnison prit du service dans les rangs des vainqueurs, le reste fut conduit à la suite de l'armée.

Bonaparte, pressé de sortir du désert où l'on commençait à éprouver les privations les plus cruelles, laissa devant El-Arisch la division Reynier pour en réparer les fortifications, et mit les trois autres en mouvement sur Kan-Jounes. Mais les troupes, conduites par des guides infidèles, s'égarèrent, et ne parvinrent à ce village qu'après 48 heures de fatigues et de souffrances. Cet accident faillit être funeste au général en chef, qui, en arrivant à Kan-Jounes, y trouva l'ennemi au lieu des siens. Son heureuse étoile, et la bonne

contenance de l'escorte, le sauvèrent : les Mamelucks crurent que toute l'armée arrivait et se replièrent sur Gazah.

Prise de Gazah.

Quoique le pacha de Damas eût assis son camp devant cette ville, il ne crut pas néanmoins être assez fort pour résister; et, à l'aspect des Français qui s'avançaient en carrés contre lui, il l'abandonna précipitamment, ainsi que la place. Les républicains y trouvèrent quelques pièces de canon, beaucoup de munitions de guerre, et d'abondans magasins de vivres, dont on avait le plus pressant besoin.

Prise de Jaffa.

Après avoir donné à son armée deux jours de repos, qu'il employa à l'organisation administrative de la province, Bonaparte continua sa marche. Le 30 mars, la division Kléber qui faisait l'avant-garde, arriva devant Jaffa, ville entourée d'une forte muraille flanquée de tours, et dans laquelle le pacha avait laissé une garnison de 4 mille hommes. Le 4 mars, l'investissement en fut formé par les généraux Bon et Lannes, et l'on ouvrit la tranchée dans la nuit; Kléber reçut ordre d'aller prendre position à deux lieues plus loin, pour tenir tête aux Naplouzains, qui faisaient quelques démonstrations hostiles. Les deux jours suivans furent employés à établir des batteries de brèche; et le 7 au matin, tout étant préparé pour l'assaut, Bonaparte somma le gouverneur turc. Celui-ci, pour toute réponse,

ayant fait couper la tête au parlementaire, la division Launes se dirigea sur la brèche pratiquée dans la partie occidentale de l'enceinte, pendant que le général Bon conduisait une fausse attaque du côté opposé. La garnison se défendit avec vigueur, et le succès était encore incertain, lorsque les grenadiers de Bon découvrirent le long de la mer, une ouverture par laquelle toute la division se précipita, et parvint sans peine sur la place du port. Cet incident favorisant la principale attaque, les Turcs furent bientôt repoussés dans l'intérieur de la ville; et, comme ils refusèrent de poser les armes, Jaffa subit le sort des places prises d'assaut; presque toute la garnison et une partie des habitans tombèrent sous les baïonnettes, et la fureur du soldat ne fut assouvie qu'après 30 heures de pillage et de massacre.

Cette conquête valut aux vainqueurs 40 pièces de canon de place ou de campagne, outre un bon port et une place de dépôt; mais les troupes y prirent en même temps les germes de la peste. Bonaparte en donna le commandement au général Robin, et le chargea de mettre sa rade à l'abri des insultes des Anglais.

Massacre des prisonniers.

On joignit aux prisonniers d'El-Arisch quelques centaines d'hommes qui avaient échappé à la mort en se réfugiant dans les mosquées; mais bientôt, calculant qu'on ne pourrait les envoyer

en Egypte sans trop s'affaiblir, ni les renvoyer sur parole, sans s'exposer à les voir grossir les rangs ennemis, Bonaparte prit la résolution de s'en défaire. On les conduisit sur le bord de la mer où ils furent passés par les armes; cet acte d'une froide barbarie porta atteinte à la plus belle réputation militaire des temps modernes. En vain on a voulu couvrir ce massacre de l'impérieuse loi de la nécessité; les personnes des prisonniers sont sacrées, elles sont sous la sauvegarde de l'honneur; dès qu'on avait consenti à recevoir les armes de ces ennemis, aucune considération de prudence ne pouvait les priver des droits qu'ils s'étaient acquis par leur capitulation.

St.-Jean-d'Acre était désormais la seule ville qui pût arrêter les Français. Aussi Bonaparte, ne voulant pas laisser au pacha Djezzar le temps d'y augmenter ses moyens de défense, expédia l'ordre au général Reynier de se hâter de le rejoindre; et, le 14 mars, il quitta Jaffa avec les divisions Lannes et Bon, pour se réunir à Kléber.

Combat de Korsoum.

Le lendemain, l'armée se dirigeant sur Zeta, aperçut à sa droite la cavalerie d'Abdallah-Pacha, en position sur les hauteurs de Korsoum. Un corps nombreux d'infanterie occupait les montagnes de Naplouze. Bonaparte forma sur-le-champ les divisions Bon et Kléber en carrés, et les lança à la rencontre de la cavalerie ennemie, pendant que le général Lannes manœuvrait pour

se placer entre elles et les Naplouzains. Ces démonstrations suffirent pour engager le pacha à la retraite ; mais Lannes, s'étant imprudemment abandonné à sa poursuite, fut ramené dans la plaine, après avoir eu une demi-brigade fort maltraitée.

L'avant-garde française entra le 16 mars dans Caïffa, que les Turcs venaient d'abandonner, sans en avoir évacué les magasins; le lendemain, l'armée arriva sur la Kerduneh, petite rivière qui a son embouchure à peu de distance de St.-Jean-d'Acre. Le général Andréossy la traversa de suite avec quelques troupes, et fit construire pendant la nuit un pont, sur lequel les divisions défilèrent à la pointe du jour. Les éclaireurs de Djezzar furent rejetés dans Acre, et Bonaparte assit son camp à Essour, à 120 toises des murailles, sur un plateau élevé et parallèle à la mer.

Description de St.-Jean-d'Acre.

L'ancienne Ptolémaïs, si célèbre par les siéges qu'elle soutînt dans l'antiquité et à l'époque des croisades, ne semblait pas devoir faire une résistance plus longue que Jaffa, car elle n'avait qu'un fossé de plus. Cependant, sa situation dans une presqu'île, permettait à l'assiégé de réunir tous ses moyens de défense sur le seul front d'attaque. La garnison était brave, et il suffisait de se rappeler la manière dont les Ottomans défendent un rempart, pour s'attendre que le pacha de Syrie se déciderait à courir les chances d'un

assaut : l'arrivée du commodore Sidney-Smith, qui abandonna sa station d'Alexandrie aussitôt qu'il apprit la marche de l'armée française, le confirma dans cette résolution. Cet officier redoubla le courage de Djezzar, lui promit l'appui de ses vaisseaux, et lui donna pour diriger sa défense deux émigrés français, Phélippeaux ancien officier du génie dont on a déjà parlé au chapitre 55, et Trommelin, compagnon d'armes de Sidney lorsqu'il fut fait prisonnier devant le Havre, et qui avait partagé sa captivité au Temple. Tout prit dès-lors un aspect différent dans Acre. On travailla avec activité à réparer les anciennes fortifications; on en éleva de nouvelles, et deux bâtimens anglais, le *Thésée* et le *Tigre*, vinrent s'embosser dans la rade, d'où ils commencèrent un feu terrible contre la gauche du camp français. Un événement fortuit redoubla la confiance des assiégés. La flottille sortie du port d'Alexandrie, avec le parc de siége, fut capturée par Sidney-Smith, qui débarqua sur-le-champ cette grosse artillerie, pour être employée à la défense de la place.

Siége d'Acre

Pendant que l'armée s'emparait de tous les débouchés de Damas, Caffarelli, après avoir reconnu les retranchemens d'Acre conjointement avec Bonaparte, ouvrit la tranchée le 20 mars, à environ 150 toises du front oriental, et plaça ses batteries de brèche en face d'une grosse tour

carrée qui se trouvait au milieu et contre laquelle il poussa également un boyau de mine.

La perte de la flottille réduisait les moyens de l'artillerie à 4 pièces de 12 et 8 pièces de 8. Malgré la faiblesse de ce calibre, les batteries jouèrent avec tant de succès, qu'elles parvinrent à éteindre le feu de la tour, et à y ouvrir une brèche qui fut jugée praticable. Vainement les assiégés tentèrent le 26, de détruire les travaux d'approche. La galerie de mine étant parvenue jusqu'au pied de la tour, on chargea le fourneau et l'on fit tous les préparatifs de l'assaut qui fut fixé pour le 29.

A peine avait-on mis le feu à la mine, que les grenadiers de la division Lannes s'élancèrent à la brèche. L'explosion n'avait produit que peu d'effet; et la contrescarpe, dont on ne soupçonnait pas l'existence, n'avait pas été endommagée. Malgré ces obstacles, les grenadiers se précipitèrent dans le fossé, et escaladèrent la tour que l'ennemi avait abandonnée; c'en était fait d'Acre, s'ils eussent été soutenus par une réserve, mais les Turcs voyant le petit nombre des assaillans, se rallièrent, les expulsèrent de la tour et les repoussèrent dans la tranchée avec une perte considérable. Assaut du 28 mars.

L'insuccès de ce premier assaut, sans abattre le courage des républicains, les rendit plus circonspects : on sentit qu'il fallait plus que de la

valeur pour surmonter tant de difficultés, et l'on travailla à perfectionner les tranchées. Enfin, une nouvelle attaque contre la tour ayant encore échoué le 1er avril, on se décida à attendre la grosse artillerie demandée à Damiette; on rouvrit la mine, et les bataillons de service eurent l'ordre de se borner à repousser les sorties journalières de l'assiégé, pour ruiner ou retarder les travaux du siége.

Cependant, Bonaparte avait conclu une espèce d'alliance avec les Druses, peuplade chrétienne du Liban, et promis à leur chef Daher, fils de l'ancien pacha d'Acre, de lui rendre l'autorité de son père. Il en obtenait en retour les approvisionnemens nécessaires à l'armée, et des rapports fidèles sur ce qui se passait dans l'intérieur de la Syrie. Par ce moyen, il apprit que le pacha de Damas, nommé par la Porte au commandement en chef des armées turques, réunissait un corps considérable derrière le lac de Tibériade et se préparait à passer le Jourdain pour venir attaquer le corps de siége, pendant que la garnison d'Acre renforcée par les équipages anglais, exécuterait une sortie générale.

Mouvemens du pacha de Damas.

Ces nouvelles alarmantes engagèrent le général en chef à envoyer des détachemens sur Tyr, Saffet et Nazareth, pour s'emparer de ces points et s'assurer de l'approche de l'ennemi. Le général Vial, qui conduisait le premier, rédui-

sit les habitans insurgés de Tyr, et y plaça une faible garnison. Murat occupa Saffet, et poussa des reconnaissances sur le Jourdain; mais n'ayant rien découvert qui annonçât la proximité d'une armée, il rentra au camp le 6 avril. Le général Junot seul resta à Nazareth, avec environ 500 hommes de la division Kléber. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le retour de Murat avait été prématuré; car l'avant-garde de l'armée de Damas ayant passé le Jourdain sur les ponts d'Iacoub et de Djez-el-Macanieh, vint prendre position en avant de Tabarieh, où elle rassembla de grands approvisionnemens. Junot, sans avoir égard à la faiblesse de son détachement, marcha au-devant de l'ennemi, et le rencontra le 8 avril près du village de Loubi. L'engagement fut vif; mais les Français, malgré leur bravoure, durent enfin céder au nombre, et se retirèrent en bon ordre par la route de Nazareth, devant une nuée de cavaliers qui ne purent les entamer.

Combat de Loubi.

La veille de cette affaire, Djezzar croyant sans doute l'armée d'Abdallah-Pacha près de lui, fit une sortie générale; ses colonnes dirigées par des officiers anglais et appuyées par quelques troupes de marine de la même nation, obtinrent d'abord des avantages. Déjà même ils étaient sur le point de s'emparer de l'entrée de la mine, lorsque des renforts venus du camp, et le feu de l'artillerie, les forcèrent à rentrer

Grande sortie de Djezzar.

précipitamment dans Acre, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés.

Bonaparte marche contre le pacha de Damas.

Sur ces entrefaites Bonaparte, qui venait de recevoir les rapports de Junot, sentit qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour dissiper cette armée que les pachas réunissaient sur ses derrières. Une bataille devant Acre offrant trop de chances avantageuses à l'ennemi, il résolut de le prévenir, et donna l'ordre à Kléber d'aller rejoindre Junot devant Nazareth. Murat fut détaché sur le pont d'Iacoub, avec mille hommes d'infanterie et deux escadrons; et lui-même partit du camp le 14 avril, avec la division du général Bon, la cavalerie et 8 pièces de canon.

Combat de Ledjarra.

Kléber, qui s'était mis en route le 9, apprit en arrivant à Nazareth, que l'avant-garde d'Abdallah n'avait pas quitté Loubi, et le rencontra le 11 avril de bonne heure. Le commandant turc, apercevant les Français, avait jeté 5 à 600 hommes d'infanterie dans le village de Ledjarra, et manœuvrait avec 4 mille chevaux, pour envelopper la division. Mais Kléber, qui avait deviné son intention, ne lui laissa pas achever son mouvement: deux bataillons se portèrent rapidement sur le village, tandis que le reste des troupes, formé en carré, marcha au pas de charge contre la cavalerie. En un instant, cette cohue armée se dissipa, le village de Djarra fut enlevé à la baïonnette, et l'ennemi épouvanté se retira en désordre sur le Jourdain.

Pour ne pas compromettre ce premier succès, Kléber regagna les hauteurs de Saffarié en avant de Nazareth, où il prit position pour attendre les renforts et l'artillerie qu'il demandait à Bonaparte, en lui transmettant de nouveaux renseignemens sur la force et la position des pachas. D'après son rapport, leur armée pouvait s'élever à 15 ou 18 mille hommes, non compris les Naplouzains.

Bataille du Mont-Thabor.

Cependant le mouvement rétrograde de la division française, ayant enhardi ces barbares, ils descendirent des montagnes, et vinrent se joindre, dans la plaine de Fouli, aux troupes d'Abdallah, qui furent alors portées à 25 mille combattans, dont la cavalerie formait plus de moitié. Kléber se trouvait dans une position critique. Heureusement, le 14, il reçut 4 pièces d'artillerie, avec un détachement de cavalerie et les munitions dont il avait besoin, en même temps que l'avis de la marche combinée du général en chef avec Murat sur le pont d'Iacoub. Certain alors d'être appuyé, il voulut profiter du peu de précaution que les Turcs mettent à se garder, pour surprendre la nuit suivante leur camp; il leva le sien le 15 avril, trompé par ses guides, il ne put y arriver qu'au grand jour. L'armée turque était déjà sous les armes : l'infanterie gardait le village de Fouli, et son immense cavalerie vint aussitôt entourer les Français. Ceux ci, disposés en carré

avec leur artillerie aux angles, s'arrêtèrent au milieu de la plaine, et attendirent de pied ferme la charge qui fut impétueuse mais sans effet. Les troupes de Kléber, par la mitraille et un feu nourri de mousqueterie, rendirent nuls les efforts décousus de ces hordes indisciplinées, et se créèrent en un clin-d'œil, autour du carré, un rempart considérable de cadavres, d'hommes et de chevaux. Elles soutenaient depuis six heures cette lutte si inégale en apparence, lorsque Bonaparte arriva sur les hauteurs qui bornent la plaine. Son coup-d'œil pénétrant lui inspira sur-le-champ les dispositions les plus convenables. L'adjudant-général Leturcq reçut l'ordre de se diriger, avec toute sa cavalerie et deux pièces d'artillerie légère, contre les Mamelucks, qui étaient en arrière du champ de bataille, au pied des montagnes de Naplouze; la division Bon fut partagée en deux carrés : l'un commandé par le général Rampon, eut la mission d'attaquer en flanc et à dos les Turcs qui étaient aux prises avec Kléber, pendant que l'autre, aux ordres du général Vial, balayerait la plaine et rejetterait l'ennemi sur le Jourdain. Bonaparte continua ensuite sa marche, et lorsqu'il ne fut plus qu'à une demi-lieue de Kléber, il fit tirer un coup de canon de 12, pour l'avertir de sa présence, en même temps que les colonnes suivaient la direction qui leur avait été tracée. A ce signal,

celui-ci changea de rôle et prit l'offensive. Deux cents grenadiers, soutenus par un détachement de cavalerie, se jettent sur le village de Fouli, l'emportent, et font main basse sur les Turcs qui le défendaient; le carré s'ébranle, et fond sur la cavalerie, que Rampon abordait déjà par derrière. On put voir alors l'immense supériorité des troupes européennes sur ces milices de l'Orient. Abdallah-Pacha, aussi ignorant en tactique que le reste de sa nation, n'avait fait aucunes dispositions pour déjouer les manœuvres de Bonaparte. Il ne sut pas même opérer sa retraite avec ordre: les trois carrés, marchant dans une direction concentrique, faisaient tourbillonner les Turcs au milieu de la plaine, et les écrasaient avec l'artillerie. Leur déroute fut complète: ne pouvant gagner les hauteurs de Naplouze, dont la brigade Vial leur barrait le chemin, ils se rejetèrent derrière le Mont-Thabor, et pendant la nuit franchirent le Jourdain, dans lequel un grand nombre se noya. L'armée française bivouaqua sur le champ de bataille.

Déroute du pont d'Iacoub.

Le général Murat, envoyé sur Saffet pour débloquer ce fort et s'emparer du pont d'Iacoub, avait accompli sa tâche, dès la veille. Le fils du pacha de Damas, qui commandait sur ce point, avait assis son camp sur la rive gauche du Jourdain. Après avoir renforcé la garnison de Saffet, Murat forma son infanterie en deux carrés, et

marcha droit au pont, que l'ennemi avait déjà passé pour s'opposer aux Français. Ce corps ne fit pas plus de résistance que l'armée principale: il fut culbuté, et quelques coups de fusil suffirent pour le disperser entièrement. Le pillage de son camp dédommagea les vainqueurs de leurs fatigues. Ce succès permit à Murat de se rapprocher du corps de bataille; il traversa la plaine d'Iacoub, et vint bivouaquer le 16 au soir à peu de distance de Tabarieh, qu'il se proposait d'attaquer le lendemain. Mais, quoique cette ville fût susceptible d'être défendue, la terreur des Turcs était si grande, que la garnison l'avait évacuée. Murat en prit possession, et y trouva encore intacts les immenses magasins formés par les pachas.

Cette série de combats, où une masse de 30 mille hommes avait été mise en fuite par 6 mille Français, délivra Bonaparte de toute inquiétude, et lui procura des subsistances pour le reste de la campagne. Ne laissant donc que la division Kléber à Nazareth, pour garder les ponts du Jourdain et observer les débris de l'armée battue, il rentra au camp de St.-Jean-d'Acre le 19 avril, avec le reste des troupes de l'expédition, et fit reprendre les travaux du siége avec une nouvelle activité.

Le contre-amiral Perrée, ayant enfin débarqué à Jaffa 3 pièces de 24 et 6 pièces de 18, cette ar-

tillerie fut sur-le-champ transportée au camp et mise en batterie, d'abord contre la tour, ensuite contre la courtine de gauche. On recommença à pousser des mines contre ces ouvrages; mais la défense ne fut pas moins opiniâtre que l'attaque. Les assiégés, dirigés par le colonel Phélippeaux, creusèrent un boyau dans le fossé, pour prendre à revers les grenadiers qu'on envoyait à la brèche, et parvinrent même à élever quelques ouvrages entre la ville et le camp. Tous les jours étaient marqués par de nouvelles sorties; et, dans l'une d'elles, ils réussirent à éventer la mine de la courtine. Celle poussée contre la tour n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, il semble qu'on aurait dû porter les efforts sur un autre point, avec d'autant plus de raison, qu'on n'ignorait pas que cette tour n'offrait aucun débouché dans l'intérieur; mais on s'obstina à s'en rendre maître; on multiplia des attaques qui échouèrent toutes, et coûtèrent la vie au brave Caffarelli.

Le fléau de la peste, dont le soldat avait apporté le germe du sac de Jaffa, aggrava bientôt les fatigues inséparables d'un siége aussi long; et, pour comble de disgrâces, un convoi de 30 voiles venant de l'île de Rhodes entra le 7 mai dans la rade, avec de puissans secours d'hommes, de vivres et de munitions. Bonaparte sentit que, pour conserver quelque espoir de succès, il fal-

lait en prévenir le débarquement ; et, le même jour, il ordonna l'assaut. A dix heures du soir, la division Bon se porta sur les ouvrages extérieurs des assiégés, les en chassa, et malgré la plus vigoureuse résistance, escalada la tour où elle pouvait se loger. L'artillerie ayant profité de ce demi-succès pour battre la courtine, à la pointe du jour la brèche fut praticable, et le général Lannes reçut l'ordre d'y marcher. La tête de sa division, composée de 200 grenadiers commandés par le général Rambaud, arriva jusqu'au rempart, sous la protection des soldats placés sur la tour. Mais les Turcs, revenus bientôt de leur première terreur, filent dans le fossé, se jettent entre ces pelotons et le reste des troupes de Lannes qu'ils refoulent jusque dans les tranchées. Les grenadiers de Rambaud au contraire, après avoir escaladé la courtine et le retranchement intérieur que Phélippeaux avait fait établir en arrière, sautèrent dans la place au moment où les troupes de Lannes accablées battaient en retraite. Ces braves, victimes de leur intrépidité, ne conservant plus d'espoir d'être secourus, se retranchent dans une mosquée, déterminés à vendre chèrement leur vie : bientôt les barbares les entourent, en poussant des hurlemens affreux. Déjà ils avaient consommé toutes leurs cartouches : il ne leur restait d'autres armes que des baïonnettes, lorsque Sidney-Smith, touché de

Assaut du 7 mai.

tant de valeur, s'interposa entre eux et les Turcs, et leur accorda une capitulation à laquelle ils n'osaient plus prétendre.

Malgré les pertes considérables de cette journée, où Lannes fut blessé et Rambaud tué, le général en chef renouvela l'attaque le surlendemain, avec la division Kléber qui venait de rentrer au camp. Cette tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes, et coûta la vie au général Bon, ainsi qu'à une foule d'officiers de marque. Cet effort des assiégeans fut le dernier. Bonaparte considérant que l'armée était diminuée d'un tiers par les combats et les maladies, et que les renforts survenus aux assiégés mettaient toutes les chances de leur côté, se détermina enfin à renoncer à son entreprise. Les rapports inquiétans qu'il reçut de l'Egypte, contre laquelle la Porte dirigeait une expédition maritime, le confirmèrent dans cette résolution. Il commença à faire filer les blessés et la grosse artillerie, incendia les magasins, ravagea la campagne, et effectua sa retraite dans la nuit du 20 mai, après avoir fait éprouver une perte considérable à la garnison, qui, avertie des préparatifs de la levée du siége, crut pouvoir écharper l'arrière-garde dans la tranchée.

Levée du siége.

L'armée française arrivée le 21 à Tentoura, où elle détruisit tout ce qu'elle ne pouvait emmener, en partit le lendemain pour Jaffa, dévastant sur

Retraite de l'armée.

la route le pays des Naplouzains, qui venaient harceler ses flancs. Bonaparte resta trois jours à Jaffa pour en faire sauter les fortifications; ses divisions qui continuèrent leur marche sur El-Arisch y entrèrent le 1er juin. Le passage du désert fut le terme des souffrances de l'armée de Syrie : elle retourna ensuite à petites journées dans l'intérieur de l'Egypte, à l'exception de la division Kléber, qui s'embarqua sur le lac Menzaleh pour Damiette. Le général en chef, voulant en imposer au peuple, avait ordonné qu'on lui fît une réception triomphale. Aussi, le retour de l'armée au Caire, le 14 juin, fut marqué par des fêtes brillantes; et, dans une proclamation qui se ressentait du style oriental, Bonaparte se vanta aux Egyptiens d'avoir exterminé les Turcs et accompli tous ses projets.

Ainsi se termina cette expédition, dont tous les hommes éclairés sont encore à deviner le but. Quelques écrivains exagérés ont prétendu que celui du général français était de marcher sur Constantinople, après avoir conquis la Syrie : l'absurdité d'un tel projet est trop palpable pour mériter d'être discuté : il est bien plus probable que Bonaparte, fidèle à son système d'offensive, voulait prévenir les pachas, détruire leurs armemens, et augmenter l'immense solitude qui sépare l'Egypte du pachalik d'Acre. L'occupation de la Syrie, en privant d'ailleurs les Anglais des

ressources qu'ils en tiraient pour leur escadre, les eût obligés d'aller se ravitailler à Chypre ou à Candie. Mais une cruelle expérience dut lui démontrer qu'il eût été plus sage, et surtout plus militaire, d'augmenter la force des établissemens de la frontière; d'y former un camp retranché en se rendant maître des puits, et d'attendre à la sortie du désert d'El-Arisch, cette armée ennemie, dont ses troupes braves et reposées, auraient eu bon marché.

Une des principales causes qui nécessitèrent la levée du siége d'Acre, était les troubles qui désolaient le Delta. Depuis le départ de l'armée expéditionnaire, les villages enhardis par la faiblesse des colonnes mobiles, refusaient le paiement des impôts. Les Mamelucks revenaient sous divers déguisemens dans leurs anciennes propriétés, fomenter cet esprit de résistance. Le kiaya de l'ancien pacha du Caire avait levé l'étendard de l'insurrection, envahi presque toute la province, et massacré quelques détachemens. Le général Lanusse, commandant sur la rive droite du Nil, se mit à sa poursuite, et n'eut pas de peine à dissiper ses bandes. Mais bientôt un ennemi plus redoutable remplaça celui-ci; un imposteur adroit, se disant l'Ange El-Madhy, envoyé par Allah pour exterminer les Français, réussit à fanatiser quelques milliers d'Arabes, et pénétra avec eux dans le Bahireh, dont les habi-

Révolte du Kiaya.

L'ange El-Madhy.

tans se joignirent à ses troupes. Pour premier exploit il surprit Demanhour, où 60 Français furent égorgés; puis il continua sa marche sur le Nil. Des colonnes mobiles parties de Ramanieh, d'Alexandrie et de Rosette, n'ayant fait que lui tuer beaucoup de monde sans pouvoir le détruire, le général Dugua ordonna à Lanusse de réunir toutes les troupes disponibles, et de se porter sur Demanhour, dont il avait fait sa place d'armes. Celui-ci y arriva le 10 mai, avec 2 à 3 mille hommes; la ville fut emportée de vive force, livrée aux flammes, et tout ce qui s'y trouvait passé au fil de l'épée. Après ce sanglant échec, les fanatiques se retirèrent dans le Haut-Bahireh, où Lanusse les atteignit le 20 mai, et acheva de compléter leur déroute. Mais, quoique leur prophète eût perdu la vie dans ce dernier combat, on ne put les disperser entièrement: ils se divisèrent en petites bandes; et joints aux débris du kiaya, ils continuèrent à infester les deux rives du Nil.

Conquête de la Haute-Egypte par Desaix.

Bonaparte, avant de partir pour son expédition de Syrie, avait ordonné à Desaix de pousser avec vigueur la guerre contre Mourad-Bey, et d'expulser ce chef de Mamelucks de Saïd. Nous avons vu, au chapitre 79, que ce général, affaibli par les ophtalmies et ses pertes au combat de Sediman, avait été obligé de suspendre ses opérations et de demander des renforts au Caire.

Il en ramena 300 hommes d'infanterie, 1,200 chevaux, 6 pièces d'artillerie et 6 djermes armées. Ces forces portèrent sa division à 4 mille hommes, et lui permirent de se mettre à la poursuite de Mourad-Bey, sans dégarnir ses postes principaux sur le Nil.

Celui-ci n'était pas resté oisif. Instruit que la ville de Faïoum n'était gardée que par 350 malades, il tenta de l'enlever avec un corps considérable de Mamelucks, d'Arabes et de Fellahs. Mais les Français, dirigés par le général Robin et le chef de bataillon Eppler, repoussèrent cette multitude, et en firent un grand carnage. Mourad, sans se laisser décourager par cet échec, rallia ses troupes, grossit son parti de toutes les tribus du Saïd, et vint camper sur la rive gauche du canal de Joseph, pour attendre les Arabes d'Yambo et de la Mecque, qui débouchaient par Kosseïr. Bonaparte n'avait songé à s'emparer de ce port qu'après l'occupation de Suez; mais les Mecquains, déjà débarqués, reçurent à coups de canon la flottille française : la barque amirale sauta en l'air, et le reste rentra dans le port de Suez sans avoir atteint son objet.

A la nouvelle du retour de Desaix, Mourad s'était porté sur le Nil, pour conserver les communications avec les différentes vallées. Cependant, ne se jugeant pas assez fort pour engager une affaire générale, il se replia sur le Haut-Saïd,

à l'approche des Français, qui, partis de Benissoüef le 17 décembre, entrèrent à Girgeh le 30. La flottille, retardée par la baisse des eaux, n'ayant pu suivre cette marche rapide, se trouvait fort en arrière, et les dispositions des habitans faisaient craindre qu'elle ne fût attaquée. En conséquence, Desaix ordonna au général Davoust d'aller à sa rencontre avec toute la cavalerie. Les émissaires de Mourad étaient en effet parvenus à soulever le pays sur les derrières, mais Davoust après avoir dissipé les principaux rassemblemens auprès des villages de Fouâgy et de Tahta, continua sa marche le long du Nil, rencontra la flottille à hauteur de Siout, et revint avec elle à Girgeh le 19 janvier.

Affaire de Samanhoud

Pendant l'inaction forcée des Français, Mourad avait été rejoint par quelques beys de Mamelucks et par la masse entière des Mecquains. Secondé en outre par toute la population armée du pays, il estima pouvoir prendre l'offensive; et, quittant la position de Stoné, il marcha sur Girgeh. Le général Desaix, instruit de ses intentions, lui épargna la moitié du chemin, en sorte que le 23 janvier les deux partis furent en présence auprès de Samanhoud.

Desaix avait disposé son infanterie en deux carrés, commandés par les généraux Friant et Belliard. La cavalerie, sous Davoust, était au centre, flanquée par 8 pièces de canon. Les Arabes

d'Yambo et les Mecquains, postés dans un large fossé entre Samanhoud et le carré de Belliard, engagèrent le combat par une vive fusillade. Desaix les fit attaquer par quelques compagnies d'élite, pendant qu'un escadron de hussards les tournait du côté du village. Les Mecquains furent chassés du canal, et repoussés au-delà de Samanhoud. Sur ces entrefaites Mourad, qui avait achevé ses dispositions pour envelopper entièrement les républicains, fit charger le carré de Belliard par toute son infanterie, et celui de Friant par les Mamelucks; mais ils furent accueillis à demi-portée de pistolet, par un feu si meurtrier d'artillerie et de mousqueterie, qu'après un moment d'hésitation, ils songèrent à se retirer. Les Arabes d'Yambo, qui s'étaient ralliés, n'ayant pas été plus heureux dans leurs tentatives contre le village, Desaix saisit cet instant pour lancer sa cavalerie sur cette masse déjà ébranlée. Ce mouvement détermina la victoire; les Mamelucks lâchèrent pied; les Arabes et les Fellahs se dispersèrent dans toutes les directions.

Après cette brillante affaire, où Desaix ne perdit que quelques hommes, il suivit les traces de Mourad-Bey, qui remontait le Nil avec les débris de son corps d'armée. Arrivé le 29 janvier à Esneh, il y laissa la brigade Friant; et, poussant toujours les Mamelucks devant lui, il entra le 2 février à Sleime, où il apprit que Mourad avait

franchi les Cataractes et gagné la Nubie; voyant l'inutilité de le poursuivre plus long-temps, il chargea Belliard de l'observer avec deux bataillons, et descendit à Esneh avec sa cavalerie.

Affaire de Thèbes.

L'un des principaux beys, Osman-Hassan, était resté sur la droite du Nil, où il levait des vivres et de l'argent. Desaix détacha contre lui le général Davoust avec quelque cavalerie. Les deux partis se rencontrèrent près de Thèbes. Les Mamelucks étaient moins nombreux, et escortaient un immense convoi; mais, n'apercevant pas d'infanterie, ils crurent que la fortune leur présentait l'occasion de prendre leur revanche sur les Français : ils dirigèrent donc leurs chameaux dans le désert, et attaquèrent les escadrons de Davoust. L'engagement fut vif, et dura plusieurs heures. Enfin Osman, blessé lui-même, et satisfait d'avoir fait essuyer une perte assez notable aux républicains, abandonna le champ de bataille, et gagna avec son convoi la vallée de Keneh à Kosseïr, où les Mecquains avaient aussi trouvés un asile après la journée de Samanhoud.

Combats de Keneh et d'Aboumanah.

Cependant le général Friant, instruit que les débris de ces deux corps commençaient à se réunir, jugea prudent de détacher deux bataillons à Keneh. Le chef de brigade Conroux, qui les commandait, fut attaqué dans la nuit du 13 février; il repoussa les Arabes, leur tua beaucoup de monde, et les rejeta dans le désert. Ralliés par

leur schérif Abou-Manah, ils furent bientôt atteints par Friant, qui accourut avec le reste de ses troupes au soutien de Conroux. Les Français, sans s'amuser à tirailler, se forment sur deux colonnes, culbutent l'ennemi dans le village, et en font un massacre horrible. Le schérif Hassan s'échappe néanmoins avec quelques hommes du côté de la Knita, où il va rejoindre Osman-Bey. Friant, après cet avantage, continua à nettoyer la rive droite du Nil, et arriva à Girgeh le 23 février. Le quartier-général de Desaix descendit à Kous.

Cependant Mourad, qui attendait avec impatience l'occasion de rentrer en Egypte, saisit celle que Mohammed-el-Elfi, un de ses lieutenans, lui offrit d'y reparaître avec éclat. Ce dernier s'était retiré dans l'Oasis d'Ackmin, après la journée du 23 janvier; mais, lorsqu'il vit les Français enfoncés dans le Haut-Saïd, il traversa le désert, et vint s'établir à Siout, et s'empressa d'en donner avis à son chef. Celui-ci, réunissant 7 à 800 chevaux, évita le général Belliard, et traversa le Nil au-dessous d'Esneh. Son projet était de rejoindre Mohammed; mais Desaix ne lui en donna pas le temps; il donna l'ordre à Belliard de descendre le fleuve pour contenir les Mecquains dans la vallée de Keneh, et partit pour Siout avec les troupes du général Friant. L'avant-garde rencontra au village de Souhama Combat de Souhama.

les Fellahs que le bey avait insurgés. Elle les attaqua sur-le-champ, et en culbuta un millier dans le Nil, le reste prit la fuite dans la direction de Siout. Pendant ce court engagement, Friant s'était étendu dans la plaine qui sépare les eaux du désert, de manière à empêcher la jonction des deux chefs de Mamelucks. Mohammed passa le Nil pour regagner l'Oasis d'Ackmin, plusieurs beys le suivirent; d'autres se dispersèrent dans le désert, et Mourad, avec 150 chevaux seulement, fut trop heureux de pouvoir chercher un asile dans la grande Oasis.

Prise de la flottille française.

Néanmoins ce dernier succès coûta cher à Desaix, pour accélérer sa marche, il avait laissé derrière lui la flottille qui portait les malades, les blessés et les munitions; contrariée par les vents, elle n'avait pu encore dépasser Benouth. Le schérif des Mecquains qui venait de recevoir de Kosseïr un renfort de 1,500 hommes, en fut informé, et marcha aussitôt sur le Nil pour s'en emparer. Bravant le feu de la flottille, les Arabes se jetèrent à l'eau, s'emparèrent de plusieurs barques de transport, et s'en servirent pour aborder la djerme l'*Italie*. L'officier qui la commandait, se voyant alors sans ressource, mit le feu aux poudres, et fit sauter le bâtiment.

Ce succès facile augmenta l'audace du schérif, qu'Osman-Bey venait de rejoindre avec ses Mamelucks; il se crut assez fort pour tenir la cam-

pagne, et s'avança contre la colonne du général Belliard, qu'il rencontra à peu de distance de Benouth. Les Français, formés en carré, avaient déjà poussé l'ennemi jusqu'au village, lorsqu'ils furent arrêtés par les pièces de la flottille, que le schérif avait mises en batterie derrière un canal profond. Belliard ordonna la charge; et, malgré les efforts des Mamelucks, l'artillerie fut enlevée et dirigée contre les Arabes, retranchés dans les maisons de Benouth; ils opposèrent la plus vigoureuse résistance, et pour en venir à bout, il fallut mettre le feu au village : tout ce qu'on prit les armes à la main, fut massacré. Le corps du schérif fut trouvé parmi les morts; mais Osman-Bey se sauva sur la Knita avec ses Mamelucks.

Combat de Benouth.

Ce poste, situé à dix lieues du Nil, sur la route de Kosseïr à Kenneh, est le point de relâche entre ces deux villes. Trois vallées y aboutissent, et communiquent avec les bords du fleuve, par Redisi, Nagadi, et Bihr-el-Bahr. En s'emparant de ces débouchés, Desaix bloquait les beys, et se flattait de les atteindre. Il donna en conséquence à Belliard l'ordre de se rendre à Nagadi, et vint lui-même à Bihr-el-Bahr. Ce mouvement, dont Osman-Bey devina le motif, lui inspira le projet de se réunir aux Mecquains, qui commençaient à se rallier à Abou-Menah; il quitta à cet effet la Knita, et rencontra le 2

avril, l'avant-garde de Desaix, commandée par Davoust. Celui-ci chargea vivement les Mamelucks, et les rejeta dans le désert. Mais, craignant d'y être cernés, ils prirent sur-le-champ la vallée de Redisi, que les Français n'avaient osé occuper à cause de leur petit nombre, et gagnèrent Syeune, d'où Belliard ne tarda pas à les chasser.

Soumission de la Haute-Egypte.

Il ne restait plus dans la Haute-Egypte que Mourad, qui se tenait caché dans la Grande-Oasis, et quelques bandes éparses d'Arabes d'Yambo, qui exerçaient toutes sortes de brigandages. Desaix organisa contr'eux plusieurs colonnes mobiles, qui les battirent successivement à Barvis, à Girgeh et à Cahemeh. Davoust leur porta le dernier coup à Benyhady, où ils avaient été renforcés par des Maugrabins et des habitans de Darfour. Plus de 2 mille restèrent sur le champ de bataille; ceux qui survécurent se dispersèrent, ou demeurèrent dès-lors confondus dans la population.

C'est à cette époque que l'ange El-Madhy parut dans le Delta. Comme ce fanatique avait poussé quelques partis du côté des Pyramides pour se lier à Mourad-Bey, Davoust reçut l'ordre de quitter la province de Benisouef où il venait d'étouffer l'insurrection, pour couvrir la capitale.

Belliard avait repoussé Osman au-delà des Cataractes, et Desaix se disposait à expulser Mou-

rad de la Grande-Oasis, lorsqu'il apprit que les Anglais croisaient devant Kosseïr : il y envoya sur-le-champ les généraux Belliard et Donzelot avec 400 hommes, et fit tracer à Kenneh un fort pour fermer la vallée. Cette expédition réussit à merveille. La colonne française prit possession de Kosseïr, et les schérifs du pays sollicitèrent l'amitié de Desaix, qui put désormais s'occuper de l'organisation civile de Saïd. Le commerce avec l'Arabie reprit bientôt son ancienne activité : un système d'impôt régulier fut établi, et ce général commençait à recueillir les fruits de son heureuse administration, lorsque les intrigues des Anglais ranimèrent la guerre dans la Basse-Egypte.

Craintes du ministère anglais pour l'Inde.

L'état menaçant de l'Inde dont nous avons tracé une légère esquisse au chapitre 79, fait juger que le gouvernement anglais n'avait pas vu sans inquiétude l'établissement des Français dans l'Egypte. C'était bien moins les avantages que ceux-ci se promettaient du rétablissement du commerce par Suez et Alexandrie, que la possibilité de porter avec le temps un corps de troupes jusque sur l'Indus, pour y soutenir Tippoo, qui faisait trembler le cabinet de St.-James. Déjà Bonaparte avait écrit au Sultan, par la voie de Mascate, pour l'instruire de ses vastes projets, mais sans déterminer l'époque de leur exécution; il comptait, pour établir une communi-

cation directe avec l'Inde, sur la division de frégates stationnée à l'Ile-de-France, à laquelle on avait donné malheureusement un peu tard l'ordre de se porter à l'entrée de la mer Rouge.

Ce retard fut d'autant plus funeste, que le bruit de l'expédition d'Egypte avait donné à Tippoo-Saïb une grande idée de la puissance des Français; et qu'il avait de son côté cherché inutilement à correspondre avec Bonaparte : l'agent qu'il lui députa arriva à Suez dans le mois de décembre, mais après avoir perdu ses dépêches. Dès-lors les événemens ultérieurs enlevèrent tout moyen d'ouvrir une correspondance.

Mesures qu'il prend à ce sujet.

Le gouvernement anglais n'avait pas attendu de connaître le parti que prendrait la Porte, dans une aggression qu'elle pouvait considérer comme indirecte; il s'était hâté de diriger sur l'Indostan des coups qui devaient être décisifs, quelle que fût la résolution du divan. Cependant il ne négligea pas ses intérêts à Constantinople. En même temps que lord Elgin et Sidney-Smith s'efforçaient d'exciter les Turcs contre la France, des troupes rassemblées en toute hâte à Gibraltar devaient être transportées vers la presqu'île du Gange, pour y prendre l'initiative.

Quoique ces appréhensions fussent prématurées, elles n'étaient pas du reste tout-à-fait sans fondement. Depuis long-temps il entrait dans la politique de la France d'envoyer dans l'Inde

une foule d'hommes adroits. La haine de Tippoo, n'était point un mystère, et tout porte à croire que le gouverneur-général de l'Inde était parfaitement instruit de ses relations avec les différentes nations qui l'entouraient. L'influence de Raymond sur le Nizam, et de Peyron sur Scindiah, tenaient le cabinet de Londres en garde contre une alliance dont la compagnie n'aurait pu maîtriser les efforts.

Le marquis de Wellesley (1) venait de remplacer Cornwallis, comme gouverneur-général: il avait amené avec lui son frère, devenu depuis si célèbre, sous le nom de Wellington. Pénétré du danger de sa position, il eut recours à la politique pour écarter l'orage prêt à fondre sur lui. Il commença par entrer en pourparlers avec le Nizam, et lui proposa de renouveler l'alliance offensive et défensive qui existait anciennement. Cette négociation semblait difficile; car peu auparavant les Anglais avaient abandonné ce Souverain, dans sa guerre contre les Marattes. Cependant ils parvinrent à corrompre Azim-el-Omrah, son principal ministre, et ce prince indigne ne voyant que par les yeux de ce traître, signa contre ses véritables intérêts le traité du 1er septembre 1798. Une des principales clauses

Wellesley remplace Cornwallis.

Traité avec le Nizam.

(1) Aujourd'hui lord Mornington.

de cette convention était le licenciement du corps européen, qui avait coûté tant de peines et de soins à organiser, et qui faisait toute sa force. Son chef Raymond, mort, dit-on, empoisonné, venait d'être remplacé par un nommé Piron (1). Cette petite armée, honteuse de l'infamie d'un pareil traité, refusait d'y souscrire, et il ne manquait à la perfidie du ministre que de se concerter avec les Anglais pour arriver au moyen de l'y contraindre. Wellesley, d'accord avec lui et avec Piron, fit marcher ses troupes, entoura les cantonnemens, désarma les soldats, et s'empara sans coup-férir de l'artillerie et des munitions. Six bataillons anglais à la solde du Nizam, remplacèrent le corps qui venait d'être dissous; et le peu de troupes nationales qui restait à ce prince, fut placé sous le commandement d'officiers de la compagnie.

Dissolution du corps de Raymond.

Ce coup hardi, en augmentant les forces du gouverneur-général, diminuait celles sur lesquelles Tippoo-Saïb avait peut-être compté; mais il restait encore le Peishwah et Scindiah, bien plus disposés en faveur de la France que de la compagnie anglaise. Aussi ces chefs de l'empire maratte, rejetaient-ils obstinément toutes les propositions de Wellesley : cepen-

---

(1) Il ne faut pas le confondre avec Peyron, qui commandait l'armée de Scindiah.

dant le gouverneur anglais réussit par ses intrigues à les empêcher de rien conclure avec Tippoo. Scindiah d'ailleurs n'était pas encore en mesure, et ses meilleures troupes, commandées par le général Peyron, se trouvaient dispersées dans l'intérieur du Mogol.

Renforts envoyés par le ministère.

Immédiatement après que la flotte de Bonaparte eut quitté Toulon, le ministre anglais Dundas avait fait partir pour les mers de l'Inde le contre-amiral Blanket. Son escadre, chargée de troupes prises à Lisbonne, à Gibraltar et au cap de Bonne-Espérance, arriva dans les derniers jours de l'année sur les côtes de Coromandel, et y débarqua ces renforts.

Wellesley se dispose à assaillir Tippoo.

Lord Mornington, se voyant alors en état d'accabler le Sultan, donna l'ordre aux généraux Harris et Stuart, gouverneurs de Madras et de Bombay, de se préparer à entrer en campagne. Il n'y avait pas de temps à perdre pour devancer la saison des pluies, qui expose ce pays à des débordemens considérables, et entrave beaucoup les opérations. Le rassemblement des troupes fut opéré dans le mois de février 1799 : le contingent du Nizam, fort de 12 mille hommes, joignit à la même époque l'armée de Madras; et le 9 mars, le lieutenant-général Harris entra sur le territoire de Mysore. Stuart de son côté y pénétra avec le corps de Bombay.

Quel que soit le projet attribué à Tippoo, il

n'était point préparé à cette brusque agression; il comptait ne se déclarer qu'après s'être assuré de l'appui de la France; et le seul secours qu'il en reçut, se borna à une centaine d'hommes de la garnison de l'île de France, dont l'assemblée coloniale voulait se débarrasser. Scindiah, méconnaissant ses véritables intérêts, au lieu de s'allier franchement au Sultan dont la cause devait être la sienne, l'amusa de promesses jusqu'au dernier moment. On a dit que sa bonne volonté fut paralysée par la rapidité des opérations des Anglais, ou plutôt par l'appât naturel à tous les Marattes de chasser de l'Indostan un prince de race musulmane. Dans tous les cas, s'il y mit de la perfidie, il la paya plus tard par la perte de sa puissance.

Le Sultan prend l'initiative, il est battu.

Tippoo, réduit à ses propres ressources, se hâta de réunir ses troupes, et dans l'espoir de prévenir ses ennemis, se jeta d'abord sur l'avant-garde de l'armée de Bombay, que le général Stuart avait poussée à Sedesear. Ce corps fut enveloppé, et allait être obligé de mettre bas les armes, lorsque Stuart, accourant avec la brigade Hartley, le dégagea et battit le Sultan. Celui-ci, qui avait espéré écraser les divisions anglaises avant leur réunion, leva son camp de Perinpatnam, et fut tenter le sort des armes à Malaveli, contre la colonne du général Harris qui venait de passer la frontière. Douze mille

hommes de cavalerie, braves peut-être, mais sans ordre ni expérience, ne pouvaient rien contre le courage impassible et l'admirable discipline de l'infanterie britannique. Après quelques charges furieuses, cette multitude criblée par la mitraille et le feu de mousqueterie, reprit la route de son camp. Vainement Tippoo imagina donner plus de consistance à cette cohue, en faisant monter quelques milliers de fantassins en croupe, ils ne firent que gêner les cavaliers sans rendre aucun service, et le désordre fut bientôt à son comble.

Investissement et assaut de Seringapatnam.

Tippoo trahi de nouveau par la fortune, se replia sur sa capitale, où il ne tarda pas à être investi par les deux corps anglais. L'armée de Harris, après avoir passé la Covery, culbuta les partis qui tenaient encore la campagne, et ouvrit la tranchée le 7 avril devant Seringapatnam. Défendue par des soldats plus capables de combattre derrière leurs remparts qu'en rase campagne, cette place, malgré l'irrégularité de ses fortifications, semblait devoir faire une longue résistance, car elle était parfaitement armée et fournie de vivres et de munitions en abondance. L'attaque fut dirigée vers l'angle aigu formé par le front de l'Ouest; le lit de la Covery, très-large sur ce point, était guéable, sa direction permettait d'embrasser concentriquement ce saillant, et d'enfiler une courtine

immense qui longeait le rivage du Nord. Les batteries avaient commencé à jouer le 12 avril, et celle de brèche le 21. Le 3 mai, la brèche étant praticable, le général Harris ordonna l'assaut, que la brigade Bayrd, soutenue du reste de l'armée, exécuta avec autant d'intelligence que de bravoure. Tippoo n'en déploya pas moins que ses adversaires; quoique l'ennemi fût déjà dans la place, il se défendit encore long-temps aux portes de son palais, et tomba enfin sur des monceaux de ruines et de cadavres.

Mort de Tippoo.

S'il faut en croire les Anglais, 8 mille Indiens ou Musulmans périrent dans cet assaut, où la valeur britannique brilla dans tout son éclat. Cependant cette gloire ne fut guère disputée, puisque toute la campagne ne leur coûta pas 800 hommes hors de combat. On est d'autant plus étonné de la modicité de cette perte, que la double tentative de Tippoo, décèle du coup-d'œil, et que sa mort prouve du courage. Parmi les trophées de la prise de Seringapatnam, on ne comptait pas moins de 920 pièces de canon, dont 360 en bronze. Matériel immense dont un meilleur emploi aurait dû faire payer plus chèrement une conquête qui décida du sort de l'Inde.

Partage de l'empire de Mysore.

La mort de Tippoo, fut le signal de la dissolution de son Empire. Les Anglais, pour donner un vernis de justice à leur usurpation, rétablirent sur le trône de Mysore, l'héritier de l'an-

cien Rajah, dépossédé par Hyder-Ali : mais cette générosité ne fut qu'illusoire, car ils s'emparèrent du port de Mangalor, de l'île et de la forteresse de Seringapatnam, et récompensèrent le Nisam, aux dépens du nouveau souverain. Ils avaient offert quelques provinces aux Marattes, pour acheter leur amitié; mais le Peishwa rejeta, dit-on, leurs propositions, avec un dédain qu'il paya chèrement deux ans après.

Cette campagne, courte mais décisive, calma en Angleterre les vives inquiétudes qu'avaient fait naître les succès de Bonaparte en Egypte. Indépendamment de la prise d'immenses trésors et d'un accroissement de territoire qui en furent le résultat, elle acheva d'anéantir l'influence des Français dans l'Inde, où les Anglais restèrent sans rivaux. Ils purent dès-lors prêter un appui plus efficace à la Porte, et deux puissances qui disposaient d'une marine immense et de toute la population de l'Orient, ne devaient pas tarder à écraser une poignée de braves, abandonnée sur les rivages où des armées innombrables de Chrétiens n'avaient pu se maintenir du temps des croisades. Chacun, prévoyant dès-lors l'issue d'une expédition téméraire, put sonder l'abîme que le directoire avait creusé sous ses pas, en prétendant se frayer le chemin de l'Inde, à travers l'empire des Osmanlis.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE LA PREMIÈRE PÉRIODE DE 1799.

N° 1.

Note remise par le général Bonaparte au directoire relativement au système de guerre à suivre contre l'Angleterre.

Paris, le 13 avril 1798.

Dans notre position, nous devons faire à l'Angleterre une guerre sûre, et nous le pouvons.

Que nous soyons en paix ou en guerre, il nous faut 40 ou 50 millions pour réorganiser notre marine.

Notre armée de terre n'en sera ni plus ni moins forte; au lieu que la guerre oblige l'Angleterre à faire des préparatifs immenses qui ruinent ses finances, détruisent l'esprit de commerce, et changent absolument la constitution et les mœurs de ce peuple.

Nous devons employer tout l'été à armer notre escadre de Brest, à faire exercer nos matelots dans la rade, à achever les vaisseaux qui sont en construction à Rochefort, à Lorient et à Brest.

Si l'on met quelque activité dans ces travaux, nous

pouvons espérer d'avoir, au mois de septembre, trente-cinq vaisseaux à Brest, y compris les quatre ou cinq nouveaux que l'on peut construire à Lorient et à Rochefort.

Nous aurons vers la fin du mois, dans les différens ports de la Manche, près de 200 chaloupes canonnières. Il faut les placer à Cherbourg, au Havre, à Boulogne, à Dunkerque et à Ostende, et employer tout l'été à emmariner nos soldats.

En continuant à donner à la commission des côtes de la Manche 3 millions par mois, nous pouvons faire construire 200 autres chaloupes d'une dimension plus forte, et propres à transporter des chevaux.

Nous aurions donc, au mois de septembre, 400 chaloupes canonnières à Boulogne, et 35 vaisseaux de guerre à Brest. Les Hollandais peuvent également avoir dans cet intervalle 12 vaisseaux de guerre au Texel.

Nous avons dans la Méditerranée deux espèces de vaisseaux : 12 de construction française, qui peuvent d'ici au mois de septembre être augmentés de deux nouveaux; puis 9 vaisseaux de construction vénitienne.

Il serait possible, après l'expédition que le gouvernement projette dans la Méditerranée, de faire passer les 14 vaisseaux à Brest, et de garder dans la Méditerranée, simplement, les 9 vaisseaux vénitiens : ce qui nous ferait, dans le courant du mois d'octobre ou de novembre, 50 vaisseaux de guerre français à Brest, et presque autant de frégates.

Il serait possible alors de transporter 40 mille hommes sur le point de l'Angleterre que l'on voudrait, en évi-

tant même un combat naval si l'ennemi était plus fort, tandis que 40 mille hommes menaceraient de partir sur les 400 chaloupes canonnières et autant de bateaux pêcheurs de Boulogne, et que l'escadre hollandaise avec 10 mille hommes de transport, menacerait de se porter en Ecosse.

L'invasion en Angleterre, exécutée de cette manière, et dans le mois de novembre et de décembre, serait presque certaine.

L'Angleterre s'épuiserait par un effort immense et qui ne la garantirait pas de notre invasion.

En effet, l'expédition dans l'Orient obligera l'ennemi à envoyer six vaisseaux de guerre de plus dans l'Inde, et peut-être le double de frégates à l'embouchure de la mer Rouge. Elle serait obligée d'avoir de 22 à 25 vaisseaux à l'embouchure de la Méditerranée, 60 vaisseaux devant Brest et 12 devant le Texel, ce qui ferait un total de 300 vaisseaux de guerre, sans compter ceux qu'elle a aujourd'hui en Amérique et aux Indes, sans compter 10 ou 12 vaisseaux de 50 canons; avec une vingtaine de frégates qu'elle serait obligée d'avoir pour s'opposer à l'invasion de Boulogne.

Nous nous conserverions toujours maîtres de la Méditerranée, puisque nous y aurions neuf vaisseaux de construction vénitienne!!!

Il y aurait encore un moyen d'augmenter nos forces dans cette mer, ce serait de faire céder par l'Espagne trois vaisseaux de guerre et trois frégates à la république ligurienne; cette république ne peut plus être aujourd'hui qu'un département de la France. Elle a plus de 3 mille excellens marins.

Il est d'une très-bonne politique de la part de la France de favoriser et d'exiger même que la Ligurie ait quelques vaisseaux de guerre.

Si l'on prévoit des difficultés à ce que l'Espagne cède à nous ou à la république ligurienne trois vaisseaux de guerre, je croirais utile que nous-mêmes nous rendissions à cette dernière trois des neuf vaisseaux que nous avons pris aux Vénitiens, et que nous exigeassions des Génois qu'ils en construisissent trois autres. Ce sera une bonne escadre, montée par de bons marins, que nous nous trouverons avoir gagnée. Avec l'argent que nous aurons des Liguriens, nous ferons faire à Toulon trois bons vaisseaux de notre construction; car les vaisseaux de construction vénitienne exigent autant de matelots qu'un bon vaisseau de 74; et des matelots, voilà notre partie faible.

Dans les événemens futurs qui peuvent arriver, il nous est extrêmement avantageux que les trois républiques d'Italie qui doivent balancer les forces du roi de Naples et du grand-duc de Toscane, aient une marine plus forte que celle du roi de Naples.

BONAPARTE.

N° 2.

Message du directoire servant de manifeste contre l'Autriche (12 mars 1799.)

Nous avons rapporté au chapitre 81, tous les torts du directoire envers les puissances européennes par les nombreuses agressions qu'il se permit aussitôt après la paix de Campo-Formio. Le message suivant contient l'apologie de sa conduite. Comme nos lecteurs sauront bien démêler le faux d'avec le vrai, nous devons à notre impartialité de leur soumettre cette pièce.

« Citoyens représentans, quelle que soit la grandeur » des événemens qui ont eu lieu depuis la conclusion » du traité de Campo-Formio, on a présent encore le » souvenir de ceux qui l'avaient précédé. On n'a point » oublié que ce fut après cinq années de triomphes, » et au moment où les armées françaises n'étaient plus » qu'à trente lieues de Vienne, que la république con- » sentit à suspendre le cours de ses victoires, et préféra » au succès de quelques derniers efforts, le rétablisse- » ment immédiat de la paix. On se rappelle que, lors- » que le traité fut connu, la modération du vainqueur » parut si grande, qu'elle eut en quelque sorte besoin » d'apologie.

» Aurait-on prévu que ce pacte, où la force s'était » montrée si indulgente, où la plus libérale compen- » sation devait étouffer tout regret, loin d'obtenir la » stabilité qui lui paraissait promise, ne serait même, » dès son principe, que le gage imposteur d'une récon- » ciliation éphémère ; et que les atteintes subites qui » lui seraient portées, émaneraient toutes de la puis-

» sance, qui lui devait l'ample dédommagement des
» pertes qu'elle avait éprouvées par la guerre (1)?

» Quel contraste, en effet, étrange et soutenu! Tan-
» dis que la république apporte un soin constant à
» remplir chaque stipulation d'un traité, qui n'est en
» proportion ni avec ses succès, ni avec ce qu'elle
» pouvait tirer de vengeance légitime des plans de
» destruction formés et poursuivis contre elle; l'Au-
» triche, au lieu de se montrer satisfaite d'un rappro-
» chement qui lui a épargné les plus grands malheurs,
» ne paraît occupée qu'à détériorer, qu'à détruire le
» pacte qui a fait son salut. »

Parmi les violations du traité, que cette puissance s'est permises, quelques-unes ont été si manifestes, qu'elles ont déjà excité l'étonnement de l'Europe et l'indignation des républicains : d'autres, moins publiques ou moins aperçues, n'ont pas été cependant moins hostiles; et le directoire executif ne peut pas différer davantage à retracer au corps législatif les circonstances de la conduite du cabinet autrichien; conduite vraiment offensive, attentatoire à l'état de paix, et qu'aucun effort, aucun exemple n'ont pu ramener à l'observation des engagemens contractés.

A l'époque même où le traité de Campo-Formio fut conclu, il avait été réciproquement stipulé, par un acte additionnel au traité, que toute la partie du territoire germanique, qui s'étend depuis le Tyrol et la frontière des Etats autrichiens jusqu'à la rive gauche du Mein, serait évacuée à la fois par les troupes françaises et

---

(1) Et l'invasion de la Suisse et de Rome!!

par celles de l'Empereur, ainsi que par celles de l'Empire qui étaient à la solde de ce prince, sauf la position de Kehl qui devait rester à la république. Une convention encore plus particulière, conclue et signée à Rastadt, le 11 frimaire an 6, renouvela cet engagement, et marqua un terme fixe pour son exécution. De la part de la république, cette exécution a été prompte et entière : de la part de l'Autriche, elle a été différée, éludée, et n'est point encore obtenue. Dans Philipsbourg, l'Empereur a conservé une garnison et des approvisionnemens, qui sont à lui, malgré la simulation qui les couvre. Dans Ulm, dans Ingolstadt, il n'a point cessé de tenir des troupes et un état-major disposé à en recevoir davantage. Toutes les places de Bavière sont demeurées à sa disposition ; et loin qu'aux termes du traité cet électorat ait jamais été évacué, nous voyons qu'il renferme aujourd'hui cent mille Autrichiens destinés à la fois à la reprise des hostilités contre la république et à l'envahissement d'un pays, depuis si long-temps convoité par la cour de Vienne.

Si cette cour avait eu jamais l'intention de se montrer fidèle à son traité, le premier effet de cette disposition eût été sans doute de presser le rétablissement simultané des légations respectives : mais, bien loin que l'Autriche ait voulu prendre aucune initiative à cet égard, quel a été l'étonnement du directoire exécutif, lorsqu'il fut instruit que l'on regardait à Vienne les plénipotentiaires envoyés de part et d'autre au congrès de Rastadt, comme suffisant à l'entretien des communications entre les deux Etats, et le traité de Campo-Formio comme ayant besoin de recevoir des dévelop-

pemens ultérieurs par le traité avec l'Empire, avant que les relations habituelles d'une parfaite intelligence fussent entièrement rétablies! Une interprétation si froide donnée au traité; un éloignement si formel pour ce qui tendait à en développer les résultats, ne présageaient point qu'il dût être long-temps respecté.

Sur ces entrefaites, un gouvernement dont l'existence attestait aussi la modération de la république, osa provoquer de nouveau sa vengeance par le plus affreux des attentats. Le sacerdoce expia son crime; et Rome acquit la liberté. Mais le directoire exécutif, prévoyant qu'on ne manquerait point de jeter l'alarme à la cour impériale, et de donner aux plus justes représailles l'aspect d'une agression ambitieuse, jugea à propos d'écarter toutes les considérations d'étiquette qui auraient pu le retenir, et d'envoyer à Vienne le citoyen Bernadotte, comme ambassadeur de la république française, chargé d'y faire entendre, « que la » destruction du gouvernement pontifical à Rome ne » changerait rien à la délimitation des Etats d'Italie; » que les républiques, déjà existantes et reconnues, » ne s'accroîtraient d'aucune partie du territoire romain; ce qui laissait dans toute son intégrité le traité » de Campo-Formio, puisqu'en fixant l'étendue de la » république Cisalpine, il n'avait pu prévoir ni empêcher, quant à leurs résultats, les événemens qui pouvaient changer la forme des autres états d'Italie, par » le fait de leurs propres agressions. » Cependant, l'ambassadeur de la république ne fut accueilli à la cour de Vienne qu'avec froideur. Ce témoignage du plus loyal empressement, cet envoi d'un agent revêtu du ca-

ractère le plus auguste, demeura sans réciprocité; et bientôt un événement, moins injurieux encore par les circonstances qui l'ont accompagné que par l'impunité qu'il a obtenue, manifesta les sentimens secrets de la cour de Vienne.

Si, à la première nouvelle de cet attentat, le directoire exécutif n'eût pas été fondé à n'y connaître que l'œuvre de deux cours acharnées à rallumer la guerre sur le continent; s'il eût pu croire que l'Empereur avait connu le complot tramé sous ses yeux, il n'eût pas hésité un moment à provoquer la vengeance nationale contre une violation aussi outrageante de l'état de paix et du droit des gens, si religieusement respectés par la république, au milieu même des plus violens orages de la révolution. Mais il était possible que les cabinets de Pétersbourg et de Londres eussent préparé et dirigé par leurs agens un tumulte que l'Empereur n'aurait connu ni approuvé. Les expressions de regret, portées dans le premier moment à l'ambassadeur de la république par M. de Colloredo, l'envoi annoncé de M. Degelmann à Paris, étaient des motifs pour penser que la cour impériale s'empresserait de poursuivre et de punir un attentat, dont elle reconnaissait l'existence, et dont elle craignait de paraître complice. Quand on apprit d'ailleurs que le ministre, qui était accusé d'avoir secondé les fureurs de l'Angleterre et de la Russie, avait cédé son poste au comte de Cobentzel, et que celui-ci se rendait à Seltz pour y donner des réparations, le directoire ne put se repentir d'avoir provoqué ces conférences, en se montrant moins prompt à suivre la première impulsion d'un légitime ressenti-

ment, qu'empressé de faire évanouir, par des explications communes, tout ce qui s'opposait au rétablissement de la plus parfaite harmonie. Tel était son désir d'arriver à une conciliation que l'envoyé extraordinaire de la république eut pour instruction définitive de se contenter en réparation de l'événement arrivé à Vienne le 24 germinal (13 avril), d'un simple désaveu et de la déclaration qu'on rechercherait les coupables.

Mais, à peine les conférences furent entamées à Seltz, que la cour impériale changea de langage et de conduite. Le baron de Degelmann ne se rendit point à Paris. M. de Thugut, demeuré à Vienne, rentra au ministère; les informations commencées restèrent sans suite et sans effet. Le comte de Cobentzel, au lieu d'offrir ou d'accorder les réparations, qui étaient l'objet principal de sa mission, affecta de vouloir concentrer la discussion sur d'autres points, et finit par décliner toute satisfaction, même celle dont la république se serait contentée, lorsqu'il fut convaincu *que le directoire n'accueillerait point les insinuations par lesquelles la cour de Vienne voulait le rendre, au milieu même de la paix, complice des plus étranges spoliations* (1). Les négociateurs se séparèrent; et aussitôt celui qui avait été envoyé à Seltz par Sa Majesté impériale pour y prodiguer de vaines protestations de paix, reçut la mission d'aller à

(1) Ces mots font croire que les projets de partage de l'Italie, dont on a parlé, furent réellement mis sur le tapis, reste à savoir si ce fut par l'Autriche; mais en lui imputant ce tort, le directoire oublie le despotisme qu'il étendait lui-même sur Gênes, Milan, Rome, la Hollande, la Suisse et Turin.

Berlin et à Pétersbourg s'associer à toutes les excitations du gouvernement britannique pour rallumer la guerre. . . . . . .

Il fallait sans doute que le directoire exécutif fût animé d'un profond amour de la paix, pour ne pas céder dès lors à l'évidence des dispositions hostiles de la maison d'Autriche, et pour éviter de répondre à ses provocations. Il voyait qu'à Rastadt, depuis l'ouverture du congrès, et le ministre impérial et celui d'Autriche n'avaient cessé de se montrer contraires à toutes les propositions de la république, à toutes celles qui pouvaient conduire vers une pacification définitive et stable. Il avait connaissance des difficultés qu'on faisait à Vienne, pour reconnaître le ministre cisalpin; ce qui était remettre en question des points décidés par le traité de Campo-Formio. Il était instruit que le cabinet autrichien (quelle que fût l'opinion personnelle de l'Empereur), livré plus que jamais aux impulsions de l'Angleterre, donnait à la cour de Naples la confiance qui la portait aux mesures les plus extravagantes. Il dirigeait plus secrètement le Piémont *que naguère il avait dévoué à un partage*, et s'efforçait d'arracher à sa neutralité le gouvernement prussien, qu'il voulait armer contre la France, après avoir essayé d'armer la France contre lui. Que de motifs pour abjurer un traité méconnu, violé par l'Autriche, et qui cessait d'être obligatoire pour la république! Mais la patience et les résolutions du directoire exécutif devaient se montrer encore au-dessus d'une provocation plus directe.

Dans un moment où les factieux qui avaient usurpé le pouvoir dans les Ligues-Grises, témoignaient de l'in-

quiétude sur le voisinage d'une armée française, et sur les projets qu'ils supposaient formés contre leur indépendance et leur neutralité, affectant en même temps une sécurité parfaite du côté de l'Autriche, dont ils disaient avoir reçu les protestations les plus rassurantes; le directoire jugea convenable de faire savoir aux habitans, « que leur territoire serait respecté aussi long-» temps qu'il le serait par l'Autriche. » Il n'y avait que quelques mois que cette déclaration avait été faite, lorsqu'un corps de troupes autrichiennes envahit le pays des Grisons et s'y établit.

Tout ce qu'il y avait d'hostile dans cette occupation, tout ce qu'elle renfermait de machinations secrètes, n'échappa point au directoire exécutif. Il était évident qu'ainsi l'Autriche se préparait les moyens de troubler l'Helvétie, de faire irruption dans la Cisalpine, et de donner à l'instant décisif la main au roi de Piémont, pour essayer de fermer avec lui toute retraite aux Français, qu'on faisait attaquer par cent mille Napolitains, et qu'on osait supposer vaincus.

Le directoire ne méconnut point toutes ces perfides combinaisons; mais il évita d'y trouver encore une agression formelle; et ce ne fut qu'au moment où l'attaque prématurée du roi des Deux-Siciles ouvrit une nouvelle guerre, que le directoire, ayant la preuve acquise de la complicité du roi de Sardaigne, et voulant en détourner l'effet, s'empara de ses places fortes, devançant ainsi de quelques jours l'occupation qui allait en être faite par les troupes autrichiennes, et dont l'envahissement antérieur du territoire des Grisons n'était que le prélude.

Mais en même temps que les armées républicaines repoussaient en Italie l'agression, et prévenaient la perfidie, le directoire, quoiqu'il eût connaissance du traité qui existait entre Vienne et Naples, quoiqu'il eût vu un général autrichien à la tête de l'armée napolitaine, quoiqu'il connût les mouvemens de troupes qui avaient lieu dans le Tyrol et dans le nord de l'Italie, persista cependant encore à professer le désir de demeurer en paix avec l'Empereur; et la sincérité de son vœu, à cet égard, parut assez par la conduite qu'il tint avec la Toscane; car il y avait long-temps qu'il n'était plus possible de séparer la cour de Florence de celle de Vienne.

Le directoire avait su que le voyage de M. Manfredini à Vienne avait été relatif au même objet qui y avait conduit de Naples le prince de Montechiaro, et avait utilement préparé le succès de sa mission, en contribuant à donner à l'Empereur le désir d'augmenter son influence en Italie, d'y chercher un agrandissement nouveau, sous prétexte de dédommagement, d'y contrarier l'affermissement de la république Cisalpine, et de s'opposer surtout à l'existence de la république romaine (1).

On lui rapporta pareillement qu'à l'époque où la cour de Naples se disposait à faire marcher son armée vers Rome, le Grand-Duc faisait lui-même des prépa-

(1) Tous ces reproches eussent été fondés, si le directoire n'avait lui-même provoqué ces mesures défensives par l'agression de Rome, de Berne, de Malte et de l'Egypte, par l'occupation de Turin, etc., etc.

ratifs de guerre, et y donnait une célérité, une extension bien peu familière au pays, ordonnant, avec l'armement complet des bandes, des enrôlemens volontaires dans chaque ville et village, établissant un emprunt forcé, demandant aux églises, aux moines, aux nobles, leur argenterie; prenant enfin toutes les mesures qui dénotaient une secrète participation aux plus vastes entreprises: et, malgré tout l'art avec lequel on a cherché à faire disparaître ces traces d'hostilités, le directoire exécutif n'en vient pas moins d'acquérir la preuve que le Grand-Duc comptait tellement sur la défaite des Français, qu'il avait fermé tous les passages par lesquels ils auraient pu tenter leur retraite dans ses états, et les avait hérissés d'une nombreuse artillerie, qui devait achever de détruire les restes de l'armée française, tandis que, d'un autre côté, une troupe de Napolitains et quelques vaisseaux anglais prenaient possession de Livourne; ce qui n'aurait jamais eu lieu, si ce prince avait seulement témoigné qu'il n'y voulait point consentir.

Ainsi le premier mouvement de l'armée française dut être de marcher sur Livourne et sur Florence; et si le directoire (qui n'a su que depuis avec certitude, combien le Grand-Duc, qui arme encore en secret, s'était rendu coupable), suspendit l'effet de sa résolution, c'est que, regardant la cour de Toscane comme moins immédiatement liée aux intérêts et aux entreprises de la cour de Naples qu'à ceux de la cour de Vienne, il hésitait encore à croire que celle-ci voulût obstinément rallumer la guerre. Mais bientôt un fait plus décisif encore que tous les précédens, ne put

laisser aucun doute sur les dispositions de l'Autriche, et donna par conséquent la mesure de celles du Grand-Duc.

Vingt-cinq mille Russes s'avançaient vers l'Allemagne; ils devaient être suivis de plusieurs corps également nombreux. Le monarque de Russie avait proclamé dans toute l'Europe ses projets hostiles contre la république; et, tandis que ses flottes, obtenant de passer le détroit, entraient dans la Méditerranée pour y attaquer les possessions françaises, ses troupes cherchaient pareillement une issue sur le continent pour atteindre celles de la république ; et c'est au moment où l'Empereur se trouvait encore en état de paix, où l'Empire, neutralisé par un armistice spécial, touchait au terme de sa pacification, qu'un prince agresseur, que l'allié de Constantinople et de Londres, voulant unir ses efforts aux leurs, se présente sur les limites du territoire autrichien ; son armée y est reçue sans obstacle. Il devient évident qu'elle y était attendue. L'Empereur quitte sa capitale, va lui-même au-devant des Russes, accueille leurs clameurs, et s'associe à leurs projets, en les comblant de présens et d'égards.

Frappé du scandale d'une telle conduite, instruit que les Russes vont passer du territoire autrichien sur celui même de l'Empire, le directoire exécutif, comprimant encore le premier élan de la fierté nationale, se contente de demander à l'Empereur et à l'Empire des explications. L'Empereur se tait. Son plénipotentiaire voudrait nier qu'il ait reçu la note des ministres français ; la députation de l'Empire se réfère à la diète, et la diète elle-même se réfère à l'Empereur.

Cependant la marche des Russes continue; ils ont traversé la Moravie, l'Autriche; ils approchent de la Bavière; et les représentations amicales de la république n'ont pas été plus écoutées que l'intérêt même de l'Allemagne, qui répugne à cette invasion étrangère.

Le moment était donc venu, où le directoire exécutif n'était plus le maître de temporiser et de tenir un langage qui pouvait compromettre la dignité nationale et la sûreté de l'Etat. La république avait donné la paix aussitôt qu'on la lui avait demandée; elle s'était épuisée en efforts pour maintenir ce qu'elle avait accordé, mais il fallait enfin qu'elle connût tous ses ennemis, et que ceux qui voulaient la guerre, fussent forcés de s'expliquer.

Tels furent l'esprit et l'objet des deux notes remises le 31 janvier dernier au ministre autrichien à Rastadt et à la députation. Un délai fut fixé à Sa Majesté impériale pour donner une réponse catégorique et satisfaisante; faute de laquelle son silence ou son refus seraient regardés comme un acte hostile. Ce délai est expiré le 15 février, et aucune réponse n'est encore parvenue.

Telle a été, citoyens représentans, la conduite de la cour de Vienne: c'est par une telle succession de faits que le traité de Campo-Formio, méconnu dès son principe, demeuré sans exécution de la part de l'Autriche dans plusieurs de ses parties principales, compromis et invalidé chaque jour par des préparatifs ou des actions hostiles, se trouve enfin sacrifié aujourd'hui à l'ambition du monarque russe et aux combinaisons perfides de l'Angleterre. C'est ainsi que l'Em-

pereur, jeté peut-être hors de ses propres résolutions, compromet en même temps le sort de l'Empire, lui ravit le bénéfice d'une paix commencée, et livre de nouveau l'Allemagne à toutes les chances d'une guerre dans laquelle l'Empereur et l'Empire ne sont plus que les auxiliaires de la Russie.

C'est ainsi que les déterminations de la cour de Vienne entraînant celles de la cour de Toscane, il n'est pas permis au directoire exécutif de séparer l'une de l'autre.

Forcé donc, aux termes de la déclaration qui a été faite à Rastadt, de regarder le silence de l'Empereur comme une mesure hostile; instruit d'ailleurs que les troupes autrichiennes ont déjà fait en Bavière et vers la Souabe des mouvemens agressifs, le directoire exécutif, renonçant avec regret à l'espoir de maintenir la paix en Allemagne, mais toujours disposé à entendre les propositions convenables qui seraient faites pour une nouvelle et complète réconciliation, vous prévient, citoyens représentans, qu'il a déjà pris les mesures qu'il a cru nécessaires pour la défense de l'Etat, et vous propose de « déclarer la guerre à l'Em» pereur, roi de Hongrie et de Bohême, et au grand» duc de Toscane. » (1).

Signé, BARRAS, *président*;
LAGARDE, *secrétaire-général*.

---

(1) Cette formalité était bien tardive, puisqu'on se battait depuis le 6 mars.

N° 2 *bis*.

Arrêté du commissaire Rapinat, du 18 *juin* 1798.

Zurich (30 prairial

1° Toutes les motions, tous décrets portés par le corps législatif, tous arrêtés pris par le directoire helvétique et les chambres administratives, qui contrarieront les mesures prises, soit par le commissaire du gouvernement près l'armée française en Helvétie, soit par le général en chef, ou en vertu de leurs ordres, sont déclarés nuls et de nul effet : il est en conséquence fait de très-expresses inhibitions à toutes les autorités constituées et à tous les habitans de l'Helvétie, d'exécuter lesdits décrets et arrêtés, et de faire mettre à exécution les arrêtés pris par le commissaire du gouvernement et le général en chef;

2° Tous ceux qui, par des discours ou par des actions; tous fonctionnaires, qui, par leurs décisions, tenteraient d'entraver les opérations du gouvernement français, ou les mesures prises par ses commissaires et le général en chef; enfin tous gazetiers, journalistes, auteurs et rédacteurs de feuilles publiques, qui se permettraient d'écrire d'une manière à aigrir les habitans de l'Helvétie contre les Français, et *vice versâ*, à calomnier l'armée, ses chefs et les agens du gouvernement français; à répandre astucieusement des plaintes, griefs et autres réclamations, qui tendraient à détruire

» voir une partie de cette victoire. Envoyez, je vous » prie, les colonels du génie comte Arlandi, et de » Nobili, le premier à Valence, et le second à Pavie, » pour mettre ces deux points importans en état de » défense. Vous laisserez le commandement du blocus » de Mantoue au lieutenant-colonel Dano. »

Le 11 juin, le maréchal écrivit au comte de Bellegarde, ce qui suit :

» Je conseille à Votre Excellence de rassembler » toutes ses troupes près d'Alexandrie, et d'avoir un » gros corps de cavalerie disponible. L'ennemi pourrait vous être supérieur en infanterie, mais il est » impossible que sa cavalerie soit plus nombreuse que » la vôtre; ainsi évitez soigneusement tout engagement » dans les montagnes. Veuillez faire couvrir Valence, » qui est votre principal dépôt, par des ouvrages » avancés, et achever le plus tôt possible les têtes de » pont de Valence et de Bassignano. Faites construire » entre ces deux endroits des redoutes le long du Pô, » et établissez des routes de communication. Faites » aussi travailler sans relâche aux fortifications de Pavie. J'envoie d'ici à l'instant par eau à Valence 50 pièces de canon; vous en laisserez 20 à Valence, 6 dans » la tête de pont de Bassignano, 4 à Mezano-Corte, » et vous enverrez à Pavie les 20 restans, ce qui, » joint aux munitions que les Français y ont laissé, » suffira pour la défense de ce point important. Faites » approvisionner la citadelle de Milan et Pizzighetone » pour trois mois : faites fortifier par des ouvrages de » campagne le faubourg de Tyra à Pizzighetone. Je

» vous envoie un officier pour construire des ponts sur
» le Pô, le Tanaro et la Bormida.

» Le comte de Hohenzöllern, qui commande l'avant-
» garde de Kray, devra laisser 4 escadrons, 1 bataillon
» d'infanterie et un détachement de chasseurs à For-
» noue : il devra envoyer, à marches forcées, à Votre
» Excellence les 6 bataillons et les chasseurs qui lui
» resteront. Le comte Hohenzollern avertira Kray de
» tout ce qui se passe, et lui demandera autant de
» troupes qu'il peut en envoyer, surtout de la cava-
» lerie. Si l'ennemi marche sur vous, avertissez-en sur-
» le-champ Frœlich, qui se trouve à Asti avec 5 ba-
» taillons de grenadiers. Il pourra dans une marche
» se réunir à vous. Wukassowich a aussi reçu l'ordre
» d'aller promptement au secours de Votre Excellence.
» Demain 12 juin, je compte être à Asti, et après-
» demain à Alexandrie, avec 14 bataillons russes, le
» régiment de Karaczay, et un régiment de cosaques.
» Kaim continuera le siége de la citadelle de Turin
» avec 12 bataillons, 6 escadrons et 2 régimens de
» Cosaques. »

Signé F. M. SUWAROF.

FIN DU TOME ONZIÈME DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.



TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE XIV.

CAMPAGNE DE 1799.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS;

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,

Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres.

TOME DOUZIÈME.

CAMPAGNE DE 1799. — DEUXIÈME PÉRIODE.

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, n° 9.

1822.



HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

LIVRE XV.

CAMPAGNE DE 1799. — SECONDE PÉRIODE.

SOMMAIRE.

Les revers essuyés par les armées françaises excitent un cri général d'indignation contre le pouvoir exécutif, et l'engagent dans une nouvelle lutte avec les conseils. — Sieyes, ambassadeur à Berlin, est nommé membre du directoire, en remplacement de Rewbel. Aussitôt après son installation, une nouvelle révolution éclate. — Journée du 30 prairial; Treilhard, Merlin et Laréveillère sont remplacés par Gohier, Roger-Ducos et Moulins.—Mesures proposées par le général Jourdan, pour la levée de toutes les classes de conscrits, et un emprunt forcé de 100 millions. — Bernadotte est nommé ministre de la guerre. — Ouverture du club du manége. — Attaques violentes contre Rewbel et Talleyrand; le dernier donne sa démission, et Reinhard lui succède au ministère des relations extérieures.

Déclaration de guerre de Paul I[er] à l'Espagne; la Suède se rapproche de lui; le prince de Brésil monte sur le trône de Portugal : le reste de l'Europe n'a point changé de face.

Nouveau plan d'opérations proposé par le comité militaire, et adopté par le directoire. — Joubert est nommé général en chef de l'armée d'Italie, et Championnet descend du banc des accusés pour organiser une nouvelle armée des Alpes, à l'effet de couvrir Genève et Lyon. — Moreau est chargé du commandement de l'armée du Rhin.

Suwarof, enchaîné par les ordres du conseil aulique, se borne à presser le siége de Mantoue et d'Alexandrie, qui capitulent après une courte résistance. — Kray rejoint l'armée avec le corps qui a réduit la première de ces places.

Opérations en Helvétie. — Masséna excité par le directoire à prendre l'offensive, n'en demeure pas moins stationnaire sur l'Albis, depuis la prise de Zurich, jusqu'au milieu d'août. — L'Archiduc veut opérer par sa gauche; mais, découragé par le départ de Haddick pour l'Italie, il reste de même sur la défensive, en attendant les 30 mille Russes que lui amène Korsakof. — Triste situation des cantons occupés par les deux armées belligérantes; elle excite de vives réclamations des Suisses auprès du gouvernement français. — Masséna, cédant aux vœux du directoire, se décide à prévenir l'Archiduc avant la jonction du corps russe; il fait reprendre les petits cantons, le St.-Gothard et le Simplon par son aile droite aux ordres de Lecourbe. Au même instant l'Archiduc combine une manœuvre savante pour agir en masse contre la gauche et les communications de son adversaire. — Disposition pour le passage de l'Aar à Dettingen : ce projet échoue par des vices d'exécution.

Joubert, ignorant la chute de Mantoue et la jonction de Kray avec l'armée alliée, débouche de l'Apennin dans les plaines de Novi; attaqué par Suwarof au moment où il voulait ordonner la retraite, il est tué dès le commencement de l'action. — Moreau qui reprend le commandement, tourné par sa droite, ramène l'armée à Gavi avec perte de 10 mille hommes. — Nouveau plan d'opérations des coalisés qui appelle Suwarof en Suisse, et l'empêche de profiter de ce succès. Il prend une position d'attente à Asti. — Tentative de Moreau, pour dégager Tortone, qui vient de capituler conditionnellement. — Manœuvres tardives de l'armée des Alpes. — Succès de St.-Cyr en avant de Gênes. — Mélas prend le commandement de l'armée autrichienne.

Événemens à Naples et à Rome après la retraite de Macdonald. — Horrible réaction royale dirigée par la Reine et Nelson. — Conventions signées pour l'évacuation de la Péninsule. — Siége d'Ancône.

Traité entre Paul Ier et le cabinet de St.-James, pour une expédition en Hollande. — Les Anglais, malgré l'arrivée de 50 vaisseaux français et espagnols dans les eaux de Brest, ne se laissent point détourner de ce dessein. — Le général Abercrombie descend près du Texel, et force Daendels à la retraite. — Capitulation extraordinaire de la flotte batave. — Le duc d'Yorck et le corps russe de Hermann effectuent leur descente et joignent Abercrombie. — Brune rassemble ses forces à Alckmar. Les Alliés l'attaquent sans ensemble et sont battus à Bergen. Eclairés par le mauvais succès de leur première entreprise, ils en forment une plus heureuse et le chassent d'Egmont. — L'armée gallo-batave se replie sur Bewerwyck. — Affaire de Castricum, où les coalisés essuient un second revers. — Le duc d'Yorck arrêté sur une langue de terre étroite, ayant atteint la partie maritime de son expédition, et voyant le sort de ses troupes compromis par l'approche de la mauvaise saison, signe une convention pour se rembarquer.

Dubois-Crancé est nommé ministre de la guerre à la place de Bernadotte. — L'armée du Rhin en vue de favoriser Masséna, fait de nouvelles tentatives pour assiéger Philipsbourg. — L'archiduc Charles appelé par le nouveau plan du cabinet de Vienne à marcher sur le Bas-Rhin, s'y dirige malgré lui avant d'être relevé en Suisse par Suwarof; il force Muller à se retirer, et emporte Manheim de vive force. — Masséna profite de son départ pour passer la Limmat à Dietikon et attaquer Korsakoff devant Zurich. — Défaite totale de ce général. — Soult passe en même temps la Linth à Schaenis; le général Hotze, accouru sur les lieux, est tué un des premiers ainsi que son chef d'état-major. — Le corps autrichien privé de direction est complètement battu, et repasse le Rhin.

La gauche de Hotze sous les généraux Jellachich et Linken, s'avance sur Glaris pour opérer la jonction avec Suwarof, elle est repoussée par Molitor. — Le maréchal arrivé à Airolo attaque le

St.-Gothard. — Belle défense de Gudin. — Lecourbe tourné par la marche pénible et audacieuse de Rosenberg sur Urseren, se sauve par sa présence d'esprit : tourné une seconde fois par la brigade Auffemberg, il se fait jour et gagne Seedorf. — Suwarof arrivé à Altorf et à Fluelen, privé de tout moyen pour passer le lac de Lucerne, est forcé de se frayer un chemin par les horribles montagnes du Schachenthal sur Mutten. — Il apprend à Schwitz la défaite de Korsakof et de Hotze; cette nouvelle, bientôt suivie de la retraite de Jellachich et de Linken, le plonge dans un horrible embarras. Le vieux guerrier, menacé par Masséna, qui dirige la division Mortier sur Schwitz et celle de Soult sur Wesen, veut d'abord persister dans sa marche offensive; mais privé d'artillerie, de vivres et même de munitions, suivi en queue par Lecourbe qui a réoccupé Altorf, il est forcé à se rejeter par le Bragel sur Glaris pour se frayer une communication. — Molitor résiste avec un courage admirable aux triples attaques de Jellachich, de Linken et de l'avant-garde russe, et le maréchal désespérant de forcer le passage sur Wesen, gagne les Grisons par Elm, Panix et le Todiberg.

Etat des affaires en Egypte au retour de l'armée de St.-Jean-d'Acre. — Les Turcs ont débarqué près d'Aboukir, Bonaparte vole à eux et les attaque dans la presqu'île; ils sont entièrement défaits et jetés à la mer.—Le général en chef, instruit des revers essuyés en Italie et en Allemagne, s'embarque pour revenir en France, et laisse le commandement à Kléber. — Il débarque heureusement à Fréjus.

L'archiduc Charles, instruit de la catastrophe de Zurich, accourt à Donaueschingen; il ne peut s'entendre avec Suwarof pour reprendre l'offensive. — Le maréchal piqué se retire en Bavière avec ses troupes. — Le directoire charge Lecourbe du commandement en chef de l'armée du Rhin, avec l'ordre d'attaquer Philipsbourg. — L'Archiduc détache Starray qui le force à lever le siége. — Les armées prennent des cantonnemens le long du Rhin. — Emprunt forcé levé par Masséna sur les principales villes de l'Helvétie.

Le général Championnet, pressé par le directoire de profiter du départ de Suwarof, se dispose à attaquer Mélas pour l'éloigner de Coni, et s'assurer la conservation de ce débouché avantageux

dans le bassin du Piémont. Ses colonnes descendent des montagnes sur une ligne circulaire très-étendue, Mélas les bat successivement à Genola et Fossano. — St.-Cyr remporte dans les plaines de Novi un avantage signalé, mais inutile, contre le corps de Kray. — Retraite des Français sur les Alpes et l'Apennin. — Prise de Coni. — Horrible situation de l'armée républicaine. — Championnet, victime de l'épidémie, est remplacé par Masséna.

Révolution importante du 18 brumaire. — Bonaparte et Sieyes excités par le mécontentement général qui règne contre le directoire, forment le projet de renverser la constitution défectueuse de l'an III, afin d'y substituer un gouvernement plus fort et moins vacillant. — Les conseils transférés à St.-Cloud sont dissous par la force ; les directeurs donnent leur démission. — Célèbre constitution de l'an VIII. — Bonaparte est nommé premier consul.

CHAPITRE LXXXIX.

État général des affaires. — Révolution du 30 prairial. — Nouveau plan de campagne du directoire ; il envoie Joubert prendre le commandement de l'armée d'Italie, et confie à Championnet celui de l'armée des Alpes. — Situation des armées alliées à l'arrivée de ces généraux. — Causes de la stagnation de Suwarof — Préparatifs de Joubert pour secourir Mantoue. — Siége et prise de cette place et de la citadelle d'Alexandrie.

Situation générale des affaires.

QUATRE mois n'étaient pas encore écoulés depuis l'ouverture de la campagne, et déjà les armées françaises, par suite du plan trop légèrement adopté, se trouvaient expulsées de toutes les conquêtes qui faisaient l'orgueil du directoire, et repoussées à quelques lieues de leurs frontières. Malgré les 100 mille conscrits incorporés dès-lors dans les régimens de toutes armes, à peine restait-il 200 mille hommes épuisés de fatigues, découragés par vingt défaites, en proie aux derniers besoins à opposer aux armées victorieuses des Austro-Russes, secondées en Italie comme

en Suisse par les peuples indignés d'un joug odieux. Partout la fortune semble déserter les drapeaux républicains : l'armée d'Orient, forcée de lever le siége d'Acre, après soixante jours de tranchée ouverte, retourne en Egypte, où une expédition turque est sur le point de débarquer; tandis que dans l'Inde, les Anglais prennent d'assaut la capitale du Mysore, et partagent avec le Nizam, ce royaume ancien allié de la France.

Le roi de Naples, le grand-duc de Toscane, sont rentrés dans leurs capitales; le roi de Sardaigne est rappelé dans la sienne par Suwarof. La coalition triomphe; et l'Angleterre qui en est l'ame, impatiente d'accélérer la chute de la république, signe un traité avec la Russie, pour une expédition destinée à chasser les Français de la Hollande.

L'état du reste de l'Europe ne se trouvait changé en rien depuis l'origine de la coalition. La déclaration de Paul Ier contre l'Espagne semblait une vaine formalité, bien plus qu'un événement remarquable. La conformité de son caractère avec celui de Gustave IV, commençait à rapprocher ces deux princes; mais le système de la Suède ne s'en trouvait point encore altéré.

L'avénement du prince de Brésil au trône de Portugal, qu'il occupait de fait depuis sept ans sous le titre de Régent, par suite de l'aliénation

mentale de la reine, n'en laissait pas moins ce royaume asservi à la politique anglaise.

Mécontentement contre le directoire.

Telle était, en peu de mots, la situation respective des puissances belligérantes : celle de la France se ressentait davantage des vicissitudes du sort des armes; et quand bien même le directoire eût été certain d'aplanir les difficultés que son étrange politique lui avait suscitées à l'extérieur, il n'aurait pu conjurer l'orage qui s'amoncelait contre lui, au sein même de la république.

Depuis le 18 fructidor, l'arbitraire et l'immoralité semblaient être les uniques régulateurs de sa conduite. Légataire des embarras du comité de salut public, sans hériter de la puissance dictatoriale dont celui-ci tirait sa force, il ne pouvait se flatter des mêmes succès; car les grands mobiles qui avaient électrisé la nation française, usés par un abus continuel, n'offraient plus les mêmes ressources. La nation, épuisée par des sacrifices en pure perte, n'aurait pas répondu à l'appel du gouvernement le plus animé de l'amour du bien public. Exiger d'elle de nouveaux sacrifices, c'était paraître oppressif. De cette fausse position naissait une mésintelligence réciproque : le directoire cherchait à s'investir de la force nécessaire pour se mettre au niveau de la tâche immense qui lui était imposée; la nation réclamant une liberté dont elle n'avait jusqu'alors connu

l'existence que par des proclamations, regardait chaque pas des directeurs dans la carrière du pouvoir comme un acte de tyrannie insupportable, et formellement opposé au but de la révolution.

Le corps législatif profita des difficultés de leur position pour renchérir sur leurs torts. Il les accusait hautement « d'avoir violé le droit des » nations en attaquant, sans manifeste ni déclaration préalable, la Suisse et l'empire Ottoman; » d'avoir comprimé la liberté des assemblées primaires; d'ériger des bastilles, d'inscrire sur la » liste des émigrés quiconque avait le malheur » de leur déplaire; de tenir des lits-de-justice en » Hollande, en Italie, en Suisse, et de vouloir » réduire les représentans à un asservissement » continuel. » Dans de pareilles dispositions des esprits, tous les efforts pour maîtriser les élections de l'an 7 furent inutiles, et les députés de la nouvelle série arrivèrent avec la ferme résolution de renverser une tyrannie, que les grands dangers de la patrie et l'espoir de la victoire seule eussent pu rendre supportable.

Sieyes entré au directoire, prépare un coup de parti contre la majorité.

La nomination de Sieyes en remplacement de Rewbel, désigné par le sort pour quitter le fauteuil directorial, affermit les députés dans leur projet. Ce nouveau directeur s'étant aperçu que Merlin et Treilhard, imbus des doctrines de leurs devanciers, entraînaient le faible Laréveillère,

sentit l'importance de rompre cette majorité, et s'aboucha avec Lucien Bonaparte et Génissieux, meneurs des conseils. Dès-lors, il ne fut plus question que de saisir l'occasion d'éliminer ces directeurs, par un coup d'état semblable à celui dont s'étaient servi les triumvirs au 18 fructidor, pour chasser les législateurs qui leur étaient incommodes.

Adresses aux conseils

C'est dans ce but qu'on fit adresser des frontières aux conseils des plaintes contre le directoire. Les esprits étaient très-agités à Chambéry et à Grenoble par les défaites de l'armée d'Italie. Les associations patriotiques de ces deux villes, cédant à leur juste indignation autant qu'aux instigations des meneurs, envoyèrent des plaintes virulentes contre le pouvoir exécutif. « A peine, » la guerre a-t-elle commencé, disait l'une, que » nos conquêtes nous échappent, et que notre » territoire est à la veille d'être envahi... Pourquoi les conscrits, fidèles à la voix de la patrie, » se sont-ils vus forcés de rentrer dans leurs » foyers, par la privation de tous les moyens » de subsistance? »—« Comment se fait-il, disait » l'autre, que la désertion dans nos camps soit » presque générale, et que les troupes soient » dans un dénûment absolu, tandis que des » fournisseurs et des agens militaires sont gorgés » d'or et de rapines? »

Débats sur le déficit.

Au moment où ces adresses parvinrent à Paris,

les conseils délibéraient sur les moyens de combler le déficit provenant de la non-rentrée des contributions directes. Déjà même on avait adopté en principe un droit additionnel de dix pour cent à l'impôt foncier, soumis les contributions mobiliaire et somptuaire à une augmentation progressive, doublé celle des portes et fenêtres, assujetti enfin les appointemens des employés publics à une retenue proportionnelle, lorsque Génissieux s'éleva contre le système ruineux des finances du directoire. « J'ai prouvé, dit-il, dès » le 7 février, qu'un fonds de 725 millions avait » été fait pour l'entretien de 528 mille hommes » et de 80 vaisseaux, que sont-ils devenus? »

On demande compte de la situation de la république.

Le conseil des Cinq-Cents, comme s'il eût été convaincu de la vérité de ces exagérations tribunitiennes, demanda le 26 mai, des explications catégoriques sur les causes de cette pénurie et de ce changement soudain de fortune. En même temps, les deux conseils adressèrent aux Français une proclamation, où, à travers les protestations d'usage sur l'accord qui régnait entre les pouvoirs constitutionnels, on voyait clairement qu'ils rassemblaient leurs forces pour entrer en lice.

Situation critique du directoire.

Le directoire interpellé, perdit la tête. Il aurait pu rejeter, sinon la totalité, du moins une partie des revers sur le refus qu'on avait fait de lui fournir les fonds nécessaires; mais il sentit

qu'il n'était plus de force à sortir victorieux d'une semblable discussion. Effectivement sa position était bien changée depuis le 18 fructidor. Tous les yeux étaient dessillés sur ses fautes; ses mesures répressives contre les jacobins lui avaient aliéné sans retour ces auxiliaires audacieux : l'étendard de l'insurrection flottait de nouveau dans l'Ouest, où les royalistes auraient trouvé un point de ralliement, s'ils eussent réuni l'énergie à la prudence. Ce n'était plus seulement des paysans belges qu'il s'agissait de réduire à l'obéissance: des déserteurs, des prisonniers, des forçats échappés des bagnes, associés à des conscrits réfractaires, se livraient au brigandage avec d'autant plus d'impunité, que les dernières garnisons de l'intérieur avaient été dirigées en Italie. Ajoutez à cela qu'aucun général n'était disposé à sortir l'épée du fourreau, pour sauver une autorité dont tous avaient à se plaindre. Jourdan lui imputait sa défaite de Stockach; Augereau, furieux d'avoir été le jouet des directeurs, se déclarait maintenant dans les conseils le patron de leurs plus fougueux ennemis; Joubert expiait dans une honorable disgrâce, le crime d'avoir voulu s'opposer en Piémont aux rapines des agens directoriaux; Bernadotte, celui de ne s'être pas soumis à un exil déguisé sous le titre d'ambassade. Le conquérant de Naples, Championnet, languissait dans les fers, sous le poids d'une accusation capitale;

et Moreau, promu enfin au commandement de l'armée d'Italie, avait trop à faire à réparer les bévues de Schérer, pour épouser la querelle du gouvernement dont il avait été si maltraité. Les troupes, partageant les sentimens des généraux, murmuraient de l'ineptie d'une administration qui prétendait les envoyer à la victoire sans solde, sans souliers et sans pain.

Dans cette position, le seul parti à prendre était de gagner du temps. Aussi ce ne fut que huit jours après l'interpellation des conseils, que le directoire hasarda de rouvrir la correspondance par un message, dans lequel, après avoir éludé les questions qui lui avaient été faites, il demanda 26 millions, tant pour remplacer les fonds perdus par l'invasion de la Cisalpine, que pour fournir à l'entretien des prisonniers en Angleterre. Il garde le silence.

Les conseils comprirent alors qu'ils pouvaient sans risque commencer l'attaque. Le signal en fut donné par Poulain-Grandpré, qui se plaignit le 16 juin avec âcreté du silence du directoire, et proposa de rester en permanence jusqu'à ce qu'il eût fourni les renseignemens demandés. Sa motion ayant été convertie à l'instant même en décret, la réponse si impatiemment attendue parut enfin le lendemain. « Il est pénible, disait le di-
» rectoire, de revenir sans cesse sur un point
» déjà si souvent répété; mais on sait trop que Explosion dans les conseils.

» les finances sont le nerf de la guerre : et quand
» ce nerf manque; quand, de plus, par la na-
» ture des discussions politiques, on est obligé
» d'en réitérer le triste aveu à la tribune, sans
» que le remède soit appliqué immédiatement
» au mal, cette révélation, saisie avec avidité
» par les échos de l'étranger, devient une cala-
» mité de plus. Nos ennemis en ont fait contre
» nous une arme terrible : ils ont redoublé leurs
» efforts en proportion de ce qu'ils nous voyaient
» forcés de réduire les nôtres... Les opérations
» les mieux concertées, les diversions les plus
» puissantes, resteront dans la classe des idées
» spéculatives, si le corps législatif ne prend
» promptement en considération la situation des
» finances, et s'il ne s'impose pas à lui-même, et
» en vue du salut public, la sainte et indispen-
» sable loi de terminer l'article des fonds, sans
» lesquels il n'y a pas moyen de faire la guerre. »

La lecture de ce message transporta de colère Bertrand du Calvados, qui, s'élançant à la tribune, s'écria : « Si j'ai bien saisi le sens de ces proposi-
» tions, je vois l'accusation du corps législatif
» déféré au jugement du peuple français, et le
» généreux pardon du directoire. Quel excès
» d'impudence et d'audace, de perfidie et de
» mauvaise foi!... Quoi! après avoir accordé
» plus qu'il ne vous a été demandé, on vous ac-
» cuse d'avoir entretenu la pénurie du trésor

» public !... Quoi ! dans le seul arsenal de Paris, » 136 mille fusils ont été vendus vingt sous, tan- » dis qu'ils valaient au moins vingt francs (1) ! » Quoi ! des compagnies privilégiées ont été » admises à faire des services, ont reçu des » avances, n'ont rien fourni et ont remboursé » des écus avec des valeurs qui perdaient plus de » moitié !... Quoi ! parce que vous avez refusé » de faire la contre-révolution en rétablissant les » fermes générales de la monarchie ; parce que » vous avez rejeté l'odieux impôt sur le sel, en » le remplaçant par 88 millions de nouvelles res- » sources, on ose vous accuser de n'avoir pas » alimenté le trésor public !... Ah ! sans doute, » sous une administration à la Schérer, l'or de » l'Europe eût été dans le trésor de la républi- » que, qu'au bout de l'année le ministre Ramel » nous eût annoncé un déficit !... Pâlissez, im- » prudens et ineptes triumvirs !.... Vous êtes » dans l'impuissance de faire le bien : vous n'au- » rez jamais la confiance de vos collègues, ni celle » du peuple, ni celle de ses représentans, sans » lesquelles vous ne pouvez faire exécuter les lois. » Vous n'avez pas même la confiance de vos fla- » gorneurs, de ces vils flatteurs qui ont creusé

---

(1) Ces assertions n'ont pas été prouvées, et l'esprit de parti même se refuse d'y ajouter foi. Cependant on ne les a pas démenties.

» votre tombeau politique. Terminez votre carrière par un acte de dévouement, que le bon cœur des républicains saura seul apprécier. »

Cet acte de dévouement n'était autre chose que la démission des trois directeurs; car déjà Barras, désespérant de diriger le coup d'état, s'était décidé, pour n'y être pas enveloppé, à se ranger du côté de Sieyes, auquel il avait eu l'art de persuader qu'il était en opposition avec ses ennemis.

La nomination de Treilhard est annulée.

La lutte pouvait être incertaine, tant que les directeurs menacés se maintiendraient à leur poste, et agiraient de concert: il fallait donc commencer par détruire ce triumvirat; mais comment l'abattre, sans violer la constitution? Et n'était-ce pas lui fournir des armes contre la représentation nationale, en cherchant à le renverser? Dans cette perplexité, un député se rappela fort à propos que Treilhard avait été élu trois jours plutôt que ne le permettait la loi: les deux conseils saisirent ce prétexte pour annuler sa nomination. On rapporte que ce directeur reçut lui-même sa destitution, et qu'il quitta ses collègues avec moins de regret que de gaîté. Cette opération frappa le directoire pendant quelques jours d'une véritable paralysie, par la division des quatre membres restans. On lui rendit bientôt sa force première, en le complétant par le ministre Gohier.

Ce n'était pourtant qu'une demi-victoire ; on sentit la nécessité de forcer Laréveillère et Merlin à la retraite. D'abord, feignant de vouloir en appeler à leurs juges constitutionnels, ils essayèrent de faire tête à l'orage ; mais effrayés des menaces proférées contre eux à la tribune, ils se résignèrent à envoyer humblement leur démission, dans la nuit du 16 au 17 juin. Leur condescendance désarma le corps législatif, qui se contenta de les couvrir de sarcasmes. « Ils » sont rendus à leur nullité, dit Bordas ; ils n'ont » plus d'autre entourage que leurs remords : » leurs espions les désavouent ; ils sont aban- » donnés de leurs complices. » Boulay alla plus loin, en qualifiant Merlin d'homme à petites vues, à petits arrêtés, à petites passions, à petites vengeances : digne, en un mot, d'être le garde-des-sceaux de Louis XI.

Merlin et Laréveillère donnent leur démission.

Les conseils nommèrent à la place des démissionnaires, Roger-Ducos, conventionnel, qui n'était guère plus connu à la tribune, que le général Moulins son collègue ne l'était aux armées : en sorte que Sieyes demeura par le fait le meneur du directoire.

Ils sont remplacés.

Les agens de Merlin, Laréveillère et Treilhard, ne pouvaient convenir à leurs successeurs : aussi, s'opéra-t-il bientôt une révolution dans le ministère. Bourguignon, remplaça Duval à la police, Quinette succéda à François de Neuchâteau

Changement de ministres.

à l'intérieur; on attaqua Talleyrand par des pamphlets; mais on compta principalement sur la nomination de Bernadotte au ministère de la guerre pour parer au désastre des armées.

Nouvelles levées ordonnées.

Cependant la nouvelle de l'évacuation de Zurich, et de la retraite de Moreau sur les crêtes de l'Apennin, décida le directoire à s'ouvrir au corps législatif sur l'imminence du danger, et bien que cet aveu dût porter un coup funeste à la confiance publique, il n'osa laisser plus longtemps les conseils en sécurité et leur demanda des hommes et de l'argent. Ce n'était plus le moment de nier l'existence du déficit; on crut sur parole les nouveaux directeurs. Le général Jourdan proposa, séance tenante, de mettre en activité toutes les classes de conscrits, et de lever un emprunt forcé de 100 millions, remboursable sur la vente des domaines nationaux. Cette double motion fut convertie aussitôt en décret par le conseil des Anciens. C'était à la fois un devoir pour sauver le territoire français, et pour légitimer le renversement du directoire. Ainsi, dans les dissensions civiles, le parti qui triomphe a toujours pour premier objet d'user de toute la force du gouvernement, et de faire un usage immodéré des ressources nationales, afin de signaler, par l'impulsion énergique de l'administration, l'emploi qu'il sait faire du pouvoir qu'il vient d'acquérir.

Aussi les affaires militaires, causes premières

ou prétexte de cette crise, en reçurent-elles une forte commotion. On imagina qu'en changeant de ministre, et faisant de minutieuses variantes sur la répartition des armées et les bases du plan d'opération, on remédierait à la vicieuse direction assignée aux masses à l'ouverture de la campagne.

Des mesures plus efficaces accompagnèrent néanmoins celles-là. La levée des conscrits fut pressée avec toute l'activité possible. Si elle avait lieu aux termes de la loi sans opposition notable, on l'estimait à plus de 200 mille hommes. Pour les rendre plus promptement disponibles, on ordonna leur formation en bataillons auxiliaires dans chaque département; mesure dont on se promettait la faculté de les utiliser à l'instant même dans l'intérieur, et pour la garde des places où ils relèveraient de vieux cadres : leur instruction commencerait ainsi à l'instant de leur réunion dans chaque chef-lieu, et dirigés ensuite sur l'armée, ils y serviraient au fur et à mesure à compléter les anciens régimens ou à combattre à côté d'eux.

On se rappelait les avantages qu'on avait tirés des gardes nationales mobiles en 1792. Mais la crainte de mécontenter le peuple ou de fournir des armes aux malveillans, empêcha d'en faire usage : seulement dans les grandes places de guerre, telles que Strasbourg, Metz, Lille, on

organisa partiellement des compagnies pour faire le service des garnisons.

Consternation à la nouvelle de la bataille de la Trebbia.

A peine ces mesures furent-elles adoptées, que la nouvelle de la bataille de la Trebbia vint ajouter à la détresse publique. Tant de désastres justement mérités affectèrent différemment tous les partis; les bons Français en gémirent, les républicains s'indignèrent, les ennemis intérieurs s'en réjouirent, mais tous s'accordèrent par des motifs différens à prononcer anathème contre le gouvernement qui les avait attirés.

Où sont donc les vainqueurs de Turcoing, de Fleurus, de Rivoli, de Castiglione, s'écriait-on de toutes parts? Les armées ne seraient-elles plus composées des mêmes soldats, des mêmes généraux qui naguère portaient la gloire de la France, des Alpes-Noriques aux confins de la Bohême? En réfléchissant avec plus d'attention sur les causes des succès précédens, on s'aperçut qu'on les avait peu connues, et que de grandes masses, mais surtout des masses habilement dirigées les avaient produits, alors même qu'on les attribuait exclusivement à la valeur française, ou à l'amour de la patrie. Quoique les momens de crise et d'effervescence soient peu propres à la réflexion, cependant l'on reconnaît qu'en accordant trop aux causes générales, on n'a pas assez apprécié les hommes capables d'enchaîner la victoire. Les uns s'imaginent que c'est à Bonaparte

seul que la république doit ses jours les plus glorieux. D'autres se rappelant la conquête de la Hollande et de la rive du Rhin, réclament pour Carnot une bonne part dans la reconnaissance nationale. Mais le général se trouvait confiné en Syrie, et le directeur, victime du 18 fructidor, languissait dans l'exil ou en Allemagne. Une clameur générale s'éleva contre Rewbel, et Talleyrand, auquel on reprochait d'avoir été le conseiller ou complice de sa fausse politique, de ses usurpations. Ceux mêmes qui sont le moins capables d'indiquer ce qu'ils auraient dû faire, voient évidemment qu'ils ont mal gouverné.

Les malheurs publics, en démontrant la nécessité de retremper les courages, amenèrent de nouvelles réunions politiques. Une société, digne émule de celle des jacobins, venait de se former au manége (1); là, à la porte même du conseil des Anciens, on déclamait sur l'impéritie de l'administration. Pour se soustraire à la loi qui interdisait les sociétés dirigées par des présidens, on avait nommé Drouet, *régulateur des débats*. Ces ardens républicains, sans vouloir le triomphe des prolétaires, croyaient pouvoir se servir des meneurs de ceux-ci, et bientôt le club du manége égala celui des cordeliers. La France fut

Formation des clubs.

(1) Le manége était attenant au jardin des Tuileries, dans l'emplacement de la belle rue de Rivoli.

menacée d'une anarchie plus horrible que celle de 1793, parce qu'alors la dictature du comité de salut public, soutenue par la victoire, remédiait en quelque sorte aux vices du gouvernement populaire, et qu'aucune autorité ne pouvait se flatter d'y parvenir, si l'on démuselait de nouveau le tigre de Robespierre.

Séances orageuses du manége.

Déjà la tribune du manége retentissait d'accusations contre ceux qui avaient tenu le timon des affaires, et l'on n'attendait qu'un signal pour faire tomber leurs têtes. C'est la conduite de Talleyrand qui, après celle de Rewbel et de Schérer, prête le plus à l'examen : il est formellement accusé de cette funeste expédition d'Egypte, cause première de tout le mal. Réduit à se justifier, il affirme que l'expédition était décidée avant son entrée au ministère. Charles Delacroix se croyant inculpé par cette assertion, déclare que, si le projet fut agité bien avant la révolution, il n'en fut jamais question pendant qu'il eut le porte-feuille. Il disait vrai, car on sait maintenant que Bonaparte et Talleyrand sont les premiers auxquels il soit venu en tête de réaliser les rêves du consul Magallon et du chef de bataillon Lazowsky (1).

Talleyrand est remplacé

La justification de Talleyrand ne persuadant

(1) Voyez chap. 79 et pièces justificatives du tome précédent, n° 4.

pas ses antagonistes, le directoire, par déférence pour l'opinion publique, nomma Reinhard au ministère des relations extérieures, Robert Lindet aux finances, Cambacérès à la justice. Mais un changement de ministère ne saurait amener un changement immédiat de politique, quand on n'est pas en position de négocier une paix passable; et le renvoi de Talleyrand ne suffisait pas pour dissoudre la coalition. En jetant un regard sur le passé, on dut alors regretter amèrement toutes les extravagances de 1798. Quelle différence de résultats si l'on se fût appliqué à consolider l'influence de la république en Italie, en y intéressant l'Espagne par l'agrandissement de l'infant duc de Parme, au lieu de s'aliéner les cours de la Péninsule par les révolutions de Gênes, de Rome et du Montferrat! Elever une puissance en faveur du gendre de Charles IV, eût été un excellent moyen de prouver à la reine des Deux-Siciles et à Charles-Emmanuel de Piémont, qu'on savait estimer l'alliance d'un prince de la maison de Bourbon; c'eût été engager en même temps l'Espagne à redoubler d'efforts sur mer, et à fournir, pour la garde commune de l'Italie, le contingent stipulé à Ste.-Ildephonse. Ainsi, loin d'avoir besoin d'envoyer Macdonald à Naples et Gauthier en Toscane, on aurait eu 140 mille combattans Français, Espagnols et Italiens à présenter aux Impériaux sur l'Adige.

Le directoire fait fermer le manége.

Toutefois le temps des récriminations était passé. Il ne s'agissait plus de dominer en Italie, mais bien de sauver la France. Les regards du directoire se tournèrent sur l'intérieur où les fureurs de la société du manége menaçaient de tout bouleverser. De tels désordres, à la porte du palais législatif, devenaient intolérables; la société expulsée du lieu de ses séances alla s'installer rue du Bac, sous la présidence du régulateur Augereau. Les débats devenaient tous les jours plus orageux; l'éloge de Babœuf, prononcé à la tribune de la société, attestait qu'il était temps de frapper. Sieyes confia à Fouché le ministère de la police; et cet ancien proconsul, auquel on ne peut contester un grand esprit des affaires, se hâta de fermer l'antre du jacobinisme, en même temps que le directoire réclamait une loi répressive des délits de la presse.

Nouveau plan d'opérations proposé.

C'était très-bien pour l'intérieur, mais il fallait d'autres mesures pour arrêter les ennemis de la France. Certain d'obtenir, par la nouvelle loi, les deux principaux élémens de la guerre, le directoire s'occupa du soin de repousser l'invasion dont on menaçait la France du côté de l'est. Il chargea le bureau topographique de déterminer la ligne d'opérations que prendraient probablement les armées alliées, si elles parvenaient à chasser Masséna de la Suisse; et d'indiquer les obstacles naturels ou d'art qu'on pourrait, dans

cette direction, opposer à une grande invasion. Quoiqu'un militaire distingué eût tracé, dans un mémoire lumineux, sa direction naturelle dans la trouée entre le Jura et les Vosges, le général Clarke, son chef, s'obstina à dire qu'elle se dirigerait, par la Suisse et les Alpes-Cotiennes, sur Lyon. En conséquence, il présenta un long travail, dans lequel il indiqua toutes les mesures à prendre pour couvrir la frontière des Alpes. Ces moyens consistaient principalement à former une armée qui aurait la garde du grand et du petit St.-Bernard, du Simplon, du Mont-Cenis, du Mont-Genèvre et du col de l'Argentière; tandis que l'armée d'Italie, débouchant de l'Apennin, reprendrait l'offensive pour prévenir le siége de Coni, ou faire lever celui de Mantoue; et que l'armée d'Helvétie opèrerait une diversion puissante sur la Limmat.

Le directeur Moulins enchanté de ce travail, qui relevait à ses yeux l'importance des points confiés à sa garde pendant plus de quinze mois, se prononça en sa faveur, et aucun de ses collègues n'étant en état d'en démontrer les inconvéniens, ils l'adoptèrent d'une voix unanime. On arrêta que l'armée chargée de la garde des débouchés des Alpes, serait incessamment portée à 30 mille fantassins et 2 mille chevaux, tant par les nouvelles levées que par les troupes de l'intérieur qu'on dirigerait de ce côté à marches forcées.

Il est adopté malgré ses défauts.

Le directoire crut faire un trait de bonne politique de confier le commandement de cette armée à Championnet, dont un conseil de guerre venait de briser les fers. Des ordres furent donnés pour faire rejoindre les réquisitionnaires et les conscrits réfractaires. L'on restaura à la hâte les fortifications de Genève, de Grenoble, de Briançon et de Fénestrelles, qui ferment les principaux débouchés du Piémont en France ; on les approvisionna en vivres et en munitions. Mais, comme si ces mesures ne pouvaient être prises sans que l'esprit de coterie s'en mêlât, on ôta à Moreau le commandement de l'armée d'Italie, dont il venait de rallier les débris, pour la confier au jeune Joubert (1). A la vérité, on lui conféra en échange le commandement supérieur des armées d'Helvétie et du Rhin ; mais, par un motif

(1) Joubert né en 1769, à Pont-de-Vaux, dans le département de l'Ain, s'était engagé fort jeune dans l'artillerie, qu'il quitta pour suivre les études de droit à Lyon, puis à Dijon. Il partit en 1791 comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires à l'armée des Alpes, où il fut nommé par la suite adjudant-général. Il mérita le grade de général de brigade, par sa belle conduite à la prise de Cosseria. Ses exploits dans la campagne de 1796, sont assez connus. Joignant une valeur héroïque à des talens naturels et à de l'instruction, il est probable qu'il eût été un des capitaines les plus distingués de ce siècle, s'il n'était tombé frappé à mort le premier jour où il commanda en chef. Moissonné ainsi à la fleur de l'âge, il emporta les regrets de tous les bons Français et l'estime même de ses ennemis.

SITUATION DE L'ARMÉE ALLIÉE E

CORPS.	EMPLACE
ARMÉE D'OBSERVATION.	Vers Rivalta, entre Tortone . . . .
BELLEGARDE.	Blocus d'Alexandrie
ALCAINI	Blocus de Tortone
REHBINDER.	A Plaisance, en joindre l'armée.
KRAY	Siége de Mantoue
OTT ET KLENAU.	Modène, Bologne
KAIM (Autrichiens).	Turin et les Alpes
Idem (Piémontais).	*Idem*. . . . .
HADDICK	Le Valais et vers thard. . . . . .
	TOTAL.

Cet état est celui du quartier-maître-général de

Il est probable qu'il désigne la force effective, e

N. B. On a compté les pulks de Cosaques à 4 esca

le à deviner, on statua peu de jours après Masséna conserverait la première, et que eau viendrait prendre celle du Rhin, qui istait pas encore.

Inaction des Alliés en Italie.

Tandis que le gouvernement français songeait x moyens de reprendre l'offensive en Italie, Alliés étaient à la veille de lui en ôter la possiilité. Renforcé le 8 juillet par l'arrivée de 8 mille sses sous le général Rehbinder, et par le corps u général Haddick, que des ordres et contre-ores avaient enfin décidé à quitter le Haut-Valais t à marcher sur Valence, Suwarof voulait proiter de son immense supériorité pour tomber sur le général Moreau, pendant que Macdonald, refoulé sur la Toscane, ne savait où donner de la tête. L'armée alliée qui comptait alors plus de 100 mille hommes, comme on le voit au *Tableau ci-joint,* n'aurait pas eu grande peine à en rassembler 60 mille pour accabler les débris de l'armée d'Italie, qui ne comptait guère plus de 20 mille combattans confinés sur les montagnes de la Ligurie, et dont la ligne adossée à la mer était plus que dangereuse. Heureusement pour la France que le cabinet de Vienne fut loin d'apprécier tous ses avantages, et que l'Empereur, par une lettre autographe, prescrivit impérativement à Suwarof de ne rien entreprendre contre la Suisse, ni contre Gênes ou la frontière des Alpes-Maritimes, sans avoir au préalable soumis la place de Man-

toue et celles qui tenaient encore en Piémont.

L'impétueux maréchal ne pouvant déguiser le dépit que lui causait un ordre si fatal à sa gloire, s'écria : *Voilà comment on perd les armées!* (1) Mais plus docile que le prince Eugène, ou plutôt sentant tout ce que sa qualité de général étranger exigeait de ménagemens, il obéit, porta aussitôt des renforts à Kray pour assiéger Mantoue, et lui envoya par le Pô un train d'artillerie considérable; en même temps, il prescrivit de rassembler à Turin tout ce qui serait nécessaire pour presser vigoureusement la citadelle d'Alexandrie. Dégoûté d'ailleurs par les autres motifs que nous avons signalés, Suwarof abandonna au général Ott, à Klénau, le soin d'inquiéter la retraite de l'armée de Naples qui aurait dû être impossible, puis il campa sur la Bormida pour s'occuper de la tâche qui lui était imposée.

Situation des Français

Tel était l'état des choses à la fin de juillet, lorsque les armées de Naples et d'Italie eurent opéré leur jonction dans l'état de Gênes. Leur force totale s'élevait alors à 48 mille hommes, dont environ 3 mille de cavalerie avec un matériel d'artillerie considérable. Cette masse, combinée avec l'armée des Alpes, semblait encore suffisante pour reprendre l'offensive contre l'armée austro-russe, dispersée dans toute l'Italie.

(1) Mémoire de Chasteler.

Cette considération n'était pas la seule qui dût engager les Français à marcher de rechef en avant; d'autres non moins pressantes militaient en faveur de ce parti. On avait reconnu l'impossibilité de faire vivre l'armée sur un sol naturellement stérile et déjà épuisé. Malgré la bonne intelligence qui semblait régner entre le directoire ligurien et celui de la république française, on pressentait que le premier, retenu par cet esprit mercantile que la nature et les besoins du pays ont réduit en système, ne donnerait d'une main qu'en recevant de l'autre. D'un autre côté, les croisières anglaises qui infestaient les côtes, détournant l'arrivage des bâtimens chargés d'approvisionnemens, l'armée avait à souffrir les privations les plus dures: les routes de la Corniche et de Gênes étaient couvertes de malheureux soldats expirans de besoin; les maladies d'hôpitaux exerçaient des ravages affreux. Il était urgent de mettre un terme à cet état de pénurie, et de relever le courage abattu des soldats, en les faisant descendre dans ces plaines fertiles, où leurs regards découvraient l'abondance. Il leur paraît urgent de sauver Mantoue.

Six demi-brigades récemment arrivées de France avaient renforcé l'armée de 12 mille combattans: l'artillerie était réparée et approvisionnée, et déjà Moreau méditait son plan d'invasion, quand il reçut l'avis qu'il était appelé au commandement de l'armée du Rhin. Sur ces entre-

faites, la citadelle d'Alexandrie, l'une des meilleures de l'Europe, tomba au pouvoir des Alliés, après un mois de blocus et vingt jours de tranchée ouverte. La nouvelle de ce revers acheva d'embarrasser Moreau; la situation était trop délicate pour qu'il ne résolût pas d'attendre son successeur, et on perdit ainsi par d'inutiles mutations de généraux, le seul moment propice pour agir avant la chute de Mantoue. Cependant Joubert suivit de près l'annonce de sa nomination, et pressa l'achèvement des préparatifs. Mais une fatale destinée présidait à toutes les entreprises de cette campagne, et semblait vouloir épuiser ses rigueurs sur la France. Cette dernière place, dont une réputation usurpée avait exagéré la force aux yeux des militaires de toutes les nations, venait aussi de succomber, après une attaque de quelques jours. Avant de rapporter les funestes effets que sa reddition inattendue eut sur les opérations de Joubert, il convient de jeter un coup-d'œil sur le siége de ces places.

Mesures des Autrichiens pour le siége de cette place.

On se rappelle qu'un corps de 17 mille hommes avait été mis à la disposition du général Kray pour investir Mantoue et assiéger Peschiera. La première de ces villes fut assez mal bloquée pendant deux mois. La réduction de Peschiera ayant rendu disponible le parc de siége aussi bien que le corps chargé de l'attaque, on se disposait à presser Mantoue; mais l'approche de l'armée de Naples

dans les premiers jours de juin décida Kray à évacuer son matériel sur Vérone, et à suspendre le siége jusqu'à la décision des affaires dans les plaines de Plaisance. Ce ne fut ainsi qu'à la fin de juin et après la victoire de la Trebbia, que les Alliés songèrent sérieusement à s'en rendre maîtres. A cet effet, outre les 100 pièces qui avaient servi à Peschiera, on dirigea sur Crémone une partie de l'artillerie trouvée à Turin; et le corps de blocus fut porté à 30 mille hommes, tant par les renforts que Suwarof détacha sous les généraux Ott et Zopf au commencement de juillet, que par ceux envoyés du fond de l'Autriche (1).

Nous avons déjà donné des idées assez précises sur l'importance stratégique de cette place; mais ces renseignemens ne seraient pas suffisans pour mettre nos lecteurs à même de juger l'attaque et la défense, il faut donc y ajouter de nouveaux détails.

Etat de Mantoue à cette époque.

La ville de Mantoue renferme une population de 30 mille ames et se trouve environnée d'un mur d'enceinte crénelé, dont la circonférence peut être évaluée à 3 mille toises sans les ouvrages extérieurs. (*Voyez Pl. XXIV.*) Deux ponts de pierre divisent en trois parties l'île au milieu

---

(1) Le corps fut renforcé par les régimens de Terzy et Teutschmeister et quelques croates venus de l'intérieur, et qui n'ont pas été compris dans le tableau annexé au chap. 84.

de laquelle cette place est située. Le premier conduit à la citadelle et l'autre au faubourg de St.-Georges. La citadelle est un pentagone qui n'a que 4 bastions, parce que le côté qui fait face à la ville n'est pas fortifié: c'est plutôt une tête de pont qu'une citadelle. Le corps de la place n'est pas bastionné, il n'est flanqué que par des redans disposés fort irrégulièrement; mais il est couvert par une multitude d'ouvrages extérieurs commandés ou de peu de relief. La partie qui s'étend le long du lac du milieu et du lac inférieur n'a presque pas de parties flanquantes : ce défaut n'est pas au surplus le seul; dans les crues ordinaires, les eaux arrivent jusqu'à hauteur du parapet; quand le lac est bas, il laisse à sec au contraire un espace assez considérable pour y débarquer et y déployer des troupes. Le rempart, vers les portes de Pisterla et de Cerèse, est à revêtement droit sans talus, ce qui facilite l'ouverture de la brèche.

Tous les ouvrages extérieurs de Mantoue, à l'exception de la citadelle, sont en terre mouvante. Le camp retranché de Migliaretto a été mal tracé et peut être pris à revers par des batteries placées à droite de St.-Georges. Rien de plus aisé que de l'emporter d'un coup de main, puisqu'on peut y arriver par la chaussée de Cerèse et le long du Mincio. Migliaretto pris, le Thé tombe sans coup-férir; et une fois l'assiégeant logé dans

le Thé et le Magliaretto, le corps de place sera bientôt ouvert. L'ouvrage à corne de Pradella étant trop exigu, n'est capable d'aucune résistance, car les batteries du front d'attaque seront ruinées en un instant par l'assiégeant. A la vérité, il faudra qu'il traverse une longue inondation pour arriver à la brèche; mais enfin cet obstacle n'est pas insurmontable. Le faubourg St.-Georges a le défaut contraire de Pradella, et exige à lui seul au moins 3 mille hommes pour sa défense. La citadelle, quoique bonne, ne saurait servir de refuge à la garnison, puisqu'elle n'est séparée de la ville que par un vieux mur d'enceinte ébréché en plusieurs endroits. Considérée comme tête de pont, elle ne peut nullement favoriser les sorties, attendu qu'elle est bâtie au nord du lac, et que ce sera toujours au sud que l'on attaquera Mantoue.

La force de cette place réside donc uniquement dans la manœuvre des eaux. Or, tout leur jeu est formé par trois écluses. Celle de la citadelle permet d'élever ou de baisser à volonté les eaux du lac supérieur, celle de Pradella donne entrée aux eaux du lac supérieur dans le Pajolo; enfin l'écluse de la porte Cerèse qui permet de retenir les eaux du canal de Pajolo et de les reverser dans le marais pour augmenter la force de la place. De ces trois écluses, la dernière n'est pour ainsi dire pas couverte: la seconde tombe

pour éviter l'assaut. Tel était le gouverneur à qui la garde de ce boulevard fut confié. Une circonstance ajoutait encore à la fatalité du choix: Foissac avait été chargé en 1798 de rédiger un projet de fortification pour Mantoue. L'étude particulière de cette place et l'examen attentif de tous ses ouvrages, l'avaient convaincu qu'elle n'était point susceptible de soutenir un siége régulier, et que les lois rendues sur la défense des places fortes ne pouvaient lui être applicables; enfin qu'il ne fallait pas moins de 20 mille hommes pour la défendre. Avec ces préventions, Foissac, inférant des attaques de Bonaparte sur le Migliaretto et St.-Georges que les fronts de ce côté présentaient le plus de facilités à l'assiégeant, y releva les ouvrages, en construisit un grand nombre d'autres, et crut devoir attendre l'événement pour améliorer le front de Pradella. La faiblesse de sa garnison l'empêcha de retrancher le rideau qui le domine, parce qu'il eût fallu camper un millier d'hommes entre le Pajolo et le lac supérieur, tenir les postes de Governolo et de Borgo-Forte qui sont les clefs du Seraglio; du reste, il n'avait rien négligé, eu égard à la faiblesse de la garnison et à la pénurie de ses moyens, pour améliorer les ouvrages extérieurs. La place se trouvait abondamment fournie de vivres; mais les munitions de guerre et l'artillerie y auraient également manqué pour un long siége.

Mesures de défense.

Dans les premiers jours d'avril, lorsque l'armée française eut abandonné la ligne du Mincio pour se retirer sur l'Oglio, Foissac, qui jusqu'alors s'était flatté de se débarrasser de ce pénible fardeau, voyant bien qu'il serait chargé de défendre Mantoue, conserva dans la place 7,600 hommes, chargea le général Monnet de la garde de la citadelle avec environ mille fantassins, confia au général Meyer celle du fort St.-Georges en lui donnant 1,400 hommes; 1,300, sous les ordres du général cisalpin Wielhorski, s'établirent dans le front de Migliaretto, et 500, sous le chef de brigade Balleydier dans l'avancée de Pradella.

On voit d'un seul coup-d'œil que la sphère d'activité de la garnison se trouva fort resserrée par cette distribution, et qu'il lui devint impossible de faire des courses dans le Seraglio; aussi n'y eut-il dans toute la durée du blocus que trois sorties un peu sérieuses.

Préparatifs et choix du point d'attaque.

Cependant tous les préparatifs du siége étant achevés, le baron de Kray se détermina à attaquer le front de Pradella dominé par les hauteurs de Belfiore, parce que le corps de place ne consistait que dans le bastion Alexis et la demi-lune de Pradella, liés entre eux par une courtine de 350 toises, en avant de laquelle on ne voyait que deux flèches en terre.

Avant d'ouvrir la tranchée, il fallait expulser

les Français de la digue du Pajolo, derrière laquelle ils avaient construit une batterie de 4 pièces de canon, et les forcer à abandonner la tour de Cerèse, armée de 4 bouches à feu qui enfilaient la route de Borgo-Forte et protégeaient les écluses d'inondation; enfin les chasser d'un retranchement qui la couvrait et croisait ses feux avec le fort St.-Georges. Il fut décidé que le corps de siége camperait, la droite à Capi-Lupo, la gauche à la Chartreuse, et qu'il embrasserait dans sa contrevallation Angioli, Palasmo, Dosso-del-Corso, Chiesa-Nova et Casa-Rossa; qu'on élèverait sur chacun de ces points un petit retranchement pour 2 à 300 hommes, en avant duquel les troupes légères établiraient leur cordon d'avant-postes.

Ouverture des travaux.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet, on commença à remuer la terre à Simone et à Valle pour établir deux batteries contre celle que les Français avaient élevée derrière la digue en face de Belfiore; et, dans la nuit du lendemain, on travailla à Casa-Rossa à une seconde batterie contre la digue. La garnison, qui s'en aperçut, fit au jour un feu si vif, qu'on fut obligé de suspendre les travaux. Néanmoins, le jour suivant on éleva 4 autres batteries, tant sur la gauche du chemin de Cerèse qu'à Pietole, pour battre la tour de Cerèse et la batterie de la digue.

Attaque

Lorsqu'elles furent établies, le colonel Riedt

reçut l'ordre de se porter avec deux bataillons précédés de quelques compagnies de chasseurs sur la tour de Cerèse et de l'enlever sous la protection des 24 bouches à feu mises en batterie. Cette attaque eut lieu à 5 heures du matin et avec une telle impétuosité que l'assiégé se retira en toute hâte dans le retranchement, abandonnant 2 pièces dans la tour. Encouragés par ce succès, les Autrichiens voulurent l'emporter de vive force; mais ils échouèrent, parce que les Français lancèrent une pluie de mitraille sur les colonnes impériales qui cheminaient sur la digue, où elles firent une coupure pour se mettre à l'abri. de la tour de Cerèse.

Le jour suivant, les redoutes de Sparnevera et de Simeone furent terminées, et on perfectionna les batteries dirigées contre le retranchement de Cerèse. Les assiégeans démolirent celui de la tour à la chute du jour, achevèrent les traverses sur la digue, ouvrirent l'écluse pour favoriser l'écoulement des eaux, et poursuivirent la ligne de contrevallation. Dans la nuit du 11 au 12, on perfectionna tous ces travaux, en sorte que dans la suivante on commença à Erbelo, Montellano et Casa-Cabriani 3 batteries de 4 pièces contre la citadelle.

Dans la nuit du 13 au 14 et la journée suivante, le feu se ralentit de part et d'autre, et les Autrichiens disposèrent tout pour ouvrir la tranchée; 3,500 travailleurs furent commandés à cet effet,

et 4 bataillons et un escadron durent en former la garde.

Ouverture de la tranchée.

Le 14 juillet, la garnison ayant annoncé par plusieurs salves qu'elle se disposait à célébrer l'anniversaire de cette journée, Kray profita de la nuit pour ouvrir la tranchée avec moins de péril, pensant bien qu'elle ferait une garde moins sévère. Ainsi qu'il l'avait prévu, la tranchée fut ouverte sans perte, et ce ne fut que le lendemain, lorsqu'on avait déjà assez de terre pour se couvrir, que l'artillerie de la place commença à jouer.

Dans la nuit du 15 au 16, la parallèle fut achevée et le feu de la place diminua considérablement; dans la suivante on commença la deuxième parallèle entre Osteria et Fossa-di-Belfiore. Le feu de la place redoubla d'intensité sans ralentir les travaux. Le 18, on perfectionna cette dernière parallèle; le feu de la place fut très-animé: deux pièces de canon placées sur le bord du lac supérieur essayèrent de prendre en flanc les tranchées; mais leur grand éloignement ne leur permit pas d'atteindre le but qu'on s'était proposé. Le 19, après avoir élargi les deux parallèles, l'assiégeant les lia ensemble par leur droite, ouvrit des chemins pour communiquer à différentes batteries, et amena du 16 dans celles qui devaient contrebattre la digue. Le lendemain il perfectionna la deuxième parallèle, et la disposa

pour recevoir du canon. La journée du 21 et la suivante furent employées à la prolonger de 48 toises sur sa droite, et à achever les communications.

Armement des batteries.

Le 23, les batteries furent armées. Quoique la place eût fait la nuit du 23 au 24 un feu très-vif, on dégorgea les embrasures; et vers quatre heures du matin 110 bouches à feu, réparties dans les 9 batteries, tirèrent sur le bastion St.-Alexis, sur le Thé et sur l'ouvrage à corne de Pradella. Leur feu soutenu et bien dirigé éteignit au bout de quelques heures celui des assiégés, ce qui était aisé à prévoir, puisque le bastion et les flèches couvrant la courtine, n'avaient pour riposter qu'une trentaine de pièces. De l'autre côté du lac, les Autrichiens redoublèrent leur feu contre la citadelle, tandis que les batteries de Cerèse tonnèrent contre la redoute de St.-Charles et la digue du Pajolo. Peu de maisons dans Mantoue éprouvèrent de dommage, mais un magasin à fourrages fut incendié, et tous les ponts de Pradella furent détruits, ce qui causa de grands embarras par la pénurie des bois de construction.

Coup de main sur le Migliaretto et le Thé.

Dans la nuit du 24 au 25, le baron de Kray tenta un coup de main sur les fronts du Migliaretto et du Thé. Son dessein paraît avoir été de s'emparer du camp retranché du Thé, peut-être même de Mantoue, en y entrant pêle-mêle avec les troupes

qui s'y retireraient par les portes de Pisterla et de Cerèse. Pour cet effet, deux colonnes d'environ 600 hommes chacune, durent attaquer les batteries placées en arrière de la digue de Pajolo. A 11 heures du soir, elles se mirent en marche, la première, conduite par le colonel Riedt, partit de l'attaque de Cerèse, et s'empara sans coup-férir de la batterie de ce nom; l'autre, composée de volontaires, déboucha de la seconde parallèle et se jeta sur la batterie du Pajolo. Vainement quelques compagnies de grenadiers se portèrent entre la batterie de Cerèse et les ouvrages avancés pour soutenir l'une et couvrir les autres; la colonne de Riedt ayant franchi le marais vers l'angle de la digue et passé le canal de Pajolo à gué ou sur de petits ponts, repoussa les assiégés jusque dans le bastion de droite du Migliaretto. Pendant ce temps la colonne de gauche, longeant le flanc de l'île du Thé, parvint jusqu'à la barrière en face du bastion Alexis. La résistance de ce poste ayant donné le temps aux réserves d'accourir, trois compagnies de grenadiers polonais reprirent d'abord une flèche sur la route, et forcèrent l'ennemi à rétrograder. L'intention de Latour Foissac était de reprendre les batteries de Cerèse et de Pajolo; mais sa tentative contre la première échoua, parce que l'assiégeant la protégeait déjà par ses postes. La seconde fut reprise par la 1re légère cisalpine, qui s'y maintint nonobstant tous les

efforts de l'ennemi. Finalement, le coup de main des Autrichiens, après avoir été sur le point d'être couronné du succès, manqua, et ils y perdirent 5 à 600 hommes.

Le gouverneur assemble un conseil de défense.

Néanmoins Foissac, tremblant de voir renouveler pareille tentative la nuit suivante, parce qu'il n'avait pas 2 mille hommes pour la défense des camps retranchés de Migliaretto et du Thé, convoqua un conseil de guerre, où il posa des questions qui décélèrent le peu de confiance qu'il mettait dans la valeur de la demi-lune et de l'ouvrage à corne de Pradella. Bien que ce conseil fût composé d'officiers très-instruits et très-braves, l'opinion de Foissait influença la leur; et, comme d'ailleurs l'évacuation de la demi-lune n'entraînait pas la reddition immédiate de la place, il décida qu'on ne la défendrait plus que pour procurer aux troupes le temps d'effectuer la retraite dans l'ouvrage à corne; que préalablement on mettrait toute l'artillerie qui s'y trouvait hors de service; enfin qu'on ne ferait sauter les mines que lorsque l'ennemi y aurait formé des établissemens.

Le conseil décida aussi qu'on abandonnerait la batterie de Pajolo, dont le flanc gauche restait en prise à l'ennemi, libre de cheminer à couvert le long de la digue depuis qu'il s'était retranché à la batterie de Cerèse. Enfin il fut arrêté que le général Meyer évacuerait le fort St.-Georges,

afin de concentrer dans Mantoue et de réunir sur le front d'attaque le plus de forces possible.

Evacuation de St.-Georges.

La journée fut employée aux préparatifs de ces dispositions ; l'évacuation du fort St.-Georges eut lieu en silence dans le meilleur ordre, les avant-postes du général Elsnitz ne s'en aperçurent que le matin du 26, et lorsqu'ils en prirent possession ils n'y trouvèrent que les bouches à feu en fer, toutes les autres avaient été ramenées dans Mantoue.

Nouveau conseil.

Cependant, à la véritable attaque, l'assiégeant ayant attaché le mineur à six pieds des palissades de l'ouvrage à corne de Pradella, le renfort amené par la garnison de St.-Georges ne parut pas suffisant pour en prolonger la défense au-delà de deux ou trois jours, attendu qu'établi au pied du glacis il pouvait l'attaquer en même temps que sa demi-lune et l'assaillir par la gorge en passant le canal vis-à-vis les lunettes collatérales. Cette circonstance donna lieu à un nouveau conseil, où, sur la proposition du chef du génie Maubert, on résolut de faire une coupure à la digue qui sert de communication entre Mantoue et l'ouvrage à corne de Pradella, pour tirer du lac supérieur un volume d'eau à peu près égal à celui qui s'échappe par l'écluse de la citadelle, qu'on devait fermer en partie, ainsi que le canal qui traverse la place, afin de former un courant considérable entre la demi-lune et l'ouvrage à corne.

Cette opération, en inondant le bassin du Pajolo et rompant tous les petits ponts que l'assiégeant y avait établis, devait préserver le front du Thé et du Magliaretto, et renverser tous ses projets.

En conséquence, la journée fut employée à creuser les fourneaux destinés à produire la coupure; de son côté, l'assiégeant redoubla son feu sur le front d'attaque. Vers 11 heures, Balleydier, après avoir encloué toutes ses pièces, opéra sa retraite en silence et sans être poursuivi; mais les mines ayant été trop tôt allumées, celle de la demi-lune ne causa aucun mal à l'ennemi, quoiqu'elle eût tout culbuté; celle de la digue souffla, et, loin de déterminer l'épanchement des eaux du lac supérieur dans le bassin du Pajolo, forma un couvert très-avantageux pour l'assiégeant.

Celui-ci se contenta d'occuper la demi-lune et l'ouvrage à corne de Pradella, preuve qu'il ne s'attendait point encore qu'on le lui cédât. Il y construisit un logement, et lui ouvrit une communication avec la troisième parallèle, qu'il commença cette nuit-là.

La coupure à la digue n'ayant pas produit l'effet espéré, le découragement s'empara du gouverneur et des principaux officiers. L'assiégeant au contraire construisit des batteries de brèche et des mortiers dans l'ouvrage à corne, en même temps qu'il dirigea un grand

Découragement du gouverneur.

nombre de feux sur la porte de Pradella, l'unique par laquelle la garnison pût communiquer de la place aux ouvrages extérieurs. Le général Foissac, atteré, allait réunir un conseil, lorsque, le 27 au matin, le baron de Kray lui envoya une seconde sommation, en lui annonçant la reddition de la citadelle d'Alexandrie et l'entrée des Alliés à Florence, à Livourne et à Lucques.

Capitulation de Mantoue.

L'apparition du parlementaire consterna les principaux officiers de la garnison. On ne douta plus que l'ennemi ne fût déterminé à tirer parti de tous ses avantages. C'est dans cette disposition d'esprit qu'on arriva au conseil, et qu'on décida, presqu'à l'unanimité, qu'il fallait entrer en pourparler avec le général Kray. Son parlementaire fut donc accompagné à son retour du général Monet, chargé par le gouverneur de négocier le libre retour de la garnison à l'armée avec armes et bagages. Après plusieurs débats, Latour Foissac signa, le 30 juillet, la capitulation sous la simple réserve que la troupe rentrerait en France jusqu'à parfait échange.

Deux heures après, les eaux du lac supérieur se précipitant avec violence contre la digue, en enlevèrent plus de 60 pieds, et donnèrent à l'inondation du Pajolo, une profondeur si respectable que la garnison eut regret de sa précipitation; de l'aveu même du gouverneur elle

aurait pu prolonger sa résistance au moins de huit jours, car l'assiégeant aurait été forcé d'arriver à la brèche sur des radeaux, entreprise dangereuse que les troupes les plus braves ne recommencent jamais deux fois.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, 7,690 sous-officiers et soldats, dont 6,622 Français, 601 Cisalpins et 467 Suisses, furent dirigés vers les frontières de France. Près de 1,000 officiers, parmi lesquels se trouvaient 6 généraux, furent envoyés dans les états héréditaires. Il ne resta dans la place que 1,220 malades et un millier de Polonais qui furent retenus par les Autrichiens comme déserteurs.

Ainsi tomba Mantoue après 14 jours de tranchée. Les Impériaux y trouvèrent 675 bouches à feu et des approvisionnemens de bouche pour plus de 6 mois, outre une belle flottille de 15 barques canonnières portant du 4 et du 6.

La chute prématurée de ce boulevard, ayant permis à Kray de renforcer Suwarof de 18 à 20 mille hommes, qui arrivèrent sur la Bormida à l'époque où Joubert descendait de l'Apennin dans la plaine de Novi, on voit qu'elle décida de la campagne. Jamais gouverneur ne fut poursuivi avec plus d'acharnement que Foissac; la haine qui envenime et dénature tous les faits, l'accusa de lâcheté, de trahison et d'improbité, quand il n'était coupable que de faiblesse. Dans

Funestes résultats qu'elle eut.

le grand procès où des misérables déposèrent contre lui, si le directoire eût été juste, il eût sans doute rejeté une partie des torts de la perte de Mantoue sur le général en chef qui, sollicité à diverses reprises d'y envoyer un gouverneur d'un caractère plus énergique, s'obstina à y laisser Foissac, dans la confiance qu'un officier versé dans la théorie de l'art défensif tirerait meilleur parti d'une mauvaise place qu'un brave dépourvu de connaissances spéciales.

Bellegarde assiége la citadelle d'Alexandrie.

Pendant que le général Kray pressait Mantoue, le comte de Bellegarde laissé avec un corps de 8 à 10 mille hommes devant la citadelle d'Alexandrie, en poursuivait le siége avec vigueur.

Cette citadelle, bâtie sur la rive gauche du Tanaro, passait déjà pour la meilleure place d'Italie. C'est un octogone régulier, bastionné et à demi-revêtement dont les courtines sont couvertes par autant de demi-lunes avec réduit. Il y a de belles et nombreuses casemates pour la troupe et les approvisionnemens. Le seul défaut qu'on puisse lui trouver, est que les fossés ne sont pas assez profonds, et qu'on n'y peut faire les manœuvres d'eaux que la proximité du Tanaro rend faciles.

Le général Gardanne y avait été jeté avec 3 mille hommes; la place contenait des approvisionnemens de guerre et de bouche en abondance;

mais là, comme à Mantoue, aucune pièce n'était montée sur affût à la Gribeauval, espèce la plus propre à la défense des places.

Immédiatement après la prise d'Alexandrie, le 29 mai, le blocus de la citadelle avait été fait par le général Seckendorf, avec 3 à 4 mille hommes; mais les événemens de la Trebbia, firent différer les travaux de la contrevallation jusqu'à la fin de juin. La gauche de cette ligne s'appuyait au Tanaro, et la droite à la route de Casale, son front se trouvait couvert par la Fossa-Loretta, canal qu'on ne peut aisément passer sans pont, et distant de 320 toises du glacis; elle fut protégée par trois redoutes. La place ne contraria ces travaux que par trois sorties, les 28 juin, 6 et 7 juillet.

Tous les préparatifs du siége étant achevés, le comte de Bellegarde ouvrit la tranchée le 8 juillet à 200 toises du chemin couvert; l'attaque véritable fut dirigée contre le front de Vigna, en même temps qu'une fausse chemina sur la rive droite du Tanaro. Ouverture de la tranchée.

Dans la nuit du 11 au 12, on commença à faire les plates-formes et les banquettes dans la parallèle, et on la ferma sur sa gauche par une redoute. A la fausse attaque, on élargit la tranchée et l'on travailla aux batteries.

La nuit suivante les assiégeans travaillèrent aux batteries de l'attaque principale, et ache-

vèrent celles de la fausse; du 14 au 15, on les arma de 75 bouches à feu, dont 50 furent dirigées contre le front d'attaque.

Dans la soirée du 14 juillet, le comte de Bellegarde somma la place; mais Gardanne ayant répondu que les lois de l'honneur lui prescrivaient de la défendre, le 15, à trois heures du matin, les batteries commencèrent un feu si vif, que vers dix heures elles éteignirent celui de la place et incendièrent un magasin et une caserne.

La nuit suivante, on déboucha sur trois points de la première parallèle, et l'on poussa les cheminemens jusqu'à 60 toises du glacis, malgré la fusillade la plus vive; dans la nuit du 16 au 17, on commença la deuxième parallèle, qui fut achevée dans la journée du 18.

Cependant la garnison, fatiguée par les projectiles, ayant pris le parti dès la veille de ne laisser sur le front d'attaque que le nombre d'hommes strictement nécessaires à sa défense, et d'aller camper sur un front plus éloigné, le comte de Bellegarde qui s'en aperçut, fit placer à l'embranchement des routes de Casale et d'Asti, une batterie d'obusiers qui la força bientôt à lever son nouveau camp.

Du 18 au 20, les Autrichiens construisirent les batteries de la deuxième parallèle, et les armèrent; la nuit suivante on les démasqua, elles entrèrent en action.

Quoique la place fît un feu très-vif de la contre-garde, l'assiégeant déboucha sur trois points de la parallèle à la sape-volante, et conduisit ses travaux avec tant de vigueur, qu'il parvint à couronner, dans la nuit du 20 au 21, deux angles saillans du chemin couvert.

Gardanne capitule.

On se proposait d'employer, la nuit du 21 au 22, à chasser les Français du chemin couvert et des contre-gardes du front d'attaque, déjà même les piquets destinés à tenter ce coup de main étaient commandés, ainsi que les mineurs, les canonniers et les travailleurs, lorsque Gardanne demanda à capituler. Cet empressement à rendre la place n'obtint pas même les conditions qui en sont ordinairement le prix. La garnison, qui avait perdu 364 hommes, fut prisonnière de guerre et conduite dans les Etats héréditaires de l'Autriche. Les Autrichiens perdirent 200 hommes et le marquis de Chasteler y fut grièvement blessé.

En général le siége de la citadelle d'Alexandrie fut conduit avec plus d'habileté et de vigueur que celui de Mantoue. L'activité du feu fut telle, que 75 pièces de canon ou mortiers lancèrent, en sept jours, près de 42 mille projectiles; c'est-à-dire le triple de ce qui avait été lancé sur Mantoue en trois semaines. Les Autrichiens y employèrent un tir particulier, qui, avec moins de poudre, produisit les plus grands effets, puisque

les batteries établies au pied du glacis et en arrière, firent brèche, sans toucher le revêtement de la contre-garde, à la face d'un bastion qu'elle ne découvrait pas. Cette circonstance, ignorée de l'assiégeant, hâta la reddition de la place. Gardanne, qui n'avait point contrarié les approches par des sorties, ni mis assez d'obstacles au couronnement du chemin couvert, ne vit point que la brèche était impraticable, qu'il fallait que l'assiégeant le chassât des contre-gardes, construisît ses batteries de brèche et les mît en action avant de songer à l'assaut. Cependant comme il avait résisté avec courage à une attaque des plus vives, on exalta sa défense, bien qu'au fond, il eût rendu une forteresse dont le corps de place était encore intact.

Le génie autrichien, tout glorieux de ces conquêtes, crut avoir fait faire de grands progrès à l'art des siéges; néanmoins la chute de ces places n'avait rien que de très-naturel, puisque de tout temps la défense est subordonnée à l'attaque: celle-ci emploie des procédés réguliers dans leur marche, sûrs dans leurs effets, à l'opposé de l'autre qui n'a que des moyens vagues et indéterminés; d'où résulte en fortification la supériorité de l'attaque sur la défense. Si l'on ne peut contester à l'artillerie autrichienne d'avoir fait preuve d'habileté en augmentant l'effet de son tir,

il n'en est pas moins vrai que la prompte réduction des places d'Italie fut principalement le résultat des causes suivantes.

1° La supériorité du nombre des Alliés, leur ayant donné les moyens de tenir au loin les armées françaises, ils purent se dispenser de faire des lignes de circonvallation et de contrevallation, avec d'autant moins de danger que les garnisons étaient partout trop faibles pour effectuer des sorties dangereuses.

2° La grande quantité d'artillerie employée par les Alliés contre les places, leur a permis de négliger quelques procédés dans l'attaque, attendu que le nombre des batteries dispensait de soin dans le choix de leur emplacement.

3° Le service de l'artillerie républicaine fut partout mal dirigé, non par défaut d'instruction du personnel, mais parce qu'il ne se trouvait pas en nombre suffisant, et qu'on fut obligé d'y suppléer par des canonniers auxiliaires pris dans l'infanterie.

4° Les places conquises étaient défectueuses et manquaient d'abris. Leurs garnisons, composées de débris de corps défaits dans la campagne, n'étaient point propres aux travaux de la défense.

5° Enfin le directoire et le général en chef de l'armée d'Italie, nommèrent pour gouverneurs des hommes peu aptes à en remplir la tâche,



l'un avait des talens sans énergie, et d'autres de l'énergie sans talens.

Laissons au reste ces digressions qui ne sont pas même du domaine de l'histoire militaire, et revenons aux opérations des armées actives, en commençant par exposer ce qui se passait en Suisse depuis l'évacuation de Zurich. Nous reprendrons ensuite la narration des événemens militaires en Italie, dont ce court aperçu nous mettra à même d'apprécier tout le mérite.

CHAPITRE XC.

Stagnation en Suisse dans la position de l'Albis. — Situation déplorable de ce pays. — Mission de Glayre à Paris, et représentations du directoire helvétique. — Lecourbe reprend les petits cantons, le Grimsel et le St.-Gothard—Thurreau s'empare du Simplon. — L'Archiduc, encouragé par l'arrivée du corps russe de Korsakof, projette de passer l'Aar, la Limmat et la Reuss, au-dessous de leurs confluens. Cette manœuvre habile, échoue par des fautes d'exécution. — Le prince Charles reçoit l'ordre de marcher sur le Bas-Rhin.

Positions des armées après la prise de Zurich.

IMMÉDIATEMENT après la prise de Zurich et la retraite des Français sur l'Albis, l'Archiduc établit le gros de son armée sur la chaîne de collines qui sépare la Glatt de la Limmat, et plaça une ligne de postes, tant sur la rive droite de cette dernière rivière que le long de l'Aar, pour observer les mouvemens des républicains. Il mit une garnison de 4 mille hommes dans Zurich, en augmenta la défense au moyen de l'artillerie Suisse, se créa promptement une flottille sur le lac avec

les barques abandonnées par les Français, puis transféra son quartier-général à Klotten. Son aile droite resta comme on sait dans la Forêt-Noire, sous les ordres de Starray.

Position des Français.

Masséna appuyant toujours sa gauche au Rhin avait porté la division Thurreau derrière l'Aar. Le centre, campé sur les bords de l'Albis, occupait une position formidable, tant par la difficulté naturelle du terrain que par les ouvrages d'art qui y furent promptement élevés. La droite se prolongeait jusqu'à Zug. Les avant-postes républicains tenaient vis-à-vis de ceux du général Rosenberg (1), les villages de Schlieren, d'Altstetten et d'Albisrieden, et bordaient ensuite toute la rive gauche de la Limmat.

Opérations de la droite.

Lecourbe, détaché en quelque sorte de l'armée, s'étant mis en communication avec Xaintrailles qui avait déjà repoussé les Valaisans au-delà des sources du Rhône, ces deux divisions allaient opérer de concert pour reprendre le St.-Gothard, lorsque les événemens de Zurich dérangèrent ce projet. Xaintrailles inquiet alors des progrès de la brigade Rohan, poussée par Haddick sur le Simplon, descendit la vallée du Rhône pour couvrir ce passage important, et Lecourbe se vit obligé d'abandonner la Haute-

(1) Il ne faut pas le confondre avec le lieutenant-général russe du même nom, employé à l'armée de Suwarof.

Reuss pour se tenir à la hauteur de Masséna. Sa brigade de droite, commandée par Loison, évacua tous les postes qu'elle occupait au-dessus d'Altorf, à l'exception du pont de Séedorf, puis alla s'établir entre Séelisberg et le lac de Sarnen, faisant garder l'Engelberg par ses éclaireurs. Lecourbe, qui avait porté son quartier-général à Lucerne, rappela également sa gauche du canton de Schwitz et de la vallée de Mutten, et la replia aux environs d'Arth, où elle se liait par le lac d'Egeri à la deuxième division, chargée de garder les bords de la Sil.

Ces mesures défensives, qui se ressentaient un peu du système de cordon, étaient bonnes devant un général assez soumis pour attendre les ordres du conseil aulique : elles eussent singulièrement compromis l'armée, si Masséna avait eu pour antagoniste le vainqueur de Leuthen, ou si l'Archiduc, à l'exemple du prince Eugène, avait seulement eu assez de confiance dans la supériorité de ses talens militaires pour ne prendre conseil que de lui-même. Au lieu de se jeter en masse sur le centre éparpillé des Français, le général autrichien, tout occupé du désir d'en reconnaître la force, augmenta de quelques bataillons l'avant-garde du prince de Rosenberg, et lui fit attaquer le 8 juin Albisrieden, Altstetten et Schlieren. Les troupes républicaines furent surprises; non-seulement les Impériaux s'empa- Echauffourée de l'Albis.

rèrent de ces villages; mais, gravissant les premières pentes de l'Uetli, ils les chassèrent d'une redoute construite au-dessus d'Albisrieden. C'en était fait de toute la ligne de l'Albis, si le corps de bataille de l'Archiduc eût été préparé pour soutenir cette attaque; mais Soult ayant eu le temps de rassembler quelques bataillons, assaillit à son tour les troupes isolées de Rosenberg, les culbuta de la montagne, et reprit les postes dont elles s'étaient emparés, à l'exception d'Altstetten.

Combat d'Altstetten.

L'occupation de ce village importait trop à la sûreté de l'avant-garde de Masséna pour qu'il ne tentât pas de le reprendre. Aussi, le 15 juin à la pointe du jour, Oudinot déboucha par Schlieren, pendant que la division Soult attaquait du côté d'Albisrieden, et que celle de Chabran, passant la Sil, faisait mine de longer la rive gauche du lac, afin de diviser l'attention de l'ennemi. Rosenberg, cédant au nombre, se retira sous le canon de Zurich, où il reçut des renforts qui arrêtèrent les Français. L'objet de Soult étant d'ailleurs rempli par la reprise d'Altstetten et par la perte assez considérable causée à l'ennemi, il ordonna la retraite, et fit rentrer les troupes dans leurs positions.

L'Archiduc renforce sa gauche sous Jellachich.

L'Archiduc, voulant assurer sa gauche et tenir Lecourbe en échec, détacha, le jour même de son entrée à Zurich, un corps de 8 mille hommes sous les ordres de Jellachich. Celui-ci, parvenu à Uz-

nach le 8 juin, fut renforcé par les 4 mille hommes du colonel Gavasini, et fit rétablir le pont de Grynau. Il passa ensuite sur la rive gauche de la Linth, et divisa ses troupes en trois colonnes: lui-même marcha avec 6 bataillons et sa cavalerie par la route qui borde le lac jusqu'à Richtenschweil, pendant que le reste de son corps se dirigeait sur Schwitz par le Muttenthal, et sur la vallée de la Reuss par Dissentis; l'objet de ce dernier détachement était de couvrir les Grisons et de dégager la brigade St.-Julien, si maltraitée dans le retour offensif de Lecourbe.

Masséna venait de confier à ce général le commandement des deux divisions de la droite (1). A l'approche de Jellachich, qui, le 12, prit position sur le mont Aetzel, il fit retirer Chabran des points qu'il occupait encore aux environs d'Einsiedeln, puis de la ligne entre le Rossberg et l'Albis, gardant les débouchés qui mènent sur Wakwyl, Zug et Egeri. Les Autrichiens poussèrent leurs troupes légères sur le lac d'Egeri par le chemin de Morgarten, où les braves Helvétiens firent essuyer en 1315 un affront si sanglant à l'armée du duc Léopold. Leurs avant-postes occupèrent Richtenschweil, Schindelleggi et

Elle repousse Lecourbe sur Schwitz et Altorf.

(1) La division du Valais était censée détachée, quoiqu'en effet ce fût la 1re division de la droite. Les deux dont il est ici question, sont celles de Lecourbe et de Chabran.

Einsiedeln, se liant le long du lac de Zurich avec l'avant-garde de Rosenberg. La deuxième colonne de Jellachich s'empara sans résistance de Glaris et de Schwitz; enfin, la troisième, renforcée dans son chemin par 3 bataillons venus des Grisons, s'établit dans la vallée de la Reuss, qu'elle trouva libre, et se mit en communication avec la brigade du colonel Strauch, restée à la garde du St.-Gothard.

Plan offensif de l'Archiduc.

Sur ces entrefaites, l'Archiduc avait résolu de poursuivre ses opérations offensives : le choix seul de leur direction l'embarrassait un peu. Il était trop habile pour ne pas s'apercevoir que le point décisif se trouvait à sa droite, vers Bruck au confluent de la Limmat et de l'Aar, d'où l'on menaçait la ligne de retraite des Français; mais il s'exagéra sans doute les difficultés d'une attaque dans cette direction bien qu'il n'eût pas été impossible d'y faire coopérer la moitié des troupes de Starray; il préféra donc opérer par sa gauche dans les montagnes. Le prince espérait que Jellachich, à l'aide des forces de Haddick, évaluées au-delà de 14 mille combattans, parviendrait aisément à repousser la droite des Français : dès-lors, nul doute que Masséna ne dégarnît son centre pour renforcer cette aile, et ne procurât ainsi une occasion favorable d'emporter la position de l'Albis.

Il y renonce

Ce projet, moins brillant peut-être qu'une

TAISE ET ALL

Dressé pouduc, par la d

DIVISIONS.	BRIGADES.	IONS.	DIV
XAINTRAILLES, ensuite THURREAU.	JARDON.		
LECOURBE.	GUDIN. LOISON. BOIVIN.	elvétiques comprises e.	JEL
CHABRAN.	LAVAL.		

œuvre sur Bruck, ne laissait pas d'offrir des tages; il échoua par le départ inattendu de ick pour l'Italie, où il avait été appelé par rof, comme on l'a déjà dit (1). L'Archiduc eut pas plutôt avis, qu'il représenta les véniens de cette marche sous les couleurs us vives; instruit que Strauch seul était resté othard et dans le Haut-Valais avec 4 ou 5 hommes, le prince prescrivit alors à Jella- de se borner à défendre les petits cantons, i envoya à cet effet un renfort de 3 bataillons.

Stagnation des deux partis.

epuis cette époque, les deux armées, placées, me on le voit au tableau ci-joint, dans des itions à peu près parallèles, ne tentèrent plus n d'important, et parurent se tenir sur une dé- ive absolue. L'Archiduc, en attendant l'arri- du corps auxiliaire russe, se borna à élever batteries sur la rive droite de la Limmat et Aar, et à presser l'achèvement de la tête de

---

On a vu au chapitre 85, que Haddick au moment où il al- aquer le Valais avec cinq brigades, formant près de 15 mille es, eut le 13 juin, l'ordre de descendre en Piémont, et qu'il en effet ne laissant que 4 à 5 mille hommes sous le colonel ch au Furca; mais il reçut en route l'ordre de retourner sur s, et comme il se mettait en devoir de l'exécuter, un troi- ordre expédié par Suwarof lui enjoignit de venir en toute en Italie, en sorte qu'il se dirigea sur Valence. Il ne tarda pas venir vers les Alpes, après avoir passé tout le mois en mar- et contre-marches.

pont qu'il avait ordonné de construire sur le Rhin, à Busingen.

Chances de Masséna.

Masséna, de son côté, s'était déterminé à ne rien entreprendre avant d'avoir reçu les renforts que le gouvernement lui annonçait de jour en jour. Cette résolution, justifiée par les circonstances où il se trouva durant tout le mois de juin, ne devint blâmable que pour avoir été prolongée au-delà. Il n'avait alors aucun intérêt à se commettre dans un engagement sérieux, puisqu'il ne pouvait opter qu'entre les trois partis suivans : le premier était d'abandonner les Hautes-Alpes pour se masser vers Baden et Bruck, afin d'assaillir l'aile droite de l'Archiduc et de la rejeter au-delà du Rhin. Le second consistait à tenter la même opération, en passant la Linth vers Utznach et tombant sur l'aile opposée. Mais ces deux partis offraient pour l'instant trop de chances défavorables : le but principal de Masséna était de gagner du temps; il l'atteignait donc plus sûrement par la réunion de ses forces entre Schwitz et Bruck, où il tenait le vainqueur en échec; tandis qu'un mouvement offensif par l'une de ses ailes, découvrant le flanc opposé, lui eût fait perdre les avantages de sa position, qui d'ailleurs n'était pas à l'abri de toute attaque. En effet, les Impériaux, maîtres de la navigation du lac et du débouché de Zurich, pouvaient ou forcer le centre ou le masquer avec

peu de troupes, afin d'obliger les Français à y laisser beaucoup de monde, pendant que l'Archiduc se porterait en masse sur un autre point.

Le troisième parti consistait à diriger toute la droite dans le Valais, et à la faire agir vigoureusement sur les communications de l'armée austro-russe en Italie, en couvrant ce mouvement par des démonstrations. La réussite de ce plan eût favorisé la jonction des deux armées de Moreau et de Macdonald, et peut-être changé la face des affaires en Italie.

Projet pour porter Lecourbe en Lombardie.

La proposition en fut faite au gouvernement, et Lecourbe, dit-on, devait être chargé de l'entreprise avec 25 ou 30 mille hommes. Son habileté reconnue présageait d'heureux résultats; mais, pour réussir, il eût fallu préparer des magasins dans le Valais, et pouvoir déboucher en Lombardie dès les premiers jours de juin, sous peine d'y arriver après le désastre de la Trebbia. A cette époque l'Archiduc occupait trop Masséna à Zurich, pour que celui-ci dégarnît ainsi l'Helvétie sans être préalablement renforcé : l'armée du Rhin était la seule dont il eût été possible de tirer quelques troupes; mais il eût fallu, comme en 1792, mobiliser des gardes nationales afin de remplacer les bataillons de garnison dans les places, et cette garde avait été sinon abolie, du moins trop négligée pour y avoir recours.

Aucune des conditions essentielles, ne se trou-

vant remplie, et le projet attribué par les uns à Masséna et par les autres à Lecourbe, n'ayant pu être conçu qu'au milieu de juin, il devenait dès-lors d'une exécution difficile. A la vérité, il eût encore produit une diversion heureuse en faveur de Mantoue, dont Kray eût été obligé d'ajourner le siége, peut-être même eût-il facilité la retraite de l'armée de Naples, que le revers récemment essuyé sur la Trebbia rendait encore problématique; mais si le mouvement arrivait trop tard pour empêcher cette catastrophe, il eût du moins, à coup sûr, détourné celle de Novi.

Le gouvernement préfère agir en Suisse.

Le directoire, ne voyant aucun moyen de parer aux inconvéniens d'un projet qu'il regardait comme hasardé, préféra agir en Helvétie, et recommanda à Masséna de reprendre promptement l'offensive: toutefois, ce général, satisfait de couvrir les frontières de la république, crut devoir résister à cet ordre. Quelques militaires, frappés de la nécessité de mettre l'Archiduc hors de lice avant l'arrivée de Korsakof, l'en ont blâmé. Ils soutiennent que la défensive fort bonne dans les premiers jours de juin, ne convenait plus six semaines après. Comment se flatter, en effet, de tenir tête au prince Charles, renforcé de 30 mille Russes, si l'on redoutait de se mesurer avec lui avant cette jonction? L'armée du Danube était excellente, et depuis les événemens de la Treb-

Masséna s'y refuse.

bia elle n'avait pas de renforts à espérer, car les troupes disponibles étaient alors dirigées en Italie; tout invitait donc à frapper un coup important dès le mois de juillet. Masséna n'en jugea pas ainsi : il fondait ses raisonnemens sur le désordre dans lequel se trouvait l'armée d'Italie, et paraissait convaincu qu'une opération isolée en Suisse, en cas même de réussite, compromettrait l'extrémité de sa base, sur laquelle l'actif Suwarof aurait pu se jeter. Il fallait donc que le directoire, par des mesures énergiques, mît les armées républicaines en état d'agir offensivement sur toute la ligne, depuis le Piémont jusqu'au Bas-Rhin; et Masséna, déterminé à attendre ce moment, persista à rester dans l'inaction. Quelque vénération que nous ayons pour la mémoire de ce général, nous sommes forcé de l'improuver en cette occasion; car il est un principe immuable à la guerre, *c'est de prévenir un ennemi qui est à la veille d'être joint par un corps considérable, lorsqu'on n'espère soi-même aucun renfort* (1). Si l'archiduc Charles n'était pas parti pour le Bas-Rhin, Masséna eût compromis les destinées de la France par son excès de circonspection. Il fut sauvé par un événement fortuit, sur lequel on ne devait pas compter.

(1) Wellington battit Marmont à Salamanque, par l'application de cette maxime que son adversaire oublia totalement.

Opérations dans le Brisgau.

Pendant que les deux généraux en chef s'observaient réciproquement en Suisse, dans l'attente que l'un fît quelque fausse démarche dont l'autre pût profiter, les corps placés dans le margraviat de Baden se faisaient une petite guerre assez active. Nous avons déjà vu que l'Archiduc, avant de passer le Rhin à Schaffhouse, établit aux sources du Danube un corps de 22 mille hommes commandé par Starray. De cette position centrale, dont les Autrichiens augmentèrent l'importance en construisant un camp retranché en avant de Villingen, ils gardaient toutes les issues de la Forêt-Noire, et infestaient de troupes légères la vallée du Rhin et celles qui y aboutissent (1).

Insurrection des Mayençais sous Albini.

Leurs incursions étaient encore favorisées par les habitans du pays, qui avaient pris les armes contre les Français. Ceux du pays d'Aschaffenbourg surtout, animés par le baron d'Albini, chancelier de l'électeur de Mayence, s'étaient levés en masse, soutenus par 2 ou 3 bataillons autrichiens, et assez bien organisés, ils donnaient beaucoup d'occupation à la division de Mayence.

---

(1) Le camp retranché de Villingen était couvert par 6 bataillons et 36 escadrons cantonnés aux environs : 8 bataillons 22 escadrons surveillaient les vallées d'Enfer et de la Kintzig; 10 escadrons battaient les environs de Philipsbourg, et un corps sous Nauendorf observait depuis Waldshut jusqu'à Rhinfeld.

Situation des Français sur le Bas-Rhin.

La France avait conservé dans ces contrées des forces plus que suffisantes pour tenir tête à ces bandes ennemies. La majeure partie de sa cavalerie, jugée inutile en Suisse, était restée sur le Rhin; 62 escadrons donnant au moins 7 mille chevaux, et 51 bataillons dont l'effectif s'élevait à plus de 45 mille hommes, auraient pu former quelque entreprise en Souabe. Mais la nécessité de garder Huningue, Brisach, Strasbourg, Mayence, et d'observer Philipsbourg, empêchait ces troupes, d'ailleurs mal équipées et dépourvues de tout attirail de campagne, de rien tenter de sérieux en Allemagne (1). Tel est l'inconvénient d'avoir des lignes immenses, et une foule de points à garder : les 122 bataillons et 140 escadrons qui composaient les armées du Rhin et du Danube, eussent formé, si la Suisse avait été neutre, une armée imposante entre Ulm et Strasbourg; tandis que réduits à tout couvrir, depuis Genève jusqu'à Dusseldorf, ils ne présentaient qu'une force active de 70 à 75 mille hommes, dispersés encore sur une ligne de 100 lieues.

Les généraux Legrand et Collaud, placés l'un au Vieux-Brisach et Kehl, et l'autre à Manheim, faisaient face au gros du corps de Starray. Les avant-postes du premier éclairaient les environs

(1) Voyez le rapport sur la situation de cette armée, pièces justificatives, n° 1.

de Brisach, et l'entrée des vallées de la Renchen et de la Kintzig. Le dernier, qui tenait Manheim comme tête de pont et ville de ressources, pour l'entretien de ses troupes, reçut l'ordre de le démanteler. Cette place, en effet, n'avait d'importance que dans les mains des Impériaux, et on en fit sauter plusieurs bastions selon le désir qu'en avait témoigné la régence même de l'électeur.

Combats de Brisach et Offenbourg.

Dans la vue de fixer l'attention de Masséna sur l'Alsace, l'Archiduc donna à son lieutenant Starray l'ordre d'attaquer les Français, et de les resserrer sur leurs têtes de pont. En conséquence, la brigade Giulay sortit de Fribourg le 23 juin, surprit les postes de Hochstetten et de Gimpflingen, et les força de rentrer dans Vieux-Brisach. Le général Meerfeld quitta Hasslach le 25, et s'avança le lendemain matin sur Ettenheim, Offenbourg et Oberkirch. Les avant-gardes françaises trop faibles pour résister, cédèrent à la supériorité de la cavalerie autrichienne, et se replièrent sur tous les points. Après un combat opiniâtre, soutenu par la réserve dans les environs d'Offenbourg, Legrand retira ses troupes sur Wilstett et Kehl.

Le général français fait un nouvel effort sur Offenbourg

Masséna ne prit pas le change sur de pareilles démonstrations : il se borna à pousser avec plus d'activité les travaux commencés près de Lœrach, en avant de Bâle, et assigna au général

Legrand quelques renforts venus de la Belgique, pour le mettre en état de reprendre ses premières positions. Celui-ci fit sortir de Kehl, le 4 juillet, une colonne qui entra dans les vallées d'Acher et de Renchen. Elle devait pénétrer jusqu'à Oberkirch; mais elle parvint seulement à s'emparer d'Appenweier et de Renchen, que le général Goerger évacua à la fin de la journée. Legrand renouvela son attaque le surlendemain avec 6 mille hommes, et se dirigea en plusieurs colonnes sur Offenbourg, dont il se rendit sans peine maître. Il poussa ensuite jusqu'à Ortemberg, où Meerfeld avait réuni ses troupes. Là, s'engagea un combat assez vif, dont le résultat fut indécis.

Ils se retirent et descendent vers Manheim.

Cependant les Français conservant Offenbourg, les Autrichiens craignirent pour la Souabe, et mettaient déjà en mouvement leur réserve de Villingen, lorsque Legrand abandonna prudemment le terrain conquis, et prit position entre Marlen, Appenweier et Bichofsheim.

Nouvelle organisation de l'armée du Rhin.

Il ne tarda pas à rétrécir encore sa ligne; car le directoire, après la secousse politique du 30 prairial, ayant décrété la formation d'une armée du Rhin, le général Muller auquel il en donna le commandement, ne laissa que 6 bataillons devant Kehl et fit filer le reste de sa division dans les environs de Manheim, où cette armée s'organisait. Le nouveau ministre de la guerre,

Bernadotte, regrettant alors l'ordre donné pour la démolition de cette place, ne recommanda pas seulement de la suspendre, mais encore de procéder au relèvement des ouvrages déjà entamés.

Le général Collaud, qui avait protégé ces opérations, n'eut affaire qu'aux paysans armés de l'Odenwald, et à quelques partis de cavalerie autrichienne et de troupes palatines du colonel de Wrède. Il se maintint autour de la ville et à Neckerau; puis passa en même temps que Legrand sous les ordres de Muller, dont le quartier-général s'était établi à Turckheim.

Stagnation des armées principales. Pendant les combats insignifians que se livraient les deux partis sur les bords du Rhin, les armées principales en Suisse n'avaient éprouvé aucun changement notable dans leur situation. La droite des Français, appuyant toujours au lac de Lucerne, communiquait par l'Oberland avec le corps du Valais, et s'étendait en avant du lac de Zug, jusqu'à Sil. Le centre couronnait les hauteurs de l'Albis ou de l'Uetli, gardait la rive droite de la Limmat et de l'Aar, de là suivait les bords du Rhin jusqu'à Rhinfelden, où il se liait à l'aile gauche, qui tenait la tête du pont de Bâle et occupait le camp retranché de Lœrach.

Les deux partis se disposent à l'offensive. L'archiduc Charles appuyait son extrême gauche au St.-Gothard, d'où elle descendait la Reuss jusqu'à Altorf, pour border ensuite, de

concert avec les insurgés de Schwitz, la partie supérieure des lacs de Lucerne, de Lauerz, d'Egeri, et venir s'appuyer au mont Aetzel. Le corps de bataille campé derrière Zurich et la Limmat surveillait les rives de l'Aar et du Rhin jusqu'à Waldshut, d'où il se liait avec une réserve du corps de Starray placée à Stuhlingen.

Les généraux en chef se préparaient en silence à rouvrir la lutte avec éclat. L'Archiduc, instruit que sa cour avait l'intention de l'éloigner de la Suisse et de l'employer sur le Bas-Rhin, méditait une entreprise hardie pour changer cette détermination, tandis que, d'après le nouveau plan du directoire, Masséna s'apprêtait à prendre l'offensive en même temps que l'armée d'Italie. Diverses circonstances retardèrent l'exécution de ces projets, mûris à loisir dans le calme du cabinet; aussi le mois de juillet s'écoula-t-il encore sans amener de grands mouvemens.

Attaque de Lecourbe sur Schwitz et Brunnen.

Lecourbe, pour tenir seulement ses troupes en haleine et se rendre maître de la partie supérieure du lac de Lucerne, attaqua le 3 juillet le poste de Brunnen. Pendant que la division Chabran amusait le général Jellachich sur toute sa ligne, Lecourbe dirigea, sous la protection de la flottille qu'il avait créée, quelques bataillons de Steinerberg et de Gersau sur Schwitz et Brunnen; la colonne de gauche chassa les Autrichiens de Séven et échoua devant Schwitz: celle de droite,

conduite par le chef d'état-major Porson, enleva Brunnen; elle y prit une batterie de six pièces de canon, établie par Jellachich pour protéger ses communications avec la vallée de la Reuss, et gêner celle des Français avec le canton d'Underwald. Porson ne put cependant aller plus loin; la réserve autrichienne, renforcée des paysans de Schwitz et de Glaris, rallia tous les postes, et repoussa les républicains, qui, n'ayant pu s'établir solidement sur les bords du lac, évacuèrent Brunnen le lendemain, après en avoir ruiné les ouvrages et brûlé les bateaux en construction. Leur flottille resta sur la rive gauche du lac, près de Bauen.

Bey est battu et pris à Selisberg.

Cette position gênait trop le général Bey, qui commandait à Altorf, pour qu'il n'entreprît pas de chasser les Français. Aussi, le 29 juillet, il passa la Reuss à Attighausen avec 4 à 5 mille hommes, débusqua les républicains de Seedorf; et, gagnant la vallée d'Issi, entra dans Bauen. Encouragé par ce succès facile, il voulut encore prendre Seelisberg, pour communiquer plus promptement avec les troupes de Jellachich, placées à Brunnen. A cet effet, il divisa sa colonne en petits détachemens, pour garder tous les chemins par où les Français pouvaient déboucher sur lui : cette disposition ne servit qu'à rendre sa défaite plus complète; car la brigade Loison, cantonnée derrière l'Aa, s'étant promptement

réunie, l'attaqua en même temps en avant de Seelisberg et dans les petites vallées qui partent d'Ematten et d'Ober-Richenbach. Les Autrichiens, rompus, se retirèrent dans le plus grand désordre avec une perte de 5 à 6 cents prisonniers, parmi lesquels se trouva leur imprudent général.

Etat déplorable de la Suisse.

Ce mince succès était un bien faible palliatif aux maux qui pesaient sur l'Helvétie. Cent cinquante mille hommes bivouaqués, baraqués ou cantonnés depuis 4 mois dans la partie la plus aride de ce pays, en réduisaient les habitans au désespoir. Les cantons restés sous la domination du directoire helvétique, souffraient doublement des événemens de la guerre et des charges imposées par la France à ses alliés.

En vain les traités de Paris et de Lucerne obligeaient le gouvernement français à pourvoir à l'entretien de ses armées ; la dilapidation et le désordre des finances l'obligeaient à éluder ses engagemens les plus sacrés. Les fournitures de grains, de viande, de fourrages, ainsi que l'approvisionnement des hôpitaux, étaient restés à la charge de l'Helvétie, à laquelle on donnait en échange de vagues promesses de remboursement. D'ailleurs, une grande partie des troupes cantonnées sur la ligne, étaient entièrement entretenues aux dépens de leurs hôtes; celles qui campaient, réduites à la misère, ne se soutenaient que par des réquisitions à main armée. En vain pour faire

face à tant de besoins, on avait vidé ces précieux greniers d'abondance, qu'une sage prévoyance avait amassés pour parer aux mauvaises récoltes d'un pays qui fournit à peine, année commune, de quoi nourrir la moitié de ses habitans : l'armée française ne se soutenait, malgré cela, qu'à force de privations. Le désordre et l'embarras furent portés au comble par l'imprudence du gouvernement helvétique, qui abandonna à des agens ineptes le versement des objets nécessaires à l'armée. Le ministère de l'intérieur, à qui l'on avait confié cette branche du service, on ne sait trop pourquoi, laissait à des commissaires, *à la fois comptables et contrôleurs*, la facilité de cacher les malversations d'agens subalternes.

La malheureuse Helvétie, dévorée ainsi par ses protecteurs, envahie à moitié par ses ennemis, privée même de ses revenus ordinaires, hors d'état de tenir sur pied le peu de milices restées fidèles, n'avait gardé que la légion soldée, trois ou quatre bataillons vaudois, un petit nombre de patriotes valaisans et quelques compagnies bâloises destinées à renforcer la garnison du camp retranché.

Réclamation du gouvernement suisse à celui de France.

Les rapports des ministres de l'intérieur et des finances, signalaient, dès le mois de juillet, l'impossibilité de soutenir plus long-temps un état de choses aussi violent. La révolution du 30 prai-

rial avait fait espérer que le directoire français reviendrait à des principes plus équitables. L'ex-directeur Glayre (1) fut envoyé à Paris pour y dépeindre, sous les couleurs les plus vives, un système de spoliation sans exemple, et demander que la Suisse fût rendue à une neutralité dont la France ne s'était pas moins bien trouvée que les autres puissances. L'on ne s'en tint pas là : une lettre rédigée dit-on par Laharpe, et adressée au directoire (2), indiqua plus ouvertement la cause des maux et leurs remèdes; mais

---

(1) Glayre avait été ministre d'état de Stanislas Poniàtowsky, dernier roi de Pologne. Il joignait à une instruction positive, un caractère noble et loyal qui lui gagnait les cœurs : on n'aurait pu choisir un meilleur envoyé, si la mission dont il était chargé eût été de nature à pouvoir réussir.

(2) Lettre du directoire helvétique au directoire de la république française, du 25 juillet 1799.

« Citoyens directeurs! il est un terme à tout. Une partie de » l'Helvétie est occupée par l'ennemi, une autre partie est réduite » en désert; le reste est désolé par les réquisitions et par les pas» sages de troupes. Vos armées n'ont ni pain, ni viande, ni four» rages; elles manquent de tout : les commissaires qui sont auprès » d'elles ne peuvent plus tromper personne. *Nous déclarons qu'il » n'est aucune extrémité à laquelle nous ne soyons prêts à nous » livrer, plutôt que d'être davantage les instrumens de la ruine et » de la désolation de nos concitoyens.* Nous dénoncerons aux re» présentans de notre nation, nous dénoncerons à la nation même » ce que nous avons fait, et l'abandon dans lequel on nous laisse. » Citoyens directeurs! nous vous demandons de pourvoir dès » à présent à la subsistance de vos armées, et de nous acquitter au » moins 2 millions espèces à compte des énormes avances que

les circonstances pénibles dans lesquelles la France se trouvait plongée, ne laissaient entrevoir aucun terme à cette crise. Quel moyen en effet d'améliorer l'administration et de ramener l'abondance en Suisse, quand il fallait secourir la Hollande menacée par les Anglo-Russes, rétablir l'armée d'Italie accablée par tant de revers, et pourvoir aux besoins de 50 vaisseaux de ligne concentrés à Brest, sans compter les frais nécessaires pour équiper, armer et solder tous les bataillons de nouvelle levée, préparer d'innombrables remontes à la cavalerie, à l'artillerie et aux trains des vivres? L'armée continua en effet à manquer de solde et de subsistances; seulement on lui envoya quelques grains, dont la pénurie absolue dans les cantons occupés menaçait d'une famine prochaine.

Le directoire presse Masséna d'agir.

Le directoire français, en qui tout sentiment de pudeur n'était pas éteint, ne sachant que répondre, se bornait à redoubler d'instances pour que Masséna reprît l'offensive; unique moyen selon lui, de dégager l'armée d'Italie, et de se débarrasser des justes récriminations de ses Alliés. On ne se dissimulait pas en effet qu'une victoire décisive, reportant les armées d'Hel-

---

» nous avons faites. Si vous nous aidez, comptez que vous n'aurez
» jamais d'alliés plus fidèles, et que nous nous montrerons dignes
» de combattre pour la cause des peuples libres. »

vétie et du Rhin jusque sur le Danube, ne fût le moyen le plus sûr et le plus agréable de dégrever la Suisse épuisée. Masséna avait longtemps hésité à courir les chances d'une bataille, parce qu'il n'était pas encore en mesure; mais les sollicitations itératives et pressantes du gouvernement, et la nouvelle de la prochaine arrivée du corps russe de Korsakof, le décidèrent à préparer une entreprise sérieuse.

Projet pour reprendre les Alpes.

Il préluda d'abord par porter son aile droite en avant, pour chasser l'ennemi des petits cantons, reprendre le Gothard et menacer les Grisons et le Vorarlberg. Cette opération fut confiée à Lecourbe, sous les ordres duquel on plaça, indépendamment de sa division, celle de Chabran et celle du Valais où Thurreau avait remplacé Xaintrailles. Masséna devait faire en même temps une fausse attaque sur le reste de la ligne, et principalement devant Zurich, afin d'empêcher l'Archiduc de faire passer des secours aux généraux Jellachich et Simbschen qui commandaient la gauche des Autrichiens.

Dispositions de Lecourbe.

Lecourbe fit rapidement ses dispositions. Le général Thurreau fut chargé d'expulser le prince de Rohan du Simplon et du camp de Lax, puis de s'avancer jusqu'aux sources du Rhône pour entrer en communication avec Gudin. Celui-ci après avoir attaqué le Grimsel devait se rabattre sur la vallée de la Reuss, que Loison et Le-

courbe assailliraient de concert; la brigade Boivin eut la tâche de s'emparer de Schwitz et du Muttenthal, tandis que celles de Leval et de Humbert, sous les ordres de Chabran, chasseraient l'ennemi d'Einsiedeln et du mont Aezel, et que Soult et Lorges, au centre, se borneraient à des démonstrations.

Combat de Schwitz.

Les troupes de Lecourbe se mirent en mouvement le 14 août au matin. Le général Boivin, à la tête de la brigade de gauche, chassa les Autrichiens de Séven et marcha sur Schwitz, en même temps qu'un demi-bataillon se dirigeait sur Brunnen, soutenu par la flottille qui portait Lecourbe et sa réserve de grenadiers. L'ennemi opposa à Schwitz une résistance à laquelle on ne s'attendait pas; la colonne destinée à tourner la ville ne paraissant point, et celle de Boivin courant risque d'être repoussée; Masséna, qui s'était rendu sur les lieux, chargea son chef d'état-major de ramener ses troupes au combat: Oudinot, aussi malheureux que brave, fut frappé d'un coup de feu à l'épaule, mais ses soldats ardens à le venger enfoncèrent l'ennemi. Après une lutte où le régiment de Stein et les paysans armés de Schwitz essuyèrent une perte considérable, les Français les rejetèrent sur Mutten. Lecourbe ne fit que paraître à Brunnen, et se rembarqua sur sa flottille, qui le transporta le soir devant Fluelen, pour seconder Loison.

Deux bataillons, descendus sur Seedorf par l'Issithal, et deux autres conduits par le général Daumas sur Attighausen par le mont Surenen, étaient parvenus, à la suite d'une marche pénible, à gagner la rive gauche de la Reuss; mais, arrêtés par la rupture des ponts, ils se bornaient à fusiller, lorsque Lecourbe parut. Il eut bientôt balayé les bords du lac, débarqué ses grenadiers, et fait attaquer les Autrichiens, en même temps qu'un détachement les tournait par la gauche. Simbschen, écrasé par l'artillerie de la flottille, ordonna la retraite par le Schachenthal et la rive droite de la Reuss; les républicains, après lui avoir mis hors de combat ou fait prisonniers 5 à 600 hommes, le poursuivirent jusqu'à Burglen et Ertzfeld, où ils bivouaquèrent. Combat de Fuelen.

Le même jour, Loison avec trois bataillons et un détachement vaudois, était descendu à travers mille dangers, par le Steinerberg et les glaciers de Susten, dans le Mayenthal, se dirigeant sur Wasen. Jusqu'à l'issue de la vallée de Mayen, il n'eut d'autres obstacles à surmonter que ceux des localités; mais là, il fut arrêté par une ancienne redoute assez bien réparée, et défendue par 400 hommes et 2 pièces de canon. Dans la nuit, quelques compagnies gagnèrent les hauteurs dominantes, pour incommoder la garnison; et, le lendemain, Loison protégé par le feu des chasseurs vaudois, enleva d'assaut le Combat de Wasen.

fort, quoiqu'on ne pût y arrivèr que par un sentier très-difficile, et pour ainsi dire un à un. Quelques Autrichiens seulement gagnèrent les bords de la Reuss; le reste et l'artillerie demeurèrent au pouvoir des vainqueurs: Loison marcha de suite sur Wasen, d'où il envoya un détachement à la rencontre de Lecourbe.

Celui-ci avait attaqué, le 15 au matin, le poste d'Amsteig, et culbuté les Impériaux dans le val de Maderan. Laissant un bataillon à leur poursuite, il continua sa route, et opéra sa jonction avec la colonne de Loison; puis il remonta le cours de la Reuss, sur laquelle Simbschen occupait encore Geschenen et le pont du Diable. Lecourbe le chassa du village et arriva devant le pont, où les Autrichiens avaient eu le temps de faire une large coupure. Un tel obstacle arrêta l'impétuosité de ses grenadiers. Après vingt efforts inutiles pour tourner la position par le trou d'Uri, Lecourbe donna l'ordre de rétablir le pont, et se détermina à attendre des nouvelles de la brigade Gudin, qui manœuvrait sur la droite avec le général Thurreau, pour s'emparer des sources du Rhône et de la vallée d'Urseren.

Opérations en Valais.

Ce dernier, renforcé par quelques bataillons helvétiques, s'était ébranlé le 13 pour attaquer le prince de Rohan, posté en avant du Simplon et se liant par les hauteurs de Roswald avec le camp de Lax; il réussit à le chasser de sa

position, et à le couper de la montagne, où plusieurs détachemens autrichiens mirent bas les armes. Rohan, affaibli par ses pertes, évacua le vallon de la Binna et gagna Domo-Dossola. Strauch, qui gardait le Grimsel et le Furca avec 8 bataillons, apprenant la marche de Thurreau, n'en laissa que deux au Grimsel, et partit aussitôt de Munster pour lui fermer le chemin. Il ralentit en effet les progrès de la division du Valais; mais, sur ces entrefaites, Gudin, à la tête de deux demi-brigades françaises et d'un bataillon vaudois, remonta la vallée de l'Aar et gravit le Grimsel. Malgré les avantages de cette forte position, les 1,500 hommes qui la gardaient furent culbutés, et la colonne républicaine les poussant sur Oberwald, vint bivouaquer le 15 au soir au pied du Furca, à l'instant où Thurreau, après avoir forcé le camp de Lax, faisait remonter la vallée du Rhône à sa brigade de gauche. Strauch, ainsi menacé sur ses flancs, vola au secours de sa droite, et en rallia les débris, puis traversant pendant la nuit le pas de Nuffenen, il se retira par la vallée du Tésin sur Bellinzona : un faible détachement, laissé sur la Binna pour masquer son mouvement rétrograde, le rejoignit par les vals Formazza et Maggia.

Gudin attaque le Grimsel.

Strauch, menacé sur ses flancs, décampe par la vallée du Tésin.

Gudin, abandonnant alors la garde du Grimsel et du Furca à la division du Valais, se remit en marche le 15 par Réalp sur Urseren. Simbschen

Gudin se réunit à Lecourbe.

tenta vainement de lui disputer l'issue de la vallée: placé à peu près dans la même position dont Strauch venait de se tirer, il décampa dans la nuit par le même motif que lui, pour aller s'établir sur la montagne de Crispalt.

Combat d'Oberalp.

Aussitôt que le pont du Diable fut rétabli, Lecourbe et Gudin effectuèrent leur jonction à sept heures du matin: le premier, jaloux d'enlever aux Autrichiens la faculté de redescendre dans la vallée de la Reuss, fit aussitôt ses dispositions pour les repousser dans celle du Rhin. Un bataillon traversa le St.-Gothard, et fut s'emparer du débouché d'Airolo, tandis que Lecourbe avec un autre et les grenadiers de la réserve, marcha vers le lac d'Oberalp.

Simbschen avait échelonné ses troupes sur la route de Dissentis, et couronnait toutes les hauteurs. Il défendit long-temps les approches de sa position; mais un détachement de la 67e ayant tourné sa gauche, pendant que les grenadiers l'abordaient de front, il ne put résister à l'impétuosité de cette dernière attaque, et fut mis dans une déroute complète. Le régiment de Kerpen ne fit qu'avec peine sa retraite par Tavetsch sur Ilanz, où il arriva le lendemain, laissant mille prisonniers et trois pièces de canon au pouvoir des Français.

Chabran repousse Jellachich sur la Linth.

Pendant que Lecourbe obtenait cet avantage signalé, sa brigade de gauche forçait le Muttenthal, et rejetait les Autrichiens sur Glarus et

Netsthal, en même temps que Chabran s'emparait de la rive gauche du lac de Zurich. Cette division quitta ses quartiers le 14. Une partie se dirigea sur Schindellegi et Richtenschweil; tandis que le reste, longeant le lac d'Egeri, culbuta l'ennemi de Rothenthurm, de Bennau et d'Einsiedlen. Jellachich, ayant concentré ses forces sur l'Aetzel et à Schindellegi, arrêta les Français le reste de la journée; mais, attaqué vigoureusement le lendemain, il ne put se maintenir, et fut complètement battu. La droite de Chabran débouchant par le Weggithal, menaça de lui couper la retraite; le général autrichien, crainte de se voir culbuter dans le lac, regagna le pont de Grynau et la rive droite de la Linth, harcelé sans relâche par les flanqueurs de Chabran qui lui enlevèrent trois pièces de canon: deux bataillons trop engagés n'ayant pu le suivre, furent faits prisonniers.

Démonstrations du centre sous Zurich.

Soult et Lorges de leur côté, avaient retenu toute la journée du 14 juillet l'armée autrichienne devant Zurich, par des démonstrations sérieuses. Ils forcèrent le soir le camp de Wollishofen, après s'être rendus maîtres du pont de la Sil à Leimbach. Toutefois, comme le but était rempli, ils retirèrent les troupes engagées, se bornant à placer leurs avant-postes au-delà d'Altstetten.

Observa-

Cette courte expédition, aussi rapidement

tions sur ces entreprises.

exécutée qu'habilement conçue, ne coûta pas 1,500 hommes aux Français. Les Impériaux y perdirent 11 pièces de canon, 4 mille prisonniers, et plus de 2 mille hommes tués ou blessés. Elle valut à l'armée républicaine la possession du Haut-Valais, du Simplon, du St.-Gothard, des petits Cantons, et de la Basse-Linth. Lecourbe en eut tout l'honneur. On ne saurait donner trop d'éloges à ses dispositions, ni admirer assez la précision avec laquelle il avait calculé la marche de ses colonnes, de manière à les réunir alternativement, pour mettre toujours les Autrichiens entre deux feux. Des censeurs rigides trouveront peut-être qu'il était inutile de combiner avec tant d'art des mouvemens si compliqués, et qu'on eût obtenu de plus grands résultats encore, en agissant avec deux seules masses, par le Muttenthal et le Furca, laissant le centre des Autrichiens paisible dans la vallée d'Altorf et à Brunnen, où il eût été enveloppé. En théorie ces observations seraient justes, car il n'est pas toujours indispensable de forcer toute la ligne de l'ennemi à la fois, puisqu'en laissant une partie dans l'inaction, on obtient deux avantages, celui de mettre en action plus de forces sur d'autres points, et celui de compromettre le corps ennemi en l'entretenant dans une funeste sécurité. Mais dans les hautes montagnes les versemens de troupes d'une aile à l'autre, sont trop

difficiles et demandent trop de temps. Il faut se contenter d'agir sur les points où l'on se trouve déjà porté. La multiplicité des attaques de Lecourbe tenait donc plutôt au système général adopté pour la défense de l'Helvétie, qu'à un défaut de justesse dans les combinaisons.

Son entreprise ne produisit cependant pas, dans l'ensemble des opérations, les résultats qu'elle eût amenés douze ou quinze jours plus tôt. Elle eût alors favorisé les manoeuvres de Joubert, en menaçant le flanc droit de Suwarof; et l'on peut supposer que celui-ci, au lieu d'attirer à lui le corps de Kray qui venait de prendre Mantoue, l'eût dirigé sur le lac de Cômo pour couvrir la Lombardie : dans ce cas, si le maréchal eût accepté la bataille à Novi, la supériorité du nombre se fût trouvée du côté des Français. D'ailleurs, il n'était pas impossible que l'Archiduc, rejeté sur les Grisons dans les derniers jours de juillet, lorsque le corps auxiliaire russe était encore éloigné, n'évacuât sa position centrale de Zurich, et ne regagnât le Rhin et les bords du lac de Constance, pour ne pas s'exposer à perdre ses communications avec le Tyrol et le Vorarlberg.

Fautes du gouvernement qui entravent Masséna.

Tout en blâmant Masséna du retard qu'il mît dans son opération, il est juste d'observer que la faute ne doit pas lui en être uniquement imputée : l'extrême versatilité du gouvernement français, et

les contrariétés de tout genre qu'il fit éprouver à son général y entrèrent pour beaucoup. Depuis six semaines que Bernadotte occupait le ministère, il s'était plus attaché à purger l'administration des sang-sues qui dévoraient la subsistance des armées, qu'à tracer des plans de campagne. Joubert en avait, il est vrai, emporté un avec lui; mais les autres armées, moins pressées d'agir, n'avaient reçu que l'instruction vague de harceler l'ennemi. Enfin le 14 août, jour même où Lecourbe reprenait la ligne du St.-Gothard, le ministre représentait au directoire la nécessité d'opérer en Helvétie et sur le Rhin, pour faciliter la tâche imposée à Joubert. Mais ce projet tardif, présenté à Paris la veille même de la bataille de Novi, renfermait des vues si vagues et si extraordinaires qu'il fut bientôt abandonné. Il ne s'agissait que de diversions sur le flanc des Autrichiens du côté du Necker, et de pousser un corps de 20 mille hommes sur Glurns (1). Ce plan était d'autant moins tolérable, que l'arrivée immédiate des Russes portant les forces alliées en Suisse et en Souabe à plus de 100 mille hommes, le résultat inévitable de ces diversions eût été de faire tomber au pouvoir de l'Archiduc les troupes qu'on y aurait destinées.

Quoi qu'il en soit, le directoire adoptant quel-

(1) Voyez pièces justificatives, n° 2.

ques dispositions du singulier projet de son ministre, voulut, comme on sait, faire filer sur le Bas-Rhin une partie de l'armée d'Helvétie. Une semblable mesure ne s'accordait guère avec un projet d'offensive, et dénotait une ignorance absolue des principes. Masséna refusa de l'exécuter; et, dégoûté de toutes ces extravagances, donna sa démission; mais le gouvernement lui-même sentit bientôt tout le danger de son projet, et révoqua ses ordres.

Projet habilement conçu de l'Archiduc pour passer l'Aar.

Cependant l'Archiduc, témoin du revirement de troupes que son adversaire venait de faire de gauche à droite, pour remplacer devant Zurich celles dont il avait renforcé Lecourbe, crut le moment favorable pour exécuter l'entreprise décisive qu'il méditait depuis quelque temps. Il s'agissait du passage de l'Aar; et le point choisi pour l'établissement des ponts, était Gros-Dettingen, où la rivière forme une anse du côté de la rive droite. La nuit du 16 au 17 août fut fixée pour l'exécution du projet, auquel devait concourir la masse principale des Alliés. Starray reçut ordre de porter sa réserve de Villingen sur les bords du Rhin, pour contenir la division de Bâle et l'empêcher de marcher sur l'Aar. Vingt mille Russes arrivés à Schaffousen, et 30 mille Autrichiens tirés de la position de Zurich, se rendirent dans la soirée du 16, entre Gross-Dettingen et Ober-Endingen, où la forêt qui borde la

rivière les déroba aux postes français. Le général Hotze ne conserva pour défendre Zurich et la ligne de la Limmat, que 9 mille hommes d'infanterie et 4 mille chevaux.

Fautes d'exécution dans le jet des ponts.

L'Archiduc n'avait pris qu'une connaissance imparfaite des lieux, il n'avait point fait sonder le lit de la rivière qui est rocailleux, et comptait balayer aisément la rive gauche avec son artillerie, parce qu'elle est dominée par la rive opposée; il négligea de plus de se munir de nacelles pour transporter un détachement de tirailleurs qui eût facilité la construction des ponts. Ce manque de précautions, joint au peu d'habileté de ses pontonniers, fit échouer l'entreprise, quoiqu'elle fût singulièrement favorisée par le petit nombre de troupes qui gardaient cette partie de la ligne française. On commença à lancer les bateaux sous la protection d'un feu violent d'artillerie, qui eut bientôt incendié Klein-Dettingen : mais il fut impossible d'assujettir les ancres des pontons dans le lit de la rivière, qui se trouva être un fond rocailleux.

Bonne contenance des chasseurs suisses et de la brigade Quetard.

A ce malheur s'en joignit un autre tout aussi imprévu. Le brouillard épais qui jusqu'alors avait caché les travailleurs aux républicains, se dissipa dans la matinée; alors deux compagnies de chasseurs zurichois, embusquées au milieu des décombres de Dettingen, commencèrent à tirailler. Ces chasseurs, armés d'excellentes carabi-

nes, tirant à balles forcées, tuaient les pontoniers à une distance où aucune mousqueterie n'eût pu atteindre, et suppléaient ainsi, couverts derrière des murs, à l'artillerie qui n'aurait pu contrebattre celle des Autrichiens. Cependant le bruit du canon avait donné l'éveil aux cantonnemens les plus voisins; Ney, qui venait de prendre depuis 24 heures le commandement de cette division, vola au lieu du combat, et y dirigea toutes ses troupes; de sorte qu'au milieu de la journée, 10 mille hommes se trouvaient en bataille entre Lutgeren et Bozstein. Une circonstance digne de remarque, et qui eût été bien funeste si le passage avait réussi, c'est que Masséna se trouvait alors dans le Muttenthal où à Schwitz, et qu'une partie des réserves avait suivi Chabran. Heureusement Oudinot, que sa blessure venait de ramener au quartier-général, put donner au peu de troupes disponibles l'ordre de marcher en toute hâte vers Dettingen. On juge aisément quelles chances de succès s'offraient à l'Archiduc dans un tel état de choses. Nonobstant tous ces avantages, le prince, voyant son projet éventé, proposa de cesser son feu, à condition qu'il aurait la liberté de retirer ses pontons, ce que Ney se hâta d'accepter.

L'Archiduc renonce à ce passage.

Ainsi échoua, par l'absence des plus simples mesures de prudence, une opération qui pouvait changer entièrement la face de la guerre.

Observations sur cette tentative.

Quelques écrivains, ne considérant que l'époque où elle fut tentée, l'ont regardée comme une simple diversion de l'Archiduc pour arrêter les progrès de Lecourbe, mais ils se trompent; elle tenait à un plan plus vaste : ce qui le prouve, ce sont les sages instructions que ce prince avait tracées aux chefs des colonnes qui devaient passer sur la rive gauche de l'Aar. L'avant-garde, forte de 5 bataillons et 6 escadrons, avait l'ordre de se porter, par le pont supérieur, sur la chaîne de montagnes, qui s'étend depuis Dettingen jusqu'à Effingen, afin de s'emparer de la communication directe de Bruck à Rhinfeld. Le corps entier de Korsakof, renforcé par 6 bataillons Autrichiens, devait marcher sur Bruck, et pousser un fort détachement sur Arau, pour enlever les ponts de l'Aar ainsi que celui de la Reuss à Gabisdorf. Une autre division de 12 bataillons et d'autant d'escadrons avait l'ordre de longer les bords du Rhin jusqu'à Laufenbourg: enfin 9 bataillons et 24 escadrons devaient, après le passage, former la réserve et suivre les Russes dans la direction de Bruck. L'on voit par ces dispositions, que l'Archiduc, longeant la rive gauche de l'Aar avec près de 40 mille hommes, eût entièrement séparé les corps français du Frickthal et de Bâle, du centre et de la droite de Masséna; et qu'il eût pu alors attaquer ce dernier en flanc, le battre et l'obliger à une retraite désastreuse

sur le canton de Berne. Le général autrichien avait même l'option de se jeter en Alsace, après avoir écrasé, de concert avec Starray, le petit nombre de troupes qui couvraient Bâle. La fortune seule sauva l'armée républicaine : car, si l'oubli de la reconnaissance du point de passage ne l'eût pas fait manquer, qui aurait pu, sur la rive gauche de l'Aar, arrêter les progrès ultérieurs des Alliés? Ainsi quelques centaines de bons tireurs, favorisés par le hasard, firent avorter une des opérations les mieux combinées de cette guerre, et la république recueillit autant de fruit de leur intrépidité que du gain d'une bataille.

L'Archiduc détache Hotze à sa gauche.

Le jour même de cet événement, le prince Charles, instruit de la retraite de sa gauche, détacha à son secours le général Hotze avec 9 bataillons et 6 escadrons. Celui-ci, arrivé le 19 à Rapperschweil, se prépara à chasser les Français du canton de Schwitz, et fixa au 21 l'attaque générale. Son projet était de se porter sur la Sil, pendant que Jellachich marcherait de Glaris sur Schwitz par le Muttenthal et le Klönthal, et que Simbschen, partant de Coire, se dirigerait sur les montagnes du Crispalt.

Il repousse Chabran sur l'Aetzel

Il ne réussit cependant qu'à déposter la division Chabran des points qu'elle occupait sur la Linth, et à la repousser sur l'Aetzel. Lecourbe ayant fait entrer quelques bataillons dans la val-

lée de Schachen, Jellachich craignit d'être tourné, s'il s'enfonçait dans celle de Mutten, et resta en observation à Schwanden.

Mésintelligence entre l'Archiduc et Korsakof.

Depuis l'infructueux essai tenté à Dettingen, Korsakof campait avec le corps russe à Seebach, derrière la Limmat. La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lui et les généraux autrichiens. Il voulait, avec raison, qu'on brusquât une attaque générale; mais l'Archiduc, dont les derniers événemens avaient encore augmenté la prudence, s'y refusa d'abord, on ne sait trop pourquoi. Le général russe, à son tour, témoigna de la répugnance à marcher dans les petits Cantons: on parvint néanmoins à le faire partir pour Uznacht, où il prit position le 25 août. Ce défaut d'harmonie ne pouvait que nuire aux opérations militaires: aussi, le projet de chasser Masséna de l'Albis, pendant que les Russes et Hotze attaqueraient les postes de la Sil et les petits Cantons, proposé cette fois par le prince Charles, fut refusé par Korsakof. Hotze, craignant d'être victime de ces discussions, se replia derrière la Linth, ne laissant sur la rive gauche que des postes d'observation.

Le prince s'apprête à marcher sur le Bas Rhin.

A cette époque l'Archiduc fut obligé de quitter la Suisse, pour l'exécution du nouveau plan concerté entre les puissances alliées, sous l'influence de l'Autriche. Nous verrons, dans un prochain chapitre, quel parti Masséna, décidé

enfin à prendre une offensive vigoureuse, sut tirer de l'absence de son habile adversaire, et quel coup funeste ce départ porta aux affaires de la coalition.

Cette période de la campagne, quoique bien moins compliquée que la première, offre des leçons importantes pour la guerre de montagnes. Elle montre dans tout leur jour l'activité et les talens de Lecourbe; la supériorité de la guerre de mouvemens sur celle de positions, et, en un mot, tous les avantages de l'initiative. Les grandes opérations ne semblent pas aussi satisfaisantes: d'un côté on voit la funeste manie des cordons destinés à couvrir toutes les avenues d'un vaste pays; sans que de l'autre on aperçoive la moindre aptitude à profiter de ce faux système. Remarques sur cette période de la campagne

Nous ne reviendrons pas sur l'inaction de Masséna qu'on a déjà jugée. Celle de l'Archiduc, durant les mois de juin, juillet et août, paraît d'autant plus étonnante, que son adversaire laissait son centre, pour ainsi dire dégarni, sur une ligne d'environ six lieues, en face du débouché le plus avantageux. Malgré les obstacles que présentait l'Uetli, ils n'étaient rien moins qu'insurmontables; ainsi cette inaction ne saurait s'expliquer que par l'humeur que le départ de Haddick donna au prince, ou par l'avantage d'attendre Korsakof: d'autres l'ont imputée à des causes particulières qu'il ne nous appartient point

d'examiner. Autant le projet de passer l'Aar à Dettingen décèle le vrai génie de la guerre, autant on est surpris de voir celui qui l'a conçu, renoncer aussi facilement à prendre l'offensive. S'il est vrai que l'oubli d'une simple précaution eût rendu l'opération impraticable, comment ne pas profiter de ce qu'elle avait attiré toute l'attention des Français sur le Bas-Aar, pour rabattre vivement sur Zurich les 50 mille hommes rassemblés à Tagerfelde, et de les faire déboucher contre la division qui gardait l'Uetli? Quelque activité qu'eût mis Lorges à la secourir, il n'aurait pu la sauver d'une défaite inévitable, et ces deux divisions, accablées successivement par des forces quadruples, trop heureuses de regagner Bruck et Arau, eussent laissé Lecourbe engagé au fond de la vallée d'Urseren dans une situation éminemment critique, car la chance la plus heureuse pour lui eût été de pouvoir décamper par le Valais sur Genève.

Le vainqueur d'Aspern nous pardonnera ces réflexions, plus modérées que celles qu'il a faites lui-même sur sa conduite en différentes occasions. Nous apprécions trop le génie dont il a donné tant de preuves, pour ne pas croire que les considérations les plus impérieuses enchaînèrent sa volonté. La politique a exercé trop d'influence sur ces événemens, pour que les contemporains puissent en pénétrer tous les mystères.

CHAPITRE XCI.

Le général Joubert, ignorant encore la chute de Mantoue, débouche de l'Apennin pour rentrer en Lombardie.—Suwarof, renforcé par Kray, marche au-devant de lui, et l'attaque à Novi.— Joubert tué dès le commencement de l'action est remplacé par Moreau. — L'armée française tournée par sa droite se replie avec peine sur Gavi. — Suites de cette bataille. — Mouvement de l'armée des Alpes sur Pignerol et Aoste. — Suwarof, au lieu de poursuivre ses succès, revient à Asti pour marcher de là vers la Suisse. —Tentative inutile de Moreau pour débloquer Tortone. — St.-Cyr repousse les entreprises de Klénau contre Gênes. —Mélas prend le commandement en chef en Italie.

Préparatifs de Joubert pour attaquer Suwarof.

JOUBERT, loin de s'attendre à la chute prématurée du boulevard de la Lombardie, avait mis aussitôt après son arrivée, la dernière main aux préparatifs pour prendre l'offensive et tenter de le sauver; le 28 juillet son armée occupa les positions suivantes :

L'aile droite, dont St.-Cyr prit le commandement peu de jours après, forte d'environ 15 mille hommes, garda tous les débouchés des monts Liguriens, depuis Pontremoli jusqu'à Torriglia, et fournit la garnison de Gênes.

Le centre, évalué à dix mille combattans, tenait la Bochetta et Campo-Freddo.

L'aile gauche, commandée par Pérignon que l'arrivée de six régimens d'infanterie venus de l'intérieur avait portée à près de 22 mille hommes, campait sur le revers des montagnes du côté du Piémont, depuis la tête de la vallée du Tanaro, et surveillait les communications avec la France et l'armée des Alpes qui commençait à s'organiser.

La réserve de cavalerie de 1,800 chevaux, divisée en deux brigades, aux ordres de l'intrépide Richepanse et de Guérin, était répartie dans l'aile gauche et le centre.

L'armée des Alliés, évaluée à cette époque, à plus de 100 mille hommes, comme on l'a vu au tableau annexé au chapitre 89, n'en avait pas plus de 45 mille en Piémont. Un corps de 12 mille combattans, commandé par le général Kaim, à Cherasco, observait l'armée des Alpes, qui n'en comptait encore que 15 à 16 mille. Quelques régimens, sous le général Alcaïni, formaient le siége de Tortone; le gros de l'armée campait sur les deux rives de la Bormida et près

d'Alexandrie; une de ses brigades venait de réduire Seravalle après quatre jours de siége, et se disposait à faire tomber Gavi; le baron de Kray, que les Français croyaient occupé pour long-temps encore au siége de Mantoue, entrait en pourparlers avec la garnison et allait être disponible. Enfin Klénau cantonnait en Toscane avec un corps de 6 à 7 mille combattans.

Moreau reste avec Joubert pour l'aider de ses conseils.

A cette époque, une heureuse fraternité unissait la plupart des généraux de la république. Il n'existait entre eux de rivalité que pour le bien public, et le court espace de temps que Joubert avait eu Moreau sous ses ordres comme inspecteur d'infanterie, avait suffi pour resserrer des liens formés par une estime mutuelle. L'arrivée de Joubert ne changea donc rien aux dispositions de celui-ci; et persuadé que sa présence pourrait être utile à son jeune camarade, Moreau lui proposa de l'accompagner dans son début. Bien différent du présomptueux Lafeuillade qui causa la ruine d'une armée française devant Turin, en dédaignant les conseils du maréchal de Vauban. Joubert était inaccessible à la jalousie: il accepta avec reconnaissance la proposition de son prédécesseur, et la république dut, au patriotisme et à la bonne harmonie de ces deux généraux, le salut d'une armée qui eût été infailliblement dissoute après la mort de Joubert, si elle n'avait eu pour la rallier un chef qui pos-

sédât toute sa confiance. Ce désintéressement, qu'on peut donner pour exemple, atteste au fond le généreux caractère de Moreau, et prouve qu'il eût été digne d'un meilleur sort.

Projet des généraux français.

La position respective des armées indiquait assez le point de leur rencontre. Le choc ne pouvait avoir lieu que dans les vallées de la Bormida et de l'Orba, ou aux environs de Novi. Dans le premier cas, Joubert était déterminé à retirer 10 mille hommes de sa droite pour accepter le combat, tandis que le reste, appuyé à Gavi, inquièterait le flanc de l'ennemi. Son intention, dans l'autre hypothèse, était, au contraire, de rabattre sa droite sur Capriata, et de se porter avec le centre et la gauche contre Suwarof, pour déterminer le succès.

L'armée s'ébranle sur trois colonnes.

Le 9 août l'armée française fit un mouvement de concentration; l'aile gauche, ainsi que les réserves de Clausel et de Richepanse, descendirent la vallée de la Bormida : St.-Cyr, avec la droite et le centre, composés des divisions Laboissière, Watrin et Dombrowsky, outre leur réserve, vint s'établir derrière Voltaggio, Carossio, Morneso et Ovada; l'armée fut flanquée dans ses positions, par les troupes de Miollis et de Montrichard, qui gardèrent tous les débouchés de la rivière de Gênes, et formèrent la garnison de cette ville.

Le 10 août, la gauche quitta Carcare, sous la

ORDRE

nandée pa

GNON.		GÉNÉRAL SAINT-CYR.		
NTERIE.	de co par Ri	ATRIN.	Division DOMBROWSKY	Division MIOLLIS en flanqueurs de dr ite.
légère.		12e de ligne.		
de ligne.		30e *idem.*	17e de ligne.	
égère, 1 bat.	1er	62e *idem.*	55e *idem.*	16e légère.
de ligne.	18e	78e *idem.*	Légion polonse.	73e de ligne.
	12e	8e, 15e, 27e lég.	1re cisalpine.	97e *idem.*
	2e	2e de ligne.	Cav. polonaise.	
	3e	25e de chass.		
4,875	5 r	4,334 hommes. 200	6 bat. 2,070 h. Caval. 50	5 bat. 3,461 h.

bataillons. . .

régim. de cava

. . . . aient encore

de cavalerie. it que 18 à

. . . .

direction du général en chef, à l'exception d'une division poussée dans la vallée de l'Erro, pour se lier avec la droite que conduisait Moreau.

La marche de ces colonnes, quoique large et un peu décousue, se trouvait justifiée, tant par la connaissance exacte de l'emplacement des Austro-Russes, que par la nature difficile des vallées que les différens corps parcouraient, et par la direction concentrique des colonnes qui assurait la réunion de l'armée au débouché de l'Apennin.

Elle débouche de l'Apennin.

Le 11 août les républicains continuèrent à descendre les vallées de la Bormida, de l'Erro et de l'Orba. La division Lemoine entra dans Melazzo, après une fusillade assez forte. Grouchy, qui commandait provisoirement celle de Victor, s'établit à Ponti, ainsi que la réserve d'infanterie: celle de cavalerie garda Cremolino, pour lier l'aile gauche au centre.

Au premier avis de la marche de l'armée française, Suwarof envoya le comte de Bellegarde, avec 8 bataillons et 6 escadrons, observer son mouvement. Ce corps eut, près de Silvana, un engagement assez vif avec la division Dombrowsky, qu'il repoussa sur Ovada. Le gros des forces alliées resta vers Rivalta pour couvrir le siége de Tortone qui était pressé vigoureusement depuis le 6.

Le 12, l'aile gauche des Français continuant sa

marche, Grouchy força Bistagno, et s'avança droit sur les montagnes qui dominent Terzo, pendant que Lemoine déboucha dans l'ordre le plus imposant de la vallée de l'Erro, qui verse dans celle de la Bormida, précisément vis-à-vis ce bourg. Les Autrichiens furent culbutés, et perdirent quelques centaines de prisonniers. Bellegarde se retira sous Acqui, qu'il abandonna aussitôt que les têtes de colonnes républicaines en furent à portée, pour gagner Fressonara derrière l'Orba; mais il renonça bientôt à cette position pour prendre celle de Ritorto, et s'appuyer au corps de Kray qui arrivait ce jour là à Fragarolo. Le centre ni l'aile gauche de l'armée combinée, n'avaient bougé jusqu'alors.

Le 13, Pérignon, arrivé de la veille à Strevi sur la route de Rivalta (1), renforça la division Lemoine de la réserve de cavalerie, et lui donna l'ordre de passer la Bormida, pour se porter sur Capriata. Après un léger engagement à Castel-di-Ferro, Grouchy, ayant pris la tête de la colonne, chassa les Alliés de Capriata, laissa à Lemoine le soin de couvrir ce village, et alla s'établir avec les réserves sur la gauche de l'Orba. Cependant le centre et la droite s'étaient mis en mesure de soutenir la gauche : la division Watrin prit position en avant et en arrière de Serravalle;

(1) Il y a deux Rivalta, un près de Tortone, l'autre près d'Acqui.

celle de Laboissière devant Gavi; les troupes de Dombrowsky les liaient l'une à l'autre; les réserves s'établirent à Carossio.

Les armées sont en présence.

Le lendemain 14 août, St.-Cyr, à la suite d'escarmouches assez vives, porta sa droite à San-Bartholomeo, et prolongea sa gauche vers Novi: le centre vint camper sur les hauteurs en arrière de cette ville, qui fut fortement occupée. Dombrowsky fut chargé d'investir Serravalle avec 3 mille hommes qui pouvaient servir de réserve au besoin. De son côté, l'aile gauche vint s'établir sans obstacle en avant de ce poste, en sorte que, vers quatre heures du soir, l'armée française se trouva en face des Alliés, la droite à la Scrivia, le centre à Novi, et la gauche à Pasturana. La totalité des forces en ligne s'élevait à 59 bataillons et 11 régimens de troupes à cheval, formant ensemble environ 38 mille combattans, dont 2 mille de cavalerie.

Dispositions de Suwarof.

Nos lecteurs ont observé que le maréchal russe n'avait pas cherché à chicaner sérieusement la descente de l'armée française dans la plaine: rassuré par l'arrivée des 23 bataillons que Kray lui amena le 12, il resta immobile dans son camp de Rivalta, du 9 au 14; mais, à l'apparition des républicains près de Novi, il rallia son armée sous Pozzolo-Formigaro; et, le 14 au soir, elle occupa les positions suivantes: Kray, avec les divisions Bellegarde et Ott, fortes de 30

bataillons et 20 escadrons, campait sur deux lignes à la droite, entre Bassaluzzo et le chemin de Novi à Bosco; le centre, commandé par Derfelden, et composé des divisions d'infanterie russe Forster et Schweikowsky, et d'une division de cavalerie autrichienne, bivouaquait en avant et en arrière de Pozzolo-Formigaro. Mélas occupait Rivalta avec l'aile gauche, consistant dans les divisions Frœlich et Lichtenstein, fortes de 13 bataillons et 16 escadrons. Une réserve d'environ 6 mille hommes, dont 400 de cavalerie, était à Spinetta; et le général Rosenberg, avec 10 mille hommes d'infanterie et 3 mille chevaux, couvrait le siége de Tortone, à Vighizzolo et Monte-Galdone. Ainsi, la totalité des forces alliées à portée d'entrer en action, s'élevait à 63 mille hommes, dont 12 mille de cavalerie.

Il est hors de doute que Suwarof avait d'abord le dessein d'attendre les républicains dans les plaines de Rivalta, où la supériorité de sa cavalerie lui assurait des chances de succès: mais, lorsqu'il vit Joubert s'établir en arrière de Novi, il craignit que son intention ne fût de s'y retrancher, et de s'y tenir sur la défensive, jusqu'à ce qu'un mouvement de l'armée des Alpes le débarrassât d'une partie des troupes qu'il avait en présence. Le maréchal changea donc tout à coup de résolution, fortifié par l'avis de Mélas qui ne voyait aucun inconvénient à attaquer Novi:

l'opinion du général autrichien était motivée sur ce que la grande supériorité de cavalerie des Alliés donnait l'avantage inappréciable de couvrir leur retraite en cas d'échec, dans la plaine de Pozzolo-Formigaro, et de mettre les Français hors d'état d'obtenir des résultats importans. Les dispositions d'attaque furent en conséquence arrêtées par Suwarof pour le lendemain.

Joubert apprend trop tard la reddition de Mantoue.

De son côté, Joubert, qui n'avait pas compté trouver devant lui une masse aussi imposante, était plongé dans une affreuse perplexité. Depuis quelques jours, des bruits vagues annonçaient la chute de Mantoue; mais n'ayant reçu aucun avis officiel, il refusait d'y ajouter foi et les regardait comme une ruse de guerre de l'ennemi. L'aspect du corps de Kray, campé en face de son aile gauche, dissipa douloureusement ses doutes: il n'était que trop vrai que cette forteresse importante avait capitulé le 29 juillet: sa reddition prématurée, en permettant à Kray de rejoindre Suwarof avec un renfort assez considérable pour décider du sort de l'Italie, dérangea tous les projets du général républicain, qui crut devoir convoquer un conseil de guerre. Tous les avis furent qu'il y aurait de l'imprudence à descendre dans la plaine, où le moindre revers causerait la ruine totale de l'armée: quoique Joubert en général discret ne s'ouvrît à personne, on s'aperçut qu'il était décidé à retourner dans

ses anciennes positions, en attendant que Championnet pût entrer en action de son côté. Mais, pour éviter la bataille, il eût fallu décamper pendant la nuit; et Joubert ayant voulu attendre le rapport des découvertes du lendemain, fut prévenu par son adversaire, et forcé de l'accepter.

Description de la position de Novi.

La position de l'armée française était très-forte. Entre la Scrivia et le Lemme, qui prend sa source à la Bochetta et se jette dans l'Orba au-dessous de Bassaluzzo, s'élève au nord de Gavi, sur un vaste plateau qui domine la Scrivia, la montagne de Medesma, nommée par quelques géographes Monte-Rosso; dont les versans escarpés, s'étendant à l'est du côté de Serravalle et vers le nord dans la direction de Novi, offrent une belle position pour une armée qui veut empêcher l'ennemi de pénétrer du Piémont dans la rivière de Gênes : le centre en est couvert par Novi, ville fermée d'un bon mur flanqué de tours, et assise au pied de la montagne au débouché de la plaine, dans un site riant, couvert de maisons de campagne, de vergers et de vignes. (*Voyez Pl. XXXI.*)

Dispositions de Suwarof.

Suwarof en arrêtant le plan d'attaque d'une position aussi formidable, ne montra pas toute la sagacité dont il avait fourni tant de preuves: il prescrivit à Kray et Bellegarde de commencer le combat et de chercher à gagner les hauteurs de Pasturana, pour arriver sur les derrières du

centre français; la force de ces divisions lui persuada qu'elles atteindraient aisément ce but: l'avant-garde du prince Bagration, campée en avant de Pozzolo, eut l'ordre d'aborder ensuite la droite des Français, en défilant hors de portée de canon de Novi, sous la protection du fort de Serravalle, et de chercher à se réunir au corps de Kray : Derfelden reçut l'instruction d'emporter Novi, pendant que la double attaque des ailes gagnerait du terrain : enfin le corps de Mélas fut destiné pour réserve. Ainsi la ligne française allait être assaillie sur tous les points; mais par un calcul dont nous sommes embarrassés d'expliquer la raison, toutes les attaques furent prescrites à des heures différentes; en sorte que ces efforts tentés l'un après l'autre, ne devaient point avoir assez de vigueur pour l'enfoncer. On eût obtenu un résultat bien plus prompt, si l'on avait dirigé de suite le principal effort sur la droite, en renforçant Kray des divisions du centre, et se contentant de faire des démonstrations contre Novi. Voulait-on au contraire frapper le coup principal du côté opposé? on l'eût fait avec succès, en y portant le centre, renforcé de la réserve et d'une partie de la droite qu'on aurait lancés à la gauche de Novi, afin de se rendre maître sur-le-champ de la route de Gavi.

Première attaque de Kray

Quoi qu'il en soit, le 15 août, à cinq heures du matin, Kray engagea la bataille. Bellegarde,

contre Lemoine.

avec 13 bataillons, attaqua la division Grouchy; et Ott, avec un pareil nombre, aborda la division Lemoine : 4 bataillons et quelques escadrons, détachés sous les ordres du général Seckendorf, se prolongeaient vers le Lemme, tant pour faire diversion que pour flanquer la colonne de droite.

Joubert est tué un des premiers.

Le premier choc fut rude. Les troupes de Lemoine, massées dans des vignes, en ordre de marche, essuyèrent le feu des Autrichiens sans pouvoir lui répondre. Toutefois, la résistance d'une seule demi-brigade fut si opiniâtre, que Kray, déviant de son premier but, dirigea ses coups contre la 20e légère, qui, isolée à gauche, lui sembla plus facile à déposter. En effet, accablée par le nombre, elle fut enfoncée : déjà même les Autrichiens prenaient pied sur le plateau, quand Joubert inquiet accourut sur la ligne. Ce jeune héros appréciait tout le danger de sa position, et, jugeant qu'il serait impossible d'effectuer sa retraite à moins d'en imposer à l'ennemi, il se précipita au milieu des tirailleurs pour les encourager, et fut frappé d'une balle qui l'étendit sans vie.

L'inaction des Alliés permet à Moreau de rétablir le combat.

Ce malheur augmenta la confusion, et eût décidé la journée en faveur des Alliés, si leur centre et leur gauche fussent entrés en action : mais les Russes étaient encore tranquilles à Pozzolo-Formigaro, et le général Mélas n'avait envoyé de

Rivalta qu'un détachement pour observer les bords de la Scrivia. Cette circonstance, jointe à l'arrivée subite de Moreau sur le point forcé, donna le loisir de rétablir la ligne. Ce général harangue les troupes, les rallie, et les ramène bouillantes d'ardeur au combat: la division Lemoine reprend sa position et s'y déploie: les grenadiers de la 34e chargent l'ennemi à la baïonnette, et le culbutent au bas de la colline sur sa seconde ligne.

Mais, pour avoir été repoussés dans cette première tentative, les Autrichiens n'en revinrent qu'avec plus de fureur à la charge: protégés par une artillerie formidable, ils se présentent de nouveau en ordre, sillonnant de boulets et d'obus la ligne française qui n'avait pas encore une seule pièce de canon en batterie.

De son côté le comte de Bellegarde, dont l'attaque de front venait d'échouer devant la division Groucby, cherchait à gagner les derrières de Pasturana, en faisant filer sa cavalerie dans le ravin de Monficello, d'où elle pouvait remonter vers ce point important par la rive gauche du Riasco. Ce mouvement, assez bien combiné, devait être soutenu par les flanqueurs de Seckendorf qui arrivaient sur le Lemme. La cavalerie du général Richepanse, se voyant compromise, se replia à gauche de Pasturana; la colonne autrichienne poursuivit sa marche de ce côté avec

Bellegarde est repoussé par Grouchy.



d'autant plus d'ardeur, qu'au moment même Ott était sur le point d'enfoncer de nouveau la division Lemoine. Dans cette conjoncture, Pasturana, dont la destinée paraissait d'être tourné ou enlevé de force, fut pourtant encore sauvé. Seckendorf ayant pris la route d'Ovada pour observer un petit détachement français qui cherchait à rejoindre l'armée, au lieu de soutenir la cavalerie qui s'était rapprochée du Riasco, n'osa passer ce torrent, ni exécuter son mouvement d'attaque. Pérignon profita de cette hésitation, en ordonnant à Clausel de s'avancer sur le flanc droit de Bellegarde, en masse par bataillons. Les Impériaux firent bien volte face; mais Richepanse les chargea, et Partouneaux acheva leur défaite, en les culbutant à la baïonnette. Ce coup de vigueur dégagea l'aile gauche des Français vers huit heures du matin.

La droite sous St-Cyr n'est point inquiétée.

La droite n'avait point encore été attaquée; St.-Cyr profita de ce répit pour donner la dernière main à ses dispositions défensives. Peut-être eût-il été à propos de ne laisser qu'une division devant Novi, et de marcher avec le reste par la gauche sur le flanc de Kray; mais la division Watrin étant trop éloignée de Novi, et l'ennemi pouvant attaquer d'un moment à l'autre, St.-Cyr craignit de s'affaiblir. Le général Watrin reçut l'ordre de quitter San-Bartholemeo, pour venir s'établir à la droite de la ville, sur les

pentes du Monte-Rotondo. Partie de la réserve, placée à Cavana en arrière de la ville, passa dans la plaine à gauche, de manière à pouvoir également soutenir les deux ailes. Une demi-brigade avec 4 pièces s'établit sur les hauteurs à droite de Novi, d'où l'on commande la plaine; une autre, appuyée par deux régimens de cavalerie et 4 bouches à feu, prit poste sur le plateau qui, s'étendant en arrière du premier rideau et de la ville, les domine tous deux. La brigade Gardanne fut chargée de défendre Novi; celles des généraux Colli et Quesnel prirent poste sur les hauteurs à gauche.

Cependant, Kray, après avoir rallié ses troupes, faisait presser par ses aides-de-camp le prince Bagration d'entrer en action sur le centre, pour effectuer une diversion plus puissante en sa faveur. Fidèle à ses instructions, le général russe attendait l'instant fixé par le maréchal: toutefois il se détermina à marcher sur Novi, lorsqu'il aperçut les Autrichiens assaillis par les Français, et Kray prêt à effectuer sa retraite si l'on n'agissait promptement. Il combina l'attaque de ce poste avec celle des positions qui le commandent. Les colonnes russes, protégées par quelques tirailleurs, méprisant le feu de l'artillerie placée au Belvéder et à la Cassinetta, marchèrent droit sur ces points. Le général Laboissière les laissa approcher jusqu'à demi-portée de

Bagration attaque enfin Novi.

St.-Cyr le repousse.

fusil, puis les accueillit avec un feu de file et des décharges à mitraille qui semèrent le désordre et la mort dans leurs rangs. Alors, le prince Bagration, dans l'espoir de tourner Novi et de l'attaquer par derrière, dirigea 4 bataillons sur le Monte Rotondo, qui lui paraissait dégarni. Mais au moment où cette colonne exécutait son mouvement, la division Watrin effectuait celui qui lui avait été prescrit. Déjà la brigade Petitot était sous les murs de la ville; et celle d'avant-garde, venant de Bettole-di-Novi, débouchait par le chemin de Cassano. On se disputa le passage; et, après un engagement vigoureux, les Russes durent le laisser aux Français. Bientôt après arriva Watrin avec sa troisième brigade, qu'il avait gardée jusque-là dans la plaine pour couvrir la route de Tortone. L'apparition de forces si supérieures sur le flanc de Bagration, sema le désordre parmi ses troupes éparpillées dans les vignes, et se battant corps à corps avec des tirailleurs français. Il ne put les rallier et fut ramené avec elles jusqu'auprès de Pozzolo-Formigaro.

Il le fait assaillir sur sa gauche par la division Watrin.

Dans ces entrefaites, Suwarof arriva sur le champ de bataille avec la tête de la division Derfelden. Informé des échecs qu'on a essuyés en son absence, il dispose tout pour une attaque générale. Kray, que rien ne rebute, reçoit l'ordre de faire un dernier effort : Derfelden est destiné à soutenir le prince Bagration; on pres-

Suwarof ordonne une attaque générale.

crit à Mélas de sortir du camp de Rivalta pour venir former la gauche de la ligne : enfin on expédie à Rosenberg l'ordre d'accourir de Tortone avec sa division.

Seconde attaque de Bellegarde.

Aussitôt Kray prescrit au général Ott d'assaillir de front les hauteurs couronnées par les troupes de Pérignon, tandis que Bellegarde chercherait à tourner leur gauche. L'attaque de ce dernier ne fut pas heureuse : si une colonne d'infanterie s'empara d'abord de la hauteur en arrière de Pasturana, qui plonge le chemin de Francavilla, elle ne tarda pas à être dépostée par l'infanterie de Clausel, appuyée de la brigade Grandjean. Pérignon, pénétré de l'importance de ce point, le fit ensuite occuper le reste du jour par un fort détachement d'infanterie, soutenu de la cavalerie de Richepanse.

Ott est encore repoussé par Lemoine.

La colonne du général Ott n'obtint pas de succès plus durables : au moment où elle venait de gravir la hauteur, Moreau lança sur son flanc la brigade Partouneaux, qui, secondant les efforts de Lemoine, la ramena vivement jusque dans la plaine. Partouneaux voulant la suivre avec trop d'impétuosité, fut fait prisonnier ; mais la colonne impériale n'en fut pas moins culbutée une seconde fois au pied des hauteurs.

Pour soutenir dans cet instant critique la retraite de ses colonnes d'attaque, Kray fit avancer sa cavalerie et son artillerie. Ce mouvement

ayant été secondé à sa droite par un groupe de tirailleurs qui s'étaient maintenus dans les haies et les cassines de l'autre côté du Riasco, les troupes en déroute parvinrent à se rallier, et deux bataillons français, emportés par trop d'ardeur, furent ramenés avec perte, par les dragons et hussards autrichiens.

Attaques réitérées de Suwarof.

Pendant que Kray s'épuisait en efforts infructueux, le généralissime n'était pas plus heureux au centre. Il avait fait contourner Novi par ses attaques, sans réussir à y pénétrer. La perte que lui avaient coûté ses premières tentatives, lui fit croire qu'il parviendrait plus facilement à son but en enlevant la position de Cassinetta, qui commande la ville à l'ouest. Il donna l'ordre à une forte colonne de l'attaquer; mais St.-Cyr, devinant son intention, prescrivit à Watrin de reprendre le faubourg, moins pour faire diversion qu'en vue de menacer le flanc des assaillans. Ce coup de main, qui coûta aux Russes beaucoup de monde et deux pièces de canon, détourna pour le moment le maréchal de l'idée d'enlever la position de front, et procura à la division Watrin la facilité de s'étendre de nouveau dans la plaine. Néanmoins, les scènes de carnage qu'on avait vues le matin devant le Belvéder et la Cassinetta, se renouvelèrent dans l'après-midi. La valeur tranquille des Français y triompha, pendant 4 heures, du courage opiniâtre des Russes.

Découragés par ces échecs, peut-être aussi accablés par la chaleur excessive du jour, Autrichiens et Russes ralentirent vers une heure la vivacité de leur feu; mais à trois, ils le recommencèrent avec plus d'intensité, sans obtenir plus de succès. Les Français, inébranlables dans leurs positions, déjouaient toutes les tentatives. Bagration et Derfelden, écrasés par l'artillerie, furent chargés par les escadrons de Guérin, et ramenés au loin dans la plaine par la division Watrin, qui, contre le gré de St.-Cyr, énerva ses forces dans une poursuite insignifiante.

Mélas tourne la droite des Français.

Tant de pénibles efforts n'avaient produit qu'un massacre sans résultat pour les Alliés: leurs attaques manquaient d'ensemble; on eût dit qu'ils craignaient de vaincre. Jusqu'alors, les Français n'ayant pu être forcés, devaient se regarder comme victorieux; car leur perte était loin d'égaler celle des Alliés. Tout autre que Suwarof eût peut-être songé à la retraite; mais il ne renonçait pas facilement à ses projets. Averti que le corps de Mélas, dont la coopération eût été si utile dès le matin, venait enfin d'arriver à hauteur de Busetto, il lui envoya l'ordre d'appuyer à droite, et d'attaquer Novi de front, tandis que Derfelden enlèverait les hauteurs à l'ouest, conjointement avec Kray.

Mais cet ordre n'était déjà plus exécutable, et ce ne fut peut-être pas un mal. Mélas, en

partant de Rivalta, avait divisé son corps en trois colonnes; la brigade Nobili remontait la rive droite de la Scrivia, pour faire lever le blocus de Serravalle: le général Mitrowsky longeant la rive gauche de ce torrent, gagnait déjà le Monte-Rotondo, en sorte qu'il n'avait plus avec lui que les brigades de grenadiers Lusignan et Laudon. Néanmoins, pour se conformer autant que possible aux intentions du généralissime, sans perdre le fruit de ses premières dispositions, Mélas détacha sur sa gauche la brigade Laudon au soutien du général Mitrowsky, et mena lui-même celle de Lusignan contre le plateau à l'est de Novi.

St.-Cyr rappelle la division Watrin; elle se retire en désordre.

A l'aspect des dangers qu'il courait, St.-Cyr prescrivit à Watrin d'abandonner la plaine, et d'aller se placer en observation au pied du plateau menacé. Ce mouvement, indispensable dans la position des affaires, agit en sens inverse sur les deux partis; il encouragea autant les Impériaux, qu'il affecta le moral des troupes de Watrin. Cette division harassée, grimpait péniblement le plateau, lorsqu'elle découvrit le double orage qui se préparait : elle lâcha pied en voyant Laudon déboucher sur sa ligne de retraite.

Lusignan, pour couronner le plateau, n'eut donc à souffrir que le feu de quelques tirailleurs et de quatre pièces de canon. Ce moment d'in-

certitude des Français donna le loisir à Laudon et à Mitrowsky d'effectuer leur jonction en arrière de Cavana, et de se porter ensuite en colonnes par bataillon contre la division Watrin; tandis que Lusignan poursuivait sa marche vers Novi par la crête des hauteurs.

A peine St.-Cyr avait-il fait changer de front à la division Laboissière, que Watrin, dont les troupes venaient d'être ralliées, fut forcé de se replier sur une petite élévation qu'occupait déjà la 106e avec 4 pièces de canon. Il ne tarda pas à y être abordé par les grenadiers hongrois, favorisés à gauche par une charge de cavalerie, et à droite par l'effort que faisait Lusignan pour gagner la route de Gavi. La mêlée devint sanglante, et l'intrépidité de la 106e amena un léger retour de fortune, pendant lequel Lusignan fut grièvement blessé et pris avec plusieurs centaines d'hommes. Toutefois la division Watrin ne déblaya que le terrain nécessaire pour se frayer un passage vers la route de Gavi, où elle se plaça à cheval derrière la Fornova.

Etat général des affaires à 5 heures.

Kray, à la droite, après dix attaques consécutives, n'avait encore rien gagné; mais Suwarof, au centre, était enfin parvenu à rejeter les Français dans Novi, d'où ils continuaient sur les faubourgs une fusillade meurtrière, à travers les crénaux du mur d'enceinte. A l'extrême gauche, la colonne de Nobili avait débloqué Serravalle,

et rejeté le corps de Drombrowsky dans la direction de la Bochetta. Cette brigade occupa Vignolo en arrière de la Scrivia, et ses avant-postes furent placés à Arquata.

Tel était l'état des choses un peu avant cinq heures. Quoique les Français fussent encore maîtres des hauteurs entre Novi et Pasturana, on prévoyait l'issue de la journée ; car Mélas ne tarda pas à couper entièrement la route de Gavi: déjà la cavalerie du prince de Lichtenstein et les trois brigades de grenadiers y prenaient pied, et le mouvement de retraite ne pouvait plus s'effectuer que par Pasturana. Les Français, disposés maintenant sur deux lignes à peu près parallèles, mais attaqués de front et à dos, avaient en quelque sorte contre eux toutes les difficultés du terrain, qui les abritaient au commencement de la journée. Le résultat plus ou moins désastreux de la bataille, dépendait néanmoins de l'occupation de Pasturana, qui couvrait leur communication directe : et la défense de ce poste devenait d'autant plus difficile, que les hauteurs à gauche de Novi se trouvant dégarnies, et cette place sur le point d'être évacuée, rien n'empêchait les Alliés de se porter en forces sur le village, et de se rendre maîtres de la seule route praticable qui restât aux Français.

Nouvel effort

Suwarof pénétré de la justesse de ces considérations, rallia les divisions Forster et Schwei-

kowsky, et résolut de tenter avec elles un dernier effort sur les hauteurs de Novi, pendant que de leur côté Kray et Mélas redoubleraient de vigueur contre les ailes des républicains. général de Suwarof.

Disposition de Moreau pour la retraite.

Tout s'ébranle simultanément pour ce coup décisif: mais Moreau, qui en calcula les résultats, fit aussitôt ses dispositions de retraite. St.-Cyr, de son côté, enjoignit à la division Watrin de gagner les hauteurs de Montecucco par la route de Gavi: deux bataillons sont placés en avant des villages de Tassarollo et de San-Christofaro, pour protéger la retraite de la division Laboissière par le chemin de Tassarollo, sur lequel Cardanne ira prendre position après avoir évacué Novi. La brigade Colli et la cavalerie de Guérin couvrent ce mouvement rétrogradé, par une démonstration offensive.

Le corps de Mélas, incertain sur la direction qu'il doit prendre au milieu de tant de mouvemens contraires, n'avance qu'avec circonspection vers Novi. Les Français en profitent pour accélérer leur retraite qui, sur ce point, s'exécute dans le plus grand ordre. Cependant, le plateau à droite de la ville fut bientôt couronné par les Russes; et Kray, étant parvenu à faire prendre pied à quelques bataillons sur les hauteurs en avant de Pasturana, rejeta la division Lemoine sous ce village, où Grouchy avait déjà reployé la sienne devant le comte de Bellegarde.

Les Alliés s'emparent de Novi.

Vers six heures, l'armée française était en pleine retraite. Novi n'était plus occupé que par la 68e, échelonnée par la réserve de Colli. Cette poignée d'hommes ne pouvait guère opposer de résistance aux colonnes ennemies, qui s'avançaient des deux côtés sur la ville. Aussi, Mélas, à la tête des grenadiers de Paar, y pénétra par la droite, au moment où le prince Bagration y entrait par la gauche avec une colonne russe (1). La 68e opéra sa retraite en bon ordre par la porte de Gavi, pendant que les Russes et les Hongrois se livraient au pillage.

Colli est rejeté sur la gauche.

Guérin et Colli, après avoir recueilli cette demi-brigade, voulurent se retirer sur Pasturana, et protéger la retraite de l'artillerie du Belveder et de la Cassinetta, qui n'avait pu suivre la route de Gavi; mais la brigade du général Karackzay, qui avait tourné Novi, marcha droit à eux, et les repoussa sur le flanc de Lemoine. Dans ces entrefaites, le prince Bagration étant parvenu à arracher une partie de ses troupes de Novi, les mit en marche pour se lier à la droite du général Mélas, qui poussait les divisions Watrin et Laboissière sur la route de Gavi, au-dessous de l'embranchement du chemin de Tassarollo.

---

(1) Il est ici question de la droite et de la gauche, relativement aux Français.

Le dénoûment de la journée n'était plus éloigné, quoique l'aile gauche et partie du centre français combattissent encore. L'intention de Moreau était que Grouchy filât d'abord avec l'artillerie, sous la protection de la division Lemoine. La retraite de celle-ci aurait été à son tour couverte par la brigade Colli, chargée de défendre les approches de Pasturana. Mais il n'en fut pas ainsi. Les Russes, s'étant joints par leur droite au corps de Kray, attaquèrent avec fureur l'aile gauche des républicains, qui ne combattait plus que pour sauver son artillerie. Un bataillon de Starray se glissa par les ravins qui sont derrière Pasturana, sur une hauteur, d'où il envoya des tirailleurs vers le chemin creux et escarpé par lequel défilaient les parcs et les troupes. Aux premiers coups de fusil, le désordre et la confusion s'introduisirent dans le convoi, quelques chevaux de la tête ayant été tués, il ne fit plus un pas et s'encombra dans le défilé.

La gauche assaillie de tous côtés est accablée.

Bientôt après, les Russes, dont l'impétuosité redoublait avec le succès, pénètrent par trois points à gauche de Pasturana, et culbutent la division Lemoine dans le ravin en arrière du village (1). Les troupes de Grouchy cèdent également aux efforts du comte de Bellegarde. Ce

(1) Voyez le plan de la bataille X. Y. 30 et 32.

coup de force est, pour les Français, le signal de la déroute : forcés de défiler devant la ligne des Alliés pour passer le Riasco, les soldats, semblables aux grains de sable soulevés par un tourbillon, fuient dans toutes les directions. En vain Moreau cherche à les rallier : la terreur a glacé les esprits ; chacun ne songe qu'à son salut; infanterie, artillerie, tout se sauve par les sentiers et à travers les champs. La brigade Grandjean effectua seule sa retraite sans être entamée, parce qu'elle avait évité le défilé en tournant le village.

Pérignon et Grouchy sont blessés et pris.

Pérignon et Grouchy, dans l'espoir de sauver encore l'artillerie abandonnée, étaient restés dans Pasturana avec un bataillon de la 74e. Ils joignirent à cette troupe tous les fuyards qu'ils purent ramasser, et firent des efforts incroyables pour arrêter l'ennemi. Mais enfin, cette poignée de braves ayant succombé, ils tombèrent eux-mêmes au pouvoir des Austro-Russes ; Pérignon percé de sept coups de sabre, et Grouchy de six.

Colli entouré avec les débris de sa brigade, tombe criblé, aux mains de l'ennemi.

Il ne restait plus en ligne que la faible brigade Colli. La réserve de cavalerie, après des prodiges de valeur sur le plateau en avant de Pasturana, avait cédé au torrent: néanmoins Colli, ignorant le désordre de l'aile gauche, suivit à la lettre ses premières instructions : il arriva, en combattant, à l'entrée du village, et s'y soutint jusqu'à neuf heures, faisant face de toutes parts.

Instruit alors de la retraite de l'armée, il allait opérer la sienne pour gagner Tassarolo, lorsqu'il fut pris à dos par le prince Bagration. Cette attaque inopinée dispersa ses troupes fatiguées, et il resta seul avec un bataillon de la 68ᵉ, déterminé à vendre chèrement sa vie. Ces braves gens enveloppés, succombèrent sous les coups redoublés des Russes : le petit nombre qui survécut à la défaite, fut fait prisonnier, avec l'intrépide Colli, qu'on releva du champ de bataille grièvement blessé.

Ainsi se termina la journée. Les Alliés, exténués de fatigues, ne poursuivirent que faiblement l'armée française, qui se rallia vers onze heures sous Gavi. Les corps de Kray et de Derfelden campèrent sur une ligne parallèle au Broghera, appuyant la droite en arrière de Pasturana, la gauche à la crête des hauteurs qui regardent la plaine en avant de Novi. Quant au corps de Mélas, il s'établit sur le plateau compris entre les ravins de Riasco et de Broghera, en face de Tassarollo.

Position des deux partis après l'affaire.

Cette bataille, aussi mémorable pour les Austro-Russes que malheureuse pour les armes françaises, fut également coûteuse aux deux partis. Outre la perte de leur général en chef et la prise de quatre généraux, celle de 37 bouches à feu, 28 caissons, 4 drapeaux, les Français comptèrent encore 1,500 tués, 5 mille blessés, et 3 mille prisonniers. De leur côté, les Alliés perdirent

Résultats de cette bataille

1,800 tués, 5,200 blessés, et 1,200 prisonniers: ils y laissèrent aussi 3 pièces d'artillerie.

Encore que l'avantage de cette journée soit resté aux Alliés, la gloire en est incontestablement partagée par les Français, qui combattirent pendant huit heures à chances égales, avec 36 mille hommes contre 45 mille (car, dans l'armée alliée, il ne faut pas comprendre le corps de Rosenberg, qui n'arriva de Tortone à Pozzolo-Formigaro que dans la nuit, et ne prit par conséquent aucune part à l'affaire). Elle prouva au reste que la bonté des troupes, et une volonté bien déterminée de leur général, peuvent quelquefois suppléer à un vice de combinaison. Il n'y eut à Novi, du côté des Alliés, de véritable manœuvre que celle opérée vers la fin du jour par la réserve de Mélas. Le reste de leurs attaques ne fut qu'une série de chocs meurtriers, exécutés sans simultanéité.

On ne saurait compter cette victoire au nombre des plus beaux faits d'armes de Suwarof. Sa droite engagée 3 heures avant son centre, et 8 heures avant sa gauche, aurait eu tout le temps d'être écrasée; et il faut dire que si elle ne le fut pas, la mort de Joubert en fut cause. Les gens de l'art s'étonneront avec raison qu'un général aussi expérimenté ait laissé dans une circonstance semblable 6 mille hommes inactifs à Spinetti, et 10 mille devant Tortone, pour con-

tenir une garnison de 1,200 républicains. Il en attira, il est vrai, une partie; mais seulement quand il se vit sur le point de perdre la bataille, et c'était trop tard.

Retraite des Français sur l'Apennin.

Le lendemain, 16 août, l'armée française continua sa retraite; St.-Cyr, après avoir fait faire dans la nuit à la division Dombrowsky d'impuissans efforts pour s'établir à Arquata, replia la droite en arrière de Gavi. Les divisions Watrin et Dombrowsky prirent position entre le Lemme et la Scrivia, la droite sur les hauteurs de Sottovalle. Le général Laboissière se porta entre Ovada et Voltaggio. Une brigade d'infanterie et une de cavalerie restèrent en réserve à la Bochetta, mais l'artillerie fila sur St.-Pierre-d'Aréna.

Le mouvement de l'aile gauche fut plus long; elle remonta la vallée de l'Orba jusqu'à Ovada, d'où la cavalerie se dirigea sur Gênes. La division Lemoine fut chargée de couvrir le débouché de Savone, et prit poste à Montenotte, Carcare, Cadibona et San-Giacomo. Celle de Grouchy, dont Grandjean prit le commandement, occupa le Val-di-Calice, tenant Finale, Melogno, San-Bernardo et la Pietra. Un corps de quatre bataillons, aux ordres du chef de brigade Roguet, laissé à Acqui et Capriata pour la sûreté des communications, évacua sans perte la vallée de la Bormida, et rejoignit dans l'Apennin, où il prit position entre Oneille et la vallée du Tanaro.

Les Français peu inquiétés ont le temps de s'établir dans leurs positions.

La perte de la bataille de Novi avait rendu la position de l'armée d'Italie en quelque sorte désespérée ; elle dut son salut à des événemens que nous rapporterons plus loin, et qui détournèrent l'attention de son adversaire; car à l'exception de quelques escarmouches entre les troupes de Dombrowsky et les coureurs de Derfelden, la retraite ne fut pas du tout inquiétée.

Moreau ignorant ces circonstances, balança un instant à évacuer Gênes. La garde d'une capitale aussi populeuse était d'autant plus difficile, que la ruine du commerce maritime et les charges de la guerre mécontentaient la classe de Liguriens parmi laquelle on avait trouvé jusqu'alors des partisans. L'avantage de se ménager un poste utile pour alimenter l'armée, disparaissait devant le danger inouï de conserver une ligne parallèle à la mer, et d'accepter une nouvelle bataille, sans posséder la moindre chance de retraite, dès que l'ennemi ferait un effort un peu sérieux contre la gauche. Déjà toute l'artillerie était embarquée à St.-Pierre-d'Aréna, et le consul de France à Gênes sollicitait les bâtimens nécessaires pour l'évacuation complète.

Cependant les suites d'une telle mesure effrayèrent la responsabilité de Moreau. Il ne commandait l'armée que par la déférence de ses camarades, et en attendant la désignation de son successeur : d'ailleurs le gouvernement pouvait

désirer de tenir une ville qui faciliterait une nouvelle invasion sur le Pô, dans le cas où l'on se trouverait en mesure de reprendre l'offensive à l'ouverture de la campagne suivante.

En attendant de savoir ce que le directoire déciderait, Moreau pressa Championnet de faire assembler une forte division sous Coni pour inquiéter l'ennemi en Montferrat, tout en couvrant le col de Tende. Watrin fut chargé, avec 12 mille hommes répartis en 3 divisions, de couvrir les avenues de Gênes depuis Chiavari par Torriglia jusqu'à l'Orba, le passage de la Bochetta et les cols adjacens (1). St.-Cyr fut prendre la direction de l'aile gauche, où l'on craignait le plus les entreprises de l'ennemi; on lui assigna à cet effet la division Laboissière qui tenait Sassello, celle de Lemoine qui couvrait Altare et Cadibona; enfin, celle de Victor, commandée par Grandjean, alors établie au col St.-Bernard et sur les hauteurs de Finale. Moreau, espérant stimuler le directoire ligurien et en obtenir des renforts lui fit pressentir le danger d'une retraite pour les hommes qui avaient arboré les couleurs républicaines, et lui promit néanmoins de sauver Gênes, si les patriotes armaient 12 à

(1) La division Miollis, à l'extrême droite, gardait la vallée de Lavagna; celle de Watrin, depuis Torriglia à la Bochetta; Dombrowsky tenait Campo-Freddo et Ovada, se liant à Laboissière.

15 mille hommes pour concourir à sa défense.

Opérations de Klénau contre la rivière du Levant.

Cependant, le général Klénau, qui faisait face à Miollis, supposant le désordre des Français plus grand qu'il n'était, voulut tenter un coup de main sur Gênes, persuadé que Suwarof lancerait l'armée victorieuse dans cette direction, et qu'en tous cas il serait puissamment secondé par les habitans avec lesquels il s'était ménagé quelques intelligences. En conséquence, le 21 août, il attaqua, à la tête de 4 à 5 mille hommes, les avant-postes de Miollis, et les repoussa d'abord de Chiavari à Rapallo, puis le lendemain sur les hauteurs de Recco.

Moreau renforça aussitôt sa droite, et, voyant que les Alliés ne faisaient aucun mouvement pour appuyer cette diversion tardive, il ordonna à Watrin de gâgner, avec 1,800 hommes, par Torriglia et Fontana-Bona, le flanc et les derrières du corps autrichien. Klénau, quoique soutenu par le feu d'une frégate anglaise, s'était consumé en vains efforts le 25 devant la position de Recco. Miollis l'assaillit le lendemain, et le chassa de Rapallo et de Chiavari. Les Autrichiens se retiraient derrière la Lavagna, quand la tête de colonne de Watrin, qui suivait la crête des montagnes, parut sur leur droite. Rien n'eût pu les sauver d'une destruction totale, si Miollis eût donné à son collègue le temps d'achever son mouvement : mais ses troupes, emportées par

leur ardeur, passèrent trop tôt la rivière, et déterminèrent la retraite des Impériaux qui en furent quittes pour 700 hommes tués, blessés, ou prisoniers. Après les avoir poursuivis jusqu'à Bracco et Moneglia, Miollis retourna, le 28, derrière la Lavagna, Watrin à la Bochetta.

Suwarof se replie sur Asti, au lieu de poursuivre ses succès.

Suwarof ne pouvait se dissimuler l'importance de tomber vigoureusement sur la gauche de Moreau, afin d'enlever ses communications avec la France et l'armée des Alpes, et de le forcer à évacuer Gênes, pour concentrer à la hâte ses troupes vers Savone. Cependant il s'arrêta tout-à-coup quand il n'avait plus que des fruits à recueillir. Les uns, ont attribué cette résolution subite à des ordres très-pressans du cabinet de Vienne, et au plan d'opérations qui l'arrachait du théâtre de sa gloire pour le faire passer en Suisse : d'autres ont pensé que le maréchal, informé des succès de Masséna dans les petits cantons, de la descente presque simultanée de Lecourbe dans les bailliages italiens, et de Championnet dans le bassin du Piémont, crut devoir voler au secours de ses flancs menacés. Du moins est-il certain qu'après la bataille de Novi, il détacha en toute hâte le baron de Kray avec 14 bataillons et 12 escadrons sur le Tésin pour couvrir la Lombardie; et lui-même, afin de mieux contenir Championnet, sans cesser de menacer Coni et de couvrir le siége de Tortone,

ne laissa qu'un corps de 5 à 6 mille hommes sur la Scrivia et la Bormida, et alla camper à Asti le 20 août. Portant d'un autre côté ses regards vers le midi de l'Italie, où quelques milliers de Français combattaient encore pour retarder le moment de leur chute, il détacha la division Frœlich pour aller hâter la conquête de l'Etat romain. Dispositions qui attestent moins l'envie de profiter de la victoire, que celle de s'opposer aux succès insignifians de l'armée des Alpes.

Opérations de Championnet dans les Alpes côtiennes.

Championnet en avait pris le commandement quelques jours avant l'arrivée de Joubert à l'armée d'Italie; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il pût prendre aussitôt l'offensive. La pénurie du trésor et les lenteurs de la levée des conscrits étaient telles, que, dans la première quinzaine d'août, son armée qui devait s'élever à 30 mille combattans, se composait à peine de 16 mille hommes dénués de tous les objets nécessaires pour tenir la campagne (1). Ce corps, malgré sa faiblesse et sa mauvaise composition, sagement réparti sur tous les cols, depuis le St.-Bernard jusqu'à l'Argentière à l'entrée de la vallée de la

(1) L'armée devait être de 34 mille hommes, en y comptant les demi-brigades qui formèrent la division Lemoine et 12 mille conscrits. Lemoine ayant emmené les régimens les plus à portée du comté de Nice, on les remplaça par d'autres tirés du nord : en attendant il ne reste qu'un petit nombre de vieilles troupes.

Stura, eût suffi néanmoins pour tenir tête au général Kaim qui, de Turin, dirigeait des partis dans les vallées.

Mais bientôt la marche de Joubert sur Novi mit Championnet dans l'obligation de faire quelques démonstrations pour favoriser les entreprises de l'armée d'Italie : et, le 10 août, sa gauche, commandée par le général Compans, déboucha du petit St.-Bernard, et emporta de vive force le poste retranché de la Tuile, tandis que Duhesme enlevait Laferrière, Novalèse, et rejetait les Autrichiens dans Suze. Ces dernières affaires, où les Alliés essuyèrent une perte notable, contribuèrent, comme on vient de le voir, à suspendre les progrès de Suwarof, en le déterminant à se rapprocher de Turin, et à renforcer le corps de Kaim. Combat du St.-Bernard.

Pendant ce temps-là, Championnet ayant reçu de nouvelles troupes de l'intérieur ou de la Suisse, rétablit ses communications avec l'aile gauche de l'armée d'Italie, et résolut de faire un effort par sa droite où la majeure partie de ses forces se trouvaient concentrées ; son but était de descendre dans la plaine pour ravitailler Fénestrelles et Coni, places dont la conservation lui avait été spécialement recommandée par le directoire, il espéra même d'en éloigner l'ennemi. Championnet se lie à l'armée d'Italie.

Le 26 août, toute la ligne se mit en mouvement. A la droite, Compans, avec une partie de Ses dispositions pour

attaquer les Impériaux.

la division Grenier, força le fameux passage des Barricades, et pénétra dans les vallées de la Maira et de la Stura, chassant devant lui les Autrichiens, auxquels s'était jointe une foule d'insurgés piémontais. Son avant-garde poussa jusqu'au fort de Démont. Duhesme qui commandait au centre, divisa ses troupes en deux colonnes: celle de droite, sous les ordres du général Lesuire, forte d'environ 3 mille hommes, marcha sur Fénestrelles, qu'elle débloqua; et, renforcée par une partie de la garnison, elle attaqua l'ennemi fortement retranché à Villaret, à l'embranchement des routes de Pignerol et de Turin. Après un combat assez vif, les Autrichiens furent culbutés et poursuivis jusqu'aux portes de Pignerol. La colonne de gauche, conduite par l'adjudant-général Molard, débouchant par le val d'Houlx, obtint le même succès au col de l'Assiette, et entra dans Suze, qui, pris et repris plusieurs fois, resta définitivement aux Français le 28 août. Les troupes qui défendaient la ville se retirèrent à Bossolino sur la rive gauche de la Dora.

Combats de Pignerol et d'Aoste.

Le 31, les colonnes républicaines continuèrent leur mouvement. Molard déposta les Impériaux. De son côté, Lesuire se mit en communication avec lui, par le col de Rosse, marcha sur Pignerol, prit de vive force cette ville occupée par une garnison de 2 mille hommes d'infanterie

et 500 chevaux, qu'il rejéta sur Villafranca, après leur avoir enlevé deux pièces de canon et nombre de prisonniers. Quant à Compans, retardé par les combats continuels qu'il fallait livrer aux Barbets, il neput déboucher que le 2 septembre de la vallée de la Stura, et alla prendre position sous les murs de Coni. A l'extrême gauche, la brigade Mallet, qui gardait le petit St.-Bernard, quitta ses positions le 6 septembre, et chassa d'Aoste les troupes du général Haddick. Celui-ci se replia d'abord sur le fort de Bard; mais, à l'approche des Français qui se disposaient à investir le château, il se retira à Ivrée.

Ces affaires de postes coûtèrent peu de monde aux républicains, et leur valurent, outre 15 à 1,800 prisonniers, deux drapeaux et 4 pièces de canon. Toutefois, elles n'améliorèrent point l'état de leurs affaires; car elles n'amenèrent pas la réunion de leurs forces, sans laquelle il n'y avait rien à espérer pour eux dans le bassin du Pô.

La coalition ne retira d'autre avantage de la victoire de Novi que d'amener la reddition de la citadelle de Tortone. Cette citadelle, démolie depuis par les Français, était perchée sur un roc qui s'élevait sur un mamelon de 260 à 280 pieds au-dessus du niveau de la campagne. Elle consistait en un carré long, bastionné irrégulièrement, couvert du côté de la ville par un ouvrage à corne, Capitulation de Tortone.

et du côté de la campagne, par un autre ouvrage d'une forme bizarre. Le corps de place se trouvait entouré d'un fossé de 20 toises de largeur et d'un chemin couvert, auquel la pente naturelle de la montagne servait de glacis. Cette citadelle, achevée en 1794 par le génie piémontais, était, sinon un chef-d'œuvre de fortification, au moins de maçonnerie; car jamais murs n'avaient été plus solidement construits. L'escarpe n'avait pas moins de 90 à 100 pieds, la contrescarpe de 60 à 70. Du reste, quoique le corps de place eût trois étages de casemates, comme il manquait de communication avec la contrescarpe, et que l'irrégularité du périmètre donnait des angles morts, l'assiégeant pouvait en approcher sans craindre de sortie.

Le chef de brigade Gast y avait été jeté avec 1,200 hommes. On a vu que le général Alcaïni en formait le siége depuis le 6, et qu'il l'interrompit au moment de la bataille de Novi. Après la victoire du 15 août, il fut poussé avec plus de vigueur. Le général autrichien, n'ayant pas négligé d'informer le commandant de la défaite des Français, celui-ci qui s'était illustré par une belle défense, la jugeant désormais inutile, conclut le 25 août une convention, par laquelle il s'engageait à rendre la place le 11 septembre, si elle n'était secourue avant cette époque. Cette capitulation conditionnelle doit être

blâmée, parce qu'elle livra aux Impériaux une citadelle sept ou huit jours plus tôt qu'ils n'auraient pu la conquérir par les procédés de l'attaque, et qu'en principe la conservation des places étant tout pour les puissances belligérantes, le sort des garnisons ne devient qu'un objet secondaire.

Par cette combinaison d'événemens, on voit combien il fut malheureux pour les armées françaises, que le mouvement de la droite de Masséna et celui de Championnet n'aient pas été faits quelques jours plutôt; ou, du moins, que Joubert n'ait pas débouché de l'Apennin quatre ou cinq jours plus tard. Suwarof, obligé de faire des détachemens considérables pour couvrir son flanc droit et ses derrières, n'aurait pas eu l'avantage du nombre; et la valeur que les troupes républicaines déployèrent à Novi, porte à croire qu'elles eussent ramené la victoire sous leurs drapeaux.

Kray revient à Asti.

Le retour de Kray fit évanouir les craintes que les Alliés avaient conçues à l'égard du Milanais. En arrivant le 22 à Novare, il apprit qu'à la nouvelle de la défaite de Joubert, Lecourbe avait replié ses troupes sur le St.-Gothard et le Simplon. Se bornant alors à envoyer la brigade Laudon pour renforcer les détachemens des colonels Strauch et Rohan, il revint sur ses pas, et rejoignit, le 28 août, l'armée de Suwarof à Asti.

Mesures de Moreau pour la défense de Gênes.

Le peu de succès des tentatives de l'ennemi sur la rivière du Levant, et la nouvelle de ce qui se passait du côté de Suze et en Valais, avaient réveillé dans le général français l'espoir de se maintenir à Gênes; et les ordres du directoire le confirmèrent bientôt dans cette résolution. Cependant, la demande d'un secours de 15 à 16 mille hommes, que Moreau avait faite au gouvernement ligurien, loin de produire l'effet désiré, avait été communiquée aux habitans à une époque peu opportune. Ceux-ci, la considérant moins comme une mesure salutaire que comme un aveu de faiblesse, déclarèrent hautement que loin de se défendre contre les Alliés, s'ils se présentaient à leurs portes, ils étaient prêts au contraire à les accueillir. Dès-lors Moreau ne se borna pas seulement à déclarer la place en état de siége, et à donner des pouvoirs plus étendus au général Dessoles qui y commandait : il dut se convaincre encore qu'il importait de mettre à la tête de l'administration ligurienne, les hommes qui s'étaient le plus compromis par leur attachement à la France et aux maximes démocratiques. Ce n'était pas en effet des patriciens versés dans la science du gouvernement qui auraient pu se dévouer pour une cause étrangère; il fallait, pour jouer ce rôle, des hommes de parti bien plus que des hommes d'état. Mais le général en chef prêt à se rendre sur le Rhin

laissa à son successeur le soin d'ordonner une telle mesure, fort délicate dans les circonstances difficiles où se trouvait l'armée.

Malgré l'avantage qu'on eût pu tirer de ces dispositions, elles n'eussent point empêché les Français d'essuyer le plus sanglant revers, si les Alliés avaient assailli en forces le petit nombre de bataillons qui couvraient l'avenue de Savone. Tout porte à croire que Suwarof encouragé par le retour de Kray à Asti, se fût enfin décidé à cette entreprise contre la rivière de Gênes, si un courrier ne lui eût apporté depuis plusieurs jours le nouveau plan dont nous avons parlé, et qui lui prescrivait de marcher en Suisse avec le corps russe. Les mouvemens de Championnet sur le revers des Alpes et dans les vallées du Piémont, n'étant pas assez dangereux pour l'arrêter, il fit ses dispositions de départ, remit le commandement de l'armée autrichienne à Mélas, puis dirigea, le 8 septembre, l'avant-garde de son corps sur Casale.

Suwarof reçoit l'ordre de marcher en Suisse.

Cependant Moreau qui avait craint long-temps pour sa gauche, informé par des dépêches de Championnet et le rapport de ses espions, de la bizarre résolution des Alliés, en même temps que de la capitulation conditionnelle de la citadelle de Tortone, se détermina à profiter des circonstances pour tenter de la secourir. Le général Watrin fut chargé de cette entreprise : ses ins-

Moreau fait une tentative pour débloquer Tortone.

tructions portaient de se faire remplacer dans ses positions par les troupes de Miollis, et de descendre à Novi avec les brigades Darnaud et Petitot, renforcées de quelques bataillons. Son mouvement devait être soutenu par la réserve d'infanterie de Calvin, et par le petit nombre de chevaux que commandait encore Guérin. La division Dombrowsky reçut l'ordre de se diriger sur Ovada.

Moreau avait prévenu de son retour offensif les généraux Championnet et St.-Cyr, en les invitant à déboucher sur Coni et dans la vallée de la Bormida, si Watrin obtenait quelque succès. Richepanse, avec tous les débris de la cavalerie renvoyés à Nice, devait repasser le col de Tende, et se réunir à la droite de l'armée des Alpes. Il était difficile que ces entreprises partielles réussissent. Watrin arriva le 8 septembre à Novi, et en culbuta les Autrichiens. L'intention du général en chef était qu'il suivît les montagnes et le cours de la Scrivia; mais, en débouchant de Novi, son avant-garde, entraînée par ce premier succès, poursuivit les Impériaux jusqu'à Pozzolo-Formigaro. Kray, qui avait pris le commandement de l'aile gauche des Alliés, tenait la plaine avec 2 mille chevaux et un corps considérable d'infanterie; il fit aussitôt avancer sa cavalerie, qui ramena les Français au pied des montagnes, et les força enfin d'évacuer Novi, pour se retirer sur les hauteurs de Gavi.

Suwarof suspend sa marche.

Cependant Suwarof instruit des mouvemens de Moreau, et craignant que Tortone ne lui échappât, s'était hâté de rappeler son avant-garde, et de diriger sur Felizzano de nombreux renforts. Ces troupes firent une telle diligence, que le 10 septembre elles furent réunies dans la plaine, la droite à Pozzolo, la gauche à Rivalta-di-Scrivia, leurs avant-postes en avant de Novi. Moreau poussa, ce jour-là, une reconnaissance avec la brigade Darnaud, et après s'être convaincu que le siége de Tortone était couvert par des forces contre lesquelles la prudence ne permettait pas de lutter, il ordonna aux troupes de rentrer dans leurs positions.

Tortone est remis aux Alliés.

Le lendemain 11, Tortone ouvrit ses portes aux Austro-Russes. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et fut conduite en France, sous condition de ne pas servir pendant quatre mois contre les armées impériales. Le même jour, Suwarof quitta les Autrichiens et se mit en route avec les Russes pour Bellinzona. Nous suivrons bientôt ce général dans la nouvelle carrière qu'il va parcourir: et le simple narré des faits prouvera quelle influence eut sur les destinées de la France et même de la coalition, le mouvement de Moreau qui détermina le corps auxiliaire à rester trois jours de plus en Italie (1).

(1) Le journal autrichien dit qu'il resta jusqu'au 11 septembre

Avant de rendre compte de l'expédition de Suwarof en Suisse, il convient de ne pas quitter l'Italie, sans rapporter ce qui se passait au midi de la Péninsule, où les fureurs de la reine de Naples et de Nelson souillaient les lauriers achetés par le sang de tant de braves. Toutefois comme il est indispensable de reprendre les choses d'un peu loin, on nous permettra d'y consacrer un chapitre particulier.

---

pour attendre la préparation des vivres et les embarcations nécessaires; celui de l'armée d'Italie affirme qu'il voulut s'assurer de la reddition de Tortone : quoi qu'il en soit, ce délai eut les mêmes suites.

CHAPITRE XCII.

Événemens militaires dans le royaume de Naples depuis le départ de l'armée française. — Le cardinal Ruffo, à la tête de l'armée royale, se rend maître de Naples, par capitulation. — Violation de cette convention par l'amiral Nelson. — Prise de St.-Elme, de Capoue et de Gaëte par les Alliés. — Réaction royale à Naples. — Précis des événemens dans les États romains et la Toscane. — Le général Frœlich, détaché par Suwarof, y assure la victoire aux Alliés. — Le général Garnier traite pour l'évacuation de ces pays.

MACDONALD, trop docile peut-être aux ordres du directoire, avait laissé à Naples, et dans les Etats romains, deux faibles cadres de divisions, qu'on imaginait suffisantes, à l'aide des partisans du nouvel ordre de choses, pour défendre les deux républiques contre les efforts de leurs ennemis, comprimer les mécontens de l'intérieur, et entretenir les communications de la Calabre avec la Lombardie. Etat des affaires après le départ de l'armée française.

La première, chargée de protéger le gouver-

nement parthénopéen, ne comptait pas au-delà de 4,600 hommes. Le général Garnier n'en conserva pas plus de 2,400 pour la garde des provinces romaines.

Leur tâche n'était pas facile, comme l'on voit, et l'on ne saurait trop blâmer le directoire d'avoir ainsi, dans un moment de danger, sacrifié 7 mille braves, qui eussent été si utiles sur les bords du Pô, à l'espoir chimérique de revenir un jour appesantir son sceptre de plomb sur ces malheureuses républiques.

En effet, à peine l'armée française eut-elle dépassé les frontières de Rome, que des insurrections éclatèrent de toutes parts. Le prince de Rocca-Romana fit une levée de boucliers dans ses terres aux portes de Naples, et devint l'instrument le plus actif de la réaction. Le général Gambs organisa la révolte à Caserte; ces noyaux insurrectionnels s'étant promptement mis en rapport avec les bandes que commandait Mammone aux environs de Teano et de Castelforte, toute communication cessa entre Capoue et Gaëte, aussi bien qu'entre Naples et le reste de l'Italie.

D'un autre côté, Hector Carafa, ayant reçu l'ordre du gouvernement napolitain d'aller se renfermer à Pescara avec sa légion, la province de Bari, où sa présence avait jusqu'alors contenu les mécontens, fut de nouveau en butte

aux courses des bandes insurrectionnelles des Corses Bocca-Ciampe et de Cesare, parcourant impunément la Pouille. Enfin Ruffo, maître de Cosenza, faisait chaque jour un pas de plus vers le Cilento, où Sciarpa était devenu la terreur des républicains.

Telle était cependant la lassitude qu'on éprouvait des charges imposées par les Français, que les Napolitains les plus engoués des doctrines importées par eux, n'aperçurent point à quels dangers les exposait leur retraite. Ils crurent avoir le temps d'organiser une force suffisante, non-seulement pour étouffer les insurrections, mais aussi pour repousser les tentatives que le roi Ferdinand pourrait diriger de la Sicile. La promptitude avec laquelle la garde nationale se forma à Naples les confirma dans cette opinion. Tous les propriétaires fonciers ou industriels briguèrent l'honneur d'y être admis, et, en moins de huit jours, elle offrit plus de 20 mille hommes, bien armés et équipés. Mais toutes les autres villes n'imitèrent pas cet exemple de spontanéité; d'ailleurs une garde nationale pareille n'est bonne qu'à maintenir la tranquillité publique dans l'enceinte des villes, et non à guerroyer comme il devenait nécessaire de le faire pour réprimer les insurgés. C'est une fort bonne institution pour suppléer aux troupes de ligne dans le service intérieur, mais qui ne peut et ne

doit, en aucun temps, les remplacer d'une manière absolue (1). L'épuisement du trésor public, l'anéantissement de tout crédit, mit de bien plus grands obstacles à la formation de l'armée de ligne. En vain le corps législatif proposa aux divers employés de l'Etat, d'abandonner une partie de leurs appointemens, de dépouiller le luxe de leurs habits; ces économies ne fournirent pas les fonds nécessaires à l'habillement et à l'équipement des légions décrétées, et malgré les promesses du ministre de la guerre Manthoné, l'effectif de l'armée ne s'éleva jamais à plus de 10 mille hommes, échantillon monstrueux de 20 corps différens.

Les royalistes redoublent d'efforts.

Les royalistes informés par leurs émissaires de la détresse du nouveau gouvernement, où pour surcroît de malheur, il y avait encore division, firent de nouveaux efforts pour ramener Ferdinand à Naples. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le dessein du cardinal Ruffo était de pénétrer en Pouille, tant pour y rallier les ban-

---

(1) Les gardes nationales pourront suppléer utilement aux troupes de ligne, quand on leur donnera une organisation bien entendue; et surtout quand on s'appliquera à distinguer les compagnies d'élites susceptibles d'être mobilisées, de celles dont la composition ne serait propre qu'à un service sédentaire; en un mot, quand on en aura fait des milices à l'instar de celles de Suisse. On devrait les distinguer en gardes urbaines, et en gardes nationales mobiles.

des de Pronio, que pour faciliter le débarquement de l'artillerie et des Russes que l'amiral Utschakof devait mettre à terre; mais Altamura, ville où s'était réfugié un grand nombre de républicains de la terre de Bari, pouvant inquiéter ses derrières, il en forma le siége. La défense de cette petite ville, rappelle les plus beaux traits de l'antiquité : le cardinal implacable dans sa vengeance, en ordonna le sac : ni l'âge ni le sexe ne trouvèrent grâce devant ses soldats altérés de luxure et de pillage.

Sac d'Altamura.

Après ce sanglant et honteux exploit, l'armée catholique-royale n'éprouva plus de résistance. Micheroux débarqua avec quelques centaines de Russes, qui occupèrent le surlendemain Foggia. Avigliano, Potenza, Muro, Picerno, Santo-Fele, Tito, tombèrent au pouvoir du cardinal, trop heureuses d'en arracher une capitulation, au moyen de laquelle elles conservèrent saines et sauves les personnes et les propriétés en rentrant sous l'obéissance du Roi. D'un autre côté, Sciarpa ayant délogé les républicains du pont de Campestrino, les bandes du Cilento donnèrent la main à l'armée catholique.

Ruffo demande des renforts en Sicile.

Dans cette conjoncture, Ruffo ne voit plus d'impossibilité de porter le dernier coup au gouvernement républicain, pour peu qu'il reçoive des renforts de la Sicile. Ses sollicitations appuyées par la reine, le ministre Acton et l'amiral

Nelson, décident Ferdinand à faire de nouveaux efforts. On embarqua à bord de l'escadre anglaise six régimens siciliens, formant environ 5 mille hommes, avec un petit train d'artillerie de campagne, beaucoup d'armes et de munitions. Ce corps d'expédition avait déjà mis à la voile sous les ordres du prince héréditaire, et devait prendre terre dans le golfe de Naples, pour seconder les opérations de l'armée du vicaire-général, lorsque l'apparition inattendue de la flotte française dans la Méditerranée, força l'amiral anglais à déposer en Sicile les troupes de débarquement, et à prendre une autre direction.

Il se dirige sur Naples.

Le cardinal, informé du départ de l'escadre et non des contre-temps survenus, donna aussitôt aux insurgés le signal de la marche contre Naples. Ils s'y dirigèrent sur deux colonnes principales, par les routes de la Pouille et de la Calabre.

Plus occupé d'intrigues et de discussions législatives que du soin de faire échouer les projets de la cour de Palerme, le directoire napolitain, entretenu dans la sécurité par les rapports du ministre de la guerre, ne prépara rien pour conjurer l'orage. Les auxiliaires français, laissés par Macdonald, suffisaient à peine pour former les garnisons de Capoue, de Gaëte et du fort St.-Elme : et leurs chefs ne pouvaient les compromettre en rase campagne sans s'exposer à perdre les postes confiés à leur garde. Mais

lorsqu'enfin le gouvernement ne put douter que le cardinal Ruffo ne fût à 12 lieues de Naples avec environ 25 mille hommes, il ouvrit trop tard les yeux, et prit toutes les mesures révolutionnaires capables de réveiller l'énergie des partisans du nouveau régime. D'abord un tribunal extraordinaire fut créé pour connaître et punir les délits de lèse-nation; ensuite on soumit la garde nationale à un service obligé : la capitale, déclarée en état de siége, fut commandée par le général Federici, lequel eut sous lui l'ex-chevalier Massa, et l'ex-prince de San-Severino, pour commander les châteaux Neuf et de l'Œuf. A cela il n'y avait rien à dire; mais, au lieu de rassembler les 7 à 8 mille hommes de troupes de ligne disponibles, dans un bon camp retranché à Capo-di-Monte ou à Capo-di-Chino, où ils eussent pu combiner leurs opérations avec les garnisons françaises de St.-Elme ou de Capoue; on les dissémina sur différens points aux environs de Naples; et l'on en employa la moitié d'une manière si peu militaire, que cette petite réserve, sur laquelle reposait désormais les destinées de la république parthénopéenne, fut détruite et dispersée sans avoir pour ainsi dire vu l'ennemi.

Expédition des patriotes napolitains sur Salerne et Bénévent.

Le directoire, informé que Sciarpa était à Salerne, l'avant-garde du cardinal à Avellino, et Micheroux, à la tête des Russes en marche sur Bénévent, imagina de diriger une colonne

mobile sur chacune de ces trois directions. A la droite, Schipani, avec environ 2 mille hommes, eut l'ordre de se porter par Nocera sur Salerne, d'en chasser les insurgés et d'y prendre position; au centre Spanò, avec environ 1,500 hommes, eut l'ordre de s'avancer par la route de Nola, vers Monteforte, où il devait se retrancher; tandis qu'à la gauche, une colonne d'environ 1,500 hommes, commandée par Belpulsi, marcherait sur Bénévent pour en prendre possession. Ce projet échoua, comme il était facile de s'y attendre: Bénévent ferma ses portes à Belpulsi, qui la canonna vainement, et fut rejeté en désordre par les Russes et les habitans sur Arienzo, d'où il ne gagna pas sans peine Nola, où Spanò de son côté venait d'être rejeté par l'avant-garde calabraise de Ruffo. Ici ces deux colonnes ayant voulu tenir ferme, furent culbutées le lendemain sur Pomigliano. La colonne de droite, protégée par la flottille républicaine qui serrait la côte, s'avança d'abord sans grands obstacles jusqu'à Torre dell'Annunciata; mais les royalistes, qui occupaient déjà Nola et Marigliano, informés de ce mouvement téméraire, firent rabattre un gros détachement sur Portici, qui coupa ainsi à cette colonne la retraite sur Naples. Bientôt après Sciarpa instruit de cet événement assaillit Schipani en avant de Nocera, et le força à s'ouvrir un passage le fer

à la main, pour revenir dans la capitale, où il ne rentra qu'avec beaucoup de peine et sans artillerie.

Le peu de succès de cette expédition, qui n'avait d'autre but que de débarrasser l'horizon de Naples, l'ayant au contraire resserré, les insurgés se disposèrent à y entrer de vive force. De leur côté les républicains, sentant toute l'imminence du péril, se disposèrent à la plus vigoureuse résistance. Dans les premiers jours de juin, la capitale se trouva transformée en une véritable place de guerre, dont tous les abords furent occupés par des gardes nationaux. On forma la garnison des forts, de Calabrais et autres provinciaux réfugiés, comme gens plus déterminés et plus sûrs. Des barricades et des coupures furent pratiquées dans les rues, et des retranchemens improvisés sur tous les débouchés aux points importans; des batteries de différens calibres annonçaient l'intention d'opposer plus de résistance encore qu'à Championnet. En même temps tous les membres du gouvernement, les ministres et les princicipaux fonctionnaires se transportèrent au Fort-Neuf, d'où émanèrent tous les actes d'autorité. La garde nationale fut astreinte à un service militaire pareil à celui des troupes dans une place de guerre assiégée. Les deux tiers des habitans étaient constamment de service.

Naples est resserré par les insurgés.

Préparatifs de défense.

Les préparatifs d'attaque et de défense durèrent plusieurs jours ; d'une part, il y avait une supériorité réelle de nombre dans les combattans ; de l'autre, les ressources en matériel étaient immenses ; mais il y avait dans le parti républicain peu d'hommes décidés à combattre ; car à l'exception d'un millier de réfugiés calabrais ou pouillais, d'autant de troupes de ligne et de 2 mille habitans compromis par leurs grades ou leurs emplois, tous les autres citoyens armés ne soupiraient qu'après le repos. Toutefois, dans l'état d'exaspération où se trouvait cette poignée d'hommes, il était permis de croire qu'on ne les réduirait point aisément. Du 6 au 10 juin, il n'y eut que des escarmouches entre les avant-postes. Il faut pourtant en excepter la prise de Castellamare : Les républicains, qui occupaient cette petite ville au nombre de 5 à 600 hommes, y étaient bloqués par un parti de la bande de Sciarpa depuis plusieurs jours, lorsque le commodore Foote les attaqua par mer, et les contraignit, après une vive canonnade, à capituler. La garnison obtint la faculté de rentrer à Naples ou de se rendre en France, après avoir déposé les armes.

Explosion du château de Vigliena.

Le 11, Ruffo, ayant voulu resserrer Naples du côté de Portici, fit attaquer le château de Vigliena occupé par 250 à 300 républicains ; l'artillerie eut bientôt fait brèche aux vieilles mu-

railles dont il était entouré. Déjà les insurgés montaient à l'assaut, quand le brave Martelli se traîne couvert de blessures au magasin à poudre, et y met le feu, afin d'ensevelir, sous les ruines de son poste, les vainqueurs comme les vaincus.

Le 13 juin, les républicains, lassés de l'état de qui-vive dans lequel ils languissaient depuis huit jours, résolurent de faire un effort sur toute la ligne d'investissement. A cet effet, pendant que divers piquets tenaient les insurgés en échec sur les hauteurs de Capo-di-Chino et Capo-di-Monte, le général Wirtz, avec environ 2 mille hommes et 8 pièces d'artillerie, déboucha du pont de la Madeleine sur la route de Portici, et le général Basset, à la tête d'un pareil nombre de gardes nationaux, se porta sur le chemin de Foria. Pour seconder les opérations de la première colonne, dont l'objet était de refouler l'ennemi jusqu'à la Torre-della-Nunziata, le ministre de la marine Caraccioli serra la côte avec son escadrille. L'action fut très-vive et très-opiniâtre: Basset enfonça la division royaliste qui lui était opposée; mais Wirtz rencontra des obstacles insurmontables. Toutefois la valeur de ses troupes aurait rendu la journée indécise, si les Lazzaroni du Mercato, excités par les royalistes que l'absence de toute force armée, de ce côté, avait enhardis, après avoir fait main-basse sur les républicains qu'ils trouvèrent isolés dans les

Sortie des républicains.

Les Lazzaroni les attaquent à dos.

rues, n'étaient venus au nombre de 3 à 4 mille, attaquer la colonne de Wirtz à dos. Celui-ci n'eut que le temps de détacher à leur rencontre un millier d'hommes avec une partie de son artillerie. Le choc fut rude, mais bientôt décidé. Les Lazzaroni qui croyaient surprendre, furent mitraillés, et les rues jonchées de leurs cadavres. La nuit seule sépara les deux partis. Les républicains, ayant éprouvé des pertes considérables, se retirèrent dans les châteaux. Wirtz plaça plusieurs bataillons à la tête du pont avec une nombreuse artillerie.

Dès le lendemain Ruffo attaqua le pont; le général Wirtz étant tombé mortellement blessé au commencement de l'action, les siens perdirent la tête, et furent ramenés la baïonnette dans les reins au fort des Carmes, qui n'est autre chose qu'une batterie de mer sans défense du côté de terre.

Prise du fort des Carmes.

Les républicains qui s'y étaient réfugiés, se voyant le jour suivant prêts à être enlevés, demandèrent à capituler; mais, pendant qu'on était en pourparlers, les Lazzaroni y pénétrèrent et massacrèrent la garnison. Il ne restait donc aux républicains que les forts Neuf et de l'Œuf, capables de résister à un coup de main; car l'église de St.-Ferdinand, près du palais, et la chartreuse de St.-Martin, bien que retranchées, étaient de faibles points d'appui. Les militaires, frappés de

ces inconvéniens et certains que le fort St.-Elme était plus propre à bombarder la ville qu'à protéger la défense de ses portes, proposèrent d'abandonner Naples et de se retirer par le chemin d'Aversa ou de Pouzzole sur Capoue, en marchant sur le corps de la division Gambs. Tel fut aussi l'avis du général français Girardon qui commandait à Capoue, et qui offrait de coopérer à cette entreprise avec le petit nombre d'hommes dont il pouvait disposer; mais le gouvernement napolitain s'obstina à vouloir défendre Naples pied-à-pied.

On ne connaît point les plans tracés par le cardinal Ruffo, pour s'en emparer; il y a même apparence qu'il n'en arrêta aucun, et que le fanatisme ou la soif du pillage de ses soldats exercèrent plus d'influence dans l'attaque que les ordres émanés de son état-major.

Ruffo s'empare d'une partie de la ville.

Quoi qu'il en soit, dans la journée du 14 juin, les royalistes gagnèrent du terrain, et se rendirent maîtres de la ville jusqu'à la rue de Tolède, où les républicains, protégés par de l'artillerie, se cantonnèrent tant à l'hôtel Stigliano, mis en état de défense par les frères Colonna, qu'à l'église de St.-Ferdinand, et au palais royal, qui avait une communication couverte avec le fort Neuf. Dans la nuit suivante, il n'y eut que des scènes d'assassinat et de pillage, de viol et d'incendie. Tout garde national qui tombait entre les

mains des Lazzaroni était impitoyablement massacré; car il n'y avait dans l'armée chrétienne ni frein ni discipline. Toutes les passions les plus honteuses guerroyaient pour leur propre compte.

Le 15, avant le jour, l'attaque recommença. Les royalistes se rendirent maîtres du palais de Stigliano, qui fut saccagé: Fra-Diavolo, moins heureux, ayant voulu pénétrer près de St.-Ferdinand, fut vigoureusement repoussé et perdit 3 ou 400 hommes, par le feu d'une batterie qui prenait sa colonne à revers. De l'autre côté du port, Sciarpa et l'archiprêtre Rinaldini, s'approchèrent du château Neuf, sous la protection des batteries du château des Carmes; mais les républicains les laissant arriver jusqu'à la place du château, exécutèrent une sortie si vigoureuse, qu'ils mirent leurs colonnes dans une déroute complète.

Ruffo dresse des batteries contre les forts.

Ruffo, voyant qu'il ne pouvait chasser de vive force les républicains de leurs postes, se détermina à dresser des batteries, à l'extrémité de la Villa-Réale pour bombarder le château de l'Œuf; dans la rue de Tolède pour déloger les patriotes de St.-Ferdinand; enfin à l'Immaculée contre le château Neuf. Le commandant français, qui de St.-Elme aurait pu détruire tous ces travaux, resta dans une complète inaction: il refusa même, sous prétexte d'économiser ses subsistances, de

recueillir 6 à 800 républicains qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et il les cantonna dans la chartreuse de St.-Martin retranchée depuis quelques jours.

On détruit celle de Villa-Réale.

Le 18 et le 19 le feu d'artillerie fut très-vif de part et d'autre; vers le soir la garnison de St.-Martin annonça par des signaux, à celles des autres châteaux, qu'elle exécuterait une sortie pour détruire les batteries de la Villa-Réale. Son projet était de se glisser, à la faveur des ténèbres, dans la rue de Tolède, et de prendre à dos les royalistes. Mais, bien que ceux-ci ignorassent l'objet de ces signaux, ils firent si bonne garde qu'il fallut changer de projet. Au milieu de la nuit un nombre considérable de tambours, soutenu d'un petit détachement, alla battre la charge du côté de l'Infrascata, tandis qu'une colonne de 4 à 500 hommes, marcha en silence du côté opposé, vers Ste.-Anne-du-Palais. Elle parvint ainsi sans être découverte jusqu'à la chapelle Ste.-Anne à Chiaja; mais ici la résistance d'un poste royaliste donna le temps à la réserve d'accourir à son secours: toutefois les Calabrais, éveillés en sursaut, ne purent résister à l'impétuosité du premier choc: les canonniers abandonnèrent leurs pièces, et se sauvèrent sur les embarcations, qui firent feu sur les royalistes comme sur les républicains. Malgré quelques boulets, ceux-ci poursuivirent les fuyards jus-

qu'à Piedigrotta, abattirent les retranchemens des royalistes, brûlèrent les affûts et enclouèrent les pièces.

La garnison du château de l'Œuf saisit l'à-propos, exécuta une sortie, et surprit un bataillon d'Albanais, bivouaqué près de Chiaja. Nul doute qu'avec 3 ou 4 bataillons les républicains n'eussent balayé Naples : mais, après cet heureux coup de main, à peine en resta-t-il un millier en état de combattre, et, pour comble de malheur, le commandant de St.-Elme ne permit plus aux Français de les soutenir.

Armistice entre les deux partis.

Cependant Ruffo, convaincu qu'il n'y aurait rien à gagner avec des gens exaspérés, et ne comptant plus sur la division de la flotte anglaise, offrit aux républicains un armistice pendant la durée duquel on discuterait les bases de la capitulation. Il publia une proclamation où il défendit le pillage, et promit, au nom du roi, amnistie pleine et entière à tous les républicains qui déposeraient les armes.

Les commandans de St.-Ferdinand, de St.-Martin et du fort de l'Œuf, répondirent qu'ils ne déposeraient pas les armes si l'armée catholique n'évacuait la ville. Mais le corps législatif, après avoir entendu l'avis d'un conseil de généraux présidé par le ministre de la guerre, se décida à accepter l'armistice, à condition que les deux partis conserveraient leurs positions. C'était

une grande faute; car il était évident que Ruffo ne voudrait ou ne pourrait exécuter cette convention. C'est ce qui arriva, les Calabrais royalistes et les Lazzaroni, qui n'avaient grossi l'armée du cardinal que dans l'espoir du butin, sans égard aux défenses du vicaire-général, continuèrent leurs dévastations et leurs brigandages, et l'accusèrent hautement de jacobinisme. Pour se soustraire à leur fureur, il fut obligé d'appeler en toute hâte les troupes siciliennes et russes en ville; mais les efforts de celles-ci pour ramener la tranquillité furent inutiles: le massacre continua. Les républicains, témoins de ces horreurs du haut de la chartreuse de St.-Martin, se plaignirent de la rupture de l'armistice, et menacèrent d'user de représailles sur les ôtages qu'ils avaient entre les mains. Cette menace produisit certain effet, car le calme reparut quelques heures. Le 22, la garnison des deux châteaux se rassembla sur la place royale pour célébrer une pompe funèbre en l'honneur de ceux qui avaient succombé; mais pendant qu'elle était occupée de ce pieux devoir, le cardinal employa mieux son temps: il fit rétablir la batterie de la Villa-Réale détruite le 19, et en construisit une autre à l'extrémité du port pour battre le fort de l'Œuf. Les républicains se plaignirent de cette infraction à la convention, on leur répondit dérisoirement que ces travaux avaient été faits

contre l'intention formelle de Ruffo, et qu'ils seraient détruits, si la capitulation n'avait pas lieu.

Négociations pour l'évacuation de Naples.

Cependant les négociations se poursuivirent le 23, avec activité, sous la médiation de Méjean. Le directoire napolitain se réserva d'entendre l'avis du corps législatif, et du commandant de St.-Martin : et lorsqu'il eut recueilli leurs avis, il tint un grand conseil, dans lequel furent posées les bases de la capitulation. Le directoire déclara d'abord qu'il entendait capituler avec les puissances alliées, et non avec le roi de Naples représenté par le cardinal Ruffo; il proposa d'évacuer les châteaux en y laissant les munitions de guerre et de bouche qui s'y trouvaient, mais en réservant à leur garnison la faculté de se retirer en France ou de rester dans ses foyers, sans qu'on pût l'inquiéter dans ses personnes ou ses propriétés : à cet effet, il demandait qu'il fût fourni des bâtimens de transport pour conduire en France les individus qui voudraient s'y rendre. Les conditions de cette capitulation devaient s'étendre, non-seulement aux républicains qui occupaient les châteaux de Naples et les retranchemens voisins, mais encore à la garnison de Pescara. Finalement, pour garantie de cette capitulation, il exigeait qu'un certain nombre d'ôtages fût remis au château de St.-Elme, qui continuerait à être occupé par une garnison

française, jusqu'à l'échange des certificats d'arrivée des réfugiés dans un port de France.

Le cardinal trouva les prétentions des républicains trop hautes : et, néanmoins, après de longs débats, et par égard pour ses parens et ses amis qui étaient retenus en ôtage, il finit par adopter le projet de capitulation, en supprimant seulement les formes injurieuses au Roi. Elle fut signée tant par lui, comme vicaire du royaume, que par le général Micheroux, et par les chefs des forces navales anglaises, russes et turques dans le golfe de Naples. Elle le fut également par le chef de brigade français Méjean, qui se porta garant, au nom de la république française pour la république napolitaine, et reçut les ôtages. La capitulation est signée.

Alors Ruffo publia un édit d'amnistie, signifia copie du traité à Carafa, en lui enjoignant de remettre la place de Pescara à l'abbé Pronio, qui en formait le blocus depuis près d'un mois. Les garnisons des différens postes se rendirent sous escorte à Pizzo-Falcone, pour y attendre les bâtimens qui devaient les transporter à Marseille (1).

Peu de républicains retournèrent dans le sein de leurs familles; mais une multitude de citoyens L'arrivée de Nelson détruit tout.

(1) Il y a plusieurs versions à ce sujet : les Alliés ont prétendu avoir réduit les châteaux Neuf et de l'Œuf, mais ces assertions se trouvent démenties par le texte même de la capitulation.

se rendirent des provinces à Naples pour jouir du bénéfice de la capitulation et se retirer en France: déjà deux bâtimens, portant les défenseurs de Castellamare, étaient partis pour Marseille, des autres n'attendaient plus que quelques approvisionnemens pour mettre à la voile, lorsque lord Nelson, débarrassé d'inquiétude à l'égard de la flotte de Bruix, arriva dans la rade de Naples, ayant sur son bord lady Hamilton, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, qu'une passion difficile à qualifier attachait au char du vainqueur d'Aboukir.

Conduite révoltante de cet amiral.

L'arrivée de cette favorite de la reine changea la face des affaires: elle prétendit avoir entendu dire à Caroline qu'elle préférait perdre la couronne, plutôt que de capituler avec les rebelles; et, pour se faire un mérite auprès d'elle, elle exigea de son trop facile amant qu'il rompît la capitulation. Nelson eut cette lâcheté. Il n'eut pas honte de souiller ses lauriers en déclarant qu'un traité fait sans sa participation ne pouvait être valide, et les bâtimens de transport eurent ordre d'ancrer sous le canon de son escadre.

Le jour suivant, les membres du directoire, un grand nombre de ceux de la commission législative, tous les principaux officiers ou fonctionnaires de la république furent traînés à bord du vaisseau amiral et chargés de fers.

Ferdinand

Peu de jours après, le roi vint sur une frégate

anglaise accompagné de son ministre Acton : il signala son retour en déclarant que son intention n'avait jamais été de capituler avec des rebelles. Rien ne pouvait en effet l'y forcer: mais tout lui imposait l'obligation d'exécuter une capitulation déjà conclue par son vicaire. A la vérité, on atténua l'injustice de cet édit, en rassurant les prisonniers sur leur sort; cependant, tandis qu'ils attendaient les effets de la clémence royale, un second décret prononça la confiscation de leurs biens. Les commandans des forces alliées, indignés, firent d'inutiles remontrances; on les contraignit au silence.

revien à Naple et viole l capitulation.

Les républicains voyant bien que désormais leur sort dépendait de l'amiral anglais, lui adressèrent une requête pour lui demander l'exécution de la capitulation. Mais Nelson, par une atroce ironie, la leur renvoya, après leur avoir vanté, dans une apostille de sa main, la clémence du roi. Cependant les arrestations se multipliaient à Naples; nul n'était à l'abri des délations : tous les cachots des forts étant remplis, on fut obligé d'entasser les prisonniers sur de vieux vaisseaux démâtés. Celui de l'amiral anglais, que montait le roi, fut environné de bastilles flottantes, où ces malheureux demi-nus étaient en proie à tous les besoins, et à la brutalité des bandits qu'on leur donna pour gardiens.

Nelson en fait autant.

Indolence du commandant français.

Jusque-là les Français n'avaient été pour rien dans toute cette lutte. Le commandant du château St.-Elme Méjean, qui retenait encore les ôtages, qui pouvait et devait être le garant de la capitulation, et à qui il ne manquait pas absolument de moyens pour la faire respecter, loin de soutenir l'honneur du nom français, demeura spectateur indifférent de toutes ces cruautés, et n'adressa pas la plus légère réclamation en faveur de ces infortunés alliés. Cerné par un cordon d'environ 3 mille hommes de troupes de ligne aux ordres du duc de Salandra, il semblait étranger à tout ce qui se passait, et vivre dans un pays ami.

On se prépare à l'attaquer au fort St.-Elme.

Le roi et Nelson, enhardis par sa faiblesse, résolurent de le chasser de son poste; ce qui était chose aisée. Le château de St.-Elme, quoique d'un accès difficile, n'est cependant rien moins qu'imprenable; car dominé par le dernier contrefort de l'Apennin, qui remonte de Naples vers le couvent des Camaldules, il n'est propre qu'à tenir en bride une nombreuse population, et doit tomber aussitôt après l'établissement des premières batteries, puisque d'ailleurs il n'a que peu d'ouvrages extérieurs et d'un mauvais tracé.

L'amiral anglais confia la conduite de cette opération au capitaine Trowbridge, sous les ordres duquel il mit toutes les troupes de marine

anglaises, russes et portugaises de l'escadre, et qui devait être secondé par le corps de Salandra. Le siége fut poussé avec d'autant plus de vigueur que Méjean n'en contraria pas les travaux. On éleva successivement sept batteries armées de 30 pièces de gros calibre. A peine eurent-elles commencé à jouer, que l'artillerie de la place fut démontée, et que la garnison demanda à capituler. Méjean, déjà répréhensible pour avoir souscrit une capitulation qui l'obligeait à restituer les ôtages et à livrer les Napolitains qui faisaient partie de sa troupe, rendit son nom odieux par la manière dont il en remplit les conditions.

Excès commis par la réaction royale.

L'embarquement de la garnison du fort St.-Elme, fut le signal de nouvelles horreurs. Un édit royal dépouilla la ville de Naples de ses priviléges; tous les élus municipaux nommés depuis l'entrée des Français dans le royaume, furent arrêtés pour rendre, disait-on, compte de leur gestion. Ces mesures, en indiquant que la vengeance du trône n'était pas encore satisfaite, autorisèrent toutes les réactions des Calabrais et des Lazzaroni royalistes.

L'armée napolitaine est réorganisée.

Cependant, le roi voulant chasser les Français des deux seules places qui leur restaient encore, sentit qu'il ne pourrait y parvenir avec des insurgés, il les licencia donc, et ordonna la formation d'un corps de troupes régulières pour les réduire. Jusqu'alors la garnison de Capoue

avait été observée par la division du général Gambs, qui n'osait point en faire le blocus; Gaëte, le fut par un gros détachement de l'insurrection des Abruzzes, aux ordres de Mammone, secondé par une escadrille napolitaine, aux ordres du capitaine Lettieri.

Elle investit Capoue que Girardon défend faiblement.

En peu de jours, le général Salandra eut rassemblé 5 mille hommes de l'ancienne armée napolitaine, qui furent joints par un bataillon de 800 hommes, tiré des vaisseaux de l'escadre combinée. Ce petit corps d'armée vint s'établir, le 21 juillet, devant Capoue.

Cette place, très-bien assise sur la rive méridionale du Volturno, dans une plaine que ses remparts commandent de tous côtés, ne pouvait opposer une longue résistance, attendu que les ouvrages formant tête de pont sur la rive droite de la rivière sont en terre, que le corps de place, quoique bastionné et couvert de demi-lunes, a le défaut d'avoir des bastions trop étranglés, des courtines trop courtes, des fossés peu profonds, enfin que sa citadelle est nulle. Toutefois le général Girardon ne voulut pas l'évacuer sur simple sommation. Le 22, les assiégeans jetèrent un pont en avant de la place, et complétèrent l'investissement. Dès le même jour, le capitaine anglais Trowbridge, qui dirigeait de fait le siége, commença à établir des batteries de gros calibre. Dès qu'elles furent en état elles

entrèrent en action; la place y répondit vivement, mais sans succès, car la tranchée fut ouverte le 26, à quelques toises de la queue des glacis. Cette manière brusque d'en agir intimida Girardon qui, n'ayant pas 1,500 hommes valides sur les 2,200 qu'on lui avait laissés, et manquant d'artillerie et de munitions, entra en pourparlers, et capitula le 28 aux mêmes conditions que la garnison de St.-Elme.

Prise de Gaëte.

Un succès si facile enhardit le duc de Salandra. Le lendemain, il se présenta devant Gaëte. L'officier français, qui y commandait, instruit des désastres des armées républicaines et privé des choses les plus nécessaires à la vie, ouvrit l'oreille aux propositions qui lui furent faites, s'en référant d'ailleurs à ce qui serait ordonné par son chef le général Girardon. Celui-ci conclut à Naples, avec l'amiral Nelson, une capitulation, d'après laquelle la garnison obtint, avec les honneurs de la guerre, la faculté de rentrer en France.

La chute de ces places redouble les cruautés de la cour de Naples.

Ainsi tombèrent, sans gloire pour la France, sans appui pour les Napolitains, les trois places où Macdonald avait laissé si inutilement garnison. Leur chute, délivrant le royaume de Naples des Français, mit le comble au régime de terreur. Dès-lors il n'y eut plus de sûreté pour quiconque avait pris part aux dernières révolutions: une junte d'état, présidée par un Sicilien,

nommé Speciale, digne émule de Fouquier-Tinville, commença le cours de ses assassinats juridiques. Sa tâche paraissait difficile, et surtout longue à remplir; car il fallait prononcer sur le sort de 30 mille individus arrêtés; mais les instructions qui lui furent données l'abrégèrent beaucoup. On y déclarait coupables de lèse-majesté au premier chef, tous ceux qui avaient occupé les premiers emplois de la république; ceux qui, durant les deux anarchies avaient combattu les Lazzaroni, l'armée du cardinal Ruffo, ou la flotte anglaise; tous ceux qui avaient assisté à la plantation de l'arbre de la liberté, ou au brûlement des drapeaux pris sur les insurgés ou les Anglais; on regarda comme coupables au même degré, ceux qui, par leurs écrits ou leurs discours, avaient offensé le roi ou sa famille, pendant l'interrègne; et comme si ces diverses catégories ne comprenaient pas une assez grande quantité d'individus, la peine de mort fut prononcée contre tous ceux qui avaient témoigné leur attachement pour la république.

Qui croirait qu'après des dispositions si rigoureuses, le roi eût encore à sévir? Cependant tous ceux qui avaient été inscrits dans un club ou revêtus d'emplois subalternes, furent condamnés à l'exil perpétuel et à la confiscation de leurs biens; l'exil fut restreint à quinze ans pour ceux qui n'avaient pas prêté serment de fidélité à la république.

Des dispositions aussi atroces révoltèrent les citoyens en qui tout sentiment d'humanité n'était pas éteint; ils se retirèrent des affaires, et leurs emplois devinrent la proie des hommes entièrement dévoués à la cour. Toutefois l'exécution de ces mesures épouvanta les bourreaux mêmes, et dans leur intérêt propre, ils usèrent d'une certaine modération. On ne rapporta point l'édit royal, mais des listes de proscription furent envoyées de Palerme à la junte, et ce ne fut que lorsqu'on crut tenir les principales victimes qu'on leva l'embargo mis sur les bâtimens chargés des Napolitains capitulés. Des 1,500 individus qui s'étaient décidés à passer en France, à peine le tiers put-il gagner cette terre d'exil. Bientôt après leur départ commença le cours des assassinats juridiques. Ni l'âge, ni le sexe, ni la vertu, ni les talens ne trouvèrent grâce devant la junte. Ce tribunal altéré de sang ne tint aucun compte des services rendus antérieurement à l'Etat ou au roi même; et durant plus de six mois, Naples eut à pleurer chaque jour la mort de plusieurs de ses meilleurs citoyens. Triste résultat des désordres civils, et qui prouve que la fureur des factions est la même, soit qu'elles veuillent fonder une république démocratique, soit qu'elles prétendent venger la majesté du trône, ou défendre enfin les abus d'une religion intolérante.

Evénemens dans les Etats romains.

Tandis que ces événemens se passaient à Naples, les troupes françaises qui occupaient les états ecclésiastiques, abandonnées à elles-mêmes dans un pays dévoré par le feu de l'insurrection, après avoir lutté long-temps avec courage, se voyaient à la veille d'être accablées à Rome et à Ancône; où, par suite d'une multitude de petits combats, elles avaient été reléguées par les insurgés toscans, romains et napolitains. Dès l'ouverture de la campagne, les communications entre les différentes garnisons furent presque toujours interceptées; mais plus particulièrement entre Rome et Ancône. Aussi, les généraux Garnier et Monnier, qui commandaient ces deux places, opérèrent sans ensemble, et par conséquent avec beaucoup moins d'effet, contre les nombreuses bandes dont ils étaient, en quelque sorte, cernés.

Le premier, avec environ 5 mille hommes, tenait garnison, non-seulement au château St.-Ange; mais encore à Terni, Rieti, Tivoli, Velletri, sur les frontières du royaume de Naples: à Ostie, Civita-Vecchia et la Tolfa, sur les côtes de la Méditerranée; à Viterbe et Perugia, sur les frontières de Toscane. De son côté, Monnier avec moins de 3 mille hommes, était chargé, outre la garde d'Ancône, de maintenir dans l'obéissance les villes maritimes de Pesaro, de Fano et de Sinigaglia; et celles de Jesi, d'Osimo,

de Fabriano, de Macerata et de Tolentino. On sent déjà à quels assauts une semblable dissémination de forces devait livrer les petites garnisons de ces points.

L'amiral russe détache un corps contre Ancône.

Immédiatement après la reddition de Corfou, l'amiral Ouschakoff détacha une division de son escadre dans l'Adriatique. Le contre-amiral qui la commandait alla mouiller avec six vaisseaux de ligne à Porto-Quieto, et envoya quatre frégates devant Ancône. L'apparition de cette escadre enhardit les mécontens. Environ 4 mille se portèrent sur Pesaro, qu'ils espéraient surprendre à la faveur des intelligences que leurs chefs s'y étaient ménagées; mais la petite garnison française qui l'occupait, sut effectuer à temps sa retraite sur Jesi. Quelques jours après, le 12 juin, 150 Russes et autant de Turcs débarqués des frégates, aidés par des canonnières autrichiennes, forcèrent la garnison de Fano à se retirer à Sinigaglia, qui éprouva le même sort.

Il se retire à la nouvelle de l'arrivée de Bruix.

Les succès des insurgés ne se seraient sans doute pas bornés là, si la division russo-turque n'avait levé le 8 juin le blocus d'Ancône, rappelée par l'amiral Ouschakoff, afin de se joindre à l'escadre de Nelson, et d'aller à la rencontre de la flotte française qui avait paru dans le golfe de Gênes. Aussitôt que Monnier fut informé que les insurgés étaient livrés à eux-mêmes, il partit d'Ancône avec une colonne mobile re-

Expédition de Monnier

contre les insurgés.

prit Sinigaglia et Fano, se jeta sur différens postes d'où il délogea l'ennemi, et rentra à Ancône le 29 juin, chargé de butin. Malgré la terreur que repandit la vigueur de cette expédition dans le pays, les Français n'y furent pas longtemps tranquilles. Les flottes alliées ayant été délivrées de toute inquiétude par la rentrée de l'escadre française à Toulon, le contre-amiral Putowskin alla reprendre le blocus d'Ancône; et son apparition dans l'Adriatique ranima les insurgés d'une nouvelle ardeur. Le 25 juillet, 600 Russes et Turcs, aidés d'autant d'Autrichiens et d'insurgés, se portèrent, sous la conduite du colonel russe Woinowich, sur Fano; pendant que des bâtimens légers, autrichiens ou russes en bloquaient le port. Comme l'enceinte de cette ville se trouvait à l'abri d'un coup de main, la garnison qu'y avait laissée Monnier s'y défendit 48 heures, et ne capitula qu'après avoir consommé toutes ses munitions. Woinowich marcha ensuite sur Sinigaglia, dont la garnison mieux avisée se replia sur Ancône. Pendant ce temps, les insurgés que Lahoz avait organisés à Fermo, s'étant rendus maîtres de Tolentino, de Macerata et de Loreto, Monnier se vit contraint à resserrer sa ligne, le 29 juillet, entre Osimo et le pont de Fiumeggino: mais Lahoz en ayant forcé la gauche le 8 août, les Français évacuèrent Osimo, afin de s'établir sur les monts Monta-

gnola et Galeasso, pour ainsi dire sous le canon d'Ancône, d'où ils furent bientôt chassés. Le corps turco-russe se rapprocha alors de la place, et en forma l'investissement conjointement avec eux. Cependant, comme le peu d'artillerie qu'ils possédaient était mal servie, et que la meilleure intelligence ne régnait pas entre Woinowich et Lahoz, il s'écoula encore bien du temps avant qu'ils pussent se rendre maîtres des neuf collines qui forment la gorge d'Ancône et y établir des batteries et des redoutes. Elle devint une espèce de champ clos, dans lequel pendant près de trois mois, il se livra tous les jours de petits combats, où la garnison française déploya autant de courage, que Lahoz de talens et d'opiniâtreté, pour façonner au service de siége les 3 à 4 mille paysans qu'il commandait.

Opérations de Garnier à Rome.

De son côté Garnier, qui avait eu beaucoup de peine à contenir les habitans d'Arezzo et de Viterbe avant le passage de l'armée de Naples, voyant sa division reduite à 2 mille combattans, par la nécessité où il s'était trouvé de renforcer Macdonald de ses meilleures troupes, sentit le besoin de prendre les mesures les plus énergiques, sinon pour contenir dans l'obéissance un peuple impatient du joug français, du moins pour défendre Rome et les postes de la côte le plus long-temps possible. A cet effet, il déclara la république romaine en état de siége, et aussi-

tôt qu'il eut connaissance de la perte de la bataille de la Trebbia, il frappa une contribution de guerre sur les riches habitans de la capitale; pressa l'enrôlement de tous ceux qui s'étaient déclarés partisans du nouveau régime, et se forma de la sorte une force mobile d'environ 4 mille combattans.

A la faveur de ces mesures, il parvint à bien approvisionner le château St.-Ange et Civita-Vecchia, et à intimider la populace de la capitale; mais les campagnes n'en ressentirent pas l'influence. Vers la fin de juin, les habitans de Viterbe, sous la conduite d'un ancien officier papal, nommé Celini, marchèrent sur Ronciglione, gardé par un détachement d'une légion romaine. Garnier, voulant étouffer la révolte dans son principe, envoya contre eux le général Valterre avec une colonne mobile qui les battit, brûla Monterossi, mais échoua devant Viterbe, et fut obligée de se replier à Vico. Cet échec eut les plus fâcheuses conséquences. Le noyau de l'insurrection grossit; les rebelles chassèrent les Français de Bassano-di-Sestri, de Monte-Alto et de Toscanella, et vinrent s'établir devant Cornetto, poste le plus considérable de la côte.

Insurrections de Viterbe et Arezzo.

L'insurrection de Viterbe fut pour Arezzo le signal d'une levée de boucliers. Le général Klénau, avant de quitter Florence pour remonter la rivière du Levant, ayant mis à la disposition

des Arétins un escadron de hussards, tant pour régulariser la levée insurrectionnelle, que pour préserver les terres de la Toscane des courses de la garnison de Peruggia, il s'était formé un corps de 9 à 10 mille insurgés, composé en grande partie de soldats toscans imprudemment licenciés par les Français, et de Romains mécontens. Ce corps, jaloux de répondre à l'appel des habitans de Viterbe, après s'être emparé le 20 août de Peruggia sans coup-férir, et avoir forcé la garnison à se jeter dans la citadelle, où elle devait bientôt être réduite par la famine, se porta sur Civita-Castellana, dont il forma l'investissement. La petite garnison française d'abord retirée dans le château, capitula le 24, faute de vivres, et obtint la faculté de rejoindre le gros de la division à Rome.

Les Napolitains s'avancent sur Rome et repoussent Garnier

Au moment où l'insurrection romaine prenait un caractère si alarmant sur ses derrières, un corps d'environ 3,600 Napolitains, dépendant de celui qui avait soumis Capoue et Gaëte, s'avançait par la route des Marais-Pontins, vers Velletri, sous les ordres des généraux Rodio et Rocca-Romana. Garnier, craignant de se trouver entre deux feux, jugea convenable de se débarrasser d'abord des ennemis qu'il avait en tête; et, après avoir laissé garnison au château St.-Ange, marcha à leur rencontre sur trois colonnes, mais il fut bien puni de cette faute. Non-seule-

ment les Napolitains repoussèrent, le 19 août, sa triple attaque, mais encore enlevèrent le poste de Frascati, dans lequel il avait imprudemment laissé un détachement lors de sa retraite.

Il veut se replier sur Civita-Vecchia.

Dans cette position critique, Garnier comprit qu'il était temps d'évacuer Rome, et de se porter sur Civita-Vecchia, et, afin d'y parvenir plus sûrement, il entra en pourparlers avec les généraux napolitains : mais, ceux-ci voulant trop exiger, Garnier résolut de battre en retraite en leur présence, et prit, le 12, la route de ce port. L'ayant trouvée interceptée par les avant-postes des insurgés de Celini, il renonça à son premier projet, puis rentra dans Rome, publiant qu'il n'avait simulé cette retraite que pour éprouver les Romains, et que son intention était d'attaquer le lendemain les Napolitains. Effectivement il les assaillit le 13, sur deux directions. La première colonne marcha sur Albano, s'empara de cette ville, et rejeta les ennemis au-delà de Velletri. La seconde, débouchant de Vario, après avoir effectué sa jonction avec la précédente, les rejeta dans la direction de San-Germano.

Il revient sur ses pas et bat les Napolitains.

Il s'affermit dans sa position.

Ce succès lui permit d'agrandir momentanément son rayon d'activité du côté du royaume de Naples, il parvint même à rouvrir sa communication avec Civita-Vecchia, que bloquait par mer la division anglaise du commodore Trowbridge; et à former à sa droite une ligne, *qui*

de Cornetto passait par Monte-Romano, Toscanella, Nepi, Viano, pour aller s'appuyer au Tibre. Mais, les premiers jours de septembre, une division de 4 à 5 mille Napolitains, ayant enlevé Rieti au débouché des Abruzzes, malgré la vive résistance des Romains auxquels Garnier en avait confié la garde; le général Salmon s'avança par Nevolo et Monte-Rotondo, sur la rive gauche du Tibre, et força ainsi Garnier à abandonner Albano et Frascati aux troupes de Rodio et de Rocca-Romana, pour voler à la rencontre de ce nouvel adversaire. Un court engagement qui eut lieu, le 12, entre les républicains et les Napolitains, décida la retraite de ceux-ci.

La joie qu'inspira ce succès ne fut pas de longue durée. On se rappelle qu'après la bataille de Novi, Suwarof chargea le général Frœlich de balayer les derrières de l'armée alliée. La tête de colonne des troupes autrichiennes, qui, depuis le 18 septembre, était entrée dans l'Etat romain, s'était jusqu'alors contentée d'inquiéter les postes républicains à Monte-Romano, Toscanella et Nepi; parce que l'intention de leur général était, avant tout, de se mettre en correspondance avec la croisière anglaise de Civita-Vecchia. Mais, instruit de l'échec essuyé par les Napolitains, il dirigea un gros détachement de toutes armes sur Viano. Les républicains, craignant que le Ponte-Molle, défendu par une sim- L'arrivée de la division autrichienne de Frœlich change les affaires.

ple flèche armée de quatre pièces de canon de campagne ne fût attaqué, se replièrent sur Rome: circonstance qui força Garnier à rappeler les troupes lancées à la poursuite de Salmon, et permit à celui-ci de revenir prendre poste sur le Monte-Rotondo.

Frœlich s'avance sur Rome.

Le 22 septembre, Frœlich poussa des reconnaissances sur Rome, Civita-Vecchia et Cornetto: bien que sur tous ces points les républicains fussent en nombre inférieur, elles furent repoussées. Les jours suivans, mêmes tentatives, mêmes résultats. Enfin le 28, les Autrichiens prirent le dessus, et repoussèrent les républicains jusqu'aux portes de Rome.

Garnier pressé de toutes parts souscrit une convention.

De son côté, le général Bourcard, qui avait pris le commandement en chef des Napolitains, ayant replié les avant-postes français, Garnier, privé de communication avec la division d'Ancône, chargé d'environ 1,100 malades ou blessés, et obligé de favoriser l'émigration d'un millier de familles compromises, résolut de ne pas attendre la dernière extrémité pour souscrire une convention. Certain que la Toscane avait été entièrement évacuée, bien convaincu d'ailleurs qu'il ne pouvait prolonger sa résistance au-delà de trois ou quatre jours, et qu'il n'avait de retraite que sur Civita-Vecchia, où il n'existait pas la plus légère embarcation, il entra en pourparlers avec Bourcard et le commodore

Trowbridge, en vue de ramener saine et sauve en France, une poignée d'hommes qui pouvaient encore lui rendre de bons services.

Après plusieurs conférences, il fut conclu, le 29 septembre, une convention, d'après laquelle Rome et le château St.-Ange, Civita-Vecchia, Cornetto et Tolfa, seraient remis aux Alliés dans le délai de huit jours; savoir, Rome aux Napolitains, Civita-Vecchia et Cornetto aux Anglais. Les troupes ne furent point considérées comme prisonnières, et obtinrent d'être transportées en France avec armes et bagages, aux frais des Alliés. Les Romains, qui les avaient secondées, furent libres de s'embarquer avec elles, ou de rentrer dans leurs foyers; et on stipula qu'ils n'y seraient point inquiétés à raison de leurs opinions ni de leur conduite.

Frœlich, qui n'avait point eu connaissance de cette convention, attaqua les avant-postes républicains, le jour même de sa signature, et ne consentit qu'avec peine à renoncer aux avantages que le début de la journée semblait lui promettre.

Réaction à Rome.

La convention fut exactement observée en ce qui concernait le transport des troupes françaises et des émigrans romains: mais, nonobstant les stipulations expresses du dernier article, l'entrée des Napolitains à Rome fut signalée par une réaction sanglante. Les prisons furent encombrées dans les 24 heures; on ne vit plus que

des échafauds sur les places publiques. Les consuls Zaccaleoni et Mattei, qui étaient restés chez eux sur la foi de la capitulation, en furent arrachés par ceux-mêmes qui naguère s'inclinaient avec respect devant leurs faisceaux, promenés sur des ânes par toute la ville, puis jetés ensuite dans les cachots où les complices de Catilina avaient reçu la peine de leurs attentats.

Historien militaire, je me félicite d'être dispensé de m'appesantir plus long-temps sur ces scènes révoltantes, et je m'empresse de revenir à mon sujet, en remontant vers le Texel et les Alpes, où les opérations plus glorieuses des armées de Hollande et d'Helvétie, délasseront le lecteur du récit de tant d'atrocités.

Mort du pape Pie VI détenu à Valence.

Avant de terminer cet aperçu, je rappellerai néanmoins à mes lecteurs qu'à l'instant même où les coalisés, les insurgés et les Français se disputaient ainsi le patrimoine de S.-Pierre, l'infortuné Pie VI, arrêté en Toscane à l'époque de l'entrée des républicains, et conduit sous escorte à Grenoble, puis à Valence, y terminait ses jours le 29 août, à l'âge de 82 ans; victime d'une persécution indigne, dont le directoire se flétrit en pure perte, et qui ne pouvait rien changer ni à l'état des affaires politiques dans la Péninsule, ni aux questions religieuses sur lesquelles ils n'étaient pas d'accord.

CHAPITRE XCIII.

Expédition anglo-russe en Hollande. — Succès d'Abercrombie. — Prise de la flotte du Helder. — Combat de Groote-Kéeten. — Établissement des Anglo-Russes dans le Zyp ; attaque infructueuse de cette position. — Combats de Bergen et de Kastrikum. — Retraite des Anglo-Russes dans le Zyp. — Convention de rembarquement.

LA victoire couronnait les efforts de la coalition, et dès le commencement de mai, les armées françaises d'Allemagne et d'Italie, forcées d'abandonner leurs conquêtes, s'étaient repliées sur le Rhin et les Alpes. Affaiblies par les combats, désorganisées par une administration détestable, à peine laissaient-elles l'espoir de défendre ces barrières. **Projets des Anglais.**

L'embarras des finances, les mouvemens de quelques cantons suisses, la résurrection des bandes de l'Ouest, l'agitation des partis dans l'intérieur, tout enfin présageait au directoire qu'il allait périr, dévoré par l'incendie que son imprudence avait allumé. L'Angleterre, dont l'or et les intrigues venaient de resserrer cette

ligue formidable, se voyait au moment d'en recueillir les fruits; jusqu'alors ses subsides seuls avaient alimenté la guerre; mais ses espérances s'étendant en raison de l'état de détresse où la France se trouvait réduite, elle se détermina à mettre aussi ses troupes en action, pour porter un coup décisif à sa redoutable rivale.

Piqué des refus que le cabinet de Berlin opposait aux sollicitations pressantes de Thomas Grenville, le ministère anglais s'était adressé à Paul Ier, auquel il n'eût pas de peine à démontrer que la délivrance de la Hollande était peut-être aussi facile qu'importante pour les puissances du Nord; en sorte que ce prince s'engagea, par un traité du 22 juin, à fournir un corps auxiliaire de 17 mille hommes, moyennant que l'Angleterre en assurât la solde. Le cabinet de Londres se proposa d'y joindre 30 mille hommes, et de faire appuyer par ses flottes les opérations de l'armée combinée.

Rétablir en Hollande la maison d'Orange et le stathoudérat, favoriser par une puissante diversion les armées russes et autrichiennes sur le Rhin, en Suisse, et en Italie; tels étaient en apparence le but de l'Angleterre, et les motifs qui décidèrent Paul Ier à coopérer à cette entreprise. Mais Pitt avait des vues différentes: il craignait que la Hollande, étayée par la république française et régie par un gouvernement

vigoureux, ne réparât en peu de temps ses pertes et ne devînt la rivale de la marine anglaise. La bataille de Camperduyn avait donné la mesure du courage de la marine batave, il redoutait encore ses débris qui, employés avec art, pouvaient devenir la principale source de la prospérité nationale; tandis que la capture ou la destruction des bâtimens réunis dans le Texel, dispensait l'Angleterre d'entretenir une flotte dans ces parages, et la délivrait de toute inquiétude du côté de l'Irlande. Quelque fût le résultat final de l'expédition, il suffisait d'un premier succès pour atteindre le but essentiel: si la flotte demeurait fidèle, investie par mer au Helder et attaquée par terre, il fallait qu'elle capitulât: si elle se déclarait pour le prince d'Orange, on l'emmenait également à titre d'alliée et l'on en grossissait les escadres britanniques.

Choix du point de débarquement.

La question du point de débarquement fut long-temps débattue dans le conseil; l'intérêt stratégique eût conseillé de descendre vers les bouches de la Meuse ou du côté de Terheyde ou Sheveningen (1), afin de s'emparer de La Haye où le Stathouder avait plus de partisans que partout ailleurs. Cette position menaçant la ligne de retraite des Français eût ouvert au

(1) Consultez la planche 1 ou les cartes de Hollande de Muller et de Kravenhof.

moindre succès les portes d'Amsterdam. On finit cependant par choisir la pointe du Helder dans la Nord-Hollande, où l'on entrevoyait d'autres avantages. En effet, ces parages sont d'un plus facile accès que le reste des côtes, protégées presque généralement par des rescifs ou des bancs de sable. Du reste aucune place forte; car il n'existait sur la côte de cette province, que quelques batteries dont le feu pouvait être éteint par celui de la flotte; ajoutez que de cette position, voisine du Texel, il devenait facile de s'emparer de l'escadre batave, et de se porter sur Amsterdam dont la prise devait décider l'issue de la guerre.

Préparatifs immenses des Anglais.

Les préparatifs de ce grand armement furent poussés avec la plus incroyable activité, sans que la sortie de l'amiral Bruix et sa jonction avec Massaredo, y apportassent le moindre empêchement. Le 12 juillet, sir Home-Popham mit à la voile, avec une escadre nombreuse, pour aller prendre à Revel les troupes auxiliaires. Un corps considérable formé de bataillons tirés de l'Irlande, de Jersey et de Guernesey, se rassembla à Southampton, sous les ordres du général Abercrombie. Une des grandes difficultés de cette expédition était de la faire simultanément; car si on débarquait à de trop grands intervalles, les troupes isolées pouvaient être réduites à mettre bas les armes. Or, il n'était pas

aisé de faire arriver à point nommé des bataillons encore casernés en Livonie, et des troupes réparties sur les côtes d'Angleterre. La jonction ne pouvait guère s'opérer qu'en Hollande et successivement, puisqu'il fallait aux Russes un vent du nord pour y arriver, et aux Anglais le vent tout-à-fait contraire. Il paraissait donc prudent de faire d'abord venir les troupes d'expédition de Revel avant de débarquer les Anglais. Cependant, pour ne pas perdre trop de temps, on décida que la division d'Abercrombie partirait la première sur la flotte de l'amiral Mitchell, et serait suivie à peu d'intervalle par celle que le duc d'Yorck, commandant en chef l'armée d'expédition, réunissait dans les environs d'Yarmouth. L'on calculait que les Russes arriveraient à peu près à la même époque, et que, jusque là, Abercrombie se soutiendrait aisément à la faveur d'un terrain très-rétréci, et de sa supériorité maritime.

Le ministère anglais, fier de l'immensité de ses préparatifs, et ne doutant nullement du succès, avait dédaigné de cacher ses intentions; il comptait d'ailleurs sur l'impression que produirait en Hollande, un si grand développement de forces : ainsi, les gouvernemens français et batave ne restèrent dans l'incertitude que sur le point de débarquement. Le prince héréditaire d'Orange s'étant établi à Lingen avec tous les

Démonstrations pour donner le change.

officiers de son parti qui avaient partagé sa disgrâce, on pouvait croire que la Frise serait le théâtre des premiers efforts; d'un autre côté, des croisières établies vers Flessingue donnèrent des craintes pour la Zélande et Anvers. Enfin Duncan, établi en face du Texel, menaçait aussi ce point dont l'importance ne pouvait être méconnue.

Etat des forces gallo-bataves.

Mais la connaissance du danger ne suffisait pas pour le prévenir. La France, que ses derniers revers mettait hors d'état d'envoyer des renforts en Hollande, n'y avait pour lors que 15 mille hommes, au lieu de 24 qu'elle s'était engagée à fournir par le traité d'alliance; et l'armée batave, nouvellement organisée, ne s'élevait pas à plus de 20 mille hommes toutes armes comprises. C'était avec d'aussi faibles moyens qu'il fallait défendre l'étendue considérable du littoral des sept provinces. A la vérité on avait ordonné, en outre, la formation d'un camp sous Liége, où l'on devait réunir, aux ordres du général Tilly, quelques anciens bataillons demeurés en Belgique, et un certain nombre de bataillons auxiliaires levés dans les départemens du Nord. Mais cette mesure devenait illusoire par les besoins sans cesse renaissans des armées, par la nécessité de surveiller les bouches de l'Escaut, et de maintenir les esprits remuans en Belgique. Partie des troupes françaises était cantonnée

depuis Nimègue jusqu'à la côte, le reste sous les ordres du général Desjardins, gardait la Zélande. Daendels, avec la première division batave, occupait la Nord-Hollande, et la seconde, commandée par Dumonceau, était stationnée dans la Frise, le pays de Groningue et sur les frontières de l'Oweryssel.

Cette situation militaire semblait d'autant plus alarmante, que l'intérieur n'était pas tranquille; le gouvernement qui, depuis quatre ans, suivait tous les erremens de celui de la France, s'était aliéné beaucoup d'esprits; et il devenait à craindre qu'à l'approche du danger, cette haine ne fût exploitée au détriment de l'Etat par le parti orangiste. La gêne du commerce, la perte des colonies avaient attiédi le patriotisme de ce peuple essentiellement trafiquant, qui entrevoyait dans ses relations avec la France un joug odieux; il ne fallait rien moins que l'ancienne haine qu'il vouait à l'Angleterre pour le soutenir encore dans la lutte qui allait s'engager. Dispositions de l'intérieur.

Au bruit de l'orage qui s'amoncelait contre lui, le directoire batave porta avec inquiétude ses regards sur les côtes, et crut devoir surveiller plus particulièrement l'embouchure de l'Ems et la Zélande qui semblaient offrir à une flotte ennemie toutes les facilités désirables pour effectuer un débarquement. En cas d'invasion du côté de l'Ems, toutes les troupes qui bordaient l'Ys- Mesures défensives.

sel devaient se porter dans cette direction : un grand nombre de chaloupes canonnières fut rassemblé entre les bouches de l'Escaut, pour appuyer les opérations de la division Desjardins dans les îles de la Zélande; mais on ne s'attendait pas à courir quelques dangers dans la Nord-Hollande, parce que cette province paraissait être suffisamment couverte tant par les moyens maritimes de la république, que par les obstacles naturels d'un terrain très-coupé. La mesure prise le plus à propos, fut de confier le commandement de l'armée batave au général Brune qui avait celui de l'armée française.

Abercrombie met à la voile.

L'avant-garde de l'expédition fut rassemblée à Déal, Ramsgate et Margate dans les premiers jours d'août, d'où elle mit à la voile, le 13, sous les ordres de l'amiral Mitchell : par un hasard singulier c'était le jour même où Bruix revenait dans la Manche avec 50 vaisseaux français et espagnols. L'apparition de ces forces jeta un instant l'alarme en Angleterre; mais la prompte arrivée de lord Keith, qui les suivait avec une flotte non moins nombreuse et brûlant d'en venir aux mains, rassura bientôt le cabinet et la nation britanniques.

Le général Abercrombie, qui commandait le premier transport expéditionnaire, ne partagea point ces craintes passagères; car il n'en fut pas même instruit. Après avoir envoyé quelques

bâtimens croiser devant les îles de la Zélande, pour donner le change sur son dessein, il joignit l'amiral Duncan, qui le renforça de dix vaisseaux de ligne; mais, contrarié par le vent, il ne put arriver que le 20 août, à la vue des côtes. Espérant effectuer son débarquement le surlendemain, Abercrombie adressa le même jour une sommation à l'amiral hollandais Story et au commandant du Helder; les parlementaires étaient en outre porteurs d'une proclamation au peuple, et d'une déclaration du prince d'Orange, dont on attendait un grand effet: car des intelligences ménagées dans les troupes de la marine, promettaient de les faire déclarer à la première apparition des Anglais.

Le 22, au moment où les bâtimens approchaient de la côte, le temps changea subitement, et la mer devint si grosse, que la flotte fut obligée de regagner le large. Pendant quatre jours les vents continuèrent à souffler avec violence, et ce ne fut que le 26 que l'amiral Mitchell parvint une seconde fois à jeter l'ancre le long des côtes, le débarquement s'opéra le jour suivant. Le débarquement éprouve des contrariétés

Ces contre-temps permirent à Brune de faire quelques dispositions: il ordonna sur-le-champ la concentration de l'armée gallo-batave dans la Nord-Hollande, dirigea la première division, commandée par le général Gouvion, sur les environs d'Harlem, et envoya Daendels s'oppo- Dispositions de Brune.

ser aux premières opérations de l'ennemi. Celui-ci, dont la première brigade était déjà cantonnée dans la presqu'île du Helder, arriva, le 23, à Schagenbrug, et fut bientôt suivi par le reste de sa division. Le général Van-Guericke fut chargé de la défense de la côte, depuis le Helder jusqu'à Groët-Keeten, avec 4 mille hommes et 600 chevaux : le général Van-Zuilen-Van-Nywelt, occupa Callantsoog, Petten, Kamp et Groët, avec quelques bataillons, le reste de sa brigade tenait la ligne de Schagen à Bergen, moins une petite réserve laissée à Harlem et Alkmaer : la force totale de la division Daendels était à peu près de 10 mille hommes.

Sa tâche n'était pas aisée à remplir : les Hollandais avaient toujours compté sur leurs forces maritimes pour protéger ces parages, et au moment où les Anglais s'y présentèrent, il n'existait aucun ouvrage capable de résister à une agression sérieuse ; les batteries du Helder n'étaient bonnes qu'à défendre la passe, et, comme elles étaient à peine palissadées, un débarquement opéré au-dessous d'elles devait entraîner leur évacuation. Partout, d'un accès facile, la plage est couverte à peu de distance des eaux par une chaîne de dunes élevées, qui laissent quelques intervalles entre elles ; ces epèces de vallons par lesquels doit nécessairement déboucher une troupe qui débarque, étant exposés

au feu rasant des vaisseaux, on ne pouvait s'y établir: la nature du terrain paralysait d'ailleurs l'usage de la cavalerie et de l'artillerie, et permettait à peine d'y déployer deux bataillons.

La position que la flotte anglaise vint prendre le 26 août, entre Huysduinen et Groët-Ketten, obligea Daendels à changer quelques-unes de ses dispositions; et, comme la configuration de la côte favorisait un débarquement opéré sous la protection de l'artillerie des vaisseaux, il se détermina à refuser son centre pour attaquer les Anglais en flanc aussitôt qu'ils seraient dans les dunes. En conséquence, le général Van-Zuilen, réunit sa brigade pendant la nuit, entre Petten et Callantsoog; deux bataillons de celle de Van-Guericke furent placés au centre des dunes avec un bataillon de ligne pour réserve; deux autres bataillons vinrent appuyer leur droite à Groët-Keeten, et leur gauche à la mer : enfin le reste, composé de trois bataillons, deux escadrons et quatre pièces de canon, prit poste en avant de Huysduinen, présentant un front oblique à la mer. Quelques compagnies furent chargées de la défense des batteries du Helder et de la révolution. Mesures défensives de Daendels

Le 27, à la pointe du jour, les Anglais mirent à terre 2,500 hommes, commandés par le lieutenant-général Pulteney. Cette division, à peine formée, marcha au pas de charge sur les chas- Le premier débarquement s'effectue.

seurs placés en avant de Klein-Keeten, et les chassa des dunes sur Groët-Keeten : le bataillon de réserve essaya en vain d'arrêter l'ennemi, il fut repoussé sur le général Van-Guericke, qui s'avançait avec un bataillon et 2 escadrons pour garder les débouchés de la plaine.

Dans cet intervalle la gauche des Anglais avait également mis à terre, et venait de se former dans les dunes. Daendels, témoin de leurs progrès, put juger par lui-même le tort qu'il avait eu de disperser ses forces, dans l'espoir chimérique de faire face partout. Cependant il résolut de faire attaquer Pulteney par les deux bataillons placés entre Groët-Ketten et la mer, et envoya en même temps à Van-Guericke, l'ordre de tomber sur le flanc gauche des Anglais. Mais ce mouvement décousu ne put d'ailleurs s'exécuter, à cause des fossés larges et profonds qui coupent le terrain, et les troupes de Van-Guericke, ainsi que les deux bataillons qu'il avait laissés sans ordres en avant d'Huysduinen, ne prirent aucune part à ce combat. L'attaque du colonel Crass, commandant les deux bataillons de Groët-Keten, soutenue à propos par quelques troupes de la brigade Van-Zuilen, fit d'abord replier la droite des Anglais; mais l'artillerie de la flotte mit le désordre dans ses rangs, et le força de rentrer dans les dunes, où le combat se soutint avec des chances variées, jusqu'à six heu-

res du soir. Le débarquement était alors terminé, et l'artillerie de campagne traînée par les matelots à travers les sables des dunes, était rendue à son poste.

Le général hollandais, sentant alors l'insuffisance de ses moyens pour s'opposer plus longtemps à l'ennemi, opéra sa retraite en bon ordre, prescrivit aux deux bataillons d'Huysduinen d'enclouer les batteries de la côte et de le rejoindre par le Koëgrass, puis dans la nuit alla prendre position dans le Zyp, sa gauche à Petten sur l'Océan, et sa droite à Oudes-Luys, sur le Zuyderzée. La perte de sa division fut énorme, eu égard au petit nombre de troupes qui avaient combattu; elle s'éleva à 1,400 hommes. Retraite des Hollandais.

Ce premier succès, qui n'avait pas coûté 500 hommes aux Anglais, leur parut d'un bon augure. Le débarquement continua sans relâche, et le lendemain matin le général Moore occupa le Helder et Huysduinen évacués la veille par les Hollandas. Le même jour, l'armée expéditionnaire fut renforcée par la brigade du général Don.

Après l'échec du 27, la flotte batave, forte de neuf vaisseaux de ligne et quelques frégates, s'était retirée du Mars-Diep dans le Wlieter. Daendels, pressentant le danger qu'elle courait, conseilla de fermer l'entrée du Texel, en coulant quelques vieux bâtimens; mais, soit défaut de La flotte batave s'insurge et se rend.

temps, soit mauvaise volonté, cette mesure indispensable ne fut point exécutée, et l'amiral Mitchell y pénétra sans obstacles avec toute son escadre le 30 août. Les équipages hollandais, travaillés depuis long-temps par des émissaires du prince d'Orage, avaient déjà manifesté des dispositions inquiétantes; mais, à l'aspect de la flotte anglaise, ils jetèrent tout-à-fait le masque, se mirent en insurrection contre leurs chefs, et arborèrent le pavillon du Stathouder. Si l'amiral Story avait eu le caractère d'un Tromp ou d'un Ruyter, sa fermeté eût pu en imposer aux mutins et les ramener à l'obéissance; mais, voyant que la contagion gagnait une partie des officiers et qu'un seul capitaine se montrait disposé à se défendre, il céda à l'orage, et à la première sommation il remit sa flotte à l'amiral Mitchell, en protestant contre la violence que lui faisaient ses équipages.

Abercrombie s'avance avec circonspection

Cette conquête facile, en remplissant le but maritime de l'expédition, assurait aux Anglais la libre navigation du Zuyderzée, et devait engager Abercrombie à profiter de sa supériorité numérique pour s'avancer dans l'intérieur, étendre ses ressources et provoquer l'insurrection des habitans. Mais, quoique les renforts qu'il avait reçus élevassent son corps à plus de 16 mille hommes, il se borna à quelques dispositions pour chasser Daendels de la position du Zyp.

Celui-ci, bien loin de songer à la défendre, craignant d'être tourné par sa gauche, en arrière de laquelle les Anglais pouvaient facilement jeter des troupes, résolut de se rapprocher d'Alkmaer, et le jour même de la reddition de la flotte, il décampa et vint prendre position en avant du Scheermer, entre Avenhorn et Alkmaer. De là il pouvait se porter rapidement sur la ligne de Purmerend et de Monikendam, si l'ennemi le poussait trop vivement ou faisait quelques tentatives contre Amsterdam.

Abercrombie vint, le 1er septembre, remplacer la division hollandaise dans le Zyp, et comme il entrait dans son plan de ne faire aucun effort avant d'avoir été rejoint par le corps russe et la deuxième division anglaise, il ne s'occupa qu'à hérisser son camp de batteries et de retranchemens. Le Zyp était autrefois un grand marais qui s'étendait d'une mer à l'autre: l'industrie l'a converti en un terrain cultivé, coupé d'une quantité de canaux qui en font une espèce d'échiquier, chaque canal est bordé de digues très-élevées, sur lesquelles les maisons sont à l'abri des inondations; celle qui forme le pourtour du Zyp offrait d'excellentes positions; dominant toutes les campagnes, elle découvre de loin les défilés par lesquels on peut arriver. Ainsi, protégé sur son front par la grande digue et le large et profond canal qui baigne son talus, Aber-

crombie fortifia avec soin les points de Petten et d'Oude-Sluys, où s'appuyaient ses ailes, et n'occupa les villages en-deçà, entre Schagen et Krabbendam, que comme des avant-postes.

Sa lenteur donne le temps à Brune de concentrer ses forces.

Pendant que ce général consumait ainsi un temps précieux, Brune se hâtait de réunir ses forces: ne laissant en Zélande qu'un corps suffisant pour garantir les places d'insulte, il dirigea sur Haarlem le reste des troupes françaises, et attira à lui la division Dumonceau stationnée dans les provinces de l'est. Secondé par l'énergie du gouvernement, et par l'enthousiasme qui, en faisant disparaître les nuances d'opinion, avait électrisé une partie de la population, le général en chef appela aux armes les gardes nationales, et en forma des réserves prêtes à se porter sur les points menacés. Enfin, comme Brune avait connaissance des préparatifs de l'amiral Mitchell pour pénétrer dans le Zuyderzée, il pourvut à la défense d'Amsterdam, en plaçant dans le Pampus une flottille de canonnières, et en couvrant de batteries la rive opposée à la langue de terre de Buykslot. Un bataillon français et la garde nationale, furent chargés du service intérieur de la capitale.

Après avoir terminé toutes ces dispositions, et refusé de recevoir le général Don qu'Abercrombie lui envoyait en parlementaire, Brune se rendit, le 2 septembre, à Alkmaer, où les der-

niers bataillons français venaient d'arriver. La ligne qu'avait prise Daendels, lui paraissant trop étendue, il fit évacuer Avenhorn, et concentrer cette division entre Rustemburg et Koë-Dyk. Les troupes françaises, fortes d'environ 7 mille hommes, commandées par Vandamme, furent chargées de défendre l'intervalle compris entre la mer et Alkmaer; les avant-postes occupaient Oude-Scarpel, Schoorldam et Schoorl.

Il se décide à prendre l'offensive. 8 septemb.

Le général Dumonceau rejoignit enfin l'armée, le 8, avec 6 mille hommes et fut placé au centre à Koë-Dyk. Dès-lors Brune à qui le directoire français venait d'annoncer le départ de renforts tirés de la Belgique, prit la résolution d'attaquer les Anglais avant le débarquement du reste de l'expédition: il n'avait pourtant que 21 mille hommes pour en forcer 17 mille dans d'excellens retranchemens, couverts par des canaux et défendus par une artillerie imposante; mais comme un revers ne pouvait entraîner de suites fâcheuses, et qu'un succès signalé devait au contraire placer le corps d'Abercrombie dans une situation critique, il n'hésita pas à ordonner une attaque générale. Daendels, qui formait la droite, reçut l'ordre de réunir sa division en avant de St.-Pancras, de longer le Lang-Dyk et de se rendre maître d'Ennigenbrug. Dumonceau fut chargé de marcher par Schoorldam sur Krabbendam

d'emporter le pont de ce village et de forcer ainsi la tête des retranchemens. La tâche de la division française qui tenait la gauche était la plus difficile ; elle devait déboucher par Schoorl, s'emparer de Groët et de Kamp et pénétrer jusqu'à Petten, après avoir chassé l'ennemi du Sand-Dyk et du Slaper-Dyk. Ainsi tournée par sa droite, la position des Anglais n'était plus tenable si l'attaque réussissait, et il ne leur restait d'autres ressources que de reprendre celle qu'ils avaient occupée le jour du débarquement.

Vandamme est repoussé à Slaperdyk 10 septemb.

Toutes les colonnes de l'armée gallo-batave se mirent en mouvement, le 10 septembre, à la pointe du jour. La division Vandamme, longeant les Dunes, replia les avant-postes anglais, et assaillit les deux brigades des gardes qui défendaient la tête de la grande digue et du Slaper-Dyk ; quelques grenadiers parvinrent jusqu'au canal qui borde la grande digue ; mais ces braves, ne pouvant le passer à gué, furent tous tués ou pris. Après plusieurs efforts inutiles qui coûtèrent la vie au général David, Vandamme, pris en flanc par le feu de 4 bâtimens embossés près du rivage, se retira sur la route d'Alkmaer.

Dumonceau échoue à Krabbendam.

L'entreprise de Dumonceau contre Krabbendam éprouva plusieurs contre-temps qui la firent également échouer : la brigade Bruce ne s'ébranla pas à l'heure indiquée, et celle du général Bonhomme ayant été dirigée par erreur sur la route

d'Ennigenbrug, rencontra la division Daendels qui marchait à l'attaque de ce poste. Cet accident occasiona un peu de confusion, et Dumonceau, craignant de perdre un temps précieux, prit le parti de faire attaquer Ennigenbrug par Bonhomme, et, prenant quelqu'infanterie à ce général, il se porta rapidement sur Krabbendam. Nonobstant le feu de l'artillerie qui enfilait la route, le village fut emporté sans trop de peine; mais, on fit de vains efforts pour pénétrer dans les retranchemens. Abercrombie, qui se trouvait sur ce point, tira quelques troupes de sa gauche, et rejeta les Hollandais sur Schoorldam; deux bataillons français, chargés de seconder cette tentative en enlevant le moulin de Krabbendam, après avoir heureusement exécuté ce coup de main, furent forcés de rétrograder.

Daendels, trouvant la route d'Ennigenbrug obstruée par une brigade de Dumonceau, se dirigea sur St.-Martens; il commençait à faire quelques progrès, lorsque l'échec essuyé par Bonhomme à Ennigenbrug, l'obligea de se porter en toute hâte sur ce point, où il rallia les troupes et les ramena à l'ennemi. Cette seconde tentative n'ayant pas été plus heureuse que la première, Daendels se voyant alors menacé sur sa droite par une colonne sortie de Schagen, regagna sa position de St.-Pancras, dont une fausse alarme fit décamper ses troupes à la chute du jour. En Daendels.

général cette division ne justifia pas, dans cette occasion, ce qu'on avait attendu d'elle après le combat du 27.

Brune resté sur la défensive.

Cette affaire coûta environ 2 mille hommes aux Gallo-Bataves, et prouva à Brune qu'il s'épuiserait en efforts superflus, pour débusquer les Anglais de leur position retranchée. Renonçant donc à l'espoir de s'opposer au débarquement des autres divisions, il ne songea plus qu'à rendre sa ligne assez forte pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant : les chemins furent coupés, des redoutes construites sur toutes les têtes de digues, et partout l'on multiplia les obstacles d'un terrain déjà si difficile.

Le prince d'Orange est repoussé à Coëvorden

Cependant le prince d'Orange, qui attendait les événemens sur la frontière de Westphalie, voulut tenter une diversion dans la province de l'Oweryssel, où il ne manquait pas de partisans. Un corps d'un millier d'hommes réunis à Lingen par d'anciens officiers, se porta, le 3 septembre, sur Arnheim et Coëvorden; mais les habitans, bien loin de se déclarer pour le prince, marchèrent contre ses partisans et les dispersèrent. Cet échec le décida à s'embarquer à Embden pour rejoindre l'armée anglaise.

Diversion de l'amiral Mitchell.

De son côté, l'amiral Mitchell avait lancé sa flottille dans le Zuyderzée, et venait de s'emparer des villes de Meddemblick et Enckuysen. Toutefois cette expédition ne fut pas plus heureuse,

sous le rapport du but général, que celle du prince d'Orange : les habitans, contraints par la présence de l'ennemi, arborèrent sur leurs murs le pavillon stathoudérien, mais ceux des campagnes s'y refusèrent obstinément, et l'éloquence des proclamations anglaises échoua complètement. L'occupation de cette partie de la côte servit cependant à assurer le flanc gauche d'Abercrombie, et lui permit de s'étendre en avant du Wieringer-Waërt pour faire subsister sa division.

Débarquement des Russes et des Anglais.

Du 12 au 15 septembre, les escadres qui portaient le corps russe et la deuxième division anglaise, mouillèrent au Helder, où le duc d'Yorck prit terre; néanmoins le débarquement s'effectua avec tant de lenteur, que toutes les troupes ne furent en ligne que le 18. Les Russes campèrent sur la droite à Ennigenbrug et Petten.

Après avoir reconnu la position du Zyp, le prince, qui la jugea trop resserrée pour une armée de 36 mille hommes, concerta avec le général Hermann, commandant le corps russe, une attaque dont le but était de tourner les flancs de l'armée gallo-batave, afin de la forcer à abandonner son camp d'Alkmaer. La saison s'avançait, et le duc d'Yorck, qui avait connaissance des renforts que le directoire faisait filer entre la Meuse et le Rhin, avait à cœur de profiter de sa supériorité, pour frapper un

coup décisif, l'attaque fut fixée au 19 septembre.

Dispositions du duc d'Yorck pour l'attaque. 19 septemb

La nature du terrain ne permettant pas d'employer de grandes masses, l'armée combinée fut partagée en quatre colonnes : la première sous les ordres du général Hermann, composée de 7 à 8 mille Russes, ayant pour réserve la brigade anglaise Manners, devait déboucher par le Sand-Dyk et le Slaper-Dyk, forcer les villages de Kamp et de Groët, et suivre, en se portant sur Bergen et Egmont-op-Zée, les chemins qui passent l'un à Schoorl, l'autre sur les hauteurs de Camperduyn. On estimait que ce mouvement forcerait à la retraite le petit corps placé à Egmont-op-Zée, en sorte que la gauche de Brune se trouverait débordée.

Dundas commandait la deuxième colonne forte de 7 mille hommes dont 2 mille Russes : il fut chargé d'enlever Warmenhuysen et Schoorldam, et d'appuyer ensuite à droite pour soutenir Hermann. Trois bataillons russes, formant un corps séparé, commandé par le général Sedmoratsky, furent postés à Krabbendam pour lier les deux attaques précédentes. La brigade du prince Guillaume de Glocester, placée entre St.-Martens et Ennigenbrug, forma la réserve de la deuxième colonne.

La troisième, conduite par sir James Pulteney, était dirigée contre le Lang-Dyk et Oude-Scarpel; mais, comme ce point était défendu par d'excel-

lens retranchemens, la division qui ne comptait que 5 mille combattans, devait plutôt faire des démonstrations qu'une attaque sérieuse, afin d'empêcher les républicains de détacher des troupes pour renforcer leur gauche. Dans le cas d'un succès, sur lequel il n'était guère permis de compter, Pulteney avait l'ordre de menacer Schoorldam, et de lancer de forts partis sur sa gauche, pour se mettre en communication avec la quatrième colonne.

Celle-ci se composait de 10 mille hommes, et se mit en mouvement, le 18 au soir, sous les ordres d'Abercrombie, pour se trouver à Hoorn le lendemain matin. Il lui fut prescrit de marcher ensuite sur Purmerend, pour tourner entièrement la droite des Français. Sa jonction avec le reste de l'armée devait s'effectuer entre Harlem et Alkmaer, en cas que le duc d'Yorck remportât une victoire décisive.

Vice de ces dispositions

Ces dispositions nous paraissent vicieuses, en ce qu'elles rendaient inutile l'avantage de la supériorité numérique. Le point essentiel à forcer, était l'espace compris entre Alkmaer et la mer, puisqu'une trouée sur ce point ouvrait le chemin de Harlem et de Leyde: or, Brune y ayant réuni l'élite de ses troupes, qu'il pouvait encore renforcer par les réserves placées à Alkmaer, il fallait doubler la colonne du général Hermann, au

lieu de faire courir 10 mille hommes à l'extrême gauche dans le cul-de-sac du Zuyderzée.

A d'aussi fausses mesures, se joignit encore le défaut d'ensemble dans l'exécution : les trois colonnes de la droite devaient commencer leur mouvement en même temps, celle de Dundas étant, comme nous l'avons vu, chargée spécialement de soutenir le général Hermann; mais par une erreur que les généraux alliés se sont réciproquement reprochée, les divisions anglaises ne s'ébranlèrent que deux heures après les Russes.

Attaque vigoureuse des Russes sur Groët et Kampen.

Ceux-ci quittèrent leur position de Petten à trois heures du matin, et, franchissant le canal, vinrent assaillir les ouvrages construits sur l'extrémité du Slaper-Dyk. Ce poste ainsi que les villages de Kamp et de Groët, furent enlevés rapidement, et la colonne, partagée en deux sections, continua à s'avancer par la route de Schoorl et les Dunes. Les Français, trop faibles pour résister à cette attaque impétueuse, avaient cédé le passage, et, retranchés derrière les haies ou les fossés, faisaient un feu meurtrier sur le flanc des Russes. Le général Manners voulut les débusquer, et quelques-uns d'entre eux ayant pris le chemin de Schoorldam, Manners, qui devait rester en réserve derrière le corps d'Hermann, commit la faute de les suivre dans cette fausse direction.

Cependant l'adjudant-général Rostolland ayant réuni toutes les troupes de l'avant-garde en forma 3 bataillons, qu'il plaça en avant de Schoorl, entre les Dunes et Schoorldam, protégés par l'artillerie légère qui battait tous les débouchés. Le général Hermann fit, pendant trois heures, des efforts inutiles, et essuya une perte notable. Rostolland, voyant enfin les Russes le tourner par les dunes, pendant que les Anglais pressaient Schoorldam, craignit d'être coupé et se retira sur Bergen, où se trouvait Gouvion avec 5 bataillons. Hermann l'y suivit de près et attaqua aussitôt, en même temps qu'une colonne sous les ordres du général de Jerептoff descendait des dunes pour prendre les Français en flanc, le village fut forcé et Gouvion obligé de prendre position en arrière en attendant des renforts. Ils s'emparent de Schoorl.

La résistance opiniâtre de l'avant-garde donna le temps à Brune de faire accourir sa réserve d'Alkmaer, et d'attirer à la gauche quelques troupes de la division Dumonceau. Ces secours dirigés sur Bergen et les dunes tirèrent la division Vandamme de danger, et lui permirent de prendre l'offensive. Ce général, se réservant la direction du centre, donna l'ordre à Gouvion de tourner Bergen par la droite, et détacha Rostolland avec 2 bataillons dans le bois qui est à gauche, avec l'injonction de ne le quitter que lorsque le combat serait engagé. Tous ces Ils sont assaillis à Bergen.

mouvemens s'exécutèrent avec précision. Malgré le feu des Russes, les Français pénétrèrent dans le village par deux côtés, et Vandamme saisit le moment opportun pour faire charger à la baïonnette 4 bataillons qu'il avait sous sa main. Les Russes ne purent résister à ce triple choc et se retirèrent les uns dans les dunes, les autres sur Schoorl. Mais les premiers ayant rencontré les 2 bataillons de Rostolland, cette apparition inattendue, presque sur leurs derrières, changea leur retraite en déroute; le plus grand nombre resta sur la place avec Jereptoff, le reste fut pris avec le général en chef Hermann; la colonne qui avait suivi la route de Schoorl, sous le commandement d'Essen, assaillie bientôt par les républicains, abandonna le village et fut chercher un abri derrière les retranchemens du Zyp.

Dundas bat Dumonceau à Schoorldam

La division Dundas, avec laquelle marchait le duc d'Yorck, s'était mise en mouvement à cinq heures, et soutenue par les 3 bataillons du général Sedmoratsky, avait réussi à emporter Warmenhuysen. Détachant alors 3 bataillons pour renforcer Pulteney, elle se dirigea sur Schoorldam, dont les défenseurs, placés entre cette colonne et celle du général Manners, fléchirent. Dumonceau y fut grièvement blessé et ses troupes se replièrent sur Koë-Dyk. Deux bataillons et quelques compagnies d'élite qu'il avait dirigés sur Schoorl pour couvrir la retraite de l'adju-

dant-général Rostolland, se trouvèrent ainsi au milieu de l'ennemi, et obligés de mettre bas les armes.

Le duc d'Yorck marchant au secours des Russes est repoussé

Ce fut dans cet instant que le prince apprit la défaite des Russes. Dans l'espoir de rétablir le combat, il marcha aussitôt sur Schoorl, avec la brigade Manners et quelques renforts, pour arrêter la poursuite, et donner aux Russes le temps de se rallier. Le village fut repris; mais le général Essen ne put parvenir à ramener sa division au combat; et les Français, dont toutes les troupes étaient alors réunies sur ce point, ayant fait un dernier effort, rejetèrent les Anglais en désordre sur Petten et Zyper-Sluys. Dundas, qui s'était maintenu jusques là dans Schoorldam, sous la protection de trois bateaux armés qui avaient pénétré dans le canal d'Alkmaer, craignant d'être coupé, opéra sa retraite sur Krabbendam.

Dundas se retire.

Pulteney bat Daendels.

Tandis que la droite de l'armée combinée éprouvait d'aussi graves échecs, sir James Pulteney s'était avancé contre les retranchemens d'Oude-Scarpel avec la brigade du général Don, pendant que celle de Coote débouchait de Nieudorp-Werlaët, pour les prendre à revers. Pulteney étant parvenu à se loger derrière une digue parallèle au front des Bataves, et ses démonstrations sur les flancs n'ayant pu réussir, il se serait probablement contenté de ce demi-succès, si Daendels n'eût essayé de le déposter avec quel-

ques pelotons de grenadiers. Mais comme le général anglais venait de recevoir les renforts envoyés par Dundas, il repoussa si vigoureusement les assaillans, que ses troupes entrèrent pêle-mêle avec eux dans les retranchemens. Affaibli par les secours qu'il avait fait passer à la division Dumonceau, et par les détachemens jetés sur sa droite, Daendels fut forcé de plier; un millier d'hommes qui s'opposaient à la brigade Cooté, se trouvant pris à dos, mirent bas les armes, et le reste de sa division opéra péniblement sa retraite vers St.-Pancrass, sous le feu de l'artillerie anglaise. Néanmoins Pulteney, n'osant profiter de ses avantages, rentra, trop prudemment peut-être, dans ses positions.

Abercrombie reste inactif à Hoorn.

Les opérations d'Abercrombie se réduisirent à occuper, pendant quelques heures, la petite ville de Hoorn, où il prit deux compagnies hollandaises; il fut heureux pour lui que le mauvais état des chemins et la fatigue des troupes l'empêchassent de se porter sur Purmerend, conformément à ses instructions; car rien n'eût empêché Brune de l'écraser avant que le duc d'Yorck ne fût en état de le soutenir. La nouvelle du combat de Bergen lui parvint dans la nuit, et le 20, au matin, il fit sa retraite sur le Zyp.

Résultats de l'affaire de Bergen.

Cette journée dans laquelle l'armée gallo-batave perdit plus de 3 mille hommes tués, blessés ou prisonniers, en coûta près de 5 mille à l'armée

combinée, 7 drapeaux, 26 bouches à feu et beaucoup d'équipages furent les trophées de cette victoire, qui eut pour double résultat, de semer la mésintelligence entre les Russes et les Anglais, et de rassurer les Hollandais sur le sort de leur capitale.

Inaction des deux armées.

Les deux armées, rentrées dans leurs premières positions, restèrent douze jours dans une inaction pour ainsi dire complète. Brune profita de ce répit pour perfectionner ses lignes, et dans la vue d'empêcher l'ennemi de venir se placer entre le Zuyderzée et son extrême droite, il fit inonder les Polders de Scheermer, de Beemster et de Purmer, se bornant à garder par des détachemens les passages de Monikendam et Purmerend. Une flottille de 60 canonnières venue de Dunkerque par les canaux intérieurs, entra dans le Pampus et compléta la défense d'Amsterdam; enfin 4 bataillons, 4 escadrons français et quelques bataillons bataves nouvellement organisés, remplirent dans l'armée les vides occasionés par la bataille du 19.

Le duc d'Yorck veut reprendre l'offensive.

Au lieu de renouveler son attaque en profitant de l'expérience qu'il avait acquise à ses dépens, le duc d'Yorck parut craindre d'être attaqué lui-même, et donna le singulier spectacle d'une armée d'invasion bloquée en quelque sorte par un ennemi, bien inférieur en nombre. Cepen-

dant, renforcé par la brigade russe du général Emmé, et par quelques troupes anglaises débarquées le 25, il se détermina enfin à marcher en avant après avoir fait occuper les villes de Meddemblick et d'Enckuysen. Les garnisons de ces places, les détachemens et les malades dont le nombre était considérable, réduisant son armée à 30 mille combattans, il la partagea en quatre colonnes : la première, aux ordres d'Abercrombie, forte de 8 mille fantassins et mille chevaux, devait longer la mer jusqu'à Egmont-op-Zée, tourner à gauche et assaillir les derrières des Français postés à Bergen. La deuxième, de 8 mille fantassins russes et 400 chevaux, était chargée de marcher sur Bergen par la route de Schoorl ; le comte Essen, qui la commandait, eut ordre de détacher sur sa gauche la brigade Sedmoratsky, pour soutenir l'attaque de Dundas contre Schoorldam.

Projet d'attaque.

Celle-ci comptant au-delà de 6 mille combattans, se partageait en 3 brigades, dont deux devaient appuyer le général Essen vers Bergen, pendant que la troisième, sous les ordres directs de Dundas, déboucherait de Tuygenthorn et Krabbendam et marcherait sur Schoorldam de concert avec Sedmoratsky.

La 4e colonne formée de 7 mille hommes d'infanterie et 250 chevaux, était sous les ordres de

Pulteney. Ce général reçut pour instruction de contenir le corps de Daendels, et de l'empêcher de porter des renforts sur Bergen.

Les pluies en arrêtent l'exécution.

Ces attaques étaient combinées comme auraient dû l'être celle du 19 septembre; car près de 20 mille hommes furent destinés à agir autour de Bergen. Le duc d'Yorck espérait que cette masse de forces culbuterait les Français sur Harlem, sans leur laisser le temps de s'établir dans les positions intermédiaires. Le 29 septembre toutes les colonnes se mirent en mouvement; mais la pluie avait tellement dégradé les chemins qu'elles furent obligées de rétrograder; l'attaque n'eut lieu que le 2 octobre, malgré les murmures des Russes qui brûlaient de venger la disgrâce du 19 septembre.

Affaire d'Egmont. 2 octobre.

Le 2 octobre, à six heures du matin, les postes français furent repliés par l'avant-garde d'Abercrombie, et la brigade Coote : alors les 4 divisions marchèrent en avant. Pendant que la colonne de droite filait le long du rivage, Essen et Dundas firent attaquer les villages de Schoorl et Schoorldam, entre lesquels les Gallo-Bataves s'étaient réunis sous les ordres du général Simon. La position fut enlevée; les troupes de Dumonceau qui défendaient Schoorldam se retirèrent sur Koë-Dyk, les Français qui étaient à Schoorl gagnèrent les hauteurs de Bergen et les dunes qui dominent ce village. Pour les en chasser, le

duc d'Yorck donna l'ordre à la brigade Chatam, placée à la gauche du général Essen, de rejoindre celle de Coote, et de culbuter les Français qui n'étaient pas encore dans les dunes. Cette manœuvre, qui s'exécuta sans peine, aurait dû être suivie de l'attaque de Bergen que les brigades Coote et Chatam prenaient à revers. Mais Essen, qui prétendait, peut-être avec raison, qu'il fallait attendre l'arrivée d'Abercrombie, s'y refusa et resta entre Schoorl et Schoorldam. Le général Gouvion, qui tenait Bergen, voulait faire quelques tentatives pour reprendre les dunes et marcha sur l'ennemi en deux colonnes par l'avenue et les bois qui sont à gauche, ses efforts furent inutiles, il fut obligé de se retirer fort maltraité.

La prise de Schoorl et de Schoorldam et la marche d'Abercrombie le long de la mer, engagèrent Brune à changer l'ordre de bataille de sa gauche. Gouvion, avec toute l'artillerie et deux bataillons, se jeta dans les redoutes à droite de Bergen que couvraient cinq bataillons commandés par Simon et Barbou. L'adjudant-général Azémard occupa les crêtes des dunes et le débouché du chemin des Coquilles avec trois bataillons, tandis que quatre autres sous les généraux Boudet, Fuzier et Aubrée, défendirent les dunes depuis Bergen jusqu'à la mer; deux bataillons en réserve à Alkmaer se dirigèrent sur Egmont-op-Zée.

Abercrombie n'eut, jusqu'à une demi lieue d'Egmont-op-Zée, que les obstacles du terrain à vaincre; mais là il rencontra les colonnes de Boudet et de Fuzier, appuyées par quelques escadrons et une nombreuse artillerie. On en vint plusieurs fois aux mains sans pouvoir s'entamer; enfin Abercrombie faisant un dernier effort dans les dunes, parvint à forcer une partie du chemin des Coquilles, et coupa ainsi la communication directe entre Bergen et les brigades de l'extrême gauche. Instruit de cet événement, Brune donna l'ordre au général Bonhomme d'envoyer 3 bataillons à Bergen, et à Daendels de faire filer 2 bataillons et 100 chevaux par Alkmaer sur Egmont-op-Zée. Les hussards de cette division furent aussi dirigés sur le même point. Le général en chef resta à Bergen, où il tint en échec le centre des Alliés, et Vandamme se rendit à Egmont pour y prendre le commandement supérieur. A peine y était-il établi qu'il s'aperçut que l'artillerie ennemie n'était pas soutenue. Chargeant aussitôt à la tête de sa cavalerie, il s'empara des pièces, et allait les emmener, lorsque lord Paget, arriva au galop avec 8 à 900 chevaux, et le força de les abandonner pour rentrer dans Egmont.

Abercrombie force la gauche des Français.

Cette retraite, qui entraîna celle de l'infanterie placée en arrière, acheva de rendre Abercrombie maître du chemin des Coquilles et lui permit de s'avancer sur Egmont-op-Zée. Néan-

moins l'artillerie française l'arrêta à 500 toises du village, et la nuit qui survint, le força de remettre son attaque au jour suivant.

Sur la gauche, Pulteney s'était borné à des démonstrations, et la division Daendels occupait encore Oude-Scarpel; mais au centre Dundas avait fait des progrès, et l'extrême droite avait dépassé de beaucoup le flanc des Français. Le duc d'Yorck s'attribua donc avec raison les honneurs de la victoire, et dans l'espérance de la rendre plus complète le lendemain, il bivouaqua sur le champ de bataille.

Brune se replie sur Alkmaer.

Brune n'était pas dans l'intention de le lui disputer. La position de Bergen ne lui paraissait plus tenable depuis que sa gauche était débordée par Abercrombie, et partagée en deux par l'occupation du chemin des Coquilles. Il fit donc dans la nuit les dispositions de sa retraite, et l'exécuta à huit heures du matin. Les brigades Gouvion et Bonhomme, couvertes par la cavalerie du général Simon, se dirigèrent par Alkmaer sur Bewervyk, et celle de Boudet, restée aux Egmonts pour protéger le mouvement du centre, se retira le soir sur Wyk-op-Zée : la division Daendels, qui s'était repliée sur St.-Pancras, se porta à la fin du jour sur Purmerend.

Résultats de cette affaire.

Cette affaire coûta à peu près 2 mille hommes à chaque armée, et n'avança pas beaucoup le duc d'Yorck, car son adversaire s'établit à peu

de distance dans une position plus forte que la première.

Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse pour les Anglo-Russes, que le mauvais état des chemins, et l'éloignement du Helder rendaient de jour en jour l'arrivage des subsistances plus difficile, que l'insalubrité du climat commençait à faire des ravages, et que l'expérience prouvait combien peu les Hollandais étaient disposés à grossir les rangs des Alliés. Le duc, après avoir pesé toutes ces considérations, vit bien qu'il ne pourrait sortir d'embarras qu'en se rendant maître d'Haarlem, opération qui à l'avantage de procurer une place de dépôt, eût encore joint celui de couper toute communication par terre entre les Français et les divisions hollandaises. Il résolut donc de la tenter. Les 3 et 4 octobre furent employés aux mouvemens préparatoires. La division Abercrombie poussa ses avant-postes au-delà d'Egmont-op-Zée, et celle d'Essen en avant d'Egmont-Binnen et d'Egmont-op-de-Hoef. Le général Dundas, posté à Alkmaer, fit occuper le village d'Héglos, et le corps de Pulteney se concentra entre Schermerhorn et Alkmaer, après avoir couvert sa gauche par la brigade du prince Guillaume, qui prit possession de Hoorn.

Pendant que le duc d'Yorck faisait ces préparatifs, Brune, renforcé par 6 bataillons venus de la Belgique, organisait les troupes françaises en

Brune, renforcé, réorganise son armée.

14*



deux divisions, qu'il confia à Gouvion et Boudet, sous la direction de Vandamme. La première fut placée entre Wyk-op-Zée et Heemskerkduyn; et la seconde, entre ce village et Wittgeest. La division Dumonceau, commandée par Bonhomme, forma la droite de la ligne en avant de Bewerwyk, depuis la Langmeer à Akersloot; l'avant-garde sous les ordres de Pacthod, tenait ce dernier endroit, Limen et Bakum, jusqu'au bord de la mer. Enfin, Daendels fut chargé de défendre les débouchés des polders inondés, et prit position à Monikendam et Purmerend, en se prolongeant sur Knollendam : deux demi-brigades commandées par le général Fuzier, formèrent la réserve qui resta à Bewerwyk. Les travaux que l'armée gallo-batave exécuta en avant de sa ligne, achevèrent d'atténuer la disproportion de forces qui avait existé jusqu'alors, et lui permirent d'attendre avec sécurité les nouvelles tentatives de l'ennemi.

Combat de Castricum. 6 octobre.

Le 6, à 7 heures du matin, les Anglais débouchèrent d'Héglos sur Limen et Akersloot, pendant que la division d'Essen se dirigeait vers Bakum: les deux premiers villages furent enlevés par les brigades Burhard et Coote, et les deux bataillons français qui les gardaient se retirèrent sur la division Bonhomme à Wittgeest. Le poste de Bakum fut également replié, et fit sa retraite vers Kastricum. Encouragé par ce succès

facile, et flanqué à sa droite par la division d'Abercrombie qui suivait le rivage, Essen se porta sur ce village. Mais déjà Brune, averti par l'engagement de l'avant-garde, avait donné l'ordre à Boudet de réunir sa division à Noordorp pour arrêter les Russes; et, à Gouvion, de manœuvrer dans les dunes pour empêcher les Anglais de les secourir.

Les Alliés sont battus au centre.

Le général Pacthod, qui défendait Kastrikum avec trois bataillon, y tint ferme et dut néanmoins l'évacuer pour se retirer dans les dunes à l'aspect d'une colonne prête à le tourner. Essen le fit aussitôt attaquer dans sa nouvelle position, et Pacthod, malgré sa ténacité, aurait fini par succomber, si le général en chef ne fût arrivé avec la majeure partie de la division Boudet : le combat se soutint pendant trois heures; les deux partis gagnaient et cédaient alternativement le terrain. Finalement les Anglais qui observaient la division Bonhomme, s'étant ébranlés pour donner conjointement avec les Russes, Brune détacha trois bataillons pour les contenir, et fondit sur leurs alliés à la baïonnette, avec le reste de ses troupes ployées en colonnes serrées. Cette charge eut un plein succès : l'ennemi abandonna les dunes en désordre, et se replia sur Kastrikum, demandant des secours à Abercrombie, qui accourut en personne avec une brigade.

A peine Essen eut-il rallié 4 mille hommes et placé son artillerie aux issues du village, que le général Pacthod, soutenu par la division Boudet, s'avança contre lui. Le combat fut long et opiniâtre; mais les Français s'étant enfin emparés des pièces qui balayaient les avenues, les colonnes se précipitèrent dans le village, assaillirent les Russes, et les rejetèrent sur les routes de Bakum et de Limen. Pacthod les poursuivit dans cette dernière direction, et la cavalerie de Barbou, le long des dunes sur Bakum.

Ils repoussent les Français à Kastrikum

Leur défaite paraissait certaine, mais un heureux incident les sauva. Le régiment de dragons qui formait l'avant-garde, cheminant sans éclairer sa gauche, fut chargé à l'improviste, et rompu par quelques escadrons anglais, masqués dans une gorge des dunes; le désordre se communiqua au reste de la colonne, qu'on ne parvint à rallier qu'à hauteur de Kastrikum. Pacthod, arrêté par la rupture du pont du Schilpwater, où les Russes avaient placé de l'artillerie, et derrière lequel ils commençaient à se reformer, fut entraîné par le mouvement rétrograde de la cavalerie de Barbou. Aussitôt deux bataillons de la division Dundas vinrent se joindre aux Russes, qui avaient rétabli le pont, et attaquaient, de concert avec la brigade amenée par Abercrombie. Les Gallo-Bataves, épuisés de fatigue, manquant de munitions, et assaillis par des troupes

fraîches, cédaient le terrain et allaient être écrasés, lorsque le général en chef, à la tête des hussards hollandais, chargea la cavalerie anglaise, qui débordait déjà sa gauche, et la repoussa sur l'infanterie. De son côté, Vandamme saisissant l'à-propos, aborda vigoureusement l'ennemi avec quelques bataillons de la division Boudet, et força les Russes à rentrer à Bakum, et les Anglais à Limen, d'où l'obscurité de la nuit empêcha de les déloger.

La gauche se maintient

Pendant que le centre des deux armées combattait avec tant d'acharnement, Gouvion, qui commandait l'aile gauche de Brune, était aux prises avec le corps d'Abercrombie. Après un combat d'avant-garde assez vif, où l'artillerie républicaine fit éprouver une perte considérable aux Anglais; ceux-ci portèrent dans les dunes la brigade Hutchinson, pour couper les troupes de Simon de celles d'Aubrée; mais Gouvion, pénétrant le but de ce mouvement, entra lui-même dans les dunes par la grande gorge avec sa réserve, et chassa les Anglais de tous les points qu'ils occupaient dans le Wogelwater. Comme Abercrombie venait de partir avec une brigade pour renforcer Essen, les deux partis s'observèrent le reste de la journée. Le soir seulement, le retour de cette brigade engagea les Anglais à faire une nouvelle tentative; mais Gouvion, qui avait pris position à hauteur de Bakum, déjoua

tous leurs efforts, et s'y maintint jusqu'au moment où Brune donna l'ordre à toutes ses troupes de reprendre leurs anciennes positions.

La droite des Gallo-Bataves reste en observation.

Les inondations immenses qui couvraient le front de Daendels empêchant Pulteney de rien entreprendre contre lui, il imagina de l'en déloger par stratagème, et lui dépêcha en parlementaire le général Don, sous un prétexte frivole. Comme il cherchait à répandre une proclamation qui ne tendait à rien moins qu'à faire insurger les troupes bataves contre les Français, Daendels le fit conduire au général en chef, qui se crut en droit de l'envoyer dans la citadelle de Lille.

Le duc d'Yorck se replie sur le Zyp.

Cette bataille, dont les divisions françaises supportèrent tout le poids, leur mit 2 mille hommes hors de combat. La perte des Alliés dut être bien plus forte. Les Anglais imputèrent encore ce revers aux Russes, qui, par leur marche impétueuse sur Kastrikum, avaient engagé une affaire générale, quand l'intention du duc d'Yorck était seulement de se rapprocher de la ligne républicaine pour l'attaquer le lendemain. Au reste, l'issue de la journée prouva à ce prince qu'il tenterait vainement de déposter le général Brune. Il avait atteint un des principaux points de l'expédition, la prise de la flotte batave; et les autres ne paraissaient pas mériter le sacrifice de tant de braves gens. Arrêté dès-

lors dans une langue de terre qui ne pouvait suffire à la subsistance de son armée ; affaibli par les pertes considérables des combats qu'il venait de livrer, et instruit sans doute de la victoire complète remportée par Masséna à Zurich ; le duc prit la résolution de regagner le Zyp, pour y attendre des renforts ou de nouveaux ordres du gouvernement anglais (1). Cette détermination, sanctionnée par un conseil de guerre composé de tous les officiers généraux, s'exécuta le lendemain, et l'armée alliée rentra dans les positions qu'elle occupait avant la bataille de Bergen. La flottille de l'amiral Mitchell évacua les villes de Meddemblick et d'Enckuysen.

Brune suivit ce mouvement rétrograde, sans perdre de temps : le 8 octobre, les troupes légères arrivèrent devant Petten et Krabbendam ; le quartier-général fut transféré à Alkmaer. Warmenhuysen et Drixhoorn furent occupés le lendemain, Heerenscarpel le jour suivant. Daendels, entré à Hoorn le 9, harcela dans sa retraite le prince Guillaume de Glocester, le chassa de Vinkel le 10, et rétablit ses communications avec Dumonceau. Les Bataves arrivèrent à Meddemblick et à Enckuysen, assez à temps pour

---

(1) La bataille de Zurich fut gagnée onze jours avant sa retraite, si le duc l'ignorait alors, ce qui n'est guère probable, il la connut bien certainement, quand il proposa l'évacuation.

sauver une partie des établissemens maritimes auxquels les Anglais avaient mis le feu en se retirant; preuve du tendre intérêt qu'ils portaient aux possessions de la maison d'Orange.

Négociations pour l'évacuation

Le duc d'Yorck, ainsi concentré entre Petten et Colhoorn, pouvait braver les efforts des Gallo-Bataves derrière les retranchemens du Zyp dont il augmentait continuellement la force : mais sa situation n'en était pas moins critique; ses magasins ne contenaient plus que pour 11 jours de vivres, et le nombre toujours croissant des malades avait déjà réduit l'armée à 20 mille combattans; en persistant à se maintenir dans la Nord-Hollande, il devait craindre d'être réduit, par l'épuisement de ses ressources, à la cruelle nécessité de mettre bas les armes ou de tenter son rembarquement à la vue d'un ennemi victorieux et entreprenant. Ces considérations engagèrent le prince à ne pas attendre des ordres de sa cour pour entamer des négociations, que chaque jour perdu rendait plus difficiles; et, après avoir fait partir pour l'Angleterre les Hollandais orangistes, les blessés, les malades et toutes les bouches inutiles de son armée; il envoya le général Knox au quartier-général français, pour proposer l'évacuation du territoire batave.

La mission de cet officier éprouva d'abord quelques obstacles, à cause de la restitution de

la flotte dont le général Brune faisait une condition *sine quâ non*. Mais en réfléchissant au dommage que les Alliés pourraient faire éprouver au pays, si on les réduisait au désespoir, il se départit de ses premières prétentions, et après un échange de projets et contre-projets, la convention définitive d'évacuation fut signée le 18 octobre. Les principales clauses portaient le libre rembarquement des Alliés avant le 1er décembre, le rétablissement des ouvrages du Helder avec toute l'artillerie dont ils étaient armés, et la remise sans échange de 8 mille prisonniers des deux nations par l'Angleterre : un article séparé stipula la délivrance du brave amiral Dewinter.

Les dispositions d'embarquement furent poussées avec tant d'activité, qu'une partie des troupes put partir sur la fin d'octobre avec le duc d'Yorck; le reste sous les ordres du lieutenant-général Pulteney, mit à la voile le 19 novembre, et le même jour les républicains rentrèrent au Helder.

Ainsi se termina l'expédition dont les coalisés se promettaient de si grands résultats. Cette armée anglo-russe qui, après l'invasion rapide de la Hollande, devait menacer les Français sur la Meuse et le Rhin, soulever la Belgique, et porter le théâtre de la guerre sur les frontières septentrionales de la république, fut obligée de borner ses conquêtes à la possession momentanée de

quelques lieues de terrain, qu'elle abandonna bientôt, après y avoir perdu l'élite de ses soldats. La prompte soumission des Hollandais n'avait pas même été mise en question, et ce fut cependant l'enthousiasme de ce peuple qui éteignit les haines de parti et prépara sa belle résistance. La nécessité ou la faute d'un débarquement successif, la lenteur des premières opérations, la faute de n'avoir pas renforcé la droite à Bergen, la difficulté d'un terrain coupé, et très-favorable à la défensive, furent en outre les principales circonstances qui s'opposèrent à la réussite de cette entreprise.

A la vérité, les élémens servirent à souhait l'armée gallo-batave, en retardant de plusieurs jours le débarquement d'Abercrombie. Mais eût-il été opéré plus tôt, il est permis de croire que l'issue de la guerre eût été la même; car le temps que ce général devait employer à former un établissement solide dans la Péninsule, depuis le Helder jusqu'à Alkmaer, eût toujours donné à Brune celui d'accourir avec ses bataillons. Ce dernier se conduisit avec prudence en restant sur la défensive, et laissant les Alliés se consumer en efforts impuissans. Quand même sa position de Bewerwyk eût été enlevée, il en avait encore plusieurs autres aussi fortes en avant d'Haarlem, dont l'ennemi n'aurait pu se rendre maître qu'après de longs efforts, et en laissant

les divisions hollandaises sur ses derrières et son flanc gauche. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est de n'avoir pas montré plus de caractère dans la convention du 18 : il est douteux que le duc d'Yorck eût osé exécuter ses menaces de rompre les digues, car sa propre sûreté eût été compromise, et sa position était telle qu'il devait en passer par toutes les conditions.

Tel sera toujours le sort des expéditions maritimes, lorsqu'au lieu de pousser rapidement l'invasion, on se bornera, comme à Quiberon, à Aboukir et au Helder, à agir avec pusillanimité, en laissant à son adversaire le temps de se reconnaître. Au reste, si les Anglais manquèrent leur but principal, la capture de la flotte du Helder fut peut-être une indemnité suffisante; puisque en achevant d'anéantir la marine hollandaise, elle les dispensait d'entretenir continuellement une forte croisière devant le Texel, et déconcertait les projets de la France. Ces avantages, qui échappaient à la multitude, ne consolèrent point l'amour-propre britannique humilié; aussi la nation anglaise murmura-t-elle hautement de l'issue d'une entreprise qui avait coûté des frais énormes. Les orateurs de l'opposition profitèrent de la circonstance pour censurer amèrement le ministère et signaler les véritables motifs qui l'avaient dirigé. Le temps n'était pas venu où un chef plus heureux encore

que Marlborough, favorisé par un concours inouï de circonstances, laverait ces affronts et rétablirait dans tout son lustre l'honneur des armes britanniques. La bataille de Fontenoy, le rôle secondaire que joua le contingent anglais dans la guerre de Sept Ans, et surtout les malheureuses campagnes du duc d'Yorck, en 1793 et 1794, avaient fait juger trop légèrement les troupes de terre de cette nation, si justement célèbres sous Edouard III, Henri V et l'habile Churchill. Elles ont montré récemment à l'Europe étonnée, qu'elles ne cédaient en rien à celles de la marine, et que les adversaires qui réussirent à les vaincre, n'en obtinrent jamais des victoires faciles. Mais autant nous sommes enclins à leur rendre justice, autant nous repousserons l'engouement de certains panégyristes, qui veulent accorder aux vainqueurs de Waterloo, plus de mérite qu'aux braves victorieux en cent batailles non moins glorieuses; et nous rappellerons à ces enthousiastes la devise du héros prussien: *Suum cuique.*

CHAPITRE XCIV.

Plan des Alliés, qui occasionne la marche de l'Archiduc sur le Bas-Rhin, et celle de Suwarof en Suisse. — Délivrance de Philipsbourg. — Combat de Manheim. — Bataille de Zurich ; les coalisés sont repoussés au-delà du Rhin. — Marche hardie de Suwarof par le St.-Gothard et le Muttenthal ; Masséna se porte contre lui. — Retraite des Russes. — Évacuation de la Suisse par les Alliés. — Emprunt forcé de Masséna. — Opposition du gouvernement helvétique.

Nouveau plan de campagne des Alliés.

Les coalitions, comme l'observe sensément un historien moderne, ne peuvent espérer de succès que lorsqu'elles ont un but déterminé et un intérêt bien positif pour chacun des états qui en font partie. Celle de 1799, produite par un concours de circonstances fortuites, et composée de puissances naturellement rivales, devait être d'une durée beaucoup plus courte que celle de 1792 ; car chacun de ses membres tendait sans cesse à reprendre les erremens de sa politique particulière.

L'Autriche n'avait pu voir sans une secrète jalousie, la part brillante que le corps auxiliaire de Suwarof avait prise à la conquête de l'Italie: en plus d'une circonstance, elle avait été contrariée par l'inflexibilité des principes du maréchal, qui n'entendait faire la guerre aux Français que pour le rétablissement de la religion et des princes détrônés, et non au profit d'une ambition particulière. L'irascibilité du vieux guerrier fut portée au comble, quand il démêla, dans les mesures tortueuses du cabinet de Vienne, des projets lointains sur le Piémont. Thugut, en effet, voulant se ménager la domination ou l'influence exclusive sur l'Italie, crut faire un coup de maître d'empêcher les Russes de se prévaloir de leurs services pour y former des relations solides; et, dès-lors, ne songea plus qu'à les en éloigner. Il savait que le cabinet de St.-James se souciait peu que Suwarof parût en vainqueur dans le port de Gênes, au moment où Paul Ier annonçait le projet de prendre pied à Malte: il n'en fallut pas davantage pour éloigner le maréchal du théâtre de sa gloire, et mettre un terme aux succès des Alliés.

L'attention du cabinet anglais était absorbée par les préparatifs d'une expédition qui devait débarquer une armée en Hollande; Thugut imagina donner une preuve de son dévouement à la cause commune, peut-être même de son génie,

en proposant de faire descendre l'archiduc Charles sur le Bas-Rhin, pour opérer au-dessous de Mayence, et donner ainsi incessamment la main au corps anglo-russe. Ce projet fut accueilli par le ministère anglais; les deux cours intéressées firent valoir l'avantage de réunir toutes les troupes d'une même nation, sous les ordres de leurs propres chefs, prétendant que c'était le seul moyen d'éteindre la rivalité dangereuse qui commençait à se manifester entre les Russes et les Allemands: elles obtinrent ainsi de celle de Pétersbourg, que son contingent entier passerait dans les Alpes, dont le climat était plus analogue au tempérament des Russes, et où il formerait l'armée du centre sous le commandement de Suwarof. D'après cette même convention, la conquête de l'Italie devait être achevée par une armée impériale aux ordres de Mélas. Le prince Charles, avec une troisième, formée d'Autrichiens et de contingens des cercles, était chargé d'agir depuis le Brisgau jusqu'au confluent de la Moselle. En même temps, les 45 mille Anglo-Russes débarqués en Hollande, après la conquête de cette république, dont on ne doutait nullement, devaient pénétrer en Belgique, soufflant devant eux le feu de l'insurrection, et se liant par leur gauche aux troupes de l'Archiduc.

Inconvéniens de ce plan.

Le théâtre de la guerre s'étendait ainsi de l'Apennin au Zuyderzée. Mais, indépendamment

des fausses hypothèses sur lesquelles reposait ce plan gigantesque, la coalition n'avait pas fait des efforts proportionnés à l'immensité de cette ligne offensive : car, pour forcer une barrière aussi formidable par l'art que par la nature, il ne suffisait pas de présenter des forces égales à celles de ses défenseurs, il fallait pouvoir laisser plusieurs corps d'occupation dans les provinces conquises, et marcher encore en avant avec des masses proportionnées à celles que le directoire français allait mettre en action.

Pendant que ce gouvernement renforçait ses armées et augmentait son matériel, le cabinet de Vienne adressait des circulaires à la diète de Ratisbonne et aux princes de l'Empire, pour en obtenir les contingens d'après les *conclusum* du 12 juillet et 18 septembre; mais, à l'exception de la Bavière, alliée à Paul Ier par les liens du sang, et qui signa un traité de subsides particulier avec l'Angleterre, aucun Etat de l'Empire ne prit une part réelle aux hostilités. Cependant l'affaiblissement considérable des cadres aurait nécessité de promptes levées dans les états héréditaires, et des renforts russes. La cour de Pétersbourg ayant déjà fourni plus de troupes qu'elle n'en avait promis, n'envoya que le faible corps de Condé, passé comme on sait à sa solde. D'un autre côté, la lenteur interminable des formes germaniques ne permit pas aux troupes des cercles

d'entrer en ligne à temps; et l'Autriche, épuisée par ses efforts, se trouvait hors d'état de recompléter ses régimens avant l'hiver.

Dispositions de l'Archiduc pour quitter la Suisse.

Quoique l'Archiduc eût reçu l'injonction de se conformer aux nouvelles dispositions arrêtées par les puissances alliées, il eût bien voulu attendre l'arrivée de Suwarof, avant de se rendre sur le Bas-Rhin avec la plus grande partie de ses forces. Il sentait que laisser la garde de la Suisse au seul corps de Korsakof, c'était s'exposer à perdre tous les avantages obtenus jusque-là; car Masséna était trop actif pour laisser échapper l'occasion de l'écraser. Mais de nouvelles discussions avec Korsakof, et la crainte d'un conflit d'autorité avec le généralissime russe, déterminèrent le prince à profiter du prétexte naturel que lui offrait l'irruption soudaine d'une petite armée française sur la rive droite du Rhin, pour s'éloigner de la Suisse. Il y laissa néanmoins sous les ordres du général Hotze 22 mille Autrichiens et 3 mille Suisses à la solde de l'Angleterre. Malgré cette précaution, ce n'en était pas moins une faute des plus graves; et il fallait que l'Archiduc en eût reçu l'ordre bien impératif pour s'y résoudre (1). La précipitation déplacée que mit le conseil aulique dans cette démarche, ne

(1) Ce prince dit dans ses Mémoires : « La cour de Vienne ordonna le secret et la prompte exécution de ses volontés, sans » aucune objection. »

saurait être légitimée par aucune considération politique ou militaire : rien n'exigeait de compromettre le salut de l'armée par un départ prématuré, contraire, non-seulement aux règles de la guerre, mais encore aux simples aperçus du bon sens.

Le 27 août, le mouvement des Alliés commença sur toute la ligne. Korsakof quitta Uznach et vint prendre position entre le Rhin et le lac de Zurich; Hotze, formant l'aile gauche, fut chargé de surveiller les bords du lac, de garder ceux de la Linth, les Grisons, et les communications avec l'Italie; l'Archiduc mit la dernière main à ses préparatifs de défense.

Situation es Français

Les positions des Français n'avaient pas subi de changemens notables; Soult était venu prendre le commandement de la division Chabran, avec le soin de défendre l'espace entre Glaris et le lac de Zurich. Les renforts arrivés successivement de l'intérieur, avaient à peu près rempli les vides des cadres; toutefois la quantité de troupes qu'exigeait la défense de Mayence, de Strasbourg, et d'une foule d'autres places moins considérables, ne laissait pas plus de 75 mille combattans disponibles, pour couvrir la ligne depuis le Mont-Blanc jusqu'à Huningue; encore avait il été question, comme on se le rappelle, d'en tirer 26 mille, pour former l'armée qu'on destinait à Moreau sur le Rhin.

Mesures de Bernadotte.

Cependant, la révolution ministérielle du mois de juillet, n'avait pas été sans heureux résultats. Bernadotte, entr'autres, avait porté une sonde efficace dans les plaies du département de la guerre. A la vérité, les lois du 7 et 12 messidor, rendues sur la proposition de Jourdan, lui fournirent des hommes; mais ce n'était pas assez, il fallait réveiller dans tous les cœurs l'amour de la patrie, refroidi sous une administration décriée. Des circulaires et des proclamations vigoureuses, confondant dans un même sens les mots de liberté et d'intégrité de la France, stimulaient le zèle des autorités civiles et militaires, enflammaient l'énergie et le patriotisme des citoyens, en leur représentant la nécessité de sauver la patrie avant de faire le procès aux vices de son gouvernement. D'un autre côté, des mesures sévères furent prises contre les fournisseurs et les agens infidèles; on traduisit devant des conseils de guerre tous les commandans qui avaient rendu des places par insouciance ou faiblesse, avant d'avoir soutenu l'assaut; on remit en vigueur les anciennes ordonnances, et l'on traça, dans des instructions claires et précises, les devoirs de tout gouverneur de place forte.

Ces mesures n'étaient que le prélude d'autres plus efficaces: les cadres de l'armée suffisans pour l'effectif légal fixé par les décrets, se trouvaient trop étroits pour y incorporer les 200 mille cons-

crits mis en activité. L'idée de les former en bataillons auxiliaires dans chaque chef-lieu de département, en leur donnant pour chefs les officiers réformés ou retraités qui s'y trouvaient domiciliés, avait été exécutée avec trop de précipitation pour remplir parfaitement l'attente générale : l'expérience démontra que des officiers qui ont chômé dans leurs foyers, y perdent les habitudes militaires comme le goût du service, et sont peu propres à instruire, discipliner et aguerrir de jeunes soldats avec lesquels il faut redoubler de vigilance et de soins. Quoique cette mesure eût procuré spontanément un certain nombre de corps tout organisés, on dut avoir recours à d'autres moyens, et une loi du 12 août, sanctionnée le 9 septembre, en augmentant le nombre des demi-brigades d'infanterie, et les régimens de cavalerie de plusieurs escadrons, porta l'effectif de l'armée à 566 mille hommes, au lieu de 398 mille dont il se composait auparavant (1). (*Voyez le Tableau ci-contre.*)

Quoique ces dispositions ne pussent avoir d'effet sensible que sur la campagne suivante, Bernadotte en obtint pourtant l'avantage de tirer des dépôts et des garnisons un certain nombre d'hommes, pour renforcer les cadres appauvris, non-seulement en Italie, mais encore en Hollande que des dangers sérieux menaçaient, et dans la Vendée, où les défaites des armées et les vexa-

(1) Au moment où cette loi fut rendue les armées présentaient l'état d'effectif suivant.

ARMÉES.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE.	TOTAL.
En Hollande et en Belgique. . .	29,561	3,229	823	33,613
Sur le Rhin.	39,956	7,221	6,838	54,003
En Suisse	69,896	7,913	4,794	82,603
Aux Alpes et en Italie	55,039	4,000	4,608	63,657
Dans les places d'Italie	9,980	2,025	420	12,425
Armée des côtes.	36,715	1,167	7,600	45,482
Dans l'intérieur.	15,639	6,987	4,754	27,380
Dépôts des deux armées.	. . . .	. . . .	. . . .	22,392
	256,796	32,542	29,837	
Total.				341,567
Génie, Gendarmerie et Vétérans.				40,461
Total général.				382,028
Mais de l'effectif aux présens sous les armes, il y a une différence du cinquième ce qui réduirait la force active à.				310,000

tions des mesures répressives contre les royalistes, rallumaient le feu de la guerre civile.

Le directoire, excité par les rapports qu'il recevait de toutes parts, et par les moyens qu'il entrevoyait pour l'avenir, crut l'instant arrivé de reprendre l'offensive, et d'adresser aux généraux un plan d'opérations pour la fin de la campagne. Ce projet qui concernait plus particulièment l'armée de Masséna, était basé sur la fausse supposition que l'Archiduc s'affaiblissait pour porter de nombreux renforts en Italie, tandis que, par un mouvement contraire, Suwarof quittait le Piémont pour marcher en Suisse, et que l'Archiduc se dirigeait sur le Bas-Rhin. A peine ces ordres étaient-ils en route, que le directoire, par un motif qui nous est inconnu, ôta le porte-feuille à Bernadotte pour le remettre à Dubois-Crancé, ancien officier du génie auquel la campagne de 1793 avait donné quelque célébrité (1).

Masséna projette de passer la Limmat.

Déjà, avant ce nouveau changement, Masséna, pressé par le directoire d'agir offensivement, et ignorant que, dès le 29, les Russes fussent revenus d'Uznach sur la Limmat pour y remplacer les Autrichiens, se préparait à tenter le passage de cette rivière, près de son con-

---

(1) Voyez chapitre 14, tome 3.

fluent dans l'Aar. Ce point parut préférable à cause des facilités qu'offrait la Reuss pour le transport des équipages de pont jusqu'à Windisch; en même temps, pour seconder l'entreprise, Soult balayerait la rive droite de la Linth et le canton de Glaris, de concert avec la gauche de Lecourbe. Ce projet, qui devait s'exécuter le 30 août, fut éventé; et une crue d'eau subite ayant endommagé les pontons, Masséna y renonça tout-à-fait; circonstance fort heureuse, puisqu'on aurait rencontré les forces de Korsakof, réunies à celles de l'Archiduc qu'il se disposait à relever.

Soult chasse Hotze du canton de Glaris.

Soult ne pouvant être prévenu assez tôt du contre-ordre, n'en fit pas moins son attaque, et elle réussit d'autant mieux que l'ennemi venait de se dégarnir devant lui, pour opérer son revirement de troupes. Pendant qu'il se dirigeait sur Uznach, Molitor pénétrait le 29 août dans la vallée de Kloenthal, puis s'emparait de Glaris et de Næfels. Une réserve autrichienne de deux bataillons, placée à Schwanden, parvint cependant à y rentrer dans la soirée.

Le lendemain 30, Soult, qui avait réuni ses troupes entre Richembourg et Bilten, s'avança sur Næfels; tandis que la brigade de gauche de Lecourbe, débouchait de nouveau sur Glaris par le Kloenthal. Malgré la vive résistance du général Jellachich, Næfels fut emporté; et les

Autrichiens, soutenus par un renfort accouru de Kaltenbrun, se maintinrent derrière le pont. Hotze retenu toute la journée sur la Basse-Linth, par des démonstrations et une vive canonnade, se rendit enfin à Glaris avec quelques bataillons, et voulut pousser le 31 août une reconnaissance sur la rive gauche. Mais Soult, profitant de l'obscurité de la nuit, ne laissa qu'un faible corps d'observation sur les hauteurs de Næfels, prit la même direction, dans le dessein de passer la rivière près d'Enneda, et de se rendre maître de Mollis et de Kerenzen. Hotze surpris et attaqué avec vigueur, fut complètement battu et rejeté en désordre sur la rive droite de la Linth. Pour arrêter la poursuite, il fit rompre tous les ponts, et abandonna le canton de Glaris, où il ne conserva que le pas de Kerenzen. Sa ligne suivait ainsi la Linth jusqu'à Wesen, bordait le lac de Wallenstadt, et s'étendait jusqu'à Ilanz dans la vallée du Rhin, passant par Sarganz, Weltis, le Kunkel et Flims. Le poste de Weistaunen, dans la vallée de ce nom, fut occupé; et le général autrichien établit des réserves derrière les ailes de son corps, à Kaltenbrun et à Coire.

L'Archiduc part pour le Bas-Rhin.

Ces événemens sur la Linth furent les derniers dont l'Archiduc resta témoin en Suisse: après avoir chargé Hotze de mettre Korsakof au fait des localités et de l'aider de ses conseils, il porta le 31 août son quartier-général à Schaff-

hausen. Partie des 36 mille hommes qu'il conduisait sur le Bas-Rhin, fila à marches forcées vers le Palatinat; et lui-même, avec le reste, vint s'établir près de St.-Blaise dans le Brisgau, afin d'inquiéter le flanc gauche de Masséna, et de le laisser dans l'incertitude sur la destination ultérieure de ses colonnes.

Dans ces entrefaites, l'armée du Rhin, formée des divisions Legrand et Collaud et de quelques bataillons venus de l'intérieur, s'était rassemblée en face de Manheim. La division Baraguey-d'Hilliers, chargée de la garde de Mayence, fit sortir la moitié de ses forces pour la seconder. Le général Muller, qui commandait en attendant l'arrivée de Moreau, avait reçu l'ordre de passer le Rhin et d'opérer une diversion puissante en faveur de l'armée d'Helvétie; à cet effet, il dut pénétrer, s'il était possible, jusqu'aux sources du Necker et du Danube, pour lever des contributions, et ruiner les magasins que l'Autriche y avait amassés à grands frais. **Les Français passent le Rhin à Manheim.**

En conséquence de ces instructions, Muller ayant passé le Rhin à Manheim le 26 août, avec environ 12 mille hommes, poussa devant lui les troupes légères du corps de Starray, qui occupaient la vallée, et marcha sur trois colonnes vers Philipsbourg, qu'il investit le lendemain. Les Autrichiens, poursuivis jusqu'à Heilbronn d'un côté, puis dans les directions de Bretten ou **26 août.**

de Carlsruhe de l'autre, se rallièrent à Laufen et à Pforzheim, où ils furent joints par quelques renforts venus de la vallée du Rhin, et par une partie du contingent du duc de Wurtemberg.

Ils bombardent Philipsbourg.

Muller se rapprocha alors de Philipsbourg, pour tâcher d'enlever cette place, et donner le temps d'arriver à la division Baraguey-d'Hilliers, sortie le 28 de Mayence. Les postes extérieurs qu'occupait la garnison furent pris, et l'on rétablit les batteries de la rive gauche. La division Laroche fut chargée du siége; le gros des troupes prit position à Graben, Wisloch et Sinzheim.

Le général Baraguey-d'Hilliers qui s'était porté sur Francfort, y leva une forte contribution, mais ne put pénétrer plus avant. Le baron d'Albini, ministre de l'électeur de Mayence, ayant fait un appel aux sujets de ce prince de la rive droite du Rhin, parvint à l'aide du général Faber et de quelques détachemens autrichiens ou palatins, à organiser cette masse armée, et à arrêter les Français. L'insurrection s'étendit assez rapidement pour compter bientôt jusqu'à 15 mille hommes. Baraguey-d'Hilliers, peu disposé à se mesurer avec elle, dirigea la meilleure partie de sa division sur le Bas-Necker, où elle rejoignit l'armée de Muller le 31; lui-même rentra peu de jours après dans Mayence, avec ce qui lui restait de troupes.

Muller, se trouvant ainsi à la tête d'environ 18

mille hommes, somma le Rheingrave de Salm, qui défendait Philipsbourg avec 2,500 Palatins; et, sur son refus de rendre la place, commença à la bombarder le 6 septembre. Il le fit avec tant de succès que la majeure partie de la ville fut réduite en cendres, et que les habitans, aussi, bien que les troupes, privés de casemates, se virent réduits à bivouaquer sur les places. Cette entreprise ne tarda pas à être troublée par les mouvemens de Starray qui, de Villingen, se porta vers le Necker. Muller, laissant la conduite du siége au général Laroche, s'avança à la rencontre des Autrichiens qui furent successivement dépostés de Weingarten, de Gundelsheim et de Laufen. Mais à peine l'armée française eut-elle pris possession de cette dernière ville, que l'approche de l'Archiduc la força de rétrograder.

Muller se retire derrière le Rhin à l'approche de l'Archiduc.

Le projet de ce prince était d'abord de rester dans les environs de Donaueschingen; néanmoins des rapports exagérés grossissant le nombre des Français, il crut devoir s'opposer à l'envahissement des états de Wurtemberg, et partit de St.-Blaise le 5 septembre. Le général Nauendorf resta avec 10 mille hommes entre la Wiesen et la Wutach, pour renforcer au besoin ses derrières. Quatorze mille hommes furent préposés à la garde de toutes les vallées par où les Français pouvaient déboucher de Bâle, de Brisach ou de Kehl; et l'Archiduc, forçant de marche,

réunit, six jours après, 30 bataillons et 76 escadrons, entre Pforzheim et Waihingen.

Muller, trop faible pour se mesurer avec de telles forces, se replia le 11 septembre sur Philipsbourg, leva le siége de cette place, déjà réduite en cendres, et se retira par Schwetzingen sur Manheim, où il arriva le 14. Le même jour, l'artillerie et les équipages commencèrent à filer sur le pont du Rhin, et le lendemain l'armée française repassa sur la rive gauche, à l'exception de la division Laroche qui resta dans les retranchemens de Manheim et de Neckerau.

L'Archiduc instruit que son adversaire paraissait être dans l'intention de conserver Manheim, forma le projet de l'en chasser; et laissant cinq bataillons à Illingen, il vint camper le 16 à Leimen et à Stokenheim. Par une bizarrerie inexplicable, les Français qui avaient pris la peine de démolir peu de mois auparavant les fortifications de Manheim, travaillaient effectivement sans relâche à les relever. Ils avaient réparé la partie des remparts opposée au Rhin, et couvert les approches de la ville par une ligne de retranchemens, qui s'appuyait à ce fleuve et au lit du vieux Necker. La gauche, construite sur le Holzhof, était principalement destinée à protéger le pont, et l'était elle-même par le village de Neckerau, entouré d'un bon fossé. Mais tous les ouvrages, élevés précipitamment, n'avaient

point encore assez de relief pour résister à une attaque sérieuse.

L'Archiduc se décide à emporter Manheim. 17 septemb.

L'Archiduc, ne voulant pas laisser aux républicains le temps de les perfectionner, marcha le 17 septembre sur Schwetzingen avec 14 mille hommes, pendant qu'un autre corps de 7 à 8 mille se dirigeait sur Edingen. La réserve, forte de 5 mille baïonnettes et de 3 mille sabres, suivit à peu de distance cette dernière colonne. L'avant-garde s'établit à la maison de poste et à Seckenheim.

Le lendemain, à la pointe du jour, les Autrichiens s'ébranlèrent à la faveur d'un épais brouillard. Les troupes de Schwetzingen, que l'Archiduc conduisait en personne, s'avancèrent sur Neckerau; flanquées sur leur gauche par 1,500 hommes aux ordres du prince de Reuss, qui devait gagner le flanc du village par la digue du Rhin. Le général Kospoth dirigea l'attaque le long du Necker, et détacha une faible colonne par Neckerhausen, sur la rive droite, pour tenir en échec les Français qui occupaient la tête de pont; le gros de la cavalerie se déploya dans l'intervalle des deux colonnes.

Il l'enlève de vive force

Arrivés à Neckerau, les Impériaux assaillirent ce poste avec vivacité. Le général Vandermaas les reçut vigoureusement d'abord; mais, tourné par la brigade du prince de Reuss, il craignit de voir intercepter sa retraite, et gagna les retran-

chemens du Holzhof. Tandis que la colonne de gauche entrait dans le village, celle de Kospoth, soutenue par la réserve, enlevait tous les ouvrages extérieurs et s'établissait près de la porte de Manheim. L'Archiduc ayant ordonné alors d'emporter le Holzhof, le corps principal se partagea en deux divisions ; l'une devait aborder la garnison de front, pendant que la seconde gagnerait son flanc du côté du Rhin; une petite réserve resta à Neckerau.

L'attaque s'exécuta avec beaucoup d'ensemble : en vain Laroche voulut couvrir par quelques escadrons de hussards la communication du poste avec la ville; ils furent culbutés par la cavalerie autrichienne, en même temps que l'infanterie s'emparait des retranchemens. Partie de la garnison demeura prisonnière, le reste se sauvait du côté de Manheim, lorsque le général Kospoth, témoin de ce désordre, lança à la poursuite des fuyards quatre bataillons, qui parvinrent à pénétrer dans la ville à l'aide des habitans. Le gros des troupes suivit aussitôt, et malgré les efforts de Ney accouru sur les lieux, les Français, accablés par le nombre, gagnèrent avec peine la rive gauche du Rhin, sous le feu d'une artillerie nombreuse qui battait le pont des hauteurs du Holzhof. Deux bataillons qui gardaient la tête de pont du Necker, n'ayant pas eu le temps de rejoindre, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Cette journée valut à l'Archiduc 1,500 prisonniers, 21 pièces de canon et deux drapeaux. Elle servit à donner à son expédition une importance éphémère, que la coalition allait payer bien cher dans les environs de Zurich. La petite armée française avait rempli son objet au-delà de toute espérance, puisqu'elle n'était destinée qu'à opérer une diversion en faveur de Masséna. Ne pouvant plus rien tenter d'important, à cause de la supériorité de l'ennemi, et des troupes que le directoire prescrivit de faire filer vers la Hollande, elle prit des cantonnemens sur la rive gauche du Rhin. De son côté, l'Archiduc se contenta d'envoyer quelques détachemens du côté du Mein, pour renforcer les milices mayençaises, et concentra ses forces autour de Schwetzingen. Résultat de cet exploit.

Pendant que ces événemens se passaient sur le Bas-Rhin, les armées principales se préparaient, en Suisse, à porter des coups décisifs. Suwarof avait reçu à Asti, dès la fin d'août, le nouveau plan arrêté par les cours impériales. Après avoir balancé quelques jours s'il prendrait la route de Coire, du St.-Gothard, ou du Valais par le St.-Bernard, il s'était mis en marche sur Lugano, et venait de concerter avec les généraux Hotze et Korsakof, les dispositions d'une attaque générale pour les derniers jours de septembre. Les détails de ce projet ont été diversement présentés; l'archiduc Charles l'attribue à Suwarof, Projet des Alliés pour la jonction avec Suwarof.

et s'il faut en croire un officier instruit qui suivit le maréchal russe, ce fut l'état-major autrichien qui lui persuada de déboucher sur la droite des Français, au lieu de marcher par le Splugen et Coire, pour rejoindre Hotze avant de combattre (1).

Afin de lier une opération si décousue, la gauche des Autrichiens, sous les généraux Jellachich et Linken, devait s'avancer sur Glaris, entrer par le Bragel dans la vallée de Mutten, et donner la main aux colonnes venues d'Italie; ces troupes eussent été remplacées au corps de Hotze par 5 mille Russes tirés de Zurich. Le passage du St.-Gothard, du pont du Diable, de la Reuss, des horribles montagnes du Schachenthal, la difficulté des vivres dans un pays aride et épuisé; la présence de Lecourbe, avec une division vaillante et nombreuse, ne parurent pas suffisans pour déjouer ce plan compliqué; on espéra lever toutes les difficultés, en poussant le général Auffemberg avec 2 mille Autrichiens de Dissentis sur la vallée d'Urseren, à l'effet de tourner le pont du Diable.

Position de leurs troupes en Suisse.

Quel que soit le véritable auteur de ce projet, dont les détails d'exécution ne manquent point de mérite, Hotze n'avait rien changé à ses positions depuis les combats des 30 et 31 août: il appuyait toujours sa droite à Rapperschweil sur

(1) Voyez pièces justificatives, n° 7.

le lac de Zurich, et la gauche au Rhin antérieur, se liant par des postes avec la brigade Strauch, placée vers les sources du Tésin au revers du St.-Gothard. La flottille du colonel Williams, dominant le lac de Zurich, couvrait les postes riverains ou facilitait les opérations.

Soit que Korsakof dédaignât d'imiter la conduite de l'Archiduc, en restant derrière Zurich, soit qu'il crût nécessaire de renoncer à cette position défensive pour préparer le mouvement concerté avec Suwarof, il concentra la majeure partie de son corps de bataille en avant de la ville, et le fit camper entre les remparts et la Sil. (*V. Pl. XXIX*); il avait même déjà fait filer sur la Linth les cinq mille hommes qu'il devait fournir à Hotze. Trois bataillons de grenadiers sous les ordres de Markof, étaient placés sur les hauteurs de Kloster-Fahr. Le général Durasof, avec 8 bataillons et 10 escadrons, occupait le terrain compris entre Bruck et Wurenlos, où était assis son camp principal (1). Quelques détachemens de cosaques, et autres troupes légères, gardaient le reste du cours de la Limmat et de

(1) L'archiduc Charles l'indique à Wettingen; Dedon le croit à Wurenlos : le premier dit que le corps de bataille de Korsakof était en entier dans Zurich et devant la ville; Dedon parle de réserves sur la route de Winterthur et de Kloten. Nous donnons la préférence à la version de l'Archiduc, rien dans la première journée ne faisant supposer l'existence de ces réserves.

l'Aar. Le corps de Condé et 4 mille Bavarois, soldés par l'Angleterre, s'avançaient sur Schaffhausen pour se réunir à l'armée, qui, après sa jonction avec les Russes d'Italie, devait s'élever à 80 mille combattans, dont 55 mille se trouvaient déjà en ligne.

Positions des Français.

Celle de Masséna n'avait subi que peu de changemens : on remarquera seulement, que la division campée en avant de Bâle, était réduite à 6 mille hommes, et que la réserve aux ordres de Klein, portée au contraire à 10 mille combattans, venait de quitter le Frickthal pour se rapprocher de l'Albis. Au nombre des renforts qu'elle avait reçus, on distinguait surtout la brigade d'élite du général Humbert, formée de la réunion de tous les grenadiers du centre et de la gauche, dont le nombre montait à près de 4 mille. La division Soult, chargée d'une tâche délicate, avait également été augmentée de plusieurs bataillons.

La totalité des forces s'élevait à 71 mille combattans, non compris 4 mille de troupes soldées helvétiques, et 2 mille de milices. Il y avait en outre 15 mille hommes de dépôts et de bataillons auxiliaires de conscrits des départemens voisins, dans Besançon ou autres postes de la frontière du Jura. Mais les divisions de Bâle et du Valais étant encore appelées à faire face à d'autres armées, on trouve que les forces destinées à porter les coups, étaient réparties dans les proportions ci-après :

ÉE DU DA

DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉG…NS.	DIVISIO…
1re Division. TURREAU.	Jacopin.	28e de lign… 83e *Idem*	6e Divis… MESNA…
	Jardon.	89e *Idem*, 110e *Idem* 4e et 5e ba… 1er bat. du… 23e rég. de… Artiller…	
			7e Divisi… KLEI…
2e Division.	Gudin.	38e de ligne 67e *Idem*	
	[illegible]son.	10[illegible]e *Idem*	

FRANÇAIS.			ALLIÉS.	
Ménard. . . . 9,000		37,000	Korsakof	26,000
Lorges 10,000			Durasof.	
Klein. 10,000			En marche vers la Linth	4,000
Mortier . . . 8,000			Hotze.	9,000
Soult.		10,000	Jellachich et Linken	9,000
Molitor . . . 3,000		12,500	Suwarof.	18,000
Lecourbe. . . 6,000			Auffemberg.	2,500
Gudin. 3,500			Strauch (1).	4,000
Total.		59,000	Total	72,500
Non compris			Non compris	
Thurreau. . . 9,000		17,000	Nauendorf . . 10,000	16,000
Chabran . . . 8,000			Condé et bavarois. . . . 6,000	
Balance		76,000	. . . .	88,000

(1) Strauch était opposé à la division du Valais, qu'on n'a pas comptée ici dans le premier total; cependant il coopéra à l'attaque du Gothard et observa Gudin; tandis que Thurreau avait devant lui des troupes de l'armée d'Italie. Condé et les Bavarois étaient encore en route. Jellachich et Linken ayant 13 bataillons, comptaient bien 9 mille hommes. Hotze avait 7 mille fantassins et 2 mille chevaux.

Masséna se décide à prévenir la jonction des ennemis

L'on voit par cette distribution, que Masséna pouvait rassembler rapidement 39 mille hommes sur la ligne décisive de la Limmat, pour forcer le passage de cette rivière, tandis que son adversaire, affaibli par le détachement qu'il avait fait sur l'aile gauche, ne pouvait guère lui opposer que 25 mille combattans; encore le gros de ce corps se trouvait-il entassé sous le canon de Zurich, où deux ou trois bataillons auraient suffi. Le général français avait trop d'habileté pour ne pas profiter de cet état de choses. Aussi se disposa-t-il à prendre l'offensive, dès que l'Archiduc serait assez éloigné pour ne pouvoir secourir Korsakof; mais diverses circonstances retardèrent l'exécution de ses projets. Il ne put être parfaitement en mesure que vers la fin de septembre, et fixa le 26, pour l'attaque générale qu'il méditait. Cependant, le général Suchet, chef d'état-major de l'armée d'Italie, l'ayant informé du départ de Suwarof pour la Suisse, à l'instant même où il reçut l'avis des renforts qui arrivaient à Korsakof par Schaffhausen, il avança l'attaque d'un jour.

Plan de ce général.

Ses dispositions embrassant l'espace immense du St.-Gothard à Bâle, sembleront un peu trop étendues à tous les militaires qui apprécient l'avantage des champs de bataille circonscrits. La bataille qu'on allait livrer devant décider du sort de la Suisse, il était inutile de tout couvrir; car

en la perdant on n'en eût pas moins été contraint de se retirer derrière l'Aar, et même jusqu'au Jura. Pour être sûr de la gagner, il fallait donc réunir le plus de forces possible, amener la moitié de la division Chabran par une forte marche de Bâle à Bruck, renforcer le centre de celle de Ménard, attirer enfin sous Zurich la moitié du corps de Soult, en laissant le reste uni à Molitor pour observer Hotze sans l'inquiéter; tels étaient les meilleurs moyens d'accabler Korsakof du poids de ses forces.

A la vérité, ces concentrations eussent laissé à Suwarof la chance de se réunir plus facilement à Hotze; mais peu importait après tout que cet événement eût lieu, dès qu'on serait parvenu à détruire Korsakof. Et si le salut de l'armée exigeait impérieusement d'empêcher cette jonction, on pouvait par un mouvement contraire renforcer Soult et accabler Hotze. En effet, plus Suwarof trouvait de facilité à franchir le St.-Gothard, plus il courait à une perte certaine, dès que la défaite de ses lieutenans le livrait seul aux coups de Masséna. Dès lors rien n'empêchait de prescrire à Lecourbe de ne laisser qu'un faible détachement à la garde de ce passage, avec ordre de se replier sur le Valais; tandis qu'il se fût rabattu lui-même par sa gauche sur Glaris à la tête de 8 à 10 mille hommes pour rendre la défaite de Hotze plus complète et moins douteuse. On s'as-

surait deux avantages essentiels en manœuvrant de la sorte; d'abord la certitude de la victoire au point décisif, puis de ne pas laisser Lecourbe exposé seul aux assauts de Suwarof dans la vallée de la Reuss. Il est probable qu'on aurait eu le temps de prescrire ce mouvement par le Schachenthal et Cluss sur Glaris, car le projet d'attaque fut arrêté dès le 20 septembre, et à cette époque, Suwarof était encore à Bellinzona : la difficulté de traîner du canon par le pas de Clus ou le Muttenthal, n'était pas un obstacle, Lecourbe eût trouvé de l'artillerie en se réunissant à Soult, et il pouvait diriger par le lac sur Schwitz celle dont on n'aurait pas eu besoin au pont du Diable.

Quoi qu'il en soit, si les dispositions du général français laissèrent en principe quelque chose à désirer, elles furent pleinement justifiées par celles de ses adversaires, et semblent plutôt le résultat du système de guerre alors en faveur, qu'une faute à lui reprocher, car ses mesures d'exécution furent d'ailleurs parfaites.

Préparatifs pour le passage.

Tous les préparatifs nécessaires au passage avaient été habilement disposés par le chef de brigade Dedon, commandant le corps des pontonniers. Il réunit 37 barques légères, pour transporter l'avant-garde sur la rive droite. Ces embarcations furent cachées derrière le village de Dietikon, en face duquel le pont devait être

établi (1). Les pontons qui se trouvaient à Rothenschwyl sur la Reuss, furent chargés sur leurs haquets dans la nuit du 23, et arrivèrent à Dietikon le 24 au soir. Il entrait dans le plan de Masséna de tenir jusqu'au dernier moment l'ennemi dans l'incertitude sur la véritable attaque. En conséquence, il ne destina à passer la Limmat à Dietikon, que la division Lorges et la brigade de droite du général Ménard, formant ensemble environ 15 mille hommes. Celui-ci, avec le reste de ses troupes, dut faire à Bruck et Baden des démonstrations pour attirer l'attention du général Durasof. Mortier reçut l'ordre d'assaillir les Russes campés à Wollishofen : Klein, avec la réserve de grenadiers et de cavalerie, quittant la vallée de Frick, marcha sur Altstetten, afin d'empêcher Korsakof de déboucher par la plaine de la Sil, sur les derrières des troupes de l'expédition. Soult était chargé d'exécuter en même temps le passage de la Linth en avant de Bilten, afin de rejeter le corps autrichien dans le Toggembourg, et de l'empêcher d'envoyer des renforts à Zurich.

Ces précautions étaient sages, et quoiqu'il en résultât une apparence de dispersion dans les

---

(1) Voyez pour l'action de Zurich, la planche 29, et pour l'ensemble des opérations la carte en quatre feuilles.

issues, et déborda la brigade Markof : vainement chercha-t-elle à faire face en arrière par son troisième rang, elle succomba bravement les armes à la main, après avoir vu tomber blessé et prendre son général.

Le pont de la Limmat achevé, Masséna se dirige sur Hongg.

Pendant ce combat, les pontonniers, aidés de la légion helvétique, construisaient le pont sous le feu de l'ennemi, et des sapeurs ouvraient un chemin pour l'artillerie, dans le bois de la rive droite. A sept heures ces travaux furent terminés, et à neuf toutes les troupes de l'expédition se trouvaient en bataille sur les hauteurs de Fahr.

Masséna donna sur-le-champ l'ordre à son chef d'état-major Oudinot de marcher à Hongg, avec une partie de la division Lorges et l'avant-garde de Gazan. La brigade Bontems, soutenue par une partie de celle de Quétard se dirigea sur Dellikon et Regensdorf, pour intercepter toute communication entre l'aile droite et le quartier-général des Russes : deux bataillons s'établirent dans le même but, en arrière du village d'Ottweil : le reste des troupes de Quétard garda le pont et servit de réserve.

Le général en chef voulant s'assurer de ce qui se passait dans la plaine de Silfeld, revint à la réserve de Klein sur la rive gauche de la Limmat.

Disposi-

Au même instant, Korsakof inquiet de la ca-

nonnade menaçante qui tonnait sur sa droite, venait de porter quelques troupes sur Hongg, où l'on apprit le désastre de Markof par quelques blessés échappés de Fahr : ces faibles détachemens se replièrent sur les hauteurs de Wipchingen, qu'ils cherchèrent vainement à défendre contre les troupes d'Oudinot. tions de Korsakof.

Durasof, complètement dupe des démonstrations de Ménard vers Bruck, s'était porté avec presque tout son corps à Freudenau, tandis que le centre et la gauche de Korsakof étaient retenus à Zurich par l'attaque de la division Mortier. La droite de celle-ci, sous les ordres du général Drouet, avait culbuté dès cinq heures du matin les troupes qui occupaient Wollishofen; mais assaillie bientôt après par six bataillons aux ordres du prince Gortschakof, secondés par la flottille de Williams, elle avait été repoussée et poursuivie jusque sur l'Uetli. En même temps la seconde brigade de Mortier, qui s'était avancée sur le petit plateau de Witikon, y avait de même été accueillie par des forces supérieures; et le sang-froid de ce général maintenait avec peine les affaires sur ces deux points où Korsakof portait imprudemment le gros de ses forces (1).

Masséna revenu de sa gauche dans cet instant Masséna

(1) Il faut se rappeler, pour l'excuse de cette faute, que le général russe devait attaquer le 26, pour seconder Suwarof.

revenu au centre fait soutenir Mortier.

fit soutenir Mortier par les troupes de la réserve; le général Humbert, à la tête d'un bataillon de grenadiers, rétablit le combat d'un côté; tandis que Klein, débouchant d'Altstetten, oblige les Russes à se retirer sous les remparts de Zurich.

Progrès d'Oudinot vers le Zurichberg.

Sur ces entrefaites, Oudinot s'étant emparé de Hongg et de la montagne de Wipchingen, il y fut joint plus tard par une partie de l'infanterie de la réserve; et, vers les trois heures, il marcha sur le Zurichberg, où l'ennemi venait de former quelques bataillons. Le général Gasan s'avança sur Schwamendingen, pour se rendre maître de la route de Winterthur.

Durasof repoussé gagne Zurich par un détour.

D'un autre côté, Durasof revenu de son erreur cherchait par sa gauche les moyens de se lier avec le corps de bataille, en s'emparant des hauteurs d'Adliken; mais la brigade Bontems l'ayant repoussé sur la Glatt, il résolut de faire un détour pour gagner Zurich.

En suivant avec attention la direction de ces différens combats, on voit à quel point le général russe s'abusait sur sa position, puisque le principal effort exécuté par le prince Gortschakof fut dirigé entre la Sil et le lac, dans un cul-de-sac fermé par les remparts de Zurich, où il n'eût fallu jeter qu'un peloton d'éclaireurs. On ne peut imputer une semblable manœuvre à l'oubli des plus simples règles de la tactique, mais bien à l'espoir de se maintenir dans la

position la plus convenable pour agir de concert avec Suwarof, en attendant le moment de marcher en masse à la rencontre du maréchal.

Dernier effort des Russes à l'entrée de la nuit.

Korsakof comprenant enfin où était le danger, avait fait filer par Zurich une partie des troupes placées sur la rive droite, pour les opposer à Oudinot. Elles eurent beaucoup de peine à traverser la ville dont les rues étroites et mal percées se trouvaient encombrées d'équipages, de caissons et de blessés; elles arrivèrent ainsi trop tard pour empêcher les Français de gagner le versant de la montagne du côté de la ville. Elles cherchèrent toutefois à le reprendre, mais leurs efforts se brisèrent contre les vaillans soldats de Lorges, secondés par la légion helvétique (1). Ce fut à l'entrée de la nuit seulement, que quatre bataillons russes et la légion de Bachmann, que Hotze renvoyait à Korsakof, parvinrent à repousser la droite au pied des hauteurs de Wipchingen : Gazan maintint ses avant-postes à Schwamendingen.

Masséna sentant l'importance de réunir son corps de bataille, divisé sur les deux côtés de la ville de Zurich, fit sommer Korsakof de l'éva-

(1) Masséna dit qu'on se battit chaudement sur ce point, depuis dix heures jusqu'à la nuit, que les 10e légère, 37e et 102e de ligne y rivalisèrent ainsi que la légion helvétique. L'Archiduc ne fait presque pas mention de cet engagement.

cuer, sous prétexte de la préserver des fâcheux résultats d'une attaque de vive force; mais, au lieu de répondre, ce général retint le parlementaire. Bien convaincu que le moindre pas rétrograde compromettrait Suwarof, il n'osait se résoudre à une retraite que les événemens rendaient désormais inévitable. Ayant été joint dans la nuit par le corps de Durasof, qui avait fait un détour pour éviter la brigade Bontems, et voyant encore ses forces grossir par le reste du corps détaché sur la Linth, Korsakof conçut un moment l'espoir de se maintenir à Zurich. Cependant il fallait commencer par rétablir sa communication avec le Rhin et se débarrasser du voisinage incommode de la division française qui s'était postée sur ses derrières.

Korsakof attaque Oudinot le 26, et s'ouvre un passage.

Le 26 septembre, à la pointe du jour, les Russes formés sur deux lignes, attaquèrent avec impétuosité la division Lorges; et dirigeant leurs plus grands efforts par leur droite contre la brigade Bontems qui était venue s'établir à la gauche, ils parvinrent à dégager le chemin de Winterthur, et à déjouer le projet de les acculer au lac. Ce fut un grand bonheur, car dans cet instant, Klein et Mortier canonnaient le petit Zurich, et l'artillerie d'Oudinot battant la porte de Hongg, augmentait le désordre dans la ville; la confusion y était horrible, tous les équipages encombrés dans les rues ne savaient où se réfugier.

Il dirige sa retraite sur Schwamendingen.

Dans ces entrefaites, Korsakof convaincu de la nécessité de la retraite, s'était décidé à mettre son corps en marche sur la grande route, à l'exception de quelques traînards et des postes laissés aux portes; mais on assure que, contre tout principe militaire, il plaça l'infanterie en tête, la cavalerie au centre, la caisse et les équipages à la queue, l'artillerie en batterie à gauche de la chaussée pour couvrir le flanc de la marche. La tête de sa colonne renversa tout devant elle. Les efforts de Bontems pour l'arrêter furent inutiles; mais Lorges et Gazan ayant vivement attaqué le centre ennemi à la tête des 10ᵉ légère, 2ᵉ de ligne et du 9ᵉ de hussards, le désordre devint universel, malgré les efforts du général Sacken pour l'arrêter. Ce brave tomba blessé aux mains des républicains.

La queue de colonne et ses parcs sont enlevés

Dès que l'infanterie et partie de la cavalerie eurent filé, les escadrons français assaillirent l'artillerie et les bagages. Les hussards russes firent de vaines charges pour les délivrer, et ne purent y réussir; ils furent culbutés, et leur général Likoschin dangereusement blessé : 100 pièces de canon, le trésor de l'armée, tous les équipages, ainsi que tout ce qui se trouvait encore dans Zurich, devinrent la proie des vainqueurs. Au même instant, Oudinot s'avançait par le chemin de Hongg, contre la porte de la Limmat, qu'un poste défendait encore opiniâ-

trément. La 37ᵉ, soutenue de la légion helvétique, en enfonça la porte, malgré une canonnade assez vive; tandis que Klein de son côté pénétrait dans le petit Zurich avec la réserve. Quelques tirailleurs russes se défendaient encore isolément de rue en rue : ce fut à cette occasion que le vénérable Lavater, imaginant faire tomber les armes de ces furieux par la seule présence d'un ministre du Dieu de paix, s'avança inconsidérément entre les deux troupes, et fut frappé d'un coup mortel. Enfin, après avoir eu 8 mille hommes hors de combat, et perdu un bon nombre de prisonniers, Korsakof gagna le Rhin par Bulach et Eglisau. Une colonne opéra sa retraite par la route de Winterthur sur Schaffhausen.

Observations sur cette journée.

Quelque brillans que fussent les résultats de cette journée, elle eût pu être plus décisive encore, si Masséna, profitant des avantages obtenus le 25, eût porté pendant la nuit toutes ses forces sur la rive droite, en ne laissant devant le petit Zurich qu'un rideau pour masquer le débouché de la place. La division Ménard même, au lieu de passer à Bruck le lendemain, aurait dû marcher dans la soirée sur Fahr, et y passer la Limmat. On se serait alors facilement emparé du Zurichberg, et on eût interdit aux Russes tout moyen de retraite.

L'incertitude du succès de l'attaque de Soult, dont on n'apprit la victoire que dans la nuit, et

la crainte de voir Korsakof percer sur l'Albis pour se lier à Suwarof, atténuent ce reproche; mais comme le général russe ne pouvait marcher à la fois sur Winterthur et sur Zug, et que Mortier seul eût été à même de masquer la route escarpée qui mène à la dernière de ces villes; nous restons convaincus que les principes exigeaient qu'on réunît le plus de moyens possible le second jour, pour l'attaque du Zurichberg.

Soult passe la Linth.

Soult, en effet, n'avait pas été moins heureux sur la Linth, que le général en chef sur la Limmat: son entreprise difficile, comme tous les passages successifs, fut favorisée par les dispositions de Hotze, qui n'avait réuni que 2 bataillons à son quartier-général de Kaltenbrun, et dispersé tout le reste de la division en postes le long de la rivière. Toutefois la précision des mesures arrêtées par le général français n'en contribua pas moins à assurer son succès. La brigade de droite devait faire l'attaque principale sur Schænis; huit barques amenées du lac de Zug à Bilten, furent destinées à jeter d'abord un détachement de braves sur la rive droite, et à construire ensuite un pont. Le général Laval, après avoir fait des démonstrations au centre pour fixer l'attention de l'ennemi sur les hauteurs de Benken, dut se rabattre vivement à gauche, où le chef de brigade Lochet avait ordre de débarquer avec un millier d'hommes, pour rétablir le pont de Gry-

nau. Ce dernier, embarqué à Lachen, eut l'instruction de jeter le tiers de son détachement sous la protection de 2 chaloupes canonnières, à Schmeriken, afin de balayer les postes ennemis de la pointe du lac, de faciliter l'entrée des autres barques dans les eaux de la Linth, et de protéger la marche jusqu'au saillant de Grynau.

Brillant succès qu'il obtient.

Le 25, à trois heures du matin, tout se mit en mouvement, et Soult conduisit lui-même l'attaque de Bilten. L'ennemi, averti par le bruit des voitures, fit aussitôt feu sur la rive gauche. Il était urgent d'accélérer le passage, qui eût échoué plus tard. Cent-cinquante volontaires de la 36e, conduits par l'intrépide Dellard, se jettent à la nage, le sabre dans les dents et le fusil attaché sur la tête : ils traversent la Linth; et protégés par l'artillerie de la rive gauche, dispersent en un instant tous les postes avancés, de manière à faciliter le débarquement de six compagnies de grenadiers, qui n'eurent pas de peine à s'emparer de Schænis.

Hotze est tué, son corps entièrement défait.

Le général Hotze était parti de Kaltenbrun aux premiers coups de canon, et arrivait à Schænis avec deux bataillons. Il rallia à cette réserve les troupes qui venaient d'être culbutées, et chassa les Français du village; mais, ayant voulu s'approcher du point de passage pour faire une reconnaissance, il tomba avec son chef d'état-major, le colonel Plunkett, sous une décharge

de mousqueterie, qui les étendit morts sur la place. Cet événement jeta la consternation parmi les Autrichiens, et diminua leur énergie. Attaqués de nouveau par six autres compagnies de grenadiers, et un bataillon de la 25ᵉ légère qui déboucha au pied de la montagne de Wesen, ils évacuèrent enfin Schænis, et se retirèrent sur Kaltenbrun, d'où Soult les délogea encore dans la soirée, après un engagement assez vif.

Vers les bouches de la Linth, quelques accidens avaient retardé les progrès des Français. Lochet ne put remonter la rivière, et vint débarquer à Schmeriken, d'où il marcha sur Grynau. Le pont fut réparé avec tant de précipitation, qu'il se rompit au moment où le premier peloton de la brigade Laval le franchissait. Ce malheur rendait des plus critiques la position du peu de troupes jeté à la rive droite; car le corps russe du général Titoff s'avançait pour l'écraser. Cependant, cette poignée de volontaires de la 25ᵉ légère et de la 94ᵉ de ligne, combattit avec tant de valeur, qu'à l'aide du feu de quelques bataillons formés sur la rive opposée, elle parvint à repousser l'ennemi, non sans lui faire essuyer une perte sensible.

Pétrasch se retire avec les débris.

Le général Pétrasch, qui succéda à Hotze dans le commandement de l'aile gauche de l'armée alliée, avait commencé sa retraite sur le Toggenburg aussitôt après la prise de Kaltenbrun.

Se ravisant néanmoins, pendant la nuit, il imagina de reprendre ce village, afin de retourner sur la Linth, si Korsakof obtenait quelque avantage le lendemain. Cette tentative ne servit qu'à rendre sa défaite plus complète; car 1800 hommes et un escadron qu'il y avait envoyés, ayant pénétré jusqu'à Benken, y furent coupés par trois bataillons français, et obligés de se rendre avec 5 pièces de canon.

Le 26, Soult poursuivit ses succès : deux bataillons, conduits par Godinot, dépostèrent les Autrichiens de Wesen, enlevèrent huit pièces de canon, et firent 700 prisonniers. Titof fut chassé de Gruningen derrière la Thur, et une partie de la brigade Laval se porta d'Uznach sur Rapperschweil, où l'on trouva quelques magasins et toute la flottille du colonel Williams.

Il se hâte de repasser le Rhin.

Pétrasch, suivi de près par les coureurs de Soult, et instruit du désastre de Korsakof, se hâta de passer la Thur : ne jugeant pas même cette barrière assez forte, il marcha par St.-Gall sur le Rhin, qu'il traversa le lendemain à Rheineck; démarche précipitée dont les résultats ne pouvaient manquer d'être funestes: on l'en a d'autant plus blâmé, que les Français, inquiétés par l'attaque de Jellachich et de Linken sur Glaris, se contentèrent de le faire suivre par des troupes légères, pour faire aussitôt face au lac de Wallenstadt. Ces deux journées valurent à la

division Soult 3 mille prisonniers, plusieurs drapeaux, 20 pièces de canon, et presque tous les bagages des Autrichiens. Quelque louables que fussent les mesures prises pour obtenir ce succès, il faut convenir que Soult fut merveilleusement servi par la mort fatale de Hotze et de son chef d'état-major ; circonstance peut-être unique dans son genre, et qui priva les Autrichiens de directions pendant une partie de la journée.

Sur ces entrefaites, Suwarof, retenu jusqu'au 11 en Italie, par les efforts de Moreau pour secourir Tortone, et par des préparatifs indispensables pour la marche pénible qu'il allait entreprendre, s'était enfin mis en route vers la Suisse. Opérations de Suwarof.

Nous avons dit, d'après un témoin oculaire digne de foi, qu'au lieu de marcher par le Splugin ou le Bernardin à Coire, Suwarof s'en était rapporté aux Autrichiens, et avait choisi la route en effet la plus courte, mais beaucoup plus chanceuse, du St.-Gothard et de la Reuss (1). Le colonel Weyrother, dont on se rappelle l'influence sur les opérations de Wurmser et d'Alvinzi en Italie, l'accompagnait, et c'est sans doute lui qui

---

(1) Les Russes et les Autrichiens se sont réciproquement imputés les causes de ces revers ; il ne nous appartient pas de juger ce grand procès : mais nous donnerons à la fin de ce volume une pièce intéressante qui nous paraît rédigée avec sincérité, par un témoin oculaire. (Voyez pièces justificatives, n° 7.)

traça l'itinéraire. En suivant la première direction, Suwarof aurait pu, dès le 25 septembre, effectuer sa jonction avec l'aile gauche autrichienne, et, comme sa marche par les Grisons ne l'eût pas engagé au milieu de l'armée française, il aurait été superflu de prescrire à Hotze et à Korsakof de prendre une attitude offensive. Il semblait même convenable, dans cette hypothèse, de laisser au dernier les trois brigades dirigées sur Glaris, recommandant aux deux généraux de se borner à une défensive prudente. Si ces précautions n'eussent pas empêché la défaite de Korsakof devant Zurich, du moins est-il à croire que le mal n'eût pas été si grand. En admettant la possibilité de cette défaite, Suwarof intact, réuni à Hotze, aux débris de son lieutenant, et aux renforts en marche sur Constance, eût présenté encore à Masséna 60 mille combattans pleins d'ardeur dirigés par un capitaine dont l'habileté ne le cédait point à celle de son adversaire. N'ayant aucun reproche à adresser à ses Alliés, le maréchal eût mis tout son zèle à réparer un échec qu'il allait de sa gloire d'effacer, et l'archiduc Charles venant le seconder vers la Forêt-Noire, ils eussent pu, de concert, reprendre une offensive menaçante. Nous allons voir, au contraire, combien de revers entraîna la détermination de passer le St.-Gothard.

Disposi- Le corps de Suwarof arriva le 15 août à Ta-

verne : il fut obligé d'y perdre quatre jours à attendre les moyens de transports que les administrations autrichiennes étaient chargées d'y préparer. Son artillerie et ses bagages s'embarquèrent sur le lac de Como, pour gagner les seules routes praticables des Grisons; et, le 19, Rosenberg partit avec 6 mille hommes pour Bellinzona. Ce corps devait ensuite, par une marche hardie, se jeter dans le Val-Blegno, gagner la vallée de Dissentis, et tourner le St.-Gothard par le revers du Chrispalt sur Urseren; tandis que le général Auffemberg, partant de Dissentis avec quatre bataillons autrichiens, entrerait dans le Maderaner-Thal, et descendrait à Amsteg au centre de la vallée de la Reuss.

tions pour l'attaque du Gothard.

Ces dispositions, excellentes pour menacer l'avant-garde de Lecourbe, et faciliter le passage de l'horrible defilé du Gothard et du pont du Diable, devaient compromettre le général autrichien pour peu qu'il devançât l'arrivée des Russes, et que les Français fussent en mesure.

Le 21, Suwarof n'emmenant avec lui que des pièces de montagnes, pour le transport desquelles il fut même obligé de démonter une partie de sa cavalerie, s'achemina vers le St.-Gothard. Le grand-duc Constantin qui avait fait toute la campagne avec la plus grande distinction, tantôt à l'avant-garde, tantôt au corps de bataille, accompagnait encore le maréchal dans

cette chanceuse expédition. Sa petite armée ne dépassait pas 12 mille hommes, non compris toutefois les 6 mille de Rosenberg. Elle arriva à Airolo le 23, et y fut jointe par le corps de Strauch, qui avait flanqué sa marche, en chassant du Val-Maggia l'avant-garde de Thureau.

Belle défense de Gudin.

Gudin défendait la montagne avec 3 bataillons. Un 4e couvrait les avenues du Furca. Un détachement gardait le Chrispalt. Attaqué de front par Bagration et Derfelden, ce général français fit une résistance opiniâtre et sanglante, pour donner à Lecourbe le temps de réunir ses troupes. Suwarof, toujours impatient, comptait les minutes et redoublait les attaques sans observer que ses soldats, forcés de grimper sur les rochers à découvert, étaient fusillés aisément par un ennemi intelligent et abrité par le terrain. Weyrother lui conseilla, dit-on, de tourner ces obstacles; mais le maréchal assez disposé à écouter les avis de cet officier dans le cabinet, était intraitable sur le champ de bataille, où l'énergie de ses résolutions s'accommodait mal de la tactique compassée de ses alliés. Ce fut sans doute dans cette occasion que, pour encourager ses troupes, rebutées par l'escalade de ces monts effrayans, il se coucha dans un fossé, et leur déclara *qu'il voulait être enterré là, où ses enfans reculaient pour la première fois*. Soit que cette anecdote fût vraie, soit qu'elle fût applicable à

d'autres circonstances, il fallut bien se rendre enfin à l'évidence, le maréchal chargea Schweikofsky de chercher un passage pour tourner Lecourbe à droite, pendant que Strauch gravissant les hauteurs de gauche par un détour, débusquerait Gudin plus facilement. Celui-ci, menacé par les flancs, opéra en bon ordre sa retraite sur l'Hospital et le Furca. Suwarof bivouaqua en avant de ce premier endroit.

Rosenberg descend sur Urseren.

De son côté, Rosenberg avait assailli sur le Chrispalt un détachement français qui ne s'attendait point à être visité par une force aussi considérable sur ces cîmes arides et inhospitalières, il fut en majeure partie pris ou tué. La colonne russe, fière de ce succès, descendit sur Urseren, en même temps qu'Auffemberg se portait sur Amsteg.

Lecourbe tourné se tire d'affaire par son activité.

Lecourbe, ignorant toutes les dispositions de son adversaire, et le plan concerté pour tourner sa gauche, imagina qu'on se contenterait de l'attaquer par la route, et accourut en toute hâte avec la brigade Loison jusqu'à l'Hospital. Cette marche était téméraire : se porter en masse sur un point saillant est fort bien, quand on est décidé à l'offensive; mais Lecourbe, instruit de l'approche de Suwarof et hors d'état de se mesurer avec lui, devait éviter tout mouvement qui pût l'exposer à être enveloppé. Bientôt informé de l'apparition de Rosenberg vers Urse-

ren, et sentant qu'il ne pourrait passer sur le corps à ces 6 mille hommes, tandis qu'il se trouverait lui-même pressé en queue par des forces doubles, il prit son parti sans hésiter, canonna un instant les troupes de Suwarof à l'Hospital pour leur imposer, jeta son artillerie dans la Reuss, passa sur la rive gauche pour escalader les rochers qui le séparaient du vallon de Geschenen, puis gagna heureusement Wasen.

Les colonnes russes réunies à Urseren, attaquent le pont du Diable.

Suwarof fit alors sa jonction avec le corps de Rosenberg, et, après avoir laissé celui de Strauch en observation dans les environs du Gothard, il descendit la Reuss à la poursuite des Français; l'arrière-garde de Lecourbe défendait le pont du Diable. Ce passage effrayant est trop connu pour que la description n'en soit pas superflue: il n'était pas à forcer de front; les républicains avaient rompu l'arche embrassant le lit de la Reuss, qui se précipite ici de 200 pieds au milieu des rochers. La colonne de Bagration, lancée à la charge par files, venait toujours briser sa course contre cet obstacle insurmontable, et le sang de ses braves ruisselait en pure perte: ceux qui n'étaient pas frappés à mort, étaient précipités par ceux-mêmes qui les suivaient dans le gouffre de la Reuss. Ennuyés d'un rôle si dangereux, ils se jetèrent enfin plus haut dans le lit de la rivière, la passèrent, et gravissant les hauteurs, forcèrent les troupes de Lecourbe à se retirer.

Le pont ayant été rétabli en toute hâte avec des troncs d'arbres, Suwarof opéra sa jonction avec Auffemberg. Ce dernier, arrivé la veille près d'Amsteg, luttait contre 2 mille hommes accourus d'Altorf, lorsque Lecourbe, descendant de Wasen derrière lui, rendit sa position des plus critiques. Toutefois, il se défendit avec résolution, et, grâce au danger qui menaçait Lecourbe lui-même, le général autrichien se maintint à l'entrée de la vallée de Maderan, où l'approche des Russes acheva de le dégager.

Elles passent le pont et joignent Auffemberg 25 septemb.

Lecourbe, trop heureux de s'être frayé un passage l'épée à la main, jugea prudent de concentrer tout ce qu'il put rallier de ses forces derrière la Reuss (1), et rompit les ponts de Seédorf dans l'espoir de se maintenir sur le flanc des Alpes de Surenen. Il comptait s'approvisionner à l'aide de la flottille qu'il avait sur le lac de Lucerne, et se promettait le plus grand succès de cette manœuvre, ne supposant pas que son adversaire osât s'engouffrer dans les montagnes du Schachenthal, en laissant une pareille force derrière lui. On croit qu'il eût été plus sage de se diriger sur Schwitz, afin de couvrir les derrières de Masséna, et de se mettre en communication immédiate avec lui. Mais le défaut de che-

Retraite des Français sur la Reuss.

(1) Séparé de Gudin et de Molitor, il n'avait guère que 6 mille hommes.

mins conduisant à ce bourg, engagea sans doute Lecourbe à courir le risque d'une retraite excentrique qui le plaçait sur le flanc de l'ennemi, plutôt que de s'exposer à être anéanti dans le Schachenthal.

Suwarof les laisse derrière lui, et se jette dans le Muttenthal.

Suwarof prit possession d'Altorf et de Fluelen, sans en être plus avancé. On sait que le chemin praticable se termine en ce dernier endroit, et que pour passer outre, il faut s'embarquer sur le lac de Lucerne, resserré ici entre des masses énormes de rochers à pic. On s'était peut-être flatté de s'emparer à Fluelen des barques nécessaires pour traverser le lac : toutefois ce calcul eût été trop problématique, puisque ces embarcations étaient depuis plusieurs mois au pouvoir des Français. On n'en trouva pas en effet le moindre vestige, et il fallut se résoudre à marcher par le Schachenthal, pour suivre le sentier qui conduit à travers les horribles rochers du Kesseren, dans le Muttenthal, et à Schwitz; passage abominable où l'audacieux Lecourbe lui-même avait craint de s'engager.

L'armée, obligée de défiler homme par homme, et de traîner en quelque sorte les bêtes de somme, employa trois jours à faire ce trajet de quelques lieues. Rosenberg, qui formait l'arrière-garde, fut bientôt harcelé par Lecourbe, qui se mit aux trousses de l'ennemi dès que son projet fut dévoilé, et il fallut toute la froide valeur des

soldats russes, pour que cette retraite ne devînt pas désastreuse. Cependant des traces horribles indiquaient la marche: des hommes mutilés, d'autres mourant de faim ou expirant de fatigue, des mulets et des chevaux estropiés jalonnaient l'espace depuis Altorf jusqu'à Mutten, où Suwarof descendit enfin à la tête de l'avant-garde, et surprit quelques compagnies laissées par Lecourbe. Le dessein du maréchal était de s'y réunir aux corps de Jellachich et de Linken, qui, d'après les conventions arrêtées, avaient dû y marcher, le premier de Wallenstadt par Netsthal et Mollis; et le second, des Grisons par la Haute-Linth.

Jellachich repoussé de Naeffels gagne Wallenstadt.

Il n'était plus temps; ces deux corps étaient déjà hors de ligne. Le 25, Jellachich débouchant avec huit bataillons sur trois colonnes, réussit d'abord à s'emparer de Mollis, et poussa sur Næfels, où s'était retiré le général Molitor; mais celui-ci opposant une résistance invincible, tous les efforts pour en forcer le pont furent inutiles. En vain les Autrichiens renouvelèrent l'attaque le lendemain matin, ils ne purent le déloger; les Français débouchant même de Wesen culbutèrent les deux bataillons qui s'y trouvaient, et donnèrent bientôt à Jellachich des inquiétudes sur sa propre retraite. Ce général averti, par les fuyards de Wesen, des succès de la division Soult et de la mort de Hotze, se

hâta de regagner Wallenstadt, et même de repasser le Rhin avec une précipitation toujours blâmable, quand on n'est point poursuivi par l'ennemi.

Linken est rejeté sur les Grisons.

Le même jour, Linken, dont la marche aurait dû coïncider avec celle de son collègue, afin de mettre la brigade Molitor entre deux feux, descendit la vallée de la Sernst sur deux colonnes, tandis qu'une troisième descendait le Tædi et les sources de la Linth. Un bataillon que Molitor avait jeté, on ne sait trop pourquoi, jusqu'à Wichlen, fut entouré et pris par les deux colonnes des ailes; un détachement qui voulut revenir du Schachenthal eut le même sort (1). Linken se dirigea ensuite sur Glaris. Molitor débarrassé de Jellachich lui tint tête avec le même courage, et força ce nouvel adversaire à se retirer à Schwanden, où il resta trois jours: privé ici de nouvelles de Suwarof et d'appui sur la droite, depuis la retraite de Jellachich, Linken reprit alors le chemin de Coire.

Nouvel embarras de Suwarof.

Le maréchal russe, qui venait d'échapper à tant de dangers et de fatigues, allait donc essuyer de plus rudes assauts encore par la retraite de ses alliés. Molitor se disposait à occuper le

(1) L'on a dit que ces bataillons allaient par le Schachenthal à Altorf; cela n'est pas, du moins pour celui qui fut rencontré à Wichleh (Wichlerbad), car ce n'est pas le chemin d'Altorf.

débouché de Kloenthal, qui conduit par le pied des rochers du Glaernisch dans la vallée de Mutten, à travers le Bragel : il s'agissait de le forcer et de faire face en même temps à la division Mortier, qui venait de fermer l'autre issue de ce coupe-gorge du côté de Schwitz, et à celle de Lecourbe qui inquiétait les communications par Brunnen.

En effet, Masséna, apprenant l'arrivée du corps russe à Altorf, avait senti le besoin d'arrêter ses progrès. N'ayant plus rien à redouter de Korsakof, dont l'armée était réduite de moitié, il ne laissa pour l'observer que les divisions Lorges et Ménard avec la cavalerie de Klein, sous le commandement supérieur d'Oudinot, puis dirigea la division Mortier sur Schwitz, et la réserve de grenadiers à Schindellegi. Le général en chef se rendit lui-même par le lac de Lucerne à Fluelen pour se concerter avec Lecourbe. Celui-ci venant d'être chargé du commandement de l'armée du Rhin, cette promotion occasiona quelques changemens dans l'état-major : sa division fut confiée à Loison; et Soult, à qui Masséna donna le commandement de l'aile droite, céda ses troupes au général Gazan, qui resta dans la vallée de la Linth. *(Masséna marche contre lui.)*

Suwarof, parti d'Altorf le 26 septembre, ne put réunir que le 28, le gros de son armée à Mutten. Les soldats étaient si harassés du pénible *(Le général russe fait halte à Mutten.)*

passage de la montagne, qu'il fallut les laisser reposer le 29. Une faible avant-garde de cavalerie se porta seulement sur le mont Bragel du côté de Glaris. Ce fut à Mutten que Suwarof apprit par la rumeur publique, le désastre de l'armée alliée. Sa position était effrayante, car il semblait aussi impossible de revenir sur ses pas, que de s'aventurer du côté de Schwitz, avec un corps épuisé de fatigue et de besoin, dénué d'artillerie et de munitions, ayant le vainqueur entre lui et l'armée qu'il cherchait à joindre, et qu'il ne devait plus trouver que derrière le Rhin.

Il persiste d'abord à vouloir percer sur Schwitz.

Rien ne lui avait coûté pour remplir la promesse faite à ses lieutenans de déboucher derrière l'armée française, afin de ne pas les exposer par sa faute à une défaite; il s'était précipité comme un torrent furieux au milieu des Alpes, et sa marche dont l'audace égale l'impétuosité est un témoignage de ce que peut la volonté énergique d'un seul homme. Quoique déçu dans ses espérances, il prétendit encore s'avancer sur Schwitz, et l'on aurait tort de le lui reprocher: l'idée d'une marche rétrograde l'indignait; il voulait vaincre ou mourir, se flattant que l'effroi de son nom et la bravoure de ses troupes ramèneraient la victoire sous les drapeaux des Alliés. Son caractère altier et irascible ne plia pas plus dans cette circonstance que devant Foczani, Ismaël et Praga; il sentit qu'en un clin-

d'œil il allait perdre, par la faute de ses lieutenans, tout le prestige de son invincibilité : une obstination fondée sur de tels motifs est concevable; il serait superflu de la justifier.

Il se décide enfin à la retraite sur les Grisons.

Après maintes représentations, le maréchal renonça néanmoins à cette résolution téméraire. Dès lors, il ne lui restait qu'un bon parti à prendre, c'était d'aller par le chemin le plus court vers Glaris; d'y rallier la division Linken, qui n'avait pas encore regagné les Grisons, et d'attirer les débris du corps de Pétrasch. Mais pour obtenir ce résultat, il eût fallu pousser le 27 une forte avant-garde sur la route de Glaris, débusquer la brigade Molitor qui y avait pris poste, suivre le 28 avec le gros de l'armée, et forcer sans délai le passage par Mollis et Wesen, vers le Toggembourg et Sargans. En cas d'échec sur la Linth, on eût conservé un chemin de retraite, difficile à la vérité, mais libre; c'était le sentier qui conduit de Glaris à Coire, par les montagnes d'Elm et de Panix.

Belle défense de Molitor au Kloenthal et à Næfels.

Le retard qu'on mit à occuper en forces la route de Glaris, donna à Molitor le temps d'y envoyer quelques troupes, qui chassèrent du Bragel le détachement de cosaques qui l'occupait. A la vérité, elles en furent à leur tour culbutées jusqu'au lac de Kloenthal, par le général Auffemberg, soutenu de l'avant-garde de Suwarof; mais la lassitude des Autrichiens et

l'insuffisance de leurs moyens ne permirent pas de forcer les hauteurs qui barrent la vallée à l'issue de ce lac.

Suwarof, laissant à Mutten la division Rosenberg, pour observer l'entrée de la vallée, en partit le 30 avec le reste de l'armée. La première division ayant joint la brigade Auffemberg, acheva de nettoyer le Kloenthal, et rejeta les Français sur la Linth. Molitor, calme au milieu du péril qui le pressait, et sentant aussi bien l'importance que le danger de sa position, fit la défense la plus habile, disputa le terrain pied à pied, brûla le pont de Nettsthal, et se retira derrière celui de Næfels. Suwarof descendit sur Glaris où il trouva heureusement quelques vivres dont il manquait totalement. L'avant-garde suivit les Français sur Næfels, où le prince Bagration les attaqua le 1er octobre. Jamais peut-être ils n'avaient déployé plus de constance et de bravoure : Molitor, sûr d'être soutenu par Gazan, oublia dix jours de fatigues, de privations et de combats opiniâtres; il avait tenu le 25 et le 26 septembre contre Jellachich, les 28 et 29 contre Linken, le 30 contre Auffemberg, et à peine sorti de cette triple lutte, qu'il fallut encore résister à l'impétuosité des soldats de Suwarof. Le poste fut pris et repris plusieurs fois. Les républicains, inférieurs en nombre, combattaient avec acharnement, pour donner le temps à la division Ga-

zan, d'arriver de Schænis : la 3e demi-brigade helvétique, électrisée par les souvenirs que lui rappelait le nom de Næfels, se couvrit de gloire dans ce combat à côté des Français. Gazan, ayant enfin débouché de Wesen, força les Russes à regagner Glaris.

Le même jour, une affaire sanglante s'engageait dans les gorges de Mutten. Masséna qui était venu par Lucerne rejoindre Lecourbe, ayant poussé avec lui une reconnaissance sur le Schachenthal le 29, n'y avait découvert que les horribles traces de la marche des Russes; il fit aussitôt diriger sur Brunnen la brigade Loison pour se réunir vers Schwitz aux troupes de Mortier. Le 30, Masséna reconnut la position de Rosenberg, et l'attaqua le lendemain. Les Russes, serrés en masse sur deux lignes dans le fond de la vallée, reçurent le choc sans en être ébranlés; et tombant ensuite sur les républicains, les ramenèrent en désordre jusqu'à Schwitz, où la 67e qui n'avait pas encore combattu, arrêta la poursuite, et protégea la retraite. Dans cet engagement où les troupes russes déployèrent tour à tour l'impassibilité et l'impétuosité de leur courage, les républicains perdirent cinq pièces de canon, mille prisonniers, outre pareil nombre de morts et de blessés.

Masséna attaque vainement l'arrière-garde à Mutten.

Le général français n'ayant pu forcer le passage du Muttenthal, et bien convaincu d'ailleurs

qu'il ne gagnerait rien à suivre l'ennemi en queue, y laissa six bataillons en observation, et fit filer, par Einsiedlen, le reste de ses troupes vers la vallée de la Linth.

Le maréchal se décide à se retirer par Elm.

Suwarof n'attendit pas l'effet de cette manœuvre : incertain si Wallenstadt et Sargans se trouvaient au pouvoir des Autrichiens, et instruit au contraire de la résistance éprouvée par Bagration à Næfels, il se détermina à effectuer sa retraite par le val d'Engi, route encore plus affreuse que celle tenue quelques jours auparavant, et dont une récente chute de neige augmentait les difficultés.

Un illustre historien a blâmé le maréchal de cette résolution : puisqu'il avait tant fait jusque-là, il aurait dû, selon lui, tenter encore un coup vigoureux pour s'emparer de Wesen ; la probabilité d'y trouver un chemin passable sur Sargans, de se voir même secondé par Jellachich qui, honteux de sa retraite prématurée, venait de se reporter au-devant des Russes ; enfin l'assurance de pouvoir, en cas de revers, prendre au pis-aller le chemin de la vallée d'Engi, étaient, s'il faut l'en croire, des motifs suffisans pour déterminer Suwarof à un dernier effort.

Ce reproche nous semble beaucoup plus spécieux que solide ; comment se flatter que Jellachich et Linken reviendaient volontairement sur leurs pas, eux qui venaient de manquer à un

rendez-vous concerté? Et si, faute de les rencontrer, l'on était battu complètement à Wesen, quelle horrible retraite n'eût-on pas faite par Engi, poursuivi, harcelé par un vainqueur qui doublait ses forces par l'activité? ne valait-il pas mieux conserver un reste d'attitude et sauver un corps déjà abîmé par tant de fatigues et de privations, que de courir après un succès à Wesen, qui n'eût point été assez important pour continuer l'offensive?

La retraite étant résolue, Auffemberg ouvrit la marche le 2 octobre, passa la montagne de Panix le lendemain, et arriva le 5 à Coire. Suwarof, obligé d'attendre Rosenberg, ne se mit en chemin que le 4, et rejoignit Auffemberg le 7, avec son avant-garde. Mais le gros de l'armée, harcelé jusqu'à Matt par les Français, ne passa les monts qu'après avoir essuyé des fatigues inouïes. Plusieurs centaines d'hommes et toutes les bêtes de somme, périrent dans les précipices. Les blessés, les malades, et une grande partie des bagages, furent abandonnés. Enfin dans les journées du 9 et du 10, Suwarof parvint à rassembler son armée aux environs d'Ilanz, où il avait transféré son quartier-général.

Retraite par le val d'Engi ou de la Sernst.

Aucune expression ne saurait rendre ce que cette retraite eut d'horrible. La gloire n'est pas uniquement le prix des dangers et de la victoire; il y en a aussi à braver les élémens, la nature,

les privations : sous ce rapport il y eut peu d'événemens plus glorieux pour les deux partis, dans le cours de cette guerre mémorable, où les hommes semblaient prendre à tâche de surpasser l'humanité.

Observations sur les opérations de Masséna.

On a fait à Masséna le reproche d'avoir laissé échapper le corps d'armée de Suwarof. En calculant toutes les probabilités, il n'était pas vraisemblable, dit-on, que le maréchal débouchât dans la Suisse, après la catastrophe de Korsakof; et il semblait au contraire évident qu'il dût repasser les Alpes, soit en retournant dans le Schachenthal, et de là dans la vallée de la Reuss, soit en descendant dans le canton de Glaris, et de là dans le pays des Grisons : on pense qu'il fallait, dès lors, tout oser pour lui couper la retraite, en concentrant la masse des troupes à Altorf et Glaris.

Ces observations, en apparence pleines de justesse, demandent un plus mûr examen. Sans doute si l'on eût dirigé la division Mortier et la réserve sur Glaris, de concert avec les troupes de Soult, ces forces auraient pu y arriver le 29 septembre, accabler Linken, et fermer par le Bragel la route que suivit le maréchal. Mais cette résolution qui devait être prise le soir même de la bataille de Zurich, ne paraissait pas la plus prudente; on ignorait au quartier-général l'issue positive des engagemens de Lecourbe dans la

vallée de la Reuss; on ne connaissait ni les forces de Suwarof, ni la retraite prématurée de Jellachich et de Pétrasch. En se portant sur Schwitz, Masséna comptait se mettre plus facilement en relation avec Lecourbe, et mieux couvrir les communications de l'armée en cas de revers. Si par la tournure des événemens, la marche sur Glaris eût procuré d'immenses résultats, on ne saurait pourtant reprocher au général français d'avoir préféré la direction de Schwitz. Et dans le fait, si l'on avait laissé cette route entièrement à découvert, eût-il été impossible à un homme de la trempe de Suwarof, de se jeter en deux marches forcées sur la Limmat, de la passer, et, après en avoir détruit les ponts, de joindre Korsakof vers Schaffhausen? Le mouvement eût été téméraire, j'en conviens; mais de quoi n'est pas capable un lion assailli par des chasseurs, et auquel on laisse entrevoir une issue: le combat de Rosenberg, à Mutten, prouve ce qu'eût fait l'armée russe conduite par un chef adoré des soldats, quand il aurait été question de s'ouvrir un passage.

Le cas aurait été différent si la division Lecourbe se fût repliée intacte sur Schwitz; nul doute que Masséna, tranquille alors de ce côté, n'eût pu mieux faire que de dirigèr ses efforts sur Glaris, en laissant au général Ménard des instructions sur la conduite prudente qu'il aurait

à tenir entre la Limmat et le Rhin. Dans toute autre hypothèse, l'idée de Masséna, d'agir sur les flancs de son adversaire en ne lui découvrant que le cul-de-sac de Einsiedlen, avait du moins l'avantage de ne pas abandonner au hasard la communication principale de l'armée.

Les observations que nous présentons ici sont fondées sur l'état des affaires au moment où le général français prit sa décision; elles ne détruisent pas l'avantage d'opérer en masse sur Glaris. Toute résolution, à la guerre, a ses inconvéniens, et si celle de laisser la route de Schwitz ouverte au maréchal, n'en semble pas exempte, il n'était pourtant pas impossible qu'elle réussît, surtout en rompant les ponts de la Limmat, et mettant garnison à Zurich.

Dispositions de Masséna pour balayer la Suisse.

Après la délivrance des petits cantons, Masséna voulut reporter sa ligne sur le Rhin. Il chargea en conséquence le général Loison de reprendre le St.-Gothard, et d'inquiéter Linken dans la vallée du Rhin antérieur; Mortier prit poste à Mels et Sarganz, vis-à-vis du corps de Jellachich: Gazan s'avança sur la Thur; une de ses brigades se porta à Rheineck, pour observer le général Pétrasch retiré à Feldkirch. La réserve de grenadiers revint sur Andelfingen. Oudinot, avec l'aile gauche, s'établit en avant de la Thur, vis-à-vis des ponts que Korsakof conservait sur le Rhin.

Positions des Alliés.

Ce général avait rallié à son armée une division

de Bavarois et le faible corps du prince de Condé; sa gauche s'appuyait à Constance, sa droite à Schaffhausen : un corps assez nombreux d'infanterie et de cavalerie campait sur la rive gauche, en avant de Diesenhofen; 2 mille hommes et 4 pièces de canon défendaient la tête de pont de Busingen. Le prince Charles, accouru en toute hâte de Manheim, arrivait aux sources du Danube avec 25 mille hommes; et Nauendorf occupait toujours sa position entre Schaffhausen et Bâle.

Korsakof veut se reporter en avant au secours de Suwarof.

Korsakof, ignorant encore le sort de Suwarof, se décida à tenter une diversion en sa faveur, et rassembla 12 à 13 mille hommes à Busingen. Cette résolution, quoique tardive, d'après l'état actuel des choses, semblait devoir tirer de l'incertitude où l'on se trouvait. D'ailleurs il valait mieux s'engager à contre-temps que de ne rien tenter pour dégager une portion de l'armée qu'on croyait compromise. On ne tarda pas à être aux prises, car Oudinot s'avançait aussi de son côté avec les divisions Lorges et Ménard sur Busingen et Diesenhofen, qu'il reconnut dans la journée du 6 octobre.

Combat de Busingen. 7 octobre.

Le 7, à la pointe du jour, Korsakof déboucha de Busingen, et attaqua avec impétuosité le général Ménard, qui marchait à sa rencontre; en même temps le général Woïnof s'avança de Diesenhofen avec deux bataillons et quelques esca-

drons ; le corps de Condé devait marcher de Constance sur Frauenfeld. La supériorité des Russes leur procura d'abord une victoire facile; les Français furent culbutés jusqu'à Trullikon; mais la réserve, arrivant dans cet instant d'Andelfingen, changea la face du combat; l'ennemi fut ramené l'épée dans les reins, sous le canon de Busingen. Dans cet intervalle, Lorges avait repoussé à Diesenhofen le petit détachement de Woïnof à l'instant même où Korsakof poussait Ménard devant lui. Comme il n'y a qu'une lieue et demie de Diesenhofen à Busingen, Lorges en marchant rapidement par sa gauche pouvait gagner la tête de pont avant l'ennemi. Pour empêcher, ou retarder ce mouvement, les Russes rassemblèrent toute leur cavalerie restée en réserve de l'autre côté du Rhin, et la portèrent par la rive droite en avant de Diesenhofen. Elle chargea à plusieurs reprises l'infanterie de Lorges, et, quoique constamment repoussée, elle remplit son but, puisque les troupes opposées à Ménard rentrèrent sans perte notable dans la tête de pont. Le général français appréciait trop l'importance d'un pareil débouché pour les y laisser paisibles. A la chute du jour, l'ordre fut donné de l'enlever de vive force. La valeur républicaine se brisa contre les obstacles de l'art et l'opiniâtreté russe. Forcés de battre en retraite, les Français furent suivis vivement et débusqués

même de la forêt voisine dont ils s'étaient emparés. Toutefois l'Archiduc ne croyant pas devoir courir les risques d'une nouvelle affaire, et instruit de l'échauffourée de Constance, autorisa Korsakof à évacuer ce poste, en ayant soin d'en retirer l'artillerie et d'en replier le pont. Celui de Diesenhofen que Woïnof avait bravement défendu jusqu'à la nuit fut également détruit.

Affaire de Constance.

Masséna pour balayer toute la rive gauche, avait dirigé le général Gazan sur Constance. Cette ville était occupée par le prince de Condé, qui avait peu d'infanterie, mais plus de 3 mille chevaux y compris les escadrons russes et autrichiens. Tant de cavalerie était plus embarrassante qu'utile dans les vignes et les jardins enclos dont le terrain environnant est entrecoupé. Gazan l'attaqua le 7, et parvint à forcer la porte de Kreuzlingen, tandis que sa gauche occupait l'infanterie émigrée, sur la chaussée de Frauenfeld. Un bataillon marcha aussitôt sur le pont de Petershausen. Si les républicains n'eussent pas été harassés d'une marche forcée (ils venaient de Weil et de St.-Gall), le corps de Condé se serait vu forcé de poser les armes. Mais ils pénétrèrent dans Constance en colonne mince et très-allongée; les hommes se répandirent dans les rues, et il fut impossible de les réunir. Les émigrés, témoins de ce désordre et favorisés par la nuit qui

survint, rentrèrent en ville, s'ouvrirent un passage le sabre au poingt à travers une grêle de balles, et arrivèrent enfin au pont, qu'ils forcèrent également. Toutefois Constance resta au pouvoir des Français : les Alliés gardèrent Petershausen et réussirent à détruire le pont, grâces à la présence d'esprit et à la valeur des dragons autrichiens qui mirent pied à terre pour le barricader et donner le temps d'en couper les arches.

Les Autrichiens sont repoussés dans les Grisons.

Ces combats furent les derniers livrés dans la Suisse septentrionale. Au midi, les Autrichiens tenaient encore la vallée du Rhin antérieur : Loison les en chassa le 10 octobre, et ne leur laissa sur la rive gauche, que la montagne de Kunkel et quelques autres postes, qu'il leur enleva de concert avec Mortier, dans les premiers jours du mois suivant. Le Rhin servit alors de ligne de démarcation, comme au commencement de la campagne; et, de part et d'autre, les troupes entrèrent en quartiers d'hiver.

Suites de la bataille de Zurich.

La délivrance entière de l'Helvétie fut ainsi le premier fruit de la célèbre bataille de Zurich qui, après celle de Rivoli, est la plus extraordinaire sans contredit des deux premières guerres de la révolution, tant pour l'à-propos des coups frappés, que pour la grandeur des trophées et l'importance des résultats. Mais, quoique débarrassée du théâtre de la guerre, la Suisse resta

néanmoins foulée par les charges de l'armée victorieuse; car, loin de lui apporter quelques soulagemens, Masséna, dont les besoins allaient toujours croissant par la coupable négligence du directoire, n'en frappa pas moins à Bâle et à Zurich une forte contribution, qu'il déguisa sous le nom d'emprunt forcé. Le gouvernement suisse indigné, défendit à ces villes d'y obtempérer, moins peut-être en raison des sacrifices inouïs auxquels il s'était déjà résigné, que par l'attentat qu'un pareil procédé portait à ses droits et à son indépendance. Le général en chef pressé, dit-on, de tenir parole à ses soldats, et de satisfaire au pressant besoin de la solde, menaça d'exécution militaire, et sa conduite ne fut point désapprouvée par le cabinet du Luxembourg. Le directeur Laharpe accusé d'avoir mis le plus de fermeté dans cette patriotique opposition, ne tarda pas à en être puni; du moins sommes-nous autorisés à croire que la réaction qui l'exclut du gouvernement fut instiguée par la France.

Mais n'anticipons pas sur les événemens d'une période différente, et afin de conserver autant que possible l'ordre chronologique, reportons-nous en Egypte où il s'en passait de non moins intéressans : nous reviendrons ensuite en Italie où la fin de la campagne ne sera pas aussi glorieuse pour les armes républicaines que sur ces rivages lointains; puis nous terminerons

enfin ce volume par le récit du 18 brumaire, révolution politique dont l'influence eut des résultats si heureux sur le début de la campagne suivante.

CHAPITRE XCV.

Expédition des Turcs sur l'Égypte. — Défaite d'Aboukir. — Opérations en Albanie.—Blocus de Malte. — Retour de Bonaparte en France.

La Porte, depuis son alliance avec la Russie et l'Angleterre, s'occupait d'une expédition contre l'Egypte : mais le désordre de ses finances, l'esprit d'insubordination des gouverneurs de provinces, et la révolte du pacha de Widdin, avaient paralysé une partie de ses efforts. Cependant, stimulé par la belle défense de Djezzar à St.-Jean-d'Acre, et surtout par les victoires remportées en Europe par la coalition, le divan redoubla d'activité. Le grand-visir fut envoyé en Syrie pour y rassembler une armée; des officiers anglais partirent pour Rhodes, afin de presser un armement qui devait transporter 18 mille hommes dans la Basse-Egypte. Ce corps, commandé par Seïd-Mustapha, pacha de Romélie, était destiné à former l'avant-garde du visir, et à rallier les Mamelucks et tous les mécontens.

Préparatifs d'une expédition turque contre Alexandrie.

Lorsque les premiers avis de ces préparatifs parvinrent à Bonaparte, ce général s'occupait à

Dispositions de

Bonaparte à son retour.

réparer les pertes essuyées en Syrie. Les demi-brigades se recomplétèrent par l'enrôlement des habitans du pays, ainsi que par l'achat d'esclaves éthiopiens : la cavalerie et l'artillerie reçurent des chevaux de remonte; l'organisation d'un corps grec fut décrétée; et quelques semaines de repos rendirent à l'armée un peu de son énergie.

État des esprits.

Toutefois la position dans laquelle tant de bons Français se voyaient réduits par la ruine de la flotte et la déclaration de guerre des Turcs, avait un peu rembruni les esprits. Chacun se croyant désormais condamné à un exil éternel, soupirait après une patrie justement chère. En vain Bonaparte s'était-il flatté de faire diversion à leur ennui par l'établissement de jeux publics, de théâtres, de cercles littéraires et même d'un institut, qui rappelaient un peu la France; officiers et soldats n'en mesuraient pas moins toutes les chances d'un fâcheux avenir. Le courage n'en était pas précisément altéré; mais des dispositions sombres, menaçaient d'affecter tôt ou tard le moral des troupes, et ne présageaient rien de bon.

Nouvelle répartition des troupes.

En attendant, Bonaparte disposa l'armée dans ses quartiers, de manière à pouvoir se porter rapidement sur tous les points menacés, et chargea Kléber de la défense des côtes. La garnison d'Alexandrie fut renforcée. Reynier, qui avait repris son ancien commandement, dut surveiller

la Syrie; le général Dommartin descendit le Nil, pour aller armer les forts de la côte; et le général en chef resta de sa personne au Caire, pour diriger tous les mouvemens.

Des dépêches de Desaix l'instruisirent bientôt des démarches des Mameluks, qui, comptant sur l'arrivée de la flotte turque, cherchaient à gagner la Basse-Egypte, pour se réunir aux troupes de débarquement. Osman-Bey suivait la rive droite du Nil, dans le dessein de se mettre en communication avec Ibrahim, qui s'était rapproché des frontières; et Mourad, descendant le Fayoum, voulait s'établir sur les lacs Natron, afin d'être plus à portée de soutenir les Arabes et d'exciter des soulèvemens. Pendant que le général Destaing combattait les insurgés du Bahyreh, Bonaparte envoya contre les Mameluks les généraux Lagrange et Murat. Le premier atteignit Osman-Bey dans l'Oasis de Sababiat, le battit, et dispersa son corps dans le désert, après lui avoir enlevé tous ses bagages. Mourad-Bey, plus heureux, se trouvant prévenu sur les lacs Natron, rétrograda vers les Pyramides. Vainement Bonaparte sortit lui-même du Caire à la tête d'une troupe d'élite, pour lui couper la retraite: l'habile chef de Mameluks évita sa poursuite, ainsi que celle de Murat, et regagna sans perte la Haute-Egypte.

Mouvemens des Mameluks.

C'est pendant cette courte expédition, qu'un

Nouvelle du

débarquement.

courrier d'Alexandrie apporta au général en chef la nouvelle de l'arrivée des Turcs dans la rade d'Aboukir, le 11 juillet. Comme il s'attendait à cet événement, et que ses principales dispositions étaient déjà faites, Bonaparte se rendit sur-le-champ à Ramanieh, où il avait indiqué le rassemblement de l'armée. Les généraux Lannes et Rampon reçurent l'ordre de passer le Nil pour venir l'y joindre : Desaix eut celui de ne laisser qu'un détachement à la piste de Mourad-Bey, d'approvisionner les forts de Kenneh et de Kosséir, de se rapprocher du Caire pour surveiller l'intérieur de concert avec le général Dugua, et de faire filer sur Ramanieh la moitié de sa cavalerie. Kléber devait réunir la plus grande partie de sa division à Rosette, où se trouvait un immense dépôt de munitions; enfin Reynier était autorisé à se replier sur le Caire, en laissant des garnisons dans les forts de la frontière, s'il était attaqué par des forces supérieures.

Mesures prises pour le déjouer.

Les Turcs sont favorisés par les événemens.

Tandis que les différens corps forçaient de marche pour arriver à Ramanieh, les Turcs débarquaient dans la presqu'île d'Aboukir, et s'emparaient du fort qui la défend. La plus grande partie de leur flotte avait paru devant Alexandrie le 11 juillet; mais elle n'y fut entièrement ralliée, et ne mouilla dans la rade que le 13 : la descente des troupes s'opéra sans obstacle le lendemain.

A la première apparition de l'escadre ennemie, Marmont avait porté à 300 hommes la garnison d'Aboukir. C'était assez pour mettre le fort à l'abri d'un coup de main, mais trop peu pour résister à une attaque régulière. Aussi Marmont en parut-il d'abord si persuadé, qu'ayant été renforcé, dans la journée du 14, par un détachement de 600 hommes avec lequel Destaing venait de dissiper les insurgés du Bahireh, il se détermina à sortir d'Alexandrie avec 1,200 hommes et 5 pièces de canon, pour dégager le fort et s'opposer au débarquement. Mais, instruit au bout de deux heures de marche, que l'ennemi l'avait déjà effectué, Marmont revint sur ses pas, et rentra dans la place. Cette conduite pusillanime lui valut des reproches amers de Bonaparte, qui l'accusa d'être la cause de la perte d'Aboukir. En effet, il est probable que si ce général eût persisté dans son projet, il aurait eu bon marché des Turcs. Ceux-ci, débarqués dans la journée, n'avaient encore aucun établissement à terre; et l'expérience prouvait assez qu'ils n'étaient pas des adversaires bien redoutables en rase campagne. D'ailleurs, en cas de revers, la retraite était toujours facile, puisque l'ennemi n'avait pas de cavalerie. Le commandant d'Alexandrie manqua donc d'audace et de tact militaire, en ne les attaquant pas au milieu de la nuit; et sa faute fut fatale à la garnison d'Aboukir. Le chef de ce

Marmont ne soutient pas à temps le fort d'Aboukir.

Les Turcs s'en emparent.

poste n'y avait laissé que 35 hommes, pour s'établir avec le reste de son monde dans une redoute placée à 200 toises en avant. Le 15 au matin, il fut assailli par la masse entière des Turcs, et se défendit long-temps avec succès; mais son caisson de munitions ayant sauté à la fin du jour, l'ennemi profita de cet accident pour escalader la redoute, dont toute la garnison fut passée au fil de l'épée. Le surlendemain, le fort capitula.

Ils hésitent à marcher sur Alexandrie, et se retranchent.

Maître de la presqu'île, Mustapha-Pacha aurait dû porter toutes ses forces sur Alexandrie, que l'escadre pouvait canonner en même temps. Les travaux que Bonaparte avait ordonnés étaient loin d'être achevés; et cette place ne présentait guère qu'un vaste camp retranché, pour la défense duquel 3 mille hommes semblaient insuffisans. Fort heureusement pour les Français, le général turc se contenta d'envoyer quelques bâtimens croiser devant le port, et ne s'occupa qu'à se retrancher, en attendant ses renforts.

Bonaparte vole au-devant d'eux.

Bonaparte en arrivant le 19 juillet à Ramanieh, avec son avant-garde, apprit les événemens d'Aboukir, et fut instruit des travaux que l'ennemi exécutait dans la presqu'île. Les divisions Lannes et Rampon le rejoignirent le lendemain, ainsi que le général Menou, qui arrivait des lacs Natron, où il avait laissé un détachement pour contenir les Arabes. Ce dernier marcha aussitôt sur

Rosette, pour défendre l'entrée du Nil, et l'avant-garde, commandée par Murat, se porta sur Birket-Haïtas, d'où elle pouvait facilement communiquer avec Alexandrie, et intercepter les convois que les insurgés de l'intérieur dirigeaient sur le camp des Turcs. Le gros de l'armée vint y prendre position le 13 juillet.

Le général en chef, déterminé à attaquer le pacha, transféra son quartier-général à Alexandrie, et ordonna au général Destaing de faire, avec trois bataillons, une reconnaissance générale des lignes ennemies. Les troupes partirent de Birket-Haïtas, pour se rendre à Beddah; et, dans la nuit du 24 au 25, elles abandonnèrent cette dernière position, pour aller camper aux Puits, à environ deux lieues d'Aboukir, où elles furent renforcées par 400 chevaux que Desaix envoyait de la Haute-Egypte. Bonaparte employa le peu d'instans qui lui restaient jusqu'au jour, à terminer ses dispositions. L'impéritie de son adversaire rendait l'issue de la lutte à peu près certaine; mais il fallait ménager le sang des soldats, d'autant plus précieux qu'il était impossible de les remplacer, et personne n'ignore que les Turcs se croient invincibles derrière des retranchemens. Mustapha-Pacha avait établi son armée sur deux lignes : la première appuyait à deux mamelons, couverts d'ouvrages qui fermaient l'entrée de la presqu'île; trois mille hommes et

Il se dispose à les assaillir.

six pièces de canon les défendaient, soutenus par une réserve de 1,200 hommes et 4 pièces, placées au village qu'on trouve à peu de distance en arrière. La deuxième ligne campait à 300 toises de ce hameau : son centre était dans la redoute enlevée aux Français; et ses ailes se prolongeaient de part et d'autre jusqu'à la mer, derrière des espèces de tranchées. Celle de gauche n'était pas encore achevée; mais ce défaut était suppléé par quelques chaloupes canonnières embossées près du rivage et dont le feu balayait toute la plage. Le pacha avait placé 7 mille hommes avec 12 pièces de canon dans ces retranchemens, et jeté une forte garnison dans le fort d'Aboukir. Son quartier-général était au village; et, pour que sa première ligne ne pût être tournée par des troupes venant de Rosette, il avait fait couper les pontons du lac Madieh.

L'arrivée de Kléber détermine l'attaque au 25 juillet.

Bonaparte n'attendait, pour agir, que l'arrivée de Kléber. Instruit que ce général avait couché la veille à Fouah, et n'était plus qu'à une petite distance de l'armée, il destina sa division à former la réserve, et mit en mouvement, le 25 juillet, à la pointe du jour, celles des généraux Rampon et Lannes, ne laissant aux Puits qu'un détachement de cavalerie, aux ordres de Davoust, pour garder la communication avec Alexandrie. La cavalerie de Murat faisait l'avant-garde, avec trois bataillons commandés par Des-

taing. Les éclaireurs furent bientôt aux prises avec ceux de l'ennemi; et, pendant que les divisions se déployaient, Destaing reçut l'ordre d'enlever le mamelon où s'appuyait la droite de la première ligne des Turcs. Ceux-ci n'attendirent pas l'attaque; et, à l'approche de la colonne française, se retirèrent en désordre sur le village. La division du général Lannes, qui longeait les bords du lac Madieh, s'avança alors au pas de charge contre l'autre mamelon retranché, tandis que deux escadrons manœuvrèrent sur la gauche de l'infanterie, pour couper les Turcs du village, s'ils tentaient de s'y retirer. Cette manœuvre eut un plein succès; l'ennemi, épouvanté des forces qui marchaient sur lui, se borna en effet à tirer quelques coups de canon, et sortit à la hâte des retranchemens, pour se replier sur sa seconde ligne. Mais il n'était plus temps; la cavalerie, par une évolution rapide, lui avait enlevé tout espoir de retraite; et, chargeant vivement la masse des fuyards, elle les poussa, le sabre dans les reins, jusqu'au bord de la mer. Pressés, d'un autre côté, par l'infanterie de Lannes, ces malheureux préférèrent plutôt se jeter dans les flots, que de demander quartier. La flotte ottomane étant mouillée trop loin, pour pouvoir les secourir, la plupart se noyèrent, au nombre d'environ 2 mille.

La première ligne des Turcs, coupée de la seconde, est jetée à la mer.

Après ce premier succès si facilement obtenu,

le général Rampon, dont la division formait l'aile gauche, fit attaquer le village par trois bataillons, en même temps que ceux du général Destaing cherchaient à le tourner. Les Turcs opposèrent une vive résistance, et le pacha essaya de les soutenir par un renfort tiré de la gauche. Mais, au moment où ce corps débouchait, Murat, qui venait de prendre position à hauteur du village, le chargea avec toute sa cavalerie, et le mit dans une déroute complète. Au même instant, Destaing forçait les avenues du hameau, et obligeait les Turcs à l'évacuer avec une perte considérable.

La seconde ligne est attaquée à son tour.

Il ne restait plus que la seconde ligne à emporter : c'était la plus forte, et le pacha y avait réuni toutes ses troupes. Avant de les faire attaquer, Bonaparte laissa reposer les siennes, et profita de ce répit pour établir l'artillerie dans le village, de manière à battre la redoute et la droite des retranchemens. La cavalerie se forma sur l'extrême droite, derrière un bois de palmiers, qui la garantissait du feu de la redoute. La division Lannes était au centre, en arrière du village occupé par le général Destaing, et avait sur sa gauche celle de Rampon.

Quoique Kléber ne fût pas encore arrivé, Bonaparte se décida à brusquer son attaque; et, laissant Lannes en réserve, il donna l'ordre à la cavalerie et à la division Rampon d'assaillir si-

multanément les flancs de l'ennemi. Le général Fugières marcha sur les retranchemens de droite, avec trois bataillons échelonnés par une colonne de même force. Les Turcs venaient à sa rencontre ; et un engagement assez vif eut lieu le long du rivage. Toutefois, les troupes de Fugières, redoublant d'ardeur, culbutent les Osmanlis, les pressent à la baïonnette, et les ramènent jusqu'au pied des ouvrages, qu'elles se préparent à escalader. Mais tous leurs efforts sont inutiles : le feu plongeant de la redoute et celui de la mousqueterie jettent le désordre dans les rangs ; et, malgré l'arrivée d'un bataillon de renfort, la colonne d'attaque est forcée d'abandonner le terrain conquis, jonché de morts et de blessés. Les Français après un premier succès sont repoussés.

Sur ces entrefaites, la cavalerie avait chargé les Turcs qui garnissaient la plage, sans pouvoir réussir à les déposter entièrement ; et, chaque fois qu'elle s'engageait trop avant, les canonnières faisaient un feu terrible sur elle. Après plusieurs tentatives, Murat fit replier ses escadrons, et se borna à répondre vivement à l'artillerie ennemie.

L'échec éprouvé par l'aile gauche avait ébranlé le courage de l'armée française, et exalté celui des Musulmans. S'ils eussent été moins imprudens, ils seraient peut-être restés maîtres du champ de bataille : mais, à peine virent-ils s'éloigner la colonne du général Fugières, que, sortant en foule de la grande redoute qui était la Les Turcs sortent de leurs retranchemens.

clef de leur position, ils coururent couper les têtes des morts et des blessés épars dans la plaine. Bonaparte, qui, dans cet instant, hésitait sur le parti qu'il devait prendre, s'aperçut de cette faute, et en profita sur-le-champ. Le général Lannes, qui était en bataille derrière le village, se mit à la tête de deux bataillons; et, soutenu par le reste de sa division, marcha rapidement sur la redoute dégarnie, pendant que l'aile gauche, ralliée par ses chefs, faisait volte face, et repoussait vigoureusement les Turcs.

Bonaparte profite de cette faute.

Murat tourne, leur coupe la retraite.

Cette double attaque obtenait déjà un plein succès, lorsque Murat, par une heureuse inspiration, rendit la victoire décisive. Saisissant le moment où le général Lannes enlevait la redoute, il ordonna une charge générale pour tourner la gauche de l'ennemi : lui-même, avec un escadron, coupa toute retraite aux Turcs sur le fort d'Aboukir, et pénétra jusqu'à la tente du pacha, qu'il fit prisonnier avec son escorte. Dès lors, le combat ne fut plus qu'une déroute épouvantable : cette masse de 9 mille Turcs, cernée par la cavalerie et par les divisions Lannes et Rampon, ne fit qu'une faible résistance; un effort vigoureux pouvait encore lui ouvrir le chemin du fort, où elle eût obtenu une capitulation honorable; mais elle se laissa acculer à la mer, et y fut précipitée toute entière.

Ils sont jetés à la mer.

Les débris

Cette importante victoire, qui délivrait l'E-

gypte des dangers d'une invasion immédiate, ne coûta à l'armée française qu'environ 1,100 braves hors de combat; et donna aux indigènes une haute idée de sa puissance. De plus de 15 mille hommes dont se composait l'armée ottomane, il ne restait que la garnison du fort, que le fils du pacha avait renforcée avec les fuyards: elle s'élevait à plus de 4 mille hommes. Bonaparte, après la bataille, se rendit à Alexandrie, et laissa au général Lannes le soin de réduire Aboukir. sont investis à Aboukir.

Celui-ci fit, dans la même nuit, établir des batteries de bombardement; et, le lendemain, somma la garnison. Mais les Turcs avaient reçu quelques secours de l'escadre; et, craignant d'ailleurs de subir le sort des prisonniers de Jaffa, ils refusèrent de se rendre. Leur amiral avait embossé des deux côtés du fort une flottille de canonnières et une frégate, qui gênaient les assiégeans: Lannes les fit battre par son artillerie, et les contraignit de gagner le large. Une blessure qu'il reçut le même jour dans une sortie, le força à remettre la conduite du siége au général Menou.

Les travaux se poussaient avec activité; et la garnison, qui manquait d'eau et de vivres, voulut faire une tentative pour s'en procurer; en même temps que des bâtimens légers s'approchaient de la côte, pour débarquer de l'artillerie et des munitions. Le 30 juillet, elle exécuta une Ils s'y défendent en désespérés.

sortie générale, et parvint à se loger dans les maisons les plus voisines du fort; mais le général Davoust, qui commandait la tranchée, les attaqua avec cinq bataillons, en culbuta une partie dans la mer, rejeta le reste dans la place, et s'empara de l'artillerie que les chaloupes avaient mise à terre. Cet effort fut le dernier: les batteries, établies au bord de la contrescarpe, jouèrent avec tant de succès, que le fort s'écroulait de toutes parts. Les Turcs réduits à deux mille hommes, en proie à toutes les horreurs de la faim et de la soif, allaient subir l'assaut, lorsque, le 2 août, le fils du pacha qui les commandait se rendit à discrétion. Ces malheureux étaient si exténués par le besoin, que presque tous périrent pour avoir mangé avec trop d'avidité. Le commandant de l'escadre turque, témoin de ce dernier revers, leva l'ancre trois jours après, et se dirigea sur Jaffa, où il rejoignit le grand-visir.

Communications avec les Anglais sur les affaires d'Europe.

Le général en chef n'avait pas encore quitté Alexandrie, lorsque le commodore Sidney-Smith vint rétablir sa croisière devant ce port. Bonaparte lui fit proposer un échange de prisonniers, et profita de cette occasion pour se procurer des nouvelles d'Europe, dont il manquait depuis quelque temps. Il eut ainsi connaissance des derniers événemens militaires de l'Italie, et de la prise de Corfou par les Turco-Russes.

Après la bataille navale d'Aboukir, Nelson, de retour à Naples, où il avait été reçu en triomphateur, détacha une division de sa flotte pour faire le siége de Malte, que le général Vaubois défendait avec 4 mille hommes. Il se rendit bientôt lui-même devant l'île, avec le reste de son escadre renforcée par des Napolitains, et forma un cordon pour empêcher l'arrivée des secours. Le directoire ayant trop d'occupation sur le continent, pour songer à cette possession éloignée, abandonna Vaubois à ses faibles moyens. Il fit, toutefois, une vigoureuse résistance, ne céda le terrain que pied-à-pied, et finit par se renfermer dans la cité Valette. L'armée combinée, désespérant d'emporter de vive force une place réputée imprenable, attendit que la famine obligeât la garnison à capituler, et convertit le siége en un blocus rigoureux. Blocus de Malte.

Les Alliés, arrêtés dans la Méditerranée par le rocher de Malte, furent plus heureux dans leur entreprise contre Corfou. Cette île et ses dépendances étaient occupées par une division qui faisait partie de l'armée expéditionnaire d'Egypte : le général Chabot, qui la commandait, avait environ 3,500 hommes sous ses ordres. Cette force était insuffisante pour soutenir une attaque sérieuse; mais toutes ses réclamations pour obtenir des secours, furent infructueuses. L'armée d'Italie, qui seule pouvait lui en en- Opérations de la division de Corfou.

voyer, était elle-même dans une position trop critique. Le gouverneur, trompé d'ailleurs par les protestations d'amitié du pacha de Janina, se persuadait que Corfou n'avait rien à redouter de ce côté. Ali visait à se rendre indépendant, et il eût été effectivement un allié très-utile, si le directoire eût pu le soutenir dans ses projets de rébellion. Telles avaient été les espérances de ce pacha, lorsqu'il vit le pavillon français flotter à Malte et dans les îles Ioniennes. Admirateur zélé de Bonaparte, et leurré par les magnifiques promesses qui lui furent faites en son nom par le général Gentili, et l'aide-de-camp Lavalette, il consentit à établir avec la division du Levant une réciprocité de services et de bons procédés. Mais l'alliance de la Porte avec l'Angleterre et la Russie, qui menaçait la France, et plus encore le désastre d'Aboukir, ne tardèrent pas à changer ses dispositions. La destruction de la flotte républicaine anéantissant tous ses plans, il ne songea plus dès lors qu'à profiter de l'isolement où cette catastrophe réduisait les possessions françaises, pour arrondir son pachalic, et dissiper les soupçons que sa conduite antérieure avait inspirés au divan.

Le général Chabot, ne conservant à Corfou qu'un tiers de sa division, avait réparti le reste dans les îles environnantes, et sur les quatre arrondissemens continentaux. Ce disséminement,

à peine tolérable pendant la paix, aurait dû cesser dès qu'on eut connaissance de la déclaration de guerre de la Porte, et du passage des Russes par les Dardanelles. Il fallait alors concentrer tous les moyens militaires dans Corfou, seul point important à conserver. Mais Chabot craignit d'encourir le blâme du gouvernement, en abandonnant, sans combattre, un territoire annexé à la république; et, malgré les préparatifs hostiles du pacha de Janina, il maintint les troupes dans les postes épars qu'il leur avait assignés. Cinq cents hommes gardaient Ste.-Maure; 700 occupaient le camp retranché de Nicopolis, 300, celui de Butrinto; Zante, Céphalonie et les autres îles, avaient des garnisons non moins faibles.

Ali-Pacha commença les hostilités vers le milieu du mois d'octobre 1798, en attaquant simultanément les postes de la Basse-Albanie avec 10 mille hommes. Après avoir soutenu quelques jours une lutte aussi inégale, les Français évacuèrent Parga et Butrinto; mais le général Lasalcette, qui commandait à Nicopolis, ayant été abandonné dans le combat par 300 Prévésiens, fut enlevé avec environ 400 hommes. L'escadre combinée entrait en ce moment dans la mer Ionienne : chemin faisant, elle soumit Cérigo, Zante, Céphalonie et Ste.-Maure, où elle fit 1,200 prisonniers; et, le 5 novembre, son avant-garde

entra dans le canal de Corfou. Le 20, elle se trouvait entièrement réunie devant cette place.

Quoique la garnison ne fût forte que de 1,900 hommes, les travaux du siége furent poussés avec une extrême lenteur. Nous en avons donné une légère esquisse au chapitre 84. La prise de l'île de Vido, qui avait coûté à Chabot le tiers de sa garnison, ne lui permit pas de prolonger sa défense, et il capitula le 3 mars.

Bonaparte se décide à quitter l'Egypte.

La prise de Corfou et le blocus de Malte, laissant la France sans point d'appui dans la Méditerranée et l'Archipel, il devenait presque impossible de faire parvenir à l'armée d'Egypte les renforts dont elle avait besoin. Aussi, ces nouvelles confirmèrent Bonaparte dans son projet de passer en Europe, à la première occasion favorable. Il était instruit, depuis quelque temps, de la situation déplorable où la France se trouvait réduite. Le directoire était tellement discrédité dans l'opinion publique, qu'une nouvelle révolution paraissait imminente; mais il fallait une main ferme et vigoureuse pour la diriger. S'il faut en croire le bruit public, ses amis lui écrivaient de France, que le vœu général se portait sur lui : nous sommes autorisés à penser le contraire. Il est probable que Bonaparte, mesurant d'un coup-d'œil sûr l'intervalle qui le séparait du pouvoir suprême, conçut dès lors le projet de le franchir. Depuis son apparition sur

Ses projets.

le théâtre des affaires publiques, son principal but avait été la gloire. Mais lorsqu'il vit la république à deux doigts de sa ruine, l'ambition prit son essor; son génie lui donnait la conviction de la sauver, et il pensa que la reconnaissance nationale lui décernerait une récompense digne de la grandeur du service. L'Egypte, entièrement soumise, n'offrait plus d'ailleurs d'aliment à son activité : la situation maritime de la France la mettait hors d'état d'y faire passer de puissans renforts; et, en supposant à Bonaparte les vues gigantesques qu'on lui a prêtées, il sentait l'impossibilité de les mettre à exécution. Cette scène bornée, qui pouvait encore faire la réputation d'un général de second ordre, ne lui convenait donc plus.

Plusieurs écrivains, dont les déclamations trouvèrent quelques partisans, ont qualifié le départ du général français de honteux abandon, ne l'imputant qu'à la crainte d'être obligé à mettre bas les armes. Il y a plus que de l'injustice dans un pareil reproche; il y a de la mauvaise foi. Dans des temps ordinaires, et sous un gouvernement stable, nul doute qu'un départ arbitraire ne lui eût attiré une disgrâce méritée. Mais, dans la situation actuelle, il en était tout autrement : l'intérêt de la chose publique semblait étroitement lié au sien, et la crainte ne dut entrer pour rien dans sa résolution; car si l'ave-

nir offrait quelque danger, c'était encore dans le lointain. Les Anglais, occupés de leur expédition de Hollande, ne songeaient pas encore à menacer l'Egypte : les seuls ennemis que pût redouter l'armée, étaient les Turcs; mais quelque nombreux que fût le corps que le grand-visir rassemblait en Syrie, pouvait-il épouvanter le chef de 20 mille Français aguerris, fiers de cent victoires; et qui, dans les batailles récentes du Mont-Thabor et d'Aboukir, avaient eu la mesure du courage et de la science militaire des Ottomans? La journée postérieure d'Héliopolis ne répond-elle pas victorieusement à cette accusation?

La publication de la correspondance inédite de Bonaparte a d'ailleurs prouvé que son départ avait été sinon précisément ordonné, du moins autorisé. On y lit une lettre du directoire, qui l'engageait à rentrer en France, en le prévenant que les opérations des flottes combinées, française et espagnole, n'avaient d'autre but que de gagner l'Egypte pour en ramener l'armée. A la vérité, quelques personnes prétendent que la décision des directeurs ne lui fut point connue. D'autres affirment au contraire que par ses premières instructions même, il avait plein pouvoir de revenir et de désigner son successeur.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte, ayant irrévocablement pris sa résolution, laissa à Alexandrie

le contre-amiral Gantheaume, pour surveiller l'armement des deux frégates qu'il destinait à son retour, et quitta cette ville le 6 août, pour revenir au Caire. L'arrivée de Mustapha-Pacha et des autres prisonniers d'Aboukir, avait appris au peuple de l'Egypte l'issue de cette courte campagne; croyant désormais la puissance des Français inébranlable, il parut sincèrement partager l'enthousiasme des vainqueurs.

Démarches du général français près de la Porte.

Débarrassé, au moins pour le moment, de toute inquiétude, Bonaparte chercha à renouer des négociations avec la Porte. Après une longue conférence avec Mustapha, où il tâcha de le persuader de la réciprocité d'intérêts de la France et du Grand-Seigneur, il donna la liberté à son prisonnier, et l'envoya à Jaffa porter ses propositions d'accommodement au grand-visir; mais celui-ci n'en tint aucun compte, et continua ses préparatifs de guerre avec la même activité.

Le peu de succès de ces nouvelles démarches, les avis qui lui étaient parvenus de l'état des affaires en France, lui firent faire des réflexions sérieuses. Depuis un an, l'armée avait perdu près de 8 mille hommes, par le fer et les maladies; et, soustraction faite des hommes aux hôpitaux, des vétérans et des ouvriers, elle ne présentait pas au-delà de 20 mille combattans sous les armes. C'était pourtant avec cette poignée d'hommes qu'il s'agissait de déjouer les

efforts de la Porte et de l'Angleterre. Ce soin méritait d'autant plus d'attention, que l'armée se trouvait dénuée de beaucoup d'objets nécessaires pour tenir la campagne. L'argent étant le nerf de la guerre, on ne pouvait se flatter de réussir qu'après avoir amélioré le système des finances. Toutes les vues de Bonaparte se tournaient donc vers l'administration, lorsque l'amiral Gantheaume l'avertit que les croisières anglaises venaient d'abandonner les parages d'Alexandrie. Dès lors il ne songea plus qu'à s'embarquer pour retourner en France. Mais comment le faire à la vue de l'armée, sans porter le découragement dans tous les cœurs; et s'il perdait cette occasion, la retrouverait-il, en supposant même que le directoire, assez heureux pour lui faire connaître sa détresse, eût recours à lui comme à une ancre de salut? La ruse seule pouvait le tirer d'embarras; feignant donc un voyage dans le Delta, pour prendre connaissance du pays, il quitta le Caire le 18 août, pour se rendre à Alexandrie. Personne n'était dans sa confidence, et les généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont et Andréossy, désignés pour l'accompagner, crurent, jusqu'au dernier moment, qu'il ne s'agissait que d'une tournée ordinaire.

Il s'embarque le 22 août.

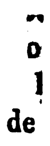
Bonaparte arriva avec sa suite, le 22 au soir, sur le bord de la mer. Il laissait le commande-

ment en chef à Kléber; mais, craignant sans doute les représentations de ce général, il évita de le voir, et lui fit parvenir sa nomination par l'intermédiaire de Menou, en y joignant une longue instruction avec la promesse de lui faire bientôt expédier des renforts. L'embarquement eut lieu dans la nuit, et le lendemain, 23, l'escadrille, composée de deux frégates et deux bâtimens légers, fit voile pour l'Europe. On a faussement prétendu que Sidney-Smith avait consenti à ce départ : la vérité est que comptant sur le succès de l'expédition turque, le commodore avait négligé d'approvisionner ses vaisseaux, et que par suite de cette faute, il fut obligé d'aller à Chypre, se munir de tout ce qui lui manquait.

Il débarque à Fréjus.

Grâce à l'heureuse étoile du moderne César, et à la précaution de se tenir à une hauteur peu fréquentée par les navires qui font route vers l'Egypte, la traversée fut heureuse jusque dans les eaux de la Corse, où les vents contraires obligèrent l'amiral Gantheaume de relâcher pendant quelques jours. Ces parages étaient surveillés par quelques vaisseaux ennemis; mais la fortune de Bonaparte ne l'abandonna pas, il eut le bonheur de les éviter, et entra enfin dans le port de Fréjus, le 1er octobre. Il ne pouvait revenir en France, dans un moment plus favorable aux vastes desseins qu'il méditait. Découragés

par une longue suite de revers, les amis de la république commençaient à désespérer de son salut. L'arrivée du vainqueur de l'Italie et de l'Egypte ranima leur énergie; ils se serrèrent autour de lui, et lui préparèrent les moyens d'exécuter cette importante révolution, qui devait mettre un terme aux malheurs de la France, et changer la physionomie politique de l'Europe.



SITUATION DE L'ARMÉ l'Armée des Alpes, lorsque

DIVISIONS.	BRIGADES.	…TIONS.
VICTOR.	Grandjean. Poinsot. Josnet-Laviolais.	2 2 3 3 3 9 9 9 10 1
GRENIER.	Compans. Clément.	
DUHESME.		Co
Réserve de cavalerie.	Richepanse. Calvin.	1 1

…nous procurer la compo-
…ivisions, et la force que
…est qu'une approximation
…ondance du général Gre-

…ns de la gauche étaient
…énéral Grenier.

Non compris le détachement de Pouget, g… noble et Briançon, aux ordres du général Pa… çais. Les étrangers gardaient les passages des …

CHAPITRE XCVI.

Championnet prend le commandement de l'armée d'Italie, et s'obstine à vouloir pénétrer en Piémont, par tous les débouchés des Alpes et de l'Apennin. — Combats sans résultats autour de Coni. — Bataille de Genola, où il est vaincu par suite de la dissémination de ses forces. — Prise de Coni par les Autrichiens. — Retraite de l'armée française dans la rivière de Gênes. — Prise d'Ancône par les Austro-Russes. — Fin de la campagne en Italie.

Le directoire donne le commandement des deux armées à Championnet.

Le directoire, pressé de réparer la défaite de Novi, en donnant à Championnet le commandement de l'armée d'Italie, lui prescrivit de s'y rendre sans délai avec la majeure partie de celle des Alpes qui fut supprimée. N'osant cette fois tracer un plan de campagne, il laissa carte-blanche au général qu'il investissait de sa confiance, et lui recommanda seulement de couvrir les débouchés du Piémont qui donnent accès sur les frontières de la république.

Le ministère s'abusait néanmoins sur la force de cette armée, qu'il portait dans tous ses rap-

ports au directoire à 80 mille hommes (1). Peut-être atteignait-elle cet effectif, en y comprenant les garnisons de l'Etat romain et de Coni, les bataillons de conscrits auxiliaires rassemblés dans le comté de Nice et en Dauphiné; enfin les malades encombrés dans les hôpitaux. Mais certes les présens sous les armes n'excédaient pas 50 mille hommes.

Il propose de repasser les Alpes.

Avec de tels moyens, un général entreprenant eût aperçu dans la latitude qu'on lui accordait l'occasion d'effacer en partie les revers de la campagne. Maître de la rivière de Gênes, ainsi que de tous les débouchés de l'Apennin et des Alpes, possesseur de Coni dans le bassin du Piémont, qu'aurait-il donc eu à craindre, en s'avançant avec ses forces réunies entre la Bormida et le Pô, pour livrer bataille aux Impériaux, alors disséminés depuis le lac Majeur jusqu'à Céva et Tortone? N'est-il pas probable qu'il aurait accablé la gauche de Mélas, avant qu'il eût le temps de réunir ses détachemens? Mais une telle résolution demandait le coup-d'œil et l'audace d'un Bonaparte; et Championnet n'avait rien tenté encore qui pût le faire juger capable d'une entreprise aussi bien conçue.

Cependant, s'il faut en croire les rapports de

(1) Voyez le rapport adressé au directoire par Dubois-Crancé, à son entrée au ministère; pièces justificatives, n° 6.

quelques officiers bien informés, le projet qu'il présenta au gouvernement ne manquait point de mérite. Il consistait à évacuer la Ligurie, dont la position hasardée exposait les troupes en cas de revers; il voulait alors replier la droite de l'armée d'Italie derrière la Roya et les Alpes-Maritimes, tandis que le gros des forces républicaines remonterait vers le Mont-Cenis pour entrer en Piémont par Suze; ou même jusqu'en Valais, pour agir de concert avec Thureau, qui tenait les débouchés du Simplon.

On ne saurait refuser à ces vues un degré d'habileté qu'on ne retrouve pas dans les autres mesures de ce général. Mais si son projet paraissait le plus convenable à l'ouverture d'une campagne, on ne peut se dissimuler que, dans la situation des choses, il eût exigé des mouvemens très-longs et très-pénibles pour ramener les troupes des sources de la Trebbia à celles de la Dora-Baltea, en doublant le coude immense formé par l'Argentière et autres inflexions de la chaîne des Alpes. D'ailleurs si l'hiver allait rendre ces montagnes impraticables du côté de la Roya, elles le seraient à plus forte raison dans les régions bien plus élevées du Valais. En portant en toute hâte sur le St.-Bernard et le Simplon les 20 mille hommes qui se trouvaient disponibles en Savoie et en Dauphiné, on n'eût pu déboucher dans les plaines du Novarais qu'avec 30

mille hommes au milieu d'octobre : à cette époque, deux jours de neige eussent suffi pour couper toute communication, et laisser ce corps, au milieu des places du Piémont, aux prises avec 80 mille Autrichiens victorieux. Il semblait bien plus convenable d'agir en masse sur Acqui et Alexandrie, sauf à reprendre la défensive de la Roya, si l'on essuyait un échec vers ce point important, où les troupes se trouvaient déjà toutes portées. On croit que Moreau partagea cette opinion, et la fit adopter au gouvernement; si elle eut quelque influence sur les revers de cette campagne d'automne, il ne faut l'attribuer qu'à des vices d'exécution.

Le directoire s'y refuse.

En effet, le Directoire ayant rejeté la proposition de Championnet, se borna à lui prescrire de nouveaux efforts pour préserver Coni, et délivrer Tortone dont on ignorait la reddition.

Le génie de ce général ne put suppléer au vague de ces ordres; il eût fallu lui envoyer un plan de campagne dressé d'après la connaissance exacte du personnel et du matériel mis à sa disposition, celle des lieux et des circonstances où il se trouvait. Nul n'était plus propre à présenter ce travail, que Moreau, qui connaissait si bien les troupes et les localités : mais on crut avoir assez fait en adoptant la direction générale qu'il avait indiquée; et, au lieu de s'en rapporter à lui pour les moyens d'exécution, il paraît qu'on fit peu d'attention aux renseigne-

mens précieux qu'il donna; car rien dans la correspondance du ministre de la guerre n'indique que le directoire ait eu l'intention de suivre ses erremens. Championnet, abandonné à lui-même, se consuma en efforts sans ensemble qui achevèrent la ruine de l'armée qu'il était appelé à sauver.

Mélas succède à Suwarof.

Cependant le départ de Suwarof et de ses forces pour la Suisse venait de débarrasser le général français d'un ennemi redoutable, et de rétablir un peu l'équilibre des chances. Mélas, qui succéda au maréchal russe, dans le commandement de l'armée impériale, était à la vérité encore supérieur à son adversaire, sinon par le nombre, du moins par la qualité de ses troupes, toutes composées de soldats aguerris. Mais, lié par ses instructions ou retenu par trop de circonspection, il ne profita pas de l'ascendant de la victoire. Bien qu'il disposât d'environ 50 mille combattans, non compris les garnisons de la Lombardie, ni les détachemens employés dans la Toscane et l'Etat romain, qui en auraient fourni 25 mille autres, il n'osa prendre l'offensive. Avec les moyens de s'emparer de Gênes et de toute la rivière du Ponent, ou de délivrer le Piémont, il se borna à concentrer ses forces le 16 septembre à Bra, vis-à-vis le confluent de la Stura dans le Tanaro, afin de porter des masses à l'issue des vallées des Alpes, sans

s'éloigner de l'Apennin, et de pouvoir bloquer plus étroitement Coni, en cas de succès. Il ne resta que la division Karaczay, forte d'environ 8 à 9 mille hommes, entre Tortone et Alexandrie, pour observer les vallées de l'Orba et de la Scrivia; 5 mille, sous le marquis de Bellegarde (1), furent dirigés sur Turin, pour renforcer le corps de Kaim, chargé de surveiller les vallées supérieures des Alpes.

Le général français veut se concentrer vers Coni.

Championnet, prévenu de l'approche de Mélas, sentit la nécessité de rassembler ses forces devant Coni avant son arrivée. Pour remplir les vues du gouvernement, il fallait réunir l'armée des Alpes à celle d'Italie, ce qui ne pouvait guère s'effectuer que dans la plaine du Piémont. L'opération très-difficile en elle-même, en face d'un ennemi bien concentré, dépendait surtout de la coopération simultanée de l'armée d'Italie. Championnet, avant de quitter la première, crut pouvoir faire entrer la division Duhesme en ligne, à la gauche de Grenier. En conséquence, il ordonna à celui-ci, qui commandait 10 mille hommes dans la vallée de la Stura, de se porter le 16 septembre sur Fossano et Savigliano; et, pour diviser l'attention de son adversaire, Duhesme reçut l'instruction de pousser la veille des colonnes en avant de Pignerol et de Rivoli,

(1) Frère du lieutenant-général de ce nom.

puis de rabattre à droite en cas de succès, pour opérer sa jonction avec Grenier.

Le 15 septembre au matin, les Français débouchèrent en même temps de Pignerol et d'Avigliano. La colonne de droite rencontra les Autrichiens à Airasco, et les culbuta sur Salengha. Mais comme ils avaient une nombreuse cavalerie, ils s'y rallièrent, et tinrent les républicains en échec toute la journée, ce qui força Duhesme à rentrer dans Pignerol à l'approche de la nuit. L'attaque de gauche ne fut pas plus heureuse: à la vérité, Bellegarde qui venait d'arriver à Orbassano sur la route de Pignerol à Turin, ne put d'abord tenir tête aux troupes de Molard. Tourné par sa droite, il évacua Rivoli, et se replia sur Colegno, où, attaqué de nouveau, il allait être battu, lorsque les généraux Kaim et Wukassowich, accourant de Turin avec trois bataillons et quelques escadrons, rétablirent le combat, et forcèrent les Français, à la suite d'un engagement fort chaud, à retourner au camp d'Avigliano. Combats de Pignerol et Rivoli.

Cependant, la division Grenier, après s'être rassemblée en avant de Coni, se mit en marche le 15 septembre, s'empara de Saluces, et s'avança le 16, sur Savigliano et Fossano, qu'occupait le général Gottesheim avec sept bataillons et six escadrons de dragons. La brigade Compans l'attaqua vivement, lui fit 700 prisonniers et réussit à le culbuter sur Bra. Combats au centre à Fossano.

Mélas repousse les Français.

Mélas venait d'y arriver, et d'apprendre la tentative de Duhesme pour déboucher du côté de Turin. Dès lors, jugeant que les Français n'avaient d'autre intention que de se tenir sous Coni, il résolut de s'opposer à leur jonction, en marchant contre Grenier le 17 septembre avec 20 mille hommes, partagés en deux colonnes. L'une, conduite par Kray, se dirigea sur Fossano; lui-même s'avança à la tête de la seconde sur Savigliano. Le combat s'engagea à cinq heures du soir, et, à onze, la supériorité numérique des Autrichiens leur donna la victoire. Les Français, en abandonnant Savigliano et Fossano, se retirèrent, non sans perte, partie dans Coni, partie vers les montagnes de Saluces et le val de Maira.

Mélas, toujours circonspect, ne les poursuivit pas, de peur que Moreau ne tombât sur son flanc s'il s'approchait trop de Coni; il s'établit sur les bords de la Stura, entre Fossano et Cherasco, postes qui furent mis en peu de jours à l'abri d'un coup de main.

Kaim rejette leur gauche sur le Mont-Cenis.

Championnet ne fut pas rebuté du peu de succès de cette tentative. Comme il conservait encore des postes à l'issue des vallées de Suze, de la Pérouse et du Pô, il se disposa à faire un nouvel effort. Déjà même, le 20 septembre, il avait repris Rivoli, d'où il gênait les communications de Kaim avec la grande armée, lorsque

pour le forcer de rentrer dans les montagnes, Mélas détacha sur Saluces la division Ott. Le prince Jean de Lichtenstein, qui la commandait par intérim, s'empara de cette ville le 23, et marcha le lendemain sur Pignerol, qu'il enleva, pendant qu'une partie de ses troupes filait sur Cumiana, pour se lier avec le corps du général Kaim. Les troupes de Grenier, qui l'occupaient, furent obligées, après une courte mais vive résistance, à se retirer sur Fénestrelles. De son côté, Kaim étant parvenu à déloger successivement la brigade Molard de Rivoli et de Suze, la rejeta finalement le 25 au pied du Mont-Cenis.

Après cette double expédition, le général en chef des Autrichiens détacha Kray vers Ivrée avec les brigades Bussy et Bellegarde, afin de soutenir le général Haddick, et de forcer Mallet à repasser le St.-Bernard. Délivré alors de toute inquiétude du côté des Alpes, il transféra son quartier-général à la Trinité; puis porta la majeure partie de ses troupes sur la rive droite de la Stura. Ses avant-postes s'établirent à Morozzo et à Busca.

Un militaire exercé n'imputera cette série d'échecs éprouvés par les républicains, qu'au décousu de leurs opérations. Championnet, au lieu de déboucher à la fois avec de petites colonnes par les vallées d'Aoste, de Suze, de Pérouse, du Pô et de la Stura, eût mieux fait de

réunir la division Duhesme en une seule masse, et de combiner un effort sur Saluces avec Grenier; la réunion de 18 mille hommes en un seul point aurait permis alors de les rabattre sur la Stura, en même temps que Victor et Lemoine y eussent conduit la gauche de l'armée d'Italie. Pour rendre le succès plus certain, il eût été même convenable de faire précéder la marche de Duhesme, d'une attaque sur la Bormida, pour donner le change aux Impériaux. Loin de là, on voit que l'armée d'Italie ne fit aucun mouvement et resta comme paralysée sur les cimes de l'Apennin, pendant les huit jours que durèrent ces combats.

Moreau quitte l'armée d'Italie.

Jusqu'alors, Moreau avait continué de la commander; il la quitta le 21 septembre, pour se rendre à sa nouvelle destination. Championnet ne pouvait en prendre le commandement dans une conjoncture plus fâcheuse. Elle venait d'être affaiblie de 18 bataillons et de 12 escadrons, détachés en Helvétie, en exécution d'un arrêté du directoire, pour remplacer les troupes que Masséna avait dû faire filer sur le Rhin et en Hollande. A la vérité ces forces revinrent bientôt dans les Alpes, et furent même suivies de plusieurs belles demi-brigades tirées par Masséna de l'armée d'Helvétie; mais il n'en résulta pas moins des promenades inutiles dans l'intérieur de la ligne. Les troupes, sans vêtemens ni chaussure,

étaient en proie aux plus cruelles privations; l'épuisement des caisses, l'anéantissement de tout crédit, ne permettaient de pourvoir à leurs plus pressans besoins, qu'en exigeant de nouveaux sacrifices des Génois. Championnet, tant par ses menaces que par ses promesses, parvint à décider le directoire ligurien, non-seulement à approvisionner Gavi et Savone, mais encore à fournir à l'armée les vivres et les fourrages nécessaires. Le paiement de ces fournitures considérables fut assuré par le recouvrement d'un emprunt forcé sur tous les propriétaires, dont le directoire français garantit le remboursement.

Forcé par les ordres itératifs et pressans du gouvernement de prendre l'offensive, le général en chef, après avoir ainsi surmonté ces premières difficultés, songea à faire une nouvelle tentative pour dégager Coni, à la possession duquel on attachait trop d'importance : bien qu'elle couvrît les avenues du col de Tende, clef des positions de l'armée en Ligurie, il eût été peut-être plus sage de démanteler cette place, dont la possession ne suffisait point désormais pour assurer à l'armée française des quartiers d'hiver en Piémont; tandis qu'en tombant entre les mains des Impériaux, elle fermerait le passage de l'Argentière et du col de Tende, et gênerait les entreprises des républicains au printemps suivant. Mais Championnet, voyant bien que le

Championnet, pressé par le directoire, cherche à débloquer Coni.

directoire fermait l'oreille à ses représentations, se mit en devoir d'obéir. Ses forces disponibles ne s'élevaient pas à moins de 45 mille hommes, y compris les troupes de l'armée des Alpes, qui formaient sa gauche sous Grenier. Cette masse, maniée par des mains habiles, eût sans doute rempli cette tâche, quoiqu'il fut un peu tard pour conquérir le Piémont. Voyons cependant quelles furent ses dispositions.

Le centre se dirige sur Mondovi.

Le 25 septembre, les divisions Victor et Lemoine, fortes d'environ 16 mille hommes, formant maintenant le centre de l'armée, reçurent l'ordre de se diriger, la première par le val Cursaglia, et l'autre par Lezegno sur Mondovi. L'objet de ce mouvement était d'amener dans la plaine de Coni leur jonction avec la gauche, composée des divisions Muller et Duhesme, qui devaient y descendre par les vallées de la Stura, du Pô, de la Pérouse, de Suze et d'Aost. On avait cru assurer le succès de cette singulière opération, en faisant déboucher le général Jaunais-la-Viollais du col de Tende avec 3 mille hommes, et portant un détachement de la division Laboissière, sous le général Gardanne, par Millesimo sur Castellino.

St.-Cyr avec la droite opère de Gênes sur Novi et la

St.-Cyr, investi du commandement des divisions Laboissière, Dombrowsky, Watrin et Miollis, composant l'aile droite, estimée à environ 18 mille combattans, devait en outre favoriser le

mouvement du centre sur Mondovi, par une diversion dans la rivière du Levant, et porter ensuite avec rapidité la division Watrin du côté de Novi, afin d'attirer sur la Scrivia une partie des forces de l'ennemi. Pour être plus à portée de surveiller l'exécution de ses ordres, Championnet transféra son quartier-général à Finale. rivière du Levant.

Événemens au centre.

Le 28 septembre, la division Lemoine et le corps du général Gardanne prirent les positions qui leur étaient désignées. Le premier plaça ses postes à St.-Michel, le second à la Niella. Le général en chef, arrivé le 30 à Bagnasco, s'attendait à y apprendre l'occupation de Mondovi par Victor; mais celui-ci, faute de subsistances, fut obligé de se jeter sur Villa-Nova. Son avant-garde seule parut à l'entrée du faubourg de Mondovi. Ce retard donna à Mélas le temps d'envoyer 6 mille hommes à Breolungo, de mettre la place à l'abri d'un coup de main, d'y jeter enfin 2 mille hommes avec une nombreuse artillerie.

Serras prend Vico.

Championnet, après avoir fait enlever Vico dans la journée du 1er octobre par la brigade Serras, et s'être convaincu que Mondovi coûterait trop cher, relativement à son utilité présumée, puisque son adversaire était en mesure de s'opposer à sa marche, prévint Grenier qu'il renonçait à son projet. En échappant ainsi à un danger, il faillit se précipiter dans un autre, en plaçant les divisions Victor et Lemoine sur le

revers septentrional de l'Apennin, sans autre objet que de faciliter leurs subsistances sur le territoire piémontais. La droite de Lemoine, commandée par le général Gardanne, se replia sur Salicetto pour observer Céva; la brigade Serras prit poste à Batifolo et communiqua par des patrouilles avec le général Victor, qui demeura à Villa-Nova.

Cette position donnait trop de prise à l'ennemi, pour qu'on y restât long-temps tranquille; le 2 octobre, la brigade Laudon, réunie à la garnison de Mondovi et à un nombreux rassemblement d'insurgés, forma le projet de se débarrasser de ce voisinage incommode. Les Autrichiens, filant par les hauteurs, s'emparèrent d'abord de la Chiusa, mais furent heureusement ramenés avec perte jusque sous les murs de la place. Cependant, comme ils continuaient leurs courses dans le val Cursaglia, Championnet cantonna les troupes de Serras à St.-Michel et Lesegno. Cette disposition eut le mérite d'en imposer à Laudon, qui, d'ailleurs plus circonspect depuis l'affaire du 3, laissa vivre les républicains aux dépens du pays.

Evénemens à la droite.

A la droite, St.-Cyr avait été prévenu dans son opération : le 26 septembre, Klénau, appuyé par le général Karaczay, qui occupait les environs de Novi, chassa les troupes de Miollis de Torriglia; mais le lendemain Watrin re-

poussa les Autrichiens sur tous les points; et pendant que les brigades Petitot, Arnaud et Gauthrin s'avançaient jusqu'à Serravalle, Novi et Ovada, il reprit, à la tête de la 97e, le poste de Torriglia. Mais ces succès partiels ne tendaient qu'à affaiblir une armée dont le salut dépendait désormais de la concentration.

Cependant l'attitude offensive que la droite des Français avait prise en Helvétie, ayant permis à Thurreau de pousser une colonne sur le lac Majeur, Championnet sentit le besoin d'agir avec plus de vigueur et d'ensemble. L'inactivité de son adversaire sur la Stura, interprêtée par tous les émissaires comme l'avant-coureur d'une prochaine évacuation du Piémont, l'excitait encore à prendre sa revanche. Mais, pour frapper un coup décisif, il fallait rapprocher la droite du reste de l'armée, manœuvre difficile sans abandonner Gênes à ses propres forces, ou sans avoir battu au préalable le corps de Klénau, dont la proximité faisait fermenter dans cette ville des semences de mécontentement et de sédition. L'aile droite reçut donc l'ordre d'attaquer vivement les Impériaux, et le général en chef quitta Finale pour aviser aux moyens de mettre en action sa gauche, après l'avoir visitée dans ses positions. Les succès de Masséna en Suisse, encouragent Championnet.

St.-Cyr ne perdit pas un instant pour remplir ses intentions. Il prescrivit au général Watrin Dispositions de

St.-Cyr à la droite.

d'abandonner Novi et de se porter en deux marches sur San-Pietro-di-Vara, d'où il devait gagner Bracco sur les derrières de l'ennemi. Un parti commandé par l'adjudant-général Gauthrin descendit la Trebbia jusqu'à Bobbio, pour couvrir son flanc gauche. On recommanda à Miollis de ne faire aucun mouvement sur les bords de la mer, avant que celui de la division Watrin ne fût achevé. Un bataillon de la 106e, longeant la côte dans des barques légères, fut destiné à assurer le succès de l'expédition, en débarquant à Moneglia.

Watrin se mit en marche le 11 octobre, culbuta tous les postes autrichiens qu'il rencontra dans les montagnes, et arriva le 12 à San-Pietro-di-Vara. Si Klénau fût resté derrière la Lavagna, il eût été infailliblement enlevé; mais, prévenu de l'approche des Français, il ne laissa qu'une forte arrière-garde à Chiavari. Nonobstant la fatigue de ses troupes, Watrin se mit à sa poursuite le lendemain, l'atteignit en avant de Bracco, le battit et lui fit 400 prisonniers. Dans cet instant, l'arrière-garde, vivement pressée à Chiavari par Miollis, croyant échapper par la route de la Corniche, donna dans la division Watrin près de Sestri et fut obligée de mettre bas les armes. Après cette journée, qui lui valut 1,200 prisonniers, St.-Cyr établit la division Miollis à Sestri-di-Levante, et plaça les troupes de Watrin

à la tête des vallées de la Nura, de la Trebbia et du Tidone. Le général Laboissière bloqua par sa droite le fort Serravalle, tandis qu'avec son centre il couvrit la route de Gavi, et par sa gauche les débouchés d'Ovada et de Brisco.

Mélas se concentre sur la Stura.

Sur ces entrefaites, les troupes de la gauche, qui occupaient les vallées des Alpes, ayant opéré quelques mouvemens préparatoires vers la plaine, Mélas crut devoir se rapprocher de son avant-garde, et vint asséoir son camp sur la rive droite de la Stura, à Castelleto et à Montanera. Là, 38 bataillons et 24 escadrons de belle cavalerie présentaient une armée florissante de plus de 30 mille combattans.

Combat de Beinette.

Cependant Victor établi entre Coni et Villa-Nova occupait le village de Beinette, par où passait la communication la plus courte entre l'aile gauche et le centre. Mélas, qui voulait comprendre ce village dans la chaîne de ses avant-postes, le fit attaquer le 14 octobre, par le général Mitrowsky, à la tête de sept bataillons et quatre escadrons. A huit heures du matin, les Autrichiens s'en rendirent maîtres; mais Victor ayant mis, vers le milieu de la journée, le reste de sa division en mouvement pour le reprendre, Mélas envoya de son côté des renforts, qui déjouèrent toutes ses tentatives. Deux fois le général Poinçot, à la tête de la 38e, pénétra dans le village, deux fois, enveloppé par la cavalerie

impériale, il fut obligé de se retirer. La nuit mit fin à cet engagement, qui coûta aux Français quelques centaines de prisonniers.

Escarmouches fréquentes autour de Coni.

Dès ce moment, la plaine en avant de Coni devint un champ de bataille, où les deux partis en venaient journellement aux mains. Les manœuvres du général autrichien ne tendaient qu'à investir la forteresse, dont tous les efforts de son adversaire ne visaient qu'à l'éloigner; mais l'un et l'autre ne pouvaient atteindre promptement leur but que par une bataille. A la vérité, Mélas de sa position centrale au milieu du bassin du Piémont, pouvait se jeter sur les divisions éparses de son adversaire et les écraser l'une après l'autre; mais encore fallait-il savoir les attirer par des manœuvres dans la plaine. Tant qu'il n'adoptait pas ce parti, il était condamné à de misérables affaires de postes, qui ruinaient gratuitement son armée. On a dit, pour excuser cet excès de circonspection, que le fâcheux état des affaires de la coalition en Suisse, lui fit appréhender que la droite de l'armée du Danube ne descendît sur ses derrières, par le Simplon ou le St.-Gothard. Nous laissons aux vrais militaires le soin d'apprécier ces motifs.

Nouveau projet de Championnet.

Championnet, sentant que les neiges allaient bientôt le forcer d'abandonner Coni à ses propres forces, encouragé d'ailleurs par la nouvelle du retour de Bonaparte en France, et jaloux

de conserver un débouché en Piémont pour la campagne prochaine, voulut tenter un dernier effort, sinon pour dégager cette place, du moins pour y faire entrer toutes les subsistances qu'il se proposait de recueillir dans un grand fourrage. C'est dans cette vue que l'ordre fut expédié à Duhesme de descendre par les vallées de Suze et de Pérouse sur Rivoli et Pignerol, à Grenier, de s'avancer du camp de la Madona-del-Olmo sur Savigliano et Fossano; tandis qu'au centre Victor, de concert avec Lemoine, s'avancerait par Villanova et Beinette, et qu'à droite, St.-Cyr, après avoir confié à Miollis la défense de la rivière de Gênes, se porterait avec ses trois autres divisions sur Acqui.

Vices qu'on lui reproche.

Ce plan devait échouer comme les précédens; car il péchait par les vices capitaux qu'on reprochait à ceux-là. L'on n'avait pas assez calculé le désavantage que donnait la dissémination des troupes françaises et la difficulté de lier parfaitement leur mouvement, pendant que les Impériaux, groupés sur la Stura, et égaux en nombre sur ce point à la totalité des divisions qui se disposaient à les déborder par les deux ailes, pouvaient toujours se porter sur le corps le plus avancé, et l'écraser sans peine.

Manœuvres convenables dans l'état des choses.

Deux moyens s'offraient pour opérer un effort un peu efficace, le premier eût été d'abandonner à Miollis la défense de Gênes, et d'attirer les

divisions Watrin, Dombrowsky et Laboissière, par des marches forcées sur Salicetto et Mondovi, afin de se lier au centre et de tomber avec six divisions dans le bassin du Piémont. Le second consistait au contraire à diriger Victor et Lemoine sur Acqui, en même temps que St.-Cyr s'y serait porté avec la droite; mouvement à peu près semblable à celui qu'exécuta Bonaparte, au début de la campagne de 1796. Ce dernier, plus offensif et plus menaçant que l'autre, donnant des craintes à Mélas sur ses communications, l'eût sans doute rappelé dans les plaines d'Alexandrie. On ne saurait se dissimuler qu'avec une armée dont le moral était ébranlé par tant de revers, c'était donner un peu au hasard: toutefois un général habile et entreprenant l'eût tenté, parce qu'il s'appuyait sur les principes. On dira peut-être que le général autrichien méprisant ce mouvement, pouvait se jeter lui-même sur le col de Tende, pour enlever aux républicains leurs propres communications, et les placer dans une situation semblable à celle qui l'eût menacé en débouchant par Alexandrie. Nous ne pensons pas que cette manœuvre eût été convenable, quoique d'ailleurs Mélas ait exécuté un mouvement absolument pareil contre Masséna dans la campagne suivante; les circonstances et les proportions numériques n'étaient pas les mêmes. Admettant encore qu'il

l'eût fait, qui donc aurait empêché Championnet de réunir six divisions sur la Bormida, de marcher vivement par Asti sur Turin, d'y battre Kaim et de forcer Mélas à venir le combattre dans un ordre renversé? La possession de Coni, de Fénestrelles et des passages du Valais, dont Thurreau était maître, permettait de tenter ce changement subit de base d'opérations; manœuvre hardie, savante, et qui donne d'immenses résultats quand elle est entreprise à propos. Mais Championnet n'osa abandonner Gênes à la défense d'une simple garnison pour opérer sur sa gauche, ni appeler celle-ci à lui pour agir en masse par sa droite : il s'arrêta à un terme moyen dont il ne devait se promettre aucun succès.

Plein d'espoir que les divisions du centre, jointes à celles de gauche où se trouvaient quelques escadrons d'excellente cavalerie, suffiraient pour chasser par un effort simultané les Autrichiens des environs de Coni, il se borna à favoriser leurs tentatives par une expédition de l'aile droite du côté d'Acqui. La force de ces divisions n'excédant pas 20 mille hommes, il fallait prendre des mesures d'autant plus justes et précises pour les faire agir de concert, qu'on devait faiblement compter sur les troupes de St.-Cyr, chargées de couvrir Gênes, où régnait une sourde agitation, et tenues d'ailleurs en échec par un corps presqu'aussi considérable qu'elles. La

déroute récente de Klénau, le peu de probabilité que Karaczay eût osé se jeter seul sur Gênes, quand l'ennemi allait assaillir son général en chef du côté de la Stura, donnent lieu de penser que si le projet de se masser sur la droite, paraissait dangereux, on aurait pu du moins sans inconvénient diriger St.-Cyr vers le centre, pour tomber avec 40 mille hommes, entre le Tanaro et la Stura.

St.-Cyr s'avance sur Novi, où il bat l'ennemi.

Un des plus grands inconvéniens du plan que Championnet adopta, consistait dans l'impossibilité de faire agir avec ensemble, à un si grand éloignement, des divisions séparées par des montagnes si peu praticables : aussi ne régna-t-il aucun concert dans leurs attaques. St.-Cyr se mit le premier en mouvement sur Acqui; mais d'abord il fallait battre le corps de Karaczay, qui occupait une position retranchée à Bosco, entre l'Orba et la Scrivia. Quoique St.-Cyr n'eût que quelques pièces de canon et point de cavalerie, il se mit en marche le 23 octobre, sur la route de Novi avec les divisions de Dombrowsky et Watrin. Celle du général Laboissière, qui descendit la vallée de l'Orba, fut la première aux prises avec les Impériaux, qui la repoussèrent le 24 sur les hauteurs de Pasturana. Mais, dans cet instant, les troupes de Dombrowsky débouchant de Novi, le général Karaczay rentra dans ses retranchemens. St.-Cyr, laissant alors les troupes

de Laboissière en réserve, poussa la division Watrin sur Pozzolo, afin de tourner les Autrichiens, tandis qu'il les attaquait de front, avec la division Dombrowsky. La légion polonaise s'élança dans les retranchemens, malgré le feu terrible qui en partait, et parvint à les enlever. Affaiblie par ce coup d'audace, elle luttait péniblement contre l'ennemi, lorsque Watrin arriva en colonnes serrées sur le flanc gauche de la position autrichienne. Karaczay lui oppose aussitôt ses 2 mille chevaux soutenus de huit pièces; mais les 12e et 62e, qui formaient la tête de la colonne française, s'avancent au pas de charge sur la cavalerie, la forcent de se replier, et secondées par les Polonais, culbutent l'infanterie et s'emparent d'une partie de son artillerie. Enfoncés sur tous les points, les Impériaux se retirèrent en désordre sous la protection d'Alexandrie; et l'on ne parvint à les rallier que de l'autre côté de la Bormida.

Cette affaire brillante où St.-Cyr ne montra pas moins de courage que de coup-d'œil, lui valut mille prisonniers et trois pièces de canon. Il ne put toutefois exécuter de suite les ordres de Championnet, en descendant sur Acqui, faute d'équipages de pont; car les pluies avaient tellement gonflé l'Orba et la Bormida, qu'il lui fut impossible de franchir à gué ces torrens. Il s'établit, en attendant, entre Tortone et San-

Giuliano, tenant le fort de Serravalle bloqué, et poussant vers Sale et Castel-Novo des partis qui répandirent l'alarme dans l'Alexandrin et le Tortonais.

Mélas envoie Kray au-devant de lui et le renforce par Haddick

Inquiet des progrès de l'aile droite de l'armée française, Mélas se hâta d'envoyer quelques renforts vers Alexandrie. Le général Haddick, dont la présence était inutile dans la vallée d'Aoste depuis que les neiges en rendaient le passage impraticable, reçut la même destination, et le baron de Kray se rendit sur la Bormida, pour y remplacer Karaczay, à l'incapacité duquel Mélas semblait par là imputer ces échecs.

De son côté, Duhesme qui devait s'ébranler en même temps que St.-Cyr, pour attirer l'attention de l'ennemi, ne put commencer son mouvement que le 1er novembre, et le centre au contraire s'engagea dès le 20 octobre. Victor parvint à reprendre Beinette, dont il fut chassé le même jour par le général Ott, qui le repoussa même au-delà de Peveragno. A la vérité l'avant-garde de Lemoine chassa le 21 la brigade Gottesheim de Villa-Nova, tandis que le gros de sa division vint s'établir en face de Mondovi, et que Gardanne avec sa droite dépassait Céva; mais le général Mélas, instruit de ce mouvement, après avoir renforcé de quatre bataillons la garnison de Mondovi, la chargea d'attaquer Villa-Nova; tandis que le comte d'Auersperg, à la tête de six

bataillons, passerait le Tanaro à Céva, et tomberait sur les brigades françaises. Clausel, attaqué le 27 à Vico, se défendit avec avantage; mais Gardanne, ayant été surpris, n'opéra sa retraite qu'avec peine, et non sans perte.

Attaque de Grenier au centre.

Grenier, qui, jusqu'alors n'avait pas bougé du camp de la Madona-del-Olmo, s'ébranla à son tour dans l'après-midi du 28 octobre, pendant que les avant-postes de Lemoine escarmouchaient du côté de Vico, replia ceux des Autrichiens sur la rive gauche de la Stura, et lança ses coureurs sur Murazzo. La brigade Calvin, formant réserve, s'établit à Ronchi. A la vue de ce mouvement, Mélas, dont le gros de l'armée occupait toujours Montanera et Castelletto, fit aussitôt passer la rivière sur ces deux points à un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, et ordonna au général Nobili, qui le commandait, de se porter sur les derrières des républicains. Ce mouvement, exécuté avec vigueur et précision, ébranla d'abord la réserve française; mais bientôt la 8e légère et le 1er régiment de cavalerie, soutenus par les 14e et 21e de cavalerie, rejetèrent les Impériaux sur la droite de la Stura.

Le 29 octobre, les Français continuèrent leur mouvement. Championnet, laissant la division Lemoine immobile devant Mondovi, ordonna à Victor de s'emparer de Beinette. Une colonne aux ordres du général Fressinet s'avança sur

Murazzo et Fossano, pour favoriser la division Duhesme, qui, dans le même instant, descendait de Fénestrelles sur Pignerol, en poussant devant elle les éclaireurs de Kaim.

Mélas l'accable à Centalto.

Inquiet pour Fossano, Mélas réunit le 30 dans les camps de Casteletto et de Montanera, les divisions Ott et Elsnitz pour déposter les Français de la rive gauche de la Stura. Ces troupes devaient passer la rivière sur des ponts jetés pendant la nuit, et marcher ensuite, la première sur Centalto par Murazzo, la seconde sur Ronchi, d'où elle enverrait une partie de ses troupes soutenir l'attaque de Centalto. Le marquis de Sommariva, avec quelques troupes légères, renforcées de la garnison de Fossano, eut ordre de sortir de cette place et de se diriger sur Murazzo, en chassant devant lui les avant-postes républicains. Le 31 octobre, à la pointe du jour, les deux colonnes principales, fortes ensemble de 15 bataillons et 30 escadrons, après avoir passé la rivière sous le feu des batteries françaises, se dirigèrent sur les points qui leur étaient assignés. Vainement, la division Grenier fit des prodiges de valeur pour arrêter leur marche; accablée par le nombre, elle fut chassée de Murazzo, et ne se rallia qu'avec peine à Centalto où elle essaya de se maintenir. Les premières attaques du général Ott sur le village furent d'abord sans succès; mais la brigade Compans se trou-

vant débordée par le mouvement d'Elsnitz sur Ronchi, Grenier se vit contraint de replier ses troupes sur la Maira. Cette affaire coûta aux Français près de mille hommes, presque tous blessés, au nombre desquels se trouvait le général Calvin.

Ne jugeant pas prudent de rester sur la rive gauche, Mélas ne poussa pas plus loin ses avantages, et repassa la rivière dans la soirée. Il ne resta qu'un faible détachement dans les retranchemens de Casteletto : toutes les autres troupes furent camper à Magliano-di-Sopra, afin d'être en mesure de s'opposer également aux généraux Victor et Lemoine. Cette circonspection permit à Grenier de reprendre les postes qu'il avait été obligé d'abandonner; et le lendemain, 1er novembre, Fressinet emporta de vive force les ouvrages de Casteletto. Le même jour, Duhesme battit un détachement du corps de Kaim dans la vallée de Pérouse, et s'empara de Pignerol, où il fit 600 prisonniers. En même temps, une division de St.-Cyr entrait dans Acqui, et refoulait les Autrichiens sur Nizza-della-Paglia.

Mélas cède du terrain pour se concentrer plus promptement.

La coïncidence des mouvemens dévoila à Mélas les intentions de Championnet. En persistant à rester entre Mondovi et Fossano, il courait risque de perdre ses communications avec Turin; et si un revers l'acculait au Tanaro, une manœuvre de St.-Cyr sur Alba pouvait lui fermer

le chemin d'Asti et d'Alexandrie. Il résolut, en conséquence, de se porter entre Savigliano et Raconigi sur le flanc gauche des républicains, afin d'empêcher la jonction de Duhesme avec Grenier, et de profiter ensuite des premières fautes de son adversaire; manœuvre très-sage et dont le succès n'était point douteux.

Le général français dirige ses efforts sur Mondovi.

Au moment où le général autrichien arrêtait les dispositions de cette retraite bien calculée, Championnet de son côté, pouvant, par le rapprochement de ses divisions, mettre plus de concert dans leurs opérations, ordonnait un mouvement général pour s'emparer de Mondovi. Le 2 novembre, Lemoine s'approcha de la place que les Impériaux évacuaient déjà, d'après le plan de Mélas. La brigade Serras n'eut pas de peine à en chasser l'arrière-garde qui s'y trouvait, et y recueillit neuf pièces de canon et quelques magasins qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever. Lemoine, avec les brigades Clausel et Gardanne, traversa le Pesio à gué et prit poste à Carru; Serras poussa de Mondovi à Breolungo. Les Autrichiens se retirèrent par Bène sur Fossano, en sorte que, dans la journée du 3, ils se trouvèrent établis entre cette dernière ville et Marenne.

Victor opère sur la gauche de la Stura.

Tandis que Lemoine obtenait ce succès facile à Mondovi et à Carru, l'avant-garde de Victor passait la Stura, et se réunissait vers Murazzo,

à Grenier et à la réserve. Le lendemain, Victor avec le reste de ses troupes, traversa également la rivière à Coni, et s'affaiblit en pure perte de 1,500 hommes, qui renforcèrent la brigade Fressinet, destinée à observer l'ennemi et à inquiéter, de concert avec Lemoine, les derrières de Fossano. Victor s'avança par le chemin qui longe la Stura : en même temps, Grenier dont l'avant-garde atteignit et battit les Impériaux à Valdigi, prit position à la chute du jour entre Genola et Savigliano, d'où la brigade Clément se mit en communication avec Duhesme qui venait de s'emparer de Saluces.

Motifs des deux partis pour désirer une bataille décisive.

Le rapprochement des deux armées rendait une bataille inévitable. Elle était l'objet des vœux des deux partis : les Français la désiraient, dans l'espoir que la victoire leur rendrait l'abondance; les Autrichiens étaient animés de tout autre motif : ils frémissaient de colère de s'être retirés devant un ennemi, qui n'avait essuyé que des revers depuis le commencement de la campagne. Les généraux en chef se préparaient à répondre à l'impatience de leurs soldats. Mais, par sa retraite simulée, Mélas venait de ranger toutes les chances favorables de son côté, puisqu'il avait son armée concentrée au point où les républicains devaient opérer leur jonction, et qu'il pouvait à volonté se jeter sur le corps de Duhesme, ou sur les divisions de Victor et de

Avantages des Impériaux.

Lemoine. Championnet, au contraire, n'avait aucune probabilité de succès, avec une armée réduite par le fait aux divisions Victor et Grenier. Attaquant comme attaqué, il devait être battu; car il n'avait pas de certitude sur le moment précis où Duhesme entrerait en ligne, et s'était volontairement privé du tiers de ses forces, en laissant Lemoine et Fressinet sur la droite de la Stura pour observer la bicoque de Cherasco. Cette fausse combinaison, qui eut une influence si malheureuse sur les événemens des jours suivans, était une conséquence naturelle du plan adopté. Comptant porter les coups décisifs sur sa droite à l'arrivée du corps de St.-Cyr, le général en chef avait cru devoir occuper en forces tous les débouchés du Tanaro, où il eût suffi de laisser un simple détachement; et lorsqu'il fut mieux instruit de la position des Impériaux, son adversaire ne lui laissa pas le loisir de réparer la faute commise.

Mélas se décide à attaquer.

En effet, Mélas, informé de la prise de Saluces par Duhesme, vit qu'il n'avait plus de temps à perdre pour empêcher la jonction des républicains, et se décida à livrer bataille le lendemain. Ses dispositions furent bientôt arrêtées. Le général Kaim reçut l'ordre de porter six bataillons de grenadiers, commandés par Lattermann, sur Raconigi, pour assurer les communications de la grande armée avec le corps de Turin. La divi-

sion Ott, partant de Marenne et suivant la grande route de Savigliano, devait s'emparer de cette ville; on assigna à la division Mitrowsky, campée à San-Lorenzo, la même destination : une troisième colonne, composée des troupes aux ordres du général Elsnitz, fut dirigée de Fossano sur Genola; enfin, la brigade Gottesheim, renforcée par la garnison de Fossano, eut pour instruction de remonter la Stura jusqu'à Murazzo et Magdalena, en vue d'inquiéter les derrières des Français, et de distraire leur attention de l'attaque principale. La totalité des troupes qui allaient entrer en action, s'élevait à 34 mille combattans, dont 6 mille de cavalerie. Grenier et Victor, seuls engagés sur ce point, n'en opposaient pas 15 mille.

Championnet était loin de s'attendre à une attaque générale : il croyait, au contraire, les Autrichiens en pleine retraite, et se disposait à faire enlever Fossano par le général Victor. Déjà la division Grenier était en route sur Marenne, Duhesme, après avoir laissé une de ses brigades en observation sur les bords du Pô en avant de Saluces, marchait sur Savigliano avec 3 mille hommes. Lorsque les colonnes du général Ott rencontrèrent Grenier en avant de Marenne (1), Bataille de Genola.

(1) Village situé au nord-est de Savigliano, près de Salva. (Voy. la carte en quatre feuilles.)

le combat s'engagea aussitôt avec vivacité et se soutint pendant plus de deux heures avec des chances variées. Si dans cet instant Duhesme fût arrivé au soutien de la gauche, Ott eût été probablement forcé de se retirer; mais au contraire, la division Mitrowsky, débouchant de San-Lorenzo, fit pencher la balance en faveur des Autrichiens. Les troupes de Grenier, écrasées par l'énorme supériorité de l'ennemi, cédèrent le terrain et finirent par abandonner Savigliano aux colonnes de Ott et de Mitrowsky, pour se retirer vers la réserve à Valdigi.

Victor résiste à des forces supérieures.

Pendant ce temps, la colonne du général Elsnitz, débouchant de Fossano, avait abordé la partie de la division Victor, formée entre Genola et le chemin de Fossano; protégés par le feu terrible des remparts de la ville, les Impériaux dirigèrent tous leurs efforts contre le village de Genola, qu'ils regardaient comme la clef de la position, tandis qu'à leur gauche, Gottesheim cherchait à gagner le flanc de Victor. Le choc fut si rude sur ce point qu'en un instant le terrain fut couvert de cadavres. Les troupes républicaines s'y couvrirent de gloire: les 93e et 105e soutinrent avec une inébranlable fermeté le feu de l'ennemi et de la place; la 17e légère et la 31e de ligne reçurent la cavalerie autrichienne à portée de pistolet, et la mirent en désordre: les généraux Richepanse et Mermet

exécutèrent plusieurs charges brillantes, dans l'une desquelles le général autrichien Odorian perdit la vie.

Il était près de midi, et la victoire paraissait pencher sur ce point en faveur des Français, lorsque Mélas ordonna à la division Mitrowsky de se porter au secours d'Elsnitz, pendant que le général Ott poursuivait la division Grenier dans la direction de Valdigi et de Centalto. Malgré le puissant renfort que venait de recevoir l'ennemi, Victor n'en continua pas moins à se battre sans fléchir : mais apprenant la retraite de Grenier, et voyant par là sa gauche en l'air, il se replia lentement, évacua en bon ordre le poste de Genola, et alla prendre position en arrière de Murazzo, contre lequel les efforts de la colonne de Gottesheim avaient échoué. Il est enfin accablé.

Le général autrichien ne s'occupait déjà plus qu'à poursuivre les républicains sur la Maira, lorsqu'on l'informa de l'apparition de Duhesme, qui venait d'enlever de vive force Savigliano, sur ses derrières. Sans s'inquiéter de ce mouvement, peu dangereux depuis que le succès de la journée était assuré, Mélas détacha pour le repousser le général Sommariva avec le régiment de Reisky et deux escadrons. Celui-ci, renforcé chemin faisant par plusieurs autres détachemens, favorisé d'ailleurs par la présence du corps de grenadiers de Lattermann, qui débouchait de Raco- Diversion tardive de Duhesme.

pigi, atteignit la colonne de Duhesme près de Marenne, et, après un court engagement, la contraignit à regagner le pied des montagnes, pour éviter une défaite totale.

Cependant, la division Grenier, ralliée à Centalto, y tint encore jusqu'à l'entrée de la nuit, et se retira alors sur Ronchi, où elle bivouaqua. Les Impériaux s'établirent, la gauche devant Murazzo, le centre à Centalto, et la droite à Villa-Fallet.

Mélas poursuit le centre des républicains.

Pendant la journée du 4 novembre, Lemoine n'avait poussé qu'une avant-garde sur Bène, et lancé des patrouilles sur la rive droite du Tanaro, pour obtenir des nouvelles de l'aile gauche. Aussi Mélas, sans s'embarrasser de cette division, préféra compléter sa victoire, en mettant les deux autres tout-à-fait hors de combat; à cet effet, il ordonna aux généraux Ott et Elsnitz de les chasser le 5 novembre au matin de Ronchi et de Murazzo. Les Français, découragés par l'échec de la veille, ne se défendirent que faiblement; Grenier rentra dans le camp de Madona-del-Olmo, où Victor, vivement pressé à Murazzo, par Elsnitz et Gottesheim, ne tarda pas de le rejoindre. L'arrière-garde de celui-ci n'ayant pu recevoir l'avis de la retraite à temps, fut coupée de la route de Coni, et chercha son salut sur la rive droite de la Stura : quelques centaines d'hommes seulement se sauvèrent; un grand

nombre se noya, et environ 400 demeurèrent prisonniers.

Duhesme est repoussé à son tour.

Le lendemain la brigade Lattermann qui, de Raconigi s'était portée à Savigliano, pénétra dans la vallée de la Maira, poussant devant elle les troupes de Duhesme. Ott s'enfonça dans celle de Grana; quant à Elsnitz, après avoir pris possession du camp de Madona-del-Olmo, que Grenier avait évacué pendant la nuit, il remonta les deux rives de la Stura, en tournant Coni, et lança ses coureurs jusqu'à Demont. Ces diverses colonnes ramassèrent dans leur marche un grand nombre de traîneurs, que l'épuisement, la faim et le manque de chaussure avaient forcément retenus sur les derrières. Elles ne s'arrêtèrent qu'à Dronero, Cariglio et Vignole. Pendant cette journée et la suivante, l'armée française reprit position sur le revers septentrional de l'Apennin, entre Villa-Nova et Monastero, conservant Mondovi comme avant-poste.

Résultats de ces affaires.

Dans cette série d'affaires meurtrières, appelée bataille de Genola par les vainqueurs, la perte des Français s'éleva à 6,500 hommes tués, blessés ou prisonniers; et celle des Autrichiens à 2,022. Elle fut, pour les Alliés, le complément de la bataille de Novi, puisqu'elle leur assura la paisible possession des plaines du Piémont. Autant Mélas y déploya de vigueur, d'aplomb et de coup-d'œil, autant son adversaire y montra

de faiblesse et peu de discernement. Disons-le sans offenser sa mémoire : ce général, d'ailleurs plein d'honneur et de courage, n'avait ni le caractère, ni les talens nécessaires pour commander en chef, et surtout pour relever le moral d'une armée accablée par les revers, les fatigues et la famine.

Situation embarrassante de Championnet.

Ces nouveaux désastres rendirent la position de l'armée française très-critique : elle manquait de vivres, et n'avait presque plus de munitions; le découragement des troupes était à son comble; il fallait abandonner Coni à ses propres forces et se résoudre à hiverner sur les sommets glacés des montagnes de Gênes et du comté de Nice, en proie aux plus horribles privations. Toutefois Championnet, avant de se résoudre à ce parti, voulut encore tenter le sort des armes sur la rive droite de la Stura. Après avoir ordonné au général Clément de se renfermer dans Coni, et de le défendre jusqu'à la dernière extrémité, il s'établit, en attendant des nouvelles de St.-Cyr, avec la division Victor sur le Pesio, en avant de Mondovi, décidé, en cas qu'il eût obtenu quelque succès, à faire de concert avec lui un effort par sa droite.

Opérations de St.-Cyr à la droite.

Mais celui-ci, depuis l'arrivée de Kray et des troupes de Haddick sur la Scrivia, n'avait plus la supériorité du nombre, et son adversaire l'aurait attaqué dès le 2 novembre, si une crue su-

bite n'eût détruit les ponts de la Bormida. Pendant qu'on les réparait, une colonne de 4 mille hommes chassa les républicains du poste d'Acqui. Le 4 novembre le gros des Autrichiens passa la rivière, et assaillit les camps de Bosco et de Rivalta, défendus par environ 6 mille hommes. St.-Cyr, n'ayant point de cavalerie, ne voulut pas s'engager sérieusement en plaine, et se replia sur les hauteurs de Novi. Kray, empressé de lui arracher ce poste important, s'avança le surlendemain à la tête de 12 bataillons formés sur trois colonnes, soutenus par une forte réserve de toutes armes. Les avant-postes français défendirent quelques instans le faubourg de Novi, mais en furent chassés ainsi que de la ville. Enhardi par cet avantage, Kray crut pouvoir enlever aussi facilement les hauteurs en arrière où St.-Cyr avait réuni sept bataillons sur le terrain qu'il avait si bien défendu le 15 août. Les plus grands efforts des Autrichiens se portèrent sur le centre : déjà ils gravissaient les premiers ressauts, lorsque attaqués en flanc avec impétuosité, ils furent culbutés de toutes parts, et laissèrent cinq pièces d'artillerie sur un terrain jonché de morts.

Il repousse Kray à Novi.

Après cet avantage signalé, St.-Cyr reprit ses positions en avant de Novi, et détacha dans la vallée de la Bormida 4 mille hommes, qui chassèrent de nouveau les Autrichiens d'Acqui. Kray,

devenu plus circonspect, replia le gros de ses troupes sur Alexandrie, afin d'être plus à portée de combiner ses opérations avec celles du général en chef.

Mélas attaque de nouveau le centre à Borgo.

Nous avons vu qu'en conformité de la dernière résolution de Championnet, les troupes qui avaient combattu à Genola se trouvaient divisées en deux corps, l'un devant Mondovi et l'autre derrière Coni et dans les vallées des Alpes. Le gros de la division Grenier défendait la vallée de la Stura et le camp de Borgo-San-Dalmazzo. Les pluies continuelles qui tombèrent le 8 et le 9, autant que la fatigue excessive de ses soldats, empêchèrent Mélas de rien entreprendre d'important; mais le 10, la division Ott, après avoir chassé de Demont l'arrière-garde des républicains, rétablit le pont de Vignolo, et marcha sur Borgo-San-Dalmazzo occupé par Richepanse. Aussi habile que brave, ce général n'était pas homme à se laisser abattre par les revers, ni intimider par la supériorité du nombre; sa résistance fut plus grande qu'on ne pouvait l'attendre de troupes abîmées; mais enfin il fallut céder au nombre, et Richepanse, après avoir eu toutes ses pièces démontées et essuyé une assez grande perte, se retira d'abord à Robillante et bientôt ensuite sur Limone.

Victor est repoussé de Mondovi

Tranquille de ce côté, Mélas songea alors à expulser les Français de Mondovi. Il n'avait fait

observer le mouvement de Victor que par un faible corps; mais, après la prise de San-Dalmazzo, il dirigea sur le Pesio les divisions Lichtenstein et Mitrowsky. A son approche, Championnet retira ses troupes derrière l'Ellero et les établit sur la chaîne de hauteurs qui borne de ce côté l'horizon de Mondovi, la droite de Lemoine à Santa-Anna, le centre à Vasco et la gauche de Victor à Monastero. Les Autrichiens, arrivés le 29 novembre à la Chiusa et Villa-Nova, s'avancèrent le lendemain sur deux colonnes. Celle de droite, commandée par le prince de Lichtenstein, attaqua Vasco et Monastero, pendant que Mitrowsky, après avoir remonté jusqu'à Breo-Lungo, se portait sur Santa-Anna. Le combat dura toute la journée; enfin sur le soir, Mélas ayant envoyé par Frabosa un fort détachement, tourna la gauche de Victor, et vint tomber sur ses derrières. Celui-ci à qui d'ailleurs il ne restait plus de munitions, abandonna sa position pour se retirer à Vico.

Jusqu'à cet instant, Lemoine avait résisté aux efforts de la colonne Mitrowsky, une charge vigoureuse de deux bataillons de la 34e avait même culbuté l'ennemi au-delà de l'Ellero; mais Championnet ne pouvant plus conserver Mondovi, après la perte des positions de sa gauche, en ordonna l'évacuation qui eut lieu pendant la nuit. Lemoine opéra sa retraite par la vallée du Ta- Retraite des Français sur l'Apennin.

naro sur Calissano. La division Victor alla camper à Garessio; le quartier-général fut de nouveau transporté à Finale.

Siége de Coni.

Les Impériaux devenus maîtres de tous les débouchés des montagnes, rien ne les empêcha de former l'investissement complet de Coni; mais la prise seule de cette place devait assurer leur position en Piémont; car les Français maîtres de ce point de départ auraient pu déboucher dès le printemps sur la rive gauche du Pô et prendre à revers toute leur ligne. Cependant Mélas voulut auparavant les refouler jusque sur leurs frontières et les fit attaquer le 15 à Limone, par le prince d'Auersperg, qui leur enleva ce poste, ainsi que le col de Tende. En même temps, d'autres colonnes balayèrent les derniers débris de l'armée d'Italie des vallées des Alpes, et portèrent l'épouvante jusque dans le Dauphiné. Alors le quartier-général des Impériaux s'établit à Borgo-San-Dalmazzo. Le corps de bataille prit position à Roccavione; et le 18 novembre, la division du prince de Lichtenstein compléta l'investissement de Coni.

Description de la place.

Cette place, située au confluent de la Stura et du Gesso, est un octogone bastionné avec demi-lunes, contre-gardes et autres ouvrages extérieurs. Quoique protégée sur deux fronts par la Stura et le Gesso, sur le troisième, par un terrain bas, susceptible d'être inondé à la

moindre pluie, et enfin contre-miné sur le front de Nice, qui est le seul attaquable, ce n'est cependant pas une place imprenable, attendu qu'elle est dominée et prise à revers des hauteurs qui bordent la rive gauche de la Stura, qu'elle n'a aucun établissement à l'épreuve de la bombe, et qu'on peut la priver d'eau en détournant au moyen d'un simple batardeau celle qui vient par un canal de la Stura. D'ailleurs la plupart des ouvrages sont d'un mauvais tracé : les bastions sont étranglés, les remparts trop étroits, et de la campagne on découvre la maçonnerie de toutes les escarpes. A ces considérations, il faut ajouter que toutes les fortifications étaient alors mal entretenues, et que la place n'avait pas la moitié de son approvisionnement; car toutes les tentatives de Grenier, pour y jeter des vivres depuis l'affaire du 10, avaient été inutiles.

Le général Clément, qui y commandait une garnison de 3 mille hommes, quoique fort brave de sa personne, n'était pas propre à remplir la tâche qu'on lui avait donnée.

Dès le 18 novembre, le corps de siége, fort d'environ 15 mille hommes, établit des ponts de bateaux sur la Stura et le Gesso, pour la communication de ses quartiers, et coupa le 21, le canal de la Stura, qui fournissait l'eau aux moulins de la ville.

Les jours suivans se passèrent en escarmou- Ouverture

de la tranchée.

ches, tant pour reconnaître la place que pour rétablir la coupure du canal de la Stura, que la garnison était parvenue à détruire. Enfin dans la nuit du 26 au 27 novembre, on ouvrit la tranchée à 150 toises des redoutes avancées du Gesso et de la Stura. Une fausse attaque fut dirigée sur la rive gauche de ce dernier torrent, à Madona-del-Olmo.

Reddition prématurée de la place.

Clément contraria de son mieux les travaux; mais le manque d'officiers du génie et d'artillerie se fit bientôt apercevoir : l'ignorance, la stupeur, régnaient déjà dans la place; les habitans par leurs murmures excitaient la garnison à la révolte, quand le 2 décembre l'assiégeant démasqua toutes ses batteries et réduisit en cendres, en moins de 24 heures, tous les quartiers du front d'attaque. Le gouverneur ne pouvant fermer son cœur à la pitié, ou cédant au découragement de sa garnison, entra en pourparlers avec le prince de Lichtenstein et lui ouvrit les portes de la place le 4 décembre. Sa garnison, forte de 3 mille hommes, non compris 500 malades ou blessés, fut envoyée prisonnière dans les états héréditaires de l'Autriche.

Championnet réunissait des troupes dans la vallée du Tanaro pour secourir Coni, lorsqu'il apprit sa reddition prématurée. La mauvaise saison s'opposant désormais à toute opération dans les montagnes, cet événement termina la cam-

pagne du Piémont, et de part et d'autre les troupes entrèrent en quartiers d'hiver.

Kray repousse St.-Cyr sur la Bochetta.

A la droite, les hostilités se prolongèrent quelques jours de plus. Le 6 décembre, le général Kray enleva aux Français les villes d'Acqui et de Novi, forma le blocus de Gavi et les rejeta sur leurs anciennes positions de Campo-Freddo et de la Bochetta.

Tentative sur Gênes.

Ce succès et le mécontentement qui régnait dans Gênes, où les Autrichiens entretenaient des intelligences, décidèrent Klénau à tenter un coup de main sur cette ville. Après avoir engagé le comte de Hohenzollern, qui commandait à Novi, d'attaquer de son côté le poste de la Bochetta, il s'avança le 14 par la vallée de Lavagna contre la faible division Miollis, et la déposta sans peine de Torriglia, pendant qu'une autre colonne pénétrait jusqu'à Nervi par la route de la Corniche; mais la grande quantité de neige ayant empêché Hohenzollern de faire la diversion convenue, St.-Cyr repoussa lui-même le 16, jusqu'à Sestri, la colonne qui longeait la mer, et fit filer par les montagnes une partie de la division Watrin, pour assaillir les derrières de Klénau. L'issue du combat fut la même que peu de mois auparavant: les Autrichiens ne s'ouvrirent un passage qu'avec beaucoup de peine, et laissèrent 12 à 1,500 prisonniers entre les mains des Français. Cet échec les força à l'inaction,

et ils furent prendre des quartiers derrière la Magra.

Cet événement fut d'autant plus heureux, que les troupes républicaines désorganisées par une pénurie horrible, commençaient à murmurer hautement et à vouloir prendre le chemin de France. Les Génois, en proie aux vexations qu'amène toujours l'occupation militaire, loin d'aimer les nouvelles institutions, leur attribuaient la ruine du commerce, qui fait la fortune de l'état en même temps que celle des particuliers, et appelaient les Alliés de leurs vœux; s'ils ne firent pas essuyer à St.-Cyr le même traitement qu'au marquis de Botta en 1747, on le dut à la conduite déliée de ce général qui sut opérer une révolution à Gênes sans y prendre une part apparente, écarter du directoire, et des conseils, tous les partisans de l'ennemi, pour y placer des hommes dévoués à la France, et qui ne pouvaient se sauver qu'en faisant triompher sa cause.

Siége d'Ancône.

Tandis que ces choses se passaient sur les frontières de Piémont, le général Frœlich détaché, comme on l'a vu au chapitre 89, pour nettoyer les derrières des armées alliées, après avoir contribué à presser l'évacuation de Rome par les Français, s'était porté sur Ancône, renforcé de deux régimens d'infanterie venus de Dalmatie. Une escadre turco-russe formait depuis la fin de juillet le blocus maritime de cette

place : un corps de 3 à 4 mille insurgés italiens, commandés par Lahoz et Celini, la resserrait par terre, conjointement avec un détachement de 12 à 1,500 hommes tirés des vaisseaux sous les ordres du colonel russe Woinowitch.

Le siége d'Ancône ne paraissait pas une entreprise facile. Sa garnison illustrée par des opérations que ne comportaient guère sa faiblesse, après avoir tenu deux mois la campagne, avait adopté un système de défense qui consistait moins à profiter des ouvrages de l'enceinte, qu'à empêcher l'ennemi d'en former l'investissement complet. La renommée s'était plue à exagérer aux Impériaux les obstacles matériels, la force du personnel et l'étendue des ressources qu'ils auraient à vaincre pour se rendre maîtres de cette place. A la vérité, Monnier avait profité de la circonspection des assiégeans, de la mésintelligence qui régnait entre leurs chefs, pour faire les réparations les plus urgentes à l'enceinte. Le couvent des Capucins qui la masque et la domine au nord-est avait été couvert d'une chemise en terre; le mont Gardetto, qui la commande du côté de la porte Farine, retranché; la citadelle se trouvait déblayée et approvisionnée; on avait élevé des batteries au lazaret, pour battre en mer, et mis le port en état de défense; mais qu'était-ce pour résister avec moins de 3 mille hommes écrasés de fatigue, dans une mau-

vaise place, contre un corps de 18 mille combattans, abondamment pourvu d'artillerie et de munitions?

Monnier répond à la sommation par une attaque.

Frœlich, après avoir rassemblé à loisir tous les attirails de siége à Sinigaglia, crut devoir préluder le 15 octobre à cette entreprise, par une sommation où il faisait connaître au général Monnier qu'il occupait pour la république la dernière place en Italie. Celui-ci, jaloux de lui confirmer l'opinion qu'il témoignait par cela même avoir de sa garnison, après lui avoir répondu avec dignité, exécute une sortie avec 600 hommes divisés en trois colonnes, force la principale redoute des assiégeans au troisième assaut, en enlève deux autres d'emblée, y encloue neuf pièces de canon, prend plusieurs drapeaux, et fait essuyer une perte notable aux Autrichiens et aux insurgés, dont le chef Lahoz fut mortellement blessé.

Ce genre de réponse engagea Frœlich à ne rien précipiter. Avant donc de commencer les approches, il résolut de se saisir de tous les mamelons qui entourent Ancône par des redoutes fermées à la gorge et liées ensemble par des caponnières, afin d'opposer plus de résistance aux sorties de sa garnison. Dès le surlendemain, les Autrichiens, les insurgés, les Russes et les Turcs travaillèrent chacun, en ce qui les concernait, à mettre ce plan à exécution.

De son côté, Monnier, voyant qu'il était sérieusement menacé, acheva ses dispositions de défense; il confia aux généraux Lucotte et Pino la garde des Capucins et du Monte Gardetto, qui allaient devenir les points de mire des assiégeans. Un ordre admirable régnait dans la place. Depuis long-temps l'on ne s'y servait plus que de la poudre et des bouches à feu fabriquées ou fondues dans les ateliers qu'il avait su se créer. Des moulins à grain, des fabriques d'eau-de-vie étaient en pleine activité pour le service de la garnison; le cuivre des cloches converti en monnaie obsidionale, servait au paiement des travaux que ne pouvaient exécuter les troupes; mais il fallait améliorer le service des hôpitaux, régler l'emploi des approvisionnemens, les protéger contre l'incendie d'un bombardement imminent, et c'est à ces soins que Monnier consacra la dernière quinzaine d'octobre. Dispositions défensives.

Cependant les assiégeans étaient parvenus le 1er novembre à armer cinq redoutes de 27 bouches à feu de fort calibre, et à construire une batterie de sept pièces de canon, dans le vallon qui mène à la porte Farine. Le peu de relief des ouvrages donna à Frœlich l'idée d'attaquer de vive force l'ouvrage à corne de la citadelle et le fort du mont Gardetto. En effet, le lendemain à six heures du matin, les batteries commencèrent à jouer, tandis que six à huit bouches à Ouverture des attaques régulières.

feu de campagne, qui garnissaient les retranchemens en arrière du front d'attaque, entrèrent en action du côté de la mer.

Protégées par le feu de cette artillerie, les gardes des tranchées, soutenues par le régiment de Hohenlohe, repoussèrent les avant-postes français d'un côté sur le mont Stephano, à 100 toises de la citadelle, et s'y établirent, et de l'autre à pareille distance de la porte de France où elles plantèrent le drapeau rouge. D'abord la garnison ne répondit qu'avec l'artillerie de ses trois forts et du corps de place; mais lorsque Monnier s'aperçut que l'ennemi avait l'intention de se loger sur le mont Gardetto, il ordonna une sortie générale. Les cinq portes d'Ancône s'ouvrent en même temps, et il en sort autant de colonnes, qui se précipitent sur les assiégeans. L'une des plus considérables côtoie les bords de la mer, et tombe sur les Russes et les Turcs, qu'elle met en fuite; une autre suit la grande route de la porte Farine, et se dirige sur le mont Gardetto. Les Impériaux, après une vive résistance, sont obligés de plier : les républicains reprennent San-Stephano et la Maison brûlée. En vain Frœlich, pour leur arracher ces postes, fait déboucher par le bas-fond une nouvelle colonne, sous la protection d'une artillerie formidable, et menace le camp retranché et la porte de France; Lucotte repousse les assiégeans, et,

Sortie vigoureuse de Monnier.

après un engagement de cinq heures, où ils essuient une perte de 300 hommes, leur général demande un armistice pour enlever ses morts et ses blessés.

Les Autrichiens, ayant consommé presque toutes leurs munitions dans cette attaque infructueuse, ne recommencèrent le feu que le 10, encore s'éteignit-il au bout de trois heures, faute de munitions. Cependant cet intervalle suffit pour faire écrouler la courtine et y pratiquer deux larges brèches. Frœlich somma alors Monnier pour la quatrième fois. Celui-ci convaincu qu'une plus longue résistance compromettait le salut de la garnison, de l'avis d'un conseil de guerre entama des pourparlers pour sa reddition. La capitulation fut signée le 12 novembre, et la garnison, forte encore de 2,724 hommes, eut la faculté de retourner en France jusqu'à parfait échange. Belle capitulation de la garnison.

Les Impériaux trouvèrent dans la place, 585 bouches à feu, 7 mille fusils, 10 bâtimens de guerre dont 3 vaisseaux de ligne, outre 18 bâtimens particuliers.

Quoique les assiégeans n'eussent encore ouvert que la première parallèle, on ne saurait blâmer Monnier d'avoir capitulé; car toutes les brèches au corps de place étaient praticables, et il n'y avait pas moyen de les réparer : les retranchemens des Capucins n'étaient plus à l'abri

d'un coup de main, le mont Gardetto et le lazaret pouvaient être séparés d'un moment à l'autre de la ligne de défense; on ne voyait plus de possibilité de remplacer les affûts démontés, et il n'existait plus dans les magasins que 15 millions de poudre et pour dix jours de vivres.

L'armée républicaine du moins ne murmura point en apprenant ce nouvel échec : elle sut d'autant plus de gré à Monnier de ses efforts, qu'ils semblaient incriminer la conduite des gouverneurs de Mantoue et d'Alexandrie, à la prompte reddition desquels elle attribuait tous les revers essuyés depuis la bataille de Novi.

Les armées restent en présence durant l'hiver.

La prise d'Ancône termina cette campagne si désastreuse pour les armes françaises en Italie. Frœlich cantonna ses troupes dans la Marche, les Turcs et les Russes se rembarquèrent, et les insurgés se retirèrent dans leurs foyers.

Cantonnemens des Impériaux.

De son côté, le général Mélas alla s'établir à Turin et fit rentrer une partie de son armée dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Le corps de Rohan et partie de celui de Haddick, occupèrent les vallées de Domo-Dossola et d'Aoste. Les troupes du général Kaim et la brigade Sommariva gardaient la tête des hautes vallées des Alpes et bloquaient Fénestrelles, tandis que les avant-postes de Ott, établis à Limone, surveillaient les cols de Tende et de Fenestre. Les généraux Gottesheim et Bellegarde furent

chargés de surveiller de leur position centrale en avant de Mondovi, tous les débouchés de la rivière du Ponent. L'aile gauche aux ordres de Kray continua de couvrir les vallées de la Bormida, de l'Erro et de la Scrivia. Des partis répandus dans les vallées de la Trebbia et du Taro, la liaient au faible corps de Klénau, stationné derrière la Magra, et dont les troupes légères occupaient Sestri et Varèse.

Voici quelle était à peu près la position des Français. L'aile gauche, composée des divisions Grenier et Duhesme, gardait le Petit-St.-Bernard, le Mont-Cenis et tous les autres débouchés des vallées qui versent des Alpes en France. Le centre, formé par les troupes des généraux Lemoine et Victor, occupait la rivière de Gênes jusqu'à Savone, tenait les cols de Fénestrelles et de Tende, et défendait en forces toutes les issues de la vallée du Tanaro sur l'état de Gênes. A sa droite, les divisions Laboissière et Watrin couvraient Savone et Gênes. Leurs avant-postes étaient à Ponzone, Ronciglione, Carosio et Cairo. Des patrouilles liaient ce corps à celui du général Miollis, stationné derrière la Lavagna dans la rivière du Levant. Les Français restent campés sur les montagnes.

On comptait à peine sur cette ligne immense 38 mille défenseurs, qui ne tardèrent pas à souffrir toutes les horreurs du besoin; car la coupable insouciance du directoire n'avait préparé Situation déplorable où ils se trouvent.

aucun approvisionnement sur les rochers arides de la Ligurie et du comté de Nice. La révolution du 18 brumaire (9 novembre) n'avait pas encore étendu son heureuse influence jusque dans les parties les plus reculées de la république; et le peu de ressources disponibles s'employaient de préférence aux préparatifs de la prochaine campagne. La malheureuse armée d'Italie, sans solde depuis cinq mois, ne trouva à sa rentrée dans la rivière de Gênes, ni argent, ni habits, ni capotes, ni souliers, ni bois même pour entretenir les feux des bivouacs pendant la nuit sur les sommets glacés de l'Apennin. Pour comble de malheur, la famine se fit bientôt sentir. Les routes étaient couvertes de soldats expirant de froid et de faim. L'encombrement des hôpitaux où rien n'existait pour le soulagement des malades et des blessés, y engendra une épidémie effrayante qui les enlevait tous les jours par centaines. Tant de souffrances relâchèrent les liens de la discipline. Les soldats, voyant qu'on abusait de leur patience, abandonnèrent en foule leurs drapeaux pour rentrer dans l'intérieur. Accablée de tant de disgrâces et frappée de l'horrible tableau qui s'offrait à sa vue, l'ame sensible de Championnet en fut brisée. Partageant des misères qu'il ne pouvait même atténuer, visitant les camps et les hôpitaux, et cherchant à ranimer le courage et le patriotisme éteint de ses braves com-

pagnons d'armes, ce général prit le germe de l'épidémie dont il vint mourir à Nice. Il fut sincèrement regretté de toute l'armée, qui, loin de rejeter sur lui une partie de ses malheurs, le regarda comme une victime du machiavélisme du directoire, qui n'avait brisé ses fers que pour ternir une belle réputation qui lui portait ombrage, en le chargeant d'un commandement difficile sans lui donner les moyens de triompher.

Sa mort devint comme le signal de la désertion générale. Il ne resta dans beaucoup de corps que les officiers et les sous-officiers. Les soldats rentraient tumultueusement en France. Ce fut dans cette déplorable circonstance que St.-Cyr, par un de ces traits d'éloquence qui ne manquent jamais leur effet sur les cœurs généreux, parvint à rallier une partie de ses troupes qui avaient abandonné leurs postes, et rentraient à Gênes en désordre, déterminées à prendre le chemin de la Provence.

Cependant le nouveau gouvernement, instruit de cet état de choses, prit aussitôt des mesures pour faire cesser cette horrible situation. Quelques secours furent envoyés à l'armée d'Italie, et Masséna, qui vint en prendre le commandement, sut par sa vigueur, sa popularité et quelque peu d'argent qu'il apporta de Paris, arrêter le torrent de la désertion et subvenir aux besoins les plus

pressans. Tous les soldats qui avaient été à Nice demander des habits et du pain, retournèrent à leurs corps. On les verra sous un chef plus heureux et plus habile réparer, dans la campagne suivante, les désastres de celle-ci : toutefois après avoir subi dans la rivière de Gênes, et sur les bords du Var, les dernières épreuves du courage, du dévouement et du patriotisme.

CHAPITRE XCVII.

Discussions entre l'archiduc Charles et le maréchal Suwarof sur le projet de rentrer en Suisse. — Départ des Russes pour la Bavière. — Lecourbe prend le commandement de l'armée du Rhin, passe le fleuve, et investit Philipsbourg à deux reprises ; il est battu par Starray et forcé à repasser le fleuve. — Fin de la campagne.

Au moment où la perte de Constance et de la tête de pont de Busingen ôtaient aux Alliés les moyens de franchir de nouveau le Rhin, et de reprendre facilement l'offensive, Suwarof débouchait en retraite sur Ilanz, et l'archiduc Charles revenait en toute hâte, avec 27 bataillons et 46 escadrons, de Manheim sur Donaueschingen. Quoique la saison fût déjà bien avancée, la réunion de tant de moyens dans une seule main eût sans doute permis de combiner une nouvelle irruption en Suisse. Mais si les Alliés avaient pour eux l'avantage du nombre, et semblaient entourer leurs adversaires dans la partie septentrionale de la Suisse, ces forces hétérogè-

nes par l'indépendance ou la jalousie de leurs chefs n'étaient pas en état de diriger une masse formidable vers un seul et même but.

Bien que dans le principe le prince Charles et Suwarof eussent les même vues, ils voulaient les remplir par des moyens différens; le temps s'écoula en vaines négociations. L'armée française reprit l'ascendant de la victoire, et, malgré sa faiblesse, triompha du nombre mal dirigé, dont naguère encore elle cherchait à éviter les coups. Suwarof, arrivé le 12 octobre à Feldkirch, avait à sa gauche les corps des généraux Linken et Auffemberg, et à sa droite les restes de celui de Hotze, commandés par Pétrasch. Cette circonstance lui donna l'idée de reprendre la position de la Limmat. Il proposa à cet effet le lendemain à l'Archiduc, « d'abandonner le » pays des Grisons, de brûler le pont inférieur » du péage sur le Rhin (Zollbruck), et de faire » sauter les ouvrages du fort de Ste.-Lucie. Lui- » même voulait passer le Rhin le 17 à Hochst et » à Meiningen, avec toutes les troupes du Vo- » rarlberg, se concentrer le 18 à St.-Gall, et » se réunir à Winterthur avec Korsakof, qui » s'avancerait en deux colonnes, l'une de Cons- » tance par Bischofszell, l'autre des environs de » Stein par Pfyn et Frauenfeld. Jusqu'à sa jonc- » tion avec le corps de Korsakof, 6 mille Autri- » chiens, renforcés par toutes les milices du

» pays, devaient rester dans la position de Feld-
» kirch, pour couvrir son flanc gauche, pen-
» dant qu'il passerait le Rhin. »

Bien que ce projet reposât sur la jonction de trois colonnes séparées par le lac de Constance, il est certain que, dès la première marche, elles auraient pu se réunir sur la Thur, depuis Gossau jusqu'à Pfyn, et que le maréchal, en renonçant à l'occupation des Grisons, montrait la justesse de son coup-d'œil.

Cependant l'Archiduc pensa avec raison que la prochaine arrivée des 28 mille hommes qu'il amenait, donnerait les moyens de concentrer encore plus les efforts. Craignant que la réunion des Russes sur les bords de la Thur, au milieu des républicains, qui s'avançaient depuis Sargans jusqu'à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin, n'éprouvât trop d'obstacles, il sentit avant tout la nécessité d'assurer cette jonction, et afin d'éviter tout échec particulier, il proposa de faire marcher le corps de Korsakof le 15 et le 16 sur Stokach, pour aller joindre ensuite le maréchal en tournant le lac de Constance. Il s'engageait en même temps à détacher en Suisse une forte colonne autrichienne, qui passerait le Rhin entre Constance et Schaffhausen.

Le maréchal russe, piqué de cette rectification, qui semblait soumettre ses plans au contrôle d'un jeune capitaine, répliqua le 14, que

ses troupes n'étaient pas propres à la guerre de montagnes, que lui-même, tournant le lac de Constance, irait joindre Korsakof, pour commencer de concert avec lui l'opération projetée en Suisse. Il changea pourtant bientôt d'avis; car son armée ayant marché le 16 octobre à Lindau, il déclara le lendemain que ses troupes, étant hors d'état d'agir, ne pouvaient différer davantage d'entrer en cantonnemens. Toutes les représentations de l'Archiduc furent inutiles; il ne consentit même qu'après bien des difficultés à laisser la division Rosenberg à Bregentz, jusqu'au 4 novembre. Le reste de l'armée russe alla le 30 octobre prendre des quartiers d'hiver entre le Lech et l'Iller, où la grosse artillerie, qui avait traversé le Tyrol, vint la rejoindre par Kempten.

Cette conduite du maréchal russe prise, s'il faut en croire quelques officiers contemporains, moins encore par un sentiment d'orgueil blessé, que par la conviction acquise depuis quelques mois, que la guerre était désormais sans intérêt pour sa patrie, en privant tout à coup les Alliés d'un secours sur lequel ils comptaient, eut des conséquences encore bien plus funestes. On assure qu'elle provoqua la résolution de l'empereur Paul de se retirer de la coalition, à l'époque peu éloignée où le cabinet de St.-Pétersbourg eût pu intervenir dans les stipulations

d'une paix, pour laquelle il avait fait tant de sacrifices.

Cette brusque retraite des Russes mit un terme aux opérations en Helvétie. Masséna, venant d'apprendre le retour de Bonaparte, ne douta plus que bientôt les plans d'opérations n'offrissent plus d'art et d'ensemble. Il ne trouvait d'ailleurs aucun intérêt à se jeter au mois de novembre dans les neiges du Vorarlberg. Une tentative sur la Souabe et le Danube n'était pas facile en présence de l'Archiduc, qui avait réuni de nouveau près de 80 mille Autrichiens, entre Feldkirch et Offenbourg. A la vérité, Masséna en aurait eu pour le moins autant, s'il eût disposé de l'armée du Rhin; mais le directoire venait d'en conférer le commandement à Lecourbe, et deux armées indépendantes contre une égale force obtiennent rarement un succès durable.

Si de son côté, le général autrichien, en calculant les avantages de cette unité de commandement, paraissait avoir quelques chances favorables à pénétrer de nouveau en Suisse, il n'en était point ainsi : en effet l'armée française, victorieuse à Zurich, lui eût vendu chèrement quelques lieues de terrain, dont la conquête ne lui aurait pas beaucoup servi à l'approche de l'hiver. Etait-il sage de s'exposer à un échec sans possibilité de profiter d'une victoire, lorsqu'au mois de juin, dans des circonstances bien plus heu-

24*

reuses, on s'était arrêté au milieu d'une marche triomphante? D'ailleurs l'Archiduc, lié par les ordres de sa cour, attendait l'effet que ses nouveaux rapports avec Suwarof et le départ des Russes, produiraient sur le cabinet de Vienne. Convaincu qu'il en résulterait un nouveau système de défense, il renonça à l'idée d'envahir la Suisse, se contenta de balayer la rive droite du Rhin, où les Français venaient de faire une incursion, dont nous allons rapporter les principaux faits.

L'Archiduc, avant de retourner vers la Suisse, avait détaché deux bataillons et quelques escadrons, tant pour s'assurer de Francfort, que pour agir de concert avec les milices mayençaises, et chasser les partis républicains qui rôdaient entre la Lahn et le Mein. Le général Muller, ayant reçu du directoire l'ordre de ne rien engager de sérieux, les fit replier sur Ehrenbreitstein et Mayence, en sorte que les Français évacuèrent la rive droite du Rhin, à l'exception des postes qui leur servaient de têtes de ponts. Cette disparition subite des Français engagea les Impériaux à s'étendre sans défiance. Le général Szen-Keresty cantonna sa petite brigade aux environs de Francfort, le prince de Schwarzenberg resta sur le Necker, pour couvrir Manheim et Heidelberg, le général Gœrger commanda entre Philipsbourg et Durlach; enfin Meerfeld

observait toujours la garnison de Kehl et la vallée de la Kintzig.

Les succès obtenus en Suisse par Masséna, tranquillisant le gouvernement français sur ce point, toute son attention se tourna du côté de la Hollande et du Bas-Rhin. Des secours avaient été promis aux généraux Muller et Brune; mais celui-ci ayant annoncé les premiers avantages obtenus sur le duc d'Yorck, partie des troupes d'abord destinées à grossir son armée alla renforcer l'armée du Rhin, dont Lecourbe venait de prendre le commandement.

Illustré par cent actions d'éclat, ce jeune général semblait bien capable de justifier l'idée qu'on s'était formée de ses talens et de son activité. Ney, qui avait pris le commandement en attendant son arrivée, le seconda à merveille; et après avoir culbuté le corps de Szen-Keresty et poussé le 7 octobre l'avant-garde de Lorcet sur Francfort, passa le Rhin le 11, sur trois colonnes. Le général Lorcet quittant Hocheim, prit la route de Heidelberg, tandis que Baraguey-d'Hilliers, avec une partie de la garnison de Mayence, observa les milices du baron d'Albini et du colonel Wrède, qui se trouvaient à Nieder-Rad. Une brigade de cavalerie, sous les ordres de Nansouty, passa le Rhin près d'Oppenheim, et le général Sabatier, avec cinq bataillons, le franchit vers Franckendahl.

Les Français passent le Necker et occupent Heidelberg.

Lorcet se dirigea le 16, avec les quatre bataillons de l'avant-garde, sur le pont de Heidelberg, où il eût à soutenir un engagement assez vif : le prince Aloys de Lichtenstein défendit ce poste avec son intrépidité accoutumée, et y reçut un coup de feu ; mais la cavalerie légère, sous les ordres de Dubois-Crancé, ayant passé le Necker au gué de Ladenbourg, et défait les hussards de Veçzay sur ce point, Sabatier occupa la tête de pont du Necker ; ces événemens décidèrent le prince de Schwarzenberg (1) à évacuer dans la nuit du 17 octobre Manheim et Heidelberg, et à se replier sur Bruchsal, d'où il alla prendre ensuite la ligne de l'Enz, laissant pour la troisième fois Philipsbourg en butte aux attaques des Français. Ney ne tarda pas à investir cette place ; mais, trop faible pour poursuivre ses succès, il s'établit dans les environs de Manheim.

Troisième blocus de Philipsbourg.

Bien que l'Archiduc eût des forces supérieures en Souabe, il n'en était pas moins embarrassé, car il fallait faire face en même temps à Masséna victorieux, qui menaçait sa gauche, et à Lecourbe qui pressait la droite. Si une position centrale et saillante est avantageuse en stratégie,

(1) Il paraît qu'après ce combat, le prince de Schwarzenberg rejoignit le gros de l'armée, et laissa le commandement au général Gœrger ; quoique l'Archiduc n'en parle pas, tous les journaux du temps le disent ainsi.

ce n'est pas quand elle est bornée par un fleuve qui interdit tout mouvement offensif contre l'une ou l'autre des parties ennemies. Les Français étant maîtres des deux côtés du grand angle, formé par le Rhin, et possédant des places qui offraient la faculté de déboucher sur les flancs des Impériaux, l'Archiduc devait agir avec prudence et attendre ses adversaires sur un terrain où il pût les combattre avec moins de désavantage.

La nouvelle de la perte de Manheim et de Heidelberg, arriva à ce prince, au moment de ses contestations avec Suwarof. Ce n'était pas le cas de voler au point menacé, quand il s'agissait de rentrer en Suisse de concert avec les Russes. Il envoya seulement au prince de Lorraine, qui avait pris le commandement en cette partie, 2 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux, tirés de la vallée du Rhin, pour renforcer le corps d'observation sur les bords de l'Enz.

Lecourbe, de son côté, ayant joint l'armée sur la rive droite du Rhin avec quelques renforts d'infanterie, résolut de poursuivre ces premiers avantages; il déboucha de Manheim et de Heidelberg le 21 octobre: sa gauche sous les ordres de Ney s'avança sur Heilbronn, repoussa le prince de Hohenlohe de Bonigheim, et le força à repasser l'Enz; après quoi elle prit poste vers Lauffen; le centre suivit le général Gœrger dans

la direction de Knittlingen et se dirigea vers Durlach et Graben.

L'Archiduc, alors en brouille ouverte avec Suwarof, ne crut pas devoir se mettre lui-même en marche de Donau; mais le duc de Wurtemberg voyant ses états envahis par les républicains, consentit à ce que 4 mille hommes de ses troupes se joignissent aux Impériaux pour les repousser. A l'aide de ces renforts, on résolut d'attaquer les Français sur l'Enz.

Combat d'Erligheim Déblocus de Philipsbourg.

Lecourbe avait pris une position un peu trop large, et négligé de jeter de nouveaux ponts auprès du corps de blocus; il devait donc en même temps avoir l'œil ouvert sur ses communications avec Manheim, sur les routes de Halle et de Heilbronn, sur celle de Pforzheim, et enfin sur la vallée du Brisgau où Meerfeld venait de repousser les sorties de la garnison de Kehl.

Le prince de Hohenlohe, avec les Wurtembergeois, renforcé de quelques escadrons autrichiens, ayant passé l'Enz le 3 novembre et marché sur Bietigheim, donna sur l'avant-garde de Ney que commandait Lorcet. Malgré leur bonne contenance, ces troupes surprises de ce retour offensif inopiné, débordées dans un vignoble sur leurs flancs, cédèrent au nombre et se replièrent; Ney lui-même se mit inutilement à la tête de quelques braves, une attaque de l'ennemi sur Lochgau le força de se replier vers Erligheim.

Serrés de près par la cavalerie autrichienne, et assaillis au moment où ils rompaient pour effectuer leur retraite, ses escadrons furent enfoncés et laissèrent deux bataillons formés en carrés aux prises avec tout le corps ennemi. Malgré sa bravoure et sa présence d'esprit, il était difficile que Ney se mît en marche sans que l'ennemi entamât ses bataillons; après avoir néanmoins donné par sa belle défense le temps d'évacuer Lauffen, et de rappeler ses détachemens poussés sur Bottwar, et avoir été blessé lui-même dans une charge, ainsi que le général Lorcet, il gagna les hauteurs de Klein-Gartach.

Dans tout cordon d'investissement, il est rare que la chute d'un point n'entraîne pas celle des autres, surtout quand il n'y a pas de réserve : la droite de Lecourbe ne pouvait rester à Durlach, entre deux feux, quand Meerfeld, Gœrger, Hohenlohe et le prince de Lorraine pouvaient l'écraser de concert; aussi n'eut-on rien de plus pressé que de lever un blocus à peine commencé, pour réunir l'armée aux environs de Wisloch, la gauche sur les hauteurs de Bayerthal, la droite à la Kraichbach, vers Losheim.

Les Wurtembergeois n'ayant point l'ordre de dépasser les limites de leur territoire, ne purent seconder le prince de Lorraine, pour achever de repousser les Français au-delà du Rhin, et les choses en restèrent là durant quelques jours.

Philipsbourg, qui avait joué un si grand rôle dans les guerres de Louis XIV, n'était plus qu'un poste insignifiant, depuis que les Français, maîtres de Kehl et de Mayence, pouvaient sans aucun inconvénient le laisser derrière eux. Hors de toute direction stratégique, on s'était à peine aperçu de l'existence de cette place dans la campgne de 1796, et cependant on s'obstinait à lui donner dans celle-ci une trop grande importance.

Quatrième blocus de Philipsbourg.

Le général français, ayant reçu encore quelques renforts en infanterie, et sachant à quel ennemi il avait affaire, résolut de l'investir de nouveau. Il forma de 20 bataillons et 37 escadrons faibles quatre divisions. La droite sous le général Laborde (1) déboucha le 17 novembre de Losheim, en même temps qu'une brigade se dirigeait, par Kirlach, sur Waghausel, pour prendre à dos les troupes qui s'opposaient à son passage et leur couper la retraite sur Philipsbourg. Ce mouvement eut un plein succès, les troupes de la garnison furent en partie coupées, et il ne rentra que 1,800 hommes dans la place.

Lecourbe conduisit la division Decaen et la réserve de cavalerie d'Haupoult, partie sur Hombruck, partie par la grande route de Bruchsal.

---

(1) L'archiduc Charles indique Collaud, au lieu de Laborde, qui se trouve cité dans les rapports français du temps.

Ney, à la tête de la troisième, se lança de Neckergmund sur Sinzheim, et poussa ses coureurs sur Helmstadt et Necker-Eltz. Enfin, Baraguey-d'Hilliers eut la mission de contenir sur la rive droite du Necker les troupes mayençaises du baron d'Albini.

Trop faibles pour résister à tant de forces, les Impériaux se replièrent de nouveau derrière l'Enz : Lecourbe reprit à peu près la même position, ayant soin toutefois de resserrer un peu sa ligne, afin de ne pas dépasser par sa droite Graben et Grumbat, de tenir le centre vers Bruchsal ou Bretten, et la gauche entre Sinzheim et Leobenfeld. Cinquième blocus de Philipsbourg.

L'Archiduc, débarrassé enfin des soins que lui avait donnés le projet de l'invasion de la Suisse, voyant la possibilité de faire quelques détachemens vers sa droite, envoya le comte Starray, avec six bataillons et autant d'escadrons, pour rallier les détachemens épars dans le Margraviat, et tenter un nouvel effort en faveur de Philipsbourg. En peu de jours, ce nouveau général réunit un corps de 15 bataillons et 51 escadrons, avec lesquels il s'avança au secours de la place. Bien que Lecourbe eût resserré ses postes, ses troupes se trouvaient encore trop disséminées pour recevoir le combat en position, il eût dû se réunir et marcher à l'ennemi, au lieu de se laisser prévenir. Dès qu'il abandonnait à son ad-

versaire les avantages de l'initiative, il ne pouvait manquer d'être battu.

Combat de Wisloch. Déblocus de Philipsbourg.

En effet, le général autrichien avait le choix de deux partis pour rétablir sa communication avec Philipsbourg; il ne s'agissait que d'opérer un effort sur la droite ou la gauche des Français. En attaquant la première par la vallée du Rhin, et la menant battant de Graben par Wiesenthal sur Wisloch, on ne sait trop à quelle extrémité Lecourbe se fût trouvé réduit. La crainte assez fondée de tomber entre la ligne française et le Rhin, et de se placer soi-même, en cas de revers, dans une situation critique, moins peut-être qu'une prévoyance stratégique, décida Starray à manœuvrer contre le centre et la gauche des républicains. Il y avait lieu d'espérer un heureux résultat de cette manœuvre; car s'il parvenait à gagner Wisloch, avant que la droite de Lecourbe eût défilé, cette aile en entier se serait trouvée dans un grand embarras.

Le 2 décembre, l'armée impériale s'ébranla sur trois colonnes principales, la première aux ordres du prince de Hohenlohe, de 3 bataillons et 16 escadrons, soutenue par les Wurtembergeois, marcha par la route de Sinzheim; le centre conduit par le prince de Lorraine, dut se diriger, partie sur Weiler pour seconder la précédente, et partie vers Landhausen; Gœrger, à

la tête de la gauche, attaqua Gochsheim et Odenheim. Wrède, avec un détachement, s'avança vers Wimmersbach, et d'autres corps légers coururent dans les environs de Waibstadt; enfin, à l'extrémité opposée, Canisius couvrit Bretten, et servit de réserve à l'aile gauche.

Le centre de Lecourbe reçut presque tous les coups de l'ennemi sur les hauteurs, entre Ewisheim et Hilsbach. La première colonne assaillit la gauche de cette division à Sinzheim, lorsque, déjà menacée à droite par l'attaque de Gœrger sur Münzingen, une partie de ses forces était tenue en échec par le détachement de Wrède du côté d'Helmstadt. Deux brigades isolées, agissant sans vigueur et sans concert, n'arrêtèrent que faiblement la marche de Starray. Le centre de Lecourbe, ainsi débordé des deux côtés et assailli par la colonne principale de l'ennemi, commença sa retraite sur Wisloch. En vain les républicains tinrent vigoureusement les villages d'Odenheim et de Weiler, cette belle défense partielle ne remédia à rien, et il fallut céder le premier à Hohenlohe, et le second à Gœrger, renforcé par Canisius et un détachement de Starray.

La gauche des Impériaux bivouaqua vers Ostringen, et la première colonne s'avança entre Bayrthal et Horrenberg. L'attaque, renouvelée le 3 décembre, n'eut pas moins de succès, les

Français défendirent à leur ordinaire la montagne de Horrenberg, contre la première colonne : leur opiniâtreté à tenir ce poste était motivée sur la nécessité de couvrir les approches de Wisloch, pour donner le temps à Lecourbe de faire replier son aile droite encore en marche du côté de Losheim, et sa gauche de Leobenfeld. Mais Starray, ayant débouché par Ostringen et Zeilern sur la grande route du Rhin, emporta cette petite ville, et repoussa les républicains en désordre sur Leimen. Quelque diligence que Lecourbe eût faite pour débloquer Philipsbourg, et attirer à lui sa droite, elle ne put arriver assez tôt à Schwetzingen, pour achever sa retraite sans danger. Pour comble de disgrâce, la gauche qui s'était maintenue à Neckergemunden et Leobenfeld contre le détachement de Wrède, courait risque d'être prévenue à Heidelberg, car déjà les Impériaux étaient maîtres de la chaussée de Leimen. Dans cette extrémité, jugeant à quel point il lui importait de gagner du temps, le général français usa d'un stratagème bien connu, et qui néanmoins manque rarement son effet. Il demande un armistice à Starray, sous prétexte qu'il venait de recevoir la nouvelle que le général Berthier se rendait à Vienne avec des propositions de paix.

Le général autrichien, en accédant à sa demande, prouva qu'il n'appréciait point tous les

avantages de sa manœuvre, et que loin de l'avoir combinée dans l'intention d'accabler une des ailes de son adversaire, il n'avait eu d'autre dessein que de le forcer à lever le blocus de Philipsbourg.

Lecourbe propose un armistice qui est consenti par Starray.

Starray accepta donc l'armistice, sauf l'approbation de l'Archiduc; cependant comme il fallait au moins trois jours pour recevoir la ratification ou le refus du prince, c'était plus qu'il n'en fallait à Lecourbe pour replier ses troupes autour de Manheim. On a fortement reproché au vainqueur d'avoir si peu profité de ses succès; mais quand on réfléchit que l'aile gauche de Lecourbe menaçait Starray lui-même sur son flanc, et que, dans les montagnes, sa supériorité en cavalerie devenait illusoire, on ne trouve pas sa conduite si répréhensible.

Quoi qu'il en soit, Lecourbe profita de la bonhomie du comte hongrois; et, après avoir réuni ses troupes à proximité des ponts, repassa le Rhin, et détruisit celui de Neckerau, aussitôt qu'il fut instruit du refus de l'Archiduc.

On a de la peine à concevoir le but que pouvait avoir le gouvernement français à pousser ainsi un corps de 15 à 20 mille hommes, au milieu des forces de l'Archiduc. Il est probable qu'il avait l'intention de renforcer Lecourbe d'une partie de l'armée d'Helvétie, ou de seconder au moins ses opérations par un passage de

l'armée de Masséna (1). Il ne l'est pas moins que la nomination de Bonaparte à la dignité de premier consul, changea tous les projets militaires, et que ce fut la cause principale des efforts inutiles et décousus de cette faible armée du Rhin.

Masséna, destiné à remplacer Championnet en Italie, partit d'abord pour Paris, après avoir fait filer les plus belles demi-brigades de son armée par Berne et Genève sur Lyon. Dès lors il ne fut plus question de pénétrer en Souabe, et l'on songea de part et d'autre à prendre des quartiers d'hiver.

Une partie de l'armée d'Helvétie se rapprocha de Bâle et du Frickthal, autant pour fixer l'attention de l'ennemi vers la Forêt-Noire, que pour faciliter l'approvisionnement des troupes, et soulager la Suisse du long et pénible fardeau qu'elle avait supporté.

Cette courte expédition, dans laquelle Lecourbe montra peut-être que l'activité, le courage et les talens d'un bon lieutenant-général ne suffisent pas toujours pour commander en chef, mit fin à la sanglante campagne de 1799. Célèbre dans les annales militaires, elle surpassa

(1) On a affirmé que Masséna devait lui fournir 30 mille hommes de l'armée d'Helvétie, et qu'il tint cette disposition cachée. Cela est possible; mais il est probable qu'en donnant cet ordre, le gouvernement ignorait l'arrivée de Suwarof en Suisse.

de beaucoup toutes celles qui l'avaient précédées tant par la multitude de combats, que par la complication des événemens et des marches. Nous n'ajoutons rien à ce que nous en avons dit dans le cours de cette narration; la France paya par 200 mille braves, la moitié de ses conquêtes, et par une partie de ses trophées, la présomptueuse confiance de trois directeurs, la mauvaise administration d'un ministre justement décrié, et le bizarre plan de campagne d'un général subalterne (1) qui possédait peut-être la science des écoles sans être capable d'en appliquer les principes fondamentaux à la guerre.

S'il est vrai que le Français ne montre pas toujours dans les retraites l'aplomb, qu'il serait sans doute facile de lui donner par de sages institutions, on ne saurait pourtant attribuer à ce défaut la perte si rapide de l'Italie, de la Souabe et d'une partie des Alpes-Helvétiques. Les troupes républicaines combattirent avec une fermeté héroïque dans les plaines de la Lombardie et du Piémont, comme sur les bords du Rhin et en Helvétie. D'un autre côté, Moreau, Masséna et Lecourbe fournirent trop de preuves d'habileté, pour qu'on soit tenté de leur imputer la moindre part à ces revers. Ils furent le résultat du choix d'une ligne hors de proportion avec

(1) Le général Lahorie.

les moyens mis en action pour la conserver, et confirmèrent la vérité d'un axiome trop souvent oublié : « C'est que, plus l'ambition d'une puis- » sance en fermentation, la porte à s'étendre » rapidement, plus il lui devient difficile de se » maintenir dans ses conquêtes. » La prise de possession est toujours suivie de grands embarras. Un Etat semblable à la république française, qui s'étendrait des bouches de l'Ems au fond de la Calabre, ne conserverait sa supériorité qu'en conservant l'offensive. Le moindre revers le rejetant sur la défensive, il faudrait bientôt détacher une foule de garnisons, et laisser toutes les frontières en butte aux entreprises de deux ou trois masses bien dirigées.

Ainsi, Napoléon, vainqueur de l'Europe durant quinze ans, put à peine trouver après deux batailles perdues en 1813, de quoi former la garde de ses innombrables forteresses; il vit expirer sous les murs de Paris une puissance qui semblait aussi inébranlable que sa gloire. Exemple mémorable de la fragilité des combinaisons humaines, et qui prouve, ainsi que cet homme extraordinaire l'a dit en parlant de sa campagne de Moscou, *que du sublime au ridicule, il n'y a souvent qu'un pas.*

Les armées impériales qui venaient d'effacer en quelque sorte les glorieux exploits des Français, perdirent l'Italie, peu de mois après, beau-

coup plus rapidement encore qu'elles ne l'avaient conquise; nous essaierons de rendre un compte fidèle des étonnantes combinaisons qui la leur arrachèrent; et qui, éclipsant toutes celles qui les avaient précédées, laisseront à la postérité la plus reculée d'utiles leçons de guerre et de politique.

Mais avant de commencer ce dernier tableau, et pour préparer nos lecteurs aux scènes qui vont se dérouler, nous ne saurions nous dispenser de jeter un coup-d'œil sur la révolution qui plaça Bonaparte à la tête du gouvernement français, et qui lui donna les moyens de déployer à la fois son ambition et son génie militaire.

CHAPITRE XCVIII.

Révolution du 18 brumaire. — Constitution de l'an VIII. — Bonaparte est nommé premier Consul.

Nécessité d'une réforme constitutionnelle.

APRÈS une révolution qui a détruit de fond en comble l'édifice social, déplacé tous les intérêts, retrempé toutes les habitudes, un gouvernement jaloux de mettre un terme aux bouleversemens, ne doit pas seulement améliorer des lois enfantées dans le délire des factions ou dictées par l'enthousiasme ; il faut qu'il y substitue une charte qui fixe invariablement les principes généraux, les bases des lois organiques, et les principales garanties des libertés publiques : laissant au temps et à l'expérience le soin de rédiger successivement les lois de détails nécessaires pour assurer la marche du gouvernement, et les codes qui déterminent les droits et les devoirs des citoyens.

Moyen d'y parvenir.

Les moyens de remédier au vice qui mine un Etat représentatif, sont plus ou moins difficiles selon la situation où les antécédens ont placé celui qu'il s'agit de sauver. Le plus simple et le

plus régulier paraît être de confier au corps législatif le droit de modifier le pacte constitutionnel. Toutefois n'est-il pas à craindre, en adoptant ce système, que les conseils, jaloux d'empiéter sur le pouvoir exécutif cherchent toutes les occasions de le restreindre, et que, chaque jour signalant de nouvelles ambitions, on ne voie se succéder des chocs qui renverseront bientôt les institutions primitives? Si l'on attribue au contraire l'initiative de ces changemens au pouvoir exécutif, le danger n'est-il pas plus imminent, et sous prétexte du salut public, enchaînant les conseils, ne les forcera-t-il pas à un suicide pareil à celui qui frappa le corps législatif au 18 fructidor? D'ailleurs quelle confiance peut inspirer un pacte dont la durée dépend du caprice des magistrats dont il trace à peine les devoirs, et fixe mal les limites?

Si, pour éviter ces deux écueils, on confie à une troisième autorité la garde de la constitution, et qu'on la charge d'introduire les grandes innovations réclamées par les besoins et les vœux de tous, il est facile de prévoir que le but ne sera pas atteint; le pouvoir exécutif qui disposera du trésor, des troupes, et qui signera les alliances, distribuera les emplois, dominera inévitablement ce tribunal suprême, ou sera bientôt aux prises avec lui. Quel que soit le résultat de cette lutte, elle aura de fâcheuses

conséquences; car un coup d'état contre cette assemblée devient inévitable, à moins qu'elle ne se condamne volontairement au rôle abject du sénat de Tibère, ou qu'elle ne s'empare au contraire de l'autorité, comme fit jadis le factieux sénat de Stockholm.

Cette vérité, démontrée par tant de cruelles expériences, prouve qu'un gouvernement représentatif, entaché d'esprit d'anarchie, ne saurait être soumis à des réformes légales, sans mettre à chaque instant la liberté en péril, ou sans ébranler l'Etat par des institutions qui engendreront elles-mêmes le vice qu'on cherche à extirper.

La garantie d'un corps spécialement constitué pour ces réformes, étant donc à peu près nulle, il ne reste alors que les coups d'état frappés à l'aide des baïonnettes : remède non moins terrible sans doute, mais dont l'effet n'a pas toujours été funeste aux nations qui furent forcées d'y recourir. En effet, quoi qu'en disent ces spéculateurs politiques qui prétendent soumettre la marche des sociétés à des règles immuables, on citera la dissolution du parlement par Cromwel, celle du sénat de Stockholm par Gustave III, et le 18 brumaire, comme des preuves que l'intervention de la force armée peut aussi être regardée, comme un moyen de salut dans les grands périls qui menacent une nation.

Si ces imposans témoignages de l'histoire viennent à l'appui de notre assertion, il restera néanmoins à décider, par qui et dans quelle circonstance une telle intervention doit être exercée, pour ne pas devenir mille fois plus odieuse que tous les vices des institutions, et ramener les peuples aux révolutions dégoûtantes du Bas-Empire? Notre but n'étant point d'entrer ici dans des discussions de droit public, nous nous bornerons à ces observations, indispensables pour apprécier un événement qu'il est de notre devoir de rapporter avec quelques détails.

La France désire ardemment ces changemens.

A l'époque où nous touchons, tout le monde en France désirait la révision de la constitution, et l'abrogation de cette foule de lois rendues par la Convention et le Directoire en délire. L'opinion générale repoussait ce directoire, dont l'administration n'avait produit depuis deux ans que des désastres; que le 18 fructidor et le 22 floréal avaient signalé comme une autorité despotique, mais dont la journée du 30 prairial avait mis à nu l'avilissement et la nullité. On était également fatigué des débats scandaleux qui s'élevaient chaque jour dans les conseils; et leur état d'hostilité permanente contre le pouvoir exécutif faisait souhaiter une plus juste pondération entre les principales autorités de la république.

Sieyes est

Sieyes, parvenu depuis long-temps à la su-

à la tête du parti qui médite une réforme.

prême magistrature, suivait d'un œil attentif les progrès de l'opinion. Avantageusement connu par le succès de ses missions diplomatiques et ses talens administratifs, et jouissant encore de la popularité acquise par ses premiers écrits, il avait conçu le projet de substituer au gouvernement existant, un autre qui eût plus de force et d'unité, et qui surtout offrît des garanties à la propriété et aux droits des citoyens. Il y était d'autant plus intéressé, que déjà les Jacobins mécontens de la clôture du Manége, l'attaquaient ouvertement dans leurs journaux, et demandaient aux conseils d'annuler son élection qu'ils présentaient comme inconstitutionnelle.

Si l'entreprise ne semblait pas exempte de dangers, elle n'était pas impossible; car toute la France conspirait en quelque sorte, et les directeurs eux-mêmes travaillaient avec ardeur, quoiqu'en sens divers, à la ruine d'un édifice qu'ils ne se sentaient plus la force de soutenir. Nombre de législateurs s'associèrent bientôt aux projets de Sieyes, particulièrement dans le conseil des Anciens; les uns par ambition déçue, d'autres par ambition à satisfaire; enfin les plus sages dans la persuasion que le char de l'Etat ne pouvait plus marcher au milieu des obstacles qui l'environnaient. Le conseil des Cinq-cents, au contraire, malgré l'épuration de floréal, comptait encore beaucoup de républicains zélés, qui

n'eussent jamais adhéré à des changemens dont l'abolition de la constitution de l'an 3 devait être la conséquence. Cependant son président Lucien Bonaparte, entouré de l'auréole de gloire de son frère, et poussé par un esprit d'intrigue qui ne s'est jamais démenti, était parvenu à s'y former un parti puissant.

Il est secondé par Talleyrand.

Un des hommes sur qui Sieyes se reposait le plus était Talleyrand, sous les ordres duquel il s'était trouvé pendant son ambassade à Berlin, lorsque celui-ci tenait le porte-feuille des affaires étrangères. Outre la conformité de vues, Talleyrand brûlait comme ce directeur de tirer vengeance des vociférations dont il venait d'être l'objet peu de mois auparavant. Un triomphe éclatant pouvait seul lui rendre son ancienne réputation, et rien ne devait lui coûter pour l'obtenir.

Difficultés de ce projet.

Mais une révolution de la nature de celle que l'on méditait devenait impossible sans le secours et l'assentiment des troupes : il fallait gagner un chef militaire connu des armées, et pourtant assez docile pour suivre la direction qu'on voudrait lui tracer, et s'arrêter quand on le lui commanderait. Les généraux Moreau et Joubert furent les seuls sur lesquels on jeta d'abord les yeux : le premier avait déjà trop perdu dans l'opinion, par sa conduite équivoque au 18 fructidor; et la mort frappa le second, au moment

où l'on se flattait qu'il obtiendrait par la victoire assez de considération pour mener à sa fin cette grande entreprise.

Le débarquement de Bonaparte à Fréjus lève une partie des obstacles.

Sur ces entrefaites, Bonaparte, informé comme par miracle de tout ce qui se passait en France, et poussé par la fortune, venait de quitter l'Egypte, et de débarquer à Fréjus, le 2 octobre, après avoir échappé aux croisières anglaises. Son arrivée et le concert d'acclamations qui l'accompagna jusqu'à Paris, terminèrent toutes les irrésolutions. Sieyes jugea qu'il ne ferait rien sans lui, et s'empressa, aussi bien que Lucien, à lui donner tous les fils de la conjuration; il fut convenu dès lors que l'épée du général achèverait ce qu'ils avaient conçu et préparé.

Situation extérieure et intérieure.

Jamais, peut-être, circonstances n'avaient été plus favorables pour accomplir un projet de cette nature. La majorité du directoire se composait de trois hommes nuls. Barras, le seul qui eût quelque célébrité, ne la devait qu'à la journée de vendémiaire (1). Si ces trois directeurs eussent été des hommes populaires ou plus habiles, ils auraient pu facilement déjouer la conjuration, en faisant usage des armes que leur

(1) Il n'avait guère fait que prêter son nom à Bonaparte; car on assure que ce fut principalement Menou qui contribua à faire donner à celui-ci le commandement réel des forces conventionnelles; et on sait assez que ce fut lui qui les mit en action.

donnait la constitution; mais ils prirent le change et restèrent plongés dans un état d'inertie qu'on eût été tenté de prendre pour de la stupeur. D'un autre côté, les meneurs des conseils savaient trop bien que personne n'élèverait la voix en faveur de cette majorité monstrueuse du directoire. Les revers des armées, préparés par son incurie, les malversations et la morgue insolente de ses agens civils et militaires, judiciaires et diplomatiques, n'étaient pas les seules causes de la haine qu'on lui portait. C'était surtout à l'immoralité du chef de ce triumvirat, que les départemens attribuaient l'irruption de cette nuée d'employés avides qui en dévoraient toutes les ressources. On lui reprochait encore l'arbitraire et le désordre de toutes les parties de l'administration, l'inégale répartition des charges publiques entre les hommes du jour et ceux qu'il affectait de considérer comme ennemis de l'Etat; enfin on imputait à Barras jusqu'à la honteuse dépendance des tribunaux; car Moulins et Gohier, récemment recouverts du manteau directorial, n'ayant pas eu le temps de participer à tant d'odieuses mesures, il assumait sur sa tête toutes les charges de la responsabilité.

Au dehors, dans les armées, les triumvirs ne comptaient aucun appui. D'ailleurs les victoires signalées de Masséna en Helvétie, et de Brune en Hollande, étaient compensées par les défaites de

l'armée d'Italie, dont l'épuisement et la faiblesse laissaient presque à découvert la frontière des Alpes-Maritimes. Les levées ordonnées s'exécutaient de jour en jour avec plus de difficultés, car la pénurie dans laquelle on laissait les bataillons auxiliaires récemment formés, n'encourageait pas les conscrits à voler sous les drapeaux. D'ailleurs, si les hommes appelés marchaient en partie, leur départ forcé ne faisait qu'accroître le mécontentement : l'enthousiasme patriotique de 1792 s'était dissipé avec les circonstances qui l'avaient fait naître; et la conduite du gouvernement achevait d'en étouffer les dernières étincelles.

Ajoutez à cela que les victoires de l'étranger avaient soulevé les cendres qui recouvraient le feu de la guerre civile dans les départemens de l'Ouest, et que les vociférations de 1793, renouvelées au club du Manége, avaient provoqué en quelque sorte la loi odieuse qui prescrivait la levée d'ôtages parmi les nobles, les parens d'émigrés et les principaux propriétaires des cantons signalés comme royalistes. Cette funeste mesure, loin d'atteindre son but, avait rallumé l'incendie; les massacres et les combats recommençaient en Poitou et en Bretagne.

Pour surcroît de détresse, le compte des recettes et dépenses de l'an VII avait mis à nu le déplorable état des finances. Le directoire y

avouait un déficit de 250 millions; et demandait en même temps un subside de 730 millions, pour l'année qui commençait. C'était donc près d'un milliard dont il fallait charger les contribuables, à une époque où la rareté du numéraire et le manque de bras pour l'agriculture, les mettaient hors d'état d'acquitter leurs impositions foncières. Pour parer à tant de misères et remettre à flot le vaisseau de l'Etat menacé d'une submersion prochaine, les conseils, après avoir épuisé toutes les ressources suggérées par le génie de la fiscalité, n'en avaient pu trouver d'autres que d'imposer à la nation un emprunt forcé de 100 millions. Cette mesure, légitimée en quelque sorte par la grandeur des besoins, devint odieuse par la manière dont elle fut répartie et perçue: aussi acheva-t-elle de dépopulariser le conseil des Cinq-cents, dans le sein duquel elle avait été conçue. Ses auteurs étaient des républicains exaltés qui, depuis leur coopération à la secousse politique de prairial, avaient repris de l'influence. Mais le parti qui complotait pour se concilier la faveur publique et miner sourdement ces adversaires dangereux, saisit habilement l'occasion du message du directoire, pour attaquer de nouveau l'emprunt qui fut défendu avec vivacité. Cette discussion où les deux partis mettaient plus d'emportement et d'aigreur que de

bonne foi, fut le signal d'événemens d'une bien plus haute importance.

Bonaparte enveloppe ses projets du plus profond mystère.

Bonaparte qui, depuis son retour à Paris, affectait de vivre dans une retraite profonde, préparait les moyens de renverser ce faible gouvernement. Feignant de dédaigner l'intrigue, se montrant rarement en public, où il était toujours couvert d'applaudissemens, il semblait vouloir se dérober aux factions et craindre d'éveiller la jalousie ombrageuse des directeurs. On ne conçoit pas encore comment ceux-ci ne soupçonnèrent pas le danger qui les menaçait, et ne se débarrassèrent pas du général, qu'ils se repentaient d'avoir rappelé dès le mois d'avril, en l'envoyant commander en Italie, où sa présence seule semblait capable de rétablir les affaires. La constitution leur en donnait le droit, et son refus eût justifié de reste les mesures sévères qu'ils auraient prises à son égard.

Cependant, à la faveur de cette feinte timidité, l'entreprenant général n'en pressait pas moins vivement tous les préparatifs de son dessein. Dans de secrètes entrevues avec les présidens des deux conseils, les meneurs des Anciens et les directeurs Sieyes et Roger-Ducos, on minutait les rapports, on rédigeait les proclamations, et l'on discutait les bases du gouvernement, qui devait remplacer celui qu'on voulait

renverser. Dès le 1er novembre, le mouvement médité n'était plus un mystère ; mais chaque parti se flattait de le diriger dans son sens. Barras surtout contribuait à entretenir la sécurité des républicains par l'influence qu'il comptait exercer sur Bonaparte, auquel il avait proposé d'agir en commun, et qui s'était bien gardé d'éveiller ses soupçons par un refus.

L'explosion est fixée au 18 brumaire

Le dénoûment du drame approchait. Depuis quelque temps, les républicains, poussés par l'instinct de leur propre conservation, serraient leurs rangs dans le conseil des Cinq-cents. Bonaparte et Sieyes, craignant de voir la mine éventée, fixèrent au 18 brumaire (9 novembre) l'époque de l'explosion. Le général, pour mieux donner le change à ses antagonistes, réunit trois jours auparavant toute la législature dans le temple de la Victoire, où il avait fait préparer un banquet magnifique, qu'il termina par un toast à l'union de tous les Français : circonstance d'autant plus remarquable, qu'il méditait au même instant d'expulser des conseils une partie de ses convives.

Projet de translation des conseils à St.-Cloud, premières mesures des conjurés

La majorité des Anciens étant dans le complot, elle se chargea de porter les premiers coups. Comme on pouvait craindre que le mouvement projeté n'amenât un soulèvement dans Paris, il fut convenu que les plus influens des conjurés proposeraient la translation de la législature à

St.-Cloud, où il serait plus facile de la mettre sous la dépendance des baïonnettes. En conséquence, la commission des inspecteurs qui devait en faire la proposition, passa la nuit du 17 au 18, à rédiger son rapport, et à écrire des billets de convocation pour une séance extraordinaire. Il était si important d'emporter d'emblée cette première délibération, qu'on omit à dessein d'inviter à la séance les membres dont l'attachement à la constitution était connu.

La translation est décrétée par les Anciens. Bonaparte investi du commandement.

A huit heures du matin, environ 150 représentans se trouvant réunis, le président ouvrit la séance. Regnier et Cornet montèrent à la tribune; et, après de longs discours, où ils tracèrent le tableau des prétendus dangers qui environnaient la représentation nationale à Paris, ils conclurent à la translation méditée. Quelques députés voulurent en vain soumettre le projet à la discussion : les mesures étaient trop bien prises, pour qu'ils fussent écoutés; la proposition mise aux voix, passa à une grande majorité. La constitution donnait sans doute aux Anciens le droit de changer le siége du gouvernement, mais non celui de nommer un général en chef, et encore moins de disposer de la force publique. Cependant, comme ce n'eût été qu'une demi-victoire, par la même décision, ils se hâtèrent de désigner Bonaparte pour veiller à l'exécution du décret, et de mettre sous ses ordres la garde

nationale de Paris, et ainsi que les troupes de la 17e division territoriale. Un message du conseil l'invita à se rendre à la barre, pour y recevoir ses pouvoirs et prêter serment. Après avoir exigé de lui cette vaine formalité, et envoyé la nouvelle loi aux Cinq-cents et au directoire, les Anciens levèrent la séance aux cris de *vive la république!* en s'ajournant pour le lendemain à midi, à St.-Cloud.

Le conseil des Cinq-cents, convoqué extraordinairement par la commission des inspecteurs, s'était à peine réuni, qu'il reçut communication du décret de translation. Cette nouvelle l'atterra; car il prévoyait bien qu'elle était le précurseur de quelque coup d'état; mais Lucien, sans donner aux députés le temps de revenir de leur stupeur, prononça la clôture de la séance.

Jusqu'alors Bonaparte avait partagé avec Sieyes le premier rôle; mais, dès qu'il fut investi du commandement des troupes, il s'empara de tout le pouvoir. En sortant de la salle des Anciens, il transporta son quartier-général aux Tuileries: 7 à 8 mille hommes s'y rassemblèrent aussitôt, et en occupèrent les avenues; la garde des postes les plus importans fut confiée aux généraux dévoués; des proclamations emphatiques couvrirent les murs de Paris, et annoncèrent aux citoyens ce qui venait de se passer; le général harangua les troupes et en fut accueilli par des

Usage qu'il en fait.

signes non équivoques de dévouement et de confiance.

Démission de trois directeurs.

En même temps, et de son autorité privée, il envoie aux directeurs Barras, Gohier et Moulins, l'invitation impérative de lui remettre leur démission. Le second seul résista, et fut gardé à vue dans son appartement. Barras avait envoyé la sienne par son secrétaire, qui trouva le général dans la salle des inspecteurs, occupé à régler avec les deux comités et Sieyes tous les détails relatifs à la translation. On croit que la mission du secrétaire avait pour but de réclamer l'ancienne amitié de Bonaparte. Mais celui-ci, que de tels liens n'étaient pas capables de détourner dans l'exécution de ses projets, lui répondit assez sèchement; puis élevant la voix à dessein d'être entendu des soldats, il ajouta avec un ton de maître :

Discours de Bonaparte à l'envoyé de Barras.

« Qu'avez-vous fait de cette France que je vous » ai laissé si brillante? Je vous ai laissé la paix, » j'ai retrouvé la guerre; je vous ai laissé des » victoires, j'ai retrouvé des revers; je vous ai » laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé » partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'a» vez-vous fait des 100 mille Français que je con» naissais, tous mes compagnons de gloire? ils » sont morts!..... Cet état de choses ne peut » durer, avant trois ans il nous mènerait au » despotisme . . . .

» Il est temps enfin qu'on rende aux défenseurs » de la patrie la confiance à laquelle ils ont tant » de droits. A entendre quelques factieux, bien- » tôt nous serions tous les ennemis de la répu- » blique, nous qui l'avons affermie par nos tra- » vaux et notre courage : nous ne voulons pas » de gens plus patriotes que les braves qui ont » été mutilés au service de la république. »

Certes, ce discours renfermait de grandes vérités; mais on se demandera toujours de quel droit un chef militaire exigeait que le gouvernement dont il dépendait lui rendît des comptes.

Les conseils s'assemblent à St.-Cloud.

Le lendemain 29, les législateurs se transportèrent à St.-Cloud. Un corps de 4 à 5 mille hommes les y avait précédés, et gardait les portes et les cours du château. Les Anciens se réunirent dans l'ancienne galerie, et les Cinq-cents dans la salle de l'Orangerie. Celle-ci n'ayant pas été préparée assez tôt pour ouvrir la séance à midi, les républicains qui faisaient partie de ce dernier conseil avaient eu le temps de se concerter; et quoiqu'ils ignorassent toute l'étendue des dangers qui les menaçaient, ils se proposaient d'opposer la plus vigoureuse résistance aux mesures qu'on allait leur présenter.

Bonaparte se rend à celui des Anciens

A deux heures, les conseils entrèrent en séance; des débats orageux s'élevèrent d'abord aux Anciens. Tous les chauds républicains s'y trouvaient, et quoiqu'ils fussent en minorité,

leur énergie eût peut-être rallié ceux de leurs collègues qui flottaient encore incertains, sans l'incident qui les réduisit au silence. Bonaparte entre dans la salle, et, prenant aussitôt la parole, démontre au conseil la gravité des circonstances où il se trouve, proteste de la pureté de ses intentions personnelles, et se plaint de ce qu'on le soupçonne de vouloir établir un gouvernement militaire. Pour prouver l'existence d'une faction conspiratrice, qu'il est urgent de terrasser, il dénonce les ouvertures qui lui ont été faites par Barras et Moulins, et conjure les législateurs d'adopter des mesures promptes et vigoureuses, les seules, selon lui, capables de sauver la république et la liberté. Un membre invoque la constitution; mais le général, dans une éloquente réplique, prouve que depuis long-temps la constitution n'existe plus. Enfin, après avoir distribué quelques flagorneries à la majorité, il termina ainsi son allocution :

Paroles menaçantes qui terminent son discours

« Tremblerai-je devant des factieux, moi que » la coalition n'a pu détruire! si je suis un perfide, soyez tous des Brutus; et vous qui m'accompagnez, braves grenadiers, que je vois » autour de cette enceinte, que ces baïonnettes, » avec lesquelles nous avons triomphé ensemble, se tournent aussitôt contre mon cœur. » Mais aussi, si quelque orateur soldé par l'étranger ose prononcer les mots *hors la loi*,

» que la foudre de la guerre l'écrase à l'instant » même. Souvenez-vous *que je marche accom-* » *pagné du dieu de la guerre et du dieu de la* » *fortune!* »

Ces paroles menaçantes s'adressaient à l'opposition. Bonaparte, en effet, n'avait plus rien à ménager dans la lutte où il s'était engagé; il fallait qu'il en sortît vainqueur, ou qu'il y laissât sa tête. Toutefois ce n'était pas des Anciens qu'il avait des obstacles à craindre, ses plus redoutables adversaires siégeaient aux Cinq-cents.

L'orage éclate au conseil des Cinq-cents.

A l'ouverture de la séance de ce conseil, Gaudin, l'un des secrétaires, s'était chargé de proposer la formation d'une commission de sept membres, pour faire, séance tenante, un rapport sur les dangers de la chose publique, et présenter les mesures convenables. Son discours fut le signal de la tempête; des cris de *Vive la constitution! à bas les dictateurs!* étouffèrent sa voix. Au plus fort du tumulte, Delbrel demande qu'avant tout, les représentans renouvellent leur serment de fidélité à la constitution de l'an III. Vivement appuyée par Grand-Maison, sa motion passe à l'unanimité. Lucien se voit forcé, bien à contre-cœur sans doute, de jurer le premier. Les républicains avaient réussi à exciter un moment d'enthousiasme, et à entraîner tous ceux qui n'étaient pas dans le secret de la conjuration. Mais ils ne surent pas profiter de leurs avanta-

ges; et, au lieu de déclarer la patrie en danger, et d'adopter un parti vigoureux, qui eût peut-être ramené le conseil des Anciens à récipiscence, ils consumèrent trois heures pour la prestation du serment, et en de vains débats occasionés par la démission inattendue de Barras.

Bonaparte s'y rend avec une escorte.

Dans cet instant, Bonaparte descendit de la salle des Anciens, et se rendit à celle des Cinq-cents. On venait de l'instruire de ce qui s'y passait, et il devenait urgent de porter un prompt secours à ses partisans abattus; mais, présumant bien que la scène ne serait pas tranquille, il mit les troupes sous les armes, et commanda un détachement de grenadiers pour lui prêter main-forte au besoin.

On veut le mettre hors la loi, et il sort de la salle.

Ces précautions n'étaient pas inutiles; car, à peine avait-il franchi le seuil de la porte, que les cris de *hors la loi* se firent entendre. Le député Bigonnet s'élance à la tribune, et, l'apostrophant vivement, le somme de se retirer. Les uns se pressent à la tribune, d'autres manifestent, par leurs regards et leurs gestes menaçans, l'intention de réserver au général le sort de César. Vainement celui-ci tente de se faire entendre, il ne peut y parvenir; ses plus ardens ennemis, au nombre desquels on distingue Arena et Destrem, s'avancent contre lui, armés de poignards. Enfin, effrayé des dangers qu'il court, il sort de

cette assemblée, dont la mer en courroux ne présente qu'une faible image, et va se réfugier au milieu de ses soldats.

Son frère quitte le fauteuil, et laisse l'assemblée sans président.

Son départ ne rétablit pas le calme. Lucien, resté seul pour tenir tête à l'orage, eut à supporter les invectives d'un grand nombre de représentans, qui l'accusaient de complicité, et insistaient pour qu'il prononçât la mise hors la loi de son frère. Chaque instant ne faisait qu'augmenter le désordre; des propositions opposées partaient des divers coins de la salle, et le président s'efforçait inutilement de ramener la tranquillité. Cette situation violente ne pouvait durer; Lucien, voyant sa voix méconnue et couverte par les vociférations des membres les plus fougueux, prit le parti de se dépouiller des insignes de sa dignité, et sortit de la salle, au milieu d'un détachement envoyé du dehors pour le recueillir.

Lucien harangue les troupes et les excite contre les députés.

Bonaparte n'attendait que ce signal pour se venger des outrages dont il avait été abreuvé. Cependant, pour donner à sa conduite tous les dehors possibles de formes légales, son frère harangua les troupes, leur peignit la représentation nationale comme en butte aux poignards d'une bande de factieux, et, en sa qualité de président, requit leur aide, pour les expulser du conseil.

Un détachement de grenadiers

A ces mots, terminés par le cri accoutumé de *Vive la république*, les soldats répondent par

enjoint d'évacuer la salle. Murat proclame la dissolution.

celui de *vive Bonaparte!* vingt grenadiers s'avancent vers la salle, et l'officier supérieur, qui les précède, enjoint aux députés de l'évacuer. Prudon, Bigonnet, le général Jourdan, invoquent la constitution, et apostrophent les grenadiers, pour leur prouver qu'on les trompait; ceux-ci, frappés d'étonnement, et reconnaissant la voix de ce dernier, qui leur avait naguère ouvert le chemin de la victoire, n'opposaient qu'une force d'inertie. Le plus léger incident pouvait renverser tous les projets des réformateurs. Mais bientôt Murat termine tout, en déclarant que *le corps législatif est dissous par ordre du général Bonaparte.* La charge bat, de nouvelles troupes se présentent, et en un clin-d'œil, la salle envahie par un bataillon entier, est abandonnée par les représentans.

Mesures proposées aux Anciens

Ce fut par des fugitifs que les Anciens apprirent ce qui venait de se passer. Ce conseil ignorait encore l'issue de la journée, quand quelques membres des Cinq-cents, bouillant d'indignation, accoururent à sa barre dénoncer l'attentat dont ils venaient d'être témoins et victimes. Mais, loin de songer à venger l'outrage fait à une partie de la représentation nationale, la commission nommée quelques instans auparavant n'attendit que cette nouvelle pour demander l'ajournement de la législature, et la formation d'un gouvernement consulaire provisoire. Un

reste de pudeur empêcha le conseil d'adopter à l'instant cette mesure; car, pour que le public n'y vît pas trop à découvert le triomphe d'une faction, il fallait la faire proposer par les débris des Cinq-cents. En conséquence la séance fut suspendue quelques heures, et on fut de tous les côtés à la recherche de ceux-ci.

Lucien réunit la minorité des Cinq-cents.

A neuf heures, un assez grand nombre de députés se trouvant réunis à l'Orangerie, Lucien Bonaparte déclara le conseil en majorité, et ouvrit la séance. Presque tous les membres de l'opposition manquaient, et le petit nombre des présens était tellement frappé de terreur, qu'aucun n'osa parler contre les diverses motions qui furent faites. Le premier acte de cette assemblée incomplète fut de décréter que Bonaparte et les troupes sous ses ordres avaient bien mérité de la patrie.

Etablissement d'un gouvernement provisoire.

Chazal présenta ensuite un projet de loi concerté avec les Anciens, et qui, appuyé par les meneurs de la conjuration, passa à l'unanimité. Ses principaux articles prononçaient l'abolition du directoire, l'expulsion de 61 députés signalés comme démagogues, la remise du pouvoir exécutif entre les mains de Bonaparte, Sieyes et Roger-Ducos, sous le titre de consuls de la république; l'ajournement de la législature à trois mois, enfin la formation de deux commissions temporaires, prises dans les deux conseils, pour tra-

vailler sans délai, l'une aux changemens à apporter dans les principes organiques de la constitution, l'autre au code civil. La loi fut aussitôt sanctionnée par les Anciens; et, après avoir reçu le serment des nouveaux administrateurs de la France, les conseils levèrent à cinq heures du matin leur longue et orageuse séance.

Calme de Paris durant ces événemens.

Pendant les deux jours que durèrent ces débats, les habitans de la capitale restèrent dans un calme profond. Accoutumés aux orages politiques, et ajoutant peu de foi aux promesses du parti vainqueur, la plupart considéra la catastrophe qui renversa le pacte social de l'an III avec moins d'effroi que d'indifférence. Mais ceux à qui la journée du 13 vendémiaire avait laissé de fâcheux souvenirs, ne virent dans l'élimination des législateurs que de justes représailles, et non le naufrage des libertés publiques. Du reste, aucune secousse violente ne se fit sentir dans l'administration : quelques ministres seulement furent changés, comme nous le verrons plus loin.

Résultats de cette importante révolution.

Telle fut dans son ensemble la révolution mémorable qui porta le dernier coup à la constitution agonisante. Depuis long-temps elle n'était qu'un vain fantôme, dont les partis se jouaient tour à tour. La nation éclairée par l'expérience la méprisait, à cause de son impuissance pour protéger comme pour punir, et qu'elle était incapable de mettre un frein aux entreprises des

factieux. Le gouvernement qui venait de tomber avait été si ingénieux à tourmenter toutes les classes de citoyens, qu'il s'était fait une multitude d'ennemis. Partisans naturels d'un régime qui les rapprochait du monarchique, les nobles et les prêtres entrevirent dans celui qui lui succédait la fin de leurs malheurs; les rentiers la résurrection du crédit; les acquéreurs de biens nationaux, la garantie de leurs propriétés; les militaires, le terme de leurs désastres; toute la population enfin espéra une nouvelle ère de bien-être et de sécurité. L'abolition des lois odieuses des ôtages, et de l'emprunt forcé, justifièrent bientôt une partie de ces heureux pronostics; et dès lors la confiance, qui semblait être éloignée pour jamais, gagna insensiblement toutes les classes de la nation.

Regrets des républicains.

Les amans passionnés de la liberté gémissaient seuls aux pieds de leur idole abattue. La conduite de Bonaparte au 18 brumaire leur inspirait de vives craintes pour l'avenir; ils prévoyaient que cette république, dont l'établissement avait coûté tant de sang et d'efforts, allait devenir la conquête d'un soldat audacieux. Vaincus, dispersés, désignés à l'animadversion publique, sous le nom détesté de Jacobins, on s'efforça de donner à leurs intentions la couleur du crime; nous sommes loin de vouloir entreprendre l'apologie de tous ces républicains sans exception;

mais nous croyons qu'on a trop souvent confondu à dessein d'ambitieux démagogues avec de bons citoyens, que des doctrines exaltées avaient engagés dans une route difficile, et qui croyaient le salut de la France attaché au triomphe de leurs principes. Le gouvernement consulaire les accusa d'avoir formé, pour ramener le régime de 1793, une conspiration que le 18 brumaire n'avait fait que déjouer; mais, si elle eût réellement existé, d'où vient qu'on n'en publia pas les preuves matérielles, et qu'on se borna à citer le témoignage de Bonaparte au conseil des Anciens, et la proposition, faite quelque temps auparavant par les républicains, de déclarer la patrie en danger? On affecta de trouver dans cette motion le désir de remettre en vigueur les mesures révolutionnaires, bien qu'au fond elle n'eût d'autre but que de raviver l'esprit public, et de parer au péril imminent dont les revers des armées menaçaient la France.

Observations.

Nous ne décernerons ni louange ni blâme aux auteurs de cette importante journée, bien moins encore à Bonaparte pour la conduite qu'il tint envers les représentans de la nation. Toutefois, en livrant les faits matériels au jugement de la postérité, on ne peut disconvenir que ce coup d'état n'ait été en quelque sorte légitimé par les circonstances où se trouvait la république. Quoique jeune encore, la corruption et la nullité de

ses gouvernans l'avaient poussée rapidement vers la caducité; l'invasion étrangère et le tiraillement des factions la menaçaient d'une dissolution prochaine. Elle avait besoin d'un homme d'état assez habile pour opérer la fusion de tous les partis, d'un capitaine assez expérimenté pour relever la gloire de ses armes, d'un administrateur de génie, pour cicatriser des plaies encore saignantes. Bonaparte sentit ses forces, et osa se charger d'un pareil fardeau. L'avenir prouva qu'il n'avait pas eu trop de présomption; et, dans le fait, il n'y avait que l'Enfant chéri de la Victoire, capable de ramener, au milieu de la tourmente, toutes les têtes républicaines à des idées d'unité et de fixité, garans certains de la prospérité des grands Etats. C'est ainsi que son audace, qui eût été punie à Rome par la Roche Tarpéienne, lui servit à jeter en France les fondemens d'une puissance jusqu'alors sans exemple dans l'histoire.

Constitution de l'an 8.

La loi du 19 brumaire n'avait donné à la république qu'un gouvernement provisoire, et l'on attendait avec impatience le résultat des travaux de la commission législative. Quelques débats eurent lieu entre Bonaparte et Sieyes au sujet de la rédaction de ces nouvelles lois fondamentales. Toutes les méditations du dernier étant fixées depuis long-temps sur les constitutions, il proposa celle de l'an VIII. *Le sénat*, qui

représentait le jury national dont la Convention n'avait pas voulu dans celle de l'an III ; un *corps législatif*, privé de la faculté de parler, et qu'on ridiculisa en le nommant sourd et muet ; enfin *un tribunat*, rameau superflu de ce corps législatif, qui devait discuter tous les projets de loi contradictoirement avec le conseil d'état ; tout cela était de Sieyes.

Projet de Sieys sur le pouvoir exécutif.

Napoléon ne dérangea rien à ses principales idées, et se mêla de peu de détails ; mais il eut de grandes discussions sur la formation du pouvoir exécutif, qu'il considérait avec raison comme la base essentielle du gouvernement. Sieyes, entraîné par la manie d'enchaîner les détenteurs de l'autorité, voulait les réduire à une nullité funeste ; ce publiciste, séduit par les avantages théoriques d'une pondération parfaite, dont les plus habiles ont reconnu l'application impossible, avait cru la trouver dans l'existence d'*un grand-électeur*, qui habiterait le château de Versailles, qui aurait 600 mille francs de traitement, une garde de 6 mille hommes, et représenterait la nation envers les puissances étrangères. D'ailleurs ce singulier magistrat ne devait se mêler en rien des affaires publiques, et toutes ses fonctions aussi bien que son pouvoir se seraient bornées à nommer deux consuls : l'un, chargé de l'intérieur, eût dirigé l'administration des départemens, les finances, la police, la jus-

tice, etc.; l'autre, consul de l'extérieur, aurait eu la direction de la guerre, de la marine et de la politique.

Le grand-électeur aurait eu le droit de révoquer et de changer à volonté ces deux consuls, bien qu'ils se trouvassent de fait les dépositaires réels de toute la puissance; mais si lui-même donnait lieu à des plaintes ou à des inquiétudes, en un mot, s'il eût déplu au sénat, celui-ci l'aurait *absorbé*, et, par un simple décret, il serait redevenu simple membre du sénat, lequel aurait pourvu à l'instant même à son remplacement.

Il était facile de voir à la distribution de ces rôles, que Sieyes convoitait celui de grand-électeur, et destinait au vainqueur d'Arcole et de Rivoli le consulat de la guerre et de la politique, qui s'accordait assez avec les précédens de sa carrière.

Bonaparte lui en démontre les vices.

Bonaparte sentit les inconvéniens d'un pareil système, et le combattit si victorieusement, que l'auteur lui-même en resta confondu. « Quel sera » l'insensé, demanda le général législateur, capa- » ble de mépriser l'estime de la France, au point » de vouloir être grand-électeur, de recevoir un » traitement de 600 mille francs sans rien faire » pour la nation, et d'occuper 6 mille hommes » pour sa garde? Quel brave voudrait servir de » garde à un tel magistrat? » On objecta d'abord que c'était à peu près le rôle d'un roi d'Angle-

terre, qui nomme les ministres et ne se mêle de rien; et Sieyes en effet avait employé tout son savoir à l'imitation burlesque de ce gouvernement tant vanté. Il ne fut pas difficile à Bonaparte de démontrer que ces deux systèmes ne pouvaient être mis en parallèle. D'abord il existait une grande différence, pour la stabilité et la dignité, entre un souverain héréditaire légitime, et un magistrat révocable suivant le caprice du sénat; ensuite on se trompait, en avançant que le roi d'Angleterre ne se mêle point des affaires. Toutes les mesures doivent être soumises à sa sanction, il dépend de lui de les modifier, et un prince disposé à gouverner par lui-même en trouve tous les moyens dans la constitution anglaise. A la vérité, les ministres responsables ont le droit de refuser leur signature à une mesure qu'ils estiment contraire aux intérêts de l'Etat ou aux lois; mais alors leur retraite s'ensuit, et, si le roi persiste, il trouve, dans de nouveaux choix, les élémens nécessaires pour arriver à ses fins.

Il s'en fallait de beaucoup que le mannequin décoré du titre de grand-électeur pût rien faire de semblable. Il n'était qu'un instrument d'anarchie sans cesse intéressé à entraver la marche des affaires, et hors d'état de pouvoir la faciliter. Aussi Napoléon continuant de réfuter Sieyes, lui dit: « En admettant que les rois d'Angleterre

» se contentent de nommer les ministres, il n'en » est pas moins vrai que le grand-électeur ne » serait qu'un fantôme, et ne ressemblerait pas » plus à un Souverain que l'ombre ne ressemble » au corps. Supposé que le grand-électeur vou- » lût gouverner, il nommerait deux consuls » ineptes, et leur défendrait de rien signer sans » son approbation, sous peine d'être chassés. » — Alors le sénat l'absorberait, disait Sieyes. » — Mais quel homme disposant de la force na- » tionale serait assez lâche pour se mettre à la » discrétion d'un corps qui, d'un simple décret, » le renverrait du château de Versailles à un » second étage? Si j'étais grand-électeur, ajouta » Napoléon, je nommerais consul de l'extérieur » Berthier, et pour l'intérieur un individu de la » même trempe, qui remplirait les fonctions » analogues. — Je leurs prescrirais les nomina- » tions des ministres, et, le jour où ils cesse- » raient d'être mes chefs d'état-major, je les » renverrais (1). »

Bases adoptées pour la formation du gouvernement.

Sieyes soutint maladroitement son projet; et ne put rien dire pour détruire la force de ces raisons, mais il n'en resta dans le public que le mot d'*absorption*. Mettant bientôt de côté ce jeu de métaphysique, on agita la question d'élire

(1) Extrait d'un manuscrit de Bonaparte, intitulé : Souvenirs du 18 brumaire.

un président, à l'exemple des Etats-Unis. Bonaparte affirme, dans le manuscrit que nous venons de citer, que, dès cette époque, il pensa que le système monarchique convenait seul à la France; mais le temps n'était pas encore venu où cette révolution dans les idées pût s'opérer en sa faveur; et il avait trop d'ambition pour travailler au rétablissement de l'ancienne dynastie, dont la France presque tout entière redoutait d'ailleurs une réaction. On crut donc que l'existence d'un président, sous le nom de premier consul, ne heurterait point l'esprit public. En donnant au premier consul le droit de décider tout et de nommer à toutes les places, on obtenait l'unité et l'avantage d'un président. En plaçant à côté de lui deux autres consuls qui n'auraient que voix consultative et la faculté d'émettre et d'inscrire leurs opinions au procès-verbal des délibérations, on ménageait l'esprit républicain, et on trouvait l'avantage d'une discussion. C'était en effet ce que les circonstances pouvaient suggérer de plus heureux pour Bonaparte et pour la France. . . . .

La constitution est proclamée, puis soumise à la sanction du peuple.

Après un mois de discussion, le pacte constitutionnel de l'an VIII fut soumis le 13 décembre à la sanction du peuple, et promulgué dès le 24, avant même que l'expression du vœu national pût être recueillie et légalement constatée. On annonça peu de temps après que 3 millions de suffra-

ges, déposés dans les registres publics, avaient prononcé son acceptation. Quelques doutes qu'on ait élevés sur la sincérité de ce plébiscite, exprimé dans une forme jusqu'alors inusitée, on peut croire que la France, épuisée par dix ans de troubles et de convulsions, n'aspirait alors qu'à se reposer à l'ombre d'un gouvernement assez fort pour en imposer aux factieux, et assez solide pour entamer les négociations d'une paix dont on sentait généralement le besoin. Cette pensée, que caressait l'opinion publique, avait servi de base aux travaux des constituans. Bien que le pouvoir exécutif fût attribué à trois consuls, nommés pour dix ans et indéfiniment rééligibles, cette trinité politique ne créait en réalité qu'un monarque en trois personnes; les 2e et 3e consuls, sans attributions positives, ne servaient qu'à rehausser par leur nullité l'immensité du pouvoir dévolu au chef de l'Etat, et à couvrir une royauté du manteau de la république. Il ne manquait en effet que le titre et la durée pour faire du consul un véritable monarque. Mais si le nouveau pacte péchait par le défaut de stabilité, en soumettant la France aux dangers du régime électif, il offrait néanmoins toute la force désirable. En effet, placé au sommet de toutes les hiérarchies sociales, le premier consul, investi de l'initiative exclusive des lois, était seul chargé de les promulguer et de

Examen des institutions qu'elle offrait.

faire des règlemens pour leur exécution. Il disposait de tous les grades militaires, des fonctions judiciaires et des emplois administratifs, dont les titulaires, nommés et révocables par lui, ne répondaient qu'à lui de leurs actes. Un conseil d'état fut chargé de la rédaction et de l'interprétation des lois, et substitué aux tribunaux civils pour le jugement des contestations entre le fisc et les citoyens. Des ministres non responsables, agens passifs du chef de l'Etat, dirigeaient les diverses branches du service public. Des préfets, des sous-préfets et des maires, nommés de même par le gouvernement, et destituables par lui, prirent la place des administrations populaires dont l'expérience avait démontré la faiblesse.

Un sénat conservateur de 80 membres, un tribunat de 100, un autre corps de 300 législateurs furent les principaux ressorts destinés à faire marcher la constitution. Le sénat fut chargé du dépôt des lois fondamentales et du soin de leur conservation; les tribuns eurent la tâche de discuter les propositions du gouvernement en présence du corps législatif, uniquement chargé de donner ou de refuser sa sanction par un scrutin silencieux. Cette combinaison consacrait le principe de la division du pouvoir législatif, non moins nécessaire que la concentration de la puissance exécutive; et, malgré ses défauts, on eût

pu y voir un pas vers le perfectionnement des institutions constitutionnelles; car ses auteurs avaient pris en même temps toutes les précautions nécessaires pour anéantir l'influence démocratique, si elle menaçait de nouveau d'introduire des semences d'anarchie. A la vérité, il en était résulté un inconvénient assez grave, celui de rendre illusoire les garanties qu'on pouvait se promettre d'une représentation nationale. En effet, le sénat, dont la formation était attribuée au premier consul, élisait à son tour, sur des listes réduites d'éligibilité, les membres du tribunat et du corps législatif; en sorte que la nation n'avait pas même, comme aujourd'hui, une *chambre de députés* de son choix.

De riches traitemens furent alloués par la constitution aux diverses fonctions qu'elle reconnaissait. Ils assurèrent au premier consul, de qui ces grâces émanaient plus ou moins directement, le cortége et l'appui d'une foule d'ambitions, empressées d'y chercher un équivalent des déprédations de la fortune publique, auxquelles le 18 brumaire avait mis un terme. Aussi le germe de pouvoir absolu, renfermé dans la nouvelle charte, ne tarda-t-il pas à se développer, et l'on vit bientôt les corps constitutionnels travailler à l'envi à élargir les bases de la monarchie consulaire. Les auteurs de la constitution avaient même évité de reconnaître la liberté de

la presse. On put apprécier la cause de cette réticence, lorsqu'on vit le premier consul supprimer par un arrêté un grand nombre de feuilles périodiques, en fixer le nombre et attribuer à sa police le droit d'en surveiller et d'en arrêter la publication; et si l'extinction des haines de parti fut en partie due à cette mesure, on ne saurait méconnaître ses avantages, lorsque le soin de l'appliquer est confié à des mains habiles. On avait négligé, par suite de la même intention, de décider à qui appartiendrait l'élection aux emplois municipaux; un arrêté consulaire répara cet oubli, et, malgré les réclamations du tribun Chauvelin, trancha en faveur du consul la question qu'il faisait naître.

On voit par cette esquisse rapide que ce pacte se distinguait éminemment des précédens, par la stabilité qu'il donnait au gouvernement, en mettant un terme aux perpétuelles oscillations d'un directoire qui changeait tous les mois de président et de système, et lui substituant une première magistrature dont les pouvoirs, mieux tracés et fixés à dix ans, laissaient du moins le temps de mûrir un plan d'administration ou une entreprise quelconque.

L'idée d'un sénat principalement destiné à conserver le pacte constitutionnel et à garantir les libertés publiques et individuelles contre les usurpations de pouvoir, ou contre les actes ar-

bitraires des ministres, fait honneur aux principes philosophiques de ses auteurs; mais c'était une brillante utopie; car le sénat, privé de toute influence dans les transactions journalières du gouvernement, n'ayant pas plus de part à *la législation* qu'à *l'administration*, ne fut bientôt qu'un monstre politique, instrument honteux de tous les empiètemens qu'il était spécialement chargé de repousser.

Quoique le peuple n'eût pas lieu de s'applaudir beaucoup de l'exercice de sa souveraineté depuis qu'on l'avait proclamée, cependant le dogme en fut consacré, par prudence sans doute, parce qu'on crut le parti populaire encore trop puissant pour heurter ses maximes favorites. Mais on priva la multitude de l'examen immédiat de ses droits, regardés depuis la révolution comme la pierre fondamentale de l'édifice républicain. A peine laissa-t-on au peuple l'élection de ses juges de paix; pour toutes les fonctions nationales, sa puissance fut restreinte au droit de présentation, encore eut-on soin de prévenir le mauvais usage qu'il en pourrait faire, par une triple notabilité, et en accordant au sénat la faculté de frapper de nullité les listes d'éligibles, dans le cas où elles ne seraient pas à la convenance du gouvernement.

Telle était cependant la lassitude du peuple français, et la force d'opinion dont jouissait

La France entière l'adopte

avec transport.

l'homme du jour, qu'à l'exception d'un petit nombre de voix républicaines, qui ne furent pas écoutées, tous les citoyens acceptèrent le nouveau pacte social qui leur était présenté. On se réjouit de voir fermer ces assemblées primaires, foyers permanens où s'alimentaient les fureurs des factions, et chaque individu échangea sans regret sa portion de souveraineté contre l'espérance du rétablissement de la paix intérieure, et l'assurance de jouir enfin, sous un gouvernement stable, *de l'égalité des droits politiques*, seul bien réel qu'on eût obtenu de la révolution.

Sieyes est écarté du gouvernement, Bonaparte est premier consul pour dix ans.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que, lors de l'établissement des nouvelles magistratures, les deux ex-directeurs ne recueillirent point le fruit de leurs labeurs : l'un et l'autre descendirent dans la foule des sénateurs : Roger-Ducos avait trop de médiocrité pour s'associer aux destinées de Bonaparte, et Sieyes, préféra s'éloigner, à jouer un rôle secondaire, où bientôt ses avis eussent été recueillis comme des observations importunes. Cependant son adroit collègue, pour détourner de lui tout soupçon d'ingratitude, lui fit décerner une récompense nationale : le diplomate ne vit pas le piége, et l'accepta; mais il perdit en même temps, par cupidité, toute la puissance d'opinion que lui avait donnée son active coopération au mouvement régénérateur.

Deux hommes sans consistance politique, mais doués de talens aussi différens que l'avait été leur vie publique, Cambacérès et Lebrun, associés par la constitution au consulat de Bonaparte, prirent avec lui possession des Tuileries. Ce rapprochement bizarre d'un membre du comité de sûreté générale avec le secrétaire du chancelier Maupeou, annonçait déjà un système de fusion propre à rassurer et à satisfaire tous les partis. Maret qui avait traversé la révolution avec une réputation sans tache, et qui réunissait les qualités d'administrateur aux connaissances de la diplomatie, fut destiné à servir de centre aux différentes branches du service public, sous le titre de secrétaire d'état. Abrial, Berthier, Gaudin, Forfait et Lucien Bonaparte reçurent en partage les porte-feuilles de la justice, de la guerre, des finances, de la marine et de l'intérieur (1). L'astucieux, l'inévitable Fouché de Nantes reparut à la police, où la souplesse connue de son caractère rassura ceux qu'auraient alarmés ses antécédens. Talleyrand tarda quelques semaines à recevoir le prix des services qu'il venait de rendre; on attribua ce délai au

Composition du ministère.

(1) Bourdon fut d'abord nommé ministre de la marine ; mais il céda bientôt le porte-feuille à Forfait. Le savant Laplace, qui avait pris celui de l'intérieur, l'abandonna au bout d'un mois à Lucien Bonaparte.

mécontentement que Bonaparte avait conservé contre lui, de ce qu'il n'avait pas accepté l'ambassade de Constantinople. Cependant il rentra enfin au département des affaires étrangères, qu'il avait quitté après le 30 prairial.

Le rappel des victimes de fructidor, la clôture de la liste des émigrés, signalèrent l'avénement de Bonaparte à l'autorité, et prouvèrent que ses promesses ne seraient pas vaines. Mais le plus difficile de sa tâche était loin d'être rempli; il lui restait un déficit énorme à combler, des armées à créer, et ses anciennes conquêtes à purger de la présence de l'ennemi. Nous ne déroulerons pas ici le tableau de ses opérations administratives, qui se lient avec ses travaux militaires; nous renvoyons le lecteur aux chapitres suivans. Il y verra comment le génie qui avait étonné l'Europe en 1796, acquit encore de nouveaux droits à son admiration; et comment la république sortit triomphante d'une lutte qui menaçait de l'anéantir.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE LA SECONDE PÉRIODE DE 1799.

N° 1.

Rapport fait au Ministre de la guerre sur le personnel et le matériel de la ligne du Rhin, de Bâle à Dusseldorf, au 1er août.

Vous m'avez engagé à vous écrire, mon cher général, pour avoir des détails sur l'armée du Rhin; je le fais avec plaisir : je ne l'ai différé, que pour m'instruire davantage, et pouvoir vous donner des faits au lieu de probabilités. La vérité qui guidera mes récits, en vous mettant à même d'apprécier la véritable situation des choses sur cette frontière, m'acquittera envers la patrie et l'amitié. Ne voyez du moins, dans la loyauté de ces expressions, qu'un gage de mon zèle. Entrons en matière :

Les places de première ligne, depuis Dusseldorf jusqu'à Neuf-Brisach, sont généralement, à quelques palissades et blindages près, dans un état de défense très-respectable; et je pense qu'elles ne laisseraient rien à désirer du côté des reliefs de l'art, si on les avait moins multipliés sous le séduisant prétexte, mais dans

le trompeur espoir, d'en prolonger la défensive. Mais on s'y est, dans leur construction, tellement écarté, pour la capacité et le développement des fronts, des sages maximes des plus grands maîtres, que, désormais, ce ne sont plus ces places qui protègent les armées, mais ce sont des armées entières qu'il faut dans ces places pour les défendre, sous peine de voir tous les ouvrages disposés contre les assiégeans, tournés contre les assiégés. En effet, il faut désormais pour défendre *Dusseldorf* un corps de 20 mille hommes; *Mayence* et *Cassel*, demandent au moins 23 mille hommes d'infanterie et 2,500 de cavalerie; *Kehl* et sa *tête de pont*, exigent 8 mille hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie. Pour la défense de *Strasbourg*, il faut 14 mille hommes d'infanterie et 3 mille de cavalerie; et dans la *citadelle* 3,500 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie; à *Neuf-Brisach* et *Fort-Mortier*, 3,800 hommes d'infanterie et 700 de cavalerie; à *Vieux-Brisach*, 5 mille hommes d'infanterie et 500 de cavalerie. Je ne parle pas de Schelestadt, ni du Fort-Vauban, ni de Lauterbourg; car je ne les considère que comme des postes. Quelle funeste obligation, que celle à laquelle est réduit le général de l'armée du Rhin, de disséminer ainsi ses forces pour défendre des places dans lesquelles, à cause de leur vaste étendue, de l'importance des magasins qu'elles renferment, de leur empire dans l'opinion publique, il est obligé de laisser constamment les *deux tiers* de leurs garnisons! Mais, je dois particulièrement appeler votre attention sur le *Vieux-Brisach*, tête de pont de nouvelle construction, dont la capacité, renfermée dans un cordon de 3,600 mètres, exige au

moins les forces ci-dessus assignées, lorsque par son éloignement de Neuf-Brisach, la garnison peut en être isolée, soit par une opération de l'ennemi, soit par la rupture de son pont de communication à la rive gauche que, cependant, dans cet état de choses, la garnison par une inconcevable contradiction, n'a pas pour un jour de vivres, et par conséquent serait obligée de mettre basles armes à la première sommation. Il me semble donc important de l'approvisionner pour quinze jours au moins. Au reste, cette tète de pont, plus que tout autre, signale la manie de la pioche, et l'éloigne de la véritable utilité que sa position et la conformation du terrain pouvaient indiquer.

L'armement des places est généralement complet en bouches à feu et en munitions de guerre, à l'exception, toutefois, des fusils de rechange, dont elles sont dépourvues, et de la poudre, dont il manque environ, sur la totalité, un tiers, parce que, dans le calcul des quantités nécessaires, il paraît qu'on a oublié celle à affecter au chargement des fourneaux des mines. Il existe, d'ailleurs, un grand et nuisible abus, c'est que les approvisionnemens des munitions de guerre pour siége, dans les grandes places, ne sont pas assez distincts et séparés des magasins destinés à fournir aux besoins journaliers des armées. Il est essentiel que, sur cette partie, il y ait la même règle et la même sévérité que pour les munitions de bouche.

Les approvisionnemens de bouche sont généralement complets partout, et de bonne qualité. Il y a même excédant en vins, vinaigres, eaux-de-vie et viandes salées; mais on ne les a pas faits assez forts pour Mayence

et Ehrenbreitstein, tant pour le nombre d'hommes que pour la durée de leur défense. Il en faudrait un quart de plus dans ces deux places; car il faut être conséquent dans ses dispositions.

Que n'ai-je à vous exprimer de même, mon cher général, ma satisfaction sur l'état des forces mobiles, comme je viens de vous le faire sur l'état du matériel! Mais, comment être content de voir une armée qui, sur le papier, présente un effectif de 60 mille hommes dispersés dans douze places, sur 110 lieues de front, et qui, dans le fait, n'en a pas 50 mille disponibles, dont un tiers est sans armes, sans moyens de s'en procurer, et qui, par conséquent, ne peut s'instruire ni se battre; dont les approvisionnemens en subsistances sont tellement nuls par l'inexactitude des versemens ordonnés aux administrations départementales, que les cavaliers et les chevaux sont partout nourris aux dépens des habitans qui les logent? Dans plusieurs des divisions actives, on est forcé de distribuer des viandes salées, pendant cette saison, faute de viande fraîche. Pour payer la manutention du pain, les commissaires des guerres, les généraux, sont obligés de s'engager personnellement. La caisse est tellement endettée, qu'il est dû 600 mille francs sur la solde et l'entretien arriérés; et, par conséquent, aucun des services militaires n'y est monté, les employés désertent, faute de paiement. Il n'y a plus d'autres courriers que des ordonnances militaires; et, pour envoyer un espion à la rive droite, on est obligé de se cotiser. Ajoutez à cela qu'il manque un grand tiers des officiers généraux nécessaires, et plus de la moitié des commissaires des

guerres; qu'il n'y a pas non plus d'inspecteur d'infanterie, pour utiliser avec l'économie si nécessaire les effets d'habillement et d'équipement qui existent à Mayence, pour former les dépôts, tiercer les bataillons, réformer les boiteux, les estropiés, etc., etc. Sa présence devient de jour en jour plus indispensable. La caisse de l'armée, qui paie une infinité de gens qui ne la servent pas, est encore épuisée par cette foule énorme d'officiers conducteurs de conscrits, qui depuis le général de division jusques et compris le sous-lieutenant et le commissaire des guerres, pris pour la plupart parmi le rebut des troupes, touchent la solde, ne font rien que donner l'exemple de la crapule, de l'ivrognerie, de l'insolence, et tuent l'émulation dans le corps, en nuisant à l'avancement légitime. Enfin, citoyen général, si, par un mouvement spontané, l'ennemi effectuait un passage du Rhin, tel est l'état des choses, le dénûment des administrations et la faiblesse de l'armée, que je mets en fait qu'elle ne pourrait ni défendre honorablement les places, ni tenir la campagne. On vous tromperait, si on vous disait le contraire; mais il faut de l'argent et des vivres, ou la faculté d'en prendre où il y en a; et, malgré sa faiblesse numérique, elle saura se montrer.

Je suis fâché de vo[illegible]e tels détails, mon cher général; mais je [illegible] tromperais, si, pour vous éviter cette peine, je déguisais la vérité. Je trahirais à la fois la patrie, le ministre, et le général qui m'a ordonné de lui parler franchement; et j'en suis incapable.

BARAGUEY-D'HILLIERS.

Au quartier-général de Turckheim.

N° 2.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Rapport du Ministre de la guerre Bernadotte au Directoire exécutif.

Paris, le 27 thermidor an 7 (14 août 1799).

Je ne dois pas différer de vous soumettre les vues générales que je me suis formées sur la position des armées républicaines, et ennemies. Il est arrivé le moment où il faut décider d'après quel plan d'opérations nous devons agir : de cette détermination dépend l'issue heureuse ou moins heureuse de cette campagne, et peut-être le sort de l'Europe.

L'ennemi, d'abord supérieur en nombre, ayant été affaibli par de grandes pertes, et les armées de la république ayant reçu des renforts considérables, les forces respectives se trouvaient à peu près égales; mais les troupes que les Russes ont fait passer en Italie, et celles qui arrivent en Souabe, lui rendent cette supériorité numérique.

La nouvelle conscription qui se lève présente une masse d'hommes redoutables; mais le secours puissant que nous en attendons ne commencera à être sensible que dans quelques mois. Ce sont des soldats équipés et

armés, qu'il faut opposer à cet ennemi aguerri; et la détresse de notre matériel vous est connue.

Les forces agissantes peuvent être évaluées à 160 mille hommes, y compris les corps russes qui sont prêts de joindre le prince Charles. Celles de la république, en campagne, ne peuvent être portées qu'à 150 mille hommes, attendu les garnisons nombreuses qu'exigent nos places fortes.

Elles sont ainsi réparties :

L'armée d'Italie	45,000 hommes.
L'armée des Alpes	15,000
L'armée du Danube	70,000
L'armée du Rhin.	20,000

Le sûreté de la ligne du Rhin demande 20 mille hommes, ce qui réduit l'armée de ce nom, à 20 mille hommes disponibles.

L'ennemi, poursuivant les avantages de son offensive, fera sans doute tous ses efforts pour s'emparer de la Ligurie, et replier l'armée d'Italie sur les Alpes. S'il parvenait à ce but, il se prolongerait bientôt par sa droite, et continuerait sa tentative en Helvétie, dont l'occupation opèrerait une trouée sur notre frontière; il chercherait vraisemblablement à percer la ligne du Rhin vers Manheim, et à envelopper Mayence, pendant qu'il se répandrait dans le territoire qui forme les nouveaux départemens de la république.

La pusillanimité et l'ignorance, pour ne rien dire de plus honteux, qui ont présidé à la défense de vos places fortes en Italie, semblent inviter l'ennemi à entreprendre de nouveaux siéges; et la défection qu'il espère de la part des habitans de la rive gauche du

Rhin et de la Belgique, le sollicite encore à y porter le théâtre de la guerre.

Quant à nous, notre objet essentiel est de lutter sans cesse pour recouvrer l'Italie. Nous forçons, par là, l'ennemi à y entretenir de nombreuses troupes : nous l'empêchons de se porter en force sur le Rhin, frontière sur laquelle le voisinage de la Prusse, de la Hollande et d'un pays sourdement agité, appelle la plus grande sollicitude. Par là, nous vivons sur un territoire étranger à la France, et qui offre aux besoins de la guerre un aliment inépuisable, enfin nous combattons sur un terrain favorable à notre tactique. La possession de l'Italie exerce d'ailleurs l'influence la plus vaste pour nous, contre l'Autriche qu'elle assure à nos armes, et contre laquelle nous pouvons, de ce côté, porter des coups plus sensibles.

D'après ces considérations, quel est le parti que nous devons adopter pour que toutes nos forces concourent à ce but? L'ennemi, formé en deux armées, qui se touchent et se prêtent ainsi un mutuel appui, peut toujours se trouver en supériorité en Italie, à la faveur des versemens de troupes qu'il opère de sa gauche, à son centre. La facilité de ses communications nous a été jusqu'ici trop fatale pour ne pas la lui ravir. On peut le tenter de deux manières.

L'armée du Rhin, débouchant dans la Souabe, et menaçant le flanc droit et les derrières de l'armée du prince Charles, semble devoir le forcer à abandonner l'Helvétie, et à n'occuper que les fortes positions qui couvrent le passage du Rhin, depuis Constance jusqu'à sa source. Par l'effet de ce mouvement, il s'établirait

entre les généraux ennemis, le prince Charles et Suwarof, un intervalle qui leur ôterait la faculté de se prêter rapidement des troupes, ou, du moins, nos communications deviendraient aussi faciles que les siennes. Cette opération ne pourrait être entamée qu'en faisant passer de l'armée du Danube à celle du Rhin, 20 mille hommes; et, pour être poursuivie avec succès, cette dernière armée devrait être successivement augmentée, à mesure qu'elle s'avancerait vers la Bavière.

Ce projet audacieux offre de grands avantages; mais, comme il faut tout prévoir, je dois observer que, pendant qu'on retirerait 20 mille hommes de l'Helvétie, pour réunir à l'armée du Rhin, le prince Charles pourrait profiter de leur départ, et s'engager plus avant en Helvétie, de manière à compromettre Bâle et notre frontière. D'ailleurs, en attirant l'ennemi sur le Rhin, on s'expose à de fâcheux inconvéniens, dans le cas où notre offensive en Souabe serait sans succès.

Le second parti qui se présente est de reconquérir les Grisons, d'occuper le Mont-Gothard, et de prendre à revers l'ennemi qui occupe le Piémont et la Cisalpine. *En portant à Glurens un corps de 20 mille hommes, on intercepte les communications ennemies, et l'on prête une puissante faveur aux opérations des armées d'Italie et des Alpes.*

Cette entreprise pourrait tendre plus directement au but nécessaire que nous avons établi; elle évite le danger d'exposer notre faible cavalerie dans les plaines de l'Allemagne, devant un ennemi particulièrement fort dans cette arme, et elle donne à notre infanterie, ha-

bile et heureuse dans la guerre de montagnes, toute sa force. Mais la difficulté des subsistances est un obstacle qui demande de grands sacrifices pour être surmonté, et des apprêts de longue haleine.

Si ce parti était adopté, il n'en faudrait pas moins conserver une armée formidable sur le Rhin, soit pour garantir les derrières du corps agissant vers les sources des fleuves, soit pour résister à toute diversion que l'ennemi pourrait tenter, à la faveur du Necker ou du Mein, sur notre ligne défensive.

Dans moins d'un mois, le nouveau corps russe sera en mesure d'agir. A la même époque, la position de l'Italie peut-être changée; et, quels que soient les événemens, nous ne pouvons rester dans l'inaction en Helvétie ou sur le Rhin; car l'armée d'Italie soutiendrait alors seule tout le poids de l'ennemi; quelque célérité que l'on apporte dans l'organisation des bataillons auxiliaires, avant deux mois, ils ne pourront être que d'un faible secours.

Si des moyens d'argent secondent ceux de zèle et d'énergie que j'applique aux différens services du matériel et du personnel de l'armée, nous avons à espérer que les troupes de la république, refaites par quelques décades de repos, et sentant le besoin d'arrêter les progrès des Austro-Russes, obtiendront des avantages que consolidera la nouvelle conscription.

J'ai envisagé notre situation sous un point de vue purement militaire; et, abstraction faite des considérations politiques qui me sont étrangères, j'ai offert au directoire executif les observations qui naissent de son aperçu; et, après lui avoir indiqué les avantages et les

inconvéniens que j'aperçois dans l'adoption des différens partis susceptibles d'être adoptés, je l'invite à prononcer, soit d'après ce rapport, soit d'après d'autres éclaircissemens plus amples et plus profonds dont il croira devoir s'environner. Un autre objet ne peut se lier plus étroitement aux destinées de la république, et au sort de la liberté en Europe.

J'observe, en finissant, que, quel que soit le parti que le directoire adopte; soit que l'armée du Danube fasse un détachement de 20 mille hommes, pour augmenter celle du Rhin; soit qu'elle marche par sa droite pour gagner le Tyrol; il est utile de profiter de toutes nos forces en Helvétie, afin d'engager une action à laquelle le passage d'un corps ennemi sur le Bas-Rhin donne des chances favorables.

N° 3.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Le Ministre de la Guerre, au citoyen Masséna, général en chef de l'armée du Danube.

Paris, le 30 thermidor an 7 (17 août 1799).

Je vous adresse, citoyen général, un nouvel arrêté du directoire exécutif, qui vous conserve le commandement en chef de l'armée du Danube, et confère au général Moreau celui de l'armée du Rhin.

grand armement sorti des ports de l'Angleterre, et qui menace nos côtes de la Belgique ou celles de la Batavie, etc., peut-être les deux simultanément; la situation politique des neuf départemens réunis; le contingent demandé à l'Empire, et qui sera forcé ou consenti; la marche de 8 mille Suédois : tous ces événemens, prêts à être exécutés, exigent que la république rassemble sur le Bas-Rhin une armée capable d'en imposer à l'ennemi, et de se porter devant lui, avec des forces respectables. Ainsi, quelle que soit votre décision sur l'intention du directoire, que je vous ai transmise, citoyen général, de livrer sur-le-champ une bataille décisive ou de rester dans votre attitude défensive, et en fortifiant toute la ligne par les dispositions habiles et combinées d'après la nature du pays, et ce que l'ennemi pourrait entreprendre; l'ordre formel du directoire est que vous fassiez passer 18 à 20 mille hommes à l'armée du Rhin, dès le lendemain de la bataille, si vous en livrez une, ou aussitôt que ma lettre vous sera parvenue, si vous n'en livrez pas.

Ce renfort est de la plus grande urgence à l'armée du Rhin, pour ouvrir et soutenir la campagne dont le directoire adressera l'idée principale au général Moreau, qui va en prendre le commandement.

Le corps de 18 à 20 mille hommes que vous devez envoyer à l'armée du Rhin sera composé comme il suit :

4 demi-brigades complètes d'infanterie de ligne;

1 demi-brigade complète d'infanterie légère;

1 régiment de hussards;

3 régimens de chasseurs à cheval (dont sera le 11e), pris dans les plus complets;

1 régiment de dragons;

4 compagnies d'artillerie à pied;

2 compagnies d'artillerie à cheval;

2 compagnies de sapeurs;

Nota. Chaque compagnie d'artillerie emmenera sa division de bouches à feu, complètement approvisionnée, et conduite par de bons chevaux.

8 officiers du génie, dont un chef de bataillon.

Ce corps marchera en trois divisions, qui se suivront à deux journées, et se dirigeront sur Strasbourg. Sa marche doit s'exécuter avec célérité; et vous mettrez, dans l'expédition des ordres, et dans la première direction que vous donnerez aux diverses troupes, autant de secret qu'il sera possible, afin d'en dérober (quelque temps au moins) la connaissance à l'ennemi.

Si votre situation en subsistance vous permet de faire porter aux troupes quatre jours de vivres, vous en ferez ponctuellement exécuter l'ordre. Mais, dans tous les cas, vous voudrez bien faire assurer les vivres et fourrages pour chaque division, jusqu'à Neuf-Brisach, où le général en chef de l'armée du Rhin sera chargé d'y pourvoir.

La partie des équipages de vivres et d'ambulance, proportionnée à ce corps de 18 à 20 mille hommes, doit suivre chacune des trois divisions.

Votre situation numérique, comparée à celle de l'ennemi, donne au directoire la certitude que la bataille que vous livrerez sera gagnée : aussi, vous laisse-t-il la faculté de conserver tous les corps de votre armée, pour profiter de la victoire et assurer la position que vous prendrez. Dans ce cas, vous n'enverriez les 18 mille hommes qu'après que vous l'auriez assise.

Vous ne devez pas attendre une minute à exécuter la volonté du directoire. La première, et sans doute la plus belle vertu d'un soldat, est l'obéissance. Néanmoins, je ne saurais trop vous le répéter, si vous n'êtes pas dans l'intention de livrer cette bataille, que la France attend, et que le directoire désire, ordonnez, aussitôt ma lettre reçue, le départ des 18 mille hommes.

Dans la supposition que vous auriez quitté le commandement de l'armée d'Helvétie, et que le courrier vous trouverait en route, vous y retournerez sur-le-champ.

N° 4.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Le Ministre de la Guerre au général Masséna.

Paris, le 9 fructidor an 7 (26 août 1799).

Je me hâte, citoyen général, de vous annoncer les événemens de l'Italie; ils ne sont pas heureux, mais ils sont moins fâcheux que la malveillance ne cherche sans doute à les peindre. Le général Joubert a été tué : cette perte sera sensible à tous les amis de la patrie, et à ses frères d'armes.

Le 27 thermidor, l'armée d'Italie a marché sur Novi. Le 28, elle a été prévenue par l'ennemi, qui l'a attaquée avec un succès long-temps douteux. La fortune

s'est ensuite déclarée en faveur de l'ennemi. Il est affligeant que l'armée des Alpes n'ait pu se porter plus tôt en Piémont, pour agir de concert avec celle d'Italie. Elle est supprimée; et les deux armées sont réunies sous le nom d'armée d'Italie. Le général Championnet en a le commandement.

Quoique le général Moreau, qui a repris le commandement après la mort du général Joubert, à la bataille de Novi, ait fait replier l'armée sur ses anciennes positions, le directoire compte qu'elle conservera la Ligurie, et il regarde vos succès en Helvétie comme devant y contribuer puissamment. Le gain d'une nouvelle bataille vous rendra vraisemblablement la possession de toute l'Helvétie; et celle du Mont-Gothard vous donne déjà la faculté de menacer Suwarof, s'il se portait plus avant en Piémont. . . . .

Vous voyez, citoyen général, combien d'espérances sont attachées à l'armée du Danube. Ses avantages nous donneront le temps de rassembler tous nos moyens, de lever nos bataillons auxiliaires, et de ressaisir une offensive générale, qui semblait ne pouvoir nous échapper plus long-temps. Soutenez, relevez, s'il le faut, l'émulation des corps, de leurs chefs, des officiers de tous grades et des soldats. Dirigez surtout celle des officiers-généraux qui sont sous vos ordres, et empêchez qu'elle ne se convertisse en rivalités funestes. Qu'un concert d'audace et de volonté républicaine règne dans toutes les opérations des différentes divisions, et la victoire nous sera fidèle.

L'armée du Rhin, pour rendre sa division plus utile et remplir un double objet, va attaquer Philipsbourg.

Cette entreprise obligera le prince Charles à se dégarnir devant vous.

Vous aurez vu, par ma lettre d'hier, que l'envoi des troupes que vous deviez faire sur le Rhin est ajourné. Le but principal que nous avons à atteindre en ce moment est de profiter de vos premiers succès, et de prévenir la jonction totale des Russes. Le directoire est dans la plus flatteuse persuasion que vos vœux ne seront pas trompés, et que votre nouveau mouvement ne sera pas moins heureux que le premier.

Je connais assez, citoyen général, votre dévouement à la république, pour croire que vous avez oublié l'état de votre santé, et que vous ne songez qu'à justifier encore l'espoir de la patrie, dans cette circonstance importante.

Le général Moreau a ordre de se rendre sur-le-champ au Rhin.

N° 5.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Le Ministre de la Guerre, au général en chef Masséna, commandant l'armée du Rhin.

Paris, le 19 fructidor an 7 (5 septembre 1799).

Le succès de nos deux affaires du 13, citoyen général, est satisfaisant; et il nous aura sans doute déjà

conduit à celui d'un plan d'opérations plus vaste. Ma lettre du 8 vous a exprimé l'intention du directoire, et vous y avez vu la nécessité d'obtenir un avantage prompt et marquant. L'armée du Danube a les moyens et la volonté de la victoire : elle doit sentir d'ailleurs que le sort de cette campagne, et peut-être la destinée de la république, reposent sur sa force et sur son courage.

Les événemens d'Italie donnent un nouveau poids à cette considération. La réunion des armées des Alpes et d'Italie offre au général Championnet de puissans moyens; mais cette réunion ne peut s'effectuer de quelque temps. L'artillerie a fait de grandes pertes, qu'on ne peut remplacer sur-le-champ, et l'ennemi cherchera à profiter de suite de ses succès. Il a lui-même beaucoup souffert à la bataille de Novi, puisqu'il a avoué avoir perdu 8 mille hommes. Mais le prince Charles fait passer, d'après les rapports que je reçois, un secours de 20 mille hommes à Suwarof, qui, voyant la saison avancée, va tout tenter pour nous exclure de la Ligurie, s'emparer de Coni, et nous replier derrière les Alpes. Tous les retards sont funestes : celui qui a eu lieu dans l'envoi des troupes à l'armée des Alpes a empêché cette armée d'agir plus tôt; et ce délai nous a fait perdre la bataille de Novi, et nous enlève les espérances attachées à Joubert, dont il ne nous reste que la glorieuse mémoire.

Dans cette situation, votre marche sur les Grisons et votre diversion vers le lac Majeur sont urgentes : elles suspendront le passage des troupes ennemies qui vont en Italie, ou du moins elles obligeront Suwarof à se

partager en deux corps, ce qui le rendra moins supérieur contre notre armée d'Italie.

Quelque favorable que puisse être ce mouvement, il le sera moins encore qu'une grande bataille gagnée en Helvétie, et surtout sur les Russes. En agissant contre eux, prenez les précautions les plus mûres : frappez en masse, et ménagez-vous des réserves, pour rétablir au besoin le combat. Nos troupes d'Italie ont appris à ne plus redouter leur infanterie, quoiqu'elle soit impétueuse dans l'attaque et ferme dans le feu.

Quant à leurs autres corps, les Français les méprisent. Il est essentiel que, dans votre première action contre eux, vous ayez un avantage qui donne une confiance nécessaire aux troupes, et qui humilie la fierté de ces ennemis demi-sauvages.

Le bombardement de Philipsbourg doit être commencé; il est couvert par 30 mille hommes. Cette opération donnera une forte jalousie au prince Charles; il ne pourra se dispenser de secourir cette place. Vous aurez alors une occasion nouvelle et heureuse à saisir pour le combattre, après avoir profité de ce qu'il vous offre en ce moment par les renforts qu'il envoie en Italie.

Quand bien même l'avis que j'ai reçu de ce mouvement ne serait pas fondé, vous avez, non compris les onze bataillons que l'armée du Rhin doit vous donner, au-dela de 70 mille combattans; et votre supériorité n'est pas douteuse. Une ligne de bataillons auxiliaires se forme derrière vous, et sera bientôt en état d'occuper la position que vous quittez. En marchant en avant, vous sauriez au surplus tourner à votre gloire le nom-

bre supérieur, ainsi que vous l'avez déjà si souvent fait.

Ne prolongez plus, citoyen général, l'attente nationale. Les yeux de la république sont tournés vers vous; ils sont impatiens de contempler les nouveaux trophées qui attendent la magnanime armée du Danube.

Une expédition anglo-russe menace la république batave : une descente a été opérée sur son territoire; mais vos succès soutiendront le courage de ce peuple allié, et raffermiront l'intérieur de notre république.

L'extermination des bandes royales du Midi aura fait une agréable impression dans l'armée; et je ne doute pas qu'en voyant des citoyens ignorans, les combattre, courir aux armes et triompher, elle n'en soit plus ardente pour terrasser l'ennemi extérieur.

Le directoire m'a fait part de votre lettre sur un successeur; il pense, comme moi, citoyen général, que vous n'en pouvez avoir d'autre en ce moment, que vous-même, que votre gloire vous commande de ne pas ajourner la victoire, et que l'intérêt de la liberté l'exige de votre dévouement. L'instant de combattre et de vaincre est arrivé : le temps qui s'écoulerait pour opérer votre renouvellement nous serait funeste, si nous restions dans l'inaction. Comme ami et frère d'armes, je dois vous faire envisager, comme ministre, je vous invite à considérer que les ordres du directoire sont pressans, et qu'il ne se déterminera par la suite à vous donner un successeur, qu'autant que votre détermination ultérieure serait irrévocable. Je vous écrirai particulièrement à cet égard.

N° 6.

Rapport du Ministre de la Guerre, Dubois-Crancé, au Directoire exécutif, sur la situation des armées.

Le 29 fructidor an 7 de la république (15 septembre 1799).

CITOYENS DIRECTEURS,

Le conseil des Cinq-cents a demandé au directoire, par un message en date du 24 fructidor, de lui faire connaître la situation des frontières de la république, les moyens de défense et de résistance, et la situation de la frontière batave, de la Belgique, et de toutes les autres places frontières.

Je m'empresse de vous rendre compte qu'il existe maintenant en Batavie, sous les ordres du général Brune, environ 20 mille hommes de troupes françaises, indépendamment de 13 à 14 mille hommes de renfort qui sont en marche pour se rendre également en Hollande.

Il existe en outre dans les départemens réunis, sous les ordres du général Tilly, environ 10 mille hommes, qui sont distribués dans les places d'Ostende, Anvers, Gand, Nieuport, Ypres, Malines, Bruxelles, Mons, Maëstricht, Venloo, et dans l'île de Cadsant.

Mon prédécesseur a donné des ordres pour faire passer onze bataillons auxiliaires sur cette partie de la frontière, où ils doivent être rendus vers le 15 vendémiaire.

Trois bataillons sont dirigés sur Maëstricht ;

Trois bataillons sur Bruxelles ;

Un bataillon sur Luxembourg;

Quatre bataillons sont dirigés pareillement sur Lille, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, pour se rendre de là en Belgique.

Lorsque ces bataillons seront arrivés dans les départemens réunis, la force armée employée dans ces départemens sera composée alors d'environ 22 mille hommes.

Mon prédécesseur a écrit circulairement aux commandans des places de Maëstricht, Venloo, Anvers, Ostende, Ypres, Bruges, Namur, Mons, Luxembourg, Trèves, Sedan, Maubeuge, Valenciennes, Nord-Libre, Lille, Dunkerque, etc., pour leur recommander de redoubler de vigilance, et de se tenir en mesure contre les entreprises des malveillans et des ennemis secrets de la république.

La frontière qui borde le Rhin est défendue, depuis Dusseldorf jusqu'à Neuf-Brisach, par une armée composée de 50 mille hommes, commandée provisoirement par le général de division Léonard Muller, non compris 14 mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, qui se trouvent dans les dépôts derrière l'armée.

La frontière qui s'étend depuis Huningue jusqu'à Genève, est défendue par l'armée du Danube, composée d'environ 78 mille hommes, sous les ordres du général Masséna.

Enfin, la frontière des Alpes est couverte par les armées des Alpes et d'Italie, réunies sous le comman-

dement du général Championnet, formant ensemble environ 80 mille hommes, non compris 10 à 12 mille hommes qui sont stationnés sur les derrières, dans les places, et sur les divers points qui bordent la frontière des Alpes (1).

Je dois vous faire observer, citoyens directeurs, que les garnisons des places qui bordent le Rhin et la frontière du Jura et des Alpes, ne sont composées que du nombre d'hommes strictement nécessaire pour maintenir l'ordre et veiller à la sûreté des magasins, arsenaux et autres postes militaires; attendu qu'elles se trouvent couvertes et défendues par les divisions actives, et qu'il serait facile de les compléter, si les circonstances venaient à l'exiger.

Je joins ici, au surplus, le tableau de la situation actuelle des garnisons employées dans les principales places qui bordent la frontière, depuis Ostende jusqu'à Nice. Ce tableau indique en même temps le nom des commandans de ces places.

Le général de division Frégeville est chargé du commandement supérieur des départemens qui composent les 9e et 10e divisions militaires, et qui comprennent les départemens du Gard, de l'Hérault, de l'Aude, des Pyrénées-Orientales, de l'Arriège, des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne. Il a sous ses ordres, 6 mille hommes, compris les canonniers gardes-côtes.

Le général Dembarrère est chargé du commandement de la 11e division militaire, qui comprend

(1) On croit qu'il y a ici une grande exagération.

Baïonne et Bordeaux. Il a sous ses ordres 3,200 hommes, compris les canonniers gardes-côtes.

L'armée d'Angleterre, qui s'étend depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'à celle de la Seine, est composée d'environ 40 mille hommes, compris les colonnes mobiles et les canonniers gardes-côtes. Elle est provisoirement commandée par le général Michaud.

Les généraux de division Pille et Verdière commandent dans les départemens qui bordent la côte depuis le Havre jusqu'à Dunkerque, sous les ordres du général Hédouville. Trois bataillons, quatre escadrons et vingt-sept compagnies de canonniers sont chargés de veiller à la sûreté de cette partie de la côte.

Telle est, citoyens directeurs, le tableau de la situation actuelle des frontières de la république.

DUBOIS-CRANCÉ.

N° 7.

Pièces relatives à la campagne de Suwarof en Suisse.

Circulaire du maréchal Suwarof aux généraux Hotze, Korsakof et Lincken.

Le maréchal, instruit à Asti de l'arrangement des deux cours relatif à la marche de son armée en Suisse, prit d'abord les dispositions mentionnées dans la lettre ci-après (A). Mais on verra, par la relation qui la suit, que ses mesures pour opérer la jonction ne furent arrêtées qu'à Bellinzona. Tout porte à croire que son projèt était de déboucher sur Schwitz, et non par les deux rives du lac de Lucerne.

Asti, le 5 septembre 1799.

« Les troupes impériales de Russie, qui, jusqu'à » présent, étaient à l'armée d'Italie, partiront le 8 septembre du Piémont, pour se rendre en Suisse, et je » compte arriver avec elles, le 17, à Airolo, au pied » de ce côté du Mont-St.-Gothard, que je me propose » d'attaquer le 19.

» Comme les troupes du colonel de Strauch, celles » du prince Victor Rohan et du comte de Haddick, » doivent coopérer à l'attaque, il sera très-nécessaire » que les armées des deux cours impériales, réunies en » Suisse, fassent avec fermeté et constance une attaque générale, simultanée et combinée sur toutes

» les positions de l'ennemi ; mais surtout l'aile gauche, » sous les ordres de M. le baron de Lincken, réunira » tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être » même avec des renforts préalables, pour faciliter et » soutenir le passage du corps d'armée russe par le » Mont-St.-Gothard, la haute vallée de la Reuss et » celle de la Linth. De même qu'il sera possible d'atta- » quer l'ennemi à revers, on pourra aussi, par la jonc- » tion rapide de l'aile gauche de l'armée impériale en » Suisse, et en avançant de concert, empêcher l'en- » nemi de culbuter le corps russe d'Italie, et de le dé- » truire en détail.

» Comme je n'ai pas eu connaissance exacte des po- » sitions des deux armées impériales réunies en Suisse, » et que, seulement par des rapports pris en passant, » je dois présumer que le corps de troupes russes, » sous les ordres de Korsakof, est posté entre Zurich » et l'Aar, le long de la rive droite de la Limmat, » celui des troupes royales-impériales, sous les ordres » de M. le baron de Hotze, entre le lac de Zurich et » celui de Wallenstadt par Mayenfeld, dans le Rhein- » thal jusqu'à Dissentis ; je dois, avant tout, at- » tendre la jonction des troupes de ce dernier. Je » désire apprendre de lui-même, comme connaissant » mieux les localités, où, et comment l'opérer. De » même, de mon côté, dès que la jonction aura réussi, » je pense que les troupes russes d'Italie, ne pouvant » plus être arrêtées, pénétreront sur les deux rives du » lac de Lucerne, celles de MM. de Lincken et Hotze » entre les lacs de Zurich et Zug ; et enfin la réunion » totale des troupes russes du général Korsakof, près

» la rive droite de la Basse-Reuss et de l'Aar; ce sera » la seule manœuvre qui puisse promettre un résultat » décisif pour les opérations ultérieures.

» Comme je me hâterai de vous faire connaître, de » Bellinzona, l'arrivée de la colonne des troupes russes » d'Italie, c'est aussi à Bellinzona, au plus tard, à » moins que vous ne le puissiez plus tôt par la route » de Novara et Varèse, que vous me ferez connaître, » par courriers, la position et la force de toutes les » troupes, tant russes que royales-impériales, qui se » trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de » l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je désire » aussi que MM. les généraux baron de Hotze et de » Lincken me communiquent leurs avis et leurs con- » naissances locales sur le terrain et la manière de faire » la guerre dans ce pays, en indiquant comment la » coopération précipitée de toutes les troupes qui sont » déjà en Suisse, et de celles qui y marchent d'ici, » peut être le plus efficacement et le plus utilement » exécutée : je serai, par-là, en état de préparer mon » attaque, et d'en déterminer le jour et l'heure posi- » tifs. »

Le maréchal recommande à Korsakof, dans un *post-scriptum*, d'exercer ses troupes à exécuter, sur trois colonnes, l'attaque avec *la baïonnette et le sabre.*

Relation raisonnée de la marche de l'armée de Suwarof d'Italie en Suisse.

Le maréchal de Suwarof avait reçu, vers la fin d'août, l'ordre de sa cour de rejoindre avec la totalité des forces russes qu'il avait dans la Haute-Italie, l'armée de sa nation qui venait de remplacer à Zurich celle de S. A. I. et R. l'archiduc Charles.

Les Russes, aussi étrangers aux Alpes que les Autrichiens peuvent l'être au Caucase, ont dû naturellement se laisser diriger dans cette expédition par leurs alliés, qui faisaient la guerre depuis long-temps dans les montagnes mêmes qu'il s'agissait de traverser. Aussi un état-major autrichien nombreux, et respectable à beaucoup d'égards, dirigea l'entreprise.

Il se présentait depuis Asti, trois directions principales. Une sur la droite par Novara, Côme, Chiavenna, le Splugen, Coire, Wallenstadt et Wesen; la seconde, au milieu, par Bellinzona, le St.-Gothard, Altorf et le canton de Schwitz; la troisième, à gauche, par Ivrée, Aoste, le Grand-St.-Bernard, Martigny vers le pays de Vaud.

Les Autrichiens déterminèrent le maréchal pour le St.-Gothard. Son corps effectif pouvait être de 16 mille hommes d'infanterie, 3 mille cosaques; à quoi ajoutant les bouches inutiles, on pouvait compter de 22 à 24 mille hommes. C'est dans la nuit du 18 au 14 septembre que tout ce corps s'achemina de Novare.

En suivant la direction de droite, il serait arrivé le

14 à Galerate, le 15 à Cômo........ Depuis la formation du projet, on aurait pu envoyer du Milanais à Cômo et Lecco toutes les munitions nécessaires, réunir sur ces deux points les bateaux pour en transporter une partie et acheminer les mulets avec le reste vers Chiavenna. L'armée, dans les journées des 16, 17 et 18, serait parvenue à Chiavenna, par de mauvais chemins à la vérité, mais en pays ami, et en passant *sous le climat d'Italie*, *au milieu de septembre*, des montagnes beaucoup moins hautes que celles qu'il a fallu forcer en Suisse ou traverser devant l'ennemi *au commencement d'octobre*, *sous le climat de Suisse*. L'armée se serait reposée le 19; on aurait acheminé, le 20, l'avant-garde et une partie du convoi, et le 22, on serait arrivé à Coire, par une belle route de montagnes, sans obstacles quelconques. L'arrière-garde et la queue du convoi y serait arrivée le 23; on n'aurait pas eu besoin d'un homme pour couvrir sa marche ni en queue ni en flancs. L'artillerie légère aurait été transportée par le lac jusqu'à Chiavenna, et non pas à dos de mulet pendant 16 à 17 jours. La route du Splugen aurait permis d'y mener des pièces de six livres et non pas de deux livres comme par le St.-Gothard. Enfin, arrivé à Coire, on aurait retrouvé des vivres et de grandes routes.

L'armée n'aurait donc eu que six jours de fatigue (de Cômo à Coire) à supporter, avec un repos entre deux, et sept jours de vivres à porter, dont quatre pouvaient l'être par le lac.

De Coire à Sarganz et Wesen, il y a deux jours de marche, l'avant-garde aurait donc été réunie à Hotze le 24, et toute l'armée le 25, à Galerate seulement

(entre Novare et Cômo), la direction de l'armée se déterminait. Or, du 15 au 24, il n'y a que neuf jours, et l'ennemi, incertain de la direction de Suwarof, n'aurait pas eu le temps de combiner son attaque.

Mais eût-il eu les mêmes succès, l'armée du maréchal arrivait fraîche et entière pour recueillir et soutenir l'armée de Hotze, et celui-ci, n'ayant pas besoin de détacher au-devant de Suwarof les corps des généraux Lincken et Auffemberg, aurait eu 6 mille hommes de plus pour soutenir sa position de Wesen à Utznach. On n'aurait donc pas dégarni la position de Korsakof de 5 mille Russes, pour renforcer Hotze, manœuvre qui a facilité à l'ennemi de forcer la position des Russes, et de prendre Zurich.

Dans ce plan, aucune supposition possible ne pouvait retarder d'une heure l'arrivée de Suwarof, ni compromettre en rien son armée, sa gloire, ni le fils de l'Empereur. Enfin, le 25 septembre, Suwarof et Hotze se fussent trouvés réunis avec 40 mille hommes, tandis que Korsakof occupait la position de Zurich avec 30 mille.

En prenant la route du St.-Gothard et d'Altorf, il fallait aller de Varèse à Altorf, toujours dans les montagnes; de Varèse à Bellinzona, il y a deux marches et le Mont-Cenis à traverser; de Bellinzona à Quinto, deux autres marches; de Quinto à Hospital, une forte marche et le St.-Gothard à forcer depuis une demi-lieue avant Airolo jusqu'à l'Hospital même.

A Bellinzona, une colonne de 6 mille hommes commandée par le général Rosenberg, allongea sa marche d'une journée en passant sur la droite par le val

Breugna, le Vogelberg, Santa-Maria, Dissentis jusqu'à Urseren, toujours dans des montagnes affreuses où il n'y a point de chemin pratiqué. Sa réunion avec le gros de l'armée à Urseren dépendait du sort d'une attaque entre Urseren et Tavetsch, et si cette attaque n'eût pas réussi, ce corps était obligé de redescendre à Coire par Dissentis et Ilantz, sans avoir aucune connexion ultérieure avec l'armée qui, affaiblie par là de 6 mille hommes d'élite, aurait eu cependant les mêmes difficultés à vaincre, les mêmes ennemis à repousser, et les mêmes défilés à masquer.

Ce ne fut que le 23 que l'on força d'une part le St.-Gothard, de l'autre le passage d'Urseren. La cause de ce retard fut le manque des mulets destinés au convoi, qu'on attendit inutilement quatre jours à Taverna, et qu'on remplaça enfin par des chevaux de cosaques, au moins en grande partie.

Les Russes, peu accoutumés aux montagnes, perdirent inutilement beaucoup d'hommes en attaquant le St.-Gothard par la grande route et directement; leur avant-garde, destinée à tourner cette montagne par la droite et par des hauteurs plus élevées que l'hospice, ne s'étant résolue que tard à escalader ces hauteurs prodigieuses, et l'ayant fait avec beaucoup de lenteur.

Le général Rosenberg, arrivé à temps pour cela, au-dessus du village d'Urseren, aurait pu attaquer l'ennemi deux heures plus tôt, ce qui aurait mis entre deux feux tous les Français qui étaient dans la vallée, épargné une seconde affaire au gros de l'armée en arrivant à Hospital, et fait faire beaucoup de prisonniers.... Dans tous ces retards, on doit le dire, il y

eut plus de fatigue et d'inexpérience de ce genre de guerre que de mauvaise volonté ou de manque de courage de la part des troupes.

Réunie à Urseren, l'armée se trouva arrêtée par un nouvel obstacle aisé à prévoir. C'était la rupture d'une des deux arches qui soutiennent le chemin immédiatement après le pont du Diable. Si l'ennemi avait rompu complètement ces deux arches et le pont du Diable, j'affirme que nous n'avions aucun moyen de les réparer, et qu'il ne nous restait d'autre parti à prendre que de repasser le St.-Gothard, ou de descendre par Dissentis et Ilantz à Coire. Cela était d'autant plus facile à l'ennemi, qu'il eut toute la nuit pour cette opération, et qu'il pouvait se retirer partie par le Valais, partie par-dessus les montagnes qui tournent sur la gauche le pont du Diable (une partie de ses forces a suivi ces deux chemins). Il a donc été au pouvoir de l'ennemi en ce moment de faire avorter l'entreprise. Rosenberg, par ce motif, n'aurait donc pas dû perdre inutilement deux heures dans l'attaque d'Urseren, et surtout il aurait dû ne pas laisser passer la nuit entière sans occuper ce pont, qui n'est qu'à un gros quart-d'heure d'Urseren.

Après avoir très-mal réparé cette arche, l'armée se remit en marche le 24, seulement à 5 heures du soir, et arriva à Wasen, bien avant dans la nuit. Le 25 (c'était le septième jour de marche dans les montagnes et le huitième pour la colonne de Rosenberg), elle arriva le matin vers les 9 heures à Steig, où elle fit sa réunion avec le corps d'Auffemberg, de 2 mille Autrichiens, qui y était descendu depuis Dissentis par le val Maderan.

Le général Auffemberg, suivant le plan concerté, *avait débouché dans la vallée d'Uri, le 24, comme on en était convenu;* le corps d'Auffemberg se trouva pendant 24 heures aux prises vers Amsteig avec 2 mille hommes venus d'Altorf, et plus de 4 mille qui revenaient de Wasen, de sorte que, sans la résolution de ce brave général, tout son corps était fait prisonnier, et l'ennemi, maître des hauteurs qui dominent le Steig, y arrêtait de nouveau l'armée russe, qui n'y arrivait que fatiguée et en colonne sur deux hommes de front; il eût fallu de nouveau reprendre le chemin d'Urseren, Dissentis, Ilantz et Coire.

Le même jour, 25, l'armée continua sa route vers Altorf, où elle arriva vers midi : on y passa toute cette journée sans reconnaître l'ennemi qui était sur la rive gauche de la Reuss et tenait le pont de Séedorf, ni Fluelen qui était son point d'embarquement. On fit la faute de ne pas chasser l'ennemi de la vallée, on ne reconnut pas même sa force, pour y proportionner le nombre de troupes destiné à couvrir le convoi dont dépendait absolument la subsistance et par conséquent l'existence de l'armée; car tous les comestibles de la vallée d'Uri, depuis le St.-Gothard au lac, n'auraient pas nourri 5 mille hommes un seul jour. En négligeant de se porter sur Fluelen, on perdit l'occasion de saisir tout ce que les Français y avaient amené pour l'embarquer sur les bateaux qu'ils avaient mandés, à cet effet, de Lucerne, et que la violence du vent contraire avait empêchés d'arriver. On y aurait probablement trouvé des vivres, dont on manquait absolument.

A cette époque, le 25 au soir, la chaîne de convois

s'étendait encore depuis Airolo jusqu'à Altorf, et pouvait être attaquée à Airolo, depuis le Valais, par le val Bedreto; à l'Hospital et Urseren par le Furca; à Wasen par la vallée de Gadmen, qui y conduit, depuis l'Ober-Hasli, et par laquelle les Français, deux mois auparavant, avait chassé les Autrichiens de Wasen; enfin au bas de la vallée de la Reuss par le corps ennemi qu'on y avait laissé du côté de Séedorf et de Fluelen, et par les renforts qu'on pouvait lui envoyer, tant par le lac que du canton d'Underwald. Strauch avec ses 5 mille hommes couvrait les environs du St.-Gothard, qu'il ne tarda pas à abandonner de peur d'être coupé d'Italie; deux bataillons masquaient la vallée qui descend à Wasen, et cinq bataillons couvraient l'entrée du Schachenthal et la Reuss au-dessus du Schachenbach. Sur aucun de ces points on ne pouvait connaître la force de l'ennemi, dont on était séparé par des montagnes effroyables qui interdisaient toute reconnaissance.

Le 26, l'armée se remit en route pour aller à Mutten par Burglen et le Schachenthal; elle marchait depuis sept jours dans les Hautes-Alpes, sans pouvoir se faire encore une idée des difficultés qui l'attendaient; elle avait suivi jusque là des routes escarpées et pénibles; mais enfin c'était des routes pavées et d'une largeur médiocre. Ici il fallut traverser une montagne sans chemin et sans habitation, qui demande huit heures de temps à un piéton isolé, et qu'aucune partie de l'armée n'a fait en moins de 12 à 14 heures. C'était après de longues fatigues, presque nu-pieds et mal nourrie, que l'armée devait faire cette pénible tâche; aussi une

faible partie de l'avant-garde put arriver le 26 à Mutten, après 14 heures de marche; le reste bivouaqua sur le revers de la montagne, et le gros de l'armée ne la passa qu'en deux jours. Beaucoup de chevaux y périrent ou furent estropiés, et ce n'est que le 28, et même en partie le 29, que toute l'armée y fut rendue avec une partie du convoi. A ces difficultés, il faut ajouter que le chemin étant presque partout de nature à ne laisser passer qu'un homme de front, le développement de la moitié de l'armée, tant hommes que chevaux, tenait depuis Altorf jusqu'à Mutten; de sorte que la tête était arrivée à Mutten que la queue était encore à Altorf. Ce même inconvénient a eu lieu presque partout, depuis Altorf jusqu'à Ilantz, par la route que les circonstances ont engagé à prendre.

Le projet avait été d'attaquer toute la ligne des Français au-devant de la Limmat, *le* 26, *tandis que Suwarof arrivant lui-même le* 26 *à Schwitz ou Einsielden, attaquerait les Français vers ce dernier point*, après avoir été renforcé par le général Lincken, qui devait venir le joindre d'Ilantz par le Sernsthal, Glaris, le Klonthal et le Bragel à Mutten. On voit encore que par une suite nécessaire des mauvais chemins et de la résistance de l'ennemi, Suwarof ne pouvait attaquer l'ennemi vers Einsielden que le 28 et le 29, et cette considération seule prouve le vice d'un plan aussi compliqué.

Mais un nouvel événement, quoique si simple qu'il était très-facile à prévoir, vint apporter un obstacle d'une nature bien plus alarmante à l'exécution ultérieure du projet. C'était la déroute complète de

l'armée combinée de Korsakof et de Hotze, arrivée le 25 et le 26: par là l'armée de Korsakof se trouvait rejetée au-delà du Rhin, celle de Hotze à St.-Gall et au lac. On apprit cette nouvelle le 27 au matin par les paysans, et le même jour elle fut confirmée par une lettre du général Lincken, que cette nouvelle avait retenu à Schwanden, une lieue au-dessus de Glaris.

Il était impossible de revenir sur ses pas; on ne pouvait avec un corps épuisé de fatigue et de faim, éparpillé, sans souliers, sans cavalerie, sans artillerie et sans munitions, se risquer du côté de Schwitz, ayant entre soi et l'armée qu'on voulait rejoindre, l'armée victorieuse des Français (on ne savait pas même de quel côté elle s'était retirée). Il n'y avait qu'un seul parti, c'était d'aller par le chemin le plus court vers Glaris rejoindre Lincken et les débris de l'armée de Hotze, qui avaient dû naturellement se porter vers Wallenstadt. Mais cette résolution devait être exécutée sans délai, et l'on aurait dû, dès le 27, après-midi, envoyer occuper la montagne du Bragel par une avant-garde, la faire suivre le 28 par les troupes à mesure qu'elles avançaient, pousser sans délai jusqu'à Glaris, s'y réunir avec Lincken; et, suivant les circonstances, forcer le passage par Mollis et Wesen vers le Toggenbourg et Sarganz; ou par le Kerenzen le long de la rive gauche du lac de Wallenstadt, marcher à Wallenstadt et Sarganz, ou enfin, si l'ennemi était trop fort, se retirer vers Coire par l'affreux chemin, mais devenu le seul, qui conduit de Glaris à Coire, par-dessus la montagne, entre Elm et Paniz. Au lieu de cela, on envoya seulement 300 cosaques le 28 au matin, qui pas-

sèrent le Bragel, mais furent bientôt repoussés par environ 900 Français, qui étaient entrés dans le Kloenthal. Le soir du 28 on fit marcher seulement la brigade d'Auffemberg réduite à 1,700 hommes, qui trouva les Français en possession du Bragel. Ce ne fut que le 29 au matin qu'Auffemberg put les chasser et les poursuivre jusqu'au défilé, entre le lac de Kloenthal et la montagne. Les Français y tinrent jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde russe, forte de 2 mille hommes environ, qui arriva seulement le 30, et qui les repoussa vers l'entrée de la nuit jusqu'à une petite hauteur très-forte à l'autre extrémité du petit lac de Kloenthal, conjointement avec le reste de la première colonne, qui était venue appuyer l'avant-garde russe. Le lendemain matin, 1er octobre, il fallut emporter cette hauteur, qui coûta beaucoup d'hommes, et qu'on aurait eu la veille si l'on avait poursuivi son avantage.

Pendant que ces affaires se passaient, le général Lincken, n'ayant rien appris de positif de l'armée de Suwarof et de son arrivée dans le Muttenthal, *qu'il pouvait cependant regarder comme certaine, puisque le maréchal lui avait mandé d'Altorf, le 25, qu'il partirait le 26 pour Mutten*, avait abandonné le poste de Schwanden, le 29 septembre, pour se retirer précipitamment à Ilantz et Coire par-dessus les montagnes de Paniz. Par cette retraite, il laissait à l'ennemi la faculté de se porter en force vers Kloenthal, d'enfermer la totalité de l'armée de Suwarof dans des défilés dix fois pires et dix fois plus longs que les fourches Caudines, et de la contraindre à se rendre prisonnière à des forces inférieures. Cette faute grave compromettait de

nouveau le salut de l'armée russe; mais heureusement les Français n'étaient pas en forces (1). Le 1er octobre, la première division les poussa jusqu'au delà du Nesthal et de la Linth, dont ils brûlèrent le pont. Malgré cela on les poursuivit à Mollis, dont on se rendit maître, et qu'on abandonna dans la nuit du 1er au 2 octobre.

La difficulté de passer la Linth sans pont, l'abandon de Glaris par le général Lincken, l'ignorance absolue où l'on était si Wallenstadt et Sarganz étaient encore occupés par les Autrichiens, la crainte d'être attaqué à la fois du côté de Wesen, du côté de Næfels, tandis que l'arrière-garde serait poursuivie en queue depuis Schwitz, firent abandonner le projet de marcher directement à Wallenstadt, soit par Wesen, soit par Kerenzen, et adopter celui de se retirer par Glaris, Schwanden, la montagne de Paniz, Ilantz et Coire. C'était une route affreuse : la montagne était plus mauvaise encore que les précédentes, et trois jours de neige augmentaient encore la difficulté. Auffemberg ouvrit la route le 2, passa la montagne le 3, et arriva à Coire le 5. Le maréchal Suwarof n'y est arrivé que le 7 avec l'avant-garde. Il avait été obligé d'attendre à Glaris la division de Rosenberg, qu'il avait laissée en arrière à Mutten : cette division, attaquée par 6 à 8 mille hommes venus de Schwitz, et probablement de Lucerne, a battu complètement l'ennemi le 1er octobre, lui a fait mille prisonniers et tué ou blessé au moins autant de monde. Il n'est pas à croire qu'elle éprouva d'autre

---

(1) Il n'y avait là que la faible brigade Molitor, réduite par des pertes multipliées à 17 ou 1,800 hommes.

échec en fermant la marche que celui de perdre quelques malades, quelques blessés et quelques traîneurs. La perte totale a été peu considérable; mais l'armée en totalité arriva à Coire dans le plus cruel état de fatigue, de dénûment et d'épuisement où une armée puisse être.

Si l'on réfléchit sur les difficultés inséparables du chemin qu'on avait préféré, sur l'incertitude des événemens militaires desquels on faisait dépendre la réussite du projet, sur l'impossibilité de se retirer en cas de malheur ou de forcer les passages qui menaient à Glaris, si les Français avaient le temps de les occuper en forces, on sera à même de juger le mérite réel de ce plan compliqué, qui a exposé si évidemment le salut de l'armée de Suwarof, pour le faible avantage (au cas que tout allât comme on l'avait supposé) d'attaquer l'ennemi sur son flanc droit, au lieu de l'attaquer de front avec Hotze.

Pour mieux apprécier le projet qui a si mal réussi, il n'est pas inutile de remarquer que l'infanterie russe, brave au-delà de toute expression, et excellente pour charger en plaine à la baïonnette, ne savait pas alors tirer un coup de fusil, et avait une inexpérience totale de la guerre de montagnes; il y avait une très-grande quantité de chevaux, de bagages, etc.; et, au contraire, pas un pionnier.

Je ne parlerai pas pour le moment des avantages du troisième plan, qui consistait à porter l'armée de Suwarof par le Grand-St.-Bernard dans le Valais. Il ne serait pas difficile de démontrer qu'il était le meilleur; car Suwarof, aidé par le corps de Haddick, de 5 mille

hommes, qui était dans le val d'Aoste, et par les corps de Strauch, de Victor et de Rohan, qui auraient pénétré dans le Haut-Valais par le Simplon, au nombre de 7 mille hommes, eût été avant la fin du mois de septembre à 40 lieues en arrière de l'armée de Masséna, qui eût été forcé de revenir précipitamment vers Soleure, en abandonnant successivement toutes les positions qu'il avait défendues si long-temps contre les Autrichiens; que la délivrance de la Suisse était opérée, et que le Valais étant évacué par l'ennemi, le Haut-Milanais et le Haut-Novarrais eussent été désormais à l'abri de toute inquiétude de la part des Français.

FIN DU TOME DOUZIÈME DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE XV.

CAMPAGNE DE 1799. — SECONDE PÉRIODE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

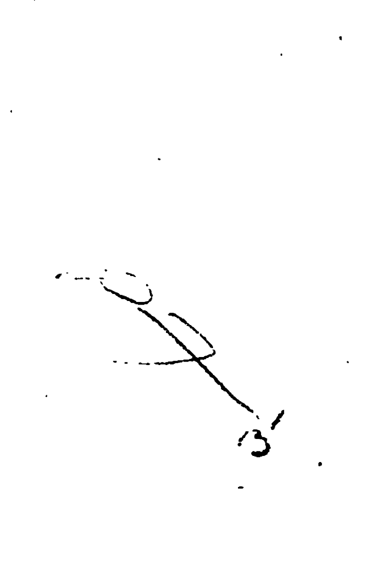
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Errata du tome 12.

Page 263, *ligne* 19, *supprimez* la.
268 —— 23-24, *lisez*, étaient précipités dans le gouffre de la Reuss par ceux même qui les suivaient.
272 —— 9, *au lieu de* Taedi, *lisez* Toedi.
— —— 29, ———— Wichleh, *lisez* Wichlen.
317 —— 20, ———— non compris les garnisons, *lisez*, non compris le corps de Haddick et les garnisons.
329 —— 12, ———— 38 bataillons 24 escadrons, *lisez*, 58 bataillons 54 escadrons.
— —— 14, ———— 30 mille, *lisez*, 38 mille.
334 —— 3, ———— l'ennemi allait, *lisez*, les Français allaient.
352 —— 15, *supprimez les mots*, ainsi que le col de Tende.
362 —— 5, *au lieu de* 15 millions, *lisez*, 15 milliers.
370 —— 18, ———— cette conduite, *lisez*, cette résolution.
376 —— 5, ———— Donau, *lisez*, Donau-Eschingen.
— —— 13-14, *au lieu de* il devait donc en même temps avoir l'œil ouvert, *lisez*, il devait donc avoir l'œil ouvert en même temps.

Errata dans les émargemens.

Page 368, *ligne* 4, en marge, placez ce titre. — Démêlés entre les généraux alliés; projet de Suwarof.
369 —— 11, *id.* *id.* — L'Archiduc y fait des objections.
— —— 27, *id.* *id.* — Suwarof se retire en Bavière.
371 —— 3, *id.* *id.* — Observations sur le dénoûment de la campagne.
371 —— 12, *id.* *id.* — Opérations de Lecourbe sur le Bas-Rhin.
379 —— 6, supprimez le titre en marge.
— —— 15, placez en marge le titre. — Starray est envoyé à son secours.
383 —— 6, le titre doit être transporté à la page 382, ligne 20.






B'D JAN 15 1915

